



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



In Memory of
STEPHEN SPAULDING
1907 - 1925
CLASS of 1927
UNIVERSITY OF MICHIGAN



HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
à Saint-Germain-en-Laye.

HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE,

PAR

JEAN DE MULLER,
Johannes von Müller
Robert Glutz-Blozheim et J.-J. Gottinger,

TRADUITE DE L'ALLEMAND AVEC DES NOTES NOUVELLES
ET CONTINUÉE JUSQU'À NOS JOURS

PAR MM. CHARLES MONNARD
ET LOUIS VULLIEMIN.

TOME SIXIÈME. =  Jean de  Muller,

TRADUIT PAR M. MONNARD.



PARIS,
TH. BALLIMORE, ÉDITEUR,
20, rue Hautefeuille.

2
|
0

GENÈVE,
AB. CHERBULIEZ ET C^{ie}, LIBRAIRES,
Au Hant de la Cité.

1839

DQ
53
.M954

A tous les Confédérés.

Vous avez vu, dans le premier livre de cette histoire *, la Confédération primitive et la liberté triomphante des anciens Helvétiens, leur imprévoyance, leur malheur; les légions de Rome et les faveurs de ses empereurs impuissantes à sauver la nation d'une longue agonie, et son nom même de l'oubli; après tant de dominations diverses, après tant de sang répandu dans des guerres intestines et même extérieures, la sûreté, l'honneur ne renaissant enfin (entendez-le, Confédérés!) qu'à la voix loyale et fidèle des trois hommes du Grütli. Le second livre ** a montré le secret de votre force: en effet, des armées mieux organisées, exercées sans relâche, des ressources prépondérantes ont toujours dû céder à la résolution ferme et unanime de nos pères de maintenir leur liberté; de là les victoires immortelles de Morgarten, de Laupen, de Tætswyl, de Sempach, de Næfels et du pays d'Appenzell. Mais dans le troisième ***, quand l'ambition et la cupidité l'emportent parfois sur l'innocence et la modération, on assiste à la lutte éternellement mémorable de l'Alliance, par laquelle nous *existons*, contre l'esprit de parti qui la mine. Se soutenant avec une laborieuse constance, confondant bientôt les partis dans une union fraternelle, la Confédération redevenue bienfaisante pour ses amis, terrible pour ses ennemis, honorable parmi les puissances; la mort glorieuse sur les rives de la Birse, la glorieuse victoire

* Chaque livre, dans l'ouvrage original, forme un tome; les cinq volumes de Müller, dont quatre sont énormes, en feront huit dans notre traduction. Le premier livre remplit dans celle-ci le t. I et le t. II, p. 1-237. C. M.

** T. II, p. 239 — fin; t. III et t. IV, p. 1-160. C. M.

*** T. IV, p. 161 — fin, et t. V. C. M.

près de Ragaz, la merveilleuse entreprise de guerres plus considérables, un esprit confiant et mâle qui ennoblit toutes les vertus, répare toutes les fautes, c'est là, Confédérés, ce que le quatrième livre* expose. Il l'expose avec détail, afin qu'on voie l'origine, le caractère et les circonstances des événemens, et que les lecteurs s'étonnent moins qu'ils ne s'instruisent; il l'expose avec toutes les preuves, afin que vous entendiez vos pères eux-mêmes, et que vous les croyiez.

Dans l'espace de dix années, ce travail a été souvent repris, souvent interrompu par les malheurs de l'Europe, pour ne point parler de ceux de l'écrivain. Il faut pardonner à l'historien la fatigue que les temps ont fait éprouver à l'homme. Il aurait perfectionné son ouvrage, si le nombre déjà grand de ses années, et le devoir que lui imposent d'autres entreprises, lui eussent permis de consacrer plus de temps à celle-ci.

Les cîmes de l'Europe, les Alpes, vierges comme leurs glaciers, brillaient depuis des siècles, dans un vénérable silence, au-dessus du bruit des nations, tandis qu'à leurs pieds de sombres orages ravageaient tantôt le jardin de l'Italie, tantôt les plaines de l'Allemagne et de la France. A la fin, vint l'heure où tous les élémens, par une fermentation subite, menacèrent dans le monde entier l'ordre social du retour de l'anarchie et de ses calamités; les flots dévastateurs qui avaient déjà, dans un espace immense, emporté beaucoup d'institutions anciennes, grandés et belles, atteignirent cette fois le haut asile de la paix. Après que les gardiens eurent été divisés et calomniés, beaucoup d'entr'eux, éblouis par des prestiges diversement puissans; d'autres, rendus furieux; d'autres encore, découragés; après que la couronne même du pays, la tête invaincue de l'Uechtland eut été subjuguée, le malheur n'épargna pas même les innocens agneaux des hautes Alpes. Alors, quand tout fut profané, déchiré,

* T. VI et VII. C. M.

foulé aux pieds, pillé, détruit, les peuples fatigués (non pas tous, car bien des frères ont été arrachés de nos bras) se consolèrent par l'ombre d'un meilleur avenir, et quelque baume fut versé dans la plaie par la main qui l'avait faite.

Ce fléau destructeur fut irrésistible comme un ouragan, et l'on ne saurait pas plus s'en venger, que des eaux du ciel ou de la foudre. C'est à tort que quelques-uns sont accusés d'en avoir été les auteurs. Instrumens, prétexte, premières dupes, ils sont en proie à la douleur des souvenirs, comme leurs maîtres et modèles sont l'objet, les uns des malédictions, les autres du mépris, quelques-uns de la pitié du monde. Bons et méchans furent emportés, réduits en poudre par l'esprit colossal d'une époque dédaigneuse de la justice et de la foi; dans un moment d'ivresse et de somnolence, avec toute l'incalculable énergie d'une fureur systématique sans frein, cet esprit se jetant sur l'édifice mal gardé des anciennes sectes et des anciennes constitutions, n'en laissa que des décombres. Il finit lui-même (car le crime a une force dissolvante et non une force vitale) par se résoudre en cette horreur qui nous remplit à l'idée d'une pareille époque. Ainsi l'a voulu le Père de l'ordre éternel, afin que tous les partis reconnaissent le principe de la faiblesse, qu'ils sortent de ce rêve d'opinions sans consistance, d'arbitraire tyrannique et de négligente paresse, qu'ils reviennent enfin au respect pour la justice et la loi, pour la raison et l'ordre, et aux égards pour les sentimens de l'humanité. Tels sont les résultats imposés à une révolution : alors seulement elle est finie ; alors seulement elle est payée.

Voilà la contre-révolution permise, seule véritable, nécessaire, qui n'a pas en vue des personnes et des formes, mais le seul but essentiel : que l'esprit étroit et bas, qui pour une famille ou une tribu néglige l'avantage de la ville, pour les prérogatives de la ville le bien du canton, et pour celui-ci la prospérité de la Confédération et son honneur, se transforme enfin en cet esprit public de la patrie, sans lequel une confédération est impossible, sans lequel nous ne

serions pas un peuple, ou nous serions le plus faible, le dernier des peuples, exposés de toutes parts aux insultes, aux provocations outrageantes et à toutes les formes du pillage.

On peut se passer de trésors : sans eux nos ancêtres ont accompli les plus grandes et les plus belles choses. Nous pouvons nous passer de sujets, s'ils deviennent des frères fidèles, soumis comme nous à Dieu et au droit. Mais l'esprit qui est en quelque sorte notre âme commune, et sans lequel nous ne sommes rien, l'esprit suisse, Confédérés, nous est indispensable. Le citoyen de Zurich, des bords du Léman, de Berne, de Schaffhouse, d'Uri, tout Suisse en un mot, qui dans les diètes et les conseils songe à son canton, quel qu'il soit, plus qu'à la Confédération, celui-là renverse ce qui a droit à la première, à la plus haute place; celui-là est révolutionnaire. Que l'esprit qui sacrifie avec joie toutes les petites choses à la seule grande, l'intérêt personnel et cantonal à la commune Confédération de l'antique et perpétuelle alliance, devienne notre pouvoir central, non sur le papier, mais dans le fond des cœurs.

Les Allemands ont un empereur, une diète, les constitutions de leurs cercles, des cours de justice impériale, beaucoup de points de contact, selon la loi : mais si la vie générale n'est pas comprise, que devient une nation, même si grande ?

Puisse notre âge, bien que déchu de l'amour du divin et de l'immortal, du souvenir des pères, de la commisération de leurs neveux, notre âge, uniquement sensible à l'intérêt de l'heure présente, ne pas lire et oublier ces paroles comme un roman ou un journal ! Le secret des tyrans, c'est que chacun ne prenne soin que de soi, personne de la patrie ; le poison énervant, c'est la pompe des paroles sans cordialité, ce sont les formes dont l'esprit a fui ou qu'il n'anima jamais.

Le Saint-Bernard, le passage du Simplon, les défilés de la Rhétie, Genève, Mulhouse, l'évêché de Bâle dans le Jura, antiques boulevards et avant-postes de notre indépendance,

long-temps remparts sûrs de l'Italie, de l'Allemagne, et même de la France, nous sont enlevés. Les Valaisans, de tous temps inébranlables et loyaux à défendre l'alliance et la liberté; les Genevois, redevables à la liberté d'une rare aisance et d'une grande considération; Mulhouse, dont la conquête par les armes de nos pères fut la source d'un long et paisible bonheur; Bienne, l'Erguel, le Val-Moutiers, dont les franchises, objet de leurs vœux unanimes, furent assurées par cent précieuses et laborieuses sentences et conventions; la Valtenlie, Chiavenna, Bormio, heureux de participer à la paix de la Suisse au milieu des grandes guerres de l'Italie; tous ces pays et ces peuples, importants aussi pour l'équilibre de l'Europe, ne sont plus avec nous. La maison nous reste à l'exception des portes et des fenêtres; nous en sommes les propriétaires, mais l'argent nous est ravi.

Aujourd'hui, réduits à nous-mêmes, à ce qui est en nous, commençant une ère nouvelle et incertaine, où les ressources du temps passé, la magie d'une gloire intacte, la paix sacrée du sol, les économies paternelles, le droit fondé sur les traités, et les dernières traces du respect pour Dieu et pour les hommes, ont disparu, nous reste-t-il, outre l'union, un autre bien que le mérite personnel que chacun peut acquérir? Or, en quoi consiste le mérite de l'homme, sinon à être habile à beaucoup de choses, content de peu, résolu à tout?

Quand un homme possède ces biens, les arguties du philosophisme, ni celles du despotisme, ne peuvent obscurcir son bon sens. Au milieu de toutes les révolutions, dans ses montagnes natales, ou dans des zones lointaines, il saura, libre et fier, défendre sa patrie, ou la rétablir, ou en fonder une autre, ou mourir comme on mourut sur les rives de la Birse. Les outrages du despotisme n'atteignent pas de tels citoyens; leur association fraternelle arrête l'insolence; toutes les entreprises de l'indignation contenue, de la haine exaltée, de la vengeance qui Bouillonne, de l'espérance

qui renaît, respectent la direction, l'ordre, la mesure que prescrivent l'intelligence et la vertu.

Toute la vie sociale qui anime jusqu'à ce jour les divers États de l'Europe, et qui, tant qu'elle subsiste, empêche que rien de bon et de grand ne puisse être anéanti d'un seul coup par un Caligula, repose sur le même esprit public et le même courage que l'on décrit ici, sur la même intelligence que montrèrent alors les cantons, en se soutenant les uns les autres, sur les mêmes sentimens simples, énergiques, étrangers à la crainte et au doute.

Ces anciens avaient une religion pleine de foi, fille de la nature et du sentiment, source de repos et de courage, et non pas capitulation, ou jeu des systèmes de l'école. Ce n'était point un moyen d'illusion pour le peuple, c'est Dieu qu'ils cherchaient, et la puissance infinie du monde invisible, pour les jours où il y allait de leur vie. Ils avaient des autels, non pour y fonder leurs sièges, mais pour jurer devant eux une alliance aussi durable que les neiges des Alpes. Les efforts et la persévérance étaient leur loi (aide-toi, et Dieu t'aidera); de terre et de poussière, ils n'étaient pas exempts de défauts; mais, accoutumés dans toutes les choses justes à se confier au Père de la justice, défendre l'honneur de l'Alliance et de leurs armes leur paraissait un droit; la mort pour cette cause, le chemin du ciel.

La mémoire des journées de Grandson, de Morat et de Nancy, titres immortels de la noblesse d'une nation; les têtes couronnées par la victoire, s'inclinant devant la sagesse du pieux solitaire d'Unterwalden; un grand homme, héros et magistrat, victime d'une envie sanguinaire; le complet développement de la vigueur inhérente au caractère; l'intelligence et la loyauté soutenant contre les passions sauvages une lutte quelquefois inégale, le plus souvent triomphante; la suprême gloire, en six mois huit victoires sur l'Empereur, la Lombardie conquise et donnée, la France effrayée, près de Novare une bataille de vieux Romains, près de Mari-

guant une bataille de géans; le feu et la vie, la fierté et la jouissance; et tout cela se déroulant avec l'audacieuse simplicité de l'esprit militaire et de sa discipline: telle est la matière de notre cinquième partie*. Nous la traiterons avec un doux sentiment; il ne s'agit, en effet, ni de trésors que l'on emporte, ni de capitaux pour lesquels on fraude, ni du commerce que l'on entrave, mais d'un bien que nul n'enlève parce qu'il est en nous, d'une manière de penser et de vivre par laquelle ceux qui ont tout perdu peuvent, dans toutes les situations et dans tous les pays, retrouver, défendre et assurer à d'autres honneur et fortune.

Ce n'est pas le territoire ou la puissance, ce n'est pas le bonheur qui consolide l'existence et le nom d'un peuple, mais c'est l'indélébilité du caractère national. Ce caractère, affaibli par le laps du temps, par les disputes religieuses, par les sentimens mercantiles qui ont pris le dessus, par d'autres événemens encore et par d'autres défauts, s'est montré avec éclat chez les habitans de Schwyz, dans la misère de Stanz, dans beaucoup de lieux et chez beaucoup d'hommes, même de nos jours; mais quand l'a-t-on vu dans un conseil unanime, quand dans un armement complet et résolu de tous les cantons?

Les États de l'ancien monde ne sont plus; elles sont tombées Tyr et Carthage, les reines de la mer; Rome n'est pas demeurée éternelle. L'empire révolutionnaire des Khalifes s'est dissous, a disparu. D'autres, semblables à des comètes, menacèrent un moment; leur passage fut rapide. Les glaciers qu'on appelle éternels, se rompent; des Alpes même s'écroulent. Les temps viennent, les temps s'en vont; d'autres sont là. Qu'y a-t-il d'indestructible? ce qui, gravé dans l'âme, se propage de génération en génération. Et maintenant, Confédérés de la grande, antique, et perpétuelle Alliance du haut pays allemand, et vous, récemment honorés de la même dignité, et vous, séparés de nous, si, comme on n'en

* T. VIII, le dernier de Müller, et t. IX, Glantz-Blotzheim. C. M.

saurait douter, le souvenir de plusieurs siècles d'amitié ferme et loyale dans l'affection et dans la souffrance vit aussi dans vos cœurs, voici les histoires des anciens temps; ouvrez-les, examinez et voyez si, pour le salut, la gloire et le repos de tous les pays, depuis le passage de Bormio jusqu'à Bâle, et depuis Genève jusqu'à Tarrasp, on a jamais rien trouvé de meilleur que *la vieille fidélité de courageux Confédérés.*

JEAN DE MULLER.

1806.

HISTOIRE

DE LA

CONFÉDÉRATION SUISSE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE DES CONFÉDÉRÉS CONTRE ZURICH, L'AUTRICHE
ET LA FRANCE.

Siège de Rapperschwyl et de Laufenbourg. — Vastes préparatifs des ennemis. — Dissimulation. — Henri Meyss. — Chant de guerre d'Isenhofer. — Greifensée. — Siège de Zurich (Werdmuller). — Diète impériale. — L'expédition des Armagnacs résolue. — Brougg. — Siège de Farnsbourg. — Approche des Armagnacs. — Bataille de Saint-Jacques sur la Bîrse.

[1443, 23 juillet. — 1444, 26 août.]

Après l'affaire de St.-Jacques sur la Sihl, où le bourgmestre de Zurich, Rodolphe Stüssi, était tombé, les Confédérés, suivant l'ancienne coutume, en signe de victoire, demeurèrent jusqu'au troisième jour sur le champ de bataille. Les bourgeois et les campagnards, enfermés dans Zurich avec de nombreuses troupes étrangères, et divisés d'opinion sur la nature et la continuation de la guerre intérieure, étaient plus re-

doutables les uns aux autres qu'à l'ennemi, ou que l'ennemi de son côté, privé de machines de siège, ne l'était pour eux. Le parti autrichien remit les clefs de la ville au margrave Guillaume de Bade, bailli ducal de l'Autriche antérieure. Pour la sûreté de ce parti et pour la sienne, il fit garder les portes par quatre des principaux et des meilleurs capitaines¹. La plaine de la Sihl était dévastée; la Sihl elle-même, dont les Suisses avaient détruit les digues², semblait tristement rouler des flots menaçans; les Confédérés, dans le but de se porter sur la rive orientale du lac, et d'assiéger, suivant le désir de Schwyz³, la ville hostile de Rapperschwyl, qui, située à l'entrée des Alpes, les inquiétait, partirent le troisième jour (25 juillet) sans être attaqués pendant leur retraite, et passèrent la Limmat sur le pont de Bade⁴.

La commune militaire, assemblée près des bannières, résolut de ne pas marquer sa marche comme les précédentes, par la dévastation, mais de ramener le peuple réfugié dans Zurich à ses anciens sentimens fédéraux, en épargnant ses propriétés. Des exceptions furent faites par des haines particulières ou avant que l'approbation générale eût sanctionné la résolution⁵.

¹ Le comte Louis de Helfenstein, le comte Jacques de Lützelstein, Burkhard Mönch de Landsron, Jean de Rechberg. *Tschudi*, II, 387.

² *Ibid.* La plaine de la Sihl était toute en pâturages communs, à l'exception de quelques jardins et enclos.

³ *Bullinger*.

⁴ Le pont du Hard n'existait plus depuis 1343 (*Leu*); déjà dans le Richtebrieve, il était défendu sous des peines sévères de jeter un pont sur la Limmat, entre Zurich et Bade.

⁵ On incendia dans une seule matinée à Hönng quarante maisons. *Tschudi*.

Les Confédérés, l'avant-garde et l'arrière-garde appuyées sur le corps d'armée, marchèrent pendant quatre heures en bon ordre, au nord-ouest de Zurich. Le feu de l'artillerie de la ville ne les atteignit pas; ils repoussèrent une sortie; mais, irrités par ces attaques, des soldats coururent sur le Kæferberg⁶, ravagèrent des maisons de campagne, montèrent rapidement au haut de la colline, et minèrent une tour forte, le Kratenthourm⁷. Ensuite, non sans laisser des marques de leur colère, ils traversèrent cette magnifique contrée jusqu'à Küssnacht, où les chevaliers de St. Jean leur offrirent des vivres et le repos. Restaurés par un repas, ils continuèrent de bon matin leur marche le long du lac, à travers des villages abandonnés, et parvinrent vers midi devant Rapperschwyl.

La ville de Rapperschwyl, remarquable par sa belle et forte situation, s'avancait dans le lac sur un promontoire dont la cime portait le château des anciens comtes, et qui formait un port défendu par la nature et par une bonne tour. La population était plus que jamais dévouée à l'Autriche avec un zèle unanime; une garnison autrichienne⁸ la mettait à l'abri d'une surprise. Les bannières occupaient déjà toutes les hauteurs derrière la ville et les plaines arrosées par la petite rivière de l'Ionen; la colère de Schwyz et de

⁶ Edlibach.

⁷ « Excellent donjon; ils le renversent de fond en comble. » Edlibach, qui pouvait mieux connaître ce fait que Tschudi.

⁸ Sous Louis Meyer de Huningue, plus tard bourgeois de Bourg dans l'Uechtland et chef d'une famille qui fleurit pendant plus de deux siècles. *Alt.* Du reste, la garnison se composait de gens de l'Alsace, de l'Autriche antérieure et des bords du lac de Zurich. Les chevaliers Jean de Landek et Jean-Bernard Schnewli en faisaient aussi partie, ainsi que 70 serfs de Stæfa. Hüpli.

Glaris éclatait dans les flammes des champs et des maisons de campagne⁹; des châteaux voisins arrivaient des canons à boulets de pierre; de Schwyz et de Lucerne, de la grosse artillerie. Pendant la nuit, les habitants de Rapperschwyl envoyèrent un messenger par eau, pour assurer le margrave de leur fidélité, mais pour lui représenter en même temps la nécessité de les débloquer dans l'espace de trois semaines. Persuadé de l'importance de cette clef des Alpes, mais aussi du danger auquel il exposerait le parti autrichien s'il quittait Zurich après tant de revers, il reconnut que son seul moyen de salut était une trêve, pendant laquelle se renforcerait : il chercha donc à la conclure par l'entremise du médiateur naturel, l'évêque du pays¹⁰. Celui-ci, réfléchissant à la vénération de tous les Confédérés pour l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites, s'associa l'abbé.

Les Confédérés, chantant des refrains guerriers, dressèrent en deux nuits¹¹ deux batteries¹², canonnières les murs, entreprirent de les miner par le feu¹³ et de combler les fossés. La ville et la garnison, satisfaites de la promesse du margrave de les aider, s'abstinrent de toute parole insultante, qui, en provoquant une subite fureur, aurait peut-être amené des désastres. Mais un bastion en saillie d'où l'on pouvait attaquer l'ennemi en flanc, tandis que les

⁹ Gröningen, Uznách, Pfeffikon. *Tschudi*.

¹⁰ Henri de Héwen, évêque de Constance.

¹¹ « Ceux de la ville pensaient qu'il devait y avoir une trêve pour une nuit, comme cela se pratiquait parmi les chevaliers et les écuyers. » *Tschudi*.

¹² « Tarris, » terrasses.

¹³ On faisait une mine, on plaçait sous les murs des appuis en bois, auxquels on mettait ensuite le feu.

femmes préparaient sur les murailles de l'eau bouillante contre les assaillans, et une forte palissade¹⁴ munie secrètement de chausse-trappes donnaient à la ville une si grande sécurité, qu'elle fit dire à la fin aux assiégeans : « Qu'on regrettait les mille florins » que la brèche devait leur avoir coûté ; que pour cent » florins les habitans leur en ouvriraient une plus » grande¹⁵. » Du reste, hormis quelques chansons guerrières, on n'entendait pas une parole. Chaque matin les brèches de la veille se trouvaient réparées.

Lorsque l'abbé d'Einsidlen et Frédéric de Héwen, frère de l'évêque, proposèrent aux Confédérés un armistice, ils rencontrèrent de grands obstacles dans les haines privées de beaucoup de Schwyzois et de Glaronnais contre Rapperschwyl, et dans leur désir d'affranchir à jamais leur patrie de ce voisinage ; mais ils virent aussi des dispositions plus favorables chez d'autres cantons¹⁶ qui voulaient arriver par la guerre à la paix. Cependant ceux-ci prétendaient conserver le territoire conquis, et comme ils ne savaient pas si Berne avait exécuté une entreprise concertée contre Lauffenbourg, ils se tenaient prêts à soutenir au besoin ces confédérés. Il parut donc essentiel au margrave de gagner du temps.

L'évêque Henri de Héwen, initié aux affaires et aux plaisirs du monde, et qui faisait servir son caractère ecclésiastique, son grand âge¹⁷ et son air maladif à augmenter son ascendant, vint au camp avec

¹⁴ « Un hérisson en pieux de chêne et beaucoup de solides quilles. » Tschudi.

¹⁵ Ballinger.

¹⁶ Lucerne, Uri, Unterwalden, Zoug.

¹⁷ Il les pria de vouloir bien honorer sa vieillesse, vu qu'il était un

une suite nombreuse de Zuricois, afin d'adresser aux troupes des paroles pacifiques, en sa qualité de ministre de paix¹⁸. Chemin faisant il entendit le tocsin; cinq cents Confédérés étaient sortis pour piller la contrée; ils rentrèrent chargés d'un butin payé de leur sang¹⁹. Les communes se réunirent en assemblée (8 août). L'évêque se leva, parla d'une manière touchante, pleine de dignité, mais brève; il fit lire le reste. Schwyz et Glaris eux-mêmes sentirent la nécessité de paraître du moins entrer dans ses vues, par respect pour sa personne; toutefois, afin de rendre les conditions moins acceptables, ils y ajoutèrent: « Que » les Autrichiens en garnison à Zurich devaient se re- » tirer; l'armistice, être conclu dans deux jours, pour » l'espace de huit mois²⁰; et qu'on négocierait une paix » durable à Bade, » ville qui leur avait prêté serment.

Ils apprirent le lendemain que du côté opposé les Bernois pressaient le margrave; mais ils ne savaient pas que l'Empereur venait de prendre la résolution d'appeler les Armagnacs à son secours²¹. Le margrave, instruit de ces deux faits, agit conformément à la prudence, en autorisant l'évêque à conclure l'armistice à leur gré²².

seigneur impotent, malade. *Tschudi*. Il vécut néanmoins dix-neuf ans encore.

¹⁸ « Car on nous appelle un prince de paix et nous devons l'être. » *Son discours*.

¹⁹ Ils perdirent un seul homme, selon *Tschudi*; quelques-uns, selon *Hüpli*.

²⁰ Depuis la Saint-Laurent (10 août 1443) jusqu'à la Saint-George (23 avril 1444).

²¹ Les lettres citées t. V, p. 360 et suiv. et qu'on lit aussi en allemand dans *Tschudi*, sont du 22 ou du 24 août.

²² La *ch.* est dans *Tschudi*, II, 393.

Le prélat et le baron de Héwen rapportèrent cette nouvelle à Rapperschwyl ; le peuple, qui jouissait encore librement de sa pêcherie²³ et de ses jardins²⁴, enflammé de courage et de haine, sans calculer ses ressources, fut si fort irrité de la trêve, que les pacificateurs n'osaient ni se montrer dans les rues, ni rapporter les négociations dans leur réalité²⁵. Le jour suivant, l'évêque, l'abbé, le sire de Héwen, le margrave, la ville de Zurich, et les six cantons assiégeans, scellèrent la charte de la trêve dans le camp (10 août). Les Confédérés retournèrent dans leurs foyers.

Pendant ces mêmes jours²⁶ les Bernois entreprirent une expédition qu'ils comptaient exécuter par leurs propres forces et avec l'aide de leurs alliés de Soleure et de Bâle, tandis que les Confédérés tenaient le margrave occupé. Dans leurs lettres de sommation²⁷, ils ne firent point mention des affaires de Zurich, auxquelles ces villes ne voulaient prendre aucune part, mais motivèrent leur guerre par l'arrestation d'un de leurs sujets et de quelques voitures de sel. Bâle répugnait à une guerre contre l'Autriche ; les seigneuries de cette maison environnaient la ville ; ses serviteurs et ses amis siégeaient dans le conseil²⁸. La vieille Confédéra-

²³ Quoiqu'il y eût près de l'île d'Usenau douze embarcations des Confédérés. *Edlibach*.

²⁴ « Les femmes allaient cueillir des légumes, mais les ennemis gâtaient les belles branches des arbres et enlevaient l'écorce. » *Id.*

²⁵ Ils feignirent d'être hors de sens et exhalèrent de violentes injures. *Tschudi*.

²⁶ Ils se mirent en campagne le 3 août ; le 6 ils parurent devant Laufenbourg ; le 9 la nouvelle en parvint aux Confédérés.

²⁷ *Lettre de réquisition adressée à Bâle, 3 août, dans Tschudi.*

²⁸ Bâle fut requis deux fois, puis enfin sommé au nom de son serment.

tion au sein des montagnes était beaucoup plus étroite et plus active que cette association de cités, non moins différentes par leur esprit, que séparées par leur situation. A la fin pourtant l'alliance triompha, et il naquit une guerre acharnée qui, bientôt et souvent interrompue, n'en dura pas moins plusieurs années, et dont les conséquences furent importantes.

Le chevalier Henri de Bubenberg, général des Bernois, sortit de la ville à la tête de 5000 hommes, de 500 Soleurois²⁹ et de beaucoup de grosse artillerie que l'on transporta par-dessus des monts escarpés et par les routes à peine praticables du Frikthal jusque vers le Rhin, à l'endroit où, sur les deux rives de ce fleuve qui roule ses flots sauvages parmi des rocs escarpés, se voit près d'un antique château la ville de Laufenbourg. Le chevalier Jean de Hohenrechberg en était gouverneur. Bâle, après avoir inutilement réclamé de lui la restitution de mille florins, prix des marchandises enlevées aux négocians de cette ville, résolut de soutenir les Bernois³⁰, et fit partir pour l'armée de Bubenberg, André Ospernelle, chef des tribuns, et Jean de Lauffen, commandant de la cavalerie³¹, avec environ 2500 hommes et sept pièces de grosse artillerie.

Les bourgeois de Laufenbourg étaient pleins de courage; ils avaient une garnison assez considérable³², commandée par les meilleurs capitaines de l'Empereur³³; ils ne manquaient ni de vivres ni d'armes, et

²⁹ May, *Hist. milit. des Suisses*, III, 443.

³⁰ Wurstisen, *Chronique de Bâle*, 400.

³¹ Matthias Grünzweig, le cadet, portait la bannière. *Ib.*

³² D'après Tschudi 300 chevaliers et écuyers et beaucoup d'infanterie mercenaire; d'après Bullinger 500 hommes.

³³ Le comte Helfenstein, les chevaliers Mönch et Vennigen.

la ville n'était pas bloquée de manière que le brave peuple de la Forêt Noire ne pût venir du voisinage à son secours. Quoique l'armée bernoise, cette fois plus capable d'audace que de modération³⁴, pressât la ville de près et avec opiniâtreté, et que du côté du château fut tombée une grande muraille³⁵, les habitants de Laufenbourg tinrent ferme et firent une sortie si vigoureuse, que les Bernois ne conservèrent leurs pièces qu'en perdant le directeur de leur artillerie et bon nombre de braves³⁶. Irrités par là, ils requièrent tous les Confédérés. Ceux-ci obéirent et marchèrent. Sur ces entrefaites s'écroula un autre pan de mur; les chefs des assiégés et le conseil de la guerre commencèrent à trouver possible un subit assaut; ils donnèrent alors les mains à la médiation de l'évêque de Bâle, du comte Jean de Thierstein et du sire Rodolphe de Ramstein³⁷. Ceux-ci engagèrent les villes à lever le siège avant l'arrivée des Confédérés, moyennant une reconnaissance de onze mille florins³⁸ pour lesquels la ville de Waldshut, peu distante de là, et une partie de la forêt serviraient d'hypothèque³⁹ ou fourniraient caution⁴⁰. Le siège était levé lorsqu'une lettre de l'Em-

³⁴ « Ils avaient une nombreuse soldatesque indisciplinée, dont ils ne pouvaient se rendre maîtres. » *Tschudi*.

³⁵ *Tritthemii, Ann. Hirsaug.* II, 413; St. Gall 1609.

³⁶ *Tschudi*, 40; *Hüpli*, 60.

³⁷ La négociation fut conduite par la noblesse; « les bourgeois et la commune n'en surent rien. » *Tschudi*.

³⁸ Suivant *Etterlin*, p. 173, et *Bullinger*. *Tschudi* parle de 10,000; mais il ne fait aucune mention des mille florins que reçut Bâle.

³⁹ *Stettler*, I, 152.

⁴⁰ *Etterlin* : « le paiement fut différé, en sorte que les frais augmentèrent la dette. » On connaît l'ancienne coutume : quand le débiteur ne payait pas aux termes fixés, on faisait entretenir à ses frais dans des

pereur ordonna aux Bernois et aux Soleurois de l'abandonner, sous peine de perdre leur liberté impériale; ils déclarèrent que la convention conclue par suite des négociations les y avait seule déterminés, et que, si le paiement rencontrait des difficultés, ils sauraient se faire justice les armes à la main.

Lé succès de la guerre de Zurich donna aux Confédérés, citadins et campagnards, une telle conscience de leur force qu'ils se croyaient invincibles ⁴¹. En vain leurs adversaires affectaient-ils de les mépriser comme de pauvres gens, et se permirent-ils de petites vexations, jusqu'à ce qu'on en vint à des explications; les Suisses firent triompher leur volonté.

Les rapports des Bâlois avec les villes et les contrées autrichiennes des environs révélèrent des dispositions analogues, même après l'expédition de Laufenbourg ⁴². On se querellait alors pour déterminer si un certain homme avait été arrêté justement ⁴³, et, comme les guerres naissaient aussi facilement qu'elles finissaient vite, si les noix de l'un, l'acier ⁴⁴ de l'autre, le vin d'un troisième avaient été saisis pendant la durée effective de

auberges déterminées un certain nombre d'hommes et de chevaux. — Lorsque Muller dit que « la ville de Waldshut et une partie de la forêt » serviraient d'hypothèque ou fourniraient caution, « la première de ces conditions doit s'entendre de la localité ou du sol, la seconde de la communauté ou des communautés qui l'habitaient. La personnification des lieux est un trait caractéristique du langage suisse et du style de Muller; le traducteur l'a fidèlement conservé. C. M.

⁴¹ *Häpli* : « Il leur semblait que personne n'osait plus leur résister et qu'ils pouvaient tout faire à leur guise. »

⁴² Voyez un *prononcé* fort détaillé, Rheinfelden, mercredi après St. Luc 1448, dans les Remarques de J. Rod. Iselin sur *Tschudi*, II, 398—402.

⁴³ Jean Bischof fut arrêté à Béfort, et « retenu dans une rude prison. »

⁴⁴ On « saisit l'acier » de Nicolas Schmildin, à Rapperschwyl.

la guerre, ou si l'on avait bu une bonne partie du vin après la conclusion de la paix ⁴⁵. La ville de Seckingen craignit un siège par suite de l'insolence de beaucoup de gens, en partie étrangers, qui du haut du pont insultèrent les Bâlois revenant de Laufenbourg par le Rhin ⁴⁶. Les nouveaux péages occasionaient beaucoup de désordres; sans égard pour d'anciens traités et pour l'intérêt du commerce, on octroyait ces péages tantôt aux villes du Brisgau pour qu'elles prospérassent ⁴⁷, tantôt aux possesseurs des seigneuries autrichiennes hypothéquées ⁴⁸, afin d'en augmenter le produit. Il y a dans le Rhin des passages dangereux; au lieu de les signaler ⁴⁹, les villes en prenaient occasion d'imposer leurs pilotes et des contributions diverses ⁵⁰ à des sociétés de voyageurs ⁵¹, ainsi qu'aux négocians et aux pèlerins qui se rendaient les uns à la foire de Francfort, les autres vers de saintes images ⁵². Sur terre, à moins

⁴⁵ Les frères Lütfrid perdirent à Tann 34 chars de vin; à la paix, il en restait encore 8 1/2 dont on but alors seulement 2 1/2. = En Suisse, le commerce en gros du vin se fait par *chars*; cette mesure quelque peu variable suivant les temps et les lieux, est de 800 à 1000 bouteilles. C. M.

⁴⁶ Grief essentiel des Bâlois mentionné spécialement par *Tschudi* et *Wurstisen*.

⁴⁷ A ceux de « Neuenbourg à cause du grand souci que le Rhin a donné à leur ville. » = Neuenbourg entre Bâle et Brisach; il y a beaucoup de villes de ce nom, qui est aussi le nom allemand et la traduction littérale de Neuchâtel. C. M.

⁴⁸ Pfirt, Altkirch et Landesehre.

⁴⁹ Cette précaution fut prescrite alors. On ordonna que Bâle « fit sonder et dessiner le Rhin jusqu'à Brisach, et Brisach jusqu'à Strasbourg. »

⁵⁰ Les bourgeois de Brisach exigeaient aussi un péage territorial.

⁵¹ « Quand il y avait dans un bateau six ou huit frères. »

⁵² Dans les deux « pèlerinages d'Ache (est-ce Achen, Aix-la-Chapelle?) et d'Einsidlen. »

d'une escorte considérable et dispendieuse ⁵³, on ne voyageait pas sans risquer d'être assailli et pillé ⁵⁴. Quand, pour faciliter l'approvisionnement des troupes de l'Autriche antérieure, on défendait l'exportation des céréales, la ville de Bâle s'en plaignait comme d'un acte d'hostilité ⁵⁵. Le gouvernement de cette province de l'Autriche se plaignait à son tour de ce que des fonctionnaires hors d'état de rendre leurs comptes, ou des sujets condamnés à des amendes trouvaient asile à Bâle ⁵⁶. L'audace, la haine, la grossièreté des mœurs entraînaient les États dans des querelles privées qui, sans l'intervention des seigneurs ecclésiastiques et de villes impartiales, pouvaient ainsi mettre un pays à feu et à sang. Le concile, en conséquence, chargea deux cardinaux, l'un français ⁵⁷, l'autre espagnol ⁵⁸, et deux évêques, l'un voisin ⁵⁹, l'autre allemand ⁶⁰, de faire cesser les désordres. Le pape Félix leur adjoignit quatre

⁵³ A Olmarsheim.

⁵⁴ Cela arrivait même aux seigneurs et à leurs gens.

⁵⁵ Sur sa plainte qu'on lui refusait le libre achat, il fut répondu :
 • que pendant la guerre on avait dû interdire l'exportation des denrées,
 • attendu qu'il était équitable que les sujets les vendissent à meilleur
 • marché à leurs seigneurs qu'à d'autres personnes. »

⁵⁶ Comme si les principes de la traite foraine étaient applicables à de semblables circonstances.

⁵⁷ • Louis Alamandi, surnommé Arlatensis, Français. »

⁵⁸ Jean, du titre de Saint-Calixte, espagnol.

⁵⁹ George, de la famille des margraves de Saluces, évêque de Lausanne.

⁶⁰ L'évêque de Bâle, qui, dans la juste crainte de blesser les deux partis, se rendit à Colmar, et ne voulut guère se mêler de cette affaire. Gerung, surnommé Blawenstein, *Chron. episcop. in Scriptt. min. rer. Basil.* t. I.

hommes d'affaires⁶¹ et de savoir. Sept villes⁶² envoyèrent des délégués de leurs conseils et des greffiers. Le margrave s'entoura des principaux chevaliers et conseillers de l'Autriche antérieure⁶³. Les six députés du conseil de Bâle⁶⁴ parurent, appuyés par autant de cantons suisses⁶⁵. La diète se tint à Rheinfelden; elle décida tous les points aussi équitablement que possible, surtout pour tranquilliser Bâle, la plus grande et la plus puissante ville de cette contrée⁶⁶. Les citoyens de Seckingen furent contraints de faire publiquement amende honorable et de rendre un bouclier qu'ils avaient autrefois enlevé à la ville de Bâle.

Les bords du lac de Zurich sentirent le bras victorieux des Confédérés qui, possesseurs de Grüningen, sans égard pour la vieille constitution, exigeaient le serment de tous les serfs des seigneurs spirituels et temporels du voisinage⁶⁷. A toute proposition de recours à la justice ils opposaient la force⁶⁸; au peuple

⁶¹ L'un d'eux mérite d'être distingué, c'est Rodolphe de Rüdtsheim, homme important dans l'archevêché de Mayence et enfin évêque de Breslau.

⁶² Strasbourg, qui députa de nouveau Adam Ruff, Constance, Haguenau, Colmar, Sletsstadt, Mulhouse, Rheinfelden.

⁶³ Conrad de Busnang, Burkhard Mönch de Landscrope, Grönenberg, Hallwyl, Stauffen, Masvaux.

⁶⁴ Jann Rot, chevalier; Jean de Laufen, mentionné ci-dessus; Oespernelle et trois autres.

⁶⁵ Berne, Soleure, Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwalden.

⁶⁶ La *ch.* est du 25 octobre, dans *Tschudi*, II, 402.

⁶⁷ Depuis les temps les plus anciens ces seigneurs et ces seigneuries relevaient immédiatement de l'Empire (*Tschudi*, II, 397); car depuis 174 ans la Souabe n'avait point de duc, et le siège de la maison de Habsbourg était éloigné.

⁶⁸ « On les forçerait de leur jurer fidélité; » tel était le langage ordinaire du landammann de Schwyz.

ils promettaient protection s'il se joignait à eux. Le vieux Bonstetten s'enfuit alors de son château d'Uster, et son cousin Landenberg de sa maison de Wézikon, pour ne rien faire ou ne rien souffrir personnellement de contraire à leur honneur et à leurs droits. La trêve fut appelée *la mauvaise paix* ⁶⁹, parce qu'elle ne donnait aucune sécurité pour le commerce et pour les autres relations sociales; les entraves commerciales subsistèrent; beaucoup de bourgeois de Zurich, les habitants de Stäfa, ceux des contrées non conquises furent réduits à quitter patrie et fortune, ou à jurer soumission aux vainqueurs ⁷⁰.

Dans cet état des choses les seigneurs et les villes de la Thurgovie tinrent à Winterthur une diète (3 novembre) où chacun, découragé, perdit l'espérance de se défendre. Le margrave Guillaume, convaincu de la nécessité d'une protection plus active et plus puissante, proposa de déclarer à l'Empereur, par l'organe de Thuring de Hallwyl, « que les États de l'Autriche » antérieure, y compris l'Alsace, s'il ne les sauvait » pas bientôt, seraient forcés de se rendre au duc de » Bourgogne. » Cette proposition fut adoptée presque unanimement. Rapperschwyl seul eut assez de confiance et de courage pour continuer de se dévouer sans réserve à l'Autriche ⁷¹.

La cour impériale était dans le plus grand embarras, parce que les grands princes d'Empire séparaient de plus en plus leur propre intérêt de l'intérêt général et de celui de l'Empereur, et que ce monarque

⁶⁹ Bullinger : « La paix pourrie, méchante. »

⁷⁰ Près de l'église de Stäfa, 27 octobre. *Tschudi*.

⁷¹ « Ils avaient cette confiance au roi, qu'il ne les laisserait pas périr ; car ils ne méritaient pas qu'on les abandonnât ainsi. » Dans *Tschudi*.

se trouvait dans l'impossibilité, uniquement appuyé sur l'Autriche intérieure, seul pays où Frédéric régna véritablement ⁷², de soutenir dans l'Europe occidentale l'éclat de la dignité suprême, attendu que les entraves constitutionnelles de ses États, les mésintelligences de sa maison, et ses voisins turbulens et formidables ⁷³ ne lui permettaient pas de concentrer sa propre puissance d'après un plan fixe et de la consolider.

Le tableau que Hallwyl fit de la détresse et de la fidélité ébranlée de l'Autriche antérieure obligea la cour à hypothéquer des seigneuries afin de lever quelques troupes, tandis que l'on pousserait vivement en France les négociations relatives aux Armagnacs. Le chevalier Pierre de Morimont, percepteur des impôts dans l'Autriche antérieure ⁷⁴, qui avait fait à l'Empereur, de sa propre fortune, l'avance de 4,000 florins, hypothéqués sur Delle et Pfirt ⁷⁵, fut envoyé à Zurich, en Bourgogne et en France. Le nouvel évêque de Brixen ⁷⁶, deux conseillers auliques ⁷⁷, et George Fuchs, le maréchal de la cour, reçurent l'autorisation d'hypothéquer les châteaux et les villes des bords de l'Adige. Le bailli impérial de Souabe, Jacques Truchsess, fut appelé avec eux à Inspruck pour une conférence;

⁷² Avec Albert, son frère, qui lui avait souvent fait la guerre. La Basse-Autriche était gouvernée par Ladislas, fils du roi Albert, le Tyrol et les pays antérieurs par Sigismond; toutefois ces deux princes étaient sous la tutelle de l'empereur Frédéric.

⁷³ Les Hongrois, les Hussites.

⁷⁴ Il percevait les impôts d'après le cadastre.

⁷⁵ Probablement la *seigneurie*, qu'il faut distinguer du *comté*. Il était lui-même vassal de Pfirt pour son château de Morimont.

⁷⁶ George; « de cujus ortu nihil scriptum reperitur. » *Hund. metrop. Salisburg.* 303.

⁷⁷ Jean de Nydberg et Rodolphe de Thierstein.

on y promet une ambassade plus considérable, ou la présence même de l'Empereur avec une puissante armée d'Armagnacs. Berne et Soleure, qui paraissaient respecter encore leurs relations avec l'Empire, furent sérieusement invités à s'abstenir de faire cause commune avec les Suisses ⁷⁸.

Pierre de Morimont réussit en France et en Bourgogne à faire organiser l'expédition des Armagnacs. Cependant les Confédérés se considéraient comme les propriétaires des contrées qu'ils avaient soumises. Le peuple obéissait ⁷⁹; aux seigneurs qui refusaient le serment, on retenait leurs revenus ⁸⁰, on surprenait leurs châteaux ⁸¹. Les Confédérés firent déterminer par des décisions juridiques ⁸² les limites incertaines entre leur territoire et le comté de Kibourg, redevenu propriété de l'Autriche. Rendus audacieux par la fortune militaire ⁸³, fiers des richesses conquises ⁸⁴, ils ne connaissaient point la crainte ⁸⁵. En effet, on ne leur opposait aucune mesure. Le seul acte hostile tenté par le bailli

⁷⁸ L'ordre et l'instruction sont dans *Tschudi*, II, 403.

⁷⁹ « Les gens de la métairie de Stæfa, tous à l'exception du gouverneur (envoyé par Einsidlen) ont prêté le serment. » *Rapport de Werner de Ruffe, bailli de Gräningen, adressé à Schwyz*. Thom. 1443; dans *Tschudi*.

⁸⁰ A Netstaler ses revenus de Liebenberg. *Ibid*.

⁸¹ Aux sires de Hunwyl (*Leu*) Greifenberg. *Hüpli*; *Tschudi*.

⁸² Prononcé de l'avoyer et du conseil de Bade, concernant la haute justice de Nassenwyl, portant qu'elle relevait de Kibourg, non de Régensberg. Lucie, 1443; dans *Tschudi*.

⁸³ « Gens, super alta cor tuum posuisti. » *Chant* cité par *Hüpli*.

⁸⁴ « Dives es; idque dat ex multis collecta rapina. » *Ibid*.

⁸⁵ Surtout pas celle-ci :

Te, verbis, aquila, nisi culminis imperialis.
Jura recognoscas, sternat pernicibus aliis.

de Kibourg⁸⁶ fut une expédition contre Freyenstein, château du mont Irchel, où un gentilhomme du pays⁸⁷ retenait injustement un homme prisonnier; le château fut livré aux flammes; mais les guerriers, oubliant leur but pour le pillage, laissèrent étouffer le prisonnier dans son cachot, au lieu de le délivrer⁸⁸.

L'expédition des Armagnacs fut plus longue à organiser qu'on ne pensait, et la trêve allait expirer; on jugea donc utile de renouer des négociations pour gagner du temps. Après le retour de Pierre de Morimont, la conférence de pacification, convenue mais deux fois différée⁸⁹, eut enfin lieu à Bade sous la présidence de l'évêque de Constance (22 mars 1444). Deux prélats du Concile dirigèrent les négociations⁹⁰. D'un côté parurent le margrave Guillaume, Grünenberg, Morimont, Hallwyl, Schwend et d'autres seigneurs de l'Autriche antérieure, les députés de six villes⁹¹, des seigneurs spirituels et temporels de Zurich, de même que Henri Meyss et ses amis⁹², des délégués de la maison de Württemberg et de dix villes amies⁹³. Du côté opposé

⁸⁶ Henri Schwend, qui figure t. V, p. 326 et suiv.

⁸⁷ Hermann Künzsch.

⁸⁸ *Rahn, Hist. de la Conféd.* p. 319.

⁸⁹ Premièrement le jour des rois, ensuite le jour de S. Agathe.

⁹⁰ A leur tête le cardinal Alamandi, homme d'un grand mérite.

⁹¹ Rapperschwyl, Winterthur, Waldshut, Seckingen, Laufenbourg, Fribourg dans l'Uechtland. Beaucoup de villes marquantes de l'Autriche antérieure ne paraissent point; Rheinfelden figure parmi celles qui proprement ne se prononcèrent pas. L'idée de l'unité politique était si imparfaite que chacun se comportait suivant les circonstances.

⁹² *Edlibach; Bullinger*. Il était le chef du parti suisse, anti-autrichien.

⁹³ Angsbourg, Nuremberg, Constance, Esslingen, Schaffhouse (Conrad Schwager, plus tard bourgmestre), Lindau, Saint-Gall, Memmingen, Chur-Rheinfelden.

se voyaient les députés des sept cantons confédérés⁹⁴, des villes de Bâle⁹⁵ et de Soleure⁹⁶, de Wyl en Thurgovie⁹⁷ et du pays d'Appenzell, appuyés par les représentants de sept villes médiatrices⁹⁸. Les évêques de Constance et de Bâle, avec une nombreuse suite d'hommes versés dans les affaires et de chevaliers⁹⁹, des conseillers du Wurtemberg¹⁰⁰, des délégués de diverses villes¹⁰¹, beaucoup de comtes, de seigneurs et de chevaliers¹⁰², amis de la paix et de la justice, observaient¹⁰³ et s'employaient à rapprocher les partis.

Ignorant les plans secrets et dans l'opinion qu'il s'agissait d'une pacification, les médiateurs travaillèrent en conscience à extirper la racine et les fruits de la guerre; ils voyaient la première dans la nouvelle alliance des Zuricois, les seconds dans les conquêtes des Confédérés. Ils voulaient que l'alliance cédât à la Confédération et que les conquêtes fussent rendues. De part et d'autre des amis de la paix donnaient les mains à cet arrangement. Les personnes animées d'autres sentimens en-

⁹⁴ Les principaux étaient : le vieux avoyer Hofmeister; Henri de Bubenbergh, chevalier, seigneur de Spiez; Ulrich d'Erlach, qui devint avoyer cette année-là; de Lütisbosen, avoyer de Lucerne; *Ital Réding*; *Jost Tschudi*; treize autres.

⁹⁵ Ospernell, Rot, Lauffen.

⁹⁶ Bernard de Malrein, un des hommes les plus considérés.

⁹⁷ Allié à Schwyz et à Glaris.

⁹⁸ N. 98, excepté Lindau, Esslingen, Memmingen et Coire; en revanche, Ueberlingen en était.

⁹⁹ Jean et Jean Bernard Ze Rhyne avec leur cousin de Bâle; avec Constance le baron Wolfhard de Brandis.

¹⁰⁰ Comme suppléans ou pour observer les premiers. Ici figure Jean Wyrich de Gemmingen.

¹⁰¹ *Strasbourg*, Ulm, Ravensbourg.

¹⁰² Henri de Ramstein, Jean de Reischach, Lupfen, Fürstenberg, Landenberg.

¹⁰³ Ils écoutaient le bien et le mal qu'on disait.

travaient la pacification en prétextant que l'une des conditions était inconciliable avec l'honneur, et l'autre avec la sûreté. Les Zuricois pensaient mériter qu'on leur restituât leur territoire s'ils priaient le roi de les délier de la nouvelle alliance, et si, en cas de refus, ils soumettaient l'affaire au jugement des évêques de Bâle et de Constance et des villes de l'Empire. Les Cantons étaient d'avis que la restitution ne pouvait avoir lieu que librement et lorsque les Zuricois, abjurant toute relation étrangère, consentiraient à redevenir confédérés comme auparavant et à soumettre les points litigieux au droit fédéral ordinaire ¹⁰⁴. Les choses se seraient ainsi passées et de grands maux auraient été prévenus sans l'influence de ceux qui ne voulaient point céder tant qu'ils conservaient quelque espoir, fondé sur la force et sur les Armagnacs.

Quand le moment fut venu de soumettre le plan de pacification au Grand-Conseil et aux bourgeois, on répandit parmi le peuple des nouvelles propres à le rassurer et à l'encourager ; on lui parlait des dispositions favorables des grandes puissances, qui ne demeureraient pas plus long-temps spectatrices de l'insolence des Suisses, mais la dompteraient dès qu'elles voudraient, et, ajoutait-on, elles le voulaient sérieusement aujourd'hui ¹⁰⁵. Aux citoyens las de cette guerre fatale on représentait que tout ce qu'on pouvait redouter pour Zurich s'était déjà réalisé pleinement, et qu'il n'y avait plus rien à craindre ; que la vengeance, le rétablissement de l'honneur, les dédommagemens et la sûreté pour l'avenir seraient d'autant plus certainement le prix d'une persévérance de courte durée, que

¹⁰⁴ *Tschudi ; Ballinger.*

¹⁰⁵ *Tschudi*, II, 407.

les puissances, auparavant trop dédaigneuses de l'ennemi, allaient le combattre avec énergie. « Le secret » du succès de nos ennemis, » continuaient les adversaires de la paix, « n'est pas dans la supériorité » des forces, nous l'avons pour nous ; il n'est pas dans » la destinée, la justice de Dieu règne. C'est nous-mêmes, c'est nous qui, par notre inconséquence, par » nos divisions, par notre infidélité, leur avons donné » la victoire. Notre ennemi ne siège-t-il pas dans » notre conseil ? Ne nous représente-t-il pas dans les » diètes ? Nos projets, connus seulement de quelques » conseillers, de dix bourgeois à peine, tous nos projets, il les connaît, il les tient d'avance. Ou bien » Henri Meyss, Ulmann Zörnli Trinkler et leurs » sorts sont-ils encore Zuricois ? Oui, par leur naissance, par leurs dignités et par la confiance dont » ils abusent ; mais ils sont Suisses dans leurs discours, Suisses par leur conduite, Suisses par le cœur ; » traîtres dans la guerre, traîtres dans les négociations, voilà ce qu'ils sont. De quoi s'entretenaient-ils » à Bade avec les ennemis de la ville, le soir, au » chemin inférieur, près des bains ? Qu'avaient-ils » à faire auprès d'eux dans la cour supérieure ? Ils » ont dit que le bourgmestre Stüssi et d'autres, victimes d'un vertueux patriotisme, héroïquement tombés près de la Sihl, avaient *mérité leur sort* ¹⁰⁶. » Le fondement de la sûreté publique, l'alliance chèrement achetée, glorieuse, royale, que l'ennemi redoute et qui fait de la ville de Zurich un objet » d'envie, ils l'ont appelée une association de loups » et d'agneaux ¹⁰⁷, à laquelle on ne saurait se sous-

¹⁰⁶ *Edlibach ; Ballinger.*

¹⁰⁷ « Comme quand le loup garde les moutons. »

« traire trop vite. Loyaux citoyens de Zurich qu'on
 » a trahis, Ital Réding pourrait-il en dire davantage?
 » Vous étonnez-vous encore que vos vaillans frères
 » gisent sans vengeance; que vos villages n'offrent
 » que des monceaux de décombres, tandis que ceux
 » des ennemis fleurissent; que votre pays soit ruiné,
 » votre considération anéantie, et, par la réunion de
 » toutes les disgrâces, votre courage même abattu?
 » Réveillez-vous, soyez hommes! »

Telle était la disposition des esprits lorsque les députés des villes apportèrent à Zurich le projet de pacification. A peine les eut-on entendus, que Jacques Schwarzmourer, nouvellement promu à l'office de bourgmestre, leur déclara « qu'ils feraient bien d'at-
 » tendre tranquillement la réponse dans leurs cham-
 » bres à l'auberge, que les sentimens actuels de la
 » bourgeoisie ne leur offraient aucune garantie de
 » sûreté dans les rues et sur les places publiques. » Henri Meyss et ses quatre co-députés¹⁰⁸ devaient ensuite faire leur rapport sur les négociations de Bade; on savait qu'ils le feraient avec cet esprit fédéral naturel à leurs âmes, éprouvé durant tant d'années, et avec cette fermeté qui, avant même les disgrâces de la patrie, avait résisté à un bourgmestre tout puissant. Aussitôt s'éleva un grand bruit; la foule grossit rapidement; les gens du peuple, munis d'armes diverses et poussant des cris de fureur, ac-

¹⁰⁸ Les Trinkler et les maîtres Henri Effinger, Jean Bluntschli et Jean Brounner; *Edtlibach*. *Tschudi* ne nomme ni Meyss ni Bluntschli, mais six autres qui peuvent s'être trouvés là avec une opinion différente. *Edtlibach*, lui-même Zurichois, devait savoir cela plus exactement. Il paraît qu'on songeait déjà lors de leur élection à leur fin malheureuse; « le margrave, Hallwyl et Rechberg avaient machiné ce meurtre. »

coururent vers l'hôtel-de-ville. « Où sont-ils? c'en » est assez ¹⁰⁹. Les traîtres siègent-ils encore dans le » conseil? Ouvrez; qu'ils sortent! » On ne lit nulle part que dans ce péril extrême Henri Meyss et ses amis aient renié leur courage, ou que, comme d'autres, ils se soient cachés. Lorsque la multitude se précipita par les portes, ouvertes de gré ou de force, elle les trouva dans la salle du conseil avec d'autres vieillards qui avaient blanchi au service de la ville ¹¹⁰, fils de pères renommés par leur patriotisme. Ils furent conduits de là au Wellenberg, prison bâtie sur un rocher dans le lac*. La crainte vague d'un péril imaginaire, un sauvage tumulte poussèrent le peuple à monter sur les tours et les murailles pour voir les bannières ennemies, qu'on disait venir au secours de Meyss. Rien ne se montra; l'enquête ne fit découvrir aucun crime. Aussi, lorsque le bailli impérial tint un lit de justice pour juger les députés ¹¹¹, la pluralité des voix se prononça pour la conservation de leur vie. Malgré cela Henri Meyss, Jean Bluntschli et Ulmann Zörnli Trinkler furent décapités: les suffrages favorables à la conservation de leurs jours s'étaient divisés en deux minorités, dont l'une prononçait la libération, et l'autre une amende; réunies, elles formaient la majorité contre la peine de mort; mais les voix qui demandaient cette peine

¹⁰⁹ « L'affaire a duré assez long-temps, etc. » *Bullinger*.

¹¹⁰ « Hommes âgés, vénérables et pieux. » *Tschudi*.

* On démolit aujourd'hui cette tour, comme on a démolie une partie des fortifications de Zurich. Le respect dû aux monumens historiques, même à une prison témoin de tant de martyres politiques, disparaît et les boulevards s'aplanissent quand l'industrialisme trône. C. M.

¹¹¹ Les députés qui avaient représenté Zurich à la diète de Bade.

étaient plus nombreuses que chacune des deux autres minorités¹¹². Des juges, à qui la vue du sang humain aurait inspiré cette horreur que Dieu a mise dans notre nature¹¹³ et que les premiers législateurs ont estimée si importante pour le bien général, auraient compté autrement; mais l'esprit de parti, les haines privées et les idées d'une fausse politique ont fait commettre à d'autres époques encore de semblables atrocités¹¹⁴. Ces trois citoyens eurent la tête tranchée sur une place publique (le marché aux poissons), non-seulement pour avoir voulu dans l'origine empêcher la guerre, mais aussi parce qu'ils conseillaient maintenant de la finir comme on aurait dû le faire après plusieurs années de maux sans nombre. Jean Brounner fut condamné à 2,000 florins d'amende et à la prison¹¹⁵. D'autres furent destitués

¹¹² *Edlibach*.

¹¹³ Quand le besoin, la passion, la démoralisation ne la défigurent pas.

¹¹⁴ Pour appliquer la peine de mort, il faut que la réalité du crime et sa qualification soient hors de toute contestation. Rien ne saurait excuser une condamnation irréparable, fondée sur un calcul si vicieux des suffrages. Mais les principes et les coutumes de la procédure criminelle étaient la partie la plus imparfaite de l'organisation sociale en Suisse. = Pour parler vrai, les gouvernemens de la Suisse étaient, ainsi qu'une partie de l'Europe, des barbares sur ce point. Ailleurs du moins on le reconnut et l'on s'occupa de réformes; mais en Suisse elles furent prosrites comme autant d'innovations. Il n'a même jamais été possible d'y introduire le jugement par jurés. D. L. H. = Depuis 1830, l'organisation judiciaire de plusieurs cantons et celle qu'on avait introduite dans l'armée fédérale ont subi des réformes qui honorent la Suisse de nos jours. C. M.

¹¹⁵ Il fut enfermé à l'hôpital. *Bullinger*. = On avait ménagé dans les hôpitaux de plusieurs villes de la Suisse des chambres d'arrêts, où l'on enfermait parfois des prisonniers privilégiés, ensuite de condamnations extra-légales; c'était un moyen de les soustraire à la justice ordinaire par égard pour leur famille. C. M.

des places qu'ils occupaient dans les conseils et les tribunaux. Quand une république est irrévocablement décidée à prendre des résolutions pernicieuses, l'homme trop noble pour sacrifier son opinion à la majorité achète au prix de quelques années de sa vie l'éternelle gloire de la constance.

Le bourgmestre fit sentir aux médiateurs, et ils comprirent eux-mêmes que dans ces circonstances Zurich n'était pas un lieu propice à des négociations pacifiques. De retour à Bade, les Zuricois leur déclarèrent qu'ils étaient prêts à soumettre toutes les affaires ¹¹⁶ au jugement des évêques de Constance et de Bâle et des villes représentées à Bade ou d'autres villes de l'Empire ¹¹⁷, ensemble ou séparément. Les Confédérés témoignèrent de la confiance dans les juges proposés ¹¹⁸, mais aussi du regret de ce que les alliances éternelles, récemment sanctionnées par un nouveau serment, étaient considérées par d'anciens confédérés avec un mépris qui trahissait l'intention de dissoudre la Confédération. Ils ajoutèrent « que » personne ne devait leur en vouloir si, conformément aux vieux traités, lien de la république suisse, » ils demeuraient attachés à la forme du droit de leur » patrie ¹¹⁹; que cette forme si simple avait été res-

¹¹⁶ La *ch.* est dans *Tschudi*.

¹¹⁷ Elles ont été nommées ci-dessus, n. 93, 98 et 101. Il faut y ajouter ici Biberach, Kempten, *Rothwyl*, Colmar, Sleistadt et *Fribourg en Uechtland*. Suivant Bullinger on offrit même de s'en rapporter à Berne et à Soleure; cela doit probablement s'entendre de la part que Zurich eut dans l'offre du margrave dont nous allons parler.

¹¹⁸ « Qu'ils ne leur inspiraient ni répugnance ni crainte. »

¹¹⁹ « Nous avons cette confiance que votre grâce et amour ni personne ne trouvera mauvais que nous n'aimions pas à nous écarter des droits résultant de nos traités. »

» pectée jusqu'alors au milieu des plus grands mou-
 » vemens ¹²⁰; qu'ils étaient prêts à sacrifier aux lois
 » le bonheur même de leurs armes; qu'ils se faisaient
 » fort, eux, les députés, d'obtenir de leurs gouver-
 » nemens ¹²¹, même après tout ce qui s'était passé,
 » que les Zuricois jouissent de l'égalité et de l'im-
 » partialité de la justice fédérale ¹²². »

Cette volonté unanime, persévérante, des sept villes et cantons victorieux fit impression sur les esprits. Le margrave, à son tour, déclara : « Qu'au sujet de
 » la paix conclue entre son gracieux maître et les
 » Confédérés, et sur la question de savoir qui l'avait
 » rompue, il consentait à un jugement arbitral; que
 » puisque les Confédérés croyaient appartenir à l'Em-
 » pire ¹²³, il leur offrait de prendre pour juges les
 » électeurs, les princes et les villes ¹²⁴, le sire de Wur-
 » temberg ¹²⁵, le sire de Savoie, quoique allié de Berne
 » et de Soleure, le nonce du Concile et du Saint-Père, et
 » les évêques de Constance et de Bâle. » Il demanda
 d'ailleurs, ainsi que Zurich, que les arbitres déci-
 dassent si les Confédérés pouvaient équitablement
 réclamer une autre procédure. Il finit en exprimant
 le confiant espoir que les villes de Berne et de So-

¹²⁰ Par les Unterwaldiens, par exemple, dans la guerre de Rinken-
 berg; t. III, p. 94 et 92, et par Schwyz dans l'affaire de Zoug. *Ibid.*
 p. 387.

¹²¹ « Qu'ils veuillent nous autoriser. »

¹²² La *ch.* de cette noble et sage déclaration se trouve dans *Tschudi*.

¹²³ Il voudrait ne pas reconnaître que les cantons forestiers et sans
 doute aussi Zoug et Lucerne relèvent immédiatement de l'Empire.

¹²⁴ Bien entendu les députés ou les bourgmestres et les petits conseils
 des villes susmentionnées. Il pouvait avoir ses raisons pour ne pas se
 fier aux grands conseils, où dominait le principe démocratique.

¹²⁵ Alors encore comte.

leure, convaincues de la justice de ses procédés, ne soutiendraient plus les autres cantons, mais s'en sépareraient pour leur propre honneur¹²⁶.

Les Confédérés, indivisibles dans leur unanimité¹²⁷, répliquèrent par l'organe de leur orateur, le fils d'Ital Réding¹²⁸ : « Qu'ils n'avaient point d'autorisation » pour un procès avec la maison d'Autriche, mais » seulement pour une réconciliation avec leurs vieux » confédérés de Zurich; qu'on ne pouvait pas leur » reprocher d'avoir négligé un seul moyen¹²⁹; que » l'unique chose qu'ils demandaient à l'Autriche était » de ne pas se mêler des affaires de la Confédération¹³⁰. Que si l'Autriche faisait quelque réclamation à la Suisse, et que le margrave s'adressât aux » villes et aux cantons, il recevrait une réponse qui » laisserait leur honneur intact¹³¹. »

La sollicitude des Confédérés pour leur indépendance déplut au margrave. De leur côté, ils trouvèrent mauvais que ce seigneur proposât la prolongation de l'armistice, tandis qu'ils apprenaient enfin, eux aussi, par le bruit public, ce qui se tramait contre eux en France. On se sépara donc (31 mars 1444); lui, dans l'espoir d'une prompte ven-

¹²⁶ *Tschudi* nous donne le texte de cette proposition.

¹²⁷ On voit ici la promptitude des conseillers autrichiens et le désir qu'ils avaient de diviser les Confédérés; mais Berne et Soleure n'étaient point disposés à se laisser jamais détourner de leurs chers confédérés. *Tschudi*, II, 410.

¹²⁸ « Il était l'orateur et l'avocat des Confédérés. » *Tschachtlan*.

¹²⁹ « Gracieux et chers seigneurs, nous avons fait des offres et des avances plus que suffisantes. »

¹³⁰ « Qu'ils laissent ceux de Zurich libres et nous laissent agir selon ce que nous croyons juste d'après nos alliances. »

¹³¹ La *ek.* de cette déclaration fédérale se trouve aussi dans *Tschudi*.

geance; eux, satisfaits de ce que pour adieu le vicaire-général de Constance avait accordé l'absolution des péchés commis pendant les campagnes précédentes ¹³².

La plus prochaine expédition militaire fut dirigée, non sans préméditation, contre le margrave. Le lendemain de l'expiration de la trêve ¹³³, de bon matin, des soldats de Wyl coururent par la Thurgovie vers les châteaux de Spiegelberg et de Griessenberg, dont il devait la possession à sa femme ¹³⁴, les brûlèrent et retournèrent chez eux.

Dans ce temps le jeune d'Isenhofen ¹³⁵, dont le père avait rempli des offices dans l'Autriche antérieure ¹³⁶, s'efforça d'enthousiasmer par un chant patriotique les électeurs, les princes et les seigneurs de l'Allemagne, pour une guerre à outrance contre l'orgueil excessif et trop entreprenant ¹³⁷ des paysans

¹³² *Absolutio Cloronensium* dans *Tschudi*. Le pays n'est pas désigné d'une manière générale, mais seulement dix communes, les unes du diocèse de Constance, les autres du diocèse de Coire. L'évêque de Constance était aussi administrateur de Coire. L'absolution embrassait « homicidia, incendia, sacrilegia, ecclesiarum effractiones, manuum violentarum injectiones in personas ecclesiasticas, abusus et destructiones rerum sacrarum, blasphemias » et d'autres excès racontés, t. V, p. 356 et suiv. et que le bon Tschudi voudrait taire. = Il n'y a certes pas de quoi regretter l'état de choses qui produisait tout cela. D. L. H.

¹³³ Le 24 avril 1444.

¹³⁴ Petite-fille du comte Donat de Tokenbourg; t. V, p. 25.

¹³⁵ *Tschudi* rapporte qu'il était de Waldshut.

¹³⁶ T. V, p. 49, n. 37 et ailleurs.

¹³⁷ « Si tu restais chez toi, tu aurais de bons pâturages (toi, vache suisse), car personne ne te chagrinerait et il ne t'arriverait aucun mal. » Il appelle la vache suisse *Blämi*, expression ancienne que rappelle le nom de *Blümlisalp*, dans l'Oberhasli. = J'ignore si quelque pâturage de l'Oberhasli porte le nom de *Blümlisalp*; mais il a été donné à deux montagnes en Suisse, l'une sur les confins des cantons d'Uri et de

suisSES¹³⁸, contre les Bernois éblouis par ceux-ci¹³⁹, contre le riche Bâle¹⁴⁰ et l'infidèle Argovie¹⁴¹, en faveur du roi élu par eux; méprisé par ces adversaires¹⁴², en faveur de la justice qu'ils avaient offerte, et au-dessus de laquelle les Suisses plaçaient un droit privé¹⁴³, dans le but enfin de défendre

Schwyz, l'autre, d'une imposante beauté, au fond du district de Frutigen et de la vallée de Gastern. *Blümli*, en allemand suisse, signifie aussi une petite fleur. Le professeur J. R. *Wys*, dans son *voyage dans l'Oberland bernois*, ne connaît d'autre Blümlialp que celle de la vallée de Frutigen; mais il rappelle qu'autrefois ce nom (pâturage fleuri) avait été donné au glacier de Lauteraar, alors vallée fertile et riant; t. I, p. 156, de la traduction française. Il raconte, t. II, p. 14, une tradition curieuse dont la scène est placée sur la montagne bernoise que nous avons mentionnée. C. M.

¹³⁸ « Les paysans font des miracles, leur orgueil est grand, celui de Schwyz et de Glaris surtout; nul n'est leur égal. Ils portent maintenant la couronne à la place des chevaliers et des écuyers; ils se surpassent les uns les autres en hardiesse; ils méprisent le roi, etc. »

¹³⁹ « Vous (Bernois) vous attachez aux paysans, et vous croyez que si les choses suivaient leur marche naturelle, ils vous feraient passer au travers des murs, sans de longs retards. »

¹⁴⁰ « Bâle, tu peux te réjouir! on te donne une purgation qui te nettoiera l'estomac, après quoi tu te porteras bien. » (Allusion à ses richesses déjà considérables.)

¹⁴¹ « Bremgarten, Mellingen et Bade, ce n'est pas la première fois que vous agissez ainsi; vous craignez de petits dommages et vous rompez votre foi. »

¹⁴² « Les jeunes pâtres frappèrent sur leurs baquets de façon que la montagne en retentit; la honte (l'élection du roi) ne leur plut guère, ils allèrent criant : *Qui lui a donné le pouvoir d'être roi? Que le diable les gouverne, ces princes du Rhin! C'est ainsi qu'ils dédaignent notre noble roi.* »

¹⁴³ « Si nous comparaissons devant les seigneurs, nous compromettrions nos droits; nous serions forcés de faire des restitutions et de garder les vaches chez nous; notre gouvernement deviendrait misérable, notre territoire petit, étroit; si donc le roi veut recourir à la justice, qu'il vienne à Békenried, où nous lui donnerons audience. »
= Békenried, village du Bas-Unterwalden, sur le lac de Lucerne, où la

leur propre cause¹⁴⁴. Il adressa des exhortations aux villes de Zurich¹⁴⁵ et de Winterthur¹⁴⁶, des éloges à Rapperschwyl¹⁴⁷, n'attendit pas grand' chose des autres cités¹⁴⁸, et plaça tout son espoir dans la réussite¹⁴⁹. De pareils moyens enflamment les passions d'une nation ou d'un parti religieux; mais il est imprudent d'opposer les seigneurs aux villes et aux campagnes, et la noblesse au peuple; par là l'on s'aliène la majorité du genre humain, sans laquelle la minorité ne peut rien entreprendre. Les illusions sur la valeur de pareilles tentatives et l'attente de leur succès font négliger la seule mesure utile, qui est de rendre le peuple si heureux et si content, qu'il ne veuille pas échanger son sort contre les dangers et les terreurs d'une révolution.

Tandis que les seigneurs et les villes de l'Empire germanique se tenaient mutuellement en échec au sujet de l'affaire suisse, et que les premiers attendaient le secours des puissances, les bannières

dîte et des conférences fédérales se sont réunies plus d'une fois. C. M.

¹⁴⁴ « Défendez-vous donc à temps, braves gens, contre la déraison de la paysannerie; car si vous ne la prévenez pas, elle deviendra une grande tribu. Ne voulez-vous pas éteindre le feu avant qu'il ne vous consume? »

¹⁴⁵ « Zurich, quitte ta tristesse, ouvre joyeusement les yeux; lance des regards railleurs aux paysans. »

¹⁴⁶ « Ne vous effrayez pas des menaces, vos murs sont entourés de bons fossés. »

¹⁴⁷ « Ta justice triomphera, car tu n'as agi que pour le bien. »

¹⁴⁸ « Que ce soient des villes ou des paysans, il n'y a guère de différence; tous voudraient être les maîtres. »

¹⁴⁹ « Les nuages sont pressés contre la montagne, c'est l'effet de l'éclat du soleil. Les paysans sont dépourvus de leur puissance; c'est l'effet de la guerre du paon » (symbole de l'Autriche). *Tschudi II*, 412-415.

des sept Cantons se rendirent à Kloten, antique et grand village situé non loin de la Glatt, dans le comté de Kibourg (30 avril 1444). Ils occupèrent les villes et les forteresses conquises, et bloquèrent si étroitement Rapperschwyl pendant trente et une semaines, que la garnison assez considérable de cette place¹⁵⁰, les gentilshommes et les bourgeois notables de Bremgarten, qui s'y étaient réfugiés¹⁵¹, enfin les habitans de Rapperschwyl eux-mêmes, en face du lac et au milieu d'un pays fertile, manquaient d'eau et de vivres. Ils résistèrent avec un invincible courage; ils apprirent à dompter des besoins nés de l'habitude; nul ne regardait comme sa propriété un objet nécessaire à son compagnon d'armes. On fit des moulins à bras; pour d'autres on se servit de chevaux; comestibles et argent furent mis en réquisition; bancs, parois, bois de lits, cahutes, tout fut brûlé; les bœufs et les moutons consommés, on mangea des chevaux et des chats.

Tandis que les Confédérés se rassemblaient près de Kloten, le pays d'Appenzell aussi déclara la guerre aux Zuricois, parce qu'ils refusaient de suivre la marche tracée par le droit fédéral, et au margrave, parce que l'Autriche soutenait Zurich¹⁵².

Lorsque toutes les bannières et, sous Ulrich d'Er-lach, avoyer de Berne¹⁵³, le secours de Soleure

¹⁵⁰ Le capitaine Louis Meyer avec 48 hommes; son beau-frère Jean Ze Rhyne; beaucoup de cavaliers; 120 fantassins mercenaires; 30 hommes des bords du lac de Zurich; deux artilleurs.

¹⁵¹ Au nombre de 80, parmi eux l'avoyer Megger. *Tschudi*.

¹⁵² Les deux déclarations de guerre du landammann, du conseil et des habitans d'Appenzell, 30 avril 1444, se trouvent dans *Tschudi*.

¹⁵³ *Généalogie des d'Er-lach*. — *Msc.*

aussi, peut-être même celui de Fribourg en Uechtland¹⁵⁴ furent arrivés, on délibéra sur l'action militaire par laquelle on débiterait. Schwyz et Glaris rappelèrent les plaintes des habitans de Grüningen, leurs alliés, sur la violence exercée envers eux, au sein de la paix, par la garnison zuricoise de Greifensee. Ce château, autour duquel s'était élevée une jolie petite ville, avait été cédé par la maison de Hohenlandenberg, dans un moment de pénurie d'argent, au père du dernier comte de Tokenbourg¹⁵⁵, et par Frédéric à la ville de Zurich pour une somme, en reconnaissance de ses services, et comme gage de leur nouvelle amitié¹⁵⁶. Greifensee est situé à peu de lieues d'Uster, seigneurie des Bonstetten, dans une agréable et fertile contrée au bord d'un lac charmant. Jean de Breitenlandenberg, surnommé Jean-le-Sauvage à cause de son audace militaire, occupait ce lieu avec soixante-dix ou quatre-vingts guerriers, la plupart jouissant d'une haute considération¹⁵⁷, tous héroïques et pour cela même entièrement dévoués à sa personne¹⁵⁸. Il fit sentir d'autant plus vivement son mépris aux habitans de Grüningen, qui dans l'espace de deux ans s'étaient rendus deux fois très-promptement à l'ennemi, que leur bailli schwyzois¹⁵⁹ avait violemment forcé les contrées voisines à lui prêter le même serment.

¹⁵⁴ *Chronique de Fribourg*. — Msc. Cette ville était ordinairement très-fidèle à l'Autriche; mais la guerre se faisait contre Zurich.

¹⁵⁵ Diethelm en 1370.

¹⁵⁶ En 1400; *Leu*.

¹⁵⁷ Nous en retrouverons plusieurs dans la suite.

¹⁵⁸ Il avait aussi deux valets et six hommes « qui étaient venus vers lui en guise de mercenaires. » *Edlibach*.

¹⁵⁹ C'était encore Werner de Ruff.

Quand la flamme de métairies lointaines ¹⁶⁰ lui annonça l'approche des Suisses, Jean-le-Sauvage se hâta d'envoyer à Zurich les femmes et les enfans inutiles. Il pouvait croire à la possibilité de défendre le château jusqu'à l'arrivée des Armagnacs; en tout cas, pour l'honneur de son nom, pour l'exemple et pour gagner du temps il devait faire les plus grands efforts. Le premier de mai, après midi, les Suisses parurent avec des forces considérables dans les prairies voisines du lac, sur la lisière d'un petit bois de chêne, derrière le château; ils donnèrent l'assaut, pressèrent la ville. Jean-le-Sauvage, hors d'état d'en défendre les faibles murailles dans toute leur étendue, réfléchissant avec sagesse au danger que court la position essentielle quand on veut se soutenir sur tous les points, résolut de mettre le feu à la ville. Il perdit six hommes ¹⁶¹ dans un combat contre les assaillans; après minuit la flamme éclata de tous les côtés ¹⁶². Les femmes restées pour garder les bestiaux et les biens, à son insu ou par son ordre ¹⁶³, poussant dans leur angoisse des cris lamentables, descendirent avec leurs enfans, par les fenêtres, des murailles dans la campagne. L'ennemi se prit de pitié pour cette troupe misérable, la restaura et la fit partir pour Uster.

Jean-le-Sauvage, suffisamment pourvu de vivres, de munitions et d'armes ¹⁶⁴, du reste isolé, vu qu'on avait occupé les rivages du lac et coulé à fond ses barques,

¹⁶⁰ C'est ici que *Bullinger* place la destruction totale du *Kratenthurm* près de Zurich.

¹⁶¹ *Bullinger*.

¹⁶² Aussi un grand nombre se montrèrent-ils nus. *Tschudi*.

¹⁶³ Autrement il aurait aussi averti les femmes.

¹⁶⁴ Mais il n'avait qu' « un petit de vin, » *Tschaachtlan*.

tint vingt-six jours. L'ennemi le canonna sans relâche mais sans grand résultat¹⁶⁵; Jean ne recourut ni aux prières ni aux menaces; le feu des assiégés tua beaucoup de monde.¹⁶⁶ Tout le pays avait les yeux fixés sur Greifensee; pendant quatre semaines les villes et la milice entière des Cantons forestiers¹⁶⁷ assiégèrent et pressèrent vivement le château. Tous les sujets de Zurich voyaient le courage de la garnison avec admiration, avec inquiétude, avec amour; ils craignaient des malheurs imprévus. Ceux des bords du lac prirent les armes et proposèrent au gouvernement de fondre, près de Bade ou de Wésen, sur le pays dégarni de troupes et de forcer l'ennemi à lever le siège de Greifensee¹⁶⁸. Aumoyend'une fausse alarme qu'ils donneraient sur une colline voisine pendant la nuit, ils se proposaient aussi d'engager les troupes qui assiégeaient le château du côté du lac à faire une forte reconnaissance, pendant laquelle ils délivreraient la garnison¹⁶⁹. Les Zuricois interdirent l'un et l'autre stratagème, au nom de l'honneur et du serment; on oublia que le sort peut triompher du plus noble héros et de la forteresse la plus solide, ou bien l'on craignait de la part de l'ennemi quelque autre entreprise¹⁷⁰, ou peut-être voulait-on occuper ici ses principales forces, afin que les Armagnacs, qui venaient de l'occident, rencontrassent moins d'obstacles.

¹⁶⁵ « C'était comme si l'on eût jeté des boules de neige. » *Edlibach*.

¹⁶⁶ « Ils tirèrent habilement hors des murs, en sorte qu'ils tuèrent bien des soldats. » *Tschudi*. — La garnison se composait principalement d'arquebusiers. C. M.

¹⁶⁷ « Ce qui pouvait porter bâton ou lance. » *Edlibach*.

¹⁶⁸ *Edlibach et Bullinger*.

¹⁶⁹ *Bullinger*.

¹⁷⁰ P. e. la dévastation du pays de Kibourg. « En général il arrivait alors du côté de Zurich de grandes calamités. » *Edlibach*.

Jean-le-Sauvage, sans autre appui que le rempart de son château et de sa bravoure, fatigua les ennemis au point qu'ils songèrent à une retraite. Alors, soit amour de la nouvelle domination, haine de l'ancienne, cupidité ou méchanceté, un paysan du hameau d'Egg, nommé Maler ¹⁷¹, se rendit au camp et découvrit l'endroit par où l'on pouvait miner le château. Les Suisses, transportés de joie et d'enthousiasme, préparèrent un chat ¹⁷², arrivèrent pendant la nuit par le lac au pied

¹⁷¹ *Edlibach* : « Maller ; » *Bullinger* : « Maaler. » Si nous ne lisions pas positivement qu'il était du district de Greifensee, nous l'aurions pris pour le métayer d'Egg, près Münchenaltdorf, dépendant de Grüningen. Du reste, il fut arrêté dans la suite comme il portait du poisson dans le camp des Confédérés et (avec raison) décapité à Zurich. *Bullinger*.

¹⁷² On donnait ce nom à la machine qui protégeait les travailleurs, parce qu'elle servait à saisir les souris enfermées dans la souricière. — A l'imitation des Romains, les Suisses se servaient du béliet pour faire des brèches et le suspendaient à la partie supérieure d'un échafaudage couvert d'un toit, et placé sur des roues ou des rouleaux pour qu'on pût l'approcher des murs. L'échafaudage se composait de poutres ; son toit, couvert de peaux fraîches ou d'autres préservatifs contre le feu, défendait ceux qui faisaient jouer le béliet tout comme les travailleurs qui minaient les murs. Le nom de *chat* est le terme technique en français, comme en allemand et en latin (« musculus »). Voy. *de Rodt, Hist. de l'art militaire chez les Bernois*, t. I, p. 77 et 78. — M. J. G. *Zellweger* dans son *Histoire du peuple appenzellois*, t. I, p. 507-512 a aussi raconté le siège de Greifensee, d'après quelques sources que Muller n'avait pas consultées, surtout la *Chronique manuscrite de Brennwald* qui se trouve à la bibliothèque de la ville de Zurich, et la *Chronique de Jean-Léo Judex*, à la bibliothèque de Bâle. Le nouvel auteur ne contredit presque aucun des détails du récit de Muller ; il en ajoute de nouveaux, que nous donnerons d'après lui. — Il ne se passait aucun jour sans que les assiégés tuassent plusieurs des assiégeants. Ceux-ci tinrent conseil dans une assemblée générale ; ils délibérèrent s'ils abandonneraient le siège ou prendraient quelque autre parti. C'est alors que Maler vint vers eux et leur dit : « Chers Confédérés, renoncez à votre canonnade et suivez mon conseil ; car le château est si fort

du château et travaillèrent avec des efforts inouis ; le château était bâti sur le roc. Jean-le-Sauvage ne fut pas pris au dépourvu. Le maître-autel avait été porté de l'église sur les créneaux de la muraille ; précipité de là , il écrasa le chat et les travailleurs qui se trouvaient dessous. L'ennemi, plein de rage et de douleur, reconstruisait cette machine plus solidement ; dix ouvriers furent envoyés pour aiguïser incessamment les pioches. Les flèches des assiégés éclaircissaient les rangs des ennemis éloignés ; les plus rapprochés étaient exposés au feu ; la partie inférieure du mur n'avait point de meurtrières. Le chat résista à des tonneaux remplis de pierres ¹⁷³. Soit excès de confiance dans le roc, soit accidens fortuits ¹⁷⁴, le mur n'était pas bien fort à l'endroit où l'on le minait ; il s'y trouvait beaucoup de mortier et de poutres. Les travailleurs réussirent à découvrir les poutres, qu'on rompit à coups de boulets ; le mortier fut enlevé et remplacé par des combustibles auxquels on menaça de mettre le feu ; le château aurait alors irrésistiblement été pris d'assaut. Dans ces circonstances , on proposa de capituler *. Les Confédérés dirent : « Vous êtes nos

• que par ce moyen vous n'avancerez point ; j'y ai été fort souvent et je l'ai observé ; vous n'y entrerez qu'en minant le mur ; je vous enseignerai comment il faut s'y prendre. » Il ajouta que le côté faible du château était celui qui regardait le lac. Les Confédérés eurent à miner quatorze murailles d'enceinte de la ville , avant de parvenir au mur du château. Alors seulement ils construisirent leur chat. C. M.

¹⁷³ • Ils étaient trop petits. » *Ballinger*.

¹⁷⁴ Le voisin Maler connaissait probablement ces particularités.

* A mesure que les Confédérés avaient miné une portion du mur, ils la soutenaient avec des pièces de bois et remplissaient l'espace vide de paille et de fagots. La garnison remarqua que le mur commençait à s'affaisser et les pierres à se détacher des poutres. Les progrès des assiégés ne purent donc lui échapper ; elle prévint aussi qu'elle allait être ensevelie sous les ruines du château. Le brave capitaine l'assembla pour

» prisonniers ¹⁷⁵ et vous prétendez négocier. » Jean-le-Sauvage répondit : « Eh bien ! nous brûlerons le château avec tout ce qui s'y trouve et nous mourrons sous ses débris, nous, vos prisonniers. » On réfléchit de part et d'autre : les assiégeans craignaient de perdre le butin ; les assiégés ne redoutaient pas la mort, mais, privés d'un prêtre, un grand nombre répugnaient à passer à l'éternité sans confession ¹⁷⁶. La capitulation fut réglée verbalement ¹⁷⁷, suivant l'usage, dans des termes qui rassurèrent, à ce qu'il paraît, les assiégés, mais sous lesquels Réding cacha de tout autres intentions ¹⁷⁸.

délibérer. Animé d'un courage inébranlable, il proposa à ses soldats de sortir du château au milieu de la nuit suivante, en descendant par les murs au moyen de cordes, et d'attendre que les Confédérés relevassent leurs sentinelles. Pendant que celles-ci s'en iraient, ils chercheraient eux-mêmes à échapper ; si de nouvelles sentinelles étaient déjà placées, ils les tueraient et s'enfuiraient. Une fois hors de la ville, comme ils connaissaient les chemins à travers les marais et les bois mieux que les Confédérés, ils parviendraient en lieu sûr avant que les troupes du camp ne pussent les poursuivre. La garnison, que les Confédérés avaient souvent sommée de se rendre en lui promettant la vie, crut qu'il était encore temps de capituler à la même condition. Sept fois on tint conseil cette même nuit sans pouvoir s'entendre. Enfin, le 20 mai, après le déjeuner, les assiégés crièrent aux assiégeans qu'ils étaient prêts à capituler. C. M.

¹⁷⁵ « A présent vous êtes dans le sac » *Bullinger*.

¹⁷⁶ *Tschudi*.

¹⁷⁷ On n'en a jamais vu de traité écrit.

¹⁷⁸ *Tschudi* prétend qu'ils se rendirent à discrétion, mais « avec bon espoir. » *Etterlin* : « Ils se livrèrent complètement à la clémence des Confédérés. » Selon *Bullinger*, qui cite la tradition populaire, confirmée par un témoin oculaire, Kilian Kégler, ils remirent « leurs personnes en grâce, le château en disgrâce. » *Rahn* et *Waldkirch* affirment qu'on leur promit leur grâce. La manière dont nous concilions ces contradictions se justifie parce que d'un côté *Bullinger* rapporte que dans un écrit au comte palatin du Rhin les Confédérés jurèrent par le

On escalada les murs avec l'aide même de la garnison; elle avait si bien harricadé la porte qu'il ne lui fut pas possible de l'ouvrir ¹⁷⁹. Les intendans du butin ¹⁸⁰ étaient fort occupés à vider les vastes magasins de blé et d'autres comestibles, l'arsenal richement pourvu et les chambres remplies de tous les meubles précieux de la contrée, tandis que le héros et ses fidèles compagnons, les mains liées, descendaient tristement les échelles ¹⁸¹.

Le lendemain matin*, tous, au nombre de soixante-douze, furent conduits dans les prairies situées entre Greifensee et Nænikon, pour être jugés par les Confédérés réunis en conseil**; dans l'opinion de Réding, la *grâce*, condition de la capitulation, offrait un sens

Juge des vivans et des morts n'avoir commis aucune injustice, et que de l'autre *Tschudi* raconte qu'un grand nombre furent inquiétés dans leur conscience par ce qui se passait là. — Selon le récit de M. Zellweger, lorsque la garnison eut déclaré son intention de capituler, les Confédérés répondirent : « Que ne l'avez-vous fait lorsque nous vous » en avons sommés; vous nous avez causé tant de mal depuis, que » nous ne pouvons plus consentir aux mêmes conditions; rendez-vous » à discrétion; nous ne voulons rien vous promettre, *sinon quant au » glaive.* » La garnison se rendit le mardi avant la Pentecôte. C. M.

¹⁷⁹ On y monta par un tas de bois. *Edlibach*. — Selon d'autres les Confédérés montèrent par des échelles et entrèrent par les fenêtres. C. M.

¹⁸⁰ Ils étaient institués dans les armées fédérales par la convention de Sempach. T. III, 318-320.

¹⁸¹ Ils ne « sortirent » pas, comme dit *Tschudi*; on les fit « glisser misérablement le long des murs. » *Bullinger*. *Tschudi* n'entre pas dans beaucoup de détails; il était permis au descendant d'un des acteurs de détourner les yeux de ce tableau.

* 28 mai. C. M.

** Suivant l'usage, les capitaines et les autres conseillers formèrent un cercle, au milieu duquel se tenaient les prisonniers pour entendre les délibérations. C. M.

équivoque ¹⁸². Un Schwyzois * proposa le premier que tous fussent mis à mort, à l'exception d'un seul. Il désirait sauver Ulrich Kupferschmid, d'une bonne famille de Schwyz ¹⁸³, mais au service de la ville de Zurich ¹⁸⁴, et si fidèle à son serment, qu'après Jean-le-Sauvage, il s'était le plus distingué par ses exploits ¹⁸⁵. Un autre déclara « qu'il ne s'opposait point à ce » qu'on punit de mort Jean-le-Sauvage, étranger à » Zurich, et les mercenaires qu'une faible solde avait » décidés à combattre les Suisses; mais qu'il lui paraissait injuste d'infliger le dernier supplice aux trente » hommes du district de Greifensee, sujets de Zurich, » loyalement dévoués à leurs devoirs militaires. » Alors se leva Holzach, capitaine de la milice de Menzingen, au pied de la montagne de Zoug ¹⁸⁶; il soupira et dit : « Confédérés, loyaux compagnons, craignez Dieu, » épargnez le sang innocent. Si Jean de Landenberg

¹⁸² *Edlibach* même ne dit pas qu'on ait accusé Réding d'une violation formelle de sa parole.

* Ital Jean Réding, le jeune, ammann et commandant de la milice de Schwyz. C. M.

¹⁸³ Un membre de cette famille avait été landammann peu auparavant; peut-être même l'était-il encore; un autre fut abbé d'Engelberg en 1421.

¹⁸⁴ Valet de ville. *Tschudi*.

¹⁸⁵ « Il tirait toujours plus et se montrait plus animé que les autres. » *Tschudi*.

¹⁸⁶ *Edlibach* savait son nom, mais, par un motif inconnu, il l'écrivit en chiffres, illisibles pour nous; peut-être par ménagement pour ses descendants établis à Schwyz. De là vient que *Bullinger* et les autres historiens ne le nomment pas. Nous sommes redevables du plaisir d'honorer la mémoire de ce noble campagnard au général de *Zurlauben*, qui nous a fait connaître son nom d'après la constante tradition du pays et nous a prouvé par des documens que cette famille avait existé à Menzingen. Ulrich Holzach, peut-être son frère, fut depuis 1440 abbé de Mouri; il vécut jusqu'en 1465.

» n'est pas né citoyen de Zurich, il n'en est pas moins
 » seigneur allié à cette ville par son serment de com-
 » bourgeoisie. Pouvait-il, sans déshonorer son nom, ne
 » pas obéir au gouvernement qui l'appelait à prendre
 » les armes pour sa défense* ? Que tout homme insen-
 » sible à l'honneur, s'il en est, réfléchisse que la dés-
 » obéissance eût coûté à Landenberg sa fortune. Il a
 » auprès de lui des valets qui depuis de longues années
 » l'aiment et l'honorent : pouvions-nous exiger qu'ils
 » l'abandonnassent au jour où le danger le surprit ?
 » De pauvres gens, chargés de femmes et d'enfans,
 » auxquels la stagnation de l'agriculture et de l'indus-
 » trie n'a laissé d'autre subsistance pour leur famille
 » que le pain misérablement gagné par les armes au
 » péril de leurs jours, voilà les mercenaires ; voulez-
 » vous les mettre à mort ? Voulez-vous aussi la mort
 » de ceux qui sur leur terrain ont combattu pour leur
 » gouvernement et leurs propriétés ? Confédérés, crai-
 » gnez Dieu, songez à vous-mêmes. » Holzach se tut ; la
 soldatesque sanguinaire fit entendre un sauvage et
 sombre murmure**. « Par les plaies de Dieu ! » jura
 Réding¹⁸⁷, « qui parle ainsi est un traître, un secret
 » Zuricois. » Mais Holzach, à haute voix : « Personne,
 » sans t'excepter, Réding, n'est plus dévoué aux Con-
 » fédérés que moi ; j'ai donné mon conseil en con-
 » science, selon mon serment, pour leur honneur et

* Nous avons vu de nos jours insulter après sa mort le prince Louis de Prusse pour avoir succombé noblement en défendant sa patrie et son roi. D. L. H.

** Tous n'étaient pas altérés de sang ; le discours de Holzach fit, au contraire, une impression profonde ; c'est là surtout ce qui alluma la colère de Réding, qui s'en aperçut. C. M.

¹⁸⁷ Edlibach.

» profit, d'un cœur aussi loyal que le tien peut l'être ¹⁸⁸; Dieu vengera le sang innocent ¹⁸⁹. » Le landammann Réding répliqua : « Cet homme a le cœur autrichien ¹⁹⁰. » On leur imposa silence; de moment en moment redoublait le ressentiment, la lutte en faveur de l'honneur et de la conscience, la vengeance furibonde; les partis cherchaient à s'effrayer l'un l'autre par leurs cris et leurs dures paroles. A la fin Réding s'écria : « Eh bien! que les habitans de Greifensee vivent; mais Jean-le-Sauvage et les autres mourront; il le faut! » Des voix s'élevèrent menaçantes : « Hypocrite, désaltère-toi dans le sang; achève ton ouvrage ou deviens homme tout-à-fait. » Celui qui le premier avait proposé la peine de mort se leva et dit avec d'affreux juremens : « Plutôt les faire mourir tous que de conseiller d'épargner le capitaine et les soldats. » D'une voix de tonnerre, Jean-le-Sauvage cria : « Tuez-moi, mais quel est le crime de ceux-ci? » Dans cet instant accoururent de toute la contrée, à pas chancelans, courbés sur leurs bâtons, les pères et les mères des prisonniers, leurs femmes poussant vers le ciel des cris lamentables, de petits enfans dans les bras, des nourrissons à la mamelle, ou dans le sein des êtres qui n'avaient pas encore vu le jour ¹⁹¹; tous ces infortunés demandaient la grâce des hommes qui n'avaient pris les armes que pour les nourrir. Le tumulte s'accrut au sein de l'assemblée. La passion n'espérait triompher de la miséricorde et de la

¹⁸⁸ « Je suis aussi loyal que toi et tous les tiens. »

¹⁸⁹ « Jamais Dieu ne laissera cette action impunie. »

¹⁹⁰ « Je vois bien par ton discours qu'une plume de la queue du paon
n'est restée plantée au c... »

¹⁹¹ « On dit cela pour vrai. » *Edlibach.*

justice qu'en rendant suspects les sentimens humains, et en les accusant de trahison. Vint le moment de recueillir les suffrages. Autour de Réding se montra une multitude formidable de mains levées pour voter l'exécution générale¹⁹²; cette décision fut dictée par l'esprit de parti, l'aveuglement et la peur¹⁹³. La majorité s'étant formée, avant qu'on la proclamât maint guerrier craignant Dieu s'enfuit loin de l'assemblée¹⁹⁴. Aux sanglots de ces hommes, qui auraient voulu épargner à la nation un crime sangulaire, répondirent les cris lamentables des vieillards, des femmes et des enfans. Les instigateurs s'affermirent par l'opinion que le bien public exigeait cette scène de terreur, et que personne ne résisterait en voyant le prix réservé à la constance¹⁹⁵.

Après une courte confession, Jean de Landenberg sortit des rangs, se tourna vers ses compagnons d'armes et dit : « Le Tout-Puissant l'a voulu ; sa toute- » science le voit. Camarades, afin que nul ne croie » que Jean-le-Sauvage, qui a vécu et combattu avec » vous et vous a conduits ici, cherche un motif ou un » prétexte pour se séparer de vous, mes braves, dans » cette dernière heure je marche à la mort le premier. » Maître Pierre¹⁹⁶, fais ton devoir. » Après lui, on

¹⁹² « Ceux de Schwyz et d'Unterwalden se montrèrent particulièrement ardens, » dit le Glaronnais *Tschudi*. Les assiégés avaient tué Welti Schwendiner d'Unterwalden. = Cependant le discours de Holzach gagna beaucoup de voix au parti de la clémence. C. M.

¹⁹³ « C'est le diable qui a donné à Ital Réding cette soif du sang des » pauvres gens. » *Edlibach*.

¹⁹⁴ *Ballinger*.

¹⁹⁵ « Ils voulaient par là effrayer les ennemis et en diminuer le nombre. » *Tschudi*.

¹⁹⁶ Le bourreau de Berne. *Edlibach*.

trancha la tête à Ulrich Kupferschmid¹⁹⁷; ensuite à l'autre huissier municipal de Zurich. Le bourreau s'arrêta, regarda Réding, espéra la grâce des simples soldats. L'âme humaine, agitée par des émotions profondes, rapporte à soi les événemens de la nature : au moment où tombèrent le capitaine et Kupferschmid, deux colombes blanches, suivies de tout un vol de la même blancheur, vinrent à passer¹⁹⁸, symbole d'innocence, aux yeux des spectateurs émus¹⁹⁹. Réding, élevant la voix, dit au bourreau : « Si tu ne » remplis pas ton office, il se trouvera quelqu'un pour » le remplir à ton égard. » Alors périrent le père d'une grande famille, maître Félix Ott, de Zurich²⁰⁰, le noble Jean Escher²⁰¹, maître Jean d'Ulm, le sous-bailli de Greifensee, Pierre Schärer, les deux Willich, père et fils, Henri Keller, d'une ancienne et honorable famille, Ax et Sax et Liebenstein. Touché d'une compassion profonde, maître Pierre²⁰² arrachait de vaillans jeunes hommes aux derniers embrassemens de mères à cheveux blancs, d'épouses enceintes²⁰³. Comme il plaçait à part le dixième homme, attendu que dans les exécutions considérables l'ancien droit impérial l'at-

¹⁹⁷ Son frère était dans les rangs ennemis.

¹⁹⁸ « Des oiseaux étranges, blancs comme la neige et semblables à » de blanches colombes. » *Edlibach*.

¹⁹⁹ « Il semble que l'université des choses soit compassionnée à notre » état; et advient cela de ce que nous faisons trop de cas de nous. » *Montaigne. Essais*, II, 43. Cependant on peut admettre d'autres explications.

²⁰⁰ *Leu*.

²⁰¹ *Bullinger*.

²⁰² « Il se prit d'une très-grande pitié et qui était sans mesure. » *Edlibach*.

²⁰³ *Le même*.

tribunait à l'exécuteur, le landammann lui cria : « Nous » ne reconnaissons pas ce droit; exécute; pas de paro- » les ²⁰⁴ ! » Vingt cadavres gisaient aux pieds des spectateurs; le bourreau jeta de nouveau un regard de commisération au landammann; une raillerie fut la réponse ²⁰⁵; en vain le fit-il encore au trentième, au quarantième. Le jour baissait; la terre ne buvait plus le sang, qui formait une mare. A l'exécution du cinquantième, maître Pierre indigné renouvela sa prière. Réding fit apporter des torches ²⁰⁶. Leur flamme éclaira la mort du soixantième ²⁰⁷. Pierre saisit alors, à demi glacée par la peur de mourir, la main de Kilian Kegler, à peine adolescent, et demanda sa grâce; courbé sous le poids des années, un vieillard; ancien serviteur du château, attendait aussi dans une morne terreur le coup qui devait trancher le fil de ses jours; Réding ne voulait épargner personne, mais il se peut qu'il ait quitté ce spectacle à la soixantième tête abattue : l'enfant et le vieillard furent sauvés ²⁰⁸.

Les assistans s'éloignèrent pleins d'horreur. Souvent dans la suite la vengeance de ce jour parut une calamité ²⁰⁹; pendant long-temps les voisins de ce lieu, où la terre, saturée de sang, ne se couvrait

²⁰⁴ « Tais-toi, maraud. » *Id.*

²⁰⁵ « Tohu-bobu. » *Ballinger.*

²⁰⁶ « Il faut exécuter les derniers aux torches allumées. » *Edlibach.*

²⁰⁷ Selon *Etterlin* et *Tschudi* on en exécuta 62; selon d'autres 59, ou 61, ou même 70.

²⁰⁸ Ainsi le rapporte *Ballinger*. *Tschudi* mande qu'on avait sauvé dix individus, quelques-uns vieillards à barbe blanche, les autres jeunes garçons.

²⁰⁹ *Tschudi*, ami de la justice, dit : « Après cela, en divers endroits, on ne fut guère heureux; on crut généralement qu'on l'avait mérité par cette action. » = La mort violente de Réding fut aussi regardée comme une punition vengeresse. C. M.

plus de gazon²¹⁰, crurent apercevoir, au milieu de la nuit, des esprits gémissans et des ombres errantes²¹¹; selon une opinion ancienne, l'âme séparée du corps à regret ou par un acte de désespoir, avant le vœu de la nature, errait sur la terre en se lamentant²¹². Gaspard de Bonstetten, d'Uster, gentilhomme pieux, bienveillant, âgé, bourgeois de Zurich, mais à l'abri de cette guerre fatale par ses relations avec Henri de Bubenberg, père de sa belle-fille²¹³, se rendit sur la prairie avec un cortège attristé; Jean-le-Sauvage et ses deux serviteurs, fidèles jusqu'à la mort, furent transportés au Turbenthal, dans l'antique sépulture des Landenberg²¹⁴. Bonstetten ensevelit les autres²¹⁵. A la place où ils périrent, on érigea une petite chapelle; les Zuricois fondèrent une messe et des prières hebdomadaires, et placèrent un bénitier près des tombeaux²¹⁶. Long-temps encore après la réforme religieuse, les crânes desséchés, rangés dans un ossuaire, furent l'objet d'un respect mêlé d'horreur; à la fin le gouvernement, pour détruire les préjugés vulgaires qui s'attachaient au souvenir de ces héros, et pour diriger la vénération qu'on

²¹⁰ *Edlibach.*

²¹¹ *Félix Hemmerlin.*

²¹² *Plotin dans Porphyre, de Abstinencia*, l. II. Dans mon enfance cette croyance régnait encore à l'égard des suicides.

²¹³ « Il ne se mêla de la guerre qu'en donnant aux deux partis des conseils pacifiques. » *Edlibach.*

²¹⁴ *Bullinger.*

²¹⁵ La plupart près de l'église d'Uster.

²¹⁶ *Ch. du bourgmestre et du conseil de Zurich*, en faveur des âmes des hommes pieux tués à Greifensee à leur service et pour leur honneur; George, 1459 dans l'annuaire de l'église d'Uster, renouvelé en 1473. *Msc.*

portait à leurs ossemens vers leur immortelle vertu , fit disséminer dans le cimetière et couvrir de sable ces déplorables restes²¹⁷.

Les Confédérés brûlèrent le château de Greifensee ; Dübelsstein, résidence du bailli de Greifensee²¹⁸, du vaillant Paul Göldli²¹⁹; Moosbourg, vaste château de la famille Schwendi; Werdegg, manoir des Hunnwyl, situé au sommet d'une belle colline, et l'édifice qu'après une calamité plus ancienne²²⁰ les Landenberg avaient rebâti à Pfeffikon; sur le Sonnenberg, ils traitèrent l'habitation de leur ancien ami, le méchant Béringer, comme il avait autrefois traité celle de son voisin de Lommis²²¹. Toutes ces calamités furent la conséquence d'une division entre les paysans et les seigneurs, qui fit mettre en oubli l'ancienne amitié.

Pendant le siège de Greifensee, cinq cents hommes de Schwyz et de Glaris firent prêter serment aux gens des châteaux de Freudenberg et de Nydberg dans le pays de Sargans, et leur imposèrent un bailli (20 mai 1444); leur combourgeois, le comte Henri, sembla satisfait de cet événement, qu'il ne pouvait pas empêcher; au contraire, cet acte rencontra de la résistance de la part des barons de Brandis à Vaduz, retranchés en quelque sorte derrière le Rhin, et à qui l'Autriche avait hypothéqué ces châteaux; ils ne se contentè-

²¹⁷ *Léonard Meister* dans le *Calendrier helvétique*, 1786.

²¹⁸ A Fallenden et dans les environs. *Acte d'achat* 1444, dans l'*Annuaire d'Uster*.

²¹⁹ Celui qui fit en 1426 l'expédition dans le val d'Ossola contre le gré de son gouvernement et dont le courage fut récompensé par un simple pardon. *Leu*.

²²⁰ T. III, l. II, chap. 5.

²²¹ T. V, p. 201.

rent pas de l'intégrité de leurs revenus, que les cantons leur laissèrent par égard pour Berne, dont les de Brandis étaient combourgeois.

Les Tyroliens ayant appris les exploits des Suisses, leur assemblée commune, par un mouvement de loyauté, ou bien à la demande du seigneur du pays, qui désirait sans doute gagner du temps, pria Ulrich de Metsch, comte de Kilchberg, capitaine dans le pays de l'Adige, de se rendre en Suisse comme médiateur. Le bailli connaissait les Confédérés; ils condescendirent volontiers à ses désirs personnels, et abandonnèrent sur ses représentations l'idée de ravager le comté de Kibourg. Ils ne consentirent pas à une trêve de six mois, que proposait l'ennemi; mais ils l'auraient bien conclue pour six semaines. Ils savaient vaguement qu'on enrôlait des troupes contre eux dans des pays éloignés.

De jour en jour s'accréditait davantage le bruit que les Suisses, adversaires de Zurich et de l'Autriche, auraient à débattre leur cause avec une armée innombrable d'Armagnacs expérimentés. Dans une diète de Lucerne on exagéra si fort une entreprise des ennemis contre la garnison du nouveau Régensberg, qu'elle parut un commencement des hostilités combinées avec les Armagnacs. Le même jour, mardi 23 juin 1444, la diète se sépara²²²; le mercredi, les bannières se mirent en marche, pour forcer Zurich à faire la paix, ou pour détruire cette ville avant l'arrivée des armées étrangères²²³; le jeudi, Uri, Schwyz et Glaris se trouvèrent à Grünigen; Lucerne, Zoug

²²² « Les nouvelles étaient fort dures; les députés se séparèrent à l'heure même. » *Tschudi*.

²²³ *Bullinger*.

et Unterwalden, à Bade; les Bernois suivirent avec quatre cents Soleurois. Les bannières se réunirent près de Höngg, à une lieue de Zurich.

Ce mouvement n'était pas inattendu, bien que la première nouvelle d'un projet de cette nature parût invraisemblable à la plupart des habitants; dans le conseil de guerre des Suisses eux-mêmes les avis furent partagés ²²⁴: quelques-uns désapprouvaient d'avance la victoire, si elle devait coûter au corps de la Confédération une ville justement considérée comme l'un de ses yeux; d'autres réfléchissaient à l'impossibilité, alors presque certaine, de vaincre des hommes vaillans derrière de fortes murailles. L'annonce de l'approche du danger réveilla chez les Zuricois ce patriotisme qui ne voit plus ni pertes, ni périls, ni mort, absorbé qu'il est par la conservation de l'honneur et de la ville. A la distance d'un coup d'arquebuse, on détruisit autour de la ville tout ce que la guerre de l'année précédente avait laissé intact, ou qui s'était relevé depuis, afin que l'ennemi ne pût point se nourrir des produits du sol, ni ne trouvât cabanes, maisons, granges, pressoirs, clôtures de jardins, pour s'approcher en sûreté des murs et s'établir à leur pied. On creusa de profonds et larges fossés; des retranchemens furent élevés et munis de pièces*. Le bourg-

²²⁴ • La chose déplut à quelques hommes prudents et loyaux. •
Tschachtlan.

* La plupart des villes étaient entourées de fossés qu'on passait sur des ponts-levis adaptés aux portes de la ville. A l'époque des guerres fréquentes on défendait ces points-là par des ouvrages extérieurs, auxquels on donnait le nom de *boulevards* (*Bollwerke*); ils étaient formés de poutres, de troncs d'arbres et d'autres matériaux de cette espèce. Voy. sur tout le système des fortifications l'ouvrage déjà cité de M. de Rodt, t. I, p. 102 et suiv. C. M.

mestre et le conseil, avec le consentement de la majorité de la commune ²²⁵, remirent ensuite toute l'autorité militaire et les clefs des portes au margrave Guillaume de Bade, et le gouvernement régulier fut suspendu, pour tout ce qui ne concernait pas les procès civils. Le vaillant et actif ²²⁶ chevalier Jean de Rechberg de Hohenrechberg fut unanimement nommé commandant général des troupes de Zurich. Pour l'organisation et l'administration on adjoignit au margrave, à titre de conseillers de la guerre, quatre gentilshommes, quatre bourgeois de la ville, et tout autant de simples soldats distingués par leur habileté; à Rechberg, pour l'exécution des ordres, quatre nobles étrangers ²²⁷. On plaça sous le commandement de ceux-ci et sous leur garde les trois portes les plus essentielles de la grande ville ²²⁸, et la porte principale de la petite ²²⁹; les issues secondaires furent gardées par des postes moins considérables ²³⁰. On commit à la défense de ces régions la garnison autrichienne,

²²⁵ *Edlibach* rapporte que beaucoup de gens honorables en furent fâchés, mais qu'il avait fallu en agir ainsi à cause des mauvais succès de l'année précédente.

²²⁶ Rechberg était *inoisif*, comme s'exprime *Edlibach*. Aussi figure-t-il dans un grand nombre de faits d'armes que nous passons sous silence.

²²⁷ *Ballinger*.

²²⁸ Uffdorf, Niderdorf, Neumarkt. — Nous rappellerons que Zurich est divisé par la Limmat en grande ville et petite ville. C. M.

²²⁹ Rennweg.

²³⁰ Le *Kätzisthürli* dans *Ballinger* est probablement le Katzenthor (porte des chats), dans la petite ville, indiqué sur le plan exécuté en 1595. Il mentionne en outre la petite porte de *Wollishofen*, qui devait nécessairement se trouver dans le même quartier. Je ne sais s'il faut distinguer de celles-là la petite porte de la rue de l'église, dont parle *Edlibach*.

et à celle des murs, des tours, des remparts et des fossés, chaque jour à midi, six cents bourgeois²³¹ et campagnards²³². L'heure où l'on relevait la garde était marquée par la cloche qui servait auparavant à la convocation du Grand Conseil²³³; dans la suite, pour que nul signal ne pût faire deviner à l'ennemi les opérations communes, on abandonna cette cloche, comme toutes les autres, et l'on ne conserva, pour mesurer le temps, que la silencieuse aiguille de l'horloge de la ville. Seize, et à la fin soixante hommes d'une vigueur extraordinaire, qui non-seulement exposaient comme d'autres leur vie sur les champs de bataille, mais, enflammés d'héroïsme, voulaient les premiers courir toutes les grandes et audacieuses aventures, s'unirent par serment en société et prirent le nom de *boucs*²³⁴, défenseurs du troupeau. Fondée sur cette concorde bien disciplinée, dans l'intérêt de l'honneur et de la liberté, la confiance des Zurichois changea ces jours de danger en jours de plaisir et les craintes en joie. Les portes de la ville

²³¹ Y compris le clergé, qui alors n'était pas exempt des obligations civiques. *Félix Hemmerlin, de Libert. eccles.*

²³² Principalement des bords du lac et de Höngg. *Edlibach*. Les quatre portes étaient sans doute aussi dans la ville.

²³³ La cloche bourgeoise. *Edlibach*. La cloche du conseil. *Bullinger*. La grande assemblée du conseil porte le titre de « Conseils et bourgeois. »

²³⁴ *Bullinger* et *Rahn* en connaissent seize; *Edlibach* aussi est favorable à ce nombre. *Stettler* parle de soixante, et *May* (*Hist. milit.* III, 134) de cent. Jusqu'à présent, je n'ai trouvé dans les sources aucune autorité pour ce chiffre considérable; mais à juger par les faits, par la durée de la société et par le nombre de ceux qui l'ont maintenue jusqu'à nos jours, il est vraisemblable que les seize premiers en admirèrent quarante autres avec quelques officiers. Leur courage et leur activité leur valurent ce nom de boucs. *Bullinger*. On les appelait aussi « les hommes au glaive; » plus tard, « la société de l'hôtel de l'Escargot. » *Lou.*

demeurèrent ouvertes; nulle sombre dévotion n'abattit les courages²³⁵; les soldats dansaient sur les remparts²³⁶; la bravoure, la ruse, voilà toutes leurs pensées; l'ennemi n'entendait pas d'autres cris que des beuglemens moqueurs²³⁷ et « Ici Autriche! »

Le 1^{er} de juin 1444, de grand matin, les Zougois passèrent la Limmat entre Höngg et Altstetten; leur bataillon, le corps des Bernois²³⁸ et la milice de Soleure s'approchèrent du couvent des religieuses dans la Seldnau, et appuyèrent leur camp contre la Sihl²³⁹; l'autre côté²⁴⁰ fut protégé par les bourgeois de Bremgarten et de Mellingen, et par les habitans des bailliages libres. Au delà de la Limmat le Grand-Zurich fut complètement cerné par les autres cantons. Depuis la plaine de la Spannweide, les collines vineuses de la montagne de Zurich²⁴¹, où se voyait autrefois le Kratenthurm²⁴², étaient occupées par les Lucernois; sur leur flanc, depuis le grand sapin²⁴³ jusqu'à la plaine, la contrée voisine de la grange de l'hôpital et le sol de Hottingen, par Ital Réding et Jost Tschudi, à la tête de Schwyz et de Glaris; plus loin, du côté du lac, les plaines autour de Stadelhofen, par les milices d'Unterswalden et d'Uri; près de St.-Léonard fut dressée l'ar-

²³⁵ « Ils ne faisaient attention ni aux jours ni aux fêtes sacrées. » *Tschachtlan*.

²³⁶ Sur le boulevard devant la porte du Rennweg. *Edlibach*. Dans la cour et près de la tour-aux-chèvres. *Tschudi*.

²³⁷ De la ville et des tours, ils beuglaient comme les vaches et les imitaient aussi avec des cors. *Tschudi*.

²³⁸ Le plus considérable. *Bullinger*.

²³⁹ Ils s'établirent dans le couvent et autour. *Tschudi*.

²⁴⁰ Près de St.-Jacques, où s'était livrée la bataille.

²⁴¹ Entre les vignes. *Tschudi*.

²⁴² Près du Gratten. *Edlibach*.

²⁴³ Il en est question dans *Bullinger*.

tillerie ; à peine le lac demeura-t-il ouvert²⁴⁴. On estime le nombre des Suisses à vingt mille²⁴⁵ ; ils avaient de l'artillerie de siège et diverses machines pour battre les murs en brèche ; les deux camps étaient en communication au moyen d'un pont jeté sur la Limmat dans le Hard près de Wipkingen.

Cette armée considérable, pourvue de tout, vaillante, exaspérée, animée par l'idée de l'approche de nouveaux ennemis, assiégea Zurich durant soixante jours²⁴⁶, mais inutilement. Les Suisses, peuple endurci, courageux, guerrier, excellaient, surtout comme fantassins, à tenter ou à soutenir une attaque dans les batailles ; l'art des sièges, même quand il se trouvait quelques hommes habiles, ne fut jamais dans le caractère de la nation ; une partie de la Suisse n'a point de villes ; les fortifications exigent des dépenses et des connaissances pour lesquelles manquaient ressources, établissemens, institutions. Mais, ainsi que Lacédémone, ville ouverte, subsista libre et glorieuse tant que la muraille vivante demeura ferme, ainsi les Suisses se maintinrent sans forteresse tant que demeura générale et agissante la conviction que toutes les classes et tous les cantons jouissent également et véritablement de la liberté, du bonheur et de la concorde, respectés par les plus grandes puissances parce qu'elles

²⁴⁴ On ne voyait point d'ennemis à partir de la tour-aux-chèvres et des collines qui dominent Stadelhofen ; ils n'occupaient pas la route. *Tschudi*.

²⁴⁵ *May, Hist. milit. des Suisses*, III, 480.

²⁴⁶ D'après *Bullinger*, dix semaines et trois jours. Il compte depuis leur arrivée à Hôngg, jusqu'au moment où il n'y en eut plus un seul devant la ville ; mais cet espace même ne comprend que 66 jours.

ne pourraient étouffer pour long-temps le sentiment qui naît d'une conviction pareille *.

Les assiégeans, surtout les Bernois, tirèrent sur la ville sept cent cinquante coups, qui tuèrent un prêtre de la grande église dans sa maison, le gardien d'une tour, une femme, une poule avec son poussin ²⁴⁷, et renversèrent une tour ruinée dont on avait déjà décrété la démolition ²⁴⁸. En général on choisissait inhabilement les positions et l'on visait mal; la plupart des coups portaient trop haut **. Au-delà de la portée de

* Si la nation n'était pas devenue l'esclave des gouvernans, il y aurait eu un esprit et des intérêts communs. D. L. H.

²⁴⁷ *Edlibach; Tschudi.*

²⁴⁸ *Rahn, 327.*

** Selon *Halem, du Cange, Guicciardini* et d'autres, les canons furent en usage en France déjà du temps de Pétrarque, en 1338; on ne les connut en Allemagne et en Italie que vers 1379 et 1380. Le plus ancien exemple de l'usage de l'artillerie en Suisse remonte à 1380: on fonde cette année-là deux canons à Bâle. On croit que les Bernois et leurs alliés employèrent des armes à feu en 1384 au siège de Berthoud et en 1388 à celui de Nidau; la chronique de Justinger n'est explicite à l'égard de cette arme que depuis 1413. La faible importance des bouches à feu dans ces commencemens et le peu d'effet qu'elles produisirent au siège de Zurich, trouvent leur explication dans le passage suivant de l'ouvrage de M. *Emmanuel de Rodt* sur *l'Histoire de l'art de la guerre chez les Bernois*, t. I, p. 83—85. « La construction des premiers canons fut
 » bien défectueuse et incommode; on le voit non-seulement par les
 » descriptions d'anciens et de modernes écrivains sur cette matière,
 » mais par les dessins que nous en possédons, même encore d'époques
 » postérieures. Avant que l'on connût l'art de fondre les canons, on les
 » formait de barres de fer soudées ensemble et liées comme un tonneau
 » par des cercles du même métal. Une pareille construction ne permet-
 » tait pas de proportionner la charge au projectile; l'effet produit était
 » si peu de chose qu'il n'égalait pas même celui des anciennes catapultes,
 » aussi se servit-on de celles-ci long-temps encore après l'invention des
 » pièces d'artillerie. Même lorsque l'art de la fonderie eut considérable,

l'arquebuse, les blés dans la plaine de la Sihl tombèrent sous la faucille de l'ennemi ; les ceps des collines qui dominent cette plaine furent arrachés pour servir à des retranchemens. On fit moins de ravages du côté de la grande ville, où les hauteurs servirent de camp retranché ; les femmes et les enfans qui s'esquivèrent par quelques sentiers pour aller faire la moisson à Hirslanden furent dépouillés et faits prisonniers. De leur côté les boucs²⁴⁹ enlevèrent trois chariots du meilleur vin des bords du Léman²⁵⁰ qu'on menait au camp des Bernois ; ils le vendirent à l'enchère du haut d'une tour pour que ceux-ci pussent entendre les voix ;

• ment perfectionné la construction de l'immense canon, l'organisation
 • du reste en rendit l'usage difficile et l'effet très-insuffisant. Le canon
 • était fixé immobile sur un échafaudage bas ou sur des billots ; un
 • chariot transportait la pièce ainsi faite dans le lieu où elle devait jouer ;
 • on lui donnait l'inclinaison convenable en enfonçant dans la terre ou
 • en soulevant au moyen d'un corps la partie antérieure ou la posté-
 • rieure ; pour empêcher le recul, on fixait à celle-ci, avec des chevils,
 • les, une grosse pierre ou un billot. La charge, comme on peut en
 • juger par les figures jointes à une vieille chronique, consistait dans un
 • sac de calibre rempli de poudre non réduite en grains et qu'on en-
 • fonçait avec le refouloir ; par-dessus on mettait un bouchon en bois
 • et ensuite seulement le boulet de pierre, qu'on nommait tout court
 • la pierre ; on perçait la gargousse avec l'épinglette ; on remplissait la
 • lumière de poudre et y mettait le feu avec un charbon fixé au bouter-
 • feu. » Voy. aussi *Struensee, Artillerie, Introd.* p. 9 ; *Manuel d'artil-*
lerie par le chevalier d'Urtubie ; Mémoires de Bajard, p. 84. C. M.

²⁴⁹ Seize bons compagnons. *Edlibach*.

²⁵⁰ *Edlibach* : « Vin du Niederland » (bas pays) ; *Bullinger* : « Vin de La Vaux. » Le vignoble de La Vaux (entre Lausanne et Vevey) portait le nom de Niederland par opposition à l'Oberland (haut pays). = Aujourd'hui dans beaucoup de cantons de la Suisse centrale, le vin des bords du lac Léman n'est connu du peuple que sous le nom d'Oberländer, vin de l'Oberland, dénomination que rien ne justifie. C. M.

du camp et des barques²⁵¹ les Bernois virent les assiégés s'en régaler sur le pont. D'autres s'emparèrent d'un transport de bestiaux. Des jeunes gens surprirent l'artillerie bernoise pour enclouer les pièces²⁵² ; un combat opiniâtre s'engagea ; il dura deux heures ; les arbalétriers et les arquebusiers tirèrent six mille coups ; à la fin l'attaque fut repoussée.

Les assiégeans étaient maîtres du pays ; ils pouvaient espérer de prendre Zurich par la famine²⁵³. Mais de l'inaction naquit l'ennui²⁵⁴ ; les Suisses aiment les entreprises audacieuses. Pour donner le change à l'impatience, les chefs formèrent le projet d'envoyer du camp des Bernois, avant l'aube (25 juillet 1444), mille hommes de Zoug²⁵⁵ incendier un moulin, la Werdmühle, situé tout près du Petit-Zurich et du couvent des religieuses d'Oetenbach entre l'Aa²⁵⁶ et la Sihl ; tandis que les troupes stationnées aux retranchemens voisins accourraient pour sauver des flammes du moulin la maison d'Otton Werdmüller, citoyen aimé et considéré²⁵⁷, mille hommes devaient escalader un des

²⁵¹ Quelques-unes croisaient sur le lac pour faire prisonniers des ennemis à qui l'on tranchait aussitôt la tête. *Tschudi*.

²⁵² « Ils voulaient enfoncer dans les lumières des pointes grossièrement taillées. » *Edlibach*.

²⁵³ Les rives peu larges qui n'étaient pas occupées par l'ennemi devaient aussi fournir à la subsistance de Rapperschwyl.

²⁵⁴ « Combien de temps resterons-nous ici ? Les prendrons-nous d'assaut avec les yeux ? Ils ont à manger pour autant de temps que nous. » *Bullinger*.

²⁵⁵ C'est à eux que *Tschudi* attribue cette action.

²⁵⁶ *Aa* est le nom de la rivière depuis sa sortie du lac jusqu'à l'embouchure de la Sihl, où elle prend le nom de Limmat.

²⁵⁷ Un de ses ancêtres s'était vaillamment battu à Tetswyl (1352) ; il remplit lui-même dans la suite des charges considérables. *Leu*.

boulevards; sur ces entrefaites les Confédérés empêcheraient au moyen d'une attaque de porter du secours de ce côté²⁵⁸. Otton Werdmüller regardait la maison de ses pères²⁵⁹ comme un avant-poste de la ville; aussi lorsque les religieuses d'Oetenbach eurent avec une corde fait entrer dans leur couvent par dessus le mur son premier-né, encore à la mamelle²⁶⁰, grâce à son courage et à celui de quelques amis²⁶¹, il eut assez de présence d'esprit pour défendre l'étage en pierre de sa maison contre un millier d'ennemis²⁶². Cependant les chefs secrètement avertis retinrent à leur poste, au nom du serment et de l'honneur, les troupes des boulevards²⁶³. Durant l'attaque générale, les ennemis, surtout ceux qui étaient pris dans des chausse-trappes, furent exposés aux plus cuisantes douleurs²⁶⁴ par des flèches enflammées et des corbeilles de chaux vive qui produisaient une vapeur épaisse; un vieux linge²⁶⁵, figurant un drapeau, engagea les assiégeans à escalader une tour vide; attaqués par le flanc, beaucoup tombèrent des échelles²⁶⁶. Les boucs se battirent près du moulin où le péril était le plus éminent²⁶⁷. Les Zuricois déjoué-

²⁵⁸ Ce plan est mentionné par *Ballinger*.

²⁵⁹ On a représenté cette maison comme un poste confié à la garde. Mais dans ce cas il n'y aurait pas fait transporter le berceau de son enfant.

²⁶⁰ Henri. Il devint un héros et mourut 69 ans après cet événement.
Leu.

²⁶¹ D'abord quinze, ensuite vingt-sept « braves hommes. » *Ballinger*.

²⁶² Mille des plus vaillans compagnons. *Edlibach*.

²⁶³ On vit qu'il y avait eu trahison. *Edlibach*.

²⁶⁴ « Ils gloussaient comme des poules qui ont la pépie. » *Edlibach*.

²⁶⁵ Un torchon à nettoyer le four.

²⁶⁶ « Là se montrèrent les plus fins tuteurs. » *Id.*

²⁶⁷ *May, Hist. milit.* III, 436.

rent cette attaque dans laquelle les Suisses perdirent considérablement de monde ²⁶⁸.

Jean de Rechberg n'était pas dans la ville. Le margrave Guillaume l'avait envoyé, ainsi que le chevalier Burkhard Mönch de Landskrone, avec Jean Schwend et Rodolphe de Cham, l'un des boucs, homme d'une rare intelligence, porter à l'Empereur ²⁶⁹, qui se rendait à Nüremberg pour une diète, un message destiné à mettre en mouvement les princes et les villes de l'Allemagne. Ils trouvèrent la cour à Passau ²⁷⁰. L'Empereur leur fit espérer un bon résultat de la diète. Schwend et Cham l'accompagnèrent; le monarque envoya les deux chevaliers à la cour de France ²⁷¹.

L'Empereur avait au préalable sondé l'opinion des États; il leur avait représenté l'entreprise des Suisses contre la ville impériale de Zurich, où l'on voyait la bannière de l'Empire flotter sur plusieurs tours ²⁷², comme intéressant leur commune patrie; il leur avait proposé une expédition armée et promis d'en donner le commandement en chef au duc Albert, son frère. Berne et plusieurs villes suisses entretenaient avec Ulm, Augsbourg, Nuremberg principalement, et d'autres villes importan-

²⁶⁸ *Edlibach* : « Ils perdirent 70 hommes; 200 blessés furent conduits à Bremgarten et à Bade. » *Bullinger* estime le nombre des derniers à 150.

²⁶⁹ Nous désignons ainsi Frédéric pour plus de clarté, quoiqu'il ne reçut le titre de la puissance suprême que huit ans plus tard, après avoir été couronné par le pape.

²⁷⁰ Avant Marie-Madeleine. *Bullinger*.

²⁷¹ Ils furent chargés de la négociation militaire avec les chefs des Armagnacs; la députation dont il sera question plus tard le fut de la négociation politique avec la cour.

²⁷² *Tschudi*, II, 420. D'après l'exemple de 1354. T. III, I, II, chap. 4.

tes de l'Empire, des relations amicales. Avertis par elles, les Suisses avaient adressé du camp de Greifensee des lettres de justification aux électeurs, aux souverains et aux Etats²⁷³, pour leur faire voir que la maison d'Autriche, en admettant Zurich dans son alliance, avait agi contrairement à la paix qui subsistait entre elle et la Suisse²⁷⁴, comme Zurich, de son côté, par une telle alliance²⁷⁵ avec une telle cour²⁷⁶ et par son refus de suivre la procédure fédérale²⁷⁷, était contrevenu aux alliances perpétuelles. Depuis plusieurs siècles, des princes puissans à l'excès, soutenus par les papes, avaient désorganisé la grande république fédérative appelée Empire germanique; le déclin progressif de l'autorité impériale et l'influence croissante de grandes maisons lui avaient ôté la facilité des entreprises communes, la force pour faire la guerre. Beaucoup de princes d'Empire se distinguaient par des qualités personnelles; mais chacun ne songeait qu'à son agrandissement. Les princes moins puissans, chacun trop faible pour soi, tous divisés par des intérêts personnels, s'attachaient à l'Empereur par nécessité.

²⁷³ La lettre adressée à l'électeur palatin (14 mai 1444) est dans Tschudi.

²⁷⁴ Parce qu'il y avait été clairement stipulé « qu'aucune des parties ne devait contracter ni accepter d'alliance avec gens dépendans de l'autre. »

²⁷⁵ « Dont les limites n'étaient pas de beaucoup plus étendues que celles que la Confédération avait entendu fixer. »

²⁷⁶ « D'ailleurs nos ancêtres dans leurs anciennes guerres se sont mutuellement promis qu'aucun des cantons ne se réconcilierait avec la maison d'Autriche que de concert avec les autres. »

²⁷⁷ « Votre royale Majesté comprend sans peine que si nous suivions avec eux une autre voie juridique, nous agirions contre notre serment et notre honneur, ce que nous ne ferons jamais s'il plaît à Dieu; qu'il en advienne ce que Dieu voudra. »

L'affaire principale des ecclésiastiques était d'opter pour le concile et Félix ou pour le pape romain Eugène, en tout cas de fixer de la manière la plus avantageuse et d'assurer les droits de l'Eglise germanique ²⁷⁸. L'Allemagne orientale craignait les Hussites et n'était pas sans inquiétude sur les mouvemens du jeune roi de Hongrie et de Pologne, qui paraissait enclin à risquer, par une rupture de la paix, sa domination à peine affermie, dans une périlleuse lutte contre les armées victorieuses du Sultan, plus sage que lui ²⁷⁹. Dans ces circonstances les princes s'excusèrent de ne pas se trouver préparés pour la guerre contre les Suisses, entreprise sans leur participation. Les villes ²⁸⁰ la déclarèrent, dans l'intérêt de la maison d'Autriche, à des villes et à des cantons avec lesquels elles vivaient en bonne intelligence ²⁸¹. Ces dispositions étaient naturelles, mais non sans conséquences pour les autres Etats. Le commerce, passant de Venise par l'Allemagne, enrichissait encore ce pays; les villes étaient supérieures aux seigneurs par leur aisance, leurs institutions et leur esprit public; les seigneurs étaient turbulens, oppresseurs, fiers, portés à la guerre et au brigandage. On pouvait donc craindre que les villes ne sentissent les avantages d'une ligue entr'elles et avec la Suisse, et qu'elles n'allumassent inopinément une révolution générale en faveur du peuple (ce qui l'empêcha prin-

²⁷⁸ Voy. les négociations dans l'ouvrage important de Koch, *Sanctio pragmatice German.*, Strasb. 1789.

²⁷⁹ Il jura au cardinal légat à Szegedin, le 4 août, de prendre les armes contre les Turcs. Ch. dans *Dlugos*, I, 794 (édit. de Leipzig 1744).

²⁸⁰ Dans une diète à Ulm.

²⁸¹ Jean Joachim Muller, *Théâtre de la diète d'Empire sous Frédéric V*, t. I, p. 216.

ciatement, ce fut l'aristocratie des conseils). En présence de la diète ainsi composée, Rodolphe de Cham, qui maniait la plume et l'épée avec la même vigueur, lut la description de la guerre de Zurich, depuis l'origine jusqu'à ce jour²⁸². L'Empereur réitéra ses représentations. Le seul effet de la présence de l'impériale majesté fut que l'on voila la résolution de ne rien faire sous des paroles qui semblaient promettre beaucoup²⁸³.

Ce langage n'étonna pas l'Empereur : il le comprit et résolut d'envoyer en France Pierre de Schaumberg, évêque d'Augsbourg, le comte de Starhemberg²⁸⁴, Thuring de Hallwyl et Frédéric de Hohenbourg, pour conclure la négociation relative aux Armagnacs, déjà fort avancée par les soins de Mönch et de Rechberg.

Charles VII avait décidé depuis long-temps d'abandonner à des princes étrangers, dès qu'il serait en paix avec l'Angleterre, cette milice dispendieuse, incommode et dangereuse; il désirait aussi occuper par des guerres extérieures l'humeur inquiète de son fils²⁸⁵,

²⁸² Bullinger.

²⁸³ « Conventu dissoluto nihil aut parum ex promissis in effectum deducitur; quin potius ad sua quique reversi promissorum obliti sunt, et privata communibus prætulērunt. » *Trithemius Ann. Hirsaug. II, 411.*

²⁸⁴ Le nom est écrit de cette manière dans mon *Bullinger*; dans *Stettler* on lit « Sternenberg. »

²⁸⁵ Il s'était déjà mis quatre ans auparavant à la tête de la Praguerie. *Ménault, A. 1440.* — « Le jeune Louis était d'un naturel ambitieux, inquiet, empressé d'entreprendre toutes les choses nouvelles, de tenter toutes les intrigues; les liens du sang et les devoirs de la morale n'avaient point de prise sur lui. Charles, qui l'avait tout récemment nommé gouverneur de Languedoc, l'avait en même temps placé sous la direction du comte de la Marche, fils du comte d'Armagnac; mais Louis se cachait autant qu'il pouvait de ce surveillant, et il prêtait l'oreille aux grands qui lui proposaient de faire une révolution, ou,

le dauphin Louis. Vers la Pentecôte²⁸⁶, les négociations avec l'Angleterre promettant la paix, il fut question à la cour de France de permettre au dauphin de conduire au-delà des frontières une armée de chevaliers et de cavalerie, pour chercher des ennemis²⁸⁷. Il n'était pas difficile de voir qu'une participation aux démêlés inextricables de l'empire germanique offrait le moins d'inconvéniens et le plus d'avantages. Ce projet fut connu de la reine, Marie d'Anjou. Elle employa en faveur d'un frère, avec une active vigilance, son influence généralement peu considérable²⁸⁸; le margrave Jacques de Bade-Bade était le beau-frère de son frère²⁸⁹, et la reine entretenait des relations d'amitié avec l'électrice du Palatinat, dont le premier mari avait été son frère²⁹⁰. A la nouvelle d'une expédition sur les frontières d'Allemagne, Marie intercédâ pour ses parens auprès

• comme on disait alors, une praguerie; les soulèvemens de la ville de Prague n'ayant cessé, depuis la réforme de Jean Huss, d'occuper toute la chrétienté. » *Sismondi, Hist. des Français*, t. XIII, p. 360. C. M.

²⁸⁶ Pâques était le 12 avril (*Art de vérifier les dates*, p. 29; Paris, 1770); la Pentecôte se trouvait donc être le 1^{er} juin.

²⁸⁷ Expression de la reine dans la lettre citée n. 293. = Voy. à la fin du volume *Appendice A. C. M.*

²⁸⁸ René d'Anjou, comte de Provence, roi titulaire de Sicile et duc de Lorraine. Cette même année, le roi, pour leur plaire, assiégea la ville de Metz.

²⁸⁹ René avait épousé Isabelle, fille aînée de Charles-le-Téméraire de Lorraine; le margrave, Catherine, sœur d'Isabelle. *Art de vérifier les dates*, 646.

²⁹⁰ Marguerite de Savoie (t. V, p. 297), après la mort de Louis d'Anjou, frère aîné de René, avait épousé l'électeur palatin Louis-le-Débonnaire. *Dan. Pareus, Hist. Palatina*, 222 (edit. Joannis). = Depuis son premier mariage, Marguerite et sa belle-sœur la reine de France étaient restées en grande amitié. Voy. de Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, VII, 187, (4^e édit.) C. M.

de son époux et de son fils. Bien qu'elle ne régnât pas sur le cœur du roi, Charles honorait en elle un grand et noble caractère; elle eut plus de crédit dans ce moment, où le mariage de sa nièce²⁹¹ devenait le lien de la paix entre la France et l'Angleterre²⁹². Dès qu'elle eut reçu la promesse qu'on épargnerait l'électeur palatin et la maison de Bade, elle écrivit à Jacques²⁹³. La lettre de la reine apporta aux princes d'Empire, qui ignoraient la négociation de l'Autriche²⁹⁴, la première nouvelle du mouvement des Armagnacs. Le margrave crut l'apprendre à l'Empereur²⁹⁵, alors qu'il avait envoyé déjà les chevaliers destinés à conduire l'expédition. Cette charge fut principalement confiée à Burkhard Mönch, guerrier de la plus grande considération personnelle²⁹⁶, plein d'une haine amère pour le peuple audacieux de la Suisse. L'activité de Rechberg le rendait propre à transmettre avec célérité les plans arrêtés, et à faciliter ainsi la simultanéité de leur exécution²⁹⁷.

Dans ce temps la plupart des seigneurs et des chevaliers de l'Argovie étaient au service des villes auxquelles leurs pères ou eux-mêmes avaient, par ordre de

²⁹¹ Marguerite, fille de René, grande femme.

²⁹² *Lettre du margrave*, n. 295.

²⁹³ *Lettre de la reine de France au margrave Jacques*; à Gwer (la Guerche ?) en Touraine, jeudi après la Pentecôte, 1444; dans *Faggar*, *Miroir d'honneur autrichien*, 550 (édit. de Birken). = Voy. sur toute cette histoire de Barante, t. VII, année 1444. C. M.

²⁹⁴ Depuis le 22 août de l'année précédente; t. V, p. 360.

²⁹⁵ *Lettre du margrave Jacques à l'Empereur*; Bade, « seria quarta » post Petr. et Paul.; dans *Faggar*, 551.

²⁹⁶ « Un grand seigneur, nommé Monseigneur Bourga le Moync. » *Enguerrand de Monstrelet*.

²⁹⁷ *Edlibach*; *Tschudi*; *Bullinger*. Nous allons le retrouver tout de suite.

l'empereur Sigismond, prêté serment de fidélité trente ans auparavant, la suzeraineté de l'Empire réservée; un grand nombre étaient plus particulièrement unis aux Bernois par des rapports de combourgeoisie ou de famille, par la reconnaissance pour leur protection, et par égard pour la supériorité de leur puissance. Dans les districts inférieurs, sur la rive gauche de l'Aar, les relations étaient encore plus indéterminées et les frontières se croisaient. Les gens des domaines patrimoniaux de Habsbourg²⁹⁸ et de la seigneurie de Schenkenberg suivaient la bannière de la ville de Brugg²⁹⁹; à cet égard ils étaient bernois; d'un autre côté les seigneurs continuaient, selon la coutume de leurs pères, à chercher l'éclat et la fortune à la cour d'Autriche³⁰⁰; il paraît qu'ils reçurent beaucoup de fiefs, sinon de la cour, du moins des Empereurs immédiatement³⁰¹; ils avaient pour Berne tout juste les égards

²⁹⁸ Dans l'Eigen, « terra aviatica. »

²⁹⁹ Bullinger d'après la chronique de la ville.

³⁰⁰ Guillaume de Müllinen fut le premier chambellan du duc Frédéric à Inspruck; il possédait le château de Paruck en Tyrol, et était bailli de Zylf et de Landek. Tout comme nous avons vu Albert de Müllinen lié d'amitié avec le père de Frédéric, le duc Léopold tué à Sempach (t. III, p. 271), ainsi Frédéric lui-même et Guillaume de Müllinen se donnèrent mutuellement des gages d'amicale confiance. *Ch. Inspruck*, samedi avant Quasimodo 1427. On voit encore à Wiltten un ex voto des deux amis avec leurs portraits.

³⁰¹ *Charte de l'empereur Sigismond* (réconcilié avec l'Autriche) par laquelle Jean Egli de Mülynen, Jean Guillaume (le chambellan), son frère et Jean-Albert, son cousin, avec leurs gens, leurs châteaux et forteresses Ruchenstain et Castal (Castelen), ou tous les autres qui leur appartiennent ou qu'ils acquerront légitimement dans la suite, eux ou leurs héritiers, sont totalement *affranchis* (placés sous la dépendance immédiate de l'Empire), de sorte qu'entr'autres aucune ville ni commune du Saint-Empire romain (Berne était de ce nombre) ne puisse accorder

auxquels ils étaient obligés. Marquard de Baldegg, d'une ancienne famille chaudement dévouée à l'Autriche³⁰², possédait Schenkenberg, une des plus vastes seigneuries de cette contrée, que Thuring d'Arbourg avait achetée³⁰³, dont il avait reçu l'investiture de l'Empereur³⁰⁴, mais que ses projets ambitieux³⁰⁵ et sa fréquente pénurie d'argent l'avaient forcé d'abandonner à Marquard, probablement à titre d'hypothèque³⁰⁶. Dans la guerre de Zurich, Baldegg, quoique bourgeois de Berne, avait épousé le parti de l'Autriche, la cause de la noblesse. Les Bernois n'avaient pu le voir avec indifférence, parce que, dans leurs expéditions contre Zurich ou Laufenbourg, Schenkenberg pouvait nuire à leurs troupes ouvertement ou en secret. Baldegg avait sans doute fait une tentative hostile, ou en avait menacé, car les Bernois le chassèrent et occupèrent son château de Schenkenberg³⁰⁷. Après avoir montré avec quelle facilité ils pourraient l'écraser, ils prêtèrent l'oreille à l'intercession de l'évêque de Bâle, Frédéric Ze Rhyne, et rétablirent Marquard, moyennant le paiement des frais³⁰⁸. Bourgeois de Berne, cousin des Buben-

la bourgeoisie à leurs gens. Ratisbonne, jeudi après St.-Michel, 1484, Msc.

³⁰² Les Baldegg avaient prouvé leur fidélité près de Morgarten et de Sempach au prix de leur sang.

³⁰³ Des sires de Fridingen qui en avaient reçu l'investiture de l'Autriche.

³⁰⁴ *Lex* : Schenkenberg.

³⁰⁵ Il fut un des héritiers de Tokenbourg, t. V, p. 26.

³⁰⁶ Thuring aliéna définitivement cette seigneurie quelques années plus tard.

³⁰⁷ Avec 80 hommes. *May, Hist. milit.* III, 127.

³⁰⁸ 2,000 florins. *Stettler*.

berg ³⁰⁹, au lieu de reconnaître qu'il avait agi sans sagesse, tandis que Berne, au contraire, avait montré prudence et générosité, il s'abandonna au regret de ne pouvoir plus à l'avenir, comme d'autres gentilshommes, faire la guerre aux Suisses. Jean de Baldegg, son frère, partageait ses sentimens. Thomas de Falkenstein, qui avait épousé ³¹⁰ sa fille en premières noces ³¹¹, le visitait fréquemment.

Thomas et Jean, barons de Falkenstein, avaient hérité de leur père le droit de bourgeoisie de Berne; cette ville les représenta pour toutes choses durant leur longue minorité ³¹². Issu d'une très-ancienne noblesse ³¹³, le jeune Thomas, landgrave du Buchsgau et du Sissgau ³¹⁴, possédait à titre de seigneur un grand nombre de châteaux situés sur l'Aar ³¹⁵; son frère avait aussi de vastes possessions. Mais ils étaient capables des actes les plus insensés et les plus criminels pour prouver que la vie bourgeoise des

³⁰⁹ Béatrice de Rinkenberg, mère de Henri de Bubenbergh, avait épousé en secondes noces un Baldegg.

³¹⁰ Ainsi le rapporte *Bullinger*; d'autres font de Baldegg le gendre de Falkenstein, ce qui est impossible; Thomas était majeur depuis à peine cinq ans. T. V, p. 246 et ci-dessous n. 314.

³¹¹ Sa seconde femme était Ursule de Ramstein. *Bruckner*.

³¹² T. V, l. c.

³¹³ Parens de Bechbourg, tous deux probablement de la maison des vieux comtes de Falkenstein.

³¹⁴ Jean, évêque de Bâle, lui en donna l'investiture en 1439. *Haffner*, *Théâtre soleurois*, en pareille matière appuyé sur les documens.

³¹⁵ Gösgen, Kienberg, Köllikon; on nomme aussi Thorberg; *Edlibach* ajoute que le baron l'habitait. Mais ce manoir était converti depuis cinquante ans en chartreuse; t. III, p. 347. Le château de Falkenstein, bâti dans un défilé, aurait-il reçu à cause de sa situation le nom de Thorbourg (château-porte), ou bien y avait-il à Ballstall un château de Thorbourg?

Bernois ne les avait pas rendus si timorés qu'ils ne pussent rivaliser d'audace avec tout seigneur et tout chevalier. Jean commença par hypothéquer Farnsbourg à la maison d'Autriche, pour pouvoir mener joyeuse vie à Seckingen avec une courtisane ³¹⁶. Thomas, lorsque les nobles lui proposèrent d'abandonner ses bienfaiteurs, témoigna qu'il craignait de s'exposer par un tel acte à la perte de tous ses biens. Dès qu'ils lui assurèrent que le duc Albert l'indemniserait de tout ³¹⁷, il ne songea plus qu'au moyen de faire à l'improviste beaucoup de mal aux Bernois. Le premier expédient du baron fut d'envoyer deux de ses gens pour incendier de nuit la ville d'Arau ³¹⁸. Cette tentative ayant échoué, il médita la ruine d'une autre ville : rien ne lui paraissait ignoble de ce qu'un gentilhomme pouvait entreprendre contre des bourgeois.

Falkenstein et les deux Baldegg se rendirent à Brugg. Cette petite ville, dans l'enceinte de l'antique Vindonissa ³¹⁹, est située non loin de Habsbourg, sur un rivage dont les rochers forment un lit étroit et profond, où l'Aar précipite ses flots bruyans pour aller recevoir la Reuss. L'activité, les bonnes mœurs et de vieilles franchises avaient conduit cette communauté municipale à une florissante prospérité. Les barons étaient aussi bourgeois de cette ville. Ils y reçurent un accueil amical, et le vin d'honneur.

³¹⁶ Elle s'appelait Hagenbach, 1442. *Haffner*.

³¹⁷ « Le duc Albert lui donnerait maint château sur l'Adige, ce qu'ils pouvaient lui assurer. » *Edlibach*.

³¹⁸ *Stettler*, I, 157. Dans l'auberge du Lion.

³¹⁹ Comment cette place militaire n'aurait-elle pas compris dans son enceinte la contrée où se trouve le pont ?

A la tête de l'administration se voyait alors l'avoyer Louis Effinger, dont les ancêtres avaient fidèlement servi Habsbourg et l'Autriche, et le père était mort environ soixante ans auparavant avec le duc près de Sempach. Ce loyal vieillard s'efforça de leur faire la réception la plus honorable, lorsqu'il apprit que, pleins de zèle pour la paix, œuvre agréable à Dieu, ces trois seigneurs se rendaient du camp de Zurich à Bâle pour chercher l'évêque afin qu'il mit la dernière main à des articles déjà presque arrêtés. Les barons se hâtèrent de poursuivre leur route, accompagnés de vœux et de bénédictions. La ville entière se réjouissait de voir, grâce surtout à leurs soins, la fin d'une longue calamité publique. Le lendemain s'écoula dans cette attente; pour la seconde fois, chacun s'abandonna au sommeil avec une sécurité depuis longtemps inconnue. Une nuit profonde couvrait la terre, lorsque du haut de la porte contiguë au pont de l'Aar, le gardien entendit quelqu'un frapper et lui crier: « Compère, ne connais-tu pas Falkenstein? Voici sa » Grâce de Bâle; nous apportons la paix, nous sommes pressés; ouvre; vite au camp de nos seigneurs » de Berne! ouvre. » Ces paroles familières et joyeuses du baron, bourgeois éminent de Brougg, n'inspirèrent aucune défiance au gardien. Deux huissiers à cheval et aux couleurs de la ville de Bâle entrèrent les premiers. Au milieu de la nuit et des joyusetés de Falkenstein, on ne distinguait pas qu'à côté de lui, le cavalier enveloppé d'un manteau n'était pas un évêque, mais Jean de Rechberg. A titre de députés, de secrétaires, de valets, entrèrent deux, quatre, six couples; le gardien trouvait le cortège considérable. « Sire compère, ces seigneurs sont nombreux; per-

» mettez que j'éveille l'avoyer. » Il se tourna pour fermer la porte; sa tête vola dans l'Aar ³²⁰. Eveillés en sursaut par un cri du gardien ou par le bruit insolite des nombreux chevaux, les habitans des maisons voisines accoururent; plus de quatre cents ³²¹ gentilshommes ³²² et cavaliers pénétrèrent avec des cris sauvages par la porte restée ouverte, tuèrent, blessèrent, dispersèrent les bourgeois sortis de leurs demeures ³²³, et, sous la conduite d'un bandit ³²⁴, s'emparèrent en un instant de Brougg. Falkenstein avait rassemblé la noble société dans un lieu solitaire ³²⁵, entre Laufenbourg et Seckingen; pendant la nuit, commettant des désordres ³²⁶, mais en sûreté et ivres de joie, ils avaient traversé le Mönenthal ³²⁷; un paysan osa devancer les cavaliers, pour sauver la ville par ses avertissemens; il fut atteint et poignardé ³²⁸. Le baron crut son honneur à couvert parce qu'il avait déclaré la guerre à Berne, quoique trop tard pour que ses concitoyens eussent pu se précautionner ³²⁹.

³²⁰ *Chronique de Königsfelden* dans *Bullinger*.

³²¹ Au rapport de quelques-uns, près de 600. *Tschudi*.

³²² Le comte George de Sulz, Balthasar de Blumenek, Thuring de Hallwyl, George de Knöringen, Marx d'Embs, Frédéric Vom Haug, Gui d'Ast, Hugues de Hegnau, Bentelin de Hemmenhofen sont distingués par *Bullinger* d'après la *chronique municipale de Brougg*.

³²³ Au nombre de treize. *Ibid*.

³²⁴ Le tailleur Jean, qui avait été banni de la ville.

³²⁵ Dans une petite ville détruite depuis.

³²⁶ Ils commettaient partout des insolences. *Bullinger*.

³²⁷ Par Rémigen et Rynikon, venant du Frikthal.

³²⁸ A la courte montée. Il s'appelait Jean Geissberg.

³²⁹ Il n'avait envoyé la déclaration de guerre que le soir, et il commit cette action dans la nuit. *Tschudi*. Ce récit est plus naturel que celui de *Bullinger*, qui raconte que l'avoyer de Berne n'osa décacheter les dépêches arrivées dans la soirée ou pendant la nuit que le lendemain matin

L'avoyer d'Erlach s'effraya ³³⁰. Il envoya en hâte un avertissement à l'Argovie; le messager parvint jusqu'au bois ³³¹ que domine Habsbourg, et vit Brougg en flammes. Aussitôt la ville prise, tandis qu'une partie des nobles, coupant le chemin au peuple épouvanté, lui barraient les issues, d'autres enfermèrent dans une grande maison ³³² le vieillard Effinger, chef de la ville, son fils ³³³, tout le conseil, Landwing, Ulrich Stapfer ³³⁴ et tous les autres citoyens considérés et riches. Cent soixante et dix pièces d'argenterie, ornement des festins publics, toutes les propriétés privées, les longues économies des pères, le travail des mains maternelles, la bannière ³³⁵, pure de si honteux exploits, les armes, même les chaînes des portes ³³⁶ furent prises et transportées dans des bateaux. Le lendemain de bon matin, Thomas de Falkenstein ordonna d'amener l'avoyer et les conseillers auxquels il avait prêté serment, les combourgeois qui l'avaient honoré, aimé; il ordonna de leur trancher la tête. Cette rage fit horreur à Jean de Rechberg : « Que vous ont fait ces braves gens ? » s'écria-t-il. Cependant quelques habitans de maisons contiguës aux

au conseil. Un réglemeut si insensé, surtout en temps de guerre, est peu conforme à l'esprit élevé du gouvernement bernois; aussi n'en trouve-t-on pas de traces.

³³⁰ Il se frappa le front : « Sang de Dieu ! cela coûte à Berne un château, quel qu'il soit ! » *Edlibach.*

³³¹ « Uff die Rütinen. » *Bullinger.*

³³² « La maison autrichienne à côté du cimetière. » *Bullinger.*

³³³ Balthasar.

³³⁴ De la famille qui fleurit ensuite à Berne.

³³⁵ Deux tours noires et un pont découvert. « Elle était de pure toile de lin. » *Bullinger.*

³³⁶ Elles furent adaptées aux portes de Laufenbourg.

murailles étaient sortis de la ville dans le premier moment au moyen de cordes, et avaient informé la campagne du malheur de Brougg. Les villages prirent les armes. On remarqua des mouvemens. Tout-à-coup l'incendie éclata dans Brougg sur divers points. A ce moment les enfans et les femmes poussèrent des cris si perçans, que Falkenstein lui-même, épouvanté, jeta les clefs de la porte supérieure à une vieille femme³³⁷, afin que cette multitude se sauvât dans la campagne, tandis que d'autres rassembleraient les enfans de toutes les maisons pour les conduire sous les tilleuls, peu auparavant théâtre de leurs joies innocentes³³⁸; le butin et les prisonniers furent emmenés; la flamme consuma toutes les chartes et les donations³³⁹, les documens de la vieille histoire, les cabanes des pauvres et les maisons des riches. Dans la forêt de chênes non loin de la ville³⁴⁰, où était péniblement arrivé l'avoyer à la tête des conseillers et des bourgeois, Thomas de Falkenstein eut une seconde fois soif de leur sang. « Ne pourrait-on pas, » dit-il, faucher ici aussi bien que dans la prairie de » Greifensee? » Jean de Rechberg s'arrêta, lui lança un regard : « Falkenstein, répliqua-t-il, tu as fait assez » de mal à des gens qui ne t'ont jamais offensé; si j'a- » vais su ce qui se passe, tu ne m'aurais point amené.

³³⁷ « Prends, p...., et ouvre la porte supérieure, pour que vous ne brûliez pas. » *Bullinger*.

³³⁸ « Là se trouvait aussi ma grand'mère, Gertrude Küffer, âgée de quatre ans. » *Bullinger*. Elle mourut en 1522, alors qu'il était dans sa 18^e année, en sorte qu'il put apprendre d'elle tous les détails.

³³⁹ Concernant des créances, l'usage des terres, les bois et les champs.

³⁴⁰ Dans la Kräpfi. *Bullinger*.

» ier³⁴¹ ». Bientôt le bois et la colline cachèrent aux regards la ville que le feu dévorait. L'Argovie; soulevée tout entière, ne put rien contre la puissance des flammes³⁴²; une partie du butin fut sauvée. Quelques-uns, auparavant jaloux de l'éclat de Brougg, rappelèrent avec dureté qu'on s'était toujours trop familiarisé avec les nobles³⁴³. Les prisonniers furent enfermés dans la tour bâtie sur les rochers qui forment au-dessous de Laufenbourg la chute et les tournans du Rhin. On céla leur destinée, de peur qu'une armée bernoise ne les délivrât avant que Falkenstein n'eût le temps de les vendre aux Armagnacs, qui les emmèneraient comme serfs dans des pays lointains. Un d'eux³⁴⁴ fit une corde avec des draps, et réussit à descendre sur un sureau à côté de la tour, suspendu au-dessus du tournant; se confiant en Dieu, il hasarda le saut; les flots le portèrent au rivage. Il révéla le dessein de l'ennemi; les femmes se hâtèrent de vendre des fonds de terre pour amasser la rançon.

Soleure exerça sa première vengeance contre Gös-gen; château de Falkenstein. La baronne s'enfuit vers Farnsbourg. Elle se retourna une seule fois, lorsqu'elle eut atteint les hauteurs de la Schafmatts. L'horrible spectacle de la flamme dévorante l'arrêta un instant³⁴⁵; elle fut saisie et conduite à Berne³⁴⁶.

³⁴¹ *Id.*

³⁴² On ne commença de rebâtir la ville qu'en 1446; la porte supérieure fut rétablie en 1448. *Chronique municipale.*

³⁴³ On disait qu'elle portait la queue de paon dans le sein. *Bullinger.*

³⁴⁴ Bärge-Käffer, père de Gertrude, n. 338.

³⁴⁵ *Bullinger.*

³⁴⁶ *Tschudi.* Avec Ursule, fille de Jean de Falkenstein, son beau-frère.

On disait³⁴⁷ que Falkenstein occupait avec ses compagnons la haute forteresse de Farnsbourg, dans son landgraviat du Süssgau, entre le Jura soleurois³⁴⁸ et Rheinfelden, ville autrichienne entourée de forêts. Les Bernois, quoiqu'ils serrassent de près les remparts de Zurich, y arrivèrent en corps d'armée considérable; ils se réunirent près de la Wigger avec Antoine Russ, commandant des Lucernois³⁴⁹, qui leur amena six cents hommes³⁵⁰; ils joignirent les Soleurois, trouvèrent derrière le Hauenstein Hermann Séevogel, capitaine des Bâlois, avec cent-cinquante hommes de Wälkenbourg et de Linstal³⁵¹, et virent arriver en hâte le grand canon de la ville de Bâle³⁵² avec beaucoup de poudre et d'autres munitions. La soif de la vengeance irritait ces guerriers; leur assaut fut si violent qu'aucun rocher ne paraissait inaccessible, aucun mur inébranlable; ils repoussèrent l'offre d'une capitulation conditionnelle. Dans cette extrémité, Jean de Rechberg exhorta la garnison à tenir jusqu'à ce qu'il se fût assuré si l'on venait les débloquer³⁵³. A la faveur des ténèbres, les fers de son cheval enveloppés de feutre³⁵⁴, il traversa le camp ennemi; l'incendie d'un fenil sur la montagne la plus voisine

³⁴⁷ Ce fait est incertain; la veille de la bataille de Saint-Jacques il était à Mönchenstein; *Brükner, Curiosités de la campagne de Bâle*, 2127.

³⁴⁸ Ici le Hauenstein.

³⁴⁹ *Etterlin*, p. 171.

³⁵⁰ Selon *Tschachaltan*, seulement 400; selon *Tschudi* d'accord avec *Etterlin*, 600.

³⁵¹ *Brükner*, p. 2124.

³⁵² Estimé à 5 00 florins. *Id.*

³⁵³ *Wurstisen*: Le sort le désigna pour faire cette reconnaissance.

³⁵⁴ *Brükner*. *Edlibach* dit, « il chevaucha par-dessus des chapeaux de feutre. »

lui servit de signal pour annoncer son heureuse arrivée dans ce lieu³⁵⁵; il fit diligence et traversa le Rhin. Il accéléra la marche du prince français; les bataillons des Armagnacs couvrirent le pays.

Après la défaite du comte Jean d'Armagnac, le dernier partisan sur lequel l'Angleterre comptait³⁵⁶, une trêve de deux ans³⁵⁷ mit fin à la longue et terrible guerre. Le pays tremblait encore devant ces hordes, devant les Armagnacs infidèles à leur maître, devant ceux que le bâtard de Lescun ne retenait ensemble qu'avec peine, devant Matthias God³⁵⁸, au service du roi avec 8,000 Anglais³⁵⁹ et Normands (les écorcheurs³⁶⁰), devant Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, protecteur formidable et sans pudeur des désordres de la soldatesque³⁶¹, enfin devant beaucoup d'autres chefs de bandes pour qui le goût et l'habitude ou la nécessité avaient fait du désordre et du brigandage une industrie journalière. L'Empereur, le pape et les grands virent dans ces hordes d'excellens instrumens pour contenir l'audacieux courage des bourgeois, des paysans et du concile assemblé à Bâle. Telle était la haine de tous les

³⁵⁵ *Brukner*, 2124. *Wurstisen* : Il reçut un coup sur le bras.

³⁵⁶ *Duclos*, *Louis XI*, ch. I, p. 21 et suiv.

³⁵⁷ *Traité de l'armistice*, Westminster, 27 juin 1444, dans *Dumont*, t. III, P. I, p. 551.

³⁵⁸ Matago dans nos chroniques. = « Sir Matthieu Gough, que les Français nomment souvent Mathago. » *Sismondi*, *Hist. des Français*, XIII, 424. C. M.

³⁵⁹ Déserteurs ou engagés dans des partis contraires à la cour.

³⁶⁰ *Dunod*, *Hist. du comté de Bourgogne*, t. III.

³⁶¹ *Duclos*, l. c. p. 31.

dépositaires du pouvoir contre ceux qui tentaient de le limiter, qu'ils perdaient de vue la politique ordinaire des États³⁶² et tous les principes de la morale commune³⁶³. Trop souvent les préjugés et la passion déplacent le vrai point de vue, séduits par le but qu'ils se proposent; quand la fin leur paraît meilleure qu'elle n'est, ils se tranquilisent sur le choix des moyens*.

Dans le même temps le pape Eugène IV promet au roi de France la confirmation de la pragmatique sanction, concernant les libertés de l'Église gallicane³⁶⁴, s'il employait ses armées à disperser le concile, auquel ces libertés devaient leur naissance, et qui s'était brouillé avec le souverain pontife au sujet des droits de l'Église³⁶⁵. Les conseillers de l'em-

³⁶² P. e. de ne pas montrer aux Français le chemin de l'Empire.

³⁶³ On trouve à ce sujet un passage remarquable dans une *lettre de Thüring de Hallwyl, l'ainé*, à son oncle le chevalier Guillaume de Grünenberg (dans *Bruckner*) : « Vous savez que c'est vous qui m'avez poussé à cela, et que, dans l'intérêt de la seigneurie (de la cour), je me suis chargé de choses qui me coûtent l'âme, le corps, l'honneur et la fortune. » (Vendredi saint 1444.) Cette lettre est antérieure à l'attentat de Brongg, auquel on pourrait croire qu'elle fait allusion; s'agit-il peut-être des complots avec les étrangers contre la patrie allemande?

* Exemples de la politique des cantons en 1790, 91, 92, 93. Qu'on se rappelle l'alliance conclue sous Vergennes, qui renfermait le droit d'appeler les Français au secours de la Suisse pour le maintien de l'aristocratie et de la démocratie. D. L. H.

³⁶⁴ *Pfeffel, Hist. de l'Empire 1444.*

³⁶⁵ On ne peut guère douter que le pape n'eût trempé dans cette affaire. *Rapport sur la guerre des Armagnacs* dans *Schilter sur Königshofen*, p. 1001; *Tritheimius* ad 1439 : « Ab ipso pontifice, ut dicebatur, suscitati. Alii, » dit cet abbé en 1444, « motum hunc Papæ ascribunt. » *Bellingher* : « Le roi, dans sa finesse, voulut à la fois accorder à l'Empereur les troupes et ne pas désobliger le pape. » *H. Mutius, chron.* l. XXVIII : « Erat fama, Papam in eam rem magnam summam pecunie expendisse. »

» dans l'intérêt commun, mais se persuaderont que,
 » loin de songer au moindre acte d'hostilité contre
 » l'Empire ³⁷⁷, il est plutôt résolu de consolider se-
 » lon ses moyens l'heureuse amitié qui subsiste entre
 » eux ³⁷⁸. »

A cet égard le roi avait si peu à redouter l'Angleterre et la Bourgogne, ses anciennes ennemies, que le vaillant Talbot ³⁷⁹ avec quatre mille arquebusiers anglais marcha sous lui contre Metz ³⁸⁰, et que le duc de Bourgogne non-seulement accorda le passage au dauphin, mais ordonna aux nombreuses hordes errantes de joindre ses drapeaux. Les écorcheurs pesaient si lourdement sur le pays, que toutes les autres considérations cédèrent au désir de s'en débarrasser. Le duc Philippe était trop éclairé pour croire à la prompte conquête de villes comme Strasbourg et Bâle ³⁸¹ ou à l'inaction prolongée des princes allemands en présence d'un danger imminent : ce qu'il croyait, au contraire, c'est que plus l'armée était considérable, plus on pouvait compter qu'elle se dévorerait bientôt elle-même.

Le dauphin avait auprès de lui comme principaux chefs ³⁸² Jacques d'Armagnac, comte de la Marche et

³⁷⁷ L'Alsace, Metz, Toul et Verdun en faisaient partie.

³⁷⁸ « Que du reste il n'avait aucun dessein hostile à l'Empire. » *Rapport dans Schilter, 1602. — De Barante, les ducs de Bourgogne, VII, 189, 190. C. M.*

³⁷⁹ M. Telbe d'Angleterre. *Faggar.*

³⁸⁰ Le dauphin avait sous ses ordres une division de troupes anglaises que le roi d'Angleterre lui avait donnée. *Tschudi.* Matago était avec lui. *Duclos.*

³⁸¹ On voit par la lettre de *Staufen* que le roi tenait surtout aux villes.

³⁸² « Directeurs de la campagne. » *Tschudi.*

de Perdrac³⁸³, son ami et compagnon d'enfance³⁸⁴; Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, déjà maréchal de France³⁸⁵, héros aussi loyal qu'on peut l'être avec des passions violentes³⁸⁶, alors dans la force de l'âge³⁸⁷; Jean de Bueil, fort avancé dans la confiance du dauphin³⁸⁸ et qui aspirait à s'assurer le comté de Sancerre, comme héritage maternel, par les voies juridiques non moins que par une faveur méritée³⁸⁹; Beaujeu, de la maison de Bourbon³⁹⁰, et le bâtard de Beaujeu³⁹¹; Arnold Amanieu, seigneur d'Albret et chef de la maison Dorval³⁹²; le maréchal de Culant³⁹³; le noble Amauri d'Estissac³⁹⁴, adjoint par le roi au dauphin³⁹⁵, à qui dans tous les temps

³⁸³ Neveu du comte régnant, mentionné, n. 356.

³⁸⁴ *Duclos*, II, 295. En montant sur le trône il le créa duc de Nemours, pair de France. Son exécution (1477) fut moins injuste dans le principe que cruelle dans les circonstances.

³⁸⁵ Depuis 1439.

³⁸⁶ *Duclos*, I, 8, 17, 29; II, 83. Il y a dans Comines beaucoup de chartes qui le concernent.

³⁸⁷ Né en 1391, il mourut en 1488. *Comines*, I, 20, n. (édition in-4° de Godefroy, publiée par les soins de Lenglet du Fresnoy en 1747).

³⁸⁸ Son chef et lieutenant. *Relation* dans *Schilter*, 391.

³⁸⁹ Il l'obtint en 1451. *Art de vérifier les dates*, 658.

³⁹⁰ C'est ainsi que j'explique dans la *Relation* citée le « sire de Beaulieu, du sang de France, de la famille de Bourbon, » et je crois que c'était Pierre de Beaujeu, frère du duc de Bourbon.

³⁹¹ La *Relation* l'appelle aussi Beaulieu.

³⁹² *Art de vérifier les dates*, 786; la *Relation* dit qu'il était aussi du sang de France. Son arrière-grand-mère était Marguerite de Bourbon; ses frères furent plus célèbres que lui.

³⁹³ Philippe de Culant, sire de Jalogne. *Relation*, 918. On voit à cette occasion que la *Relation* n'est pas tout-à-fait contemporaine, ce guerrier n'ayant reçu le bâton de maréchal qu'en 1453. *Hénault*.

³⁹⁴ « De Stissac, seigneur du pays. » *Relation*.

³⁹⁵ *Duclos*, I, 11.

il demeura fidèle³⁹⁶; Joachim Rouhault³⁹⁷, impatient de se distinguer par des exploits³⁹⁸; Blanchefort, Clermont, le jeune la Hire; de nobles Ecossais³⁹⁹, rivalisant pour mériter l'approbation du gendre de leur roi⁴⁰⁰; l'Espagnol Salazar, non moins empressé de donner des preuves de sa nouvelle fidélité⁴⁰¹, que le Lombard Valperga⁴⁰² de réparer d'anciennes fautes⁴⁰³; les chefs les plus exercés, les plus redoutables⁴⁰⁴ de beaucoup de peuples. Au-dessus de tous brillaient les cuirassiers⁴⁰⁵. Le dauphin était entraîné par la politique, les grands par l'amour de la guerre, la multitude par l'amour du pillage⁴⁰⁶. La noblesse, ravie de leur approche, alla triomphante au-devant

³⁹⁶ *Id.* I, 15, 80.

³⁹⁷ Rouhaud, *Relation*.

³⁹⁸ Voy. pour l'éclat de ses actions subséquentes, *Comines* I, 14 et 15. N.

³⁹⁹ Dazay, Montgomerý, Robin Petitto (on reconnaît le *Loch* écossais). *Relation*, 914.

⁴⁰⁰ Marguerite, épouse du dauphin, était fille du roi Jacques Stuart I. En butte à la calomnie, elle mourut de chagrin, pendant cette campagne de Louis. *Art de vérifier les dates*, 567. *Ch.* dans *Duclos*.

⁴⁰¹ Il avait été auparavant avec Jean d'Armagnac. *Duclos* I, 29. Dès-lors il servit avec distinction pendant bien des années.

⁴⁰² *Relation*, 914. Il était sénéchal de Toulouse.

⁴⁰³ « Valpergue n'ayant pas la fermeté du dauphin. » *Duclos*.

⁴⁰⁴ « Là était le peuple armagnac avec toutes ses forces et ce que la France, la Bourgogne » (de même que la Bretagne et la Gascogne, *Relation*, 914) « et l'Angleterre avaient de guerriers exercés et renommés. » *Tschudi*.

⁴⁰⁵ « Là je vis plus de 5,000 cuirassiers en un seul corps; jamais homme n'a vu une plus magnifique troupe de Français. » *Schamdocher*, l. c.

⁴⁰⁶ « Chacun ne songeait qu'à son profit; personne aux pauvres. » *Relation*, 1004.

de ses sauveurs⁴⁰⁷ ; les villes, averties par là⁴⁰⁸, les États Alsaciens⁴⁰⁹, les princes d'Empire⁴¹⁰ et maintenant le duc Sigismond lui-même, qui avait appelé les Français⁴¹¹, les virent avec une grande inquiétude⁴¹² et concertèrent des mesures de sûreté.

Dès qu'on apprit à Bâle l'arrivée de l'armée puissante du dauphin, le gouvernement s'occupa du difficile projet de défendre une place de plus de dix mille pas de circuit⁴¹³, et où la discorde de la noblesse et de la bourgeoisie avait de tout temps divisé les partis comme le vaste fleuve divise la ville elle-même. Bâle entier, qui, d'une plaine fertile et gracieuse, s'élève en amphithéâtre sur plusieurs collines, à l'angle où le Rhin tourne subitement au nord-ouest, fut partagé en cinq quartiers ; on transporta toutes les machines sur les tours et les murailles ; on construisit un boulevard devant la porte la plus exposée⁴¹⁴ ; on établit

⁴⁰⁷ « Elle aida en maître. » *Ib.* « Les gentilshommes traitèrent magnifiquement le roi et le dauphin. » *Schamdocher.* « Ils les reçurent honorablement, et les conduisirent volontairement dans leurs seigneuries et leur pays. » *Première Relation*, 915.

⁴⁰⁸ « On avait deviné le projet des souverains avant leur arrivée, parce que les nobles n'avaient pu s'en taire. » *Wurstisen*, 402.

⁴⁰⁹ L'évêque de Strasbourg avec la seigneurie de Lichtenberg et les chevaliers ; Reinhard de Niperg, chevalier, au nom des bailliages et des villes impériales ; l'ammeistre et le conseil de Strasbourg. *Ligue des Etats dans Schiltner*, 949. Elle appartient à l'histoire de 1439, mais je la cite, parce qu'elle fait connaître l'organisation des Etats.

⁴¹⁰ Le comte palatin, ceux de Bade, le margrave Albert de Brandebourg, l'âme de l'Empire. *Faggar* et *Schamdocher.*

⁴¹¹ T. V, p. 361.

⁴¹² « On ne fit rien parce qu'on manquait de confiance. » *Schamdocher.*

⁴¹³ Le Grand-Bâle 7,500, le Petit-Bâle 3,000. *Ibid.*

⁴¹⁴ Du côté du Sundgau.

des moulins sur le Rhin par ordonnance ⁴¹⁵; on amassa du pain pour la consommation d'une année; on prescrivit à chaque tribu, à chaque couvent, son devoir pour tous les cas de danger de la part des ennemis ou du feu; on abattit ensuite autour de la ville toutes les maisons, tous les arbres nuisibles à la vue ou avantageux à l'ennemi, on barricada les portes, à l'exception de deux ⁴¹⁶, et l'on mit partout des corps-de-garde ⁴¹⁷.

Dans l'Alsace, le Sundgau et la campagne de Bâle, la nature, comme pour étaler sa magnificence à l'approche des étrangers, avait répandu une extraordinaire surabondance ⁴¹⁸ des plus beaux fruits; tout l'été fut d'une beauté singulière ⁴¹⁹. Au milieu de cette active plénitude de la vie universelle, les hommes se signalaient par les tristes jeux d'une ambition et d'une cupidité insatiables.

La maison de Wurtemberg ne voulut pas où le commandant n'osa pas défendre, contre le dauphin, le boulevard du pays, Montbéliard ⁴²⁰. Louis s'avança donc sans obstacle par Altkirch, sur les pas rapides de Rechberg ⁴²¹, dans la contrée de Bâle, résolu de débloquer le fort de Farnsbourg et la ville de Zurich ⁴²², de châtier les Suisses, de rompre leur ligue, de ven-

⁴¹⁵ Parce qu'on pouvait détourner les autres rivières. *Wurstisen*.

⁴¹⁶ La porte de Spalen et d'Aesch.

⁴¹⁷ Chacun de 25 hommes. *Wurstisen*.

⁴¹⁸ On en avait bien rarement vu autant. *Relation dans Schilter*, 948.

⁴¹⁹ « Un charmant et bon été. » *Ibid*.

⁴²⁰ Le dauphin estima que celui qui avait si facilement abandonné une forteresse si solide méritait la corde. *Crusius, Chronique souabe*, II, 53, a.

⁴²¹ La lettre aux Zuricois; mercredi après l'Ascension, dans *Bullinger*.

⁴²² La *Relation* dans *Schilter*, 915, spécifie tout cela.

ger la noblesse , et de tirer parti de tous ces événemens au profit de la France, et, selon les circonstances, au sien propre.

Pour la première fois l'Empire germanique, dont les mille seigneurs ⁴²³ se faisaient continuellement la guerre à la tête de troupes insignifiantes, comprit la puissance d'une armée unie comme celle qui de la France s'avancait menaçante vers le Rhin. Les princes d'Autriche eux-mêmes virent ces troupes auxiliaires avec inquiétude et défiance ⁴²⁴ ; les villes les détestaient comme un fléau pour le pays ⁴²⁵, comme des ennemis du nom allemand et de l'ordre civil. Ces étrangers n'avaient pour eux que la noblesse, aveuglée par la passion, oubliant, pour le plaisir de se venger des Suisses, l'intérêt commun et l'avenir. Car les Français disaient ouvertement que le Rhin deviendrait leur frontière ⁴²⁶ ; ils imposaient des contributions excessives pour l'entretien de leur armée ⁴²⁷, emmenaient des otages, pour en obtenir le paiement ⁴²⁸, et, sans égard pour

⁴²³ J'y comprends aussi les chevaliers. C'est dans ce sens que le spirituel auteur de l'écrit *Au Congrès de Rastadt* (1798) compte dans l'Empire 1492 seigneurs souverains. Ils ne l'étaient pas même à l'époque dont nous parlons, dans le sens légal du mot ; mais chacun faisait, comme à présent, ce qui lui convenait.

⁴²⁴ *Schamdocher*.

⁴²⁵ Voy. la *Narration historique* dans *Schilter* sur Königshofen, 949.

⁴²⁶ *Schamdocher* : « car le roi était venu plutôt en Alsace à cause de Strasbourg qu'à cause des Suisses. » « Et hoc probabile erat. » *Mutius*, p. 940, ed. Pistor.

⁴²⁷ *La guerre des Armagnacs* dans *Schilter*, 1002 : « Le roi demanda que l'on voulût recevoir en Alsace 24,000 hommes de garnison. » *Mutius* : 25,000. Cela s'accorderait assez bien avec le nombre adopté par *Mallet* (*Hist. des Suisses*, t. II), de 14,000 Français et 8,000 Anglais. Voy. n. 372. = *Mallet* a pris ces deux nombres dans *Duclos*. C. M.

⁴²⁸ La *Narration* citée n. 425, p. 948.

la pureté des mœurs nationales, profanaient les églises et assouvissaient tous les caprices de la volupté ⁴²⁹. Dans le Sundgau, bourgeois et paysans cherchèrent à Bâle la sûreté de leur honneur, de leur vie et de leur fortune; on y reçut tous ceux qui apportaient du pain pour une année et cédaient leurs autres provisions au Conseil à un prix raisonnable ⁴³⁰.

Les cris de la contrée se firent entendre au camp devant Farnsbourg; les audacieuses insultes de la garnison confirmèrent la nouvelle de l'approche du secours. Les messagers des Bâlois firent des rapports si incroyables sur ces forces inouïes que l'un d'eux fut maltraité ⁴³¹, comme gagné par l'ennemi, et un autre, accablé de railleries comme si la frayeur avait centuplé les objets. Dans cette opinion, dont ils négligèrent de faire vérifier la justesse par des émissaires, les chefs se bornèrent à demander des renforts au camp de Zurich. Là aussi régnait une confiance si exagérée dans la fortune passée, qu'on ne fit aucune tentative pour terminer la guerre civile, et qu'au lieu d'une levée générale, on se contenta d'envoyer devant Farnsbourg un secours de six cents hommes ⁴³². Les

⁴²⁹ Un peuple funeste, méchant, abominable, maudit, etc. *Tschudi*.

⁴³⁰ *Wurstisen*, p. 404.

⁴³¹ D'après *Fagger*, p. 552, il fut transpercé.

⁴³² 300 hommes de Berne; 60 de Lucerne et de Soleure; 50 de Schwyz, de Zoug et de Glaris; 40 d'Uri et d'Unterwalden. *Tschudi*. Il y en eut en tout 650. = *M. de Tillier* (II, 404), ajoute à ce récit, d'après le recès de la diète de Lucerne du 14 juillet 1444, que la nouvelle de l'approche de l'armée française ne causa point de surprise dans le camp des Confédérés qui assiégeaient Zurich; dès le milieu de juillet on avait convoqué une diète à Lucerne pour le 20, afin de se concerter, ensuite de pleins-pouvoirs donnés par les États, sur la résistance qu'on opposerait à l'armée des Armagnacs. Dans le camp même les opinions étaient divisées sur ce grand intérêt de la patrie qui voyait son indépendance

Confédérés n'hésitèrent point à se mesurer, dans l'intérêt de la patrie, avec une armée dix fois plus forte. Toutefois cette résolution ne fut prise qu'à l'heure d'un péril que l'on n'avait pas prévu ; autrement les chefs, magistrats intelligens et bons citoyens, n'auraient pas remis le soin d'une si grande cause à la fortune d'une poignée d'hommes.

Limite occidentale de la Suisse, la chaîne non interrompue du Jura, qui s'étend depuis le Rhône jusque près du Rhin, finit non loin de Bâle, sans abaissement bien sensible ; presque tout-à-coup ⁴³³. Un intervalle la sépare des Vosges ; entre elle et la forêt Noire s'étend une large vallée entrecoupée d'une multitude de collines formées par des alluvions ou abaissées par les eaux. Le Jura, pauvre en sources, comparativement aux Alpes, envoie à Bâle le Birsig et dans la contrée voisine la rivière plus considérable de la Birse. Le premier se forme des ruisseaux qui arrosent la vallée de Laimenthal ; la seconde a sa source à l'entrée du Val de Moutiers, près du rocher que sans doute elle a percé la première et par lequel les Césars ont ensuite pratiqué un passage ⁴³⁴.

menacée ; les avoyers de Berne et de Lucerne, Ulrich d'Erlach et Ulrich de Hertenstein, appuyés par les landammans Réding et Tschudi, proposèrent, assure-t-on, de laisser 6,000 hommes devant Zurich et 1,000 devant Farnsbourg, et de marcher avec le reste de l'armée, fort de 14,000 hommes, à la rencontre du dauphin. Une brillante victoire sur l'armée française eût été le résultat probable de ce plan. Malheureusement une opinion moins sage prévalut dans le conseil de la guerre. C. M.

⁴³³ De là elle se dirige à l'Orient vers Schaffhouse ; elle se perd au fond du Wurtemberg. Voy. les excellentes *Dissertations géognostiques* de H.-C. Escher, dans le t. I de la *Bibliothèque de H.-C. Fasi*.

⁴³⁴ Pierre Pertuis.

La fertile contrée autour de Bâle, déjà si florissante sous les anciens Romains, était parsemée de beaux villages ; les paysans qui les habitaient ne négligeaient aucune occasion d'acquérir de seigneurs souvent nécessiteux des libertés partielles ; les gentilshommes de la contrée désiraient d'autant plus vivement le triomphe des rois. Là où le sol s'étend d'abord en larges et agréables vallées, puis se rétrécit et s'élève avec le Hauenstein, montagne assez haute du Jura, mais en partie nue et en dissolution, le landgraviat du Sigsau, ayant Lies-tal pour chef-lieu, pour habitans des gens de cœur ⁴³⁵, avait moins d'importance aux yeux de son seigneur que la forteresse assiégée de Farnsbourg.

Dans le but de la débloquer, l'armée passa d'Altkirch par Landscrone, château de Burkhard Mönch, et traversa le Birsig et la Birse. Le Laimenthal, la vallée de la Birse, toute la contrée depuis la ville jusqu'à Pffeffingen était couverte de troupes en marche ; ce qu'on voyait, et encore plus ce qu'on disait ⁴³⁶, jeta les bourgeois de Bâle et les pères du concile dans une surprise mêlée d'inquiétude. Le dauphin suivit les conseils du chevalier expérimenté Jean de Rechberg, qui lui représentait d'une manière exacte l'héroïsme des Suisses, en même temps que l'infériorité disproportionnée de leur nombre, et lui dit d'éviter une bataille où leurs rangs seraient dépassés sans doute, mais où ils pourraient, par des actions inouïes, répandre le désordre

⁴³⁵ Dépendans de Bâle depuis 1400 ; t. III, p. 356 ; le *Stæfa* bâlois. *Lavater*.

⁴³⁶ On voit par le discours de Séevogel, qui ne croyait pas exagérer, que l'armée entière fut estimée à 100,000 hommes. *Edlibach*. Autour de la ville environ, 30,000 hommes « champoyoient monts et vaux. » *Pary*, n. 450.

dans son armée ; il conseilla de former, au contraire, de nombreuses divisions qui livreraient aux Suisses des attaques incessantes ; ceux-ci ne vaincraient aucune d'elles sans essuyer des pertes ; ils se fatigueraient donc et s'épuiseraient eux-mêmes ⁴³⁷. Pour explorer leur situation et leurs mouvemens, Louis envoya le comte de Sancerre du Bueil ⁴³⁸ avec environ huit mille hommes ⁴³⁹ par la plaine de Münchenstein. Sancerre passa au pied du Wartenberg, à l'extrémité du Jura, emplacement peut-être du Robur des Romains ⁴⁴⁰, et entra dans la seigneurie des sires d'Eptingen, dans le village de Prattelen ⁴⁴¹, situé au pied des collines et au milieu de charmantes prairies ⁴⁴². Il fut appuyé par le maréchal comte de Dammartin, dont la division était d'un tiers plus forte ⁴⁴³ et qui passa ce jour à Muttentz ; le quartier-général du dauphin était sur ses derrières, à Pfefingen, château du comte de Thierstein ; selon l'opinion de Rechberg, le dauphin devait, à la tête d'une troupe d'élite, surveiller l'ensemble, ordonner, encourager, appuyer ⁴⁴⁴.

⁴³⁷ *Bullinger.*

⁴³⁸ Les Français rapportent expressément que du Bueil ou de Bueil attaqua le premier les Suisses, et qu'il les trouva dans la plaine de Prattelen (*Duclos* écrit Bottelen). *Tschudi* nomme Dammartin, ce qui se concilie facilement : Dammartin avait, sous le Dauphin, le commandement en chef.

⁴³⁹ *Tschudi.*

⁴⁴⁰ T. I, p. 82.

⁴⁴¹ En 1444 le roi romain donna l'investiture de ce fief à Götz Henri ; *Brakner.*

⁴⁴² « Pratula. » Ce village est bâti au-dessus d'un faubourg ou d'une villa d'Augusta Rauracorum.

⁴⁴³ *Tschudi.*

⁴⁴⁴ Non que le Dauphin évitât de s'exposer, mais parce que la véritable place du général en chef était là.

Les Bâlois, comptant que les Suisses leur enverraient un renfort ou les débloquent, députèrent vers eux, avant ces mouvemens⁴⁴⁵, Hemmann Séevogel⁴⁴⁶, membre du conseil, chargé de leur représenter le danger de voir Bâle coupé, afin qu'ils accélérassent et disposassent prudemment leur marche. Les Suisses, dans la persuasion que rien ne résistait à l'intrépidité, se railèrent de l'avertissement. « Non, » dit l'envoyé, « Séevogel n'est pas un poltron ; mon rapport est exact ; » l'ennemi vient, il approche ; mais je reste avec vous, » afin que vous voyiez si j'ai du cœur⁴⁴⁷. »

Lorsque les Suisses reçurent de Liestal la nouvelle que l'ennemi campait dans la plaine de Münchenstein, tous les courages s'émurent d'un irrésistible désir d'en venir aux mains. Les chefs demandèrent à l'armée assemblée « si elle se mettrait en marche ou attendrait » l'ennemi ; l'un et l'autre plan, exécuté avec ensemble, pourrait réussir. Ne serait-il pas prudent et » glorieux de persister dans un siège si avancé, que » cette armée puissante avait pour but de faire lever, » et, si l'ennemi n'était pas détourné de son projet, de » combattre ses forces supérieures sur ce terrain plus » resserré et du haut de collines si diversement disposées⁴⁴⁸ ? » A ces mots, les soldats poussèrent de sauvages cris de désapprobation. « Le Suisse, dirent-ils,

⁴⁴⁵ On ne peut pas déterminer avec certitude à quel moment il fut envoyé.

⁴⁴⁶ *Wurstisen*, 408 ; ci-dessus, n. 351.

⁴⁴⁷ *Edlibach*.

⁴⁴⁸ Comme *Tschudi* dit positivement que cette opinion fut énoncée, je l'attribue aux chefs qui, ce jour-là, se montrèrent hommes intelligens, et même Antoine Rüss, long-temps encore après, fit preuve de la même intelligence à la guerre et dans les affaires.

» ne fait pas dépendre la bataille de l'ennemi. Eh quoi!
 » si l'ennemi prenait un autre chemin !. Eh quoi ! s'il
 » s'éloignait ! Quelle honte d'avoir évité le combat ! »
 Le tumulte devint fureur ; plus d'espoir de maîtriser la multitude. Les assiégeans de Farnsbourg étaient las de leur inaction ; les six cents voulaient mander le même jour au camp de Zurich leur arrivée et une victoire ; les habitans de Liestal et de Wallenbourg, éloigner l'ennemi de l'entrée des vallées. Comme il arrive quand la volonté de la multitude l'emporte sur l'opinion des chefs, on prit un parti intermédiaire : les nouveaux venus et neuf cents hommes du camp furent envoyés pendant la nuit à Prattelen pour explorer la force et la situation de l'ennemi, pour le tenter⁴⁴⁹, mais en évitant un combat en forme ; dans aucun cas ils ne devaient se laisser attirer au-delà de la Birse. Ils partirent brûlans d'ardeur⁴⁵⁰, hâtèrent leurs pas, rencontrèrent près de Prattelen un avant-poste de cent chevaux.

Dès huit heures du matin⁴⁵¹, le 26 août de l'an 1444, il y eut une rencontre dans la plaine voisine

⁴⁴⁹ Ils devaient voir « si l'on ne pourrait pas leur donner un croc-en-jambes. » *Tschudi*.

⁴⁵⁰ *Tschudi* se sert d'un mot heureux qu'il a créé « muthbrünstig. » Notre récit est tiré de la *Chronique canonique* de *Henri Pury de Rive*, chanoine de Neuchâtel (dans *Boye* sur l'Indigénat). Cet écrivain et son collègue Antoine de Chamvirey arrivèrent le même soir de Bâle vers cette troupe ; ils y furent très-bien reçus par Albert de Tissot, vaillant chevalier, chef de 50 Neuchâtelois qui avaient suivi la bannière de Berne en qualité de combourgeois. « La bande était joyeuse et advenante ; oncques se vit jouvenesse plus merveilleusement belle et accorte. » A toutes les représentations qu'ils firent, « un de messieurs les Confédérés » répliqua : « Sy faut-il qu'ainsi soit fait, et ne pouvant, nous baillerons nos âmes à Dieu et nos corps aux Armagnacs. »

⁴⁵¹ *J.-J. Hottinger, Hist. ecclésiast.* II, 414.

de Prattelen entre les Armagnacs et plus de quinze cents Suisses ⁴⁵². Jamais auparavant la tactique et l'art des Suisses et des Français ne s'étaient mesurés en pleine campagne. L'arrivée des Confédérés n'était pas inattendue. Des signaux de Farnsbourg et de rapides cavaliers allemands, campés près de Seckingen par l'ordre du maréchal comte Dammartin, avaient annoncé leur marche et leur nombre. Le maréchal lui-même s'avança vers Prattelen, développa sa division ⁴⁵³, disposa cent chevaux pour attirer l'ennemi ⁴⁵⁴, d'autres pour appuyer les premiers, d'autres encore pour prendre les ennemis en flanc. C'est ainsi que Dammartin les attendit dans les prairies. Ils vinrent; Antoine Rüss, Henri Matter ⁴⁵⁵ et Hemmann Séevogel ordonnaient les rangs, mais l'ardeur de combattre enflamma la multitude ⁴⁵⁶. Les cent chevaux ayant été renversés sans peine, un grand nombre se précipitèrent sur l'artillerie; elle était défendue; ils mirent en fuite les troupes

⁴⁵² D'après *Tschudi* seulement 1200 (proprement 1250; ci-dessus n. 432); d'après *Félix Faber* 4000, ce qui s'accorde moins avec les circonstances qu'avec son désir de représenter le malheur comme bien considérable. Peut-être le bruit public avait-il accrédité ce nombre que l'on trouve aussi dans *Hemmerlin*, *Schamdocher* et *P. Æmilius*; comme il périt plus de 1500 hommes (*Edlibach*), *Wurstisen* qui en estime le nombre total à 1600 ou *Sébastien Münster* (*Cosmographie*, l. III, ch. 107) qui le porte à 1650, sont probablement le plus près de la vérité.

⁴⁵³ Il éloigne tous les gens du train. *Tschudi*.

⁴⁵⁴ *Edlibach*.

⁴⁵⁵ Le premier, commandant de 600 Lucernois (n. 350); *Cysat*, *Description du lac des Quatre Cantons*; (les autres Lucernois étaient sous les ordres d'Antoine Hofstetter); le second, Berneis, chef de la troupe la plus considérable, commandait les autres. *Tschudi*.

⁴⁵⁶ « C'est le cœur de l'homme, que voulez-vous? » dit à l'occasion de pareilles scènes le maréchal de Saxe.

qui la défendaient ; ils avancèrent avec une force et une impétuosité si formidables qu'ils déjouèrent les calculs de l'art et qu'il ne resta au maréchal d'espoir de salut que dans le nombre. S'étant retiré avec une perte considérable ⁴⁵⁷ dans sa position de Muttenez, il y retrouva des forces doubles sur un terrain muni de retranchemens ⁴⁵⁸ ; ni cette circonstance ni la fatigue de la marche et du combat ne rendirent les Confédérés dociles aux ordres de leurs chefs. On fait des miracles quand on a la force de le vouloir : ils repoussèrent au-delà de la Birse ⁴⁵⁹ plus de milliers d'hommes qu'ils ne comptaient eux-mêmes de centaines. Ils virent de la hauteur le champ au loin couvert de morts ; près d'eux Bâle occupé par une forte garnison ; la poussière soulevée par les fuyards cachait ce qui se passait au-delà ; pour eux, encore au complet ⁴⁶⁰, fiers d'avoir conquis bannières, chevaux, caissons d'argent, chariots de provisions et de munitions, ivres de leur victoire, hors d'eux-mêmes ⁴⁶¹, rien ne put les arrêter ; ils voulurent traverser la Birse, sur le bord opposé de

⁴⁵⁷ *Fagger* et *Wurstisen* ne parlent que de quarante hommes ; mais *Tschudi*, d'une partie assez considérable ; une relation dans *Schilter*, d'une troupe passablement nombreuse (p. 945) ; *R. T. Muller*, théâtre sous *Fr. V*, p. 217, en fixe le nombre à quelques centaines, et *Brukner* rapporte que la plupart des morts de cette armée sont enterrés dans la plaine de Mönchenstein.

⁴⁵⁸ *Mutius* ap. *Pistor*. III, 944 : « In colle prope pagum Mutis castra, quorum hodie evidentes videntur fossæ. » Ces fosses sont probablement plus anciennes et elles n'ont certainement pas été creusées par les Suisses.

⁴⁵⁹ Le Birsrain.

⁴⁶⁰ Beaucoup de soldats furent blessés. *Tschudi*.

⁴⁶¹ « Nimium audax juvenus. » *Mutius*.

laquelle six cents hommes ⁴⁶² paraissaient les provoquer ⁴⁶³.

Les troupes du maréchal, admirant l'ennemi, mais se confiant dans la grande supériorité de leur nombre et dans la tactique de leur chef, réunies au corps d'armée du dauphin, s'arrêtèrent non loin de la rivière. Le général envoya 8,000 hommes dans le hameau de Gundoldingen, voisin de la ville et de Ste-Marguerite, de peur que la garnison ne fit une sortie, ne renforçât l'ennemi ou ne le reçût dans la ville.

Le commencement de ce mouvement fut aperçu du haut des tours; Bâle fit sortir aussitôt un mercenaire, Fritz le strasbourgeois ⁴⁶⁴, qui remonta le Rhin : il passa la Birse à la nage près de son embouchure, se glissa inaperçu entre les roseaux et les saules ⁴⁶⁵, vint vers les Suisses et les avertit. Bâle, dans cette nécessité, avait accordé le droit de bourgeoisie à tous ceux qui lui dévouaient leur vie ⁴⁶⁶; trois mille de ses bourgeois, sous les bannières des tribus, sortirent par la porte de St-Alban, dans l'espérance que les Suisses les joindraient et entreraient dans la ville. Ennemis et amis firent échouer ce plan.

Les premiers remarquèrent la sortie des bourgeois; une partie de leur aile gauche s'avança pour les séparer

⁴⁶² *Edlibach.*

⁴⁶³ Les ennemis les narguaient et les provoquaient. *Tschudi.*

⁴⁶⁴ *Wurstisen.*

⁴⁶⁵ *Mulius.*

⁴⁶⁶ *Brakner* a une liste de 326 d'entr'eux : Jean Ehinger, de Stein; Henri Peyer, de Dünkelsbühl; frère Heinz, d'Oettingen, Augustin; cinq Schreiber; maître Mettershön, le médecin; Ower, de Schaffhouse, fondateur de bouchons; Jean de la Schlésie, valet de Henri Ze Rhyne; Pierre Smepper, bedeau de l'archiprêtre; Gérard Brunnet, de Bourgogne; Jean Hochgemuth, de Fribourg en Uechtland, etc.

de la ville. Les sentinelles des tours, voyant le danger, poussèrent des cris et multiplièrent les signaux de détresse⁴⁶⁷ ; des messagers à cheval et à pied sortirent en hâte ; le bourgmestre Jean Rot somma les bourgeois, au nom de l'honneur et du serment, de rentrer dans leurs murs pour les défendre⁴⁶⁸. Les Confédérés se trouvèrent dans le plus grand danger ; les bourgeois revinrent tristement dans la ville.

Sur la hauteur qui domine la Birse, les chefs rappellèrent l'ordre reçu à leur départ de Farnsbourg ; ils firent voir que la modération couronnerait l'œuvre de la journée, que leur exploit et l'avantage de leur position⁴⁶⁹ tiendraient l'ennemi en échec et permettraient d'attendre un renfort ; ils adressèrent de sévères paroles aux criards, exigeant obéissance au nom de l'honneur et du serment. Mais en vain. Comme poussés par les ombres irritées des victimes maltraitées près de St-Jacques sur la Sihl et des victimes égorgées près de Greifensee⁴⁷⁰, les bataillons se précipitèrent tumultueusement⁴⁷¹ dans la Birse, pour escalader le rivage opposé sous le feu de l'artillerie ennemie et sous les yeux d'une armée innombrable.

⁴⁶⁷ *Schamdocher.*

⁴⁶⁸ *Wurstisen.*

⁴⁶⁹ « In edentiore loco. » *Mutias.*

⁴⁷⁰ Ceci n'est pas une figure employée par l'historien ; c'était l'opinion des deux armées. Voyez comme *Félix Faber*, p. 64, en rappelant les outrages commis envers Stüssi, montre la corrélation entre la faute et la punition. *Hemmerlin* et *Bullinger* rapportent, et *Tschudi* ne cèle pas que sur le champ de bataille même, beaucoup s'écrièrent : « O Greifensee, la vengeance t'est cruelle ; aujourd'hui se vengent les braves gens de Greifensee. » Malheureusement Ital Réding ne se trouvait pas là : « quidquid delirant reges, plectuntur Achivi. »

⁴⁷¹ « Furieux et tout bruyamment. » *Tschudi.*

L'artillerie française joua tout entière à la fois⁴⁷². Le chevalier Jean de Rechberg avec six cents cavaliers allemands⁴⁷³ que suivaient huit mille hommes de cavalerie pesante⁴⁷⁴, toute la puissance des Armagnacs, le corps d'armée de Louis, s'élancèrent impétueusement au milieu des rangs des Suisses et les rompirent. Les Suisses, arrivés à travers la Birse et l'étang de St-Alban⁴⁷⁵ du côté de St-Jacques, avaient perdu environ deux cents hommes, et ils s'efforçaient vainement de reformer leurs rangs. Leurs troupes⁴⁷⁶ furent séparées en deux parts; cinq cents hommes repoussés dans une prairie entre les eaux de la rivière⁴⁷⁷ et enveloppés subitement; les autres, forcés de se frayer à travers l'ennemi un passage vers la ville⁴⁷⁸. Dans ce moment, comme nous l'avons déjà rapporté*, les Bâlois qui arrivaient à leur rencontre furent contraints de rentrer en hâte⁴⁷⁹ dans leurs murs, attendu que les hordes étrangères auxquelles on avait promis le pillage

⁴⁷² « Alors le dauphin fit partir contre eux toutes ses pièces. » *Id.*

⁴⁷³ *Edlibach.*

⁴⁷⁴ « Seigneurs, chevaliers, écuyers avec lourds chevaux. » *Tschudi.*

⁴⁷⁵ *Brukner.*

⁴⁷⁶ Il paraît que les 600 hommes sous les ordres d'A. Rüss et les 600 sous ceux de H. Matter formèrent le noyau de deux divisions à l'une desquelles se joignit Séevogel et à l'autre d'autres personnages.

⁴⁷⁷ « Tout entourée par la Birse. » Ecrit de *Hallwyl*, pseudonyme, selon *Tschudi*. *Wurstisen* nie le fait, prétendant qu'on n'en trouve nulle part aucune mention, p. 405; mais on en voit des traces dans une relation recueillie par *Schilter*, p. 1002; *Tschudi* et *Bullinger* l'ont donc admis avec raison.

⁴⁷⁸ *Tschudi.*

* La disposition de quelques parties de la narration est moins lucide dans Muller que dans M. de Barante, qui a pris notre historien pour guide. Voy. *Ducs de Bourgogne*, 4^e édit. t. VII, 193-205. C. M.

⁴⁷⁹ *Löffingen. Edlibach.*

de Bâle, guidées par des valets salariés qui connaissaient les maisons opulentes⁴⁸⁰, descendaient en pleine course de Ste-Marguerite vers la porte. Privés de ce secours, fatigués de la marche, fatigués de vaincre⁴⁸¹, sûrs de mourir, résolus, indomptés, les cinq cents prirent possession du jardin et de la maladrerie de St-Jacques : ceux-ci derrière leurs retranchemens, ceux-là sur une prairie découverte, dans des situations diverses, étaient exposés à une mort également certaine.

Le dauphin, honorant leur bravoure, et beaucoup de généraux français, persuadés que nul ne mourrait sans vengeance, désirèrent arriver à la paix au moyen d'une capitulation. Mais le chevalier autrichien Pierre de Mörsberg se jeta aux genoux du maréchal de Dammartin, et le conjura de tenir la promesse qu'il avait faite de n'épargner personne⁴⁸². Ce qui lui dictait ce langage, c'était l'excessive haine de la noblesse contre les bourgeois et les paysans et l'espérance d'humilier les Suisses.

Dans toutes les maisons de Bâle, où l'on voyait le péril, ce n'était que gémissemens sur l'impossibilité de recevoir du secours⁴⁸³. Dans la prairie, dans le cimetière, les Confédérés oublièrent et leur sort et ceux qu'ils voyaient, songeant avec douleur à la position de leurs compagnons d'armes, à des dangers qu'ils ne connaissaient pas⁴⁸⁴. Beaucoup déploraient sans doute la fortune du jour compromise par une témérité

⁴⁸⁰ *Déposition devant les juges 1446, dans Brukner.*

⁴⁸¹ « Vincendo fatigati. » *Æneas Sylvius.* « Épuisés à force de vaincre. » *Hénault.*

⁴⁸² *Déposition devant l'officiel, 1446, dans Brukner.*

⁴⁸³ *Schamdoeher.*

⁴⁸⁴ *Tschudi.*

aveugle; d'autres, à l'entrée de la redoutable éternité, jetaient un regard repentant sur mainte action audacieuse de leur vie prête à disparaître. Mais toutes ces impressions cédaient au sentiment de leur devoir dominant de se montrer à toute heure, et surtout à la dernière, véritablement hommes dans le poste qui leur était assigné. Les héros s'abandonnent à Dieu; les hommes vulgaires croient échapper à leur destinée par la bassesse*.

Plus heureux que leurs compagnons, qui, cernés dans la prairie ouverte, furent tués de loin ou écrasés dans l'eau par la cavalerie⁴⁸⁵, ceux qui s'étaient retirés à St-Jacques, sans inquiétude sur eux-mêmes, résolus de mourir⁴⁸⁶, repoussèrent trois fois l'assaut trois fois renouvelé; ils firent une double sortie avec des efforts surnaturels⁴⁸⁷, semant autour d'eux la terreur et la mort. L'ennemi étonné céda; mais à la fin, enflammé par les reproches de la noblesse allemande⁴⁸⁸, le grand-

* Cela ne leur réussit pas pour long-temps. Le faible qui s'abandonne lâchement est tôt ou tard perdu. La couardise du Corps Législatif helvétique et d'une partie du Directoire en janvier, février, mars, avril et mai 1799 fit perdre en un moment à l'Helvétie tous les avantages qu'elle aurait pu retirer de l'unité. En développant à propos de l'énergie, elle eût repris une place honorable, rallié peut-être ses enfans égarés, qui méprisèrent justement sa faiblesse. D. L. H.

⁴⁸⁵ *Bullinger*. *Edlibach* dit que beaucoup se noyèrent.

⁴⁸⁶ « Ut qui non in spem victoriæ, sed in mortis altionem pugnare se sciunt. »

⁴⁸⁷ *Haltwy* même, leur ennemi, écrit : « Les paysans se défendirent bien chevaleresquement; » et *Schamdocher*, témoin oculaire : « Les Suisses combattirent comme des hommes, se défendirent comme des héros et se firent tuer chevaleresquement. »

⁴⁸⁸ *Le même* : « Les Français étaient fort affligés et voulaient laisser là leur ennemi, lorsque les Allemands les excitèrent par des injures redoublées. »

maître des chevaliers de St-Jean ⁴⁸⁹ et beaucoup d'autres seigneurs distingués à la cour ⁴⁹⁰ et dans l'armée tentèrent de tous les côtés et de toutes les manières une attaque décisive. L'artillerie française fit crouler jusqu'à ses fondemens les murs du jardin de la maladrerie, rempart des Confédérés ; du côté opposé, les Français aidèrent aux chevaliers teutoniques à monter par-dessus les murs ⁴⁹¹ ; ceux-ci mirent le feu à la chapelle, à la maladrerie et à la tour dont les Suisses avaient démoli l'escalier ⁴⁹², tandis que de tous côtés pénétrait, en nombre irrésistible ⁴⁹³, la cavalerie des Armagnacs, obligée par ses pertes ⁴⁹⁴ et par l'ordre des chefs ⁴⁹⁵ de combattre à pied. Quatre-vingt-dix-neuf hommes, séparés de leurs frères par la flamme, furent trouvés, bien des semaines après, sous la voûte de la cave, étouffés, desséchés, debout contre les murailles ⁴⁹⁶. Tous les autres ⁴⁹⁷, lions à l'heure de la mort, insensibles à la dou-

⁴⁸⁹ D'après *Schamdocher*, un comte Armagnac. Mais celui-ci ne périt pas, comme on le rapporte ordinairement du premier. *Schamdocher* peut avoir commis une méprise ou une erreur de mémoire.

⁴⁹⁰ « Un duc d'Ecosse, singulièrement cher au roi Charles. » *Tschudi*.

⁴⁹¹ *Schamdocher*.

⁴⁹² *Edlibach*. *Bullinger* mande que cette tour renfermait un dépôt de poudre.

⁴⁹³ Ils furent dépassés en nombre. *Relation* dans *Schiltler*, 915. *Faggar*.

⁴⁹⁴ « Magna cædes equorum fuit. » *Æneas Sylvius*.

⁴⁹⁵ *Schamdocher* : « Le même officier (n. 489) fit donner le signal pour que ses gens missent pied à terre. »

⁴⁹⁶ « Tabefacta corpora ut idola in stuporem ammirantium. » *Félix Faber*. Le bon moine ajoute : « Sicque eos de igne temporali ad ignem gehennalem fugere compulerunt, sicut sodomitis accidit. » Mais une *chanson satirique*, citée par *Tschudi* 429, dit : « Que personne ne prie pour les Suisses ; plutôt à Dieu qu'ils fussent en enfer ! »

⁴⁹⁷ « Suitenses, quasi leones, per omnem exercitum in victores vagantur. » *Æneas Sylvius*.

leur, à la pesanteur des traits suspendus à leur corps⁴⁹⁸, triomphant de l'affaiblissement causé par la perte de leur sang, frappaient d'estoc et de taille, tiraient à droite et à gauche, même des flèches arrachées de leurs blessures⁴⁹⁹, celui-ci avec la seule main qui lui restait⁵⁰⁰, celui-là appuyé sur ses genoux, un autre sur son bras; nul d'entre eux ne se soumit à la mort sans avoir étendu autour de lui cinq ou six ennemis⁵⁰¹; maint autre était tombé bien avant dans les rangs opposés; l'ami blessé qui rapportait le corps de son ami se frayait un chemin au milieu des cadavres⁵⁰². Après dix heures de combat⁵⁰³, à l'exception de dix hommes⁵⁰⁴ qu'au passage de la Birse, sous le premier feu de l'artillerie ennemie, le hasard avait séparés et sauvés⁵⁰⁵, tous les Confédérés postés près de St-Jacques ou dans la prairie, onze cents quatre-vingt-dix hommes⁵⁰⁶ couvraient le

⁴⁹⁸ « Onusti telis inter Armenicos currebant. » *Id.*

⁴⁹⁹ « Evellebant sanguinolentas ex corporibus suis sagittas. »

⁵⁰⁰ « Truncatis manibus. »

⁵⁰¹ *Tschudi*. Nous verrons qu'il ne dit pas assez.

⁵⁰² *Æneas Sylvius*.

⁵⁰³ Depuis huit heures du matin. *Wurstisen*.

⁵⁰⁴ *Tschudi*.

⁵⁰⁵ *Bullinger* et *Haffner* en comptent 16; le premier ajoute qu'ils furent dégradés civilement, et que les personnes qui intercédèrent pour eux ne leur laissèrent la vie qu'à grand'peine. Cette assertion n'est point contredite par l'exemple de ceux qui obtinrent ensuite les premières magistratures dans leurs cantons, mais du nombre des 32 qui, selon *Tschudi*, furent guéris à Bâle de blessures en partie très-graves. Les papiers remis aux arbitres en 1446 et cités par *Brakner* nous apprennent qu'il y en eut qui se retirèrent du côté de Rheinfelden, probablement d'entre ceux qui furent séparés de l'armée tout au commencement de la bataille. *Æneas* aussi rapporte « paucos fuga dilapsos. »

⁵⁰⁶ *Tschudi* ne compte pas les 99 qui moururent dans la cave (n. 496), non plus peut-être ceux de la prairie; l'opinion commune est qu'il en périt plus de quinze cents; c'est ce que rapportent *Schamdocher*, témoin

champ de bataille, grièvement blessés ou morts ; la plaine entière depuis Prattelen jusqu'au théâtre des dernières souffrances était jonchée de onze cents chevaux et de huit mille hommes tués⁵⁰⁷. Là tombèrent auprès de Jost Réding, leur capitaine, frère du landammann, les hommes de Schwyz⁵⁰⁸ ; dix respiraient encore ; un d'eux eut le cœur de survivre à ses compagnons d'armes ; aucune blessure ne le justifiait ; tant qu'il vécut, la haine et la honte furent son partage⁵⁰⁹. Là le sang de Rodolphe Netstaler ternit ou plutôt releva l'éclat des perles de sa double croix⁵¹⁰. Près de ce capitaine, gendre de Jost Réding, gisait le fils du landammann Tschudi, émule de la

oculaire, *Tschachtlan*, Bernois, le Zuricois *Edlibach*, *Münster*, de Bâle, *Haffner*, de Soleure. Une des *Relations* dans *Schilter* (p. 1002) ne parle que de 1100. Mais *Hallwyl*, qui n'assista pas lui-même à la bataille, en porte le nombre à 4,000 dans le rapport qu'il adressa le lendemain à Zurich, d'après le dire de *Rechberg*. C'est là sans contredit qu'*Æneas Sylvius* (*Res gestæ sub Friderico*; ap. Freher. II, 183, ed. Struv.) a pris ce nombre, copié ensuite par Daniel et par d'autres. *Amelgard*, mieux instruit, le réduit à 2,000. (*Notices et extraits des Mss. de la Bibliothèque du Roi*. I, 426) = Voy. sur ce point *Ochs*, *Hist. de Bâle*, III, 379-384. C. M.

⁵⁰⁷ Ce nombre est dans *Tschudi*. *Tschachtlan*, 3,000 ; *Bullinger*, 6,000. Quant à la force de l'ennemi, nous sommes d'autant plus disposé à croire avec *Münster* et le *Protocole municipal de Bâle*, cité par *Brukner*, qu'il avait 30,000 hommes, qu'un écrivain du parti opposé, *Æneas* (l. c.) est d'accord avec cette donnée. = Voy. sur le nombre des ennemis, *Ochs*, III, 344 et 364. C. M.

⁵⁰⁸ *Tschudi* en donne la liste, extraite des annuaires. Là se trouve aussi *Wagner*, peut-être l'historien, fils du landammann ; *Martin Schorno*, Jean Jütz, Zwyer, Schik, Fröwler ; ces noms font voir que mainte ancienne famille appartenait à plus d'un canton.

⁵⁰⁹ C'est de lui, sans doute, que parle *Mutius*, 941 ; mais il ajoute par erreur : « Supplicium ab eo sumptum » (voy. n. 505).

⁵¹⁰ « Il portait deux croix blanches de perles et il eut le courage de combattre. » *Chanson satirique des Autrichiens*.

vertu de son père⁵¹¹, et, réconcilié maintenant avec son chef, Ulrich Loriti, qui, avant le passage de la Birse, taxait sa modération de couardise⁵¹²; de tous les miliciens et les mercenaires de Glaris⁵¹³, le seul Werner Æbli, de la patriotique famille de Kilchmat-ten⁵¹⁴, couvert de sept blessures, respirait encore avec peine; il ne mourut pas, mais atteignit une haute vieillesse, témoin de cette journée et chef de son peuple. Courageux comme dans les diètes, où il défendait les intérêts du pays, périt avec sa troupe le capitaine d'Uri, Arnold Schik; là moururent aussi deux Zweyer, d'Evebach, trois Imhof de Blumenfeld, frères pendant leur vie, inséparables encore sur le champ du carnage⁵¹⁵. Non loin d'eux mordirent la poussière Jean Matter, chef des Bernois, et Hemmann Séevo-gel⁵¹⁶, l'un avec six cents compagnons, l'autre avec les guerriers de Liestal et de Wallenbourg; le jeune Mé-rian⁵¹⁷, le jeune André Falkner, ami de la liberté,

⁵¹¹ Conrad Tschudi.

⁵¹² Loriti dit au capitaine que « s'il voulait faire le lâche, il n'avait qu'à se retirer. » *Netstaler* répliqua : « Misérable vermisseau, je ne serai pas lâche à tes yeux, je veux vivre avec honneur ou mourir. » Tschudi.

⁵¹³ Tschudi en donne la liste. Nous y trouvons trois Loriti, dont un boulanger; nous en faisons l'observation en l'honneur du célèbre littérateur Glareanus, petit-fils de l'un d'eux; de plus Elmer, Fröwler, Hupphan, Jacques Gallati, Rod. Staki. Pourquoi Glaris avait-il des mercenaires? Sa milice était-elle trop peu nombreuse? ou bien l'industrie l'emportait-elle alors déjà?

⁵¹⁴ Tschudi.

⁵¹⁵ La liste se lit sans doute dans Tschudi, mais voy. F. V. Schmid, *Hist. d'Uri*, II, 99. Henri Mettler, d'Urseren, en était aussi.

⁵¹⁶ Brukner.

⁵¹⁷ Il n'était sûrement pas fils, mais plutôt frère de Diebold, maire de Lütistorf, souche des Mérian, puisque celui-ci ne naquit qu'en 1409

quoique noble de naissance⁵¹⁸ ; Burkhard Ehrenfels, au contraire, n'eut pas le bonheur de finir avec ses amis⁵¹⁹. On comptait aussi deux cents soixante Soleurois parmi les morts⁵²⁰. Les Unterwaldiens⁵²¹ moururent consolés, vengeurs du droit des gens ; leur courrier⁵²², porteur de la déclaration de guerre⁵²³, avait été tué au moment où les ennemis pénétraient dans le pays. Cet acte fut probablement commis par des gentilshommes allemands, qui, insensibles au mérite et à la vraie noblesse⁵²⁴, sans sympathie pour la vie innocente et même pour l'héroïsme des Suisses, ne voyaient en eux que des paysans⁵²⁵ déchus des droits de l'humanité* ; aussi dit-on que Jean de Rechberg

(*Leu*), et qu'il ne se maria probablement pas, contrairement aux mœurs d'alors, à l'âge de 18 ans.

⁵¹⁸ *Ecuyer. Brukner.*

⁵¹⁹ Comme il fut pris au bord de la Birse, Falkenstein, pour quelque raison particulière sans doute, le fit taxer et l'acheta. *Sa déposition devant l'official, 1446.*

⁵²⁰ *Brukner.* Haffner déplore avec raison de n'en avoir pas trouvé la liste. Il est probable qu'ils vinrent du camp de Farnsbourg.

⁵²¹ La liste dans *Tschudi* et dans *Buesinger et Zelger, Hist. d'Unterwalden*, II, 67. Je remarque le capitaine Rod. Brændli ; ensuite André Trachsel, Jacques Rüttimann, Rod. Twingli, Pierre Christan, deux frères Flueller, Merchi Ackermann.

⁵²² Jeannot Schmid, de Stanz. *Buesinger et Zelger.*

⁵²³ On lit dans la liste : « Il porta la déclaration de guerre à Ensisheim et fut tué. » Passage remarquable ! il fait voir que de la part des Confédérés eut lieu une déclaration de guerre, dont on ne connaît d'ailleurs aucune circonstance.

⁵²⁴ Ses caractères primitifs étaient la possession territoriale et l'obligation de la défense, qui en résultait et qui formait chez les Suisses l'essence de la vie nationale.

⁵²⁵ *Hallwyl* ne les appelle pas autrement. Les « sales paysans » dans la *Chanson autrichienne*.

* Après ce jugement plein de sagesse, on a lieu de s'étonner de l'affection que met l'historien à parler des généalogies de familles patri-

en égorgea plusieurs qui, sur la foi de sa parole, avaient déposé les armes ⁵²⁶, qu'il en maltraita d'autres et rompit le cou à des blessés ⁵²⁷. Un des principaux négociateurs de la guerre, qui avait conduit les étrangers, non à la bataille, mais dans son pays ⁵²⁸ (car pendant la mêlée il resta en observation ⁵²⁹ dans le château avancé de Münchenstein ⁵³⁰), Burkhard Mönch de Landscrone ⁵³¹, chevauchant avec d'autres chevaliers et gentilshommes au milieu de ces grands cadavres ⁵³², aperçut un héros agonisant ⁵³³, crut lui rendre les derniers momens

ciennes dont l'illustration se trouve circonscrite dans une circonférence de quelques lieues. Les grandes actions seules donnent de l'intérêt à de pareilles recherches. D. L. H.

⁵²⁶ *Documens présentés aux arbitres 1446.*

⁵²⁷ *Tschudi* 425. Ces atrocités sont conformes aux mœurs d'alors (t. V, p. 376), et prouvent seulement que la noblesse ne l'emportait pas sur les paysans en humanité. = Voici quelques traits qui peignent cette époque. Les gentilshommes et la soldatesque enfermés dans le château de Farnsbourg commettaient envers les Bâlois des cruautés inouïes. La femme d'un pauvre soldat, leur prisonnier, n'ayant apporté que la moitié de la rançon exigée, ils coupèrent la tête à son mari, en sa présence. Elle mit les mains sur ses yeux pour ne pas voir ce spectacle; ils les lui ôtèrent pour la forcer à regarder le cadavre. Un autre pauvre paysan n'ayant pu leur donner tout ce qu'ils demandaient, ils lui coupèrent les mains sous les yeux de sa femme, les mirent dans un panier qu'ils l'obligèrent de porter à Liestal. *Ochs, Hist. de Bâle*, III, 327, 328. C. M.

⁵²⁸ Il ne fut capitaine que pour ce fait, selon *Schamdocher*, qui du reste raconte ces événemens d'une manière inexacte.

⁵²⁹ Probablement auprès du dauphin, afin de lui servir à tout événement de guide par les chemins qu'il connaissait.

⁵³⁰ *Déposition d'Ehrenfels devant l'official*. George de Knöringen était aussi auprès de lui.

⁵³¹ Seigneur hypothécaire de Landesehre et seigneur d'Augenstein (*Leu*); il tirait ordinairement son nom de la seigneurie de Landscrone. *Relation dans Schiller*, p. 4002.

⁵³² *Bullinger* : « Ils contemplèrent ces corps vigoureux. »

⁵³³ Du capitaine Arnold Schik, d'Uri, dit-on. *Schmid*, II, 98.

plus amers par des outrages et s'écria avec des éclats de rire : « Nous nous baignons aujourd'hui dans des » roses. » La colère ralluma la vie du héros expirant : « Avale une des roses, » s'écria-t-il, lançant avec vigueur et adresse⁵³⁴ une pierre au chevalier qui avait levé sa visière; la pierre lui écrasa les yeux, le nez et la bouche. Privé de la vue et de la parole, messire Burkhard tomba de cheval; en proie aux souffrances, il attendit la mort pendant trois jours⁵³⁵, et il ne fut point déposé dans la sépulture de ses pères⁵³⁶.

Supérieur en pareille matière aux préjugés et accoutumé à ne pas estimer les hommes d'après leur nom et les circonstances accidentelles, mais d'après leur personne et leur mérite, n'oubliant pas au milieu des événemens du jour les vicissitudes du sort, le dauphin jura n'avoir jamais vu de tels hommes ni remporté une victoire semblable qui le réduisait à déplorer non-seulement une perte considérable de ses troupes, mais encore la ruine de l'ennemi⁵³⁷. Dammartin, Sancerre, tous les chefs et les conseillers, les pères et les hommes d'affaires du concile de Bâle⁵³⁸, que le sort avait si diversement rassemblés dans ces lieux des extrémités de l'Europe, payèrent un tribut unanime d'admiration

⁵³⁴ Comme celui qui dans Bâle lança à Werner de Staufen une pierre qui l'atteignit au flanc et le désarçonna. *Déposition d'Ehrenfels*.

⁵³⁵ *Schamdocher*; *Hallwyl*; *Relation dans Schilter*; *Tschudi*; *Bullinger*; tous les historiens de cette bataille.

⁵³⁶ *Wurstisen*, 406.

⁵³⁷ Dans *Schilter*, 1002. *Tschudi* : « Il souhaita plusieurs fois qu'ils fussent encore en vie et servissent sous les drapeaux de son père pour une forte solde. Il déclara sur sa conscience qu'il n'avait jamais ouï parler d'un peuple plus dur et qu'il ne voulait pas le tenter davantage. »

⁵³⁸ *Tschudi*, 427. *Æneas* était à Nuremberg. *Duclos* I, 44.

aux héros suisses, de sorte que leur nom, vainement outragé par les chevaliers souabes ⁵³⁹, grandit encore dans les pays étrangers*.

C'est là la journée de St-Jacques sur la Birse** que des historiens étrangers ont comparée, préférée même au combat des Thermopyles ⁵⁴⁰. En effet, elle commença par des fautes qu'une telle issue pouvait seule réparer ⁵⁴¹; la première imprudence ayant frayé à l'ennemi le chemin de la victoire et l'entrée du pays, les Suisses formèrent de leurs cadavres un rempart qui l'arrêta bien mieux que la plus forte muraille; la mort sur les rives de la Birse fut même plus glorieuse que la victoire sur les rives de la Sihl. Le succès est souvent accordé à la puissance, mais une pareille volonté ne l'est qu'à la vertu ⁵⁴². Que tous les peuples libres dont l'indépendance est menacée apprennent des héros de la Birse le secret de rester invincibles! Si nous avons été unanimes ⁵⁴³ à mourir ainsi, les étrangers

⁵³⁹ La chanson satirique des Autrichiens est dans *Tschudi*.

* Voyez *Appendice* note B.

** Les lecteurs curieux de plus de détails sur ce fait mémorable en trouveront dans *Ochs, Hist. de Bâle*, III, 319-385. C. M.

⁵⁴⁰ • Cedite, Thermopylæ : Basileam pugna celebrat

• Martia ; Germania cedite Grajugenæ :

• Hic major virtus , minor ut sit calculus ; hostis

• Gallus atrox armis , Persa ibi mollis erat.

Miroir d'honneur d'Autriche, p. 553.

⁵⁴¹ • Suitenses nulla res magis exstinxit quam magnanimitas , sive illa temeritas fuit. • *Aeneas*. L'insubordination est la perte de la victoire. *Tschudi*.


⁵⁴² La vertu se compose de sacrifices , et sa force consiste dans la résolution d'être à chaque poste et dans chaque cas ce que l'on doit être.

⁵⁴³ Dans le canton de Schwyz , près de Stanzstad et dans beaucoup

venus pour nous piller auraient fait un mauvais calcul*.

d'autres rencontres, quelques troupes et quelques hommes de notre temps ont combattu en descendans de ces héros.

* Sans doute : mais avant tout il fallait que tous les Suisses devenus égaux fussent bien persuadés qu'ils combattaient, non pour des patri-ciens, mais pour une commune patrie. D. L. H.





CHAPITRE II.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS CONTRE ZÜRICH ET L'AUTRICHE.



Suites de la bataille. Paix conclue à Ensisheim avec les Français. On l'annonce à l'Empereur. Continuation de la guerre intérieure. — Guerre de Bâle. La noblesse expulsée en partie. Le château de Rheinfelden. — Guerre suisse. Combat près de Wollerau. Exploit près de Wigoltingen. Bataille de Ragaz. Projet contre Bade. — Situation des affaires. Commencement des négociations. Congrès de Constance. Préliminaires de la paix. Négociations à l'intérieur. Prononcé d'Argun. Suite des négociations. Prononcé de Bubenbergh.

[1444 — 1450.]

* Tandis que près de Bâle les cadavres des nobles étaient rassemblés dans des sépultures du voisinage¹, les simples guerriers, brûlés dans des maisons ou en

* D'après le droit de la guerre et en signe de victoire, le Dauphin resta sur le champ de bataille jusqu'au troisième jour. Là il créa chevaliers quelques Allemands, enchantés que ce prince fût venu dans leur pays. Mais leur joie se modéra bientôt. Il leur fit si honnêtement payer leur chevalerie qu'au bout de huit jours il n'en restait plus un seul auprès de lui. Les Allemands exercèrent leur vengeance même sur les cadavres des Confédérés : ils leur ouvraient le cou ou leur arrachaient la gorge. Les Armagnacs eux-mêmes les en accusèrent du moins. *Ochs* III, 385, 386. C. M.

¹ A Arlesheim, Rheinach, Esch. *Wurstisen*.

grands monceaux², et que des ordres religieux, des magistrats, des femmes de bourgeois sortaient en grand nombre de la ville, sur l'offre de Louis, pour ensevelir les héros suisses dans le sol doublement sacré où ils étaient morts, ou ailleurs en terre sainte³, et afin de sauver ceux qui respiraient encore⁴, les Bernois et les Soleurois rappelèrent leurs troupes campées devant Zurich et Farnsbourg. Un bruit qui se répandit leur fit craindre que les principales forces de la France et de la Bourgogne, sous les ordres de Charles et de Philippe, ne s'approchassent de leurs propres frontières. Au camp de Farnsbourg on attendait le retour des quinze cents hommes envoyés pour reconnaître la position, lorsque des paysans fugitifs, dont les Armagnacs et leurs compagnons avaient dévasté les villages⁵, apportèrent de nuit la nouvelle de la bataille, du massacre, et du nombre prodigieux des ennemis. A ce moment, étourdis par la douleur, entraînés par la crainte, rompant tout ordre, tous remontèrent en courant le Grimenthal⁶, du côté du Hauenstein et de Hombourg avec une si grande précipitation qu'ils n'écoutèrent point les Lucernois⁷ qui les exhortaient à sauver leur artillerie et celle de Bâle⁸, à régulariser

² *Tschudi*. *Faber* mentionne aussi ce fait, mais il l'attribue aux Suisses, contrairement à tout l'ensemble des circonstances.

³ Près d'une chapelle devant la porte d'Aeschen dans la ville. *Bruckner*.

⁴ *Tschudi*, 32; *Münster*, 150.

⁵ *Déclaration de Jean Knöbel, intendant du prévôt du chapitre d'Andlau. Bruckner*, 2553.

⁶ La route par Zeglingen; celle du Bukten était alors encore plus mauvaise.

⁷ Plus éloignés de la frontière, ils n'étaient pas immédiatement exposés au danger.

⁸ *Wurstisen*.

et à couvrir leur retraite. Thüning de Hallwyl⁹ se hâta¹⁰ d'écrire ces faits à Zurich; son courrier, soigneusement instruit, entra dès le second jour¹¹ de bon matin dans la ville sans être aperçu. Sur-le-champ, toutes les cloches, grandes et petites, muettes depuis plusieurs semaines, furent mises en branle à la fois, et les gardiens de toutes les tours firent retentir trompettes et timbales; des chants de joie animèrent toutes les rues de la ville¹². Ce bruit frappa les assiégeans, qui en ignoraient la cause; ils distinguèrent dans les insultes et les railleries des soldats les noms de la Birse et de Farnsbourg¹³. Au milieu de cette inquiétude le courrier de Bâle les surprit avec la nouvelle de la mort glorieuse de l'armée. Les cris de désespoir et d'admiration se confondaient encore quand le courrier de la ville de Berne annonça l'approche de toutes les forces de la France et l'ordre d'un prompt retour. Les Suisses des cantons intérieurs représentèrent en vain que la levée prématurée du siège augmenterait le courage des ennemis et que la guerre contre Louis ou son père serait bien plus dangereuse, l'armée une fois dissoute. L'incertitude sur les périls dont on était

⁹ Rechberg, selon *Edlibach*, ce qui n'est pas exact.

¹⁰ Le fond de la relation est conforme à la vérité; dans les détails se retrouve l'exagération des premiers bruits.

¹¹ Vendredi matin. De Seckingen à Zurich il y a environ douze lieues.

¹² Se pavaner, boire et manger, figurer et chanter à haute voix. *Edlibach*.

¹³ Quelques-uns, poussés par la curiosité, coururent vers la ville (*Edlibach*) et demandèrent : « Combien coûte chez vous une bouteille de vin, que vous êtes si joyeux ? » Réponse : « Ce que coûte devant Farnsbourg une bouteille de sang. » *Ballinger*. — Les Zuricois criaient aux Suisses par-dessus les murailles : « Allez à Bâle pour saler de la chair ; cherchez vos gens qui ont été tués. » *Ochs*, III, 390, C. M.

menacé par la France, l'Allemagne et la Bourgogne, fit prévaloir le parti de ne pas attendre que la dévastation du territoire de Berne et de Soleure et le trouble qui en naîtrait permissent à l'ennemi de couper les vivres destinés au camp, et de l'épuiser en le forçant de combattre tout ensemble Zurich et les Armagnacs; on résolut donc de retourner en aussi bon ordre que possible dans les villes et les Cantons, afin de rassembler de nouvelles forces et de se tenir prêt à tout événement. L'artillerie des Bernois et des Lucernois fut transportée par la Limmat à Bade. Les bannières de Berne et de Soleure campèrent dans une position centrale près de Lenzbourg en Argovie¹⁴. Les troupes des autres Cantons passèrent la Sihl, l'Albis, la Rebst, et se séparèrent près de Wettschwyl; celles de Zoug et de Lucerne prirent position, le reste retourna dans les Cantons. L'arrière-garde, voyant les assiégés disposés à faire une sortie, ne leva pas entièrement le camp, mais laissa dans les tentes des objets importants et des objets superflus¹⁵; elle rompit ses rangs dans la montagne, l'ennemi l'en punit par une défaite méritée¹⁶.

Peu de jours après la bataille de St.-Jacques, le dauphin reçut par la médiation du duc Louis de Savoie¹⁷ une députation composée de deux cardinaux, de l'évêque de Bâle, du bourgmestre Jean Rot, du tribun André Ospernelle et d'autres hommes considé-

¹⁴ D'après la lettre écrite de là trois jours après. *Schmid, Hist. d'Uri*, II, 101.

¹⁵ Cartes, dés, arquebuses, argent. *Bullinger*.

¹⁶ 60 hommes. *Id.*

¹⁷ Fils du pape élu par le concile.

rés¹⁸ ; elle le pria , au nom du concile et de la ville , d'épargner à Bâle un traitement hostile et injuste. Comme il leur montrait de la bienveillance et leur assurait qu'il ne marchait contre les Suisses que pour secourir la maison d'Autriche , on parla de ce peuple , de son invincible bravoure , de sa pauvreté , de son pays sans routes , de telle façon que Louis résolut en lui-même de ne pas continuer la guerre ; il crut avoir rempli sa mission en faisant lever les sièges de Farnsbourg et de Zurich. Tandis que l'évêque se rendait en hâte à Villingen pour obtenir une déclaration semblable du duc Albert , chargé par son frère , le roi romain , de l'administration de l'Autriche antérieure¹⁹ , le dauphin se retira dans la haute Alsace , à Einsisheim. Son armée ; renforcée²⁰ par de nouvelles troupes dont la France venait de se débarrasser , fut répartie en fortes divisions²¹ depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'au Jura suisse , le long des Vosges et dans l'Alsace jusqu'à Strasbourg. Ses bataillons , qui passèrent le Rhin entre Laufenbourg et Waldshut²² , envoyaient des chiens à

¹⁸ *Brukner.*

¹⁹ *Hist. de l'Autriche antérieure* II , 453 (fondée généralement sur les chartes , suivant l'usage de saint Blaise) : du 2 au 4 septembre le pays fut confié aux soins d'Albert ; le 2 arriva l'évêque ; sa mission coûta 33 florins 7 schelings.

²⁰ Alors arriva Matthias God (Matago) avec 4,000 Anglais. *Schiltner*, 947.

²¹ *Listes* publiées par *Schiltner*, 923 et 1005, 1006. D'après la première il y avait encore en Alsace 29,580 chevaux ; d'après la seconde, plus complète , 38,800.

²² Sous les ordres de Commercy , d'après *Wurstisen* ; sous ceux de Montgomery , d'après une relation publiée par *Schiltner*, 1002. = Avec l'aide de la noblesse autrichienne , ces troupes occupèrent Rheinfelden , Seckingen , Waldshut et Lauffenbourg. Elles se comportèrent si modes-

la découverte des habitations éparses dans la forêt Noire²³ ; ils pénétrèrent dans le Schönauerthal²⁴ ; mais les fossés, les abattis d'arbres, les vigoureux paysans de la forêt les engagèrent à retourner sur leurs pas²⁵. Partout sur le sol allemand l'habitant de la campagne, économe et sage, leur était opposé ; les seigneurs, au contraire, les appelaient ; jusqu'au fond de la Bavière, les nobles cherchèrent à terroriser bourgeois et paysans à l'aide des Armagnacs²⁶. Mais leurs légions ressemblaient bien plus à une horde demi-nue²⁷ de barbares affamés qu'à une armée régulière et belliqueuse²⁸.

tement pendant huit jours que les habitants, tout réjouis, croyaient avoir déjà mis à leurs pieds la ville de Bâle. Les populations de ces villes voulurent aller au-devant d'elles avec le Saint-Sacrement, disant que c'étaient des envoyés de Dieu. Mais les Français ne justifèrent pas cette opinion : vaisselle, linge, meubles, habillemens, ils enlevèrent tout ; ce qu'ils ne purent emmener, ils le jetèrent dans le Rhin. Maint bon père de famille fut ruiné. Les femmes s'écriaient avec amertume : « Voilà vos envoyés de Dieu ! » *Beinheim; Ochs*, III, 391. C. M.

²³ De même que des voyageurs. *Schilter*, 932 : « Ils donnaient la chasse aux gens dans les forêts comme à du gibier. »

²⁴ *Hist. de l'Autriche antérieure*, II, 150. On voit dans une chapelle au milieu de la vallée un tableau monumental.

²⁵ Dans *Schilter*, 1002 et ailleurs.

²⁶ *Burkhard Zengg, Chronique d'Augsbourg* : le jeune duc Louis avait invité chez lui près de 200 Armagnacs ; ils étaient auprès de lui à Ingoldstadt. *Oefelein* I, 274.

²⁷ « Le quart d'entr'eux avait à peine une cuirasse ; pour un homme bien équipé, trois ou quatre ne l'étaient point du tout : ils étaient sans aucune arme ; sans souliers, ni culottes, ni chapeaux, en méchans et sales vêtemens ; comme d'autres bandits, ils n'avaient que ce qu'ils gagnaient par le meurtre et par le pillage. » *Vieille relation dans Schilter*, 931 (afin qu'on n'attribue pas ce tableau à un écrivain moderne).

²⁸ « Quand de vigoureux compagnons les attaquaient hardiment, ces misérables prenaient la fuite ; une partie d'entr'eux se laissaient assommer comme une vache attachée. » *Ibid.* 932.

Ces sauvages étaient avides de vêtemens²⁹, de nourriture et surtout d'argent³⁰. Aucun acte d'inhumanité ne leur paraissait trop cruel pour satisfaire leur cupidité³¹; ils assouvissaient avec la dernière brutalité leurs passions charnelles³². La soumission ne sauvait personne; ils vexaient avant tout ceux qui les avaient appelés³³. Privé de tout sentiment de convenance et d'équité, sans crainte de Dieu ni des hommes, chacun d'eux ne connaissait qu'une loi, son plaisir, qu'un moyen, la jouissance présente.

En s'expliquant sur les causes de la guerre, les Français changeaient de langage suivant les circonstances et les personnes³⁴; ils ne varièrent pas moins dans leurs négociations avec Bâle qui eurent lieu dans

²⁹ « Dès qu'ils faisaient un prisonnier, ils lui ôtaient son habit, ses culottes et ses souliers, et prenaient tout ce qu'il avait de bon sur lui. » *Ibid.* 924.

³⁰ « Ils se permettaient tout pour obtenir des contributions. » *Ibid.* où l'on trouve une multitude d'exemples.

³¹ « Ils les tourmentaient et martyrisaient horriblement. Si quelqu'un ne leur apportait rien, ils découpaient son corps en courroies; ils rôtaient quelques paysans. » *Ibid.* 1006.

³² « Ils violentaient même des femmes en couche et des lépreuses; ils liaient par les mains et les pieds les vierges qui se tordaient de douleur, et en abusait l'un après l'autre: ils commirent des horreurs qu'il serait dégoûtant de décrire. » — Ils firent périr, pendant l'hiver de 1444 à 1445, plus de vingt mille personnes; mais ils perdirent, en revanche, près de dix mille des leurs. A leur départ, ils brûlèrent tous les couvens, les églises et les villages qu'ils trouvèrent sur leur route. Voy. *Ochs*, III, 423-429. C. M.

³³ « Ils n'épargnaient rien: peu leur importait qu'une ville ou un château eût une sauve-garde ou non; ils vivaient selon leur bon plaisir, comme seigneurs et maîtres. » *Ib.* 925. On en trouve de nombreux exemples p. 916-932.

³⁴ *Æneas Sylvius*: « Non quod ita esset, sed quod favorem ob eam causam se putabat habiturum » (*le Dauphin*).

Altkirch³⁵. D'abord ils demandèrent d'une manière menaçante mais vague une satisfaction conforme à la dignité du dauphin, parce qu'un jour qu'il passait à cheval, on avait tiré un coup d'arme à feu de la ville. Ensuite l'alliance des Bâlois avec les Suisses³⁶ semblait dictée par la haine contre la noblesse, dont la France avait épousé les intérêts. Les députés ayant exposé que la ville, éloignée de tout esprit de parti ou d'hostilité, n'avait eu en vue que sa légitime défense, la négociation fut continuée dans Bâle même³⁷. Tout-à-coup survint une proposition inattendue. « Non seulement, » dit-on, « le dauphin assure cette honorable cité de toute sa clémence, mais on se souvient, » d'après les anciennes chartes³⁸, que les rois de France ont été de tout temps les protecteurs de Bâle; le renouvellement de ce rapport contribuera beaucoup à consolider et à augmenter la prospérité de la ville; quand le dauphin aura reçu l'hommage, il confirmera les franchises de Bâle, et lui en octroiera de plus grandes qui la rendront plus florissante encore. » La bourgeoisie ne se laissa ni éblouir par un avantage apparent, ni effrayer par quarante mille ennemis dans le voisinage et par leurs partisans au sein de la ville³⁹; elle se montra résolue à maintenir ses anciens rapports

³⁵ Rapport sur cette négociation dans la *Missive du bourgmestre et du conseil de Bâle au roi romain*; feria sancta post. Mich. 1444, dans R. J. Muller, *théâtre sous Frédéric V*, p. 232.

³⁶ *Alliance avec Berne et Soleure*; ci-dessus t. V, p. 246 et 247.

³⁷ Devant les cardinaux du saint concile et quelques pères et en présence de nos honorables amis, conseillers de nos confédérés de Berne et de Soleure (extrait de la missive n. 35). Le 6 septembre.

³⁸ Investigations et rôles. Il s'agit là des temps carlovingiens: la force seule peut donner de la puissance.

³⁹ Il en sera question plus tard; c'étaient des nobles.

avec l'Empire germanique et avec l'évêque, ainsi que ses droits et sa constitution. Les négociateurs français déclarèrent que cette réponse blesserait le dauphin et ne l'empêcherait pas de contraindre les Bâlois, par le déploiement de toutes les forces de la France, à faire sa volonté. Sans autre secours que celui qu'ils pouvaient espérer de Berne et de Soleure⁴⁰, les Bâlois persistèrent à repousser de telles prétentions*.

Les électeurs, les princes et les États du Saint Empire romain étaient assemblés à Nuremberg auprès du roi⁴¹. Frédéric ouvrit la diète par des plaintes et des gémissements sur le malheur des pays situés au pied des Alpes, long-temps désolés par la révolte des Suisses⁴², maintenant entièrement ruinés par la formidable armée des Armagnacs; ces circonstances, ajouta-t-il, exigent d'un côté du secours, de l'autre une ambassade au dauphin. Un grand nombre de seigneurs promirent le secours contre les Suisses⁴³, que l'on croyait effrayés et affaiblis; le cardinal Pierre de Schaumberg, évêque d'Augsbourg, se chargea de l'ambassade à Einsisheim avec quelques conseillers autrichiens de sa confiance⁴⁴. Au lieu d'une réponse, il ramena le chevalier Jean de Finstin-

⁴⁰ Nous avons été laissés sans consolation, excepté de la part de la Confédération. *Missive des Bâlois à l'ammestre et au conseil de Strasbourg*. St.-Thomas apôtre, 1444; dans Schilter et Muller.

* Ochs, III, 394-400 donne de plus amples détails sur cette négociation; elle se termina par une trêve de vingt jours, du 19 septembre au 9 octobre. C. M.

⁴¹ Description de cette diète dans Muller, 206-261.

⁴² Dans la *Relation* publiée par Schilter, p. 936.

⁴³ *Ibid.*; comparez Schmid, *Hist. d'Uri*, II, 101; voy. aussi ci-après.

⁴⁴ Ulrich de Rechberg et le docteur Jean d'Aich. Muller, 249. Fugger (Miroir d'honneur, 555) y ajoute un de Waldsée.

gen⁴⁵ en qualité d'envoyé. Louis l'avait chargé d'exposer l'objet de sa mission, non en secret⁴⁶, mais devant toute la diète d'Empire. « Le fils aîné du roi de France, dit-il, est venu dans les pays allemands avec de grandes forces, mais à la demande du chef de l'Empire germanique, ensuite de traités formels, non d'un malentendu. Il a été convenu que les Français réduiraient les Suisses à l'obéissance; le roi Frédéric leur devait l'entretien et le logement; ce que l'Autriche a perdu du côté des Alpes, les Français doivent le reconquérir au profit du duc Sigismond; ce prince épousera une princesse française. Le dauphin a vaincu les Suisses dans une bataille dont les conséquences sont incalculables; mais le roi romain n'ayant pris aucune mesure, ils ont dû pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Toutefois le dauphin observera le traité, sans grever les Etats de l'Empire, si, pour les frais de la guerre entreprise en faveur du duc Sigismond, on lui abandonne le trésor laissé à ce duc par son père et demeuré intact à Inspruck. » Le roi Frédéric, blessé par cette révélation d'un traité secret⁴⁷, fit faire à l'envoyé du dau-

⁴⁵ *Missive des députés de Strasbourg à l'ammestre; Schilter, 981.* Finsingen connaissait les deux langues et les deux pays; c'était ordinairement lui qui conduisait les étrangers dans l'Allemagne, sa patrie.

⁴⁶ Il cherchait à le compromettre aux yeux de l'Empire. « Nous voyons que cette affaire a été commencée secrètement à Francfort, lorsque le Roi y était, mais que notre seigneur le Roi a pris sa résolution de lui-même, sans ses conseillers et sans les princes. » *Rapport des députés de Strasbourg à l'ammestre Schalk, dans Schilter, 981.*

⁴⁷ « Il rougit un peu » dit S. J. Muller, 219. Il paraît que Frédéric ne commença pas par l'aveu qu'il fit faire ensuite sous forme d'explication. Une excessive discrétion amène de semblables embarras; elle est souvent cause qu'on méconnaît même de bonnes intentions.

phin par le margrave Albert de Brandebourg ⁴⁸ la contre-déclaration suivante : « Dans la guerre difficile que » le chef du Saint Empire soutient sans secours depuis » trois ans, non-seulement dans l'intérêt des biens patrimoniaux de l'Autriche, mais pour la défense de » la ville impériale de Zurich et pour la sûreté de la » noblesse allemande, Sa Majesté a, sans contredit, » demandé au roi de France un secours de cinq mille » hommes, auxquels elle s'est engagée à fournir l'entretien et les quartiers ; à l'occasion de cette négociation » un mariage a été arrangé. Mais tout s'est passé autrement que la loyauté allemande ne devait s'y attendre. Au lieu de cinq mille hommes de troupes auxiliaires, une horde de quarante mille s'est jetée, moins » sur les Suisses que sur l'Empire pour le piller ⁴⁹. » Une fois on a déployé de l'énergie contre les Suisses, » dont la folle audace a forcé le dauphin au combat ⁵⁰ ; » mais ce prince s'est aussitôt tourné contre des pays » inoffensifs, qui ne pouvaient s'attendre à cette attaque, et, tandis qu'on traitait hostilement un pays » ami, on négociait avec les Suisses. Sa Majesté Impériale n'a pas l'habitude de rompre arbitrairement ses » relations. Autant il importe à tous les États d'arrêter » les progrès de la Suisse, autant l'Empereur est obligé de mettre à la charge de l'Empire ses engage-

⁴⁸ Principal commissaire et, dans les affaires de l'Empire, plénipotentiaire de l'Empereur.

⁴⁹ Le roi d'Allemagne, dans une *lettre* adressée ensuite de ces événements au roi de France (Neustadt, après Thomas, dans *Schilter*, 944), se plaint nommément au sujet de Metz, de Toul et de Verdun ; il faut y ajouter d'après *Fugger* (l. c.) Montbéliard et les villes d'Alsace.

⁵⁰ « Nous avons pris plaisir à un pareil service, qui était un bon commencement d'affection fraternelle. » *Lettre* n. 49.

» mens personnels⁶¹. Mais il exige que, de leur côté ,
 » les Français se conforment au traité ; sinon , élec-
 » teurs , princes , États concerteront avec le chef de
 » l'Empire des mesures communes contre un malheur
 » commun⁶². Enfin il est contraire aux usages de la
 » maison d'Autriche , dans la simple prévision du ma-
 » riage d'un prince encore mineur⁶³, de livrer d'a-
 » vance son patrimoine à des mains étrangères. » Cette
 déclaration convainquit les princes que la noblesse
 avait entraîné l'Empereur à de fausses démarches et
 qu'elle s'était adressée mal à propos aux Français, qui
 avaient fait sentir la supériorité de leurs forces avec
 une si dangereuse insolence que toute autre considéra-
 tion devait céder à la nécessité d'une défense com-
 mune. L'électeur palatin fut nommé général en chef
 des troupes de l'Empire⁶⁴ avec des pouvoirs si étendus
 qu'en cas de besoin , sans égard à l'échelle des contin-
 gens , il pouvait requérir les États les plus rapprochés
 de mettre sur pied toute leur armée⁶⁵. Il fixa aussitôt
 le jour du départ, le lieu du rendez-vous, la propor-
 tion des fournitures⁶⁶. Les envoyés français perdirent
 l'espoir de remplir leurs vues intéressées en divisant

⁶¹ Les conseillers du dauphin ont demandé où ces troupes devaient camper ; le roi a répondu : « Dans ses domaines et non sur le territoire de l'Empire. » *Rapport des Strasbourgeois*, 988.

⁶² *Matius*, 944.

⁶³ Sigismond était né en 1427 ; la princesse mourut avant le mariage.

⁶⁴ *Décret de sa nomination* ; *Francf.* après Mich. dans *S. J. Muller*, 220.

⁶⁵ *Pouvoirs* ; *Heidelb. fer.* 3^e St.-Gall. ; *ibid.* : « Nous vous requérons au nom du roi romain et de l'Empire, et nous vous prions expressément et amicalement de notre part. »

⁶⁶ *Ordre au sujet de la barricade de chariots. Ibid.*

l'Empereur et l'Empire : l'esprit public sauva le pays ⁵⁷.

Le dauphin, sans rien entreprendre, se contenta de nourrir son armée le plus long-temps possible aux dépens de l'Allemagne; bien des princes lui parurent être moins à l'abri d'une influence étrangère que peu préparés à la subir, attendu qu'on les avait négligés jusqu'à ce jour; il s'efforça donc d'en rallier quelques-uns à la France par des relations plus étroites. Les Suisses étaient difficiles à vaincre, dangereux à provoquer; ils présentaient peu de chances de gain, beaucoup de chances de perte: il leur offrit la paix.

Elle fut l'objet d'une diète tenue à Zofingue⁵⁸. Ce qui, dans cette première négociation, servit à leur but, la conservation de leur indépendance, ce fut, outre leur bravoure et leur pauvreté, outre l'avidité et la défiance des puissances alliées, l'influence du duc de Bourgogne, qui désirait qu'ils ne fussent ni autrichiens ni français. Il l'exerça par l'intermédiaire de Neuchâtel et Valangin, sans paraître lui-même, sans s'exposer au danger d'offenser l'Empereur ou le Roi. Jean, de la famille des comtes de Fribourg⁵⁹, héritiers de Zæringen, était seigneur de Neuchâtel⁶⁰; il portait la Toison d'Or; dans la vigueur de ses jeunes années, avant d'être sujet à la goutte, il remplit les fonctions de lieutenant de la Bourgogne. Dans Valangin régnait le comte Jean, de la maison d'Arberg⁶¹, alors ré-

⁵⁷ On pouvait encore dire avec orgueil : • Hactenus nullum impune Germaniam lacesisse. • *Mutius*, 941.

⁵⁸ *Wurstisen*, 409.

⁵⁹ T. II, p. 33.

⁶⁰ T. IV, p. 405 et 406.

⁶¹ *Ibid.* p. 406 et suiv.

concilié avec le comte de Neuchâtel, à la famille duquel il se trouvait allié; cousin de Beaufremont, de Vergy, la plus haute noblesse de la Bourgogne; l'un des douze seigneurs qui brillèrent dans le célèbre tournoi près de l'arbre de Charlemagne, où, rivalisant de force et d'adresse, il courut onze fois contre Louis de la Basine, à Brumette. Ces deux comtes, combourgeois de Berne, travaillaient pour leur propre repos à la pacification de la Suisse. Si les forces réunies de l'Allemagne éloignaient tout-à-coup les Français des chemins que Finstingen leur avait montrés; si la Haute-Bourgogne, bien défendue par Philippe⁶², refusait le passage; si une armée suisse couvrait les frontières bernoises, il ne restait au dauphin pour retourner en Dauphiné que l'évêché de Bâle, le comté de Neuchâtel⁶³, l'Helvétie romande et la Savoie, à supposer que, sous prétexte de prendre du service dans le Milanais⁶⁴, ses hordes ne se répandissent pas dans les plaines d'Italie. Cette situation des choses ne pouvait être indifférente à un prince inquiet pour son pays⁶⁵.

Grâce à la médiation de ces seigneurs, la Suisse fut mise à l'abri des Armagnacs, et le dauphin, à l'abri de

⁶² *Olivier de la Marche.*

⁶³ Par là le sire de Valangin aurait aussi été compromis, obligé qu'il était de marcher avec le comte de Neuchâtel.

⁶⁴ On trouve dans *Schilter*, 967, une *Missive de Bâle à Strasbourg*, fer. 4^e p. Palmar, 47, où il est question de la négociation du duc Philippe Visconti demandant le secours du dauphin contre Venise et l'instituant héritier de Milan.

⁶⁵ Car en tous lieux « ils faisaient moult des maux. » *O. de la Marche.* Aussi, lorsque Milan demanda le passage en leur faveur, les Suisses s'excusèrent, disant : « qu'il fallait traverser l'eau (le lac des Quatre Cantons), et d'étroits défilés (le St.-Gothard) où une armée nom-breuse ne saurait passer. » Même *Missive*.

Deux mois après le désastre de St-Jacques, pendant les violences incessantes de la guerre autrichienne et intérieure, la fermeté suisse obtint du dauphin, campé non loin de la frontière avec quarante mille hommes et des généraux expérimentés, cette paix conclue sur le pied d'une honorable égalité entre la France et la Confédération, qui ne fit aucun sacrifice. Car alors que les grandes menaces et les propositions insidieuses aboutirent à la réclamation d'une somme d'argent considérable, alors que le pape Félix et mainte autre ville jugèrent nécessaire de faire à la paix un semblable sacrifice, tous les Confédérés, Bâle excepté peut-être⁷⁶, déclarèrent qu'ils ne donneraient aux Français ni maille ni denier⁷⁷.

Le siège de Zurich levé, les Confédérés, tantôt avec leurs forces réunies, tantôt par divisions, campaient entre l'Argovie⁷⁸ et le pays de Sargans, et défendaient des avant-postes qu'on ne pouvait pas facilement leur enlever⁷⁹; de là⁸⁰ ils attaquaient les personnes et les propriétés de l'ennemi. Le lac de Zurich était

nommé pas de Fontaines; à la place de Bois-Rouge il a « de Bons, de Roguets » et Schmid « Boivogues. ») = Le traité fut rédigé en latin; il n'a été publié en entier que dans la *Collection*, assez rare aujourd'hui, des traités avec la couronne de France (*Sammlung der vornehmsten Bändnissen*, u. s. w. Bern. 1732, 8°); il est signé : « Loys. Per Dominum » Delphinum in suo Concilio, in quo erant Domini de Bueil, de » Chatillon, d'Estissac, de Malicorne, de Fontaines, de Boisrogues, et » pluribus aliis præsentibus. Poitiers. » C. M.

⁷⁶ *Wurstisen* : « Quelques-uns rapportent qu'ils ont payé au dauphin » une somme d'argent. On parle quelque part de 12,000 florins.

⁷⁷ *Tschudi*, II, 430.

⁷⁸ A Lenzbourg. *Schmid*, *Hist. d'Uri*, II, 104, d'après la lettre de sommation de Henri de Bubenberg.

⁷⁹ Ils abandonnèrent Régensberg. *Tschudi*, II, 431.

⁸⁰ De Pfaffikon, de Grüttingen. *Ibid.* 432.

silloné par leurs embarcations⁸¹; ils le dominaient au moyen de l'Escargot de Schwyz, radeau couvert monté par plus de soixante-dix hommes et pourvu de canons⁸². La guerre fit perfectionner la construction des barques, fort ancienne branche d'industrie sur le lac de Neuchâtel⁸³. Une seule fois, près d'Erlibach, à l'époque des vendanges, Jean de Rechberg mit à profit leur téméraire sécurité, alors qu'ils s'étaient éloignés de leurs barques et de leur artillerie⁸⁴; mais leur courage et leur présence d'esprit effrayèrent le vainqueur; il se retira en toute hâte, de peur qu'on ne lui coupât la retraite. Le pays de Sargans, où le comte Henri avait conservé avec l'Autriche, Schwyz et Glaris des relations fort anciennes mais difficiles à concilier⁸⁵, fut conquis sans résistance par les Autrichiens pendant que les Glaronnais assiégeaient Zurich; ils l'abandonnèrent tout aussi promptement à l'approche de la bannière de Glaris. La conduite du comte dans cette occasion lui fit craindre que les vainqueurs ne l'expulsassent: tandis qu'il n'hésita pas à ouvrir à leurs ennemis le passage du Rhin et son pays, il estima contraire à la neutralité de leur donner à eux-mêmes un avertissement ou de leur rendre Walenstadt, leur propriété hypothécaire, qu'il ne voulait pas défendre. Dans la

⁸¹ Ils vendangeaient le vignoble. *Ibid.* 433.

⁸² Il stationnait à Pseffikon. *Ibid.*

⁸³ Le « præfectus ratiariorum » d'Yverdon est mentionné dans des inscriptions. Une charte de Louis de Savoie de 1444 dit qu'il fit couper des sapins et des chênes pour construire des barques sur le lac d'Yverdon.

⁸⁴ Le 13 octobre; toutefois ils ne perdirent pas 170 hommes comme le prétendit l'ennemi (*Bullinger*); cette perte eût été sensible, et l'on saurait les noms d'un plus grand nombre de tués; la perte fut de 16 selon *Tschudi*, ou de 21 selon *Tschachtlan*.

⁸⁵ T. V, p. 181, 182.

suite il leur fit demander un sauf-conduit par ses fils, innocens de sa faute⁸⁶. Une assemblée générale se tint à Mels⁸⁷. Les Glaronnais cédèrent au vœu des amis qu'ils avaient dans ce pays⁸⁸ et se contentèrent de la déclaration que l'ennemi n'y rentrerait plus jamais.

Lorsque l'électeur palatin entreprit de défendre son pays contre les Armagnacs, le duc Albert, frère du roi Frédéric, assembla auprès de lui à Villingen, dans l'Autriche antérieure, une nombreuse diète de seigneurs et de chevaliers souabes, sous la présidence du sage et vaillant margrave Albert de Brandebourg. Les députés autrichiens déclarèrent que leur seul désir était d'assurer à l'Empire et à la maison d'Autriche la paisible jouissance de leurs droits respectifs ; mais ils regardaient encore comme propriété autrichienne⁸⁹ Schaffhouse, hypothèque rachetée de l'Empire⁹⁰, et les terres patrimoniales depuis long-temps perdues⁹¹. Cependant la haine invétérée des seigneurs et des chevaliers pour la liberté suisse et la Confédération ne cherchait, au lieu de motifs, qu'un prétexte, une lueur d'espérance. En peu de jours donc les Schwyzois et leurs Confédérés reçurent d'innombrables déclarations de guerre. Celle du margrave Albert⁹² fut accompagnée d'une autre de quarante-trois comtes et chevaliers de Franconie et de Souabe⁹³ alliés avec lui et dont

⁸⁶ Guillaume et George.

⁸⁷ *Tschudi*, II, 432.

⁸⁸ Conrad Méli à Flums ; Locher à Ragaz.

⁸⁹ *Rapport des députés Strasbourgeois à l'ammestre*, dans *Schiltler*, 916.

⁹⁰ T. IV, p. 202 et suiv.

⁹¹ On y avait renoncé à tout jamais. *Ibid.* 407.

⁹² *Ch.* dans *Tschudi*, prière et sommation au sujet du roi des Romains ; jeudi avant S. Denys ; voy. aussi n. 93-98.

⁹³ Le comte Frédéric de Helfenstein, Guillaume de Reckberg, che-

la plupart avaient à leur solde un certain nombre de mercenaires⁹⁴. Les deux frères Ulrich et Louis, comtes de Wurtemberg⁹⁵, au-dessus et au-dessous de la Staig⁹⁶, et soixante-quinze comtes, seigneurs et chevaliers, unis avec eux⁹⁷, déclarèrent la guerre dans le même temps. Ils furent imités par le margrave Jacques de Bade-Hochberg⁹⁸, que les menaces des Armagnacs empêchèrent absolument de se rendre à la diète de Villingen. Les grands des contrées et des châteaux voisins⁹⁹ firent de même : pour la première fois Pilgram de Höwdorf manifesta une haine implacable¹⁰⁰; alors

valier, Reinbold de *Wendlingen*, maréchal du margrave, Martin de *Waldensfels*, Jean de *Sékendorf*, deux *Eberstein*, George d'*Ostheim*, Didier d'*Uffess*, Conrad de *Knörringen*, Eberhard de *Lichtenstein*, etc.

⁹⁴ « Avec tous les valets qui sont d notre pain. »

⁹⁵ Les *ch.* dans *Tschudi*.

⁹⁶ Louis à Aurach, Ulrich à Stuttgart. *Crusius*, *chron. Souabe*, II, 55 et suiv.

⁹⁷ Avec Louis : le comte Sigismond de *Hohenberg*, Eberhard comte de *Kirchberg*, Wernher de *Zimbern*. Fry, Ulrich de *Rechberg* et de *Hohenrechberg*, chevalier, le vieux et le jeune Guillaume de *Welwart*, Conrad et Paul de *Stein*, Rod. de *Fridingen*, Michel de *Breitenlanden-berg*, Jost de *Hornstein*, etc. Avec Ulrich : le comte Ulrich de *Helfenstein*, le comte Jean de *Werdenberg*, seigneur de *Heiligenberg*, le comte Jean de *Sulz* (juge aulique), Eberhard *Truchsess de Waltpurg*, chevalier, Hugues de *Rechberg de Hohenrechberg*, chevalier, Thiébaud *Güss de Güssen-berg*, chevalier, Albert et Didier *Spæt et Hofmeister*, Jean *Truchsess de Bichishausen*, Frédéric de *Sachsenheim*, nommé le noir *Fritz*, Frédéric d'*Enzberg*, Jean *Stouffer de Blossen Stoujen*, Burkhard de *Stadion*, etc.

⁹⁸ *Déclaration de guerre dans Tschudi*; Brisach, lundi après Saint-Gall.

⁹⁹ Le comte Jean de *Tengen*, landgrave de *Nellenbourg* en Hégau et en Madach, seigneur d'*Eglisau*; le comte Henri de *Lupfen*. *Tschudi* II, 436.

¹⁰⁰ Fils de Henri, qui vendit, en 1443, le Rozberg, près d'Osterfingen, à deux lieues et demie de Schaffhouse! *Waldkirch*, *Chron. de Schaffh.* Les plus proches voisins devinrent les plus grands ennemis.

parurent les noms inconnus d'hommes qui en vue du pillage ou par complaisance pour des nobles avaient pris à leur solde quelques bandits¹⁰¹; l'un déclarait la guerre à Wyl en Thurgovie¹⁰²; un autre rompait avec Bâle¹⁰³; en réalité, ces gens - là s'armaient contre tous ceux que liait le serment des alliances suisses. La haine les rendait ingrats pour les bienfaits reçus, aveugles pour les bienfaits à venir : ainsi, Thuring d'Arbourg¹⁰⁴ et Wolfhard de Brandis¹⁰⁵, citoyens de Schwyz et de Glaris, bourgeois de Berne, payèrent par une déclaration de guerre la sollicitude avec laquelle ces cantons avaient appuyé pendant plusieurs années leurs prétentions à l'héritage de Tokenbourg; le comte Henri de Sargans lui-même, oubliant combien de fois ses combourgeois lui conservèrent son pays, ne rougit pas de rompre avec les Glaronnais, dont le tort avait été de ne pas le chasser¹⁰⁶. L'âme de cette ligue de la noblesse était Jean de Rechberg-Hohenrechberg; ce chevalier ne ressemblait point au sauvage Eptingen, qui faisait parfois crever les yeux à ses gens¹⁰⁷, ni au cruel et voluptueux

¹⁰¹ Listes de semblables gens dans *Tschudi*, II, 436.

¹⁰² Le bailli, le conseil et la commune de Frauenfeld, Jean Rod. de Landenberg à Greifensee, les Zum Thor. *Tschudi*.

¹⁰³ C'est à Bâle que fut adressée, selon *Tschachtlan*, la déclaration de guerre signée par Henri de Nösplingen, au nom de beaucoup d'autres. *Tschudi*.

¹⁰⁴ Baron de Schenkenberg.

¹⁰⁵ Outre Wolf et Sigismond, tous les trois de Brandis, hommes libres. *Déclaration de guerre* au bailli établi par Schwyz et Glaris dans le pays de Sargans; la veille de St. André. *Tschudi*, II, 439.

¹⁰⁶ *Déclaration de guerre* du comte Henri de Werdenberg, seigneur de Sargans et Sonnenberg, en qualité de « comte d'Empire; » veille de St.-André. *Ibid*.

¹⁰⁷ Götz Henri d'E. défend en 1440 à un de ses valets de comparaître

de Falkenstein, destructeur de Brougg, incendiaire de Bâle¹⁰⁸, barbare envers les hommes sans défense¹⁰⁹; il était, au contraire, fécond en expédients¹¹⁰ dans la guerre et dans les négociations, infatigable et prudent¹¹¹ dans les conseils; aussi les Confédérés ne déjouèrent-ils ses plans qu'à force de constance.

Les Suisses préservèrent leurs frontières de ces guerres et de bien d'autres encore¹¹² avec une vigilance si active, ils les défendirent si vaillamment qu'à proprement parler l'ennemi ne mit jamais le pied sur leur territoire, et que pendant cette longue guerre chaque année dix-huit mille charrues sillonnaient tranquillement leurs champs¹¹³. Trois fois les ennemis se portèrent de Zurich sur Bade; à la fin un stratagème sembla leur assurer la conquête d'une ville qui avait résisté à leurs béliers¹¹⁴ et à leur corps d'armée¹¹⁵. Un matin, au milieu d'un épais brouillard¹¹⁶; quelques valets, décorés de croix blanches¹¹⁷, s'approchèrent amicalement¹¹⁸ de la porte de la ville, à l'heure où on

dans un procès devant le juge ordinaire sous peine de perdre les yeux. *Brukner*, 1984. C'était une ancienne coutume nobiliaire; on trouve dans les *Gesta* de Bongars : « Sub effusione oculorum præcepit. »

¹⁰⁸ *Brukner* d'après les chartes.

¹⁰⁹ *Ibid.* La garnison de Falkenstein, après la levée du siège de Farnsbouurg, tue « un pauvre garçon libre, coupe les mains à un prisonnier et tue un honorable monsieur. »

¹¹⁰ « Inventif en ruses et pratiques. » *Tschudi*.

¹¹¹ « On dit que quand les affaires devenaient sérieuses, il s'esquivaient à temps et y poussait les autres. » *Tschudi*.

¹¹² « Qu'on ne peut pas raconter, à cause de leur multitude. » *Id.*

¹¹³ « Comme on l'avait calculé dans des diètes. » *Tschudi*.

¹¹⁴ *Bullinger*.

¹¹⁵ De 4,000 hommes. *Id.*

¹¹⁶ Le 22 octobre.

¹¹⁷ Les ennemis en portaient de rouges.

¹¹⁸ « Salut! chers Confédérés. »

l'ouvrit ; à peine entrés , ils poussèrent des cris d'attaque ¹¹⁹ ; soudain retentirent des trompettes ; soudain quinze cents cavaliers entrèrent irrésistiblement à bride abattue et parcoururent les rues. Du côté opposé , ni l'avoyer Jean Muller , ni les bourgeois que le danger imminent fit passer du sommeil matinal au combat , ne perdirent l'espoir de sauver à force de bravoure la ville surprise ; on se battit avec fureur du sein des maisons et dans les rues ; l'avoyer fut tué , mais l'ennemi , chassé.

Le concile , l'évêque de Bâle et les villes de la Haute-Allemagne tinrent une assemblée à Constance pour négocier une médiation ¹²⁰. Le margrave Guillaume , bailli autrichien , remonta jusqu'aux temps antérieurs à Guillaume Tell , et rappela que de toute ancienneté Habsbourg avait possédé autour de son château le territoire de l'Eigen , qu'ensuite le roi Rodolphe hérita dans Unterwalden , Zoug et Schwyz des domaines de Lenzbourg et de Kibourg , que ses fils achetèrent les droits de l'abbé de Murbach sur Lucerne * , et que sa maison acquit de la famille de Seckingen l'avouerie de Glaris ; le bailli redemanda tous ces biens avec un dédommagement pour la longue interruption de leur possession. Cependant l'Autriche se serait à la fin contentée de l'Argovie ; mais la Suisse ne voulut pas acheter la paix au prix d'un pouce de terrain ni d'un florin d'indemnité. Car Schwyz et Glaris cernaient si étroitement Rapperschwyl , que malgré sa position sur le lac et la proximité de Zurich , éloigné de quelques

¹¹⁹ • Courage et joie ! courage ! *Tschachtlan*.

¹²⁰ En novembre , voy. *Tschudi*.

* T. II , 471. C. M.

milles seulement , on ne put ni débloquer ni approvisionner cette place ; les chats et les chevaux y devinrent des alimens délicats ; des enfans moururent de faim ¹²¹. Le duc Albert secourut les assiégés avec cette énergie innée , féconde en ressources extraordinaires , qu'il savait se procurer à force de peines et d'argent. Contre son gré , sans doute , on avait négocié un armistice ¹²² ; chaque parti devait déposer entre les mains de l'évêque de Bâle une charte d'acceptation. Le duc prescrivit à son représentant de ne point remettre la charte autrichienne avant la remise de celle des Suisses , et de ne pas attendre celle-ci bien long-temps ; il paraissait probable que l'obligation de la faire circuler dans toutes les villes et tous les cantons pour l'apposition des sceaux causerait un retard. Le député ducal arriva peu avant le député suisse ¹²³ ; il retourna sur ses pas , et rien ne fut fait. Le même jour , tandis qu'en Suisse on croyait l'armistice conclu ¹²⁴ , près de Meila sur les bords du lac de Zurich , partirent de deux barques qu'on voyait pour la première fois quatre cents coups de feu , et dans le district de Grüningen , occupé par les Suisses , une flamme formidable montait vers le ciel ¹²⁵. Les barques , construites à Brégenz , étaient venues par le lac de Constance et le Rhin à Diessenhofen , d'où on les avait transportées à Zurich sur des chariots à travers un espace de plus de huit lieues de chemin ; à Zurich elles furent lancées. Elles portèrent des vivres

¹²¹ *Tschachtlan ; Anwyl.*

¹²² Du 25 novembre 1444 au 24 juin 1445.

¹²³ *Tschachtlan.*

¹²⁴ Ainsi tous les cantons , excepté Schwyz , étaient-ils retournés chez eux. *Tschudi.*

¹²⁵ « Le ciel et la terre n'offraient que feu et fumée. » *Id.*

à Rapperschwyl; le duc et le margrave de Brandebourg protégèrent par terre l'approvisionnement. Bourgeois, mercenaires, cavaliers¹²⁶, tout fut restauré; l'habitant de la campagne, partisan des Suisses, ressentit la colère des ennemis; ceux-ci échappèrent à la levée en masse.

Au milieu d'entretiens divers sur la perfidie ou la ruse du duc Albert¹²⁷, les Glaronnais rentrèrent avec leur bannière, à la nuit close, dans le chef-lieu de leur canton; ils soupèrent. Avant l'heure du repos, il vint de Sargans, de Brandis, de la part des seigneurs qu'ils avaient protégés, ménagés, souvent traités avec indulgence, des déclarations de guerre. Après un court sommeil, ils repartirent pour couvrir Walenstadt, boulevard du lac à l'entrée de leurs vallées. A peine passaient-ils la frontière qu'ils virent accourir en fuyant tous les chefs du peuple de Sargans, punis d'avoir voulu concilier équitablement sa liberté avec les droits de son seigneur¹²⁸. Dès la première pointe du jour, alors qu'aucun paysan ne songeait à des hostilités, le sire Wolfhard de Brandis avec six mille guerriers rassemblés dans le Vorarlberg et dans les seigneuries rhétiennes¹²⁹, avait passé le Rhin, avec le

¹²⁶ Il s'y trouvait 3,050 personnes, entr'autres Jean Waldner, Henri de Hünenberg, 40 cavaliers, 120 fantassins mercenaires, 20 émigrés de Bremgarten.

¹²⁷ D'un côté, le messager des Confédérés arriva deux jours trop tard, et si ce retard était inévitable les Suisses auraient dû l'annoncer d'avance; de l'autre, le duc les attaqua par surprise, sans déclarer selon la convention qu'il ne voulait plus observer l'armistice.

¹²⁸ Les principaux de ces patriotes étaient George Locher et Werner Kessler de Ragaz, Conrad Meili de Flums. *Tschudi*.

¹²⁹ Dans ses domaines provenus de la maison de Werdenberg, et dans

comte , et remonté le pays de Sargans sans résistance , au milieu de la stupéfaction générale ; déjà ils étaient à Walenstadt. Ils occupèrent villes , villages et défilés. Glaris se posta près de la frontière , à Quarten et à Wésen , convaincu maintenant que sans égalité l'amitié est impossible ¹³⁰. L'orgueil des grands dédaigne le dévouement des petits , qui lui semble une obligation ; pour lui , il se croit supérieur au devoir de la réciprocité.

La guerre prit une tournure très-fâcheuse : craignant le bonheur et le courage des Suisses , on évitait les rencontres décisives ; des escarmouches aigrissaient les esprits et inquiétaient les frontières sans utilité. Les pertes des Confédérés , exagérées par les relations des ennemis ¹³¹ , étaient sans conséquence ; bien plus , le marché de Zurich fermé et les dispositions hostiles de la Souabe ne firent pas même hausser les prix ¹³² ; on cultiva mieux le sol suisse , on profita des moyens de communication avec l'Italie. Les Autrichiens et les seigneurs , contenus par les souvenirs de Morgarten et de Näfels , n'osaient approcher des frontières ; les Confédérés , tous guerriers , n'hésitaient pas à s'avancer bien au-delà du Rhin pour châtier une perfide ingratitude. En punition de l'expédition de Brandis , près de qua-

ceux qu'il possédait à Davos et dans le Domleschg , dans ses propriétés à Mayenfeld et celles de ses partisans à Coire même.

¹³⁰ *Tschachtlan* : « On peut reconnaître par là qu'il vaut mieux laisser aller les bourgeois étrangers et les nobles de la campagne et qu'on ne peut guère se fier à eux. »

¹³¹ *Tschudi* : « Ce fut la coutume des ennemis durant cette guerre , quand ils tuaient cinq hommes , d'écrire dix ; cela ne leur procura ni honneur ni profit. »

¹³² *Tschudi* , II , 441 , 448 , fait voir combien on vivait à bon compte à Lucerne et à Bâle.

tre mille hommes, qui, au cœur de l'hiver ¹³³, se réunirent en hâte sous les bannières ¹³⁴, firent tomber leur colère sur Rankwyl, marché d'Empire, et sur les beaux villages et manoirs situés entre Feldkirch et le lac; le feu, le fer, les contributions ¹³⁵ les vengèrent; ils montèrent plus haut, réduisirent en cendres Balzers, château de Brandis, repassèrent subitement le Rhin, parurent au pied des remparts qui protégeaient la ville de Sargans, les franchirent, précédés par la terreur, et arrivèrent devant la ville où le comte avec six cents lansquenets semblait défendu par de fortes murailles contre une troupe sans artillerie et sans échelles. Celle-ci, furieuse, donna énergiquement l'assaut; les habitans tirèrent sur elle ¹³⁶. Soudain les Suisses pénétrèrent de tous côtés dans la ville. L'infidèle comte s'enfuit; sur ses pas ses conseillers, les mercenaires, les partisans des seigneurs se jetèrent dans le château. Les Confédérés occupèrent la petite ville jusqu'à ce que les provisions fussent consommées; puis ils y mirent le feu; la flamme éclaira les prisonniers volontaires du château sur la folie de leurs desseins. Fer, acier ¹³⁷, meubles, troupeaux, ils emmenèrent un riche butin, traversèrent le pays sans inquiétude, quoique les Autrichiens occupassent Walenstadt, frappèrent de contributions les complices de la perfidie ¹³⁸,

¹³³ Le 31 janvier 1445.

¹³⁴ *Tschudi*: « Ils coururent l'un après l'autre. »

¹³⁵ Torenbüren et quatre autres villages payèrent 3,800 florins. *Id.*

¹³⁶ Quarante blessés dont deux moururent.

¹³⁷ On exploitait une mine de fer à Gonzen, près de Sargans, et l'on y fabriquait d'excellent acier. *Fasi, Géogr.* III, 347.

¹³⁸ Ils frappèrent Meils et Flums chacun d'une contribution de 1,000 florins.

et rentrèrent intacts dans leurs foyers, victorieux à force d'héroïsme¹³⁹.

Ces exploits des Suisses animèrent les citoyens de Bâle, irrités d'être spectateurs inactifs d'une guerre de la liberté contre l'oppression. Deux choses firent prendre le dessus au parti populaire. Premièrement, le conseil, dirigé surtout par les chevaliers et les familles notables soumises à leur influence, dut consentir à ne pas déléguer sans la volonté des six représentans de chaque tribu¹⁴⁰ des députés à une diète où l'évêque et d'autres seigneurs pourraient, par leur ruse, détourner Bâle de la cause des Confédérés¹⁴¹. En second lieu, le conseil ayant été convoqué au sujet de placards dans lesquels on accusait les magistrats nobles de sentimens peu civiques, les sixeniers firent décider que dans les affaires du temps présent les vassaux de l'Autriche et des autres seigneuries seraient exclus des délibérations s'ils ne renonçaient pas à leurs fiefs¹⁴². Cette disposition si naturelle, depuis long-temps adoptée ailleurs¹⁴³, affligea les de Bârenbourg, de Rothberg, d'Offenbourg et d'autres familles¹⁴⁴, qui dès les temps anciens

¹³⁹ *Tschudi* : « Ils ne reçurent de secours que de Dieu, de leur force et de leur mâle témérité. »

¹⁴⁰ Nommés les Sixeniers.

¹⁴¹ *Wurstisen*, 412.

¹⁴² *Id.* 413. Cela eut lieu le 7 avril 1445. Il faut soigneusement distinguer cette mesure de l'exclusion totale des familles nobles par suite du décret n. 459; la première ne subsista pas même huit mois.

¹⁴³ Au treizième siècle, long-temps avant la « *Serratura del consejo*, » on exclut à Venise tous les vassaux de Chypre des délibérations sur les affaires de ce royaume; une mesure analogue atteignit bientôt les vassaux des seigneurs de la terre ferme, dans le Ferrarais et la Marche de Trévise.

¹⁴⁴ Sürlin, Erman, de Laufen, de Hégenheim, d'Efringen, Waltenheim. Fröwler. *Wurstisen*.

avaient bien mérité de la ville en paix et en guerre ¹⁴⁵. Mais ils ne sacrifièrent pas la patrie à l'esprit de parti. Ils montrèrent ainsi leur âme, non sans succès ¹⁴⁶.

Dès que le dauphin eut commencé sa retraite, les bourgeois de Bâle, sous leur bourgmestre populaire ¹⁴⁷, le chevalier Jean Rot, entreprirent des expéditions contre les châteaux et les gens des nobles du voisinage, qui, sans égard pour les relations d'amitié, avaient pris parti pour les ennemis contre le peuple. Eptingen et Flachslan, adversaires de la bourgeoisie, l'actif chevalier de Mörsberg, l'infidèle comte Jean de Thierstein, à peine délivrés du joug de leurs amis les Armagnacs, sans union, sans appui, ne purent résister aux milices de la bourgeoisie, nombreuses, belliqueuses, unies ¹⁴⁸, bien disciplinées ¹⁴⁹; leurs sujets aussi étaient peuple ¹⁵⁰. Contre cette disposition des esprits nul manoir n'avait des murs assez forts ¹⁵¹. On voulait prendre la ville par la famine, mais elle s'approvisionnait à l'aide de ses armes ¹⁵². Les succès de la noblesse n'étaient qu'une vengeance irritante ¹⁵³; les gentilshommes qu'elle haïssait parce qu'ils ne faisaient pas cause

¹⁴⁵ Discours du tribun André Ospernelle, 8 avril. *Ibid.*

¹⁴⁶ Ci-dessous n. 222.

¹⁴⁷ Ce qui le prouve, c'est que les ennemis lui incendièrent Bräbach, que Froberg lui avait hypothéqué. *Wurstisen*.

¹⁴⁸ Serment de tous les bourgeois, chevaliers, huiteniers, habitants et valets; 15 avril.

¹⁴⁹ Institution d'un conseil de la guerre de XIII; 48 mai.

¹⁵⁰ C'est pour cela que les ennemis se vengèrent des paysans de Thierstein. = Pour résister au conquérant, il faut nationaliser la guerre. D. L. H.

¹⁵¹ En six semaines on emporta Blotzheim, Pfenningen, Thierstein, Diemenach et Waltighofen.

¹⁵² Le 3 de mai, près de Pfirt, Oltingen et Altkirch.

¹⁵³ Ottmarsheim l'éprouva.

commune avec elle, plus heureux, adoucissaient les calamités ¹⁵⁴. Sous les yeux de la garnison de son château, la ville de Rheinfelden fit avec les Bâlois une alliance pour dix ans ¹⁵⁵. Ainsi la situation empirait chaque jour ; néanmoins la noblesse conservait l'espérance qu'à la fin les choses changeraient.

Lorsque, selon l'ancienne coutume, le conseil sortant de charge dut être remplacé ¹⁵⁶, délégués du chapitre, chevaliers et nobles furent constitutionnellement convoqués pour les élections. L'amour de la justice était si puissant alors que l'on ne condamnait personne à cause de son nom et que l'on n'imposait jamais personne au-delà de ce qu'exigeait le bien public. Ce mélange de justice et de modération donnait une base solide aux constitutions suisses. Les mécontents convoqués s'abstinrent d'abord ; toutefois, craignant de perdre leurs droits, ils prirent part aux élections. Avec leur coopération on élut bourgmestre Arnold de Rotberg, chevalier ; on lui associa deux autres chevaliers et huit membres de la tribu des notables ¹⁵⁷ ; les tribus nommèrent leurs maîtres et, à la recommandation de l'évêque, Éberhard de Hiltalingen comme chef des tribuns, pour diriger et défendre les intérêts du peuple ¹⁵⁸. Le nouveau conseil confirma l'exclusion des nobles de toute délibération relative à la guerre. Ils demandèrent alors et obtinrent d'être relevés du serment des conseillers qu'ils estimaient ne pouvoir pas remplir. Mais le Grand Conseil les obligea de recon-

¹⁵⁴ Ainsi Rodolphe et Henri de Ramstein.

¹⁵⁵ *Wurstisen*, l. c.

¹⁵⁶ Le dimanche avant St. Jean-Bapt. = *Ochs*, III, 445 et suiv. C. M.

¹⁵⁷ Des chambres (cercles, clubs).

¹⁵⁸ Voy. *Nouv. Musée suisse*, II, 939 et suiv.

naître ¹⁵⁹ la priorité du serment civique sur les obligations féodales et sur les combourgeoisies étrangères; ils ne refusèrent pas d'avancer à la ville, comme les autres citoyens ecclésiastiques et laïques, une part proportionnelle de leur revenu. En Suisse on n'a jamais admis qu'on dût exempter des charges communes ceux qui peuvent les supporter le plus aisément*.

Une décision solennelle du bourgmestre et des deux conseils ¹⁶⁰ exclut à perpétuité des droits civiques, des élections et du domicile ¹⁶¹ dans les murs de Bâle les seigneurs, les chevaliers et les vassaux qui, après avoir attiré les Armagnacs dans cette contrée, les avaient soutenus de leurs avis et de leurs secours contre la ville et les Confédérés. Cette sentence, prononcée après mûr examen ¹⁶², frappa des seigneurs inquiétans ou redoutables par eux-mêmes, par leurs relations et leur voisinage ¹⁶³, mais qu'on ne craignait pas; elle n'attei-

¹⁵⁹ Assemblée le 25 juin, dans *Wurstisen*.

* Il existait quelque chose de pire, c'est que toutes les places, tous les emplois lucratifs, les revenus entiers des gouvernemens étaient à la disposition exclusive de quelques centaines de familles patriciennes, qui traitaient la nation en sujette et l'excluaient de toute participation aux affaires. D. L. H.

¹⁶⁰ Le bourgmestre et le conseil avec les anciens et nouveaux Sixeniers de toutes les tribus. *Ch.* mercredi, veille de Mar. Madel. 1445; dans *Tschudi*, II, 440 et suiv. et dans *Wurstisen*, 418 et suiv. Voy. ci-après chap. V, vers la fin.

¹⁶¹ « Si quelqu'un d'eux vient dans notre ville à pied ou à cheval, il devra loger et manger dans les auberges et nulle part ailleurs. »

¹⁶² *Wurstisen* n'est pas le seul qui parle des actes de cette enquête; plusieurs ont été rassemblés par *Brukner*: *Sentence dans l'affaire de Conrad d'Eptingen à Prattelen* 1447; *Sentence dans l'affaire de Thibaut de Dachsfelden*, vers la Toussaint, 1447, et d'autres encore.

¹⁶³ Dans ce nombre sont le margrave Guillaume, bailli de l'Autriche antérieure; le comte Jean de Thierstein; le gentilhomme Jacques, comte de Lützelstein; le sire de Géroldsek à Wechsichen; les frères Falkens-

gnit personnellement aucun innocent ¹⁶⁴ ; on n'avait point de haine pour les familles et les noms : ainsi, au milieu de l'exaspération générale, le courage, dirigé par l'équité et par l'intelligence, ne se laissa jamais entraîner à une injustice par les passions. Les chevaliers et les familles qui s'abstinrent de la lutte contre l'opinion publique n'eurent point à souffrir. Jean de Bærenfels ¹⁶⁵ ne se ressentit point de la déchéance prononcée contre Adalbert ; malgré la réputation équivoque de Henri de Ramstein ¹⁶⁶ et l'exécution méritée du bâtard de Ramstein ¹⁶⁷, la sagesse impartiale de Rodolphe dans les arbitrages ne cessa pas d'inspirer de la confiance ¹⁶⁸. Rodolphe de Ramstein, dernier baron de ce nom ¹⁶⁹, pacifique à raison de sa connaissance des hom-

tein ; Guillaume de Grünenberg, possesseur du château de Rheinfelden ; Pierre de Mörsberg, percepteur de l'Autriche antérieure, seigneur hypothécaire dans le Sundgau, homme d'affaires, et son frère Conrad ; Lazare d'Andelo (Andlau) ; Jean de Rechberg ; Guillaume de Staufen, lieutenant du bailliage autrichien ; Blumenek, Monstral, Oberkirch, Waldner, Eptingen, Mönch ; Thüring de Hallwyl, père et fils ; Louis Meyer, le vaillant guerrier et son frère Jean ; ces hommes étaient les plus considérés en paix et en guerre.

¹⁶⁴ Non Conrad dont nous avons parlé, mais Götz Henri et Herrmann d'Eptingen.

¹⁶⁵ Bourgmestre en 1459.

¹⁶⁶ *Charte du margrave, Villingen, samedi avant la Chandeleur 1445* : on accuse injustement le noble chevalier ; il n'a fait que ce que lui ont ordonné les gens d'affaires, les conseillers et les baillis de l'Autriche. Il est au nombre des bannis. Mais en 1448 il reparait comme arbitre. *Bruckner, 1848.*

¹⁶⁷ Ci-dessous n. 228.

¹⁶⁸ C'est de lui qu'est le prononcé pour Dachsfelden et beaucoup d'autres.

¹⁶⁹ Les Ramstein suivans étaient écuyers. *Bruckner.*

mes ¹⁷⁰, plus disposé à jouir du monde ¹⁷¹ qu'à le troubler, mourut sans voir les désordres de ses filles ¹⁷².

Depuis Bâle, l'Alsace et l'Autriche antérieure jusque dans le Frikthal et en Argovie, aux frontières suisses, sur le lac de Zurich, près du pays de Glaris, dans le Tokenbourg, sur le territoire saint-gallois, en Thurgovie, dans l'Appenzell, durant de longues et infructueuses négociations, la guerre se poursuivit avec une irritation croissante; sur les frontières du pays romand, elle amena la discorde entre la Savoie, Fribourg et Berne. Suivons, au milieu de ces troubles, les évènements de chaque contrée.

Louis ayant conclu la paix à Einsisheim avec la Suisse, à Trèves avec l'Empire ¹⁷³, les hordes des Armagnacs sortirent du pays après beaucoup d'actions barbares ¹⁷⁴ et de pertes considérables ¹⁷⁵. Aussitôt

¹⁷⁰ Il s'était rendu de Zurich vers les Confédérés pour tenter une réconciliation.

¹⁷¹ Il faisait ménage avec une femme désordonnée qu'il avait trouvée dans une maison publique; en revanche sa femme était auprès du comte de Saarwerden. *Haffner*. Bernard de Gilgenberg, conseiller impérial, était son bâtard; on présume que Jean Immer de Gilgenberg, chevalier, bourgmestre de Bâle, l'était aussi. *Brukner*, 1848 et suiv.

¹⁷² Anne et sa sœur s'enfuirent du château de Zwingen avec des sujets de leur père et beaucoup de vaisselle. Leurs amans furent pris et mis à mort; on enferma les demoiselles à Farnsbourg. Anne entra dans un couvent de Bâle, où elle mourut 55 ans après cette aventure. Il n'est plus fait mention du père; Ursule de Géroldsek, sa veuve, vivait encore en 1460. *Brukner*.

¹⁷³ R. T. Muller, *Théâtre sous Fréd. V*, p. 272 et suiv.

¹⁷⁴ A la fin ils clouèrent des gens aux parois par les mains et les pieds, et brûlèrent plusieurs centaines de personnes. *Schiltler*, 1019.

¹⁷⁵ Surtout près de Sainte-Croix. *Ib.* 1018. Les Alsaciens leur reprirent là une bannière enlevée aux Suisses près de St.-Jacques. Les Français évaluèrent leur propre perte en tout à 10,000 hommes. *Hæberlin*, *Hist. de l'Empire (Reichshistorie)* VI, 184.

l'Autriche antérieure fut sommée¹⁷⁶ de marcher contre Bâle et contre les Suisses, non moins odieux que ces étrangers¹⁷⁷. Pierre de Mörsberg commença les hostilités¹⁷⁸. Elles devinrent fatales non-seulement aux paysans relevant de Farnsbourg ou du château de Rheinfelden¹⁷⁹, mais aux châteaux mêmes des comtes et des seigneurs. La guerre que le margrave fit au nom de la maison d'Autriche envahit son propre pays¹⁸⁰; jusque près de Fribourg la population surprise ne fit aucune résistance. En vain l'on offrit de l'argent en expiation des outrages¹⁸¹; contre des ennemis armés d'excellentes arquebuses¹⁸² et guidés par la prudence,

¹⁷⁶ *Ordre de Sigismond de Weissbriach et de Thüring de Hallwyl*, 36 mars 1445; dans *l'Histoire des Etats de l'Autriche antérieure*, II, 174.

¹⁷⁷ Exemple dans *Schiltler*, 1017. Un d'eux fit prisonnier un Suisse, qui savait aussi peu le français que l'Armagnac l'allemand; un haut Alsacien survint qui parlait l'un et l'autre. L'étranger exigea du Suisse cent couronnes; celui-ci, fort content, aurait même donné davantage. L'Armagnac demanda à l'Alsacien ce qu'il disait. Réponse : « Il ne veut pas donner un sou. » Aussitôt l'Armagnac le tua. Interrogé pourquoi il n'avait pas dit la vérité, l'Alsacien répondit : « Parce que je voulais que le Suisse perdît la vie, et le Français l'argent. »

¹⁷⁸ *Ibid.* et dans *Brakner*. Il incendia les bains de Binningen et Bottmingen.

¹⁷⁹ *Tschudi*, II, 448.

¹⁸⁰ *Hist. des Etats de l'Autriche antérieure*, l. c.

¹⁸¹ On refusa mille florins pour sauver deux villages qui furent dévastés, parce que les habitans avaient appelé les Confédérés « écorcheurs de vaches. » *Wurstisen*, 420.

¹⁸² La « Coulevrine de la grêle avait neuf canons sur son affût; elle tua un porte-enseigne et cinq hommes. » *Ibid.* = Dans l'origine chaque pièce d'artillerie avait son nom; les vieilles chansons suisses composées à l'occasion de batailles nous font connaître beaucoup de ces noms significatifs. En France aussi nous trouvons le *brise-mur*, le *passé-mur*, le *réveille-matin*, le *dragon-volant*, l'*aspic*, etc. Voy. *Encyclopédia*. G. M.

la ruse ne servit de rien ¹⁸³; en vain Bærenfels, dans son manoir d'Oetlikon ¹⁸⁴, invoqua le souvenir de son cousin ¹⁸⁵, général des Bâlois.

La guerre se porta vers Rheinfelden, ville située sur la rive gauche du Rhin, à trois lieues de Bâle. Du milieu du fleuve s'élève un roc autour duquel il roule, à travers une contrée sauvage, des flots écumeux et incessamment brisés ¹⁸⁶. Sur le roc se voyait le château fort; la ville était hypothéquée à l'Autriche par l'Empire ¹⁸⁷, le château, à Grünenberg par la maison d'Autriche. Une garnison considérable le protégeait. La ville, animée d'un esprit civique et suisse, fut assaillie par Jean de Falkenstein ¹⁸⁸ à la tête de cinq cents hommes ¹⁸⁹, et défendue avec peine ¹⁹⁰, parce que la bourgeoisie, peu nombreuse, était de toutes parts et jusqu'aux portes environnée d'ennemis. Bâle envoya donc quatorze chariots chargés de machines ¹⁹¹ pour balayer les créneaux du château, et, de

¹⁸³ Les ennemis envoyèrent un incendiaire pour mettre le feu aux quartiers; il fut décapité. *Ibid.*

¹⁸⁴ « Adalbert de Bærenfels, en descendant des créneaux, avait beuglé contre eux. » *Ibid.*

¹⁸⁵ Arnold de Bærenfels, chevalier. *Ibid.* 419.

¹⁸⁶ Cette partie du fleuve s'appelle le lieu sauvage, *Büsching*.

¹⁸⁷ T. II, 291, 292.

¹⁸⁸ Le 11 juillet. *Tschudi*, II, 451.

¹⁸⁹ *Wurstisen*, 417.

¹⁹⁰ Les bourgeois firent des pertes.

¹⁹¹ On peut voir la représentation d'une de ces machines dans *Wurstisen*, 422. — On en trouve une autre dans la chronique manuscrite de *Tschachtlan*, qui appartient à la bibliothèque de Berne. Celle de *Wurstisen* a été reproduite, ainsi qu'une autre du temps de la guerre de Bourgogne dans la feuille IV des *Esquisses* annexées à l'*Histoire de l'art milit.* chez les Bernois par M. de Rodt; il en donne la description dans le texte, t. I, 74 et 75. C. M.

concert avec Berne et Soleure, une garnison ¹⁹², attendu que cette ville était un boulevard de l'Argovie. Afin de rendre plus difficile l'approvisionnement et l'arrivée des secours ¹⁹³, on rompit avec des catapultes ¹⁹⁴ le pont suspendu entre le fort et la rive allemande. Il ne resta qu'une périlleuse communication aérienne : du château à la tour de la rive droite on avait tendu des cordes, le long desquelles on faisait glisser un pétrin rempli de provisions ¹⁹⁵. Mais la machine de l'ingénieur Stuber soulevait sans peine des pierres tumulaires et d'autres objets lourds qu'elle lançait avec force contre le château ; elle y fit des brèches ; on le jugea incapable de tenir. Le duc Albert, à la tête d'une grande partie des troupes de l'Autriche antérieure, soutenu par beaucoup de seigneurs et par leur cavalerie, entreprit d'éloigner les assiégeans ¹⁹⁶. Mais leur artillerie joua par-dessus le Rhin contre son camp d'une manière si formidable, qu'il abandonna l'idée de débloquer le château ¹⁹⁷. Comme celui-ci croulait, Ulrich Schütz, réduit aux abois, demanda une suspension d'armes d'une demi-heure, et par trois

¹⁹² 4,400 hommes. *Wurstisen*, 417. Le nombre des assiégeans fut porté ensuite à plus de 4,500. *Wurstisen*, 423.

¹⁹³ On recueillit à Bâle les troncs de sapins emmenés par le Rhin, 419.

¹⁹⁴ La machine fut deux fois détruite.

¹⁹⁵ *Wurstisen*, 423 ; *Etterlin* aussi, 175 ; « singulier appareil ! » ajoute-t-il.

¹⁹⁶ Il avait, selon *Tschudi*, 1500 chevaux et 500 fantassins ; selon *Wurstisen*, 4000 hommes pour les deux armes. La tentative eut lieu dans les premiers jours de septembre.

¹⁹⁷ La maison de campagne de Pierre de Hegenheim à Gränzach fut brûlée par les Confédérés, selon *Tschudi* ; par les troupes du duc, selon *Wurstisen*, ce qui est plus probable.

fois, mais inutilement, une libre retraite. A l'insu des assiégeans se trouvaient dans le fort Hallwyl, Jean de Falkenstein et beaucoup de gentilshommes, et les Autrichiens avaient donné l'exemple de décapiter les prisonniers¹⁹⁸. Sur la demande s'il y avait des nobles dans le château, Ulrich Schütz jura « que *lui* n'en connaissait point, et qu'il n'y avait dans le fort que de bons » compagnons¹⁹⁹. » En même temps il déclara que, si l'on refusait la retraite, tous feraient une sortie sous l'invocation du chevalier saint George, et vendraient chèrement leur vie. Le bourgmestre Jean Rot promit libre retraite avec la cuirasse et l'épée. Comme le jour baissait, ces ennemis mortels de la Suisse, méconnaissables sous de pauvres armures et des vêtemens sales, se confiant dans la fidélité de quatre-vingts camarades d'armes, descendirent le Rhin; ils abordèrent au Petit-Huningue, et rejoignirent de nuit le duc à Seckingen. Dans le château de Rheinfelden les Bâlois s'enquirent tout d'abord de leur grand canon perdu devant Farnsbourg; ils le trouvèrent sous les décombres des murailles²⁰⁰. Outre beaucoup d'artillerie²⁰¹ et de provisions²⁰² diverses, on y découvrit la correspondance de Guillaume de Grünenberg relative à l'expédition des Armagnacs*.

¹⁹⁸ A Laufenbourg, le 28 avril, 14 guerriers de Berne et de Bâle furent exécutés. *Tschudi, Bullinger.*

¹⁹⁹ Par ce mot on entend ordinairement de simples soldats; il l'employa dans un autre sens.

²⁰⁰ *Wurstisen.* *Tschudi* dit par erreur qu'il appartenait aux Bernois. — Cette pièce s'appelait « la Romaine. » *Ochs.* III, 462. C. M.

²⁰¹ Trente-six pièces. *Wurstisen.*

²⁰² Entr'autres 80 lits avec la literie.

* Le siège avait duré quatre semaines, du 17 août au 14 septembre. *Ochs.* III, 461. Voy. aussi jusqu'à p. 470. C. M.

Dix mille Bâlois, Soleurois, Bernois et Oberlandais²⁰³ marchèrent sur Seckingen, ravageant tout sur leur passage²⁰⁴. Autour de l'antique couvent des religieuses de Saint-Fridolin, auquel appartenait autrefois Glaris²⁰⁵, cette petite ville s'était formée dans le cours des siècles au milieu des belles prairies de la rive droite du Rhin, dont les eaux l'embrassaient en quelque sorte²⁰⁶; les comtes de Habsbourg en étaient de tout temps les patrons, et, de droit ou par usurpation, ils y exerçaient une grande autorité. Quoique la défense du pays contre Zurich empêchât les autres Suisses de prendre part à l'expédition²⁰⁷, Lucerne, Uri et Schwyz envoyèrent, sur la demande de Berne, quelques centaines d'hommes²⁰⁸, pour montrer le bon accord de la Confédération. On respecta la résolution des Glaronnais de ne pas combattre contre Saint-Fridolin, contre la princesse de leur abbaye, contre les bourgeois de Seckingen, pour ainsi dire leurs parens et leurs frères²⁰⁹; ils ne craignaient pas la France et l'Autriche, mais Dieu²¹⁰. Du reste, l'ambition fit échouer le siège : Berne et Bâle se brouillèrent pour la priorité à l'as-

²⁰³ D'Interlachen, du Sibenthal et du Gessenay.

²⁰⁴ On brûle à la maison de Schönau le château de Schwerstatt.

Wurstisen.

²⁰⁵ T. I, p. 166.

²⁰⁶ Au moyen d'un fossé où l'eau est rarement profonde.

²⁰⁷ Ils déclinerent la sommation de marcher vers Rheinfelden. *Tschudi*, II, 454.

²⁰⁸ *Tschudi* : Lucerne 300, Uri 175, Schwyz 100. *Wurstisen* inexactement : 1000 de Lucerne et Schwyz.

²⁰⁹ « Parce que c'était leur constant usage de ne pas faire la guerre à Seckingen. » *Tschudi*, 455.

²¹⁰ Absolution du vicaire-général en faveur de Glaris pour les désordres de la guerre, 20 févr. 1445 ; dans *Tschudi*.

saut²¹¹ ; la possession de la ville pouvait en être la conséquence : Seckingen n'était pas compris dans l'alliance comme Rheinfelden. L'ardeur ainsi amortie²¹², les Confédérés eurent moins de succès que dans d'autres occasions où ils avaient moins de troupes²¹³.

Peu après²¹⁴, les Bâlois firent l'expérience que le courage est impuissant où manquent l'ordre et la concorde. Quatre cents chevaux ennemis accoururent du côté de Neubourg contre le Petit-Bâle pour protéger l'enlèvement d'un troupeau. Les bourgeois, se levant à la voix de Didier Ammann²¹⁵, firent une sortie sans plan et sans chefs. Les cavaliers se retirèrent vers Riehen ; les Bâlois les poursuivirent jusqu'au village de Stetten²¹⁶. Là l'ennemi fit volte-face et les repoussa vers le Wiesen, dont les eaux étaient fort hautes²¹⁷ ; ils s'enfuirent en courant vers la ville, non sans perte²¹⁸. Un seul avertissement suffit aux hommes intelligents : sur les reproches de Conrad de Lauffen, on se réunit de nouveau pour réparer la faute du matin.

²¹¹ *Wurstisen*, 425.

²¹² « Chacun n'était pas joyeux et en train ; on entendait des propos fort divers. » *Tschudi*. Le droit était pour Bâle, qui avait fait la sommation ; les Bernois, quoique plus nombreux, ne vinrent que comme troupes auxiliaires.

²¹³ « Il advint toute sorte de mésaventures aux Confédérés. » *Etterlin*. — On soupçonna que l'or des assiégés n'était pas étranger à la levée du siège. *De Tillier*, II, 115. C. M.

²¹⁴ Le 27 octobre 1444.

²¹⁵ *Wurstisen*, 425.

²¹⁶ *Etterlin*, 175 : « Une attaque eut lieu dans le village de Stetten. »

²¹⁷ *Wurstisen*.

²¹⁸ *Tschudi* : 52 hommes et une coulevrine ; *Wurstisen* : 16 furent transpercés ; *Etterlin* : près de 40 transpercés, 16 faits prisonniers ; ce n'étaient pas des militaires, mais des gens qui conduisaient du vin et du blé à Bâle.

On résolut²¹⁹ de ne pas priver plus long-temps la république de l'expérience, de l'habileté et de la considération héréditaire du bourgmestre Arnold de Rotberg²²⁰, de de Lauffen et d'autres chevaliers et familles possesseurs de fiefs étrangers, toutefois liés à la ville par un serment, mais de leur rendre le droit de participer aux délibérations²²¹. Poussés par la vengeance, les Bâlois se portèrent ensuite sur le bailliage autrichien de Landeschre²²², et par le Hard dans le voisinage de Neubourg²²³, brûlèrent les richesses que l'avoyer de Landeschre avait négligé de sauver à titre de contributions, et même les églises hostiles à leur cause²²⁴; ils vendirent à l'enchère les biens des prêtres dangereux²²⁵, condamnèrent au feu les incendiaires soldés²²⁶ et noyèrent le bâtard de Ramstein, mis au ban; il offrit en vain soixante florins pour racheter sa vie²²⁷.

En Argovie il se fit plus d'une tentative contre les villes suisses de Bade, Bremgarten et Mellingen. On entreprit mainte expédition contre de riches villages²²⁸, ou dans le but de moissonner des blés mûrs; à

²¹⁹ Jeudi après la Toussaint.

²²⁰ Quoique bourgmestre, il n'assistait pas au conseil; le chef des tribuns présidait.

²²¹ Excepté deux dont les frères étaient au service ennemi. *Wurstisen*. Voy. ci-dessus n. 142.

²²² Le 4 décembre, avec 100 chevaux et 600 fantassins. *Tschudi*.

²²³ Le 24 décembre; dix-huit citoyens furent tués dans cette occasion. *Wurstisen*.

²²⁴ A Schlierbach. *Wurstisen*.

²²⁵ De Tannkirch dans le pays de Bade. *Wurstisen*.

²²⁶ On en avait gagné un pour 14 plapparts. *Wurstisen*.

²²⁷ Le même et *Brakner*. Lundi avant S. Thomas, 1445.

²²⁸ Comme Mérischwanden. *Louis Edlibach*.

cet effet, on avait transporté des bateaux par-dessus l'Albis de la Limmat dans la Reuss, qu'il fallait traverser ; la corruption des chefs²²⁹ ou le secours inattendu des Confédérés²³⁰ déjouait ces entreprises. Là où les gardes dormaient²³¹ et les traîtres appelaient²³², Rechberg faisait plus de butin qu'il n'en pouvait emmener²³³. A Bremgarten, les partisans de l'Autriche²³⁴ étaient convenus avec lui de l'heure nocturne à laquelle il passerait la Reuss près de St-Antoine et trouverait leur ville ouverte ; mais les cris poussés par les sentinelles²³⁵ et dans les moulins éveillèrent les bourgeois, bientôt armés.

Rechberg forma peu après avec Pilgram de Heudorf un plus vaste complot contre l'Argovie. Non loin de Brougg, dans la Stille²³⁶, où l'Aar, grossie par la Reuss, roule ses flots à travers une profonde vallée et offre un

²²⁹ *Edlibach* n'en parle pas expressément, il écrit : « Rechberg, arrivé sur l'Albis, apprit des nouvelles inattendues, mais je ne sais pas quelles ; » il venait de dire qu'on avait tâché de s'emparer de riches paysans.

²³⁰ Ainsi dans l'Argovie depuis le 24 juillet jusqu'au 6 août. *Tschudi*, 452.

²³¹ P. e. à Gösslikon, où 8 hommes restèrent sur le carreau. *Tschudi*, 442.

²³² P. e. à Bremgarten le 12 mai, *Edlibach*.

²³³ Il fut obligé de laisser courir des bestiaux pour une valeur de plus de 1500 florins. *Id.*

²³⁴ Voy. t. V. p. 348. Des émigrés, vivant à Rapperschwyl, avaient des intelligences à Bremgarten.

²³⁵ Trois hommes furent pris dans les remparts, puis rachetés pour 600 florins. *Edlibach*. *Tschudi* paraît confondre cet événement avec celui du 9 juillet (ou 9 août).

²³⁶ Nom de la contrée. = Il signifie lieu tranquille et se donne en Suisse aux parties des rivières dont l'eau est presque dormante, comme dans un bras de l'Aar près de Berne, dans l'Aarzhle. C. M.

passage sûr, Pilgram, à la tête de 4,000 Autrichiens²³⁷, devait rencontrer six cents hommes de la garnison de Zurich, gravir les hauteurs et s'emparer de l'Argovie. Rechberg, au point du jour²³⁸, réunit toute l'armée zuricoise en armes dans le Hof, choisit les six cents, partit, céla son dessein. Au-dessous de Mellingen il passa la Reuss, non inaperçu. A peu de distance de Lenzbourg, au-dessus du village de Staufen, sur le sommet d'une formidable montagne, est l'église paroissiale des vieux comtes de Lenzbourg; on le vit de là; le tocsin retentit²³⁹. Rechberg essaya de cacher sa marche à l'aide des mouvemens du terrain, escarmoucha contre Königsfelden, vint après minuit devant Brougg. Soudain les murs, à peine un peu réparés, furent assaillis avec de grands cris, mais vivement défendus; une balle atteignit Rechberg; il tomba évanoui²⁴⁰, surtout de saisissement. Tandis que ses guerriers les plus sauvages²⁴¹ pillaient le territoire de l'Eigen, l'entreprise principale échoua parce que Heudorf n'arriva pas, et la marche audacieuse de Rechberg risqua d'avoir une issue fatale, les postes ennemis dans le voisinage pouvant se réunir. Mais à la guerre les incidens que l'ennemi ne prévoit pas réussissent et ont rarement des suites fâcheuses. Après avoir attendu Heudorf jusqu'au milieu du jour, il fit sonner le rap-

²³⁷ Du bailliage de Kibourg, de la Thurgovie et de la Souabe par Zurzach et Kaiserstuhl.

²³⁸ Le 9 juillet 1445, selon *Tschudi*; selon *Edlibach*, le 9 août, le matin entre quatre et cinq heures.

²³⁹ *Edlibach*.

²⁴⁰ Le même et *Tschudi* 436 et 451.

²⁴¹ 30 du bataillon du sang (les grenadiers, selon nos armes). *Louis Edlibach*.

pel; ses gens arrivèrent chargés de butin²⁴²; ils avaient à traverser une rivière et des montagnes, et leur nombre égalait à peine le tiers de la garnison suisse de Mellingen, près de laquelle ils devaient passer; celles de Bade et de Bremgarten pouvaient accourir et les cerner. Rechberg, après une perte insignifiante, tira sa troupe et une partie considérable du butin²⁴³ de cet embarras²⁴⁴, parce qu'il ne parut point embarrassé. Car lorsque Rodolphe de Ringoltingen, de Berne, homme d'intelligence et d'expérience, qui commandait dans Mellingen, fut informé de ces circonstances par des campagnards, il vit dans ce courage l'intention de l'attirer hors des murs, de lui couper la retraite et de s'emparer de Mellingen²⁴⁵. Il se contenta de mettre quatre cents hommes en observation dans le petit bois voisin²⁴⁶. Rechberg les voyant tira l'épée, non contre les Suisses, mais pour frapper son valet et d'autres qui voulaient attaquer alors qu'il ne fallait que de la prudence. Ringoltingen le fit poursuivre²⁴⁷, tandis qu'il passait lui-même le Heitersberg, dans la pensée que, si l'ennemi se trouvait arrêté, il l'attaquerait de front ou en flanc. Mais Rechberg abandonna le plus lourd du butin²⁴⁸, et se sauva par la rapidité d'une marche bien ordonnée²⁴⁹.

²⁴² Meubles, gros bétail, porcs, chariots. *Tschudi*.

²⁴³ Valant 1600 florins. *Bullinger*.

²⁴⁴ Deux ayant couru chez eux avaient annoncé à Zurich le péril. *Edlibach*.

²⁴⁵ « C'est une ruse et la plus grande finesse est encore cachée dessous. » *Edlibach*

²⁴⁶ Le Vorholz.

²⁴⁷ Par les Argoviens qui accoururent.

²⁴⁸ Près de Rohrdorf. *Tschudi*.

²⁴⁹ Attaque inutile près de Spreitenbach. *Stumpf* 478 b.

Les complots répétés²⁵⁰ contre les boulevards de l'Argovie furent attribués aux intrigues et aux partisans des émigrés, parmi lesquels se distinguaient quatre-vingts des premières familles de Bremgarten²⁵¹. Une grande partie du conseil de leur ville²⁵² fut conduite à Lucerne, soumise à une enquête, mais libérée. Cependant les émigrés ne furent pas même touchés de cette justice; à la paix, ils virent leur cause perdue; ils implorèrent un retour souvent dédaigné et l'achetèrent au prix de la capacité gouvernementale et même des droits communs²⁵³, tant ils payèrent cher les illusions de l'espérance!

A l'approche de l'hiver Jean Stüssi, frère du bourgmestre²⁵⁴, entreprit avec 4,000 hommes de surprendre Bade, où il avait des intelligences. Il passa la Limmat et cerna la ville; une construction déjà faite devait empêcher de baisser la herse, tandis que le bélier enfoncerait la porte²⁵⁵; mais l'esprit ferme du bailli ne se laissa ni effrayer par les préparatifs ni entraîner par

²⁵⁰ Je passe les attaques contre Mellingen du 18 août et du 2 novembre et l'expédition devant Bremgarten du 26 octobre. *Tschudi* les raconte.

²⁵¹ Sengen, Hünenberg, Krieg de Bellikon, Rinkenber, etc. *Tschudi*, II, 453.

²⁵² Quatorze. *Ibid.* Le Grand Conseil se compose de XL.

²⁵³ Il leur fut interdit de servir jamais de témoins; l'esprit de parti ou de vengeance aurait pu les éblouir. On leur laissa leurs biens. On était sévère, non rapace.

²⁵⁴ *Bullinger*.

²⁵⁵ *Rapport de Jost Käs d'Uri*, bailli de Bade, et de plusieurs simples soldats des Confédérés, lundi avant la St.-Martin 1445, dans *Tschudi*. Le bélier, nommé conformément à la terminologie ancienne, était un grand tronc d'arbre sur un chariot. Ils avaient du reste des balles, des flèches et ils faisaient feu.

le succès de sa défense à une sortie irréfléchie ²⁵⁶. La tentative fut déjouée. En vue des services qu'il espérait encore de ses amis de l'intérieur, l'ennemi n'incendia pas les bains ²⁵⁷.

Les Zuricois et les Schwyzois se disputèrent les armes à la main l'empire du lac ²⁵⁸. Les premiers profitèrent des forêts de la rive orientale pour construire de grands radeaux qu'ils garnirent d'hommes et d'artillerie ²⁵⁹. Avant qu'ils fussent achevés, ceux de Schwyz firent abattre des sapins, sous la direction d'un ingénieur ²⁶⁰ de Grüningen, dans le bois au-dessus de Wädenschwyl, et construire deux bateaux ²⁶¹ et un radeau long de cent vingt pieds, sur lequel on fixa des canons ²⁶² et plaça six cents hommes, protégés par un parapet et un mantelet. La marche de l'Ours ²⁶³ (nom du radeau) était lente; son attaque, formidable; il régna sur le lac avec puissance. Comme le duc Albert était à Zurich, entouré d'une cour nombreuse, et qu'on faisait grand bruit de projets de ravages, les Schwyzois dirent: « Faisons aux seigneurs un feu de joie. » Ils approchèrent de la ville, brûlèrent le village de Zollikon; personne n'osa les attaquer ²⁶⁴.

²⁵⁶ C'était un des buts de l'ennemi.

²⁵⁷ *Louis Edlibach.*

²⁵⁸ Nous omettons les excursions des Zuricois le 6 janvier, des Suisses, au commencement de mai. *Tschudi.*

²⁵⁹ *Edlibach* a parfaitement raconté ces faits.

²⁶⁰ *Bullinger.* Ces ingénieurs s'occupaient des engins.

²⁶¹ L'un de 17 toises de long, l'autre de 20. *Tschachtlan.*

²⁶² Au moyen de poutres. *Tschudi.* C'étaient un grand canon et une pièce de campagne, enlevés aux Zuricois. Le mantelet couvrait ces bouches à feu et non tout le radeau.

²⁶³ « Il allait tout doucement. » *Edlibach.*

²⁶⁴ Les Zuricois ne possédaient pas d'autres grands bateaux que ceux que le duc avait fait transporter du lac de Constance. *Id.*

Un ingénieur²⁶⁵ de Rapperschwyl plongea dans le lac, non loin de la ville, un pieu de chêne, muni d'un anneau en fer et de quatre crocs aigus ; une chaîne en fer le faisait communiquer avec une corde fixée à la porte de la ville. Les Schwyzois abordèrent. Les crocs se plantèrent dans la poutre principale placée au-dessous du radeau²⁶⁶. Les habitans de Rapperschwyl tirèrent la corde si vigoureusement que le radeau et ceux qui le montaient, étourdis de ce mouvement²⁶⁷, risquèrent d'être pris ; mais la corde cassa, et ils s'en retournèrent joyeux. Ils n'oublièrent pas cette leçon de prudence²⁶⁸.

Dans une autre tentative contre Rapperschwyl²⁶⁹, le landammann de Schwyz, Jean Ab Yberg, homme expérimenté, vaillant, brûlant de patriotisme, fut mortellement blessé d'un coup de feu²⁷⁰. Il alla rejoindre son frère, tué près de la Birse ; l'ardeur guerrière de ses troupes ne s'amortit point, mais elles perdirent cette vigilance d'un chef qui ne néglige aucune circonstance²⁷¹.

²⁶⁵ « Subtil et plein d'astuce. » *Id.*

²⁶⁶ On dit qu'un plongeur les fixa. *May*, *Hist. milit.* III, 167.

²⁶⁷ Autrement ils auraient trouvé moyen de rompre la chaîne, et de couper la corde, plus éloignée, en tirant contre.

²⁶⁸ *Edlibach* raconte ce fait. *May* évalue la perte à 200 hommes. S'il en était ainsi, tous les historiens en parleraient, et l'on saurait les noms de quelques-uns des tués. Son *Histoire militaire* renferme beaucoup de faits intéressans et précis ; mais comme il ne cite jamais les sources, on ne peut pas distinguer les données anciennes des développemens de l'historien.

²⁶⁹ Le fait qu'on vient de raconter se passa le 10 mai, selon *May* ; le fait suivant eut lieu le 2 août, selon *Tschudi*.

²⁷⁰ Il paraît que la grande pièce de position tirait des boulets de bois. Selon *Tschudi*, le boulet lui traversa le corps.

²⁷¹ « Quand il s'agissait d'attaquer, on était plein d'ardeur ; mais on négligeait misérablement bien des choses. » *Tschudi*.

Rapperschwyl s'approvisionna par terre sans obstacle ; lorsque les Zuricois s'aventurèrent jusqu'à Grümingen , le bailli Werner Æbli tua autant d'ennemis qu'il portait de cicatrices , souvenir de la Birse²⁷². N'ayant pas trouvé la mort à St-Jacques , il avait réclamé ce commandement d'avant-poste.

Les Zuricois triomphèrent sur le lac. Non-seulement , à la faveur du brouillard , leurs bateaux arrivèrent inaperçus près de Stæfa²⁷³ , mais l'Ours recula devant l'Oie et le Canard , parce que ces radeaux des Zuricois , ses égaux en grandeur²⁷⁴ , le surpassaient par le nombre des hommes²⁷⁵ et des armes²⁷⁶. Avant tout , Zurich approvisionna Rapperschwyl²⁷⁷. Ensuite , comme ceux de Schwyz et leurs inséparables amis de Lucerne²⁷⁸ attendaient en embuscade derrière l'île d'Ufenau le retour de l'ennemi , Zurich envoya toutes ses forces navales²⁷⁹ , avec des munitions pour les assiégés²⁸⁰ , dans le but de dégager les premiers bateaux et de livrer bataille²⁸¹. Les Confédérés , n'écoutant que

²⁷² Il en avait 7. *Id.* Voy. ci-dessus ch. I à n. 514.

²⁷³ Dans les Stæfen. *Edlibach*. Le grand village de Stæfa était divisé en trois sections. Le fait se passa le 19 septembre. *Tschudi*.

²⁷⁴ L'Oie avait cent pieds de long ; le Canard un peu moins. *Ballinger*.

²⁷⁵ Le premier portait 800 hommes , le second 500. *Id.*

²⁷⁶ « Les radeaux des Zuricois étaient très-bien pourvus de canons et de munitions et avaient beaucoup de rames. *Edlibach*. Il s'y trouvait surtout deux grandes pièces , fixées l'une derrière , l'autre devant. *Tschudi*.

²⁷⁷ De blé , d'orge , de légumes et d'avoine. *Edlibach*.

²⁷⁸ « Pendant presque toute la guerre , leurs troupes furent jointes à celles de Schwyz. » *Tschudi*. Non pas que d'autres fussent moins bien disposés ; mais ils étaient eux-mêmes en danger ou moins forts en hommes.

²⁷⁹ Il y avait douze bateaux. *Tschudi*.

²⁸⁰ De la poudre et des boulets de pierre.

²⁸¹ Non-seulement une bataille était prévue , mais concertée avec ceux de Rapperschwyl.

leur courage, s'avancèrent subitement dans les eaux de Mænidorf, au milieu d'ennemis supérieurs en nombre et que Rapperschwyl soutenait par des renforts. Comme dans d'autres occasions, ils essayèrent des pertes avec honneur. Leur radeau et leurs deux grandes barques furent mis hors de combat par l'artillerie ennemie²⁸²; ils perdirent quelques hommes²⁸³; mais, vaincus, ils déployèrent un courage si formidable que l'ennemi ne put ni les cerner ni leur couper la retraite; ils se rendirent à Bæchi.

L'hiver vint; le pays fut couvert de neige; deux cents Schwyzois²⁸⁴ seulement étaient à Pfeffikon, surveillant les métairies défendues avec peine²⁸⁵, s'inquiétant peu des intentions de l'ennemi, inhabiles à les découvrir. Lorsque pendant une belle nuit d'hiver²⁸⁶, la plus froide de cette année, la sentinelle de Wollerau aperçut les barques ennemies, derrière elles, sur les hauteurs du rivage, des habitations enflammées, et que des mouvemens furent remarqués du côté de Rapperschwyl, le péril imminent les surprit sans autres

²⁸² On le sait positivement de l'Ours et de l'Oie (Schwyz avait une barque de ce nom; Zurich, un radeau); la Quille, le second des grands bateaux de Schwyz, couvrait leur retraite; elle perdit au moins quelques hommes. *Tschudi*.

²⁸³ *Tschudi* parle de 16 hommes; *May*, III, 469 suiv., de 350. Comme l'action avait eu lieu le 29 octobre, la différence de ces deux nombres s'explique par la *Lettre de Berne à Schwyz* du 4 novembre: « La faiblesse dominante aujourd'hui est d'exagérer toutes choses, loin d'en rien rabattre. »

²⁸⁴ *Tschachtlan*: 800; il compte les gens des métairies.

²⁸⁵ « Ils étaient constamment inoisés à cause des métairies dont ils avaient pris possession dans la guerre précédente. » *Tschudi*. Il paraît qu'ils en eurent plus d'honneur que de profit.

²⁸⁶ Le 16 décembre, deux heures avant le jour; *Tschachtlan* dit une heure, contre toute vraisemblance.

préparatifs de défense que la résolution qu'un brave porte toujours dans son cœur. Jean de Rechberg, suivi de la bannière et du principal corps d'armée de la ville et de gens de la forêt Noire, accoutumés aux sentiers des montagnes²⁸⁷, s'avança par eau et par terre le long de la rive occidentale ; des barques bien montées venaient à la suite ; les habitans de Rapperschwyl passèrent sur la langue de terre de Hurden. Avant d'attaquer, le chevalier brûla le pont de la Schindelleggi pour couper aux ennemis la retraite et les renforts ; alors il se dessina dans l'obscurité d'une contrée sombre tout entourée de flammes. Ses guides rencontrèrent quelques soldats qui accoururent vers l'incendie , que leur capitaine regardait comme l'ouvrage d'un petit nombre et comme un stratagème destiné à l'éloigner du lac où se ferait l'attaque principale. Cris subits²⁸⁸, erreur mutuelle, comme il arrive au milieu des illusions nocturnes que la lune produit. Il s'en fallut que les Confédérés vissent la totalité de l'ennemi ; Rechberg, les estimant plus nombreux , crut son plan trahi et voulut y renoncer²⁸⁹. La plus grande partie de la garnison de Pfeffikon marcha sur Wollerau²⁹⁰ ; épars dans les métairies et sur les collines, habitans et soldats²⁹¹ se rassemblèrent. Irrité du stratagème et de l'incendie, pressé d'en finir avant l'arrivée des embarcations, chacun , de quelque côté qu'il vint, se jeta sur l'ennemi de toutes parts exposé,

²⁸⁷ Bullinger.

²⁸⁸ « Plus près, plus près ! sur les coquins , les b.... » Tschudi.

²⁸⁹ Bullinger d'accord avec Tschudi. Je crois qu'il se retira alors sur la hauteur.

²⁹⁰ Le combat a tiré son nom de ce lieu.

²⁹¹ D'après Edlibach on devrait croire qu'il se trouva là dès le commencement d'autres divisions des Confédérés , entr'autres 50 hommes de Zoug ; Tschudi n'en dit mot.

qui, descendu dans la plaine et abasourdi, cherchait à regagner la hauteur. Dans ce désordre, Pantaléon Hagenauer, banneret de Zurich, habile à diriger toutes les affaires, fut, ainsi que beaucoup d'autres conseillers et bourgeois²⁹², tué²⁹³ par ses propres gens, que l'obscurité trompait; le soleil éclaira l'erreur. L'armée, honteuse, redescendit dans la plaine; une prompte jonction avec les barques et Rapperschwyl semblait de nouveau promettre la victoire sur les ennemis si peu nombreux²⁹⁴. Voyant ces dispositions, ceux de Schwyz, par un mouvement à gauche, s'appuyèrent en bon ordre contre une hauteur. Bientôt l'ennemi occupa la plaine, et, rassemblant morts et blessés, sans être arrêté par les Suisses qui n'osaient quitter leur position vu leur petit nombre, il descendit vers le lac, essuyant des pertes continuelles²⁹⁵, et prit position dans la plaine de Grützen, adossé contre un cimetière. Les Schwyzois, croyant Rechberg découragé, hasardèrent de descendre. Entre eux et lui il n'y avait plus qu'un fossé et une haie. L'ennemi embarqua ses morts; du reste, prévoyant un acte d'audace ou l'arrivée d'un secours de Rapperschwyl, il se tint sur la défensive. Pfeffikon était situé entre lui et Hurden. Là ses barques et ses radeaux attaquèrent l'Ours schwyzois avec des forces et une artillerie si supérieures²⁹⁶, que les guerriers renoncèrent à se dé-

²⁹² *Ballinger* estime la perte à 160 hommes, *Rhan* à 300; il paraît qu'il n'en resta pas 100 sur le carreau; plus tard il peut en avoir péri 60 ou davantage.

²⁹³ *Edlibach*.

²⁹⁴ « Ils les regardaient comme peu de chose. » *Tschudi*.

²⁹⁵ Jusqu'alors il n'y avait eu que 78 morts. *Id.*

²⁹⁶ On ne put faire partir le grand canon des Schwyzois, bien

fendre. Rechberg n'était pas encore à Grützen, lorsque les barques zuricoises, après avoir coulé bas ou brûlé celles de l'ennemi, emmenèrent l'Ours le long du rivage en passant devant Freyenbach. Là ils entendirent la voix et aperçurent les signes de Gonthard, qu'ils connaissaient pour le porte-enseigne du vieux Hagenauer. Ils s'épouvantèrent quand ils le virent tirer de dessous son manteau la bannière roulée, et, après un bref récit du désastre, tomber évanoui²⁹⁷. Pour ne pas compromettre leur succès²⁹⁸, abandonnant les barques dans lesquelles Rechberg avait transporté les morts, ils retournèrent chez eux. Les Rapperschwyllois, en approchant, virent Pfeffikon intact et encore occupé²⁹⁹, et entendirent le tocsin le long du lac; çà et là se montraient déjà les renforts destinés aux Confédérés. Quant à eux, inquiets de leur retraite³⁰⁰ et de leur ville, ils s'arrêtèrent. L'irrésolution paralysait tout. Pour les Suisses, c'était une victoire suffisante que d'arrêter l'attaque imprévue, simultanée, jusqu'à l'arrivée de leurs confédérés. Rechberg vit échouer son plan, assez habilement conçu, par deux fautes dont l'une aurait pu être évitée. S'il était descendu vers le lac en silence, sans incendier de maisons, il aurait prévenu l'alarme prématurée et le combat nocturne; le poste de Pfeffikon aurait été surpris, enlevé peut-être ou même à coup sûr si les instans avaient été mieux calculés; mais une partie des bateliers étaient débar-

qu'on y mit incessamment le feu. *Tschudi*. L'artilleur l'avait négligé. *Tschachtlan*.

²⁹⁷ *Edlibach, Bullinger*.

²⁹⁸ Si l'armée en fuite surchargeait les radeaux, ou si les vainqueurs tentaient de s'en rendre maîtres.

²⁹⁹ Avec 100 hommes de guerre. *Tschudi*.

³⁰⁰ Il vint des troupes de la Marche. *Id.*

qués pour se réchauffer dans une auberge³⁰¹, et les milices de Rapperschwyl auraient dû se trouver devant Pseffikon en même temps que les forces navales. Mais où la guerre n'est pas une occupation de toute la vie, où manque une armée permanente, centre de tout mouvement militaire, une exacte discipline est la dernière chose qu'on peut espérer, et un général mérite plutôt la pitié que le blâme*. Quand Rechberg vit l'affaire perdue, il mit le feu aux maisons de Freyebach, afin d'arrêter l'ennemi, pendant qu'il fuirait si rapidement qu'on ne pourrait l'atteindre. Cent pieuses Zuricoises remontèrent le lac pour chercher les morts³⁰², afin de leur rendre les derniers devoirs. Au prix d'une perte de quinze hommes, les Schwyzois avaient remporté la gloire d'un courage indomptable. Mais ils durent céder le lac à l'ennemi, qui eut bien de la peine à brûler les débris de la flottille³⁰³. Ce qui fait voir quels hommes étaient les Schwyzois, c'est qu'en dépit d'un si grand avantage, l'ennemi, plus puissant et plus riche, non-seulement ne put rien contre leur liberté, mais ne recouvra pas même ce qu'ils avaient conquis sur lui.

La possession de Sargans ne servit pas davantage la cause des ennemis. Dans la saison où les Alpes ne nourrissent plus de bestiaux, ils rendirent celles qui dominent les sources de la Thour accessibles par un

³⁰¹ Edlibach.

* Un *landsturm* (levée en masse) ne peut être utile qu'autant que la milice a été organisée militairement et trouve dans les troupes de ligne soutien, direction et refuge. Nous avons pu voir tout cela en Suisse; nous avons négligé cette mesure; la peine a suivi de près; mais tous n'ont pas été coupables. D. L. H.

³⁰² Encore 102 hommes. *Tschudi*.

³⁰³ Le 23 décembre. *Id.*

côté fermé jusqu'alors. Lorsque l'on mena les troupeaux de la vallée supérieure de la Thour ³⁰⁴ à la montagne, avec la sécurité accoutumée, ils les surprirent, les enlevèrent et tuèrent les bergers ³⁰⁵. Le nouveau chemin favorisa la ruse ce premier jour; le lendemain l'on en profita pour châtier les agresseurs ³⁰⁶.

Une autre fois les gens du comte de Sargans et du baron de Brandis ³⁰⁷ pensèrent se jeter à l'improviste sur trois cents Glaronnais qui gardaient la frontière près de Quarten, sur le lac de Walenstadt. Ceux-ci découvrirent le projet. Ils cachèrent cent hommes entre les arbres de la colline située en avant d'eux à leur droite. Derrière les retranchemens, tout reste immobile; l'ennemi vient; la résistance l'arrête, les Glaronnais s'élancent avec de grands cris, ceux de la colline le prennent en flanc; il fuit aussitôt, essuie un nouvel échec près de Terzen, est repoussé jusqu'à Walenstadt avec perte ³⁰⁸.

De la Thurgovie et de la rive allemande du Rhin, avant son embouchure dans le lac, on fit plus d'une tentative sérieuse contre Tokenbourg, Wyl et le pays d'Appenzell. Près de Kilchberg, non loin de Fischingen, six cents Thurgoviens et Kibourgeois forcèrent le rempart; la petite garnison ne perdit pas de vue l'ennemi, en attendant que le tocsin eût rassemblé quelques gens du Bas-Tokenbourg; les soldats étrangers furent sur-

³⁰⁴ De Wildenhaus, de Saint-Jean. *Id.*

³⁰⁵ 49. Il en périt aussi 7 de Sargans. *Id.*

³⁰⁶ « Bon nombre de compéguons se glisèrent par la nouvelle route. » *Id.*

³⁰⁷ De Vaduz et Meyenfeld. *Id.*

³⁰⁸ Il tomba 29 ennemis et un Glaronnais; le 22 novembre.

pris et battus ; la vengeance tomba principalement sur ceux de Winterthur ³⁰⁹.

Rechberg avait projeté d'attaquer Wyl à l'improviste, le jour de Saint-Charlemagne (1446), fête solennelle pour les Zuricois ³¹⁰. Les habitants de Wyl et les Confédérés revenant d'une expédition heureuse, chargés de butin, il inspira à ses gens du mépris pour un ennemi si peu guerrier ³¹¹ et tenta de rendre inutile la supériorité du nombre. Il ordonna que l'infanterie parcourût la campagne et que les coulevrines et des arquebusiers attendissent derrière une haie l'ennemi qui la poursuivait. Il alla se poster avec la cavalerie au milieu des genévriers de la colline. Près de la haie verte, les Confédérés furent surpris, effrayés. Dans ce moment on sonna la charge ; l'infanterie fit volte-face ; il attaqua, lui, par derrière et en flanc. Il avait exigé de ses gens le serment de tuer tout camarade qui hésiterait. L'ennemi combattant et couvert de sang ³¹² se retira vers la ville.

Quelque temps après ³¹³, les Zuricois et les Thurgo-

³⁰⁹ Le 11 juin. 75 périrent ; Winterthur perdit son drapeau et treize hommes. *Tschudi*.

³¹⁰ Elle se célèbre annuellement le 28 janvier avec une solennité particulière, parce que, suivant les légendes, Zurich doit à Charlemagne une grande partie de sa prospérité. Voy. la dissertation du savant diplomate *Schinz* dans l'ancien *Musee suisse*, XII, 721. Sa fête contribua au succès de la journée, mande *Edlibach*.

³¹¹ « C'est une troupe de petits paysans inutiles. » *Id.* Ils n'étaient comparables ni pour la stature ni pour le courage à ceux des montagnes, dont ils n'avaient chez eux que quelques-uns.

³¹² *Edlibach* mande qu'il périt 75 hommes ; *Tschudi*, 40, avec l'observation : « On n'a pas perdu un homme de plus qu'il n'est dit ici. »

³¹³ Aussi bien le 18 de mai que le 21 ; il s'agit ici de la dernière action.

viens assaillirent celle-ci après minuit, avec un feu soutenu. Mais rarement un projet hostile échappe à un parti populaire. Les habitants de Wyl, prémunis contre les flèches enflammées et les coulevrines, firent eux-même^s un feu vif, rompirent ou renversèrent les échelles et défendirent leur petite ville quatre heures durant ³¹⁴, avec un dévouement énergique ³¹⁵, tandis que le tocsin soulevait le Tokenbourg, Uznach, le Gaster, Glaris et Schwyz. Déjà les Schwyzois étaient aux environs d'Einsidlen; déjà les Glaronnais montaient la Lad, montagne qui sépare Uznach du Tokenbourg, lorsque de joyeux messagers de Wyl leur annoncèrent que l'ennemi avait fui à leur approche, fort maltraité dans sa fuite ³¹⁶ par le sire Pierre de Rarogne ³¹⁷.

Les Thurgoviens, dévoués à leurs vieux seigneurs, sous l'influence d'une noblesse qui cherchait sa fortune dans les cours et dans les guerres des princes, sous des autorités redevables à Kibourg et à Habsbourg de l'origine, des franchises et de la prospérité de leurs villes, firent contre les Suisses plus que leur devoir. Ulrich Wagner, de Schwyz, frappa donc leur pays de son épée vengeresse ³¹⁸, dévasta la contrée comprise entre la Mourg et la Thour, et passa celle-ci de force près de Pfyn. Ceux de Frauenfeld rassemblèrent la Thurgovie sous leur drapeau ³¹⁹, marchèrent sur Wi-

³¹⁴ Etterlin, p. 174.

³¹⁵ Tschudi.

³¹⁶ Etterlin, 72; Tschudi, 78; Bullinger, de Winterthur sent 24.

³¹⁷ Etterlin ajoute par erreur un comte Rod. de Tokenbourg. L'exactitude diplomatique lui est presque toujours étrangère.

³¹⁸ Avec 800 hommes de Schwyz, Uri, Unterwalden, Glaris, Tokenbourg et avec la milice de Wyl. Tschudi.

³¹⁹ « Aucuns lui donnaient le nom de bannière, parce que Frauenfeld n'eut jamais rien de plus grand. » Tschachtlan.

goltingen, encore peu nombreux³²⁰, mais acharnés, et trouvèrent l'ennemi. Il s'arrêta, fit feu (la nuit approchait), battit les Thurgoviens³²¹, les mit en fuite, dépouilla les morts et rentra dans son pays avec une bannière conquise.

Les Autrichiens du Vorarlberg jetèrent leurs vues sur le pays d'Appenzell, voisinage dangereux par sa situation, position importante entre leurs mains. Leur dessein fut favorisé par les Peyer, gentilshommes depuis vingt ans en possession de Rheinek, à titre d'hypothèque³²². Ce château, situé sur une hauteur à l'entrée du pays d'Appenzell, devint le rendez-vous de la noblesse, impatiente de terminer d'un seul coup cette guerre, les anciennes luttes et les querelles toujours renaissantes³²³. La cavalerie monta de Thal par la fameuse Wolfhalde³²⁴. Les Appenzellois et des amis, leurs combattants, se postèrent dans le bois³²⁵. L'ennemi traversa fièrement le rempart mal gardé; mais une subite attaque par le flanc, des pierres roulées, des coups de massue effrayèrent les chevaux, et la cavalerie, arme la plus désavantageuse dans cette

³²⁰ Ce fut la faute qu'ils commirent, selon *Stumpf*, 377, b.

³²¹ Plus de 300 hommes, selon *Tschudi*; selon *Tschachtlan*, seulement 100.

³²² Il était proprement substitué au possesseur de l'hypothèque. Rheinek appartenait à l'Empire, du moins depuis Sigismond, et avait été hypothéqué par lui au dernier comte de Tokenbourg et par celui-ci aux Peyer.

³²³ Au sujet des impôts, des contributions et d'autres droits. *Stumpf*, 370, b.

³²⁴ T. IV, p. 113.

³²⁵ *Walsrr, Chron. d'Appenzell*, 512.

position, fut rejetée avec une grande perte au bas de la montagne ³²⁶.

Le chevalier de Rechberg voulait non-seulement vaincre, mais exterminer un tel ennemi. Tous les faits d'armes de cette longue guerre le convainquirent que cela n'était possible qu'à des forces très-supérieures. Ainsi, tandis que la crainte du retour des Armagnacs ³²⁷ et les menaces de la noblesse du voisinage ³²⁸ préoccupaient Soleure et Bâle, que Berne soutenait une lutte dangereuse contre Fribourg ³²⁹, et que les cantons alpestres, faute d'artillerie et de barques, étaient impuissans contre Zurich, Rechberg, avec l'aide de Wolfhard de Brandis, leva une armée considérable pour le temps ³³⁰ dans la contrée guerrière entre le lac de Constance et l'Adige. Elle se rassembla dans la seigneurie de Vaduz : de là, quand il passait le Rhin, il pouvait, suivant les circonstances, marcher contre les Suisses avec la même sécurité à travers le Rheinthal ou le pays de Sargans, ses derrières étant à couvert. Les Appenzellois instruisirent les Confédérés de ces préparatifs ; les Glaronnais demandèrent en même

³²⁶ 177 hommes furent tués, 22 faits prisonniers ; c'était le 11 juin. *Tschudi*. Je ne place pas l'incendie de Rheinek à cette année, comme *Leu* et *Iselin*, mais à l'an 1456 avec *Tschudi* ; les Appenzellois furent cités devant les tribunaux d'Empire, parce qu'il n'y avait alors plus de guerre.

³²⁷ De là l'union du bailli impérial d'Alsace, l'électeur palatin, avec les villes. St.-Martin, 1446.

³²⁸ Elle s'empara de nouveau de Pfenningen le 16 février. *Tschudi*.

³²⁹ Nous raconterons cet événement plus tard, pour ne pas embrouiller le fil de l'histoire.

³³⁰ De 6,000 hommes. *Tschudi*. Un pareil nombre avait déjà passé le Rhin. Était-ce la levée en masse du Vorarlberg ?

temps qu'ils prissent possession du pays de Sargans, vu qu'eux-mêmes ne pouvaient point participer, selon leur désir, à des expéditions lointaines, tant que cette contrée leur serait hostile. Ils représentèrent que de secrètes intelligences faciliteraient ce dessein. Les eaux du Rhin étaient si basses (on se trouvait en hiver³³¹), qu'il semblait possible de surprendre et de disperser l'ennemi avant qu'il réunit sur l'autre rive des forces imposantes³³².

Les Confédérés destinèrent à cette entreprise cent hommes de chaque canton ; Berne, engagé dans une guerre plus voisine³³³, n'en dut envoyer que cinquante ; Soleure, pour le même motif, ne reçut aucune sommation³³⁴ ; en revanche, cinq cents Glaronnais marchèrent sous les ordres du landammann Jost Tschudi, et cent hommes du Gaster joignirent Ulrich Wagner³³⁵ de Schwyz ; Appenzell et les sujets tokenbourgeois de Rarogne furent attendus au complet. L'art et la promptitude pouvant seuls triompher de la force *, ces troupes devaient traverser rapidement le Haut-Tokenbourg, Werdenberg, le Rhin, et prendre Sargans par derrière, après avoir triomphé près de Ragaz. Ce plan fut renversé et tout fut mis en péril par les Appenzellois mêmes : au lieu de troupes et de bannière, ils

³³¹ La diète où l'on s'occupa de cela eut lieu à Lucerne le 14 février.

³³² *Tschudi*.

³³³ Trop éloigné d'ailleurs pour une expédition qui exigeait de la promptitude.

³³⁴ *Chant de Jean Ower* sur la bataille de Ragaz ; il est dans *Tschudi* ; — et traduit par M. E. Rochholz dans sa *chronique fédérale en chansons* (*Eidgenössische Lieder-Chronik*) Berne, 1835 ; p. 75-78. C. M.

³³⁵ *Tschachtlan* nous a fait connaître son nom. Est-ce par hasard que *Tschudi* néglige si souvent de nommer cet homme ?

* Compenser l'exiguité des moyens par la rapidité. D. L. II.

envoyèrent dans la vallée de la Thour la nouvelle que l'ennemi n'était plus à Vaduz³³⁶, et lorsque les Suisses pensaient attaquer de concert avec eux Sargans de deux côtés, ils refusèrent leur participation ; on ignore le motif de cette conduite³³⁷. Comptant sur eux, les Suisses marchèrent promptement de la vallée de la Thour vers le lac de Walenstadt, et avant l'aube vers Quarten, tombèrent sur le pays de Sargans, affranchirent leurs amis et s'avancèrent victorieux³³⁸ jusque près du Rhin dans le village de Ragaz, à l'entrée de hautes vallées des Alpes rhétiennes, poste important à plus d'un

³³⁶ Proprement à l'Esnerberg, montagne isolée qui s'étend depuis BERN, au-dessus de Feldkirch, jusque près de Rankwyl et dont les gorges sont traversées par le torrent de l'Ill. *Tschudi, Hauptschlüssel*, 311. On dit qu'elle tire son nom des anciens Estions. *Guler*, 219, a. Le nom Vaduz est en rhétien Valdutsch, val doux. *Id.* Sur la frontière d'Italie, s'élève au-dessus de l'Eschenthal une montagne du nom de Valdösch. Les noms géographiques sont une langue de l'ancien monde devenue inintelligible et dont nous nous servons, sans nous embarrasser du sens des mots. = Les progrès faits dans la linguistique, l'étude plus approfondie et plus philosophique des langues de l'Orient et en particulier du sanskrit comparé avec les idiomes de l'Europe ancienne et moderne, l'étude plus rationnelle du celtique, même celle de la langue basque, ont en partie rendu plus intelligible ce langage dont les hiéroglyphes sont des villes, des provinces, des fleuves et des montagnes. C. M.

³³⁷ Avaient-ils à craindre de quelque autre côté ? Ne portaient-ils leurs vues que sur le Rheinthal ? Etaient-ils en rapport avec le comte de Sargans ? Nous ne lisons nulle part qu'on leur ait fait des reproches. Je regrette de n'avoir pas sous les yeux la relation d'Edlibach ; j'avais noté les points dans lesquels il diffère de Tschudi sur mon exemplaire de ce chroniqueur ; mais cet exemplaire s'est perdu à Mayence en 1792 ou 1793 ; dès-lors je n'ai plus disposé d'Edlibach. = M. *Zellweger*, qui a si soigneusement étudié les sources et si consciencieusement reproduit les faits dans son *Histoire du peuple appenzellois*, n'a rien découvert qui explique ce que Muller ignorait ; voy. t. I, p. 520 et 521. C. M.

³³⁸ Après deux escarmouches près de Walenstadt et au-dessous de Sargans.

égard. Tandis qu'un jour de halte on assermentait le peuple des campagnes ³³⁹, d'audacieux guerriers traversèrent le Rhin par des bas-fonds et pillèrent Mayenfeld. Les troupes ennemies ³⁴⁰, sans s'éloigner, avaient trouvé de meilleurs quartiers. Les maraudeurs en furent instruits par une sortie que firent contre eux trois cents hommes, la moitié du corps du sire de Brandis posté dans Mayenfeld ³⁴¹. Les Suisses tinrent bon jusqu'à ce qu'un renfort leur donna l'avantage ³⁴². Cet exemple facilita d'autres exploits. La colère que Brandis avait provoquée plus que tous les autres seigneurs ³⁴³ retomba terrible sur son pauvre peuple ³⁴⁴. Les Suisses passèrent aussi le Rhin ³⁴⁵ près de Trisen, où la cavalerie ennemie courut sur eux, sans les charger. La nature sauva le reste du petit territoire florissant de Vaduz : le torrent débordant tout-à-coup, les Suisses retournèrent précipitamment sur leurs pas afin de n'être pas coupés. A leur étonnement, ils ne trouvèrent ni Appenzell, ni Tokenbourg au lieu du rendez-vous ³⁴⁶. Ils résolurent de rentrer dans leurs foyers, après avoir assuré la supériorité à leur parti

³³⁹ Conrad Méli, de Flums, George Locher et Werner Kessler, de Ragaz, amenèrent environ 100 campagnards. *Tschudi*.

³⁴⁰ Dont les Appenzellois furent si frappés lorsqu'ils les virent réunies.

³⁴¹ *Tschachtlan*.

³⁴² Ils tuèrent 26 hommes. *Id*.

³⁴³ *Ower* dans le chant de victoire : « Perfide seigneur de Brandis, qu'est-ce qui t'a excité? Tu étais bourgeois de Berne, concitoyen de Schwyz et de Glaris. On ne t'avait point fait de mal et l'affaire ne te regardait pas. »

³⁴⁴ Ils ravagèrent d'une façon terrible les seigneuries du sire de Brandis.

³⁴⁵ *Tschachtlan*. Selon *Tschudi*, ils traversèrent le pays sans passer de nouveau le Rhin.

³⁴⁶ Un changement de température avait-il rendu les sentiers alpestres impraticables? Nous avons vu un débordement du Rhin.

dans le pays, autant du moins que faire se pouvait, tant que l'ennemi occupait Walenstadt et Sargans. La campagne parut finir comme une simple excursion.

Ils stationnaient sans inquiétude à Mels. Mais Jean de Rechberg, chevalier, gendre du comte de Sargans³⁴⁷, passa le Rhin avec toute son armée et des magasins bien pourvus³⁴⁸. Des amis, habitans de Ragaz³⁴⁹, informèrent les onze cents³⁵⁰ Confédérés que l'ennemi, au nombre de six mille hommes de cavalerie et d'infanterie bien armés³⁵¹, était arrivé à Ragaz. Les Suisses, loin de songer à une retraite, prirent position aussi bien qu'ils purent sur la colline devant le village. L'ennemi fit halte : peut-être attendait-il un renfort d'artillerie. Au lieu de s'esquiver à la faveur de la nuit, les Confédérés hésitaient uniquement s'ils devaient attendre ou chercher un ennemi cinq fois plus nombreux. Les Glaronnais se dirent en regardant la bannière de saint Fridolin, leur patron : « Celui qui pour l'amour de » Dieu est venu ici des extrémités de la terre³⁵² n'obtiendrait-il donc pas de Dieu, que demain, jour de sa

³⁴⁷ *Lea. Ower* ne lui en veut pas comme à Brandis; il se borne à l'ironie : « Pour Jean de Rechberg, le noble, il avait, lui, bien médité. » l'affaire. »

³⁴⁸ *Ower*.

³⁴⁹ Locher et Kessler.

³⁵⁰ *Tschudi* compte 100 hommes de chacun des 5 cantons, 500 Glaronnais, 100 du Gaster, 50 de Berne, total 1150. *Tschachtlan* de 4 cantons ensemble 300, 300 de Schwyz et du Gaster, 300 de Glaris, 400 de Berne, 40 de Sargans, quelques-uns (20 ?) de Ragaz, total 1060. Ceux de Sargans et de Ragaz, selon les anciennes limites géographiques, sont probablement les Rhétiens, dont *Sprecher* parle, *Pallas Rh.* p. 95. *May*, III, 178, porte le nombre à 2,000, sans citer de source.

³⁵¹ *Tschachtlan*, plus de 4,000; 6,000 d'après *Tschudi* et les exagérations du moment.

³⁵² De l'extrémité septentrionale de l'Irlande; t. I, 166.

» fête ³⁵³, sa bannière triomphe comme autrefois? »
 « Cela ne peut manquer, » s'écrièrent-ils tous ensemble : « Saint Fridolin et Dieu avec nous ! » A ces mots ils marchent contre l'ennemi, en bon ordre, fermes, silencieux. Des guides expérimentés les conduisent, à droite ³⁵⁴, par un chemin inaccoutumé, contre le flanc des ennemis, ou sur les derrières de son camp.

Le jour de St. - Fridolin paraît : ils descendent courageusement de la hauteur dans la plaine, où l'ennemi, à peine éveillé, se fortifie à Ragaz par un déjeuner pour marcher contre eux vers Mels. Le général seul, suivi d'un petit nombre, est déjà à cheval ; il sort, regarde, voit Ital Réding et derrière lui les Suisses. Rechberg retourne en hâte sur ses pas, presque joyeux ; il a évalué leur nombre ³⁵⁵ ; d'autres s'étonnent, craignant une ruse ou le désespoir ³⁵⁶. Les seigneurs, les chevaliers et les cavaliers au milieu ³⁵⁷, l'infanterie aux deux ailes, bien protégée par des bouches à feu ³⁵⁸, ainsi que le front, les derrières défendus par un corps de réserve ³⁵⁹, tel est l'ordre de l'ennemi lorsqu'il s'avance dans la plaine pour rompre les lignes suisses par le feu de l'artillerie, ou pour les troubler par le choc de la cavalerie, les culbuter, les hacher, tandis qu'à droite et à gauche l'infanterie les prendrait en flanc. Les Suis-

³⁵³ Le 6 mars 1446.

³⁵⁴ Par Wangs.

³⁵⁵ A près de 4500. *Tschudi*.

³⁵⁶ La nouvelle de Rechberg fit tant de plaisir à quelques-uns qu'ils laissèrent tomber leur cuiller d'effroi, bien qu'ils se fussent vantés de tuer beaucoup d'ennemis. *Id.*

³⁵⁷ « Au dedans de l'infanterie. » *Tschachtlan*.

³⁵⁸ « Devant eux les petites et les grandes coulevrines étaient placées sur des chariots et autrement. » *Id.*

³⁵⁹ « L'autre corps s'était arrêté au village. » *Id.*

ses prouvèrent leur intelligence, en ce que, malgré l'infériorité de leur nombre, ils sacrifièrent encore l'avantage des hauteurs et osèrent affronter en rase campagne une cavalerie forte et aguerrie. Quand la disproportion des forces est évidente, le dédain de toutes les règles ordinaires est le véritable art ; il faut ôter à l'ennemi la présence d'esprit. Ce qu'on ne put empêcher, c'est qu'en dépit de cette hâte Rechberg ne rangeât assez bien ses troupes ; les principales dispositions étaient faites, attendu qu'il se proposait de marcher sur Mels en ordre de bataille. Le capitaine Ital Réding³⁶⁰, par le courage, l'habileté, l'éloquence et la faveur populaire, digne fils de son père, mort peu auparavant³⁶¹, et le landammann Jost Tschudi, que trente ans de services dans les diètes et les batailles rendaient vénérable aux Confédérés³⁶², parlèrent en peu de mots, énergiquement³⁶³. Avant que les ennemis eussent formé leurs rangs³⁶⁴, les bannières de Glaris³⁶⁵ et de Schwyz les attaquèrent résolument. Les grands canons firent feu, sinon sans utilité³⁶⁶, du moins sans produire l'effet désiré, soit qu'on les eût mal pointés, soit que les Suisses évitassent les coups. Aussitôt la cavalerie, sous les ordres de Paul de Stein,

³⁶⁰ Il fut fait landammann cette même année, et en remplit la charge pendant vingt ans, jusqu'à sa mort.

³⁶¹ En décembre 1445.

³⁶² Landammann depuis 1419; nous l'avons vu en 1422 dans la bataille de Bellinzzone; t. IV, 370, 371.

³⁶³ « Vivement pour l'attaque. » *Tschudi*.

³⁶⁴ *Guler*, 244, a : « Avant que l'ennemi pût établir un peu d'ordre. » C'est ainsi seulement que l'issue s'explique.

³⁶⁵ Conrad Rietler, banneret.

³⁶⁶ 7 Confédérés furent tués, et un bon nombre blessés. *Tschudi*.

pénétra vivement dans les rangs ennemis ³⁶⁷. Ils résistèrent ; de Stein tomba ; la bannière de Montfort fut enlevée ³⁶⁸ ; bientôt un Unterwaldien arracha celle de Brandis. Soudain vint de la masse des Confédérés un choc irrésistible ³⁶⁹, semblable aux eaux amoncelées des Alpes qui rompent tout-à-coup leur digue. L'aspect de Tschudi et de Réding, l'impétuosité des bannières triomphantes rappelèrent à la noblesse le grand carnage fait par ce même ennemi à Sempach et à Næfels. Saisi de terreur, on oublie tout, supériorité du nombre, avantages, ressources ; l'armée, sur-le-champ dissoute, s'enfuit à droite par les monts et les bois, mais surtout à gauche vers le Rhin ³⁷⁰. Les chevaliers piquèrent des deux ³⁷¹ ; l'infanterie, abandonnée, périt par centaines ³⁷² ; un mouvement de la réserve prévint seul une destruction totale ³⁷³. Lorsque l'ennemi, bien allégé par l'abandon des munitions, de l'artillerie et des magasins, mais encore fort par le nombre, parvint en dé-

³⁶⁷ *Tschachtlan*.

³⁶⁸ *Bullinger* ; du reste, la description qu'il fait de cette bataille n'est guère instructive.

³⁶⁹ « Ils pénétrèrent vigoureusement et à coups de main. » *Tschudi*.

³⁷⁰ Selon *Tschudi* cela dura un bon moment ; cependant il rapporte aussi que le combat commença de bonne heure, avant la prime, et *Ower* écrit : « Les seigneurs s'enfuirent tôt ; la nécessité les y poussait ; leurs pensées se dirigeaient vers leurs foyers. » Cela confirme notre conjecture, n. 364.

³⁷¹ Douze nobles seulement furent tués. *Tschudi*.

³⁷² Plus de 500 outre ceux qui périrent dans le Rhin. *Tschachtlan*. *Ower* : « Près de douze cent cinquante hommes étaient couchés sur le carreau. » Au bord du Rhin et ailleurs près de 1300. *Tschudi*. La moitié des troupes de la seigneurie périt. *Bullinger*. 1300 sur terre. 1500 dans l'eau. *May*.

³⁷³ « Cela nous entrava beaucoup, il en échappa d'autant plus d'ennemis. » *Tschachtlan*.

ordre sur les bords du Rhin, et que chacun, sans chercher les bas-fonds, voulut passer le premier, un tiers des fuyards périt dans les eaux³⁷⁴. On les poursuivit jusque là; d'Ellhofen et d'autres nobles reçurent dans le fleuve même le coup mortel³⁷⁵; bientôt la poussière les couvrit. Les vainqueurs célébrèrent Saint Fridolin par des jubilations; Stuki³⁷⁶, Wieserlen³⁷⁷ s'avancèrent triomphants avec des bannières conquises. Après la marche et le combat, les troupes se restaurèrent avec les vivres abondamment préparés à Ragaz pour six mille hommes par les soins de Rechberg³⁷⁸. Ceux qui le matin ne craignirent pas la mort terminèrent la journée par le joyeux partage du butin³⁷⁹. Ils résolurent de célébrer à perpétuité³⁸⁰ ce jour de salut, qui, dès le commencement de l'année, terrifia les ennemis de la Confédération³⁸¹. Ower parcourut au loin les pays pour chanter cette délivrance³⁸². Ce jour merveilleux³⁸³ brisa le courage de l'ennemi.

³⁷⁴ « On en vit bien peu monter à l'autre rive. » *Tschudi*.

³⁷⁵ *Tschachtlan*.

³⁷⁶ Rod. Stuki, de Glaris, enleva la bannière de Feldkirch. *Tschudi*.

³⁷⁷ Cuno de Wieserlen. *Buesinger et Zelger, Hist. d'Unterwalden*, II, 72.

³⁷⁸ Ower. *Tschudi* : « pain, vin, poules, viande et autres choses. »

³⁷⁹ *Id.* : « ils butinèrent amicalement. »

³⁸⁰ « Dieu (*Tschachtlan*), Marie avec son petit enfant et aussi saint Fridolin. » *Ower*.

³⁸¹ « Sans cette issue, la Confédération entière se serait trouvée dans une fâcheuse position. » *Tschachtlan*.

³⁸² « Il le chante partout le pays. » Ces chantres des batailles allaient de lieu en lieu. Le chant d'Ower offre un peu plus de poésie que d'autres du même genre.

³⁸³ « L'histoire de ce combat paraît tellement incroyable que l'auteur n'en aurait pas fait mention, si toutes les annales n'en étaient d'accord. » *May*.

Cette action mit fin à la guerre ; toutefois l'audace et la ruse troublèrent encore quelque temps les négociations par des hostilités. Comme, faute de grosse artillerie, les vainqueurs n'avaient pas pu prendre Wahlenstadt ni le château de Sargans, et que les probabilités de paix rendaient inutile l'envoi de nouvelles troupes, leurs amis, les habitans rapprochés de la frontière abandonnée, furent inquiétés par la haine des partis internes ³⁸⁴ et par les incursions hostiles des voisins ; les plus éminens se virent même privés de leurs biens et de leur patrie ³⁸⁵. Le nouvel abbé de Pfävers ³⁸⁶ fut contraint de payer les frais de la bataille de Ragaz, sous forme d'une forte amende ³⁸⁷, pour les sentimens suisses de son peuple ³⁸⁸. Les anciens maîtres reprirent sans obstacle possession de Sargans ³⁸⁹. A cet égard la victoire demeura infructueuse, mais elle augmenta l'héritage de gloire qui a fait respecter le nom suisse même pendant des siècles d'inaction. La bataille de Ragaz et la perte de Sargans auraient dû apprendre à notre âge que la patrie n'a pas seulement besoin d'hommes, mais de Confédérés. Le pays s'est perdu parce que l'avantage de chaque canton avait cessé d'intéresser les autres ³⁹⁰.

³⁸⁴ « Le peuple des campagnes était terriblement divisé. » *Tschudi*.

³⁸⁵ Bon nombre d'entre eux s'en allèrent avec ceux de Glaris, une partie par-dessus le Gungels dans les Grisons ; ils abandonnèrent leurs biens et devinrent pauvres. » *Tschachtlan*.

³⁸⁶ Frédéric de Reitenau, successeur de Guillaume de Mosheim. *Leu*.

³⁸⁷ Fixée à 3000 livres milanaïses, ensuite à 1200 florins ; il fut obligé de vendre des dîmes pour la payer en sept ans. *Tschudi ; Leu*.

³⁸⁸ Vettis, Valenz, Pfävers et Ragaz auraient dû peut-être attaquer les Suisses par derrière ou en flanc, ou du moins ne pas les traiter amicalement.

³⁸⁹ L'Autriche et le comte de Sargans.

³⁹⁰ *Tschudi* déplore cela, II, 463. — Il faut que la patrie commune

Vers ce temps les gens de Rechberg vinrent dans la ville de Bade. Ils savaient qu'on y attendait un capitaine bernois dont le nom leur était connu. Décorés des signes distinctifs des Bernois³⁹¹ et chantant des chansons satiriques contre Zurich³⁹², trente d'entre eux parurent à la porte de la ville et furent introduits comme une première division³⁹³. Un garçon boucher les reconnut³⁹⁴. Avant qu'il pût dire un mot, ils l'assommèrent d'un coup de hallebarde et se rendirent maîtres de la porte en dépit de la sentinelle étonnée³⁹⁵. Ils se hâtèrent trop, ou le reste de la troupe arriva trop tard; l'audacieux valet de Rechberg³⁹⁶ périt dans la ville; les autres furent chassés par des forces supérieures.

Bade fut sauvé malgré la faiblesse de sa garnison. Auparavant déjà³⁹⁷, quarante-quatre de ses guerriers

soit reconnue par tous pour une bonne mère, aux yeux de laquelle tous ses enfans sont égaux. Où est-elle aujourd'hui que dix-neuf gouvernemens vont se traitant en étrangers? D. L. H. Ces paroles ont été écrites avant le pacte de 1815, qui reconnaît vingt-deux cantons. C. M.

³⁹¹ De casques et de brassards blancs. *Edlibach*.

³⁹² « Grossièrement et en tustres. »

³⁹³ Les gardes : « Où sont les autres? » Réponse : « Nous soupçonnons qu'il est arrivé à nos compagnons comme à nous : nous nous sommes égarés dans les montagnes au milieu de la nuit et du brouillard. »

³⁹⁴ Il sortit à cheval de la ville, se signa quand il les vit, et s'écria : « Misérables, que faites-vous ici? »

³⁹⁵ Elle leur cria : « Confédérés, qu'est ceci? » Ils lui répondirent par le mot d'ordre.

³⁹⁶ Il en a été question ci-dessus dans le texte après, n. 246.

³⁹⁷ Les faits précédens se passèrent, selon *Edlibach*, dans les trois derniers jours, à ce que je crois, avant le grand carême : ainsi, le 28 février, le 1^{er} et le 2 mars. Les faits qui suivent eurent lieu le 8 mars, ou, d'après une variante du texte de *Tschudi*, le 17 du mois de la vigne qui, selon *Waser*, *Annuaire*, tab. VIII, est le mois de février. La der-

les plus courageux s'étaient avancés jusqu'à la Glatt pour ravager le territoire ennemi. Ils brûlèrent un village³⁹⁸ dans la seigneurie d'Eglisau, ignorant que le seigneur de ce lieu, le comte Jean de Tengen, avait retiré sa déclaration de guerre³⁹⁹. Comme la levée en masse approchait, ils résolurent d'attendre la nuit dans d'épaisses broussailles⁴⁰⁰. Des paysannes trahirent leur route, le bois fut cerné; une arquebuse qui partit dirigea les pas de l'ennemi⁴⁰¹. Formidables de désespoir, ils se rendirent néanmoins lorsque le comte leur promit de les *recevoir en droit*⁴⁰². Huit étaient tombés; seize autres suivirent. Le tribunal, composé de notables conformément au droit autrichien⁴⁰³, prononça

nière date est probablement plus exacte, parce que le 24 il n'est pas encore question des Bernois, dont le contingent arriva plus tard à Bade.

³⁹⁸ Seglingen.

³⁹⁹ Voy. sa déclaration de guerre ci-dessus, n. 99. L'incursion de ces 24 partisans est jugée par les écrivains suisses eux-mêmes contraire à la neutralité; le comte Jean aura donc été forcé, j'ignore quand et comment, à retirer sa déclaration, au moins pour Eglisau. Schaffhouse aussi, situé entre Eglisau et Tengen, était neutre au fond; toutefois des munitions, de la poudre et des arquebuses destinées aux Confédérés traversaient secrètement cette ville; la ruse mercantile abuse communément de la neutralité. Le duc Albert écrit au comte Alwig de Sulz, Stein, 6 janvier 1445, de visiter les chariots et d'éloigner de cette ville la route commerciale.

⁴⁰⁰ Au Strassberg, entre Glattfelden et Windlach.

⁴⁰¹ Bullinger.

⁴⁰² On ne peut nier qu'il n'ait fait et violé une promesse. *Tschudi*. C'est ce qui excita contre lui une colère, qui n'aurait pas eu de motif s'il eût combattu les ennemis les armes à la main. Il y eut probablement dans cette occasion aussi une ambigüité de paroles destinées à tromper les innocens.

⁴⁰³ *Edlibach*.

cette sentence injuste⁴⁰⁴. Les victimes offrirent de racheter leur imprudence par une rançon : le comte exécuta le jugement rigoureux en les raillant⁴⁰⁵. On voulut épargner un bel adolescent ; il dédaigna sa grâce, uni à ses compagnons par le serment de vivre et de mourir avec eux⁴⁰⁶. Sa mort et la leur furent vengées.

Il devint évident alors qu'à la guerre les batailles font peu de mal et que la barbarie, les haines, les atrocités et toutes les misères sont plutôt le résultat de causes accessoires et de la petite guerre, qui n'a rien de noble, ne décide rien, mais transporte dans les cabanes de l'innocent peuple, des maux supportables seulement sur un champ de bataille et dans une grande journée. Alors aussi, autour de Bâle, dans la haute Alsace, dans la forêt Noire, une fureur croissante rasa des châteaux, brûla des villages, emmena des troupeaux, répandit journellement le deuil et l'inquiétude⁴⁰⁷, sans une action qui eût enflammé les neveux au jour du péril ou mis un terme à l'ardeur belliqueuse d'un parti.

On fit la paix par nécessité, persuadé que la prolongation de la guerre n'amènerait aucun résultat. L'Empereur était en querelle avec sa maison, en guerre avec la Hongrie, en défiance à l'égard des Autrichiens. Le duc Albert, son frère, qu'il surpassait en prudence

⁴⁰⁴ Il était obligé de prononcer selon la lettre.

⁴⁰⁵ Comme ils offraient, l'un 400, l'autre 600 florins de rançon, le comte leur dit : « Puisque vous êtes si riches, que n'êtes-vous restés chez vous ? » *Edlibach*.

⁴⁰⁶ Le comte dit : « Meurs donc avec les autres ; tu es bien aussi coupable que le plus âgé. » *Bullinger*.

⁴⁰⁷ Sur ces expéditions, voyez *Tschudi* II, 460, 465, 468 ; *Stumpf*, 668, a ; *Munster* (édit. de 1598), 617 ; *Wurstisen* 426 et suiv., *Bruckner*, çà et là.

et en fermeté, était meilleur militaire et plus aimé pour sa libéralité et sa franchise; celui-ci s'était fait un parti, dangereux par la vivacité de ses passions et par sa continuelle pénurie d'argent⁴⁰⁸. Les Tyroliens, qui veillaient, non sans raison, au trésor du dernier due, désireux d'ailleurs, comme peuple indépendant⁴⁰⁹, de posséder dans leur pays leur propre souverain, Sigismond, fils de Frédéric, se soulevèrent quand ils le virent éloigné du gouvernement au-delà du temps convenu⁴¹⁰. Bien plus formidables, les Hongrois, demandant que l'Empereur ne retint pas plus long-temps Ladislas, fils de leurs rois⁴¹¹, et la sainte couronne, symbole et gage de la souveraineté nationale⁴¹², se jetèrent avec une extrême fureur sur l'Autriche⁴¹³, incendièrent en un seul jour quatre cents villes et villages⁴¹⁴, et commirent d'inexprimables ravages⁴¹⁵. Cependant l'Empereur, dans Vienne⁴¹⁶, s'abandonnait à des plaisirs innocens au milieu de ses femmes et de ses jar-

⁴⁰⁸ Il avait déjà fait avec l'Empereur la guerre dans laquelle Laybach fut assiégé, Roo A. 1441.

⁴⁰⁹ Dont la constitution était une des plus libres et des meilleures.

⁴¹⁰ Traité, Hall dans la vallée de l'Inn, St.-Jacques. *Fugger*, p. 539, b. Il était né en 1427.

⁴¹¹ L'empereur Albert II l'avait eu de la fille de l'empereur Sigismond.

⁴¹² Pierre de Bawa, *Comment. de S. Regni Hung. corona*; dans *Schwander, Scriptt.* II, 416.

⁴¹³ « Quicquid mali potuerunt facere, hoc fecerunt. » *Vattonis chron.* ap. *Pez, Scriptt.* I, 736.

⁴¹⁴ *Viti Arenspeck chron.* ad 1446; aussi dans *Pez*.

⁴¹⁵ « Damnum longo ævo irrecuperabile. » *Wolffg. de Styra, Itinerarium*; dans le t. II de *Pez*.

⁴¹⁶ « Iste fuit in Vienna. » *Vatso*.

dins ⁴¹⁷, et se montrait si indifférent à ces désastres ⁴¹⁸, qu'on le soupçonna de ne pas voir sans plaisir l'humiliation des riches et fiers Viennois et des seigneurs des provinces ⁴¹⁹; peut-être remplirent-ils ses vues, lorsque les uns prirent des mesures de sûreté ⁴²⁰ et que les autres se soulevèrent enfin spontanément contre l'ennemi ⁴²¹. Dans ces circonstances, les chevaliers qui faisaient la guerre aux Suisses par amour pour Albert et par haine pour le peuple, ne pouvaient attendre aucun secours en hommes ou en argent. L'espoir qu'on avait conçu des Armagnacs s'était changé en une aversion si profonde, qu'on forma des ligues pour prévenir leur retour ⁴²². Loin de favoriser la noblesse, le duc Visconti profita des conjonctures pour mettre en

⁴¹⁷ « Cæsar, velut alter Sardanspalus, in medio feminarum filantium sedebat, herbas autumnales evelebat, et propter imminentem hyemem plantulas cœperiebat. » *Vit. Arenpeck*, l. c. p. 1256. La différence des hommes se montre moins dans les occupations et les jouissances que dans la manière de faire et dans le caractère. Chez Matthias, roi de Hongrie, on louait les galeries parfumées de fleurs, les terrasses de son jardin et les aimables embellissemens qui ne lui firent jamais négliger ses occupations. *Bonfinius*, dans la dédicace de sa traduction du traité d'architecture d'Antoine Avérulam de Florence.

⁴¹⁸ « Quasi nihil curabat; » les Autrichiens « clamabant lamentabiliter et non erat qui aspiceret. » *Id.* p. 1255.

⁴¹⁹ « Videbatur quia sub tali prætextu intendebat subditos (præsertim Australes) humiliare; Viennenses tunc opulentissimi, abundantes et præpotentes erant, a quibus quotidie aurum et argentum extorquere cupiebat. » *Id. ibid.*

⁴²⁰ Défense de bâtir un mur près de St.-Nicolas à Vienne. *Vatzo*.

⁴²¹ « Tantum quædam delusio simplicium, occupatio supervacua et pecuniarum dilapidatio erat. » *Arenpeck*.

⁴²² *Union du comte palatin Louis, de la ville de Strasbourg et de quelques villes impériales d'Alsace, au sujet des Armagnacs*. S. Mart. 1446, dans *Königshofen*, édit. de Schilter, p. 953.

crédit le passage du Saint-Ghotard ⁴²³ ; il offrit ainsi aux Suisses un ample dédommagement pour les entraves que l'Allemagne opposait à l'exportation de leurs vins ⁴²⁴. Le pacifique duc de Savoie ⁴²⁵ vivait dans la meilleure intelligence avec eux ⁴²⁶. Aussi quels honneurs ils rendirent à sa sœur la princesse palatine ⁴²⁷ ! De nobles familles s'allièrent , au moyen de fiefs , avec le pape , son père ⁴²⁸. Le comte Jean de Neuchâtel et Jean d'Arberg , seigneur de Valangin , tous deux considérés à la cour de Bourgogne , obéirent , comme citoyens , aux sommations de Berne , déclarèrent la guerre à l'Autriche et marchèrent ⁴²⁹. Le duc Philippe de Bourgogne , surnommé le Bon , non moins digne d'être appelé le Sage , n'empêcha point cette participation , mais ne fit rien pour troubler la paix ⁴³⁰. Afin de se soustraire ⁴³¹ aux importunités de l'ambassadeur autrichien , le chevalier de Mörsberg , il lui déclara

⁴²³ Il était très-fréquenté pour le transport du vin. *Tschachtlan*.

⁴²⁴ On avait aussi suffisamment de sel , quoique celui du Tyrol et de Bavière manquât. *Id.*

⁴²⁵ « Il fut homme en petit effet d'armes. » *Oliv. de la Marche*, l. I.

⁴²⁶ *Tschudi* II, 455, et une *chanson* dans *Häpli* : « Auxilium fecisse istis ; » qu'il avait prêté de l'artillerie aux Bâlois. Il sera question ci-après des rapports avec Berne.

⁴²⁷ Voyez dans *Wurstisen* et *Brukner* le magnifique cortège de 300 chevaux et 1600 hommes d'infanterie qui alla au-devant d'elle à Langenbrougg.

⁴²⁸ Après que Félix V eut incarnéré le couvent de Payerne , son légat Jean , cardinal S. Sixti , inféoda la métairie payernoise de Hölstein à Arnold de Rotberg et à Jean d'Offenbourg ; 1445. *Brukner*.

⁴²⁹ *Tschudi* II , 455.

⁴³⁰ Il remit à Louis de Savoie la décision de quelques points encore à régler avec Berne ; 1446. *Guichenon* , *Hist. de la maison de Savoie*.

⁴³¹ Il ne pouvait pas s'attendre que la situation financière de l'Au-

» que depuis un grand nombre d'années il avait uni-
 » quement en vue la paix et la prospérité de ses États;
 » que l'équipement d'une armée exigerait de gran-
 » des dépenses⁴³²; que, pour les couvrir, l'Autriche
 » devrait lui payer, au préalable, quelques centaines
 » de mille florins⁴³³. » Les Confédérés furent informés
 par les Bernois, ceux-ci par leur ami neuchâtelois⁴³⁴,
 des mouvemens hostiles de la cour de Bourgogne; les
 Bernois se chargèrent de les arrêter⁴³⁵. A cet effet, ils
 résolurent d'offrir au maréchal de Bourgogne, le sire
 Thibaut de la maison bourguignone de Neuchâtel⁴³⁶,
 un présent de quatre mille florins et mille florins
 par an comme témoignage de leur reconnaissance, s'il
 leur conciliait la faveur de son maître⁴³⁷. Cette dé-
 marche réussit; l'avoyer Ulrich d'Erlach et le chevalier
 Henri de Bubenbergh, envoyés de la ville de Berne⁴³⁸,
 reçurent du duc un accueil flatteur et une audience, et
 furent congédiés avec des assurances tranquillissantes.

triche permit de lui payer une si forte somme. Songeait-il déjà peut-être à se faire donner des hypothèques?

⁴³² « N'étaient les nobles hommes nullement pourvus de chevaux ni d'armures; si, il fallut leur donner. » *O. de la Marche*, l. I.

⁴³³ *May*, III, 488.

⁴³⁴ *Stettler* I, 168.

⁴³⁵ *May*, III, 485. De semblables autorisations n'étaient pas insolites.

⁴³⁶ Voy. sur cette maison, t. IV, 405, 406; sur Thiébau, même t. V, 256. Peut-être succéda-t-il dans l'office de maréchal au comte Jean, très-sujet à la goutte. Nos historiens ont, dans ce cas, facilement pu les confondre.

⁴³⁷ « Il entend traiter cette affaire avec Votre Grâce, » disent au duc de Bourgogne l'Autriche, Bade et le Wurtemberg dans la *missive* qui sera citée tout-à-l'heure. Cette version est bien plus naturelle que celle de *Bullinger*, qui prétend qu'une si misérable somme fut offerte au duc lui-même.

⁴³⁸ *May* III, 485.

Philippe reconnu dans le jeune Adrien de Buben-berg⁴³⁹ les dispositions qui en firent un grand homme, et il le retint à sa cour. Le duc Albert et ceux qui, par dévouement pour sa personne et pour la cause des seigneurs et des chevaliers, poussaient le plus vivement à la guerre contre les Suisses, recoururent, pour gagner Philippe, à l'un de ses penchans favoris⁴⁴⁰. Fondateur de la Toison-d'Or, fier de sa gloire comme chef et législateur de la noblesse, habitué à tenir en respect, par l'éclat héroïque des chevaliers, les orgueilleux fabricans et les paysans de la Flandre, encouragerait-il l'audace des Suisses contre la noblesse, qui n'attendait son salut que de lui⁴⁴¹? Ils l'implorèrent et le prémunirent contre le maréchal; ces représentations (Berne s'en inquiéta) parurent produire leur effet⁴⁴². De ce côté donc l'espoir de Berne fut ébranlé, le danger devint possible; quant aux Allemands, on savait qu'ils mettraient en jeu tout ce que l'alliance, l'amitié⁴⁴³, l'orgueil de la noblesse offraient de ressources⁴⁴⁴; la grandeur et la liberté même de Berne reposaient sur le

⁴³⁹ Fils de Henri, et alors âgé de vingt-deux ans.

⁴⁴⁰ *Missive adressée au duc par Albert, Jacques de Bade, Louis et Ulrich de Wurtemberg.* Tübingen, 1446; peu de jours après la bataille de Ragaz. Elle est dans *Edlibaek*.

⁴⁴¹ On disait qu'il était l'amant et le défenseur de la noblesse, et qu'il obtiendrait cet éloge en Allemagne.

⁴⁴² « Tout annonçait que les princes s'entendraient avec les princes, et les communes avec les communes. » *Stettler* I, 168.

⁴⁴³ T. III, 210, 241. C'est pour cela que le margrave Jacques invoque dans la lettre qui va être citée le secours des chevaliers de St.-George et St.-Guillaume.

⁴⁴⁴ *Jacques de Bade à son bien cher Robault de Thuilliers à Luttringen.* Bade, 2 avril 1446. Il l'invite avec quatre autres à venir à la tête de lances à St.-Diedolt, dimanche avant St.-Gui et St.-Modeste (15 juin).

dévouement de citoyens libres et de nobles prêts à sacrifier vie et fortune pour la république. Mais la durée de la guerre fatigua ce dévouement : Henri de Bubenberg, seigneur de Mannenberg et de Spiez, et Nicolas de Scharnachthal, seigneur d'Oberhofen, aperçurent dans l'Oberland des signes de mécontentement ⁴⁴⁵; d'un autre côté, la fortune des nobles seigneurs ne leur permettait plus de représenter leurs sujets dans les assises ⁴⁴⁶. La concorde fédérale et le courage dans la défense du pays rendaient l'attaque périlleuse, mais la pauvreté neutralisait bien des avantages; ces mêmes Suisses n'avaient ni le goût des expéditions lointaines, ni l'argent qu'elles exigeaient. La meilleure paix est celle que tous désirent et qu'aucun parti ne redoute trop.

⁴⁴⁵ Ils n'étaient plus en sûreté dans l'Oberland au milieu de leurs sujets.

⁴⁴⁶ Ils firent des dettes qu'ils transmirent à leurs enfans. Le trésorier Franklin dans la *Guerre des seigneurs de Thuring Frikard*. = M. le landammann de Tillier nous donne dans son *Hist. de la répub. de Berne*, t. II, 119, 120, sur ces faits, de plus amples renseignemens extraits des archives de l'État. Les sires de Bubenberg et de Scharnachthal s'étaient obérés, ainsi que les autres grands propriétaires, par les sacrifices faits à la patrie dans ses guerres. La fermentation excitée dans l'Oberland par les charges militaires ne permettait plus à ces seigneurs de se croire en sûreté dans leurs châteaux de Spiez et d'Oberhofen. A la fin de février, les habitans de l'Oberland, du Gessenay et du Sibenthal avaient formé une ligue et pris l'engagement de s'opposer, à moins d'un commun consentement, aux guerres étrangères, aux expéditions, à la taille, aux péages, aux achats forcés, aux taxations. Cette résistance aurait entièrement paralysé les forces, si souvent éprouvées, de la république; aussi Berne était-il bien résolu de la dompter; mais dans les circonstances critiques où l'on se trouvait, on crut devoir préférer les voies de la douceur à une prompt violence; on accepta donc l'amicale médiation des Confédérés. Au commencement de mai les députés des six anciens cantons, à l'exception de Zurich, se réunirent

Lorsque les négociations, poussées avec vigueur, promirent un résultat, on exposa des faits, on fit des offres et des conditions sur lesquelles on n'avait jamais pu s'entendre, aussi long-temps que l'espoir d'une scission de la Suisse entretint l'amour de la guerre, et que Réding et Stüssi nourrirent la haine et la défiance. L'artificieux manifeste du bailli, le margrave Guillaume, était demeuré sans effet et sans réponse, parce que ses allégations, littérales mais partielles, ne se rapportaient pas au fond du débat ⁴⁴⁷. Tant est vieux l'art de déguiser l'amour de la guerre sous les dehors de l'amour de la justice, et de cacher à tous les yeux la vraie source des dispositions hostiles ! Il est bon de dire aux gens loyaux qu'on se joue de l'innocence et du droit, et que la force et la victoire assurent seules la paix *.

• à Thonne; Berne y fut représenté par l'avoyer Ulrich d'Erlach, Pierre Schopfer, Nicolas de Wattenwyl, l'avoyer de Thonne et Jean Blum. Au début des négociations, Berne montra de la défiance, parce que ses députés à la diète de Lucerne, Pétermann de Wabern et Simon Archer avaient transmis la découverte faite par eux, que le représentant de Schwyz délégué à Thonne était chargé de requérir des Oberlandais un secours pour lequel on se montrerait reconnaissant dans l'occasion. La négociation traîna jusqu'à la fin d'août, époque où les arbitres fédéraux rompirent la ligue de l'Oberland en la déclarant illégale. Mais le Gessenay, qui avait pris ses arbitres et son surarbitre dans le Pays-de-Vaud, ne fut condamné que l'année suivante à se désister de la ligue avec le Sibenthal et à remplir envers Berne les devoirs de la combourgeoisie. C. M.

⁴⁴⁷ *Négociation et entreprise du traité de messeigneurs d'Autriche et des Zurichois jusqu'au dimanche Judica 45, époque où il remit cet écrit dans Rheinfelden. L'introduction, partie sans doute la plus importante, est dans Tschudi, II, 444-448.*

* Puissent nos gouvernans s'en apercevoir avant qu'il soit trop tard !
D. L. H.

Après ces événements, le commandeur de l'ordre de St.-Jean à Wädenschwyl⁴⁴⁸, ami des deux partis, avait organisé une conférence au milieu du lac. Là se rencontrèrent sans armes⁴⁴⁹ Jean de Rechberg, les seigneurs de Zurich, des magistrats considérés de la plupart des cantons suisses⁴⁵⁰; deux cents hommes vigoureux et bien armés de Wädenschwyl garantissaient la sûreté des personnes. Le loyal commandeur, accompagné de sages conseillers, vint dans une nacelle se placer entre les barques, salua⁴⁵¹, s'adressa au sentiment des partis et à leur raison. Les paroles de Rechberg donnaient des assurances pacifiques; il demandait seulement que les Suisses rendissent ce qu'ils avaient enlevé pendant le concile de Constance à la maison d'Autriche, en Argovie, et pendant la dernière guerre aux Zuricois sur les bords du lac⁴⁵². Le landammann de Schwyz, Ab Yberg, qui périt ensuite près de Rapperschwyl⁴⁵³, répondit : « En vain, Rechberg, » tu attends de nous un langage de cour; un homme » est un homme; tu n'es à mes yeux que toi; mes » paroles laissent ta noblesse intacte, comme ton discours, mes prairies de Schwyz. » — « Vos outrages

⁴⁴⁸ *Tschudi* l'appelle l'administrateur. Était-ce l'intendant du commandeur, absent peut-être? Il se nommait Lésel ou Lœsel. *Leu*. Ou bien *Tschudi* entendait-il par l'administrateur le commandeur lui-même, le comte Hugues de Montfort?

⁴⁴⁹ « Nul ne portait une cotte de maille. » *Edlibach*.

⁴⁵⁰ Schwyz, Uri, Unterwalden, Glaris, Lucerne.

⁴⁵¹ « Bien vertueusement. » *Edlibach*.

⁴⁵² *Tschudi*.

⁴⁵³ Sa présence détermine l'époque de cette conférence qu'*Edlibach* confond avec la dernière, qui eut lieu plus tard. Il doit être question ici de celle que *Tschudi* (II, 443) raconte au milieu de l'année 1445.

» intempestifs⁴⁵⁴, cher landammann, » interrompit Rechberg, « ne souillent point ma noblesse; mais comme » les services que je voue à la ville de Zurich⁴⁵⁵ me » conduisent assez fréquemment sur vos frontières⁴⁵⁶, » vous trouverez sans peine un jour plus convenable » pour les provocations. » Le landammann Wagner mit fin à cette dispute; si l'on manquait encore de pouvoirs ou de bonne volonté pour l'affaire principale, du moins le ton de la bienveillance régna pendant les négociations. Comme on se trouvait encore réuni à midi, les Zuricois jetèrent leurs provisions⁴⁵⁷ dans les barques suisses, de sorte qu'après un long temps on vida de nouveau les coupes en commun. On fixa un terme pour chercher des instructions; en attendant, toutes choses devaient rester dans le même état jusqu'à la nouvelle conférence⁴⁵⁸. Soit ruse, soit hasard, cette réunion fut retardée; les Zuricois profitèrent du délai pour vendanger les rives du lac⁴⁵⁹; la confiance trompée irrita Réding⁴⁶⁰, au point qu'il provoqua en duel l'artificieux greffier municipal⁴⁶¹.

Instruits par l'expédition des Armagnacs des dangers qu'avaient pour leurs frontières les agitations de la Haute Allemagne, l'électeur palatin Louis et les électeurs de Trèves et de Mayence intervinrent et cal-

⁴⁵⁴ Les pointes satiriques.

⁴⁵⁵ « Attendu que je suis le serviteur de messeigneurs de Zurich. »

⁴⁵⁶ « J'attache assez souvent mon cheval à vos buissons. »

⁴⁵⁷ Du pain blanc et des brioches.

⁴⁵⁸ Entrevue le 12 octobre 1445. *Tschudi*, II, 455.

⁴⁵⁹ Le 19 octobre. *Ibid.*

⁴⁶⁰ Ital. Probablement le fils.

⁴⁶¹ Rodolphe de Cham. Jean Conrad *Fabricius* mentionne ce duel dans *Haller, Bibl. suisse*, t. V, 58. Mais, d'après la date, il paraît avoir eu lieu l'année auparavant.

mèrent cette irritation. La pacification des troubles de l'Église et de la société et un gouvernement bienveillant firent la gloire du débonnaire ⁴⁶² Louis et des sages archevêques Didier Schenk d'Erpach ⁴⁶³ et Jacques de Sirk ⁴⁶⁴. Par la médiation du grand-maître de la cour de l'électeur de Mayence, Wiprecht de Helmstatt ⁴⁶⁵, et de Henri de Fleckenstein, influent à la cour palatine ⁴⁶⁶ et connu des Confédérés ⁴⁶⁷, les électeurs convoquèrent une réunion à Constance ⁴⁶⁸; sans résultat au fond, mais non sans utilité pour rectifier les idées des princes intéressés ⁴⁶⁹. Ils se convinquirent que l'espérance, non la nécessité, entretenait la guerre; la seule bataille de Ragaz put assurer le succès de la négociation.

Peu auparavant les seigneurs avaient décliné une

⁴⁶² Son surnom. *Parvus*, 220, édit. de Joannis.

⁴⁶³ Sa vie est racontée en détail par *Serrarius*, édit. de Joannis.

⁴⁶⁴ On attribue sa participation à l'office de vice-chancelier d'Empire, qu'il remplit vers ce temps. *Kyriander* dans les additions de Struve à *Mallinekrot*, de *Archicancellariis*, p. 280. De là la singulière adresse de la lettre des Suisses mentionnée n. 471.

⁴⁶⁵ *Serrarius* ad 1446 le nomme ainsi.

⁴⁶⁶ Sa maison était en possession du sous-bailliage d'Alsace. *Schöpflin*, *Alsat. ill.* II, 626.

⁴⁶⁷ Jean, son cousin, avait occupé le siège épiscopal de Bâle (en 1436); un autre Jean de Fleckenstein était alors prévôt à Montier-Grand-Val; il le fut de 1434 à 1467; de ses frères est sortie une branche florissante à Lucerne. *Leu*. Le reste de la généalogie se trouve dans *Schöpflin*, l. c.

⁴⁶⁸ A la Saint-Martin 1445. *Tschudi*, II, 457.

⁴⁶⁹ « Le bruit courut que les Confédérés se firent beaucoup d'honneur. » On vit qu'ils ne songeaient qu'à se maintenir, et nullement à détruire la noblesse, comme on leur en prêtait le dessein. Rien n'était plus étranger à l'esprit de la confédération qu'une guerre de révolution avec le but formel de renverser les trônes. = Le contraire paraît évident à juger par leurs actes. D. L. H.

entrevue⁴⁷⁰ ; peu auparavant⁴⁷¹ les Suisses avaient humblement remercié l'électeur⁴⁷², imploré son intercession pour obtenir justice impartiale⁴⁷³, et, pleins de dévouement à la commune patrie⁴⁷⁴, ils avaient signalé le danger de laisser des peuples non germaniques⁴⁷⁵ se mêler de leurs affaires. La journée de Ragaz ayant renversé tout espoir de dompter la Suisse, les seigneurs se montrèrent mieux disposés⁴⁷⁶.

A la faveur de cette disposition et de la considération particulière que les antiques usages de l'Empire⁴⁷⁷ donnent à l'électeur palatin en sa qualité de juge de

⁴⁷⁰ A Ulm pour la mi-carême. « Quelques petits succès, dus à la négligence des Confédérés, les avaient enflés. » *Tschudi* II, 460.

⁴⁷¹ Le 24 février 1446. *Missive de la Diète de Lucerne* (sans Schwyz, mais avec Soleure) au vénérable et noble seigneur du saint-siège de Menze, Monseigneur Jacques, archevêque de la sainte église de Trèves, archichancelier, et au duc Louis, comte palatin. Dans les notes d'Iselin sur *Tschudi*, II, 466 et suiv.

⁴⁷² « Nous sommes trop petits et trop faibles pour remercier votre Grâce. »

⁴⁷³ L'Autriche devait choisir entre Ulm, Ueberlingen et Ravensbourg, et, de son côté, leur proposer trois princes souverains devant l'un desquels ils comparaitraient, comme elle-même devant une de ces trois villes.

⁴⁷⁴ « Comme sujets obéissans et fidèles membres du Saint-Empire romain. Si vous êtes ceux à qui le Dieu Tout-puissant a donné l'autorité de gouverner et d'agrandir le Saint-Empire romain, nous vous prions humblement de ne rien permettre qui puisse amener la ruine de l'Empire entier. »

⁴⁷⁵ La Bourgogne.

⁴⁷⁶ « Le luxe engendre l'orgueil, l'orgueil l'envie, et l'envie la colère ; or la colère amène la guerre, la guerre la pauvreté, la pauvreté enfin la paix. » *Edlibach*. Cette roue de la fortune a été figurée par *Hemmerlin*, *dial. de nobilitate*, et paraît être de son invention.

⁴⁷⁷ « Suivant les anciennes coutumes. » *Bulle d'or de Charles IV*, VI, 3.

l'Empereur même ⁴⁷⁸, Louis déploya le zèle le plus louable ⁴⁷⁹ pour réconcilier les partis, au congrès pacifique de Constance ⁴⁸⁰. Il parut lui-même dans l'éclat de la jeunesse ⁴⁸¹, avec les plus illustres amis de sa maison ⁴⁸², le conseiller suprême de l'électorat de Mayence, vieillard expérimenté ⁴⁸³, les grands-maîtres de l'ordre teutonique ⁴⁸⁴ et de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean ⁴⁸⁵, et avec une suite de trois cents chevaux. Le duc Albert d'Autriche, au moment de céder à son cousin Sigismond cette partie de ses domaines ⁴⁸⁶, voulut contribuer encore personnellement à leur pacification ; les comtes et seigneurs de Souabe qui faisaient la guerre ajoutèrent à l'éclat de son entrée ⁴⁸⁷. De Berne vint l'ancien avoyer Rodolphe Hofmeister ⁴⁸⁸, qui avait

⁴⁷⁸ « Mais ce privilège est si grand que, pour cela même, il paraît prescrire dès long-temps. » *Novemviratus*, Francf. 1741, p. 60.

⁴⁷⁹ Les chroniques lui donnent à cause de cela le titre de « prince pieux et chrétien. »

⁴⁸⁰ Il dit qu'il les convoquait en qualité de vicaires de l'Empire, sans qu'ils puissent refuser.

⁴⁸¹ Agé de vingt-deux ans.

⁴⁸² « Aux hauts et nobles seigneurs Guillaume comte de Wartenheim (Wertheim), Craft de Hohenloch, George d'Ochsenstein, Louis d'As, prévôt du chapitre de Wurffniss (Worms), Jean de Gemmingen, maréchal, etc. *Etterlin*, p. 176.

⁴⁸³ Didier d'Ysenbourg, comte de Bûdingen, par l'intermédiaire duquel le prince électeur reçut ses fiefs en 1432. *Serrarius. Joann. h. 2.* et 1446. Jean, son père, était mort en 1407.

⁴⁸⁴ Eberhard de Stetten, grand maître en Allemagne et en France, membre du conseil palatin. *Etterlin*.

⁴⁸⁵ Hugues de Montfort. *Roo* lui attribue la meilleure part de la pacification. Toutefois son nom ne se lit pas dans les listes des personnes présentes à Constance.

⁴⁸⁶ *Félix Faber, Hist. Suev. l. I, c. 16, p. 66.*

⁴⁸⁷ *Edlibach* lui donne à lui aussi 300 chevaux, *Tschudi*, 200.

⁴⁸⁸ Il avait été avoyer de 1444 à 1444.

blanchi sous le casque du chevalier, dans les victoires et les conseils ⁴⁸⁹; de Schwyz, Ital Réding, le jeune; de Zurich et des autres cantons, les hommes les plus sages, les plus habiles pour l'œuvre de la paix ⁴⁹⁰; bon nombre de bourgmestres et de conseillers de villes amies ⁴⁹¹; le comte de Neuchâtel, vénérable par son âge et par ses sentimens, l'envoyé du duc de Savoie ⁴⁹², l'évêque de Bâle.

Les princes, les seigneurs, les chevaliers et les députés, réunis dans Constance au nombre de deux mille cavaliers ⁴⁹³, donnèrent lieu à des jeux et des festins, d'où naquirent des dispositions pacifiques ⁴⁹⁴. Ceux qui peu de semaines auparavant étaient remplis de haine et de défiance envers les Suisses, ennemis, pensaient-ils, de toute justice et de tout gouvernement ⁴⁹⁵, reconnurent chez la plupart des députés un désir aussi ferme, aussi loyal de conclure la paix dans cette diète que si leur vie en dépendait ⁴⁹⁶. Moins on s'occupa des occa-

⁴⁸⁹ Sous lui l'Argovie avait été conquise en 1415.

⁴⁹⁰ Schwyz regardait moins à cela; Glaris n'envoya pas le héros Tschudi, mais « le vieux landammann Schübelbach. » *Tschudi*.

⁴⁹¹ Strasbourg, Augsbourg, Nuremberg, Ulm, Constance, St.-Gall (Conrad Heer), Ueberlingen (le vieux Betz, bourgmestre), Lindau, Ravensbourg, Rheinfelden. *Edlibach*.

⁴⁹² Jean Champion, gouverneur du Pays-de-Vaud. *Tschudi*.

⁴⁹³ *May* III, 192.

⁴⁹⁴ Remarque fort juste de *May*.

⁴⁹⁵ *Lettre d'Albert d'Autriche, de Jacques de Bade, de Louis et d'Ulrich de Wurtemberg à ces trois princes électeurs; Tübingue, lundi après Invocavit, 1446, dans Edlibach*: « Les Suisses foulent aux pieds ouvertement et audacieusement tous les droits, ils s'appliquent sérieusement à les anéantir, au mépris de tout gouvernement et de la noblesse entière, à qui pourtant l'Eglise et l'Empire doivent leur maintien et leur prospérité. »

⁴⁹⁶ On crut effectivement qu'ils avaient reçu l'ordre d'en finir vaillamment, et que leurs têtes en répondaient. *Edlibach*.

sions de la guerre, que le temps avait déjà fait oublier ⁴⁹⁷, plus le développement des questions principales fut instructif ; on se convainquit que les Suisses, bien éloignés de songer à des conquêtes, ne voulaient que défendre leur confédération de toute intervention étrangère ⁴⁹⁸. L'électeur palatin, sensible au mérite de terminer une semblable guerre ⁴⁹⁹, n'épargna ni dépenses ni peines ⁵⁰⁰ pour faciliter par des explications cette œuvre bienfaisante. Au bout de quatre semaines ⁵⁰¹, heureux médiateur entre le duc Albert, la maison d'Autriche et tous les Confédérés, entre la ville de Zurich et les cinq cantons en guerre contre elle, soutenus par quatre cantons auxiliaires, entre Albert et Bâle, entre Bâle et les villes de Fribourg et de Berne ⁵⁰², il réussit à faire modifier dans le sens suivant les préliminaires de quatre différens traités ⁵⁰³ :

« Le très-noble prince et toute la maison d'Autriche,
 » le comte Jean de Tengen-Nellenbourg ⁵⁰⁴, tous les
 » conseillers, serviteurs et vassaux de l'Autriche, les
 » avoyers, landammans, conseillers, bourgeois et

⁴⁹⁷ Observation du même.

⁴⁹⁸ *Tschachtlan* : « En général les Confédérés défendaient leur cause, en droit et avec l'épée, honorablement et loyalement. »

⁴⁹⁹ La lettre n. 496 l'appelle « une guerre misérable et amère. »

⁵⁰⁰ *Tschudi* : « en sorte que Zurich et les Confédérés devaient lui en garder, ainsi qu'à sa postérité, un souvenir reconnaissant à tout jamais. »

⁵⁰¹ L'assemblée s'ouvrit le 15 mai 1446 ; on signa le 9 juin. *Tschudi* rectifié d'après l'*Art de vérifier les dates*.

⁵⁰² Il en sera question ci-après, parce que cette histoire se rattache moins à la guerre de Zurich qu'à des événemens postérieurs.

⁵⁰³ *Tschudi* a donné le premier, le second et le quatrième traité, II, 468, 471, 473 ; nous en résumons les articles caractéristiques.

⁵⁰⁴ Probablement nommé à part, parce qu'il n'avait pas été compris dans la déclaration de guerre ; voy. ci-dessus à n. 399.

» campagnards de Berne, Soleure⁵⁰⁵, Lucerne, Uri,
 » Schwyz, Unterwalden, Zoug, Glaris et Appenzell
 » comparaissent pour faire droit, les premiers aux
 » seconds devant le bourgmestre et le conseil de la ville
 » d'Ulm, les seconds aux premiers devant nous, le
 » duc Louis, comte palatin du Rhin; ils devront éta-
 » blir par des chartes, produites en copies vidi-
 » mées⁵⁰⁶, comment châteaux et villes, terres et gens,
 » revenus et droits sont passés d'une main dans l'autre
 » depuis la paix de cinquante ans⁵⁰⁷. Les articles des
 » réclamations réciproques seront adressés pour la
 » prochaine fête de St.-Michel⁵⁰⁸ au bourgmestre de
 » Constance, qui enverra dans le terme de huit jours le
 » mémoire de l'Autriche à Lucerne, celui des Suisses
 » à Villingen, et une notification à ceux d'Ulm. Deux
 » mois après⁵⁰⁹ s'ouvriront les débats contradictoi-
 » res oraux et par écrit, et la sentence sera pronon-
 » cée dans dix-huit mois ou dans vingt et un⁵¹⁰ au
 » plus tard. La guerre est finie⁵¹¹; toute hostilité⁵¹²,

⁵⁰⁵ Nommé immédiatement après Berne, parce qu'il devint suisse par son alliance avec cette ville.

⁵⁰⁶ L'évêque de Constance et l'abbé de Reichenau devaient les vidimer. Les cantons possédaient beaucoup de chartes autrichiennes, tirées des archives de Bade (t. IV, 229); les Autrichiens, des chartes suisses, dont ils étaient redevables à Zurich.

⁵⁰⁷ Du 28 mai 1412. Ci-dessus t. IV, 159.

⁵⁰⁸ 20 septembre.

⁵⁰⁹ Entre le jour de St.-Gall (16 octobre) et Noël.

⁵¹⁰ On prit évidemment de longs termes pour que les esprits pussent se calmer; les parties s'en accommodèrent parce que dans ces entrefaites pouvaient se développer des circonstances favorables à la paix ou à la guerre.

⁵¹¹ Depuis le lever du soleil le dimanche de la Trinité, 12 juin.

⁵¹² Assassinat, brigandage, incendie, ruine de châteaux, exil et bannissement.

» oubliée; les prisonniers de guerre seront relâchés; les
 » frais de la guerre, remis; les procédures particu-
 » lières⁵¹³ auront leur paisible cours avec des ménage-
 » mens équitables⁵¹⁴. » Tel fut le traité avec l'Au-
 triche; le duc Albert y fit, comme premier sacrifice à
 la paix, l'abandon de l'exigence que les Suisses relâ-
 tissent vingt-cinq châteaux, ruinés par eux dans cette
 guerre⁵¹⁵.

« Le bourgmestre, les conseils et les bourgeois de
 » Zurich, ceux de Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwal-
 » den et Zoug, parties belligérantes; ceux de Berne,
 » Soleure, Glaris⁵¹⁶ et Appenzell, qui ont secouru les
 » derniers contre les premiers, sont convenus d'un
 » arbitrage qui aura lieu à Kaiserstuhl : les Zuricois
 » et les cinq cantons belligérans⁵¹⁷ nommeront, dans
 » le terme d'un mois, deux arbitres-jurés pour chaque
 » partie; si les arbitres ne peuvent tomber d'accord, ils
 » choisiront le mois suivant un sur-arbitre⁵¹⁸ impar-
 » tial dans une des villes d'Empire. La partie qui se
 » montrerait réfractaire perdrait son droit, l'autre
 » aurait cause gagnée. La paix est faite; la guerre,
 » oubliée, effacée. » Voilà la convention la plus diffi-
 cile à conclure, et qui coûta des sacrifices mutuels à
 ceux de Zurich et de Schwyz. En effet, Ital Réding,
 cédant aux représentations les plus pressantes, se fit

⁵¹³ Au sujet des intérêts et des créances.

⁵¹⁴ Afin que jusqu'à la St.-Martin on ne pressât pas les débiteurs.

⁵¹⁵ *Wartisen* 430. La plupart des châteaux avaient été ruinés dans la guerre des Bâlois.

⁵¹⁶ Glaris n'avait pris part à la guerre qu'à l'invitation de Schwyz. T. V, 325.

⁵¹⁷ S'il restait quelque différend concernant les quatre villes auxiliaires en particulier, il devait être jugé de la même manière.

⁵¹⁸ Un « homme commun », dit la charte.

violence au point de se désister de l'article des alliances éternelles qui fixait Einsidlen pour le lieu des arbitrages fédéraux et répudiait tout juge étranger ⁵¹⁹; les Zuricois, de leur côté, alors que déjà quelques sceaux étaient attachés à la charte, espéraient encore obtenir, comme condition préalable, la restitution des métairies de Wollerau et de Pfeffikon ⁵²⁰; enfin la résolution du landammann ⁵²¹ et la crainte de nouveaux désastres ⁵²² les déterminèrent à faire à la paix ce dernier sacrifice.

« Le duc et la maison d'Autriche, les seigneurs et » chevaliers qui ont épousé leur querelle, le bourg- » mestre et le conseil de Bâle s'en sont amiablement » rapportés à la sentence du vénérable évêque de Bâle, » Frédéric, ministre de Dieu notre Père et notre Sei- » gneur ⁵²³. »

« Cette guerre ayant occasionné du mécontente- » ment et des malentendus entre l'avoyer, le conseil et » les bourgeois de Berne et ceux de la ville autrichienne » de Fribourg en Uechtland, les Bernois, par singu- » lier égard pour le sire Louis, comte palatin du » Rhin, ont abandonné les griefs qui en sont provenus, » de même que leurs prétentions ⁵²⁴. »

⁵¹⁹ *Tschudi* II, 468 : « Ils estimaient que leurs alliances devaient » demeurer debout et en force, tant que leur sang coulerait dans leurs » veines. » *May*, III, 495.

⁵²⁰ T. V, 212.

⁵²¹ « Schwyz était bien animé; mais j'ai appris en vérité qu'il se serait » désisté si l'on avait persévéré cette nuit-là. » *Edlibach*.

⁵²² « Ils craignaient qu'ils n'éprouvassent de nouvelles pertes. » *Id.*

⁵²³ *Tschudi* voulait aussi insérer cette charte dans son texte, II, 473; mais il l'a oubliée; ce que je rapporte est extrait de la sentence, mercredi après Cantate 1449, imprimée dans les notes d'*Iselin*.

⁵²⁴ Cette charte se trouve dans *Tschudi*. *Tschachtlan* dit que les députés bernois réservèrent la ratification de leur gouvernement.

Le dimanche de la Sainte-Trinité, dès l'aube, toutes les cloches de Zurich, des villes et des cantons de la Suisse annoncèrent la joyeuse nouvelle de la paix, dissipèrent les nuages de la haine et de l'inquiétude, réveillèrent chez le vieillard l'espérance d'un soir paisible après des jours agités, chez le jeune homme l'ardeur de travailler au bonheur de sa maison. Lorsque le laboureur zuricois, las d'une vie long-temps captive, sortit empressé dans les campagnes où les décombres des maisons et des fermes, ensevelis sous l'herbe, rendaient presque méconnaissables les champs, les vignes, les prairies ⁵²⁵, il fit le rapprochement entre l'heureuse aisance, fruit des pénibles travaux de tant de générations, et le moment horrible où, sur la parole d'un guerrier, flamme, épée, chevaux, cavaliers avaient précipité dans la misère le père de famille, la mère et les faibles enfans; il déplora le pouvoir de quelques hommes au cœur de pierre de faire fondre sur un pays et sur un peuple une telle désolation ⁵²⁶. Les plus loyaux, espérant le bienfait d'une longue paix, prirent la courageuse résolution de rétablir leur fortune. D'autres, déshabitués de la vie domestique, avides de désordre, d'oisiveté et de licence, ne prenaient plaisir qu'aux armes et aux combats; les occasions en furent saisies avec plus d'empressement à dater de cette guerre, en sorte qu'elle eut à cet égard la même influence sur les mœurs que celle du Péloponèse; mais ce siècle ne produisit pas un Philippe.

A la conférence de Kaiserstuhl entre Zurich et ses vieux confédérés, parurent de chaque part, en qualité

⁵²⁵ *Tschudi.*

⁵²⁶ Nous montrerons comment le droit de déclarer la guerre fut sagement restreint dans la suite des temps.

d'arbitres, deux des magistrats les plus considérés⁵²⁷, les avocats, les conseillers, beaucoup d'hommes vertueux et sages, amis de la patrie et de la paix⁵²⁸. Chaque partie produisit un double grief; sur les quatre griefs fut prononcée une double sentence⁵²⁹.

Les Suisses se plaignirent premièrement de ce qu'au sujet de l'alliance inconvéniente avec l'Autriche⁵³⁰, les Zuricois déclinaient la voie juridique tracée par le pacte. Les Zuricois déclarèrent qu'il ne s'agissait point d'une violation du pacte, mais de l'innocent⁵³¹ exercice d'un droit réservé à leur ville; que, disposés à le soumettre aux *explications* d'éminens confédérés⁵³², ils ne l'étaient point à exposer leurs droits aux chances d'une *sentence* arbitraire. « Nous » entendons avec plaisir, » dirent les Suisses, « mentionner honorablement l'antique alliance, dont nous » conservons religieusement la charte à jamais obligatoire, munie de tous ses sceaux, comprise de tout » le monde dans sa simplicité, pendant quatre-vingt- » dix ans et plus, et qui, dans les cas de division d'opinion, renvoie par-devant des arbitres, à Einsiedlen,

⁵²⁷ Du côté de Zurich, le lieutenant Henri Effinger dont les oncles étaient morts à Sempach dans les rangs autrichiens (*Leu*), et le greffier municipal Rodolphe de Cham; du côté des Suisses, Pétermann Goldschmid, avoyer de Lucerne et le landammann Ital Réding.

⁵²⁸ *Edlibach*.

⁵²⁹ Les négociations de ce jour sont exposées avec tous les détails dans le t. II de *Théod.*, 424-484.

⁵³⁰ « Nous ne saurions concevoir que de semblables alliances nous fussent utiles ou seulement indifférentes. »

⁵³¹ « Car nous avons toujours eu devant les yeux les alliances, les sermens et les engagemens fédéraux. »

⁵³² L'avoyer Rodolphe Hofmeister, l'avoyer Ulrich d'Erlach, le conseiller Rod. de Ringoltingen, tous trois Bernois.

» nos adversaires et nous, nous et nos adversaires. Nous
 » laissons de côté l'inutile appréciation de la nouvelle
 » alliance de nos Confédérés de Zurich ⁵³³. Il s'agit de
 » savoir si l'ancienne, dont ils disent avoir fait la ré-
 » serve, peut subsister quand on rejette la procédure
 » qu'elle prescrit; nous laissons la décision de cette
 » question à tous les hommes de bon sens et à la
 » loyauté de nos juges. » — « Le parchemin, » répon-
 » dirent les Zuricois, « peut être intact, mais la guerre a
 » coupé en pièces l'alliance même à laquelle nous et
 » nos pères n'avons que trop sacrifié. » Les répliques
 ne furent que de longues et acrimonieuses répétitions;
 le vice fondamental était aussi ancien que la Confédé-
 ration. Lorsque des villes impériales, comme Zurich,
 à l'heure d'une crise ⁵³⁴, entrèrent dans cette ligue,
 triomphe et gloire des Suisses, on songeait au besoin
 du moment au lieu d'embrasser le plan vaste et bien
 arrêté d'une Confédération indépendante. On admit
 sans balancer bien des réserves inconciliables avec le
 pacte. Ainsi, entre de grands États se concluant en-
 core journellement des traités, auxquels le premier
 article assure une éternelle durée, tandis que le der-
 nier, par une clause, en fait le jouet de la politique *.
 L'union durable de la Suisse, en dépit de la faiblesse
 de ces liens, fut le fruit d'un esprit national, créé par
 des circonstances impérieuses **. Toutes les fois que
 les passions le réduisaient au silence, la mauvaise ré-
 daction du pacte donnait lieu aux interprétations les
 plus forcées. Le maintien de la Confédération exigeait

⁵³³ « A bon entendeur, salut ! »

⁵³⁴ T. III, 12 et 13.

* Ils finissent aussi par devenir les victimes de leur fourberie. D. L. H.

** En outre par sa position au centre des montagnes. D. L. H.

que chaque ville, chaque canton, privé, hors de son territoire, de compétence politique et militaire, ne fût rien, ne pût rien ⁵³⁵; que la patrie fût une ⁵³⁶; et la diète, la seule autorité à opposer aux étrangers ⁵³⁷.

Lorsqu'on discuta le premier grief, les Suisses répondirent à la dernière réplique ⁵³⁸, en exigeant que l'on renouvelât le serment fédéral, dont la violation avait amené la guerre. Les Zuricois, au contraire, demandaient à être libérés des obligations d'une alliance

⁵³⁵ Conformément à l'esprit de la première alliance; t. II, 231, 276 et suiv. Cet esprit était susceptible du plus beau développement.

⁵³⁶ Il n'est pas besoin, pour l'intérieur, d'une machine législative permanente; une ville ne saurait subsister sans ordonnances et sans justice municipales, mais on ne saurait prescrire le même ton à tous les ménages, sans distinction de naissance, d'éducation et de fortune. Les gouvernemens démocratiques au sein des montagnes, les gouvernemens aristocratiques des villes étaient les résultats d'une origine et d'une marche différentes, et en rapport avec la situation, les mœurs, l'activité et les idées de la population; leur destruction a signalé l'époque d'un bouleversement général et de la ruine du patriotisme.

⁵³⁷ Non pour former des alliances offensives, non pour décider plus promptement une guerre, mais pour empêcher qu'une contrée ou un canton, ébloui par des étrangers, ne conclue avec eux une alliance peu convenable ou ne se soustraie, au jour du péril, à ses devoirs fédéraux. La première de ces entraves aurait empêché cette guerre; la seconde, la dissolution et l'isolement de ceux qui ont été attaqués de nos jours. Il était facile de prévenir les abus d'une diète; il fallait poser la neutralité comme loi fondamentale, puis exiger pour chaque exception l'accord d'au moins les deux tiers de l'autorité *suprême* de tous les cantons et des villes. = L'ancienne confédération a dû succomber pour avoir méconnu la vérité énoncée dans le texte. Son existence aurait été consolidée; si l'unité avait pu subsister. La nouvelle confédération est plus que jamais dépendante de son médiateur, le *baron de Razüns*. D. L. II. (Note écrite avant 1814).

⁵³⁸ D'abord vient la plainte ou proposition, puis la réponse, la réplique, la duplique; enfin les conclusions, que suit la sentence. Voilà la marche et les termes techniques.

que la guerre avait anéantie⁵³⁹. L'accomplissement de ce vœu aurait pu ravaler la principale ville de la Suisse au rang des villes impériales de la Souabe, la plupart si misérables, ou d'une petite ville insignifiante du voisinage⁵⁴⁰.

Le second grief des Suisses concernait les frais de la guerre que Zurich leur avait occasionnés par la transgression de ses devoirs fédéraux; la réponse découla de ce qui précède.

Les Zuricois élevèrent alors leur première plainte au sujet de la guerre, et réclamèrent la restitution des seigneuries enlevées⁵⁴¹, l'annulation des sermens d'hommage imposés de force, et une indemnité de quatre cent mille florins pour les dommages soufferts. Les Suisses répondirent que Zurich était l'auteur de ses propres maux.

La seconde plainte suivit la même marche; elle concernait l'enlèvement des terriers et des chartes qui se trouvaient dans les archives des châteaux pris de force⁵⁴².

On comprit bientôt que tout dépendait de savoir si l'ancienne et perpétuelle alliance entre Zurich et les cantons Suisses subsisterait à l'avenir ou non⁵⁴³. La charte de cette alliance, la paix entre Zurich et Schwyz⁵⁴⁴,

⁵³⁹ « Vous devez reconnaître que nous ne sommes pas obligés d'ob-
• server à l'avenir envers eux les alliances. » *Hemmerlin, de Nobilit.* c. 33,
pensait de même.

⁵⁴⁰ Une situation avantageuse sur un fleuve et un lac n'empêche pas la décadence; Constance en est un témoignage parlant. — Sans liberté point de patrie; l'Allemagne en fera l'épreuve à la suite de l'anéantissement des villes impériales. D. L. H.

⁵⁴¹ Dans cette guerre, et non dans la précédente contre Schwyz.

⁵⁴² Gröningen, Greifensee, Régensberg.

⁵⁴³ Il s'agissait moins d'en déterminer le sens, qui est clair.

⁵⁴⁴ Savoir le troisième article; t. V, 212.

la nature et la marche de leur différend ayant été examinées par des hommes sages et savans ⁵⁴⁵, les deux arbitres suisses prononcèrent que Zurich devait observer l'alliance perpétuelle dans tous ses points. Les deux arbitres de Zurich ; sans toucher la question au fond , décidèrent qu'au préalable les Suisses donneraient satisfaction aux Zuricois ⁵⁴⁶. Il est également invraisemblable qu'ils aient espéré obtenir ce résultat , ou que, dans le cas contraire, ils eussent continué la guerre. Tous ceux qui assistèrent à la conférence de Kaiserstuhl pendant dix semaines ⁵⁴⁷ se convinquirent de la nécessité que Zurich redevint suisse ⁵⁴⁸. Mais les passions populaires sont si aveugles et si injustes que les arbitres zuricois, à moins de s'exposer au plus grand péril ⁵⁴⁹, n'eussent osé parler contre les principes qu'ils avaient soutenus ⁵⁵⁰. Quelques-uns des arbitres s'étaient fortement prononcés depuis plusieurs années comme chefs de parti ; il eût fallu de l'héroïsme pour tenir maintenant un autre langage ⁵⁵¹. On convint donc

⁵⁴⁵ Ces épithètes ne sont pas synonymes ; elles désignent ici des hommes qui ne connaissaient que le droit de leur pays, et d'autres, instruits dans le droit romain, impérial et canonique.

⁵⁴⁶ « Car il n'est pas dit que les Zuricois doivent satisfaire les premiers. »

⁵⁴⁷ Depuis la St.-Jacques jusqu'au mardi avant la St.-Michel 1446.

⁵⁴⁸ C'est ce que donne à entendre *Félix Faber* lui-même, p. 66.

⁵⁴⁹ Qui n'eût été effrayé par l'exemple de Henri Meyss.

⁵⁵⁰ C'est pour cette raison qu'à l'époque même du plus grand zèle des Guelfes pour l'indépendance et pour le droit national, les villes d'Italie choisissaient fréquemment des étrangers pour leurs podestats, capitani, esecutori (barigelli) et en changeaient tous les ans ou tous les six mois.

⁵⁵¹ Comment l'attendre de Cham et de Réding ? C'est eux qu'il aurait fallu nommer ; ils auraient exigé des autres l'impossible et traité toute concession de trahison.

tacitement ou en confidence, de remettre la décision à un sur-arbitre choisi à l'étranger ⁵⁵².

Ils élurent pour cet office Pierre d'Argun, bourgmestre de la ville d'Augsbourg. Cet homme, issu de riches négocians ⁵⁵³, actif et riche lui-même ⁵⁵⁴, habile et cher aux Empereurs, ressemblait surtout par la toute-puissance qu'il exerçait dans le conseil de sa ville natale, par l'intermédiaire des tribuns ⁵⁵⁵, au premier bourgmestre de Zurich ⁵⁵⁶; mais, à l'égal de Rodolphe Broun, la fin de sa grandeur long-temps enviée fut triste et obscure ⁵⁵⁷, et, comme lui, il laissa des fils qui agitèrent sa patrie ⁵⁵⁸. Lorsque Pierre d'Argun fut choisi pour arbitre, il était dans l'éclat de sa puissance.

⁵⁵² La rédaction modérée de la sentence des Zuricois et la facilité avec laquelle ils consentirent en temps opportun à la nomination d'un sur-arbitre montrent un esprit de conciliation inaccoutumé.

⁵⁵³ Laurent Egen, son père, aussi bourgmestre, auteur d'une fondation en faveur de douze vieillards, 1410. *Paul de Stetten, Hist. de la ville d'Augsbourg*, p. 240.

⁵⁵⁴ Vers ce même temps il acheta de l'évêque la monnaie et le pesage. *Ibid.* 169.

⁵⁵⁵ Il était si peu habitué à la contradiction, qu'à la première qu'il rencontra il se démit de sa charge. *Ibid.* A. 1450, p. 172.

⁵⁵⁶ Voy. les passages correspondans, l. II, ch. 2, t. II.

⁵⁵⁷ On dit qu'il fut étranglé sur l'ordre secret du tribunal vénétrique. *Ibid.* 1451, p. 173.

⁵⁵⁸ Le bourgmestre avait reçu des lettres de noblesse de l'empereur Frédéric en 1442 et renouvelé le nom de l'ancienne famille d'Argun. Ses fils Antoine, Sigismond et Jacques eurent avec la ville d'Augsbourg de longues querelles, qui furent apaisées en 1459; ils se prononcèrent en faveur du duc de Bavière lorsqu'il devint ennemi de leur ville natale en 1462; Jacques ne se réconcilia qu'en 1483. Outre ces faits, *Stetten* raconte comment ils dénigrèrent la justice, se pillèrent l'un l'autre, vengèrent les inimitiés de leur père par le meurtre et le pillage. On peut comparer leur conduite à celle des fils de Broun; t. III, 80 et suiv.

Sur les représentations instantes de l'électeur palatin, de beaucoup de princes, de seigneurs et de villes ; ainsi que des Augsbourgeois mêmes ⁵⁵⁹, honorés dans sa personne, le bourgmestre à la fin accepta les fonctions de sur-arbitre. Voyant l'impossibilité de les remplir à la satisfaction des deux parties, il se pénétra du sentiment de la dignité d'un acte dont l'influence sur des âges et des pays éloignés transmettrait à la postérité le nom de son auteur, entouré de gloire ou d'ignominie. Il convoqua une conférence à Lindau ⁵⁶⁰. Après de vaines tentatives de conciliation, il régla définitivement que toutes les chartes seraient examinées, que les deux parties exposeraient sincèrement leurs moyens, et qu'il aurait lui-même le droit de consulter qui bon lui semblerait, et le pouvoir de prononcer ensuite selon sa conviction ⁵⁶¹, librement et péremptoirement ⁵⁶².

Onze semaines après ⁵⁶³, le bourgmestre convoqua une seconde fois à Lindau les Zuricois et tous les Confédérés, et tenta de nouveau une conciliation. Effort inutile. Debout, Pierre d'Argun leva pour lors la main droite et fit serment de juger avec justice. Pour la dernière fois on lut publiquement toutes les chartes. Le bourgmestre se leva avec une gravité solennelle, prêt à prononcer la sentence ; l'attente de l'assemblée était excitée au plus haut point ; il déclara « *que Pierre*

⁵⁵⁹ On leur écrivit de l'engager à accepter. *Tschudi*.

⁵⁶⁰ Le jour de St.-Nicolas, 6 décembre 1446.

⁵⁶¹ Après qu'il aura consulté sa propre raison et ses lumières.

⁵⁶² *Acte du consentement des 9 cantons confédérés* (ci-dessus dans le texte n. 516) ; Lindau, 6 décembre 1446, dans *Tschudi* II, 493. Zurich expédia sans doute un acte analogue.

⁵⁶³ Au vieux Carnaval, c'était le 27 février 1447. *Tschudi*.

» *Goldschmid et Ital Réding* avaient bien jugé, et que
 » les Zuricois devaient observer dans tous ses articles
 » l'alliance perpétuelle de la Confédération ⁵⁶⁴.

Si l'on considère les rapports du bourgmestre d'une ville d'Empire avec la cour impériale, les relations personnelles de celui d'Augsbourg avec Frédéric III ⁵⁶⁵, avec Rechberg et d'autres chevaliers souabes ⁵⁶⁶, on ne peut refuser à Pierre d'Argun la gloire de s'être montré pur dans un des actes les plus importants de sa vie. Il sut discerner le point principal, passé sous silence dans le jugement des arbitres zuricois ⁵⁶⁷, et le considérer en lui-même et sous le rapport du bonheur et de la paix de la Suisse ⁵⁶⁸. Sa parole fut un coup de tonnerre. Quand la ville de Zurich reçut la nouvelle qu'elle allait rentrer dans la Confédération, la multitude aveuglée poussa des cris et des gémissements ⁵⁶⁹. Les autorités s'assemblèrent, tristes en même temps qu'embarrassées sur les moyens de donner force à la décision sans une nouvelle guerre ⁵⁷⁰.

Pour faciliter ce résultat, Pierre d'Argun, non plus sur-arbitre ⁵⁷¹, mais de concert avec cinq villes impar-

⁵⁶⁴ *Prononcé du sur-arbitre. Ibid. 494.*

⁵⁶⁵ Il avait logé chez lui à Augsbourg et l'avait anobli. *Stetten*, 1442.

⁵⁶⁶ *Id. 1450.*

⁵⁶⁷ « Ils n'ont rien décidé touchant le fond des affaires. » *Prononcé du sur-arbitre.*

⁵⁶⁸ « Vir ille, omnibus pensatis, judicavit, pro bono pacis fore necessarium, » etc. *Faber*, l. c.

⁵⁶⁹ « Planctus et ululatus in plebe. » *Id.* Encore enfant, Faber lui-même mêla ses pleurs aux lamentations de la ville.

⁵⁷⁰ « Il nous a lié les queues ensemble, dirent-ils, en sorte qu'il faut que nous nous tenions par les cheveux plus fortement qu'auparavant. » *Edlibach.*

⁵⁷¹ Le sur-arbitre avait été choisi uniquement pour ce point essentiel.

tiales et bienveillantes ⁵⁷², obtint qu'une conférence amiable se réunirait à Bade en Argovie ⁵⁷³. Il représenta aux deux parties la nécessité de dégager l'arbitrage fédéral qui aurait lieu à Einsidlen, conformément au pacte, de toutes les entraves que l'expérience et le cours naturel des choses laissaient entrevoir; or, une issue fâcheuse serait à craindre, si la ruse et la passion soulevaient d'autres questions que les seules essentielles; après une telle guerre, il était invraisemblable qu'un Zuricois parût impartial aux yeux des Suisses ou un Suisse aux yeux des Zuricois; il serait donc à désirer que, dans cette occasion seulement, on s'écartât de l'article du pacte qui interdisait le choix d'un sur-arbitre étranger. On reconnut sans peine comme points essentiels du procès l'alliance autrichienne, les conquêtes des Suisses et les frais de la guerre. Mais toute l'autorité d'Argun ne décida que difficilement les Confédérés à faire à la paix un immense sacrifice en admettant une exception au pacte, leur arche sainte ⁵⁷⁴.

L'espoir que les parties choisiraient de concert dans leur sein un arbitre absolu des différends qu'ils ne pouvaient aplanir eux-mêmes caractérisait l'ancienne simplicité des âges où la Confédération, renfermée au sein des Alpes, n'en sortait que pour secourir des amis qui l'imploraient au jour d'un grand péril. Plus tard,

⁵⁷² Bâle délégua son conseiller André Oस्पernelle, dont il est souvent question; Schaffhouse, le bourgmestre Henri Barter d'une famille riche, maintenant éteinte; Constance, Ravensbourg, Rothwyl députèrent aussi.

⁵⁷³ Le dimanche avant celui des Rameaux; Pâques tombait sur le 9 avril.

⁵⁷⁴ Nouvelle conférence pour déterminer les points du procès et la marche à suivre. Bade, veille des Rameaux, 1447; Tschudi II, 494.

les Suisses eussent fait plus sagement de suivre le conseil de Pierre d'Argun, et de remettre la décision de leurs contestations intérieures à des étrangers célèbres par leurs lumières et leur vertu. Quelquefois ce secours leur vint d'un canton désintéressé ; mais des circonstances particulières ⁵⁷⁵ et les divisions religieuses rendirent l'impartialité de plus en plus suspecte. Sans doute, tant que la différence de religion empêchait la confiance, le choix d'un étranger eût aussi présenté des difficultés. Il eût été d'autant plus nécessaire que dès la première éducation, dans tous les sermons et tous les discours publics, on travaillât à étouffer l'esprit cantonal et à former l'esprit fédéral, à faire reconnaître généralement, dans l'un, l'abjection des sentimens, et, dans l'autre, la noblesse morale, la vraie vertu, le caractère distinctif de l'homme appelé aux affaires et aux dignités. Au lieu de cela, les malheureux se sont de plus en plus renfermés chacun dans son canton, dans son chef-lieu, dans sa tribu, dans sa famille, dans sa personne*.

A Einsidlen siégèrent aussi les arbitres de Kaiserstuhl ⁵⁷⁶.

Les Suisses se plaignirent d'abord de ce qu'en opposition au pacte, qui ordonnait aux Confédérés de se

⁵⁷⁵ P. e. les anciennes alliances entre Berne, Soleure et Fribourg ; l'union des villes ; le droit de bourgeoisie chrétien.

* On ne peut rien dire de mieux ni de plus fort. Comment après cela l'auteur peut-il regretter que la vieille machine se soit écroulée ? Si l'on peut être surpris de quelque chose, c'est qu'elle ait subsisté aussi long-temps. Les auteurs de la révolution de 1798, qui tentèrent de relever l'édifice, seront mieux appréciés par la postérité. D. L. H.

⁵⁷⁶ *Actes et négociations de l'assemblée arbitrale d'Einsidlen*, en mai 1447, dans *Tschudi II*, 496-514 et 520 et suiv.

réunir contre tous les ennemis, Zurich avait formé une alliance⁵⁷⁷ avec la maison d'Autriche, entre laquelle et la Suisse ne subsistait, après de longues guerres, qu'une trêve limitée⁵⁷⁸. La députation de Zurich, soutenue par les conseillers autrichiens, répliqua en réservant selon sa coutume l'Empereur et l'Empire⁵⁷⁹, ainsi que les alliances à venir ; elle insinua que les Suisses eux-mêmes avaient déjà recherché une semblable union avec l'Autriche⁵⁸⁰, et déclara que Zurich comptait persister dans la sienne, attendu qu'entre l'Autriche et cette ville il y avait eu souvent, depuis, des alliances⁵⁸¹, simplement renouvelées en dernier lieu dans la forme la plus légale et sans préjudice de la Confédération⁵⁸². Les Suisses, à leur tour, montrèrent qu'il ne s'agissait point de la réserve de l'Empire⁵⁸³, que celle des alliances à venir ne pouvait donner à un canton le droit de conclure avec les ennemis des autres un traité dont l'effet dût se déployer sur le territoire

⁵⁷⁷ Il paraît qu'ils ne connaissent pas les *instructions* qui s'y rattachaient et qu'ils auraient attaquées bien plus vivement; le *traité d'alliance* n'était que la partie ostensible. Voy. t. V, 276-279.

⁵⁷⁸ Pendant la paix de cinquante ans; la *convention perpétuelle* fut conclue beaucoup plus tard.

⁵⁷⁹ On cherchait à faire prendre en considération cette réserve, parce que le roi romain était en même temps chef de la maison d'Autriche.

⁵⁸⁰ Allusion aux bonnes relations qui s'établirent entre Schwyz et les cours ducales à l'occasion de l'héritage de Tokenbourg. T. V, 459 et ailleurs.

⁵⁸¹ Oni, certes, en 1355 et 1395; l. II, chap. IV et V, t. III; mais ne fallut-il pas renoncer à la dernière de ces alliances? Un traité de cette nature fut produit. *Tschudi* II, 554.

⁵⁸² Parce que la Confédération était réservée.

⁵⁸³ Ils ne voulaient pas que l'on confondît les affaires de l'Empire avec celles de la maison d'Autriche.

suisse⁵⁸⁴; ils déclarèrent ne pas connaître les exemples auxquels Zurich faisait allusion, et comparèrent le long bonheur des temps⁵⁸⁵ où nul canton n'agissait isolément⁵⁸⁶ avec les troubles, l'effusion du sang et les ravages qu'en peu d'années la nouvelle alliance avait attirés sur la Suisse. Les Zuricois invoquèrent l'esprit inoffensif du pacte qui ne connaissait pas d'ennemis héréditaires et réservait expressément les droits privés⁵⁸⁷ que la maison d'Autriche avait hérités de ses aïeux de Habsbourg, de Kibourg et de Lenzbourg dans les Waldstetten mêmes⁵⁸⁸. La paix, la justice et l'ordre, seul but de la Confédération, recevaient, disaient-ils, par leur alliance un fondement solide⁵⁸⁹, mais les préjugés et la passion ne savaient pas le comprendre. Ils répétèrent, sans rien spécifier, que des exemples semblables ne manquaient pas, et qu'en général chaque canton avait librement usé du droit d'al-

⁵⁸⁴ A chaque alliance sa sphère d'activité. Voy. celle de la Suisse et de Zurich, t. III, 43 et suiv.; nous avons caractérisé en traits généraux celle de Zurich et de l'Autriche, t. V, 276-281; elles étaient presque identiques.

⁵⁸⁵ « Personne n'est assez âgé pour se rappeler tout cet heureux temps. »

⁵⁸⁶ « Telle était leur amitié fidèle que nul ne s'allia jamais avec qui que ce fût, à l'insu ou sans le consentement des autres. » Ils n'entendent point par là que toutes les alliances fussent communes à tous, ce qui eût valu bien mieux, mais que l'on se consultait les uns les autres à leur sujet.

⁵⁸⁷ Servitudes, droits, juridictions, en tant qu'ils ne donnaient pas la souveraineté; les anciennes lois de l'Empire n'accordaient celle-ci qu'à un roi ou à un empereur; d'autres exerçaient des portions de souveraineté ensuite de privilèges et de traités particuliers.

⁵⁸⁸ Cette manière de représenter la chose est exacte. T. II, 220; 269; 290, 300 et suiv.

⁵⁸⁹ « Utile et bienfaisant pour eux, pour nous et pour tout le pays. »

liance. Les Confédérés répliquèrent que la défense à laquelle ils s'étaient engagés pour jamais avait en vue leurs ennemis ⁵⁹⁰; qu'il était inutile de rappeler qui s'était présenté en cette qualité au Morgarten et à Sempach. Qu'en réfléchissant que naguère, à Kaiserstuhl ⁵⁹¹, les Zuricois avaient demandé d'être dégagés des alliances éternelles, il leur paraissait que la nouvelle n'avait pas alors été considérée comme un appui de ces alliances, mais comme inconciliable avec elles. Les Zuricois ayant déclaré que l'obstination et la guerre des Suisses leur avaient seules arraché cette demande, on décida de soumettre à l'arbitrage le traité de Zurich avec la maison d'Autriche.

Les Zuricois se plaignirent ensuite de la guerre, et les Confédérés imputèrent à Zurich le tort de l'agression. Cette question, d'où dépend celle de la satisfaction à donner ⁵⁹², est ordinairement la plus difficile; elle ne se décide ni par la priorité de l'apparition sur le champ de bataille, ni par le premier acte hostile, mais par la mesure ou l'entreprise dont il faut prévenir ou annuler l'effet et les conséquences. L'obligation des restitutions ne résultait pas de la date de la déclaration de guerre ⁵⁹³, mais des rapports entre les anciennes et les nouvelles alliances de Zurich, et de la question,

⁵⁹⁰ « Nous avons conclu les alliances contre nos ennemis et non contre nos amis. »

⁵⁹¹ Plus haut n. 539.

⁵⁹² Proprement la restitution de ce qu'on a enlevé.

⁵⁹³ Nous avons décrit le commencement de la guerre, L. V, 341 et suiv.; ici les Confédérés allèguent comme premières hostilités une expédition des Zuricois contre Zoug, sans détermination précise de l'époque.

négligée jusqu'alors ⁵⁹⁴, de la légalité des conquêtes entre Confédérés ⁵⁹⁵.

Le territoire conquis par les Suisses cernait en quelque sorte Zurich et rendait la Suisse centrale indépendante du marché zuricois ⁵⁹⁶. Afin de prémunir leurs conquêtes contre une décision défavorable de la question précédente ⁵⁹⁷ et de prévenir la réclamation des frais de la guerre ⁵⁹⁸, les Suisses se présentèrent devant les juges avec une demande en indemnités de six cent mille florins ⁵⁹⁹. Les longues discussions sur ce point prouvèrent que la décision dépendrait du jugement sur les alliances et des vues d'avenir. Zurich, de son côté, ayant demandé des dédommagemens, les députés prirent environ six mois pour réfléchir ⁶⁰⁰ et se séparèrent.

Ils s'occupèrent ensuite avec zèle, mais en vain, de régler le point fondamental. La sûreté non moins que l'honneur semblait interdire à Zurich d'abjurer vo-

⁵⁹⁴ On ne possédait pas encore de théorie des républiques fédératives; on professait rarement des principes généraux. Un des buts de cette histoire détaillée de notre Confédération est de faire mieux connaître une forme sociale si respectable.

⁵⁹⁵ T. V, 210.

⁵⁹⁶ Gröningen et Greifensee d'un côté, Régensberg de l'autre. Ces localités n'étaient ni fortifiées, ni privilégiées ou organisées pour être des centres de commerce, mais elles auraient pu le devenir.

⁵⁹⁷ On ramène ordinairement la question au « status quo ante bellum. »

⁵⁹⁸ Faite à Kaiserstuhl; ci-dessus dans le texte entre n. 541 et 542.

⁵⁹⁹ La réclamation de Zurich s'élevait à 400,000 florins; on ne voulait pas que les deux sommes se balançassent.

⁶⁰⁰ On sait que la conférence commença au mois de mai; elle se prolongea peut-être jusqu'en juin, puis elle s'ajourna à Stc.-Lucie (18 décembre).

lointainement son alliance avec l'Autriche⁶⁰¹. Il était plus utile d'ailleurs que cette question de droit public fédéral fût décidée par une sentence. Mais Zurich refusa de joindre aux actes l'original du traité; en vain encore lui demanda-t-on une copie vidimée⁶⁰²; on fut donc induit à croire qu'au milieu de l'ivresse de l'époque de Stüssi on avait stipulé, au nom de la ville, des conditions tout autrement choquantes que la réponse circonspecte de l'Autriche ne le faisait soupçonner⁶⁰³. Ce refus ranima la défiance; les Suisses se repentirent d'avoir, par considération pour le sur-arbitre, sacrifié un article de leurs alliances à l'espérance illusoire de la paix⁶⁰⁴.

Les arbitres revinrent à Einsidlen avec une triste perspective. Ceux des Suisses prononcèrent la sentence suivante : « Comme les Zuricois ont juré une alliance » perpétuelle avec les Confédérés, pour la paix et pour » la guerre, et que la maison d'Autriche, après la » trêve de cinquante ans, renouvelle ses hostilités » contre la Suisse, ils n'ont pu légalement conclure » avec cette maison une alliance à perpétuité⁶⁰⁵. La

⁶⁰¹ « Multa opprobria sustinuerunt a communi vulgo per totam Alemanniam. » dit *Faber*, qui atteste leur innocence.

⁶⁰² Ils dirent que le traité avait passé promptement dans les mains de l'Autriche, en sorte qu'ils n'avaient pu en prendre copie; qu'ils ne savaient comment obtenir une copie vidimée; qu'ils ne possédaient pas non plus l'original de la charte que leur avaient donnée les conseillers autrichiens; mais qu'ils en avaient une copie vidimée et que les deux pièces étaient parfaitement identiques. *Tschudi* II, 520.

⁶⁰³ Peut-être dans leur charte les Zuricois se référaient-ils au convention (t. V, 276), non ostensible et que les Confédérés ne connaissaient point.

⁶⁰⁴ *Tschudi* II, 496.

⁶⁰⁵ « Surtout pour des cercles dont les seigneurs ne voulaient avoir affaire qu'avec les Confédérés. » *Ch.*

» guerre a été légitime ; les Zuricois ne doivent s'en
 » attribuer les suites qu'à eux-mêmes. Trois délégués
 » de chaque canton fixeront l'indemnité⁶⁰⁶ qu'ils au-
 » ront à payer aux Confédérés⁶⁰⁷. » La sentence des
 arbitres de Zurich fut de tout point l'opposé de celle-
 là. On ne put s'entendre sur le choix d'un sur-arbitre ;
 on déposa les documens entre les mains de l'abbé, et
 chacun rentra mécontent dans ses foyers.

Souvent après cela les arbitres se virent, firent de
 nouveaux efforts, essayèrent de s'accorder pour élire
 un sur-arbitre ; mais en vain. Après de longues tenta-
 tives, la confiance commune choisit Ital Hundbiss,
 bourgmestre considéré de Ravensbourg, ville de l'All-
 gau, où de toute ancienneté les habitans de la plaine de
 Pürs et de Leutkirch, et annuellement la forêt entière
 qui environne Altorf, cherchaient droit et justice⁶⁰⁸.
 Ital Hundbiss refusa cet honneur. Le gouvernement de
 sa ville l'excusa ; les cités impériales de Souabe, dont la
 ligue comprenait aussi Ravensbourg, déclinerent toute
 participation⁶⁰⁹. Quoique cachée sous la cendre, la
 flamme des passions brûlait encore trop vive pour pro-
 noncer avec le courage d'Argun⁶¹⁰ un jugement de si
 grave conséquence⁶¹¹, sans s'exposer à la vengeance
 des Suisses ou à la disgrâce de l'Autriche et de l'Em-

⁶⁰⁶ « Ce qu'ils devaient faire à cet égard. » Probablement le terri-
 toire conquis serait resté au moins en hypothèque.

⁶⁰⁷ Ch. dans *Tschudi* II, 521 et suiv. ; celle de Zurich 553.

⁶⁰⁸ *Büsching*, *Géogr.*

⁶⁰⁹ *Tschudi* II, 325.

⁶¹⁰ On ne sache pas qu'il ait reçu une récompense, on sait seulement
 que sa ruine suivit de près. = Le lot de ceux que la destinée appelle à
 défendre les principes. D. L. H.

⁶¹¹ Chacun redoutait de se mêler de cette affaire.

pereur. Dans cet embarras on tenta , par le moyen de deux conseillers de Berne et d'un de Soleure , joints aux arbitres , d'engager Zurich à renoncer volontairement à l'alliance autrichienne⁶¹². Pourvu que la Confédération fût rétablie dans son intégrité , les Suisses offraient d'abandonner à la ville de Zurich le territoire conquis et toutes leurs prétentions. Ces sentimens fraternels reprirent aussi leur empire sur beaucoup de cœurs zuricois. Mais comment renoncer d'eux-mêmes , sans nécessité , à une alliance achetée au prix de tant de sang , d'argent , de soucis et de peines , à une alliance avec le glorieux chef de l'Autriche et de la chrétienté , dont la faveur demeurait encore acquise à leur ville⁶¹³ après le mauvais succès des négociations avec les Suisses ? Il s'agissait moins d'un conflit entre des devoirs que d'une option entre des amis , différens d'âge , de mérite , de qualité , mais inconciliables. On avait besoin d'un sur-arbitre , dont la sagesse et l'intelligence élevée , à l'abri de toute objection personnelle ou politique , dicteraient une sentence qu'il saurait faire respecter *.

Les autres différends entre l'Autriche et les Confédérés , une seconde guerre entre l'Autriche et Bâle étaient oubliés ; l'électeur Louis , auteur de la pacifica-

⁶¹² A Bade , 29 décembre 1448. *Tschudi II*, 527, 528.

⁶¹³ *Franchise des Zuricois* les autorisant à naviguer et à commercer avec leurs propres barques et leurs marchandises sur la Limmat et dans tout le cours du Rhin , exempts de péages , finances de passage , de conduite et autres contributions établies anciennement. Vienne , 1447 dans *J. H. Hottinger, Speculum Tigur.* 146.

* Si cet arbitre suprême n'a d'autres armes que sa vertu , ses connaissances et son génie , sa sentence sera illusoire. S'il est puissant , plus puissant que ceux qu'il juge , c'est un maître qui aura parlé , comme en 1803. La république helvétique une et indivisible n'aurait pas eu besoin de pareils médecins. D. L. II.

tion, était mort; sur la frontière de Savoie et du Milanais plus d'un changement était arrivé ou prévu ⁶¹⁴, et nul ne pouvait, nul n'osait prononcer une sentence sur l'alliance de Zurich et de l'Autriche. La Confédération suisse se trouvait encore dans la même situation que la Ligue achéenne quand l'Acrocorinthe était aux mains de Philippe de Macédoine ⁶¹⁵.

Le sentiment indéfinissable produit par cette relation étrange décida les Zuricois et les Confédérés à une dernière tentative. Réunis en conférence au couvent de Cappel, entre Zurich et Zoug, les quatre arbitres convinrent que, dans une nouvelle réunion à Einsidlen, ils choisiraient le sur-arbitre dans un des neuf cantons ⁶¹⁶, ou, en cas de partage des opinions, inviteraient une ville étrangère à le désigner parmi plusieurs confédérés qu'ils proposeraient ⁶¹⁷; le sur-arbitre prononcerait sur l'alliance autrichienne; aussitôt Zurich recouvrerait tout le territoire perdu, en sorte que la démarcation des droits de cette ville et de ceux de Schwyz se trouverait de nouveau dans la seigneurie de Wädenschwyl ⁶¹⁸, tandis que le château de Wæ-

⁶¹⁴ Tout cela est exposé en partie ci-après, en partie au chapitre suivant.

⁶¹⁵ Lisez sur cela Polybe, ainsi que Tite-Live et Plutarque, qui ont écrit d'après lui. Nous nous proposons de commenter dans un autre endroit l'expérience de l'antiquité.

⁶¹⁶ Appenzell n'est pas nommé, mais Zurich, les cinq cantons en guerre avec lui et les trois cantons auxiliaires. Aux termes du pacte, le sur-arbitre aurait dû être pris à Zurich ou dans un des cinq cantons.

⁶¹⁷ Ces villes craignirent trop, même de parler, alors que la sentence d'Argun eût été exécutable.

⁶¹⁸ Les droits des Schwyzois dérivait de l'avouerie qu'ils exerçaient sur Einsidlen, dont l'abbaye possédait chez eux des fiefs; ceux de Zurich provenaient de rapports semblables avec le couvent des religieux et

denschyl resterait inoffensif au pouvoir du grand-maitre de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean ⁶¹⁹; annulation réciproque des demandes d'indemnités; confirmation de la dernière paix; amnistie; renouvellement des anciennes et perpétuelles alliances entre tous les Confédérés et la ville de Zurich ⁶²⁰.

Ils ne se réunirent point pour le choix d'un sur-arbitre; il fallait éviter l'apparence d'un accord hostile à l'alliance autrichienne ⁶²¹. Les noms des citoyens proposés, sans indication de la personne qui proposait chacun d'eux, furent adressés au bourgmestre et au conseil d'Ueberlingen avec prière de faire un choix. Ueberlingen ne refusa pas à la Suisse cette marque d'amitié. Le choix tomba sur le meilleur, Henri de Bubenbergh, chevalier, seigneur de Spiez, avoyer de la ville de Berne.

Dans les grandes occasions, cette cité, oubliant tous les périls, n'écoutait que les inspirations de sa magnanimité; ses deux conseils invitèrent l'avoyer à prononcer la sentence arbitrale. Après avoir relu plusieurs fois toutes les chartes, consulté à la ville et à la campagne tous les hommes savans ou simplement loyaux, ecclésiastiques et laïques; après avoir considéré durant un mois toutes les faces de l'affaire avec sa haute raison, exercée pendant une si longue et si glorieuse

d'une convention conclue en 1408 avec l'ordre (ci-dessus , t. III , 333 , 334).

⁶¹⁹ Ce pouvoir, alors neutre, est tombé.

⁶²⁰ *Convention, Cappel*, mercredi après Pâques 1450. *Tschudi*.

⁶²¹ Ce qui eût été inévitable si les Zurichois eussent adopté la proposition des Suisses, ou si l'arbitre proposé par Zurich, reconnu par les Confédérés, eût prononcé contre le pacte.

période ⁶²² dans le gouvernement de la république, et qu'à la dernière paix ⁶²³, et souvent depuis ⁶²⁴, tous les confédérés vénérent comme un astre conducteur, Bubenbergh convoqua une assemblée à l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites ⁶²⁵, prêta serment, parla, *confirma la sentence de Pierre Goldschmid et d'Ital Réding* et déclara illégale, nulle et non avenue l'alliance en litige ⁶²⁶.

La guerre continuée pendant quinze ans ⁶²⁷ depuis Frédéric, comte de Tokenbourg, à travers bien des vicissitudes, avec la participation de l'Autriche et de la France, au milieu du sang et des ravages, finit, comme les plus grandes guerres de Charles XII et de Frédéric ⁶²⁸, sans changement considérable dans les possessions territoriales ⁶²⁹; ce fut le treize juillet de l'an quatorze-cent-cinquante.

⁶²² Membre du Grand Conseil depuis 1400, *Leu*. (N'y aurait-il pas une faute d'impression dans cette date?)

⁶²³ Ci-dessus t. V, 211.

⁶²⁴ On en trouve la preuve dans des documens cités par *Tschudi* et ci-après.

⁶²⁵ On en lit la relation détaillée dans *Tschudi*, II, 543-554.

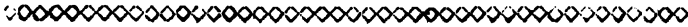
⁶²⁶ Il mit tant de ménagemens dans la forme qu'à peine nomma-t-il l'alliance, se bornant à confirmer le prononcé des arbitres suisses qui la condamnaient.

⁶²⁷ A dater du commencement des troubles, t. V, 37.

⁶²⁸ La grande guerre de Charles contre Frédéric-Auguste, roi de Pologne, s'assoupit sans traité de paix. *Mably*, *Œuvres*, VI. La guerre de sept ans fut terminée à Hubertsbourg par un traité qui ne changea rien à l'état des choses.

⁶²⁹ Cette paix de 1450 ne modifia point le traité de 1440, excepté en ce qui concernait l'alliance avec l'Autriche. *Tschudi* II, 324, 336.





CHAPITRE III.

CONCLUSION DE LA PAIX.



Négociations avec l'Autriche. — Paix de Bâle. — Complot contre Rheinfelden. — Sort de l'héritage de Tokenbourg. — Autres affaires intérieures.

La marche du procès, fixée par le traité de paix entre Constance et la Suisse¹, se compliqua par des circonstances dont dépendait en grande partie la fin des querelles intérieures.

La maison d'Autriche soumit à la décision du bourgmestre et du conseil d'Ulm la question de savoir si par la prise de possession violente de presque tous² les domaines et les droits qui lui appartenaient en Argovie, d'un grand nombre de ceux qu'elle possédait en Thurgovie³ et dans le Buchsgau⁴, ainsi que par la conquête récente du château de Schenkenberg⁵, tombé devant les armes bernoises, par les violences des Appenzellois dans le Rheinthal, par les événe-

¹ Voy. chap. II, le texte depuis n. 504 jusqu'à n. 515.

² La rive nord-ouest de l'Aar ne fut pas occupée en 1415.

³ Le château contigu au pont de Bade, le Siggenthal, Kaiserstuhl, Zurzach et Klingnau sont ici compris dans la Thurgovie, comme si la Reuss en formait la limite.

⁴ Entre Gösgen et Flumenthal. Il y avait beaucoup de vassaux autrichiens dans ce district.

⁵ Plus haut chap. I, n. 307; depuis, le château avait été hypothéqué à Berne.

mens du Gaster⁶, les Confédérés ne s'étaient pas rendus coupables de plus d'une rupture de la paix. Alors le comte Jean de Thierstein, dont le grand-père était mort à Sempach, le père à Næfels, vieux et puissant chevalier, gouverneur autrichien du Sundgau et de l'Alsace, parut avec Frédéric, son neveu, pour se plaindre de Soleure, qui avait détruit le château de Thierstein et celui de Falkenstein⁷. Le comte Henri de Werdenberg-Sargans, qui, après que son père eût perdu la bataille de Næfels, passa sa longue et soucieuse vie dans une lutte incessante contre la liberté du peuple, et dont les relations dangereusement compliquées expliquent la conduite équivoque, se plaignit de ce que Schwyz et Glaris avaient accordé le droit de cité à des habitants autrichiens de sa seigneurie⁸, pris possession de son pays, qui ne devait point servir contre l'Autriche⁹, et mis le feu à la ville pendant qu'on négociait la paix¹⁰. Wolfhard, baron de Brandis, seigneur hypothécaire de Vaduz, vieillard aussi, qui attirait de plus en plus son ancienne famille¹¹ hors de la Suisse dans le voisinage de ses cousins tyroliens¹², allé-

⁶ L'Autriche avait hypothéqué à regret le Gaster à Schwyz et à Glaris. T. V, 414-416.

⁷ Le document de ces griefs, important pour se faire une idée de la constitution et des rapports du pays à cette époque, se lit dans *Tschudi*, II, 484-490.

⁸ L'Autriche avait cru pouvoir la lui remettre en toute sûreté, comme concitoyen des Confédérés.

⁹ L'alliance donnait aux habitants du pays le droit de considérer le château du seigneur, leur concitoyen, comme maison ouverte; le comte s'était réservé sa neutralité. Ch. 30 janvier 1437. *Tschudi* II, 228.

¹⁰ C'est le fait raconté chap. II à n. 136. Les circonstances n'en sont pas connues exactement.

¹¹ Qui avait fondé le monastère de Trubon en 1139. T. I, 400.

¹² Ils s'y étaient établis au XII^e siècle et ils y florissent encore.

gua comme grief que, bien que les sujets autrichiens du pays de Sargans fussent passés sous sa domination¹³, les Suisses n'avaient point respecté cette circonstance¹⁴, et que les Appenzellois, en pleine paix, avaient marché contre lui sans nul autre motif¹⁵; qu'il avait en vain offert aux uns les recours aux voies juridiques, et que le capitaine des autres¹⁶ avait déchiré et foulé aux pieds sa représentation. Guillaume de Grünenberg, chevalier, d'une ancienne famille argovienne, ruinée peu à peu, comme d'autres, dans les guerres contre la Suisse¹⁷, homme actif, expérimenté, porta plainte contre Berne et Soleure: ces villes, loin de le dédommager du pillage de son arsenal, avaient brûlé son manoir héréditaire¹⁸, puni l'inviolable fidélité de ses sujets d'Aarwangen¹⁹ par la confiscation d'un pâturage et par un pontonnage nouveau, contrecarré tous ses desseins²⁰, enlevé enfin le château de Rheinfelden, hypothèque autrichienne²¹. Au nom de Madeleine, sa cousine et sa femme, Herr-

¹³ On les lui avait probablement abandonnés par la raison alléguée n. 8.

¹⁴ « Ils lui répondirent tout court : qu'ils voulaient les posséder. »

¹⁵ A cause de leur alliance avec les Suisses.

¹⁶ Bücheler.

¹⁷ Nous avons vu ce Guillaume abandonner aux Bernois Wangen (t. III, 349) et Arwangen (t. IV, l. III, ch. 2).

¹⁸ Grünenberg était situé dans l'agréable contrée entre St.-Urbain et Hutwyl, près de Melchnau.

¹⁹ L'avait-il racheté ou bien les habitans s'attachèrent-ils à lui, sans cela?

²⁰ A Kestenholz et Oberbuchsiten, dans le Bachsgau, hypothèques qu'il tenait de Thierstein, et à l'époque où il voulait acheter de S. Urbain un château de Grünenberg dont la situation ne m'est pas connue.

²¹ Sans doute pour des services rendus à la guerre et en temps de paix. T. III.

mann d'Eptingen réclama des Bernois la haute juridiction, et d'autres droits à Eriswyl et dans la contrée environnante²². Rodolphe de Landenberg-Greifensee espéra obtenir par la protection de l'Autriche la seigneurie d'Arbourg ; Arbourg était hypothéqué par l'Autriche aux nobles Kriech²³, dont il avait épousé l'héritière ; dans les temps malheureux du concile de Constance, son beau-père s'était distingué par sa fermeté²⁴ ; mais à la fin, il avait à regret abandonné son château aux Bernois pour deux mille florins²⁵. D'autres représentaient que la fureur appenzelloise n'avait respecté ni les sentimens pacifiques ni les traités ; les Peyer en firent l'expérience à Rheineck²⁶, de même que le sire Gaspard de Bonstetten, à Sax, château de sa femme²⁷. Enfin Lauffenbourg déplora l'affreux pillage des villages du Frikthal²⁸ et le siège qu'il avait eu

²² Ils prirent la haute juridiction à son beau-père Grimm de Grönenberg, leur concitoyen et membre de leur conseil (ils exigeaient de pareils sacrifices d'hommes placés dans une pareille position) ; à sa femme le village et Rorbach, outre le blé du bailli de Kuches (les motifs ne me sont pas connus).

²³ Au père de son beau-père. Mais cela ne s'accorde point avec la date de 1310 indiquée par *Leu*. Toutefois on trouve dans cette même chartre beaucoup de gentilshommes d'une haute mais verte vieillesse.

²⁴ T. IV, 216.

²⁵ On en payait encore annuellement un intérêt de 78 florins. Ainsi Berne ne donnait pas même quatre pour cent.

²⁶ Jacques, fils de Conrad (était-il neveu de Henri qui avait habité Arbon ? *Ch.* dans *Henri Hottinger*, H. E. t. VIII, p. 1344). Le silence sur l'incendie du château est une preuve à l'appui de l'observation, chap. II, n. 326.

²⁷ Appenzell exigeait probablement que les sires de Sax, en qualité de ses concitoyens, embrassassent sa cause ; le beau-père de Bonstetten jura une alliance en 1410.

²⁸ Il se plaignit qu'on avait battu le blé et l'avoine pour l'enlever, qu'on avait arraché les ferrures pour les emmener avec les meubles. (Oa

à souffrir ; Rapperschwyl, l'oppression sous laquelle cette ville gémissait depuis tant d'années. N'était-elle pas le respectable chef-lieu ici du Fischenthal, là des métairies²⁹ ? A elle appartenait le long pont³⁰, la tête du pont³¹, la charmante île d'Usenau ; ne possédait-elle pas un droit de marché exclusif³², et avec tous les riverains un droit commun sur le lac supérieur³³ ? Mainte contrée pastorale reconnaissait annuellement à son château des droits de féodalité ou de patronage³⁴. Schwyz surtout, mais d'autres aussi³⁵, tantôt au sein de la paix, tantôt dans une guerre sans déclaration préalable³⁶, perfide³⁷, inhumaine³⁸, ont enlevé toutes ces prérogatives aux habitants de Rapperschwyl pour les punir de leur fidélité reconnaissante envers leurs fondateurs, leurs protecteurs et leurs seigneurs légit-

voit par là que ce bon vieux temps ne valait pas mieux que le nôtre).

²⁹ Elles avaient contracté alliance avec la ville, du consentement de leurs seigneurs.

³⁰ « Que nous avons possédé sans contestation plus de soixante-dix ans. » Il était l'ouvrage des ducs (t. III, 196, 197) ; ils en trouvèrent l'entretien trop onéreux, de même que les premières dépenses.

³¹ Hurden.

³² A la distance d'un mille, il ne devait point y avoir de marché qui pût lui porter préjudice.

³³ Concernant la navigation et la pêche.

³⁴ On les acquittait en fromage et en beurre.

³⁵ Zurich aussi, ville pour laquelle ils ne pouvaient pas avoir plus d'attachement que pour Schwyz. T. III, 40.

³⁶ On aurait dû se déclarer la guerre trois jours d'avance. Les Suisses croyaient bien cette formalité nécessaire dans une querelle particulière avec Rapperschwyl, mais non pour une guerre générale avec les Etats de l'Autriche.

³⁷ « Ils ont mutilé les jeunes arbres dans les forêts. »

³⁸ Ils ont tué un lépreux qui fauchait dans la prairie de l'hôpital. On employait ces sortes de malades à la moisson et à la fenaison. » Hemmerlin (*Malleolus*).

mes³⁹. Ces faits, le désastre du comte de Thengen⁴⁰ et même les hostilités continuées depuis la paix⁴¹, formaient les griefs de l'Autriche.

Les Suisses établirent, par des preuves nombreuses⁴², que le commerce⁴³ et les rapports journaliers avaient été troublés impunément⁴⁴, en temps de paix, par la violence, par la méchanceté, par des outrages⁴⁵; et qu'en temps de guerre, on n'avait respecté ni trêve⁴⁶ ni neutralité⁴⁷. Ils croyaient par là tout expliqué, tout justifié. Ils soumirent leur cause au comte palatin, l'électeur Louis. Celui-ci ne prononça pas. Les résultats de la haine et de la guerre formaient une compensation de châtimens mutuels. Chaque vassal se tira d'affaire selon les circonstances. On n'était ni assez faible pour renoncer à ses prétentions, ni assez fort pour les faire valoir, en sorte que la guerre entre l'Autriche et la Suisse s'assoupit plutôt qu'elle n'eut un terme⁴⁸.

³⁹ L'héritière de leurs propres comtes les fit passer, en 1284, aux mains de Habsbourg-Lauffenbourg; un achat, en 1358, aux mains de Habsbourg-Autriche; ils devinrent sujets de l'Empire en 1415, et de nouveau de l'Autriche en 1442; « dès cette heure les Suisses ont commencé à nous détester. »

⁴⁰ Chap. II, à n. 398.

⁴¹ Les Appenzellois particulièrement « portent peu à peu la main sur tout, sans rien excepter. »

⁴² *Ch.* (*Tschudi* II, 488), *Kaiserstuhl*, mardi avant St. Michel, 1446, avec le sceau du landammanu Réding, l'aîné, de Schwyz. Or, il était mort au mois de décembre 1445! Le fils avait-il hérité de lui un sceau dont l'exergue portait la désignation personnelle du père?

⁴³ La chartre mentionne un commerce de sel avec Berne, le commerce de safran et le colportage de Lucerne.

⁴⁴ On fait surtout ce reproche à l'autorité de Rapperschwyl.

⁴⁵ Arrestations, exactions, blessures, injures, meurtres.

⁴⁶ Berne, Schwyz, Zoug et Glaris s'en plaignent.

⁴⁷ Nommément Wyl.

⁴⁸ *May* (III, 211), mentionne un traité du 25 juin 1443, sans en

La conciliation de l'Autriche et des Bâlois fut confiée à quatre arbitres⁴⁹ auxquels on adjoignit comme sur-arbitre l'évêque de Bâle, Frédéric Ze Rhyne. L'écuyer d'Enzenberg exposa la grave plainte de l'Autriche⁵⁰ : « Les Bâlois, intéressés et pleins d'orgueil, au » temps où l'on fréquentait encore paisiblement les » foires de Francfort, ont fait du tort aux péages des » ducs et à leur droit de conduite⁵¹; ils ont engagé » d'autres à les éviter⁵²; en accordant illégalement » l'asile, en refusant les sommations juridiques, ils ont » entravé le cours de la justice⁵³ et attribué à la ju- » ridiction de leur tribunal une extension usurpée⁵⁴; » à l'époque du concile, ils ont privé le laboureur, par » de lourds péages, des avantages du marché⁵⁵; à l'ap- » proche des Armagnacs, ils ont attiré les fuyards et

indiquer la teneur; *Tschudi* n'en parle point; nous ne l'avons vu nulle part. Comme la suite le fait voir, on n'y aura rien déterminé de quelque importance; son effet ne s'est certainement pas étendu au-delà de la période de cinquante ans.

⁴⁹ Pour l'Autriche, Staufenberg et Staufen; pour Bâle, Jean de Lauffen et André Ospernelle.

⁵⁰ *Tschudi* a donné dans son t. II, 492, la *negociation entre l'Autriche et Bâle*, mais ce n'est guère qu'un extrait. Nous avons profité des *Griefs présentés au nom du duc Albert*, dans la collection de Haller.

⁵¹ Notamment la grande conduite à Otmarsheim.

⁵² En suivant les nouvelles routes de Soleure, de Berne et de Lucerne. Ce sont là sans doute les désordres « dans le comté de Hababourg. » Cette dénomination si peu diplomatique désigne ici toutes les possessions de la maison de Habsbourg dans l'Argovie.

⁵³ « Ils n'ont pas même permis de proclamer les citations les jours de » marché. »

⁵⁴ « Ils citent devant leur tribunal chevaliers et vassaux, et évoquent » les causes pour dettes à leur tribunal ecclésiastique; ils prétendent » ne laisser juger qu'à Bâle celles qui concernent leurs possessions en » Alsace. »

⁵⁵ Huit schellings pour chaque voiture de pain.

» leur fortune, gardé celle-ci, chassé ceux-là de la
 » ville⁵⁶, approvisionné les Armagnacs, acheté d'eux
 » le butin⁵⁷, pris une part active à la guerre des Suis-
 » ses⁵⁸, qu'ils ont pourvus de poudre, d'armes à feu⁵⁹
 » et de provisions volées; on passe sous silence les dé-
 » lits forestiers commis sur les terres des vassaux⁶⁰
 » et la torture infligée à l'innocent maire d'Altkirch;
 » n'ont-ils pas, avant la guerre, soldé des incendiai-
 » res⁶¹, mis eux-mêmes le feu à de saintes maisons⁶²,
 » après en avoir enlevé beaucoup de grains⁶³ et même
 » des bijoux consacrés⁶⁴? »

Le docteur Henri de Beinheim répondit : « Voué à
 » son trafic et à son commerce, Bâle s'est appliqué à
 » conserver la paix et le bon voisinage; il a souvent aidé
 » le prince en lui prêtant de l'argent sans intérêt⁶⁵; il
 » en a été récompensé par les vexations les plus odieu-
 » ses, ce qui l'a contraint de se liguer avec d'autres vil-
 » les⁶⁶; des traités de paix avaient mis fin à la guerre⁶⁷,
 » l'envie et la haine l'ont renouvelée et ont fait refluer
 » sur la patrie des nations étrangères; tant que cette

⁵⁶ A l'origine de la guerre avec l'Autriche.

⁵⁷ On leur fait ce reproche dans la *Négociation*.

⁵⁸ A Laufenbourg, à Rheinfelden.

⁵⁹ Même contre Zurich et Greifensee.

⁶⁰ Surtout de Thierstein; mais aussi par Mönch sur celles d'Eptingen.

⁶¹ Un valet qui fut exécuté pour ce crime à Tann; ils lui avaient donné quatre florins.

⁶² Au couvent d'Olmarsheim.

⁶³ Du vieux Pfirt, 80 vases remplis de blé.

⁶⁴ « Pierres précieuses et ornemens de Dieu. »

⁶⁵ Et rendu volontairement d'autres services. » *Négociation*.

⁶⁶ Avec Berne et Soleure (t. V, 246, 247). Hemmerlin (*Dial. de nobilitate*) déplore cette alliance, selon lui, dégradante et source de malheurs.

⁶⁷ En 1448 encore, à Rheinfelden.

» source ne sera pas tarie, il est inutile de s'entendre
 » sur tel ou tel article. »

Les Autrichiens nièrent l'enrôlement des Armagnacs⁶⁸; ils dirent que par une coïncidence fortuite, le roi avait voulu se débarrasser de ce peuple à l'époque même où seigneurs et noblesse souffraient sous l'oppression des Suisses; qu'à St.-Jacques, cette oppression avait été punie de Dieu⁶⁹.

Le procès, prolongé par un échange de mémoires, fut interrompu par la prise de Rheinfelden.⁷⁰ Cette ville, unie de sentiment à la Suisse, était placée sous la garantie de Bâle, de Berne et de Soleure; pendant qu'on négociait la paix, chacune de ces cités n'était représentée que par un seul gardien. Cette circonstance empêcha Guillaume de Grünenberg de prendre possession du droit d'hypothèque que l'Autriche avait transféré du château détruit sur la ville. Le chevalier impatient engagea Jean de Rechberg dont l'audace, la ruse et la haine pour les Suisses fuyaient le repos, à s'emparer, à son intention, de Rheinfelden⁷¹. Thomas de Falkenstein s'estima fort heureux de s'associer à une expédition semblable à celle de Brougg. Ils s'adjoignirent Blumenegg et Hatstatt⁷². Seigneurs et che-

⁶⁸ Ils dirent que le roi romain avait complètement dissipé ce soupçon à Nuremberg. Voy. chap. I à n. 41.

⁶⁹ Voyez le grand nombre de contes superstitieux débités à ce sujet dans Hemmerlin, *Processus coram Deo contra Suitenses*, imprimé aussi dans le *Thesaur. Helvet.* La journée de la Birse parut marquer l'époque de la ruine imminente de l'odieuse Confédération suisse. Le fait ne répondit pas à l'attente.

⁷⁰ Le 22 octobre 1448.

⁷¹ Rechberg est nommé comme principal chef dans la chronique d'Ellwangen. *Freher, Scriptt.* I, 686.

⁷² Leurs noms se trouvent dans *Stumpf*, 644, b. A la place du dernier, une *cl.* nomme Jean de Bolsenhén.

valiers se disposaient à profiter de la fortune⁷³; Guillaume Felga, chevalier, avoyer de Fribourg en Uechtland, infatigable à susciter des ennemis aux Bernois, fit espérer du secours de la France et de la Bourgogne⁷⁴. Certains symptômes inquiétaient le pays. De bon matin, pendant le service divin d'une fête religieuse, parurent près de Rheinfelden des bateaux chargés de bois⁷⁵, et un petit nombre d'hommes en longs sarraux gris⁷⁶. « Ce sont des pèlerins, » dirent les bateliers; « ils viennent de Notre-Dame-des-Ermittes, » abondante en grâces; ils se proposent de dîner » ici. » Quelques-uns des voyageurs payèrent le péage; tous débarquèrent près de la porte; ils jetèrent leurs sarraux; des cuirasses brillèrent. Péagers et gardes furent tués; de dessous le bois des bateaux s'élancèrent cent vingt hommes armés; d'une embuscade voisine arriva au galop vers la ville Grünenberg à la tête de six cents autres⁷⁷. Alors toutes les calamités fondirent sur les habitants de Rheinfelden : ceux qui se trouvaient dans les rues furent égorgés⁷⁸; les magistrats, arrêtés; tandis que les uns sautaient du haut des murs, les autres dans le Rhin, on livra les maisons au pillage, on commit des horreurs, enfin l'on chassa les

⁷³ *Rapports* des avoyers et conseillers de Rheinfelden et d'Arau et celui de Christian Willading, commandant les Bernois à Brougg, adressé à la ville de Berne, dans *Stettler* I, 178.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ Deux, *Münster Cosmogr.* 596; trois, *Warstisen* 437; quatre, *Tschudi*.

⁷⁶ Suivant *Münster*, ils passèrent le pont; suivant les autres, ils vinrent dans des bateaux.

⁷⁷ *May* III, 214; *Tschudi* est d'accord avec lui.

⁷⁸ Dix, *Rapport du bailli Entlibacher de Schenkenberg* à la ville de Berne, dans *Stettler*; douze, *Tschudi*; quarante-quatre, *Warstisen*.

infortunés de la ville avec femmes et enfans, sans leur laisser un sou⁷⁹. Au milieu de railleries les guerriers se partagèrent les biens; chacun eut trois cents florins⁸⁰. Les exilés trouvèrent l'hospitalité à Bâle dans les asiles de la pauvreté⁸¹ et chez des bourgeois. A son tour cette ville fut aussitôt traitée hostilement, et enfin attaquée en forme⁸². Les chevaliers firent ainsi échouer les négociations de la grande conférence de Lindau⁸³.

Se livrant ensuite à d'inutiles atrocités⁸⁴, ils firent cette espèce de guerre qui irrite sans rien finir. La nécessité justifie la guerre, et la manière la plus noble de la faire est celle qui la termine le plus promptement. Ici l'on commit les hostilités les plus dures, même contre des gens sans armes⁸⁵, même contre des innocens⁸⁶; elles furent exécrables⁸⁷: par leur activité⁸⁸, leur courage et leur audace, les Bâlois y mirent bientôt un terme. Ils battèrent Rechberg⁸⁹,

⁷⁹ Au nombre de 400. *Wurstisen*.

⁸⁰ *Tschudi*.

⁸¹ « Hôpital et misérable auberge » (*misérable* signifie étranger; littéralement « xenodochium. ») *Wurstisen*.

⁸² Vers la fin de novembre.

⁸³ 30 novembre; 72 villes impériales s'y firent représenter. Ces circonstances impliquent contradiction avec ce qui est dit (n. 48) d'une paix conclue au mois de juin entre l'Autriche et la Suisse.

⁸⁴ Ils coupaient les mains aux gens qui portaient leurs contributions à Bâle. *Wurstisen*. Cette barbarie était en usage quand on voulait prendre une ville par la famine; voy. *Jean Villani*, dans le siège de Pistoia, 1367 et suiv. On coupait aussi les pieds et le nez.

⁸⁵ De part et d'autre on égorgéait fréquemment et même on torturait les prisonniers.

⁸⁶ Malgré la neutralité de l'évêque de Bâle, on lui incendia le beau village de Riehen.

⁸⁷ Rechberg avait soldé un individu pour incendier le Petit-Bâle.

⁸⁸ Voyez dans *Wurstisen* les nombreuses expéditions.

⁸⁹ Près de Hésingen, le 6 janvier 1449.

blessèrent Thomas de Falkenstein⁹⁰, châtièrent Grönenberg⁹¹, et ne se laissèrent arrêter ni par les représentations⁹², ni par les menaces⁹³ de Herrmann d'Eptingen, qui avait insolemment déclaré la guerre à la ville au moyen de son chien⁹⁴. Aussi ses yeux virent-ils les flammes de son manoir, du haut Blochmund sur le Blauen, et lui-même et les siens furent-ils emmenés dans une prison ennemie⁹⁵. Telle était la colère du citoyen, qu'il dédaigna les directions modérées de son gouvernement⁹⁶. Les princes, l'évêque Frédéric et le margrave Jacques⁹⁷ se hâtèrent de conclure la paix à Brisach⁹⁸ par leur prononcé et par une conciliation.

On reconnut, sur la plainte des Bâlois, que depuis que les districts de Pfirt, d'Altkirch et de Landeschre avaient été hypothéqués⁹⁹, les péages, le droit de conduite et les relations commerciales avaient subi bien des innovations; qu'il fallait rétablir les choses sur l'ancien pied comme dans le Sundgau, le Brisgau et toute la Forêt Noire; à l'avenir, comme autrefois, les dîmes et les cens, reconnus appartenir aux Bâlois,

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ Par la destruction de Binzheim.

⁹² Le gouvernement avait autorisé des négociations pour la paix.

⁹³ Que le duc interromprait les négociations pour la paix.

⁹⁴ Ce chien s'appelait « dauphin. » *Faggar* 568.

⁹⁵ *Wurstisen*.

⁹⁶ Cette action contribua le plus à hâter la conclusion de la paix. *Haeblerlin, Hist. de l'Empire*, VI, 171.

⁹⁷ L'électeur Louis, très-malade alors, mourut bientôt après.

⁹⁸ La chartre, mercredi après Cantate 1449, a été imprimée dans *Tschudi* II, 529, par les soins de J. R. *Iselin*. Nous y prenons les traits qui font connaître la constitution, les droits et les mœurs.

⁹⁹ A Pierre de Mörsberg (Morimont), voy. chap. I, à n. 75.

seraient exempts du péage; le libre retrait subsisterait comme anciennement, excepté pour le serf ¹⁰⁰ ou l'employé ¹⁰¹ poursuivi par son maître. On prit l'engagement de se faire rendre réciproquement justice par tous les moyens ¹⁰²; les droits concernant les forêts, la chasse, les eaux, les carrières et la possession de tous ses biens furent assurés à chacun selon les documents. Pour rendre la paix complète, chaque parti se chargea de satisfaire les siens; on laissa leur cours naturel à quelques procès commencés dans la forme régulière ¹⁰³; pour d'autres avec l'Autriche ou des villes autrichiennes ¹⁰⁴, on se référa à l'arbitrage de l'évêque ¹⁰⁵ ou à une conciliation amiable ¹⁰⁶. On laissa tomber les réclamations au sujet de la guerre ¹⁰⁷. On rendit au commerce et aux communications la liberté

¹⁰⁰ La charte cite sur la manière de revendiquer ce droit une *bulle d'or du roi Sigismond*, Nuremberg, mercredi après St-George 1434.

¹⁰¹ Des fonctionnaires, pour ne pas rendre leurs comptes, se faisaient recevoir bourgeois de Bâle.

¹⁰² En saisissant, par exemple, les biens des mauvais créanciers.

¹⁰³ Entr'autres, le procès au sujet de « la pension des chiens à Habgissen », dont le chevalier Bernard de Ratberg réclamait la moitié contre les couvens des religieuses de Klingenthal. C'était probablement le droit de faire dresser des chiens de chasse, un de ces droits que les seigneurs ecclésiastiques et temporels s'arrogeaient si fréquemment. Habgissen est Habsheim dans le district de Landesehre. Hemmerlin (*de Nobilitate*) et beaucoup d'autres se plaignent de ces usurpations.

¹⁰⁴ Brisach, Neunbourg, Laufenbourg et Seckingen, au sujet de la navigation du Rhin.

¹⁰⁵ P. e. au sujet du tribunal ecclésiastique.

¹⁰⁶ Comme pour la monnaie. Quant au droit de faire proclamer au marché de Bâle des citations par des huissiers des ducs, ainsi qu'à la prétention de l'Autriche, qui réclamait la juridiction de St.-Alban, les médiateurs ne purent pas s'entendre; les parties d'ailleurs refusèrent de compromettre de ces affaires. On différa l'accommodement.

¹⁰⁷ Au sujet de Laufenbourg et des Armagnacs.

des routes ¹⁰⁸ et des eaux ¹⁰⁹; dans l'intérêt de la sûreté de Bâle même ¹¹⁰, l'Autriche libéra et reprit à elle le Sundgau ¹¹¹ jusque là hypothéqué, et fit à la ville un emprunt de vingt-six mille florins ¹¹².

Dans la même assemblée on détermina les rapports de la ville de Rheinfelden ¹¹³. Sortie des décombres de la ville d'Augusta des Rauragues ¹¹⁴, formée sous la protection du château voisin, passée de la ligne masculine de ses comtes ¹¹⁵ aux Zæringen, leurs héritiers par les femmes, après la mort de ces ducs à l'Empire ¹¹⁶, à la maison d'Autriche comme hypothèque de Louis de Bavière ¹¹⁷, puis derechef à l'Empire par la défaveur de Sigismond ¹¹⁸, elle se voyait maintenant dans une situation incertaine, parce que l'empereur autrichien Frédéric reprenait, au nom de sa maison, possession de ces sortes de localités ¹¹⁹, et qu'elle était dans un état déplorable depuis l'attentat commis par Rechberg l'année précédente. En faveur de l'Autriche, elle fut déga-

¹⁰⁸ Même la nouvelle route par le Hard, « que Bâle tient en bonneur. »

¹⁰⁹ P. e. la Wiese à l'usage des sujets autrichiens.

¹¹⁰ Les passions de la noblesse causaient ordinairement tout le mal.

¹¹¹ Les trois districts susmentionnés.

¹¹² La *ch.* mentionne une *note de chancellerie*, dont Münster 648 (Augab. 1598) nous fait connaître la teneur : dix ans sans intérêt; ensuite à l'intérêt usité, les districts servant d'hypothèques à Bâle. (Cet article est aussi dans *Tschudi* II, 529). Vingt ans après, Charles de Bourgogne effectua le paiement définitif. *Wurstisen*.

¹¹³ *Iselin* a joint cette *ch.* à *Tschudi* II, 533.

¹¹⁴ *Gerbert*, prince-abbé de St.-Blaise. *Rudolphus Anti-Cesar*, p. 2.

¹¹⁵ En 1090. T. I, 306, 307.

¹¹⁶ 1218.

¹¹⁷ 1330.

¹¹⁸ 1445.

¹¹⁹ Nous l'avons vu t. V, 292, 296.

gée de ses obligations envers l'Empire et de son alliance défensive avec la Suisse¹²⁰; le duc promit de lui rendre ses bourgeois exilés et sa constitution municipale¹²¹. A cette nouvelle, les nobles qui s'en étaient emparés brisèrent les fenêtres, les portes et les poêles, chargèrent les meubles sur des chariots, et permirent à ces malheureux de rentrer en possession de leurs maisons, de leurs jardins et de leurs champs dévastés¹²².

La paix intérieure et la paix extérieure furent consolidées par les événemens suivans :

L'héritage de Tokenbourg avait donné lieu à la guerre intérieure; le recouvrement des domaines patrimoniaux de Habsbourg, à la participation de l'Autriche.

Les contrées helvétiques, propriété du comte de Tokenbourg, étaient restées à ses héritiers; ceux-ci et leurs sujets avaient contracté avec Schwyz et Glaris des alliances¹²³, protectrices tout ensemble des droits seigneuriaux et de la liberté. Les sires de Rarogne avaient hypothéqué Uznach et le Gaster aux cantons

¹²⁰ Bâle, Berne, Soleure et Strasbourg apposèrent aussi leurs sceaux.

¹²¹ Le duc devait choisir parmi eux, tous les deux ans, l'avoyer et le conseil. Il donna la première magistrature à Werner de Staufen. *Wurstisen*.

¹²² *Wurstisen*, 444.

¹²³ *Renouvellement de l'alliance* par l'avoyer, le conseil et tous les bourgeois, au dedans et au dehors de la ville de d'Uznang (Uznach), par l'ammann, les conseils et toute la communauté du mont d'Uznach et du village de Schmérikon. Vendredi après l'invention de la Croix, 1450. *Tschudi*, II, 540 et suiv. Ce titre indique une véritable démocratie, telle qu'elle pouvait exister dans un si petit pays, où chacun agissait par lui-même sans représentant. = Ce petit pays avait perdu tout cela en devenant sujet de Schwyz. D. L. H.

alliés de ces pays ¹²⁴; les droits et les obligations étant déterminés, ces sortes de contrées pouvaient sans difficulté être gouvernées par des égaux ¹²⁵. De deux en deux ans Schwyz envoyait à Uznach et Glaris à Windek ¹²⁶ ou *vice versa*, chacun un bailli qui percevait sur les serfs seigneuriaux ¹²⁷, les Alpes ¹²⁸ et les autres propriétés ¹²⁹, des contributions, et de ceux qui n'étaient pas trop pauvres ¹³⁰ les frais de la justice; ces baillis restaient dans chaque lieu aussi long-temps qu'il le fallait ¹³¹, et rendaient compte aux Cantons des faibles revenus ¹³². De cette manière naturelle et innocente se propagea en Suisse l'habitude d'administrer des bailliages communs, dont on retenait les habitants dans un

¹²⁴ Pour 3,000 florins. *Leu*. Cependant ils demeurèrent « les légitimes » et naturels seigneurs héréditaires. » *Ch.* en 128.

¹²⁵ Je les appelle égaux, parce que l'alliance de combourgeoisie était une sorte d'alliance défensive, et que la plupart des obligations étaient mutuelles; les habitants d'Uznach n'appelaient ceux de Schwyz et de Glaris que « leurs bons amis. » = Cela avait bien changé depuis. D. L. H.

¹²⁶ Ce vieux château entre Schennis et Wésen s'écroula en 1450. Cependant le Gaster en a souvent reçu le nom de Windek, même après cette date.

¹²⁷ *Compte de Jost d'Ospental* (Hospital) de Schwyz, bailli de Windek, mercredi après Nic. 1449. *Tschudi*. Là sont rapportés divers cas.

¹²⁸ Impositions sur les vaches, les chalets et les moutons.

¹²⁹ *Compte de Henri Wüst*, de Glaris, bailli d'Uznach, 1449. *Tschudi*. Il y est fait mention de dix-huit muids de vin (qui furent presque entièrement bus).

¹³⁰ *Ospental* met sur le compte des cantons les frais « pour juger de » pauvres gens. »

¹³¹ Il recevait pour cela douze plapparts par jour. Dans l'espace de deux ans, Wüst passa 108 jours à Uznach; Ospental, 130 à Windek.

¹³² Le revenu net de ce qu'on perçut à Windek dans l'espace de deux ans, non compris le péage de Wésen et quelques arrérages, fut de 165 livres de deniers, et d'Uznach, 217. A cette époque, le marc fin était évalué à 12 livres 5 schellings et 8 heller. *Waser* de l'argent, 83.

état d'abaissement¹³³, pour les exploiter, non pour en prendre soin¹³⁴, gouvernement oppressif exercé sur une population, souvent sans défense, par des hommes sans capacité pour gouverner¹³⁵.*

Les domaines de la maison de Habsbourg en Argovie restèrent entre les mains de Berne; ceux du comté de Bade et des bailliages libres¹³⁶ argoviens furent administrés au nom de l'Empire¹³⁷ par la totalité des cantons, depuis qu'Uri s'était joint aux autres¹³⁸. Leur bailli siégeait au château de Bade¹³⁹; ils disposaient non moins librement que les premiers seigneurs des serfs¹⁴⁰ et des métairies tributaires¹⁴¹. Les villes

¹³³ Les nouveaux maîtres étaient moins favorables que les anciens à une amélioration politique.

¹³⁴ Wäsen et Walenstatt tombèrent dans l'état le plus misérable; on ne voyait partout que marécage, mauvaise culture, négligence.

¹³⁵ Éclairé par l'expérience des siècles, Montesquieu a fait voir que les sujets des démocraties sont le plus à plaindre. Nous ne nions pas qu'il y ait eu *quelques* baillis respectables. — Nous avons prouvé à l'Europe la réalité de cette misère; mais nos patriciens n'ont été éclairés que par la foudre qui les a effrayés sans les convertir. D. L. H.

* Quel tableau! Le mode d'acquisition de ces droits de souveraineté par les cantons a pu être légitime; mais un souverain qui, au xviii^e siècle, veut gouverner comme au xiv^e est un insensé qui mérite correction. D. L. H.

¹³⁶ *Bailliages libres*, non à cause de la liberté du peuple, mais parce que les anciens comtes les possédaient librement comme des alleux, et non à titre de fiefs.

¹³⁷ *Chartes des huit anciens cantons pour Bade, Bremgarten et Mellingen*; lundi après St-Jacques 1450. *Tschudi*.

¹³⁸ T. IV, 237. En 1445, Jost Kæs d'Uri fut le premier bailli de Bade. Uri ne prit part au gouvernement des bailliages libres qu'en 1539.

¹³⁹ « Dans la maison » *Compte annuel*, Pentecôte 1447. *Tschudi*.

¹⁴⁰ Le bailli Iberg vend une femme pour huit florins. *Compte annuel*. — Cela vaut bien la Russie et les Antilles. D. L. H.

¹⁴¹ Ils aliénaient certains fiefs héréditaires comme propriété libre et absolue, à la réserve des intérêts. *Compte annuel*.

impériales, Bade, Bremgarten, Mellingen ¹⁴², étaient gouvernées suivant les anciennes coutumes par un avoyer et des conseils ¹⁴³ sous la protection et l'autorité de la Suisse ¹⁴⁴. Les cas difficiles, comme ceux qu'avaient fait naître la guerre ¹⁴⁵ ou les abus de l'autorité baillivale ¹⁴⁶, étaient soumis à la diète fédérale réunie pour les comptes annuels; les députés référaient à leurs cantons sur les points les plus importants. Rien ne ressemble moins à la révolution de notre époque que l'ancienne révolution suisse qui laissa chaque chose dans le même état ¹⁴⁷, parce que ses auteurs ne cherchaient que la sûreté ou un profit commun, et non le triomphe d'un système. Ils suivaient la marche lente, tranquille, presque insensible de la nature *; un bonheur paisible et durable recommandait leur œuvre; elle aurait sub-

¹⁴² Ch. n. 764. *Tschudi*: « Ce n'est pas à dire qu'elles fussent sur le pied des véritables villes impériales qui siègent dans les diètes d'Empire. »

¹⁴³ Elles les élaient elles-mêmes.

¹⁴⁴ *Rapport sur les bandits*, 1447. *Tschudi*. Ce nom de *bandits* fut donné aux partisans de Zurich ou de l'Autriche expulsés du conseil pour violation de leur serment et qui avaient pris la fuite.

¹⁴⁵ La ligue illégale de Kempten, l'injuste prise de possession du bailliage de Hédingen, le pillage des fenils de Liebenberg. *Compte annuel*.

¹⁴⁶ Le compte annuel en renferme plusieurs à la charge d'Iberg.

¹⁴⁷ Bade prêta serment avant tout au Saint-Empire, puis à nos seigneurs les Confédérés, en leur reconnaissant tous les droits que nos gracieux seigneurs d'Autriche ont eus sur nous et sur notre ville. Ch. 770. = Ce *statu quo* est la raison pour laquelle les œuvres de l'ancienne révolution n'ont pas tenu lorsque cela eût été nécessaire. D. L. H.

* Ceci n'est pas exact. A mesure que les traces de la barbarie s'effaçaient au dehors, grâce au progrès des lumières, il aurait fallu abroger ce qui n'était plus supportable; mais c'est alors qu'on a appesanti le joug et que ces fameux apôtres de la liberté ont voulu régner en despotes. D. L. H.

sisté, si on l'eût corrigée d'une main soigneuse et délicate au lieu de la fouler aux pieds ¹⁴⁸.

Le comté de Kibourg, quatre fois hypothéqué par l'empereur Sigismond aux Zuricois ¹⁴⁹, cédé ¹⁵⁰ par eux presque [en totalité ¹⁵¹ quand l'esprit de parti les emporta ¹⁵², fut rendu à leur ville par le duc Sigismond d'Autriche. La guerre avait coûté à Zurich un million et soixante-dix mille florins ¹⁵³, de sorte que l'intérêt de l'argent emprunté par la ville ¹⁵⁴ monta de quatre à sept et demi pour cent ¹⁵⁵; la guerre, la peste et toutes les misères avaient enlevé plus de la moitié des habitants ¹⁵⁶, de telle manière que le loyer des maisons tomba plus bas qu'on ne l'avait vu depuis deux siècles et demi. Dans cette nécessité la ville fit au général autrichien, le margrave Guillaume, une réclamation de vingt et un mille florins; les militaires en devaient

¹⁴⁸ « Quis talia fando temperet a lacrymis. » = Vous dites vous-même, en plus d'un endroit, qu'on a omis de faire ce qu'il fallait pour prévenir le dernier malheur; vous adressez à ce sujet de pathétiques et inutiles leçons aux gouvernans; vous savez d'ailleurs que toutes les tentatives pour arriver à des réformes ont été punies comme des actes de trahison. Il fallait donc renverser les tyrans. D. L. H.

¹⁴⁹ *Stumpf*, 384, b. Ces hypothèques multiples pourraient bien être celles dont il s'agit t. V, 276 et suiv. Voy. aussi t. IV, 337 et suiv.

¹⁵⁰ T. V, 276 et suiv.

¹⁵¹ Excepté le château de Nérach, qu'on appelle le *nouveau bailliage*. *Blentschli*; *Leu*; t. V, 277 et 278.

¹⁵² Pour narguer les Confédérés. *Tschudi*, II, 562.

¹⁵³ C'est la somme à laquelle *Waser*, dans son ouvrage sur les habitations de Zurich, p. 37, évalue les 400,000 florins mentionnés dans les chartes.

¹⁵⁴ 1443. *Waser*.

¹⁵⁵ 1451.

¹⁵⁶ En 1440, il y avait 10,570 habitans; en 1467, il n'en restait que 4,532. *Waser*, d'après les rôles des impôts.

trente mille aux bourgeois¹⁵⁷. Oubliant toute animosité, les Suisses s'entremirent amicalement et avec énergie pour faire recouvrer à Zurich l'argent avancé par cette ville à leur ennemi dans l'intérêt de la guerre¹⁵⁸. Cette disposition convainquit le duc que la possession de Kibourg ne serait ni tranquille, ni fructueuse, ni même bien assurée. Il y renonça donc¹⁵⁹, à condition qu'on lui remit sa dette¹⁶⁰. En échange, il acheta d'Élisabeth, épouse du margrave Guillaume, fille de Cunégonde de Tokenbourg et du comte Guillaume de Montfort, ses droits patrimoniaux sur Brégenz et Hohenek¹⁶¹. Il vendit en même temps son comté de Friedberg et Zu der Scheer¹⁶², et hypothéqua le margraviat de Burgau¹⁶³. Sigismond était incapable d'un refus¹⁶⁴ et singulièrement libéral envers le beau sexe, qu'il aimait par-dessus tout¹⁶⁵; il en résulta que l'état des finances de l'Autriche antérieure, embarrassées déjà par les

¹⁵⁷ *Tschudi*, l. c. Toutes les narrations exactes s'accordent sur ce point.

¹⁵⁸ Le vieux Thüring de Hallwyl leur en fit l'observation; une si bonne réconciliation ne leur agréait pas. *Félix Faber*, 66.

¹⁵⁹ A la diète de Constance, jeudi après la Chandeleur, 1452. *Tschudi*.

¹⁶⁰ Selon *Stumpf*, 384, b, on lui donna en outre une bonne somme.

¹⁶¹ 1451. Son père était mort en 1431. Elle reçut de Sigismond 35,592 florins du Rhin.

¹⁶² A l'écuyer tranchant Eberhard de Waldbourg, pour la somme de 32,000 florins du Rhin. La *ch.* (dont la rubrique est fautive) *Inspruck*, George, 1452, se trouve dans les *Archives des chevaliers d'Empire*, de J. Etienne Bürgermeister, II, 1560.

¹⁶³ A l'évêque Pierre d'Augsbourg pour 32,000 ducats selon *Hist. d'Autriche* (de St.-Blaise) II, 158; pour 60,000 florins d'or, selon de *Stetten*, *Hist. d'Augsbourg*, I, 242.

¹⁶⁴ *Félix Faber*, l. c.

¹⁶⁵ « Mulieribus ultra modum inclinatus (propter quod ultro se inferebant, consentientes ei) in his actibus Salomonem quodammodo imitabatur et Assuerum reges. » *Id.*

prodigalités du duc Albert ¹⁶⁶, empirait de jour en jour.

Longtemps avant l'affaiblissement de l'alliance dont les Confédérés firent un crime à Zurich ¹⁶⁷, cette ville prévint par une médiation amiable une guerre que quatre audacieux champions ¹⁶⁸ avaient déclarée à huit cantons suisses ¹⁶⁹. Tout le monde sentait le besoin d'opposer aux flots dévastateurs des passions indomptées la justice et la paix. D'autres hostilités furent arrêtées par le sous-bailli de Bade ¹⁷⁰ : on l'envoya à Bâle, pour s'informer auprès du bailli et du tribunal ¹⁷¹ si les Confédérés avaient été relevés en due forme ¹⁷² du ban attiré sur eux par le meurtrier appenzellois Himmeli ¹⁷³ (Rechberg avait inutilement tenté de le maintenir en vigueur ¹⁷⁴) ; on l'envoya de même vers le bailli ¹⁷⁵ et le conseil de la ville de Schaffhouse, au sujet de l'au-

¹⁶⁶ « Multa mala orta fuerunt in terra propter ducis Alberti prodigalitatem. » *Id.*

¹⁶⁷ Elle fut annulée en 1450 ; ce qui est raconté ici arriva samedi après la St.-Barthélemy , 1447. *Ch.* dans *Tschudi*.

¹⁶⁸ H. Hun , de Lütneren (territoire de Zurich) , H. Totz , de Frauenfeld (Thurgovie) , Nic. Gliss , de Rothwyl , H. Lustnower , d'Uznach. L'occasion est inconnue.

¹⁶⁹ Les VII (sans Zurich) et Soleure.

¹⁷⁰ Jean Hosang , au nom du premier bailli , Werner Blum. Celui-ci était de Schwyz ; l'autre , de même , à ce qu'il paraît.

¹⁷¹ *Ch.* de l'avoyer *Didier de Sennheim* , signée par huit autres arbitres ; jeudi après les Rois 1449 dans *Tschudi*.

¹⁷² Par le prononcé de « l'honorable et sage » Jean Albysen , de Bâle , et de Schilter , de Constance , Guillaume de Grünenberg étant surarbitre. T. V, 260.

¹⁷³ T. V, 257.

¹⁷⁴ Il déclare au sujet de Himmeli que l'affaire n'avait pas été entendue ainsi.

¹⁷⁵ Le bailli impérial ; la *ch.* est de lundi avant St.-Thomas 1448 , dans *Tschudi*.

bergiste d'un village voisin ¹⁷⁶, qui, audacieux en raison de ce ban, hébergeait des ennemis de la Suisse, favorisait les contrebandiers, faisait enfermer illégalement des Confédérés dont on s'emparait, et partageait la rançon avec ceux qui les avaient surpris. Le crime de ces derniers entraînait la peine de mort ¹⁷⁷; mais les Suisses devaient prouver que leurs noms n'étaient plus ou n'auraient jamais dû être dans le registre du ban tenu par le juge provincial du bourgrave de Nuremberg ¹⁷⁸.

Les Glaronnais ôtèrent alors de leur église la bannière de la ville de Zurich, conquise dans la plaine de la Sihl ¹⁷⁹. Les habitants de Rapperschwyl rendirent aux Glaronnais la leur, enlevée dans la nuit du massacre de Wésen ¹⁸⁰. Les Schwyzois aussi ordonnèrent au landammann Réding, de ne pas laisser plus long-temps dans leur église la bannière de la bonne ville d'Ueberlingen, dont ils s'étaient emparés autrefois ¹⁸¹. Le désir universel de voir renaître les relations loyales de confédération et de voisinage étouffèrent tout souvenir d'une époque funeste ¹⁸².

A la fin, les boucs, défenseurs de Zurich ¹⁸³, de-

¹⁷⁶ Jean Ammann, bailli de Gottmadingen, situé dans le Hégau à quelques lieues seulement de Schaffhouse.

¹⁷⁷ Le prétexte du ban ne servit de rien à celui qui, pour ce crime, fut exécuté à Constance.

¹⁷⁸ Parce que les Confédérés, dit la charte, ne relèvent pas du tribunal provincial de Nuremberg, mais du tribunal anlique de Rothwyl.

¹⁷⁹ *Tschudi*, II, 554. En 1450.

¹⁸⁰ « Ils commencèrent alors à devenir bons amis et voisins. » Voy. sur le massacre de Wésen, t. III, 290.

¹⁸¹ Dans *Tschudi* II, 525. La correspondance est de l'an 1448.

¹⁸² Il devrait en être de même après le malheur de nos jours.

¹⁸³ Voy. chap. I à n. 234.

meurèrent seuls exclus de la réconciliation : comme les Zuricois ne voulaient pas les abandonner, ni les Suisses oublier les blessures profondes qu'ils avaient souvent reçues de leur audace, les boucs se présentèrent devant leur gouvernement et supplièrent le bourgmestre et le conseil de continuer à leur servir de seigneurs et de pères, comme jusqu'à ce jour, mais seulement au fond du cœur, de rendre la paix à la patrie et de leur permettre de pourvoir eux-mêmes à leur sort. Ils quittèrent aussitôt la ville, achetèrent au-delà du Rhin le château et le droit seigneurial de Hohenkrayen, restèrent tranquilles et attendirent du temps et des bonnes paroles qu'ils faisaient porter à chaque diète, leur propre paix. Longtemps leur attente fut vaine ; enfin l'indignation et la pitié leur suscitèrent des avocats même parmi les Suisses, et le landammann Friess d'Uri déclara : « qu'on » ne pourrait pas leur en vouloir s'ils recommençaient » les hostilités et s'emparaient de quelque Confédéré » illustre. » Les boucs l'apprirent. Il advint que ce même landammann descendait le lac de Zurich dans la barque du marché. Tout-à-coup sortirent d'une petite baie cachée par des arbres, en deux nacelles, beaucoup de gens armés, les boucs ; ils s'écrièrent : « Landammann Friess d'Uri, vous êtes notre prisonnier ; » ne craignez rien. » Lui, homme sans reproche, par conséquent sans peur, étonné toutefois, dit en passant de la barque dans une nacelle : « Vous recevez » bien les conseils, bons compagnons, mais je ne » pensais pas que le mien dût me concerner. » Retenu prisonnier à Hohenkrayen, mais objet de toutes sortes de soins et de déférence, il écrivit aux Confédérés. Ils furent contraints d'acheter des boucs, pour trois cents florins, la paix à laquelle ils n'avaient pas voulu

consentir. Ital Réding leur compta l'argent avec dépit, mais honora ces guerriers invaincus ; ils promirent une paix non moins fidèle que leur courage¹⁸⁴. Leur société subsista aussi longtemps que la Suisse¹⁸⁵.

Une vengeance plus dure atteignit le savant maître Félix Hemmerlin ; moins pour sa haine des Suisses que pour son amour de la vérité, qui lui avait suscité des ennemis irréconciliables. Mais ceci nécessite une exposition plus générale. Pour expliquer le courage, les exploits et le gouvernement d'un peuple, il faut connaître ses opinions, ses sentimens et son genre de vie.

¹⁸⁴ Le dialogue avec Réding nous a été conservé par *Ballinger*, à qui nous empruntons cette histoire. *Réd.* : « On ne nous a pas vus souvent, nous autres Confédérés, réduits à donner autant d'argent à quelques hommes. » *Les boucs* : « Si tu regrettes l'argent, reprends-le ; nous aimons mieux avoir à le réclamer. » *Réd.* : « Non, non, chers amis, prenez ce qui vous a été promis ; il ne subsistera entre nous que de bonnes et amicales relations. » *Les boucs* : « Eh bien ! ne nous narguez pas ; ce que nous avons promis, nous le tiendrons. »

¹⁸⁵ *Bluntschli* ; *Lea*.





CHAPITRE IV.

OPINIONS ET CONNAISSANCES DES ANCIENS SUISSES.



Coup-d'œil général sur la marche des connaissances, surtout en deçà des Alpes. — Caractère de la vieille Suisse intérieure; mœurs; livres; études. — La religion secrète; la religion du peuple : revenans; danses des morts; l'hostie d'Ettiswyl; Einsidlen. — Du pape et de la hiérarchie; fin du concile de Bâle. — De la noblesse. — Vie et fin de maître Hemmerlin.

L'origine de la science et de toute culture intellectuelle se perd dans les ténèbres de l'antiquité, dont les traditions orales ou écrites furent propagées par les peuples barbares; les unes ont été reçues avec foi, les autres, soumises à l'examen et à un admirable travail, toutes diversement altérées, puis de loin en loin renouvelées¹ par de grands hommes et pour un long temps. Tel fut le sort des idées sur Dieu, sur l'origine et la marche du monde, sur notre nature, nos devoirs et notre avenir.

Ce que l'homme a trouvé dans son âme, à ce premier instant où, soit dans une délicieuse prairie de Cachemire, soit sur une salubre colline du Thibet, l'étincelle de l'esprit divin s'insinua dans une masse de terre; comment il l'a communiqué; combien de fois le soleil s'est levé dès lors; puis les longs travaux de la famille humaine, la nature et la suite des révolutions du globe

¹ « Relum'd her ancient light, not kindled new. » *Pope.*

et le nombre des peuples qui se sont succédé jusqu'à ces temps dont nous retrouvons quelques traces dans les chants orientaux et dans des symboles à peine reconnaissables; voilà des mystères que nul ne peut sonder! Mais ce n'est pas l'inventaire, c'est l'usage des biens héréditaires qui constitue la fortune d'un homme; ainsi la sage application ou le perfectionnement du trésor d'idées que l'on a reçu font le prix et la gloire d'un peuple. L'ordre éternel veut que l'esprit gouverne le corps. De tout temps la nation la plus intelligente a occupé le premier rang, jusqu'à ce que, se négligeant elle-même, elle a laissé la prééminence à la force. Mais alors encore les restes de ses travaux intellectuels ont soumis le vainqueur ignorant; sa ruine politique n'a point anéanti son nom et son influence: là où brille la lumière et le feu, là réside la vie.

Toute la science transalpine vient des Romains, qui dûrent la leur aux Grecs et aux Hébreux; chez ces deux peuples la science remonte à des temps inconnus. Moïse et Homère ne sont pas des écrivains primitifs; leurs ouvrages portent un cachet de perfection, résultat de bien des travaux antérieurs. Sans prédécesseurs connus, sans successeurs immédiats², ils sont là dans leur majesté solitaire. Chez le plus ancien historien grec on n'admire pas moins l'inimitable perfection de l'art dans la disposition et le style³, que cette plénitude de renseignemens vrais et importants dont chaque nou-

² D'une pareille grandeur. A l'exception de l'époque incertaine d'Hésiode, il se trouve après Homère une lacune aussi considérable qu'entre Moïse et le chant de Débora.

³ Ce point de vue a été développé par son concitoyen *Denys d'Halicarnasse*. Comparez les dissertations de *Gatterer*, au commencement de sa Bibliothèque historique.

vel examen fait mieux apprécier la solidité⁴. Instruits et guidés par ces modèles, sous le ciel le plus favorable, au sein de la nature la plus libérale, sensibles à tous ses charmes, secondés par la liberté des constitutions et des mœurs, habiles à idéaliser tous les sujets et les fragmens de la sagesse étrangère, les *Grecs* formèrent leur littérature, modèle et délice de Rome et des nations modernes, école la plus excellente de toute sagesse humaine. Plus sublimes, plus rudes, moins variés, les

⁴ *Gatterer* a montré, dans les mémoires lus à l'Académie des sciences de Göttingue et dans d'autres écrits, avec quelle étonnante exactitude Hérodote expose la géographie de la Scythie; cette exactitude a été confirmée par le voyage de madame *Guthrie* en Tauride et par toutes les observations modernes. Voy. dans les *Ephémérides* de *Zach*, la remarque de *Hæren* concernant la coïncidence des renseignemens d'Hérodote sur le Niger avec les découvertes de Mungo Park. Comparez *Rennel's Geography of Herodotus explained*. On le soupçonnait d'avoir confondu des objets fort distans et pris les Pyrénées pour la forêt Noire. Mais le nom de Pyrène a été souvent donné aux montagnes du Tyrol, qui l'ont encore conservé pendant le moyen-âge et dont il reste des traces dans celui du Brenner. Que dirait-on si cet historien, ainsi qu'Aristote et quelques modernes, avait vu la source du Danube, non dans le petit ruisseau de Doneschingen, mais dans l'Inn? Considéré dans son vrai jour, ce renseignement aussi se présente donc avec toute la dignité de la vérité. — La confiance que mérite Hérodote par son amour pour le vrai, par les infatigables recherches qu'il a faites pour découvrir la vérité, par sa candeur comme par son esprit judicieux, a trouvé un défenseur armé de toutes pièces en M. Larcher, savant traducteur du père de l'histoire. Dans sa préface, il rend un juste hommage à la véracité de son auteur; dans un grand nombre de notes il éclaircit des doutes ou réfute des objections mal fondées; enfin dans le VI^e volume, il a réimprimé le traité de Plutarque de la *Malignité d'Hérodote*, accompagné de ses propres remarques et de la *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, insérée par l'abbé *Gsinz* dans le XIX^e vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Le beau travail de M. Larcher réunit ainsi tout ce que l'on peut désirer sur un point si important de critique historique. C. M.

mœurs et les arts d'Israël ne furent pas moins utiles. Formée pendant plus de mille ans ⁶, une collection d'ouvrages originaux ⁶ de ce peuple enseigna que l'Être qui a l'existence en soi ⁷ est seul Dieu ; plus tard et avec plus de douceur, qu'il est miséricorde et amour. A défaut de traditions indigènes comme celles des nations plus anciennes, à défaut de l'ingénieuse sagacité des Grecs, *Rome*, reine du monde, avait reçu du génie de l'univers ⁸ la sagesse nécessaire pour accomplir sa tâche, en gouvernant les peuples ⁹. Ce que la Bible fut pour les besoins religieux, la Grèce pour la culture humaine, la législation de Rome ¹⁰ le devint pour l'organisation de la société civile ; non une œuvre accomplie pour tous les siècles à venir, non une loi supérieure à son perfectionnement, non une borne fixée aux progrès de l'esprit ; mais un guide, un modèle, un thème à développer, une colonne où l'on devait attacher le fil conducteur. Si rien n'étouffe, n'arrête, ne devient à la fin étourdissant et insupportable comme de tourner dans le même cercle ¹¹, rien n'est plus dangereux qu'un chemin entre deux effroyables abîmes, sans autre guide que les feux-follets de l'imagination. Vu la brièveté de la vie, il est bon

⁶ Depuis Moïse jusqu'à Malachie, le dernier des anciens auteurs hébreux.

⁶ Ecrits dans la langue du pays.

⁷ Celui qui *est*, qui existe par lui-même ; Jéhova, *Jao* ; le delphique *α*.

⁸ Par là nous entendons la Providence de Dieu, le divin gouvernement du monde. Les faibles qui se croient forts se scandalisent de ces locutions anciennes.

⁹ « Tu regere imperio populos, Romane, memento. »

¹⁰ Celle des bons temps, à peu près jusqu'à Alexandre Sévère.

¹¹ Comme les pauvres animaux dont l'Orient se sert pour faire tourner les meules, et auxquels on crève parfois les yeux, afin de prévenir le vertige.

d'avoir un point de départ. La plus grande partie des hommes manquent, non pas de force, mais de loisir pour faire leur chemin eux-mêmes ; rien donc de plus désirable pour eux qu'un appui ; or, ils le trouvent dans ces travaux préparatoires qui ont satisfait et conduit de progrès en progrès des Etats européens florissans depuis tant de siècles¹², et non-seulement la multitude qui cherche des consolations, mais encore les hommes accessibles aux nobles jouissances de l'esprit.

Lorsque, par suite d'une administration tyrannique, l'empire de Rome périt après un long épuisement, les vainqueurs se contentèrent de quelques fragmens de la sagesse antique, conservés dans la première et la seconde Rome, dans l'ancienne et dans la nouvelle¹³, de même que dans quelques retraites sacrées¹⁴, et qu'on leur expliqua bien qu'incomplets. Le *livre de la religion* devint alors pour tout peuple la somme du devoir et du savoir ; et comme les nouveaux États échangeaient la simplicité germanique contre des formes plus savantes, on recourut au *livre de la loi* avant que des besoins plus raffinés fussent nés de la plénitude de l'aisance et que la *littérature* se fût unie à toutes les sphères d'idées.

Deux circonstances retardèrent l'éducation du Nord¹⁵.

Dans l'antique Midi, la sagesse, née au sein des

¹² Nous nous bornons à l'Europe. Les formules qui embrassent le monde appartiennent, avec leurs explications, à l'histoire de l'humanité.

¹³ Nous donnons le nom de *seconde* Rome à celle des papes ; celui de *nouvelle* Rome appartient à Constantinople.

¹⁴ Les couvens où l'on s'occupait de littérature, comme celui de St.-Gall, voy. t. I.

¹⁵ Nous abrégons, pour en revenir à la Suisse.

bois sacrés des aïeux et de la libre nature, avait grandi, ravissante comme le cèdre du Liban ou les charman-tes fleurs du jardin de l'Ionie; fruit des plus belles heures des grands libérateurs des peuples ou des sages à l'âme sereine. Sur les débris d'un monde corrompu et dévasté, nos pères reçurent en échange des chants rudes mais grandioses de leur temps héroïque, des doctrines étrangères à leur histoire, à leur pays, à leurs idées, qu'on leur imposa par les terreurs de ce monde et de l'autre, mais que la plus dure discipline ne nationalisa pas à l'égal de doctrines indigènes¹⁶. Toutefois la religion et la législation exotiques avaient leur fondement dans la nature, dans l'expérience et dans les besoins. Accessibles à l'intelligence de nos pères, on pouvait les inculquer à leurs âmes pauvres d'idées et candides. Mais ceux qui les enseignaient l'une et l'autre ne les comprenaient pas eux-mêmes. La doctrine chrétienne, qui se résume dans la confiance en Dieu¹⁷ et dans l'amour du

¹⁶ Qu'il nous soit permis de montrer dans un grand exemple le contraste entre la vieille philosophie du Nord et la nouvelle philosophie chrétienne. Ossian était âgé de cent vingt ans lorsque des missionnaires chrétiens vinrent en Calédonie. Paadruiq (S. Patrice) lui dit : « Ossian, ton père est..... » Oss. « Oh, dis-moi, où est Fingal, toi qui es instruit de tout? » Paadr. « Ton Fingal, ton père est dans le froid enfer, et tous ses amis avec lui, enfermés dans le tombeau. » Oss. « Oh est le froid enfer, hypocrite Paadruiq, puissant en méchanceté? Ne vaut-il pas le ciel de votre Dieu, si l'on y voit courir le gibier et les chiens aux pieds rapides? » Paadr. « Mon Dieu est tout-puissant. » Oss. « Si Carril et Gaul étaient au pays des vivans, Diarmid à la brune chevelure, et Oscar, mon fils victorieux, le dieu de gens comme toi ne pourrait bâtir un mur qui protégeât contre eux. » Ossian dit d'une manière générale : « Je suis vieux et je désire trouver Fingal dans son nuage; je ne veux pas aller vers le dieu des fils des faibles. » Voy. *Thomas Hill, Ancient Erse poems.*

¹⁷ En sa providence spéciale. Luc. xii; de même en sa miséricorde et

prochain¹⁸, digne de captiver le noble héros¹⁹ et le pauvre journalier, était enfouie sous une masse de dogmes accessoires qui firent oublier les vues de son auteur, peu après qu'il eut quitté ce monde²⁰. La plupart des docteurs, sans culture esthétique, sans intelligence de l'esprit de l'antiquité orientale et de la réforme de Jésus, en contradiction avec la nature, cherchèrent la grandeur dans l'exagération. L'ignorance du latin classique et de l'histoire romaine ne faussa pas moins l'interprétation du droit²¹. En général (avertissement utile) beaucoup de savans du moyen-âge, égaux en talent et en ardeur aux plus illustres des autres temps, furent sans influence utile sur leurs contemporains et perdus pour la postérité, parce qu'ils abandonnèrent, pour les profondeurs sans fond des théories imaginaires, le terrain de l'expérience et de l'observation, et que, sans égards pour l'intention des auteurs, ils choisirent dans le texte de l'écriture et du droit ce qui leur agréait.

Ces imaginations, sans base dans l'antiquité, sans

en l'immortalité; quelle confiance inspirerait la toute-puissance courroucée (*Ps. cxxx, 3*)? Qui ne s'appuierait sur celui qui est secourable, même après notre mort?

¹⁸ Même de ceux qui ne sont pas chrétiens. *Luc. x.*

¹⁹ « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus. » *Luc. xii, 5.*

²⁰ Le caractère des communautés fondées par le disciple que Jésus aimait, et qu'on reconnaît dans *Plin., Epist., l. x*, et dans les railleries de Lucien, se perdit pour les savans; le zèle contre les hérésies et les prétentions des chefs de l'Eglise en furent cause; ce caractère ne se conserva en partie que chez l'homme du peuple.

²¹ La vraie méthode pour faire cette étude est celle dont Montesquieu nous a laissé un exemple, comme on n'en trouve point dans tout le moyen-âge, ni dans les siècles qui l'ont suivi immédiatement : *Esprit des lois, l. xxvii, de l'origine et des révolutions des lois des Romains sur les successions.*

rapport avec le temps présent, ne fournissaient ni matière solide à la science, ni nourriture saine à un peuple dépourvu de culture. Les savans et la multitude (les ouvriers²² et la matière, les docteurs et les disciples, l'âme et le corps) se séparèrent; chaque partie, sans égard pour l'autre, suivit sa route; aucun de ces deux chemins ne conduisait à la sagesse et au bonheur, mais, à travers des ombres mystérieuses²³, dans des espaces fantastiques ou dans les régions sauvages d'une grossière sensualité. Il arriva de là que, bien qu'à la fin²⁴ l'on rentrât insensiblement²⁵ dans une meilleure voie, la connaissance de ce que chacun est, doit être et peut devenir²⁶, resta rare. D'un côté on prit les défauts, les abus, les mensonges, en un mot le mal, pour base de la justice, de la vérité et de la morale; de l'autre, la multitude négligée demeura livrée à de flatteuses séductions. Ainsi fut gravement compromise la situation générale de l'Europe, qui offrait à l'humanité et aux âges à venir tant de garanties de sûreté, tant de moyens de culture.

Chez les anciens Suisses, à l'origine de la liberté, peu de gens savaient lire et écrire²⁷; les expériences et

²² *Αντικυρπιοί.*

²³ « Per loca senta situ vadunt nocturne profundam. »

²⁴ Depuis Erasme et Luther.

²⁵ Depuis Descartes, Bayle, Leibnitz et Montesquieu.

²⁶ Voilà le vrai progrès des lumières. Quelle démençe que de ne pas le vouloir !

²⁷ Introduction de l'alliance perpétuelle de 1315 : « Attendu que les sens humains sont faibles et transitoires, en sorte qu'on oublie facilement les choses qui doivent subsister à jamais, il est nécessaire qu'on fasse connaître par l'écriture et par des chartes ce dont on est convenu pour la paix et l'honneur des gens. » Ce début est celui de beaucoup de documens et par le même motif.

les souvenirs des pères se transmettaient aux neveux par la tradition orale, comme la sagesse des Druides ou les chants d'Homère²⁸. Le calme de la vie pastorale au sein des Alpes solitaires, dans un air pur, sous une voûte étoilée plus étincelante, et les phénomènes d'une nature grande et merveilleuse, telle était leur école. Dans cet isolement ne naissent pas des idées nouvelles²⁹, mais les anciennes s'enracinent toujours davantage; elles pénètrent l'âme³⁰. Aussi le sentiment de la liberté et de la fraternité primitives fut-il plus profond à Schwyz qu'ailleurs. Le peuple en conçut l'orgueil de la justice³¹ et de la loyauté³². L'honneur du nom national a été compris d'abord dans la contrée pastorale³³. La conscience d'eux-mêmes fit de ces pâtres la terreur de leurs ennemis, alluma chez les Glaronnais, les Appenzellois³⁴ et chez le peuple plus rude de la Haute-Rhé-

²⁸ Il seroit donc peu raisonnable de révoquer en doute des événements dont il subsiste des *indices* authentiques, parce qu'on manque d'une chronique contemporaine. Mais la *critique des traditions orales* est un des chapitres de l'art historique dont on s'est le moins occupé.

²⁹ Aussi peu que sur les bords fortunés d'Otaïti. Pour se développer, il faut que l'homme soit électrisé par des traditions ou par le commerce avec les hommes.

³⁰ Aucune idée étrangère ne les efface.

³¹ *Hemmerlin*, leur ennemi acharné, dit : « Licet feroces, pacem tamē accolis et incolis firmiter tenuerunt. » *Dial. de Suitensib.*; c'est le 33^e de son grand ouvrage de *Nobilitate et rusticitate*.

³² Il leur accorde aussi « magnæ legalitatis apparentiam. »

³³ « Suitenses arroganter volunt appellari. » On préféra en 1798 le nom *helvétique*, afin que le nom de ceux qui avaient plié sous le joug romain effaçât le souvenir de la liberté victorieuse et florissante des Suisses. — On restitua à la nation son ancien nom, celui sous lequel elle avait formé un seul corps redoutable à ses voisins, ainsi que vous l'avez dit vous-même. D. L. H.

³⁴ Eux et les Tokenbourgeois « gens radicaliter protervissima. »

tie³⁵ le désir de s'unir à eux et de les égaier, et valut à cette petite peuplade un nom et un rang en Europe³⁶. Ils laissaient aux chefs du pays le soin des relations compliquées avec l'étranger³⁷; dans leurs institutions internes et dans les traités, ils faisaient preuve de prudence, de réflexion et de candeur³⁸. Heureux d'une paisible indépendance au sein des Alpes, sans autre ambition que de posséder le plus beau troupeau et la reine de la terre³⁹, aimés de leur bétail affectueux et reconnaissant⁴⁰, comme des divinités bienfaisan-

³⁵ « Cæteris ruralibus magis horribiliores. »

³⁶ « Clamor famosissimus per Europam de Suitensium supermirabili potentie pompa. »

³⁷ Aux Réding dans la guerre de Zurich. Voy. t. III, 64-65, ce qu'ils faisaient quand ils se croyaient joués.

³⁸ « In domibus providi, in consiliis maturi, in tractatibus circumspecti. » Hemmerlin. Je regrette de n'avoir pas à ma disposition les codes et les réglemens pastoraux des Hautes-Alpes pour en faire connaître l'esprit, comme celui des Zuricois d'après le Richtebrieve, et celui des Bernois d'après la Handveste. Cette lacune est une imperfection involontaire de ce livre.

³⁹ La vache qui marche la première, ornée de la plus belle cloche et de riches rubans, et à laquelle toutes les autres cèdent le premier rang à l'ombre et à l'abreuvoir. Voy. Ebel, *Peinture des populations alpestres de la Suisse*. (*Schilderung der Gebirgsvölker der Schweiz*), t. I, 157, ouvrage écrit avec sagesse et avec impartialité. = Malheureusement l'auteur n'en a publié que deux volumes; le premier (1798) est consacré au peuple appenzellois; le second (1802) aux habitans du canton de Glaris, des bailliages d'Uznach, Gaster, Sargans, Werdenberg, Sax et Rheintal, du Tokenbourg, de l'ancien pays et de la ville de St.-Gall et de la partie orientale du canton de Zurich. Les sollicitations d'achever cet intéressant ouvrage n'ont pas manqué à mon savant et respectable ami. La lacune qu'il a laissée a été partiellement remplie par deux *Voyages dans les Alpes*, de M. Kasthofer, aujourd'hui membre du Conseil exécutif de Berne : *Bemerkungen auf einer Alpen-Reise über den Susten, Gotthard*, u. s. w. Aarau, 1822, in-8, 1; *Bemerkungen auf einer Alpen-Reise über den Brünig, Bragel*, u. s. w. Bern, 1822, in-8, I. C. M.

⁴⁰ Que ceux qui n'en ont jamais été témoins lisent les observations de

tes⁴¹, ils se riaient de l'ignorant mépris des citadins pour la vie pastorale⁴², ils représentaient volontiers aux étrangers, en forme de spectacle, les joies du départ pour les Alpes⁴³. Si au milieu des pompes d'un cortège solennel, comme à Constance, aux yeux des grands de l'Empire, une vache, à la vue des députés de Schwyz, exprimait ainsi que de coutume sa joie caressante⁴⁴, ils pardonnaient la surprise et le jugement⁴⁵ auxquels le pâtre se vit exposé dans tous les temps et dans tous les lieux⁴⁶, et les attribuaient à l'ignorance des mœurs de leur pays. Leurs corps vigoureux et gigantesques⁴⁷, que les héros et les savans étrangers contemplaient avec étonnement⁴⁸ et que le duc de Viscónti consi-

madame *Frédérique Broun* dans son *Voyage* et dans le second tome de ses *Écrits en prose*. Personne n'a peint la nature alpestre plus complètement, avec plus de vérité, ni ne l'a vivifiée avec plus de talent. »

⁴¹ Cè qui constitue le droit souverain, mais trop négligé, de l'homme sur les bestiaux, ce sont les soins qu'il leur donne en échange de leur utilité.

⁴² *Hemmerlin* : « Sic nominari coram gentibus ovant; vaccarum caudas pileis et capuciis ligant. »

⁴³ *Le même* : « ainsi que cela s'est vu à Bade. » C'était un charivari. Voy. les *Lettres* de mon ami de *Bonstetten*, sur une contrée pastorale de la Suisse, p. 112.

⁴⁴ Lorsqu'ils vinrent de l'hôtel-de-ville, une vache se prit à beugler et les suivit jusqu'à leur logis, sans qu'on pût l'écarter. *Hemmerlin* fait cette remarque malicieuse : « Naturaliter sequebatur corrivales. »

⁴⁵ L'honnête maître *Hemmerlin* déploie ici toute sa casuistique : « Minus peccatum sodomiticum est, ubi non debitum servatur sexus; minus autem est, dum homo peccat in corpus proprium. » Il ajoute : ils ne font pas grand cas de ce reproche (absurde).

⁴⁶ Voy. dans *Théocrète* et *Virgile* des reproches de ce genre. Que n'a-t-on pas raconté des Calabrais !

⁴⁷ « Præ cæteris filiis hominum robusti, proceri. » *Hemmerlin*.

⁴⁸ *Hemmerlin* raconte qu'il a vu le comte de Gruyère (le comte pastoral, t. I, 338) « grossissimis membris cæterorum hominum modulos multum excedentibus ; » il y a dans le château de Gruyère des armures qui semblent avoir appartenu à des géans, « mensuram hominum pro

dérait comme une merveille de la nature⁴⁹, leur fureur, leur impétuosité dans la bataille⁵⁰, leur invincible liberté⁵¹ prouvaient que ni la vie pastorale, que l'on croyait efféminée⁵², ni l'intempérance ne les énervaient⁵³.

Néanmoins, en partie à cause de cette simplicité de mœurs qui ne déguisait rien⁵⁴, les Suisses et les Souabes passaient pour violer plus fréquemment que la plupart des peuples d'alors les lois de la chasteté⁵⁵, à tel point que les astrologues s'efforçaient d'expliquer ce phénomène par des constellations⁵⁶. Les causes en étaient dans la plénitude de leur vigueur, dans leurs

• nunc majorum nimis excedentes. » Nous avons vu beaucoup de ces grandes et belles statures dans le comté de Gruyère, dans le Sibenthal, dans l'Oberhasli et dans le canton de Schwyz.

⁴⁹ *Andreas Billius, Hist.*, l. III, p. 55 (*Murat., Scriptt. XIX*), parle d'un Suisse qui à la bataille de Bellinzone (t. IV, 374 et suiv.), après avoir tué beaucoup d'Italiens, fut lui-même transpercé, et se battit encore la lance dans le corps; le duc fit porter dans le château de Milan son cadavre d'une prodigieuse grandeur.

⁵⁰ *Billius* : « Intolerabilis gentis furor. »

⁵¹ *Id.* : « Nec tyrannum nec dominum norunt. »

⁵² *Hemmerlin* les blâme de traire eux-mêmes leurs vaches. Ailleurs, dit-il, c'est l'occupation des femmes; à cette occasion le bon prévôt fait cette observation dans l'intérêt de la décence : « Dum se carvat ad hoc juvenacula (brevibus utens habitibus), cunctis retro patebit anus. »

⁵³ Qui n'a point prodigué sa vie

Dans les bras de la volupté. *Bärger.*

⁵⁴ Les Italiens s'en raillaient; mais on leur reprochait, à leur tour, d'être « macarelli et buserones. » *Hemmerlin, de Matrimonio.*

⁵⁵ « Dixerunt viri peritissimi, quod nunquam viderint regionem, regionum vel diocesan, in quibus tot moverentur causæ matrimoniales. » *Id.*

⁵⁶ Ils disaient que ce pays était fatalement entraîné à rendre un culte à Vénus licencieuse. *Id.*

alimens nourrissans ⁵⁷ et dans leurs opinions. La déloyauté, la calomnie et la fraude leur semblaient plus criminelles que la satisfaction d'un besoin dévorant ⁵⁸. Des transgressions de cette nature paraissaient faciles à expier; les prédicateurs les censuraient rarement ⁵⁹. Dans la lutte continuelle de lois très-imparfaites avec le penchant de la nature, les moralistes se contentaient de recommander la décence; lorsque les rois et les princes, les évêques ⁶⁰, les abbés, les prêtres ⁶¹ et même les religieuses commettaient de semblables fautes, on blâmait leur imprudence plus que la faute même ⁶², et l'on

⁵⁷ Note des vivres pour la célébration des noccs du margrave Charles de Bade avec Catherine d'Autriche, à Pforzheim, en 1447 : 100 bœufs, 1500 veaux, 8,000 oies, 15,000 poules, des pigeons sans nombre, 150 chars de vin; « chacun eut de quoi se rassasier; des courtisanes et des jeunes gens innombrables, des musiciens ambulans. » *George Hagen dans Sinner, catal. manuscriptor. bibl. Bern.* III, 165. Il ne s'agit pas de Suisses, mais cela fait connaître l'époque.

⁵⁸ « Sodomitis melius erit in die judicii, quam rerum vel honoris ablatoribus. » *Hemmerlin, de Anno jubileo*. Il ajoute, dans son zèle qu'ils seront moins à plaindre que les Beghards et les Béguines. Il croyait pouvoir se fonder sur les paroles du Christ, *Matth.* XI, 24.

⁵⁹ « Adulteriorum et concubinariorum tam terribilis est multitudinis usus, et pastorum per taciturnitatem declaratus consensus; quod prædicatio contra tales nullius est profectus. » *Id.*, dans le livre de *Religiosis proprietariis*.

⁶⁰ L'évêque de Constance, Henri de Hewen, avait ouvertement des concubines. *Id. de Boni et mali occasions*. *Hemmerlin* parle aussi de l'évêque d'Aichstedt, dont la mort fut implorée du Ciel par le Chapitre en vertu du Ps. CIX, parce qu'il avait autant de femmes que Salomon. *Ibid.*

⁶¹ Notre casuiste *Hemmerlin* permet qu'ils fréquentent des maisons publiques plutôt que de vivre maritalement avec des concubines, même dans un âge avancé; il estime qu'ils se repentiront plus tôt de la première de ces habitudes et y renonceront, *de Anno jubileo*.

⁶² On raconta au légat, évêque de Tarente, que les religieuses se conduisaient là comme bon leur semblait, que personne n'y prenait garde, que toutefois on les enfermait dans un cachot sombre et terrible quand

désapprouvait la sévérité des châtimens⁶³. Les suites fâcheuses de l'intempérance étaient rares ou accidentelles⁶⁴; on apercevait à peine quelques signes précurseurs du mal vénérien⁶⁵. L'incontinence devint plus coûteuse depuis que l'officialité de la cour épiscopale de Constance, qui donnait l'absolution en peu de lignes et pour quatre sous, apprit, au temps du concile, les usages de la chancellerie romaine, et commença d'expédier des actes plus longs⁶⁶, de les écrire sur parchemin⁶⁷ et d'y attacher des sceaux⁶⁸. Ce mélange d'intérêt et de principes exagérés à bonne intention et par vanité, et que jamais on n'avait exposés clairement, perpétua sur cette partie de la morale des idées obscures, qui tour à tour favorisaient la corruption, trou-

elles devenaient grosses. Le légat s'écria : « Heureuses les stériles ! » *Hemmerlin, de Pecuniis pro prœbenda*. La publicité des relations de Charles VII avec Agnès Sorel scandalisa si fort Hemmerlin, que, malgré les louanges qu'il prodigua à ce roi pour la bataille de St.-Jacques sur la Birse, il doute que l'on puisse encore lui donner le titre de Très-Chrétien. *Dial. de Nobilit.*

⁶³ *Hemmerlin*, l. c., se plaint de la tyrannie sicilienne exercée contre de malheureuses nonnes.

⁶⁴ Le vaillant roi de Naples, Ladislas, mourut « igne Persico in pueris dibundis vehementer accensus. » *Ibid.* On sait par quelle main ce mal lui fut infligé.

⁶⁵ On en trouve des traces dans le livre de *Hemmerlin de Matrim.*, mais elles sont bien indéterminées. Toutefois *Hottinger*, *H. E. N. T.* IV, 9, rapporte que vers 1431 une contagion inouïe, appelée « scabies Galli » cana » ou « grossa verola, » attaqua une multitude de personnes. Dans le même temps se présente « novus et molestus rugadiarum morbus. » *Jann. Manetti; Vita Nicolai V; Marat. Scriptt.*

⁶⁶ « Faciunt totam prosam ad latitudinem, cum infinitis clausulis. » *Hemmerlin, de Matrim.*

⁶⁷ Un paysan dit à ce sujet : « Lorsque je tombai entre les griffes des gens à parchemin, je fus rudement écorché. » *Ibid.*

⁶⁸ *Hemmerlin* nomme ces gens *sugillatores*.

blaient la vie par des terreurs inhumaines, subjuguèrent l'esprit et aggravèrent l'heure de la mort⁶⁹.

Les sources de la sagesse humaine étaient peu nombreuses et troubles, et dans cette vieille Suisse la religion fournissait matière à bien des controverses.

Les savans connaissaient les écrits des philosophes grecs et romains⁷⁰; mais les absurdes chroniques, les études abrutissantes de l'école et l'extrême différence des mœurs les empêchaient de comprendre l'esprit de l'antiquité. Les contes de l'Orient sur Salomon et sur Alexandre ne sont pas plus extravagans que ce qu'on croyait d'eux à cette époque⁷¹. Le divin chantre du pieux Énée dut en grande partie sa gloire à l'opinion que, chancelier impérial d'Auguste, il tenait sous ses ordres tous les esprits serviables enfermés dans la fiole

⁶⁹ « Si diabolus non esset, clerici non haberet unde viveret, et sic
• Papa cum Cardinalibus egeret. » *Id. de Boni et mali occasione*. On a lu de nos jours dans le commentaire d'un discours théologique du vice-chancelier d'une université souabe : « Oui, Messieurs, le diable est le fondement de la religion; si quelqu'un ne croit pas au diable, qu'il ôte l'habit noir. » *Nouv. Mercure allem.* 1800, II, cahier 82.

⁷⁰ Il va sans dire qu'on leur attribua beaucoup d'écrits supposés; dans ce nombre, certains ouvrages géographiques que Hemmerlin met sur le compte d'Aristote, le livre, soi-disant du même philosophe, de *Ragimine principum ad Alexandrum*. L'*Itinéraire* connu sous le nom d'Antonin fut attribué à Jules César.

⁷¹ Voy. dans Hemmerlin, de *Nobilitate*, comment Alexandre s'éleva dans les régions célestes sur des griffons et sonda les profondeurs de la mer dans des cloches de verre attachées à des chaînes. Nous parlerons une autre fois des rêveries de Skander Nameh (*d'Herbelot* en donne des échantillons). Il n'est pas sans intérêt de remonter à la source de ces fables et de faire voir comment les imaginations de l'Orient et de l'Occident les ont développées. Du reste, ce n'est pas seulement en Suisse que la critique historique manquait : les absurdités que Cédrenus et d'autres ont accumulées sur les premiers siècles de l'Empire dépassent toute idée.

enchantée de Salomon, et qui entre autres, sur un signe, avaient percé la grotte du Pausilippe⁷².

Jean Fründ, greffier de Schwyz, ami d'Ital Réding, s'efforça de rattacher à l'histoire romaine les traditions de l'origine septentrionale de sa nation⁷³ par des rêveries non moins fiévreuses⁷⁴ que celles de Ricordano Malespina, historien de Florence⁷⁵, tandis que le patron du Paradis⁷⁶, Élogi Kiburger, liait aux annales bourguignonnes les vieilles traditions concernant le temple unique des douze communes riveraines du lac Vandale⁷⁷, la tour de Strættingen⁷⁸, l'éclat romantique de la cour d'or de Spiez⁷⁹. Ces travaux avaient le mérite de révéler les idées et l'état de la nation; la sagesse étrangère et antique devait féconder ce fonds d'idées et non l'anéantir; ce qui n'a pas son principe dans la nature d'un peuple ne saurait lui être utile. Honneur

⁷² On croyait que le château de l'Oëuf (*castello dell' Uovo*) à Naples subsistait par la magie d'une boule placée au centre et dans laquelle Virgile avait enfermé un esprit. *Hemmerlin, de Nobil.*, fol. 8, 9 et ailleurs.

⁷³ L. I, chap. XVII, t. II.

⁷⁴ Elles sont résumées par *Tschudi, Gallia Comata*, p. 418.

⁷⁵ Là Catilina, le roi Florinus, l'empereur Octavien, les empereurs saxons Attila et Charlemagne sont jetés pêle-mêle comme dans l'imagination d'un aliéné; voy. *Muratori, Scriptt.* VIII, 884.

⁷⁶ C'était le nom de l'église de St.-Michel, à Einigen, non loin du lac de Thoune. La chronique n'a pas été imprimée; je l'ai lue.

⁷⁷ «Lacus Vandalicus», au VII^e siècle; le même nom en allemand se trouve dans des écrits postérieurs.

⁷⁸ Célèbre dans les traditions; voy. *Bonstetten*, dans le *Magas. allem. d'Égger*, 1799, p. 284 et suiv. On a découvert là des allées souterraines construites en pierres, et au loin des traces d'une grande époque. Cette partie de l'Oberland fut peut-être l'asile de la nation expulsée.

⁷⁹ Les vestiges des murs de la ville subsistent encore, ainsi que les noms des rues et des maisons nobles, la liste des avoyers jusqu'à des temps rapprochés de nous.

donc au zèle des greffiers de Schwyz⁸⁰ et de Glaris⁸¹, du landammann schwyzois Wagner⁸², du greffier municipal de Rapperschwyl⁸³, qui ont raconté la guerre funeste de Zurich; du tribun bâlois, qui a décrit la mort glorieuse des Suisses sur les bords de la Birse⁸⁴, et du greffier municipal de Lucerne, qui a magnifiquement coordonné dans un livre d'argent les chartes de sa ville⁸⁵!

L'Encyclopédie alphabétique de l'évêque Salomon de Constance⁸⁶ et le fablier de Conrad de Mure, chantre d'église de Zurich⁸⁷, donnaient des idées générales suffisantes sur les sciences et l'histoire de l'antiquité étrangère. Les sentences morales de Denys Caton, tant estimées⁸⁸, inspirèrent à Jacques de Soleure l'idée d'un

⁸⁰ Du même Fründ. Haller, *Bibl.*, t. V, 51, 53.

⁸¹ Jacques Wanner. *Tschudi* II, 554.

⁸² Ulrich Wagner. Haller, l. c.

⁸³ Eberhard Wüst. *Tschudi*, l. c. Wüss, Haller, 54.

⁸⁴ Jean Spérer, surnommé Brugglinger. Haller, 59.

⁸⁵ Egloff Etterlin, de Brougg, bachelier ès-arts libéraux, entreprit ce travail en 1438. Le livre fut relié en velours blanc et bleu, avec des garnitures d'argent. Il renonça à sa place de greffier en 1442; en 1452 on l'ensevelit pompeusement au couvent des Chartreux. *Cysat*, dans Haller, VI, 331.

⁸⁶ « Liber vocabulorum. » Hemmerlin, dans le livre *Contra validos mendic.*

⁸⁷ Hemmerlin cite souvent son *Fabularius* ainsi que son *Clypearius*, poème sur les armoiries. Nous avons mentionné cet auteur en son temps; l'idée la plus complète de son fablier nous est donnée par J. H. Hottinger, *Schola Tigur*; Hemmerlin, *de Nobil.*, cite un long fragment du *Clypearius*. Le premier de ces livres a été publié à Bâle par Berchtold Rodt, à l'origine de l'imprimerie. Denys, *Curiosités de la biblioth. de Garelli*, p. 225 et suiv.

⁸⁸ Elles ne sont pas sans mérite. Hemmerlin (*de Exorcismis*) reconnaît l'auteur pour « hominem christianissimum »; il a écrit une glose à son sujet (*de Credulitate demonib. exhib.*); il mentionne aussi (*de Nobilit.*

essai semblable⁸⁹. Si la sagesse populaire se conserva dans des proverbes⁹⁰, la jeune littérature se complut dans des vers gnomiques, fruit de l'expérience de la vie et de la réflexion des sages et des vieillards⁹¹. Cependant un chanoine lausannois, Martin Franc, chanta la lutte de la fortune et de la vertu et les mérites des dames⁹² mieux que tous les poètes français qui le précédèrent et que bon nombre de ceux qui le suivirent⁹³; ce nouvel élan de la poésie coïncidait avec l'époque d'une transition non moins remarquable de la musique⁹⁴ à une plus savante modulation⁹⁵. La Suisse ne vit pas avec indifférence les sciences germer et fleu-

un livre probablement différent du premier, « *quædam nova compilatio magistri Cathonis, Sacri jureconsulti.* »

⁸⁹ « *Flores moralium.* » Hemmerlin les cite souvent. Le but de Jacques était de résumer dans des vers courts des choses mémorables (« *Jam nova curta placent, gaudent brevitate moderni.* »); d'occuper les âmes en les faisant réfléchir (« *Otia dant vitia. — Otia si tollas, periere cupidinis arcus.* »); enfin d'exhaler sa mauvaise humeur. (« *Diræ juristas, Deus, Satana citharistas!* »).

⁹⁰ Hemmerlin en cite un grand nombre, dont plusieurs se sont conservés. Dans notre époque de transition à d'autres temps, cet écho de l'ancien monde s'affaiblit. Il serait à désirer que quelqu'un écrivit les souvenirs qu'on peut encore recueillir auprès des vieillards des villes et des campagnes.

⁹¹ Comme les proverbes et les énigmes de Salomon, d'Agur et de Lémuel, et ceux des Pythagoriciens et du philosophe de Mégare.

⁹² *Le Champion des dames et l'Estrif de la fortune et de la vertu.* Paris, 1505. = La première édition du *Champion des dames*, petit in-fol. goth., a été imprimée sans date; une seconde en 1510, in-8°; par Galliot-Dupré en 1530. *L'Estrif de fortune et de vertu* en 1519, in-4°. C. M.

⁹³ Nous devons cette indication et ce jugement à Zurlauben, de respectable mémoire.

⁹⁴ Les modèles avaient été jusqu'alors Jacques des Murs, Philippe de Vitry et d'autres compositeurs parisiens. Hemmerlin, *de Nobil.*, f° 116 a.

⁹⁵ « *Contrapunctus, delcissimis fractaris cribratus.* » *Ibid.*

rir. Suivant un usage ancien⁹⁶, de jour en jour plus commun, des gentilshommes et des seigneurs ecclésiastiques⁹⁷ fréquentaient les universités de Bologne⁹⁸, de Paris, de Heidelberg⁹⁹. Bien qu'alors aussi les voyages servissent fréquemment de prétexte à l'amour d'une vie désordonnée¹⁰⁰ et que déjà l'on accordât légèrement les diplômes du doctorat¹⁰¹; bien que des hommes sensés prissent en pitié¹⁰² la prétentieuse incapacité de jeunes gens qui savaient un peu de tout, et que le succès dans des examens superficiels¹⁰³ dépendit ordinairement de l'argent ou de la faveur¹⁰⁴, on n'en eut pas moins raison d'encourager le plus possible la fréquentation des universités¹⁰⁵. A une époque où le commerce de

⁹⁶ L. II, chap. I, t. II.

⁹⁷ Hemmerlin lui-même, comme il le raconte souvent.

⁹⁸ Il n'est pas hors de vraisemblance qu'il y eût des relations de parenté entre le grand jurisconsulte bolonais Bartolomeo Saliceti et la noble famille fribourgeoise de ce nom.

⁹⁹ Le premier Zuricois fut inscrit en 1405. *Matricule de l'Université. Hotting. Schola Tigur.*

¹⁰⁰ Les prétendus étudiants séjournaient quelquefois ailleurs ou restaient excessivement long-temps en route. *Statuts de la grande Église, a. 1420. Hotting. H. E. N. T. VIII.*

¹⁰¹ « Stolidi per stolidos in studiis generalibus Doctores fiunt, ut si milis generet sibi similem, et qualis est pater, talis sit filius. » Hemmerlin, dans sa satire *Doctoratus in stultitia*.

¹⁰² « Studiorum baccalarii de se multum præsumunt et in practica nihil concludunt, umbram pro veritate proclamantes. » Hemmerlin, de *Nobil.*

¹⁰³ « Bene legit, competenter exponit et sententiat, computum ignorat, male cantat, in aliis competenter respondet. Fiat admissio! » *Examen de Léonard Broun, pasteur à Horgen, dont il a été question, t. V, 342. Hotting. Schola Tig.*

¹⁰⁴ Hemmerlin, n. 101.

¹⁰⁵ *Statuts*, n. 100.

la librairie était peu de chose, les bibliothèques, rares, misérables, difficiles à consulter¹⁰⁶, et formées sans plan, au gré du hasard¹⁰⁷, alors que dans le vaste diocèse de l'évêque de Constance aucun particulier ne possédait plus de cinq cents volumes¹⁰⁸, rien ne pouvait tenir lieu des universités dont le but et l'utilité consistaient à donner une idée encyclopédique de chaque science et des ouvrages qui la concernaient*.

Bien des gens en Suisse se distinguaient de l'Eglise par leurs croyances religieuses : d'un côté la population pastorale, fidèle à l'ancienne simplicité qui lui suffisait pour son usage domestique, rejetait tout ce que la dévotion ou l'intérêt y avaient artificieusement ajouté¹⁰⁹; de l'autre, la doctrine des frères de l'esprit

¹⁰⁶ Qui ne sait que les ouvrages les plus précieux étaient enchaînés, afin qu'on ne les enlevât pas ?

¹⁰⁷ Les livres réunis par Jean de Raguse, auquel le pape Félix donna le chapeau de cardinal, formèrent, dans le couvent des Frères Prêcheurs de Bâle, le premier fonds de la bibliothèque de l'Université. Sinner, *voy. dans la Suisse occidentale*, t. I. Il avait rassemblé la plus grande partie de ses manuscrits à Constantinople. *Voy. Scriptt. ord. Prædicator*, t. I, p. 797. Dans leur nombre se trouvait le célèbre livre des évangiles grecs du VII^e ou IX^e siècle, de tous ceux que Wetstein connut le cinquième en importance, et ce N. T., qui n'est pas de beaucoup plus récent, que Reuchlin emprunta et garda trente ans, et dont Erasme se servit pour son édition. *Michaelis, Introd. au N. T.* = *Voy. aussi J.-J. Griesbach, Dissert. de codicibus Evangelior. Origenianis. Halæ, 1777; Cursus in historiam textus epistolar. Paulinar. Græci; Jenæ, 1777. C. M.*

¹⁰⁸ C'est le nombre des volumes que possédait Hemmerlin (*in Passionali*). Hotting. *Schola*.

* Muller, comme tous les savans allemands, se sert de l'expression commode et qui nous manque de la *littérature d'une science*, pour désigner l'ensemble des ouvrages qui s'y rapportent. C. M.

¹⁰⁹ *Voy. t. IV, p. 502, n. 806.*

indépendant ¹¹⁰ pénétrait par plus d'un chemin de l'Orient dans les Alpes.

De toute antiquité l'instinct du bonheur a conduit les hommes à méditer sur l'origine du mal et sur les moyens d'y remédier ; on a fait bien des tentatives pour adapter ces explications au système chrétien ; sa modération et sa simplicité permettent des interprétations diverses. Mais la position et les passions des chefs ont limité cette liberté ; ils ont établi des formulaires, comme partie intégrante d'une religion qui ne pouvait, que dans sa parfaite pureté, devenir la base invariable du bonheur. Lorsque, par des artifices ¹¹¹ souvent ignobles, ces adjonctions eurent passé dans la langue des cours et dans la loi de l'État, les sociétés qui ne voulaient point sacrifier leur opinion durent se cacher ou se défendre par la force. Pour l'un et l'autre but les montagnes offraient le plus sûr asile : ainsi en Syrie ¹¹², ainsi en Arménie, où se réunissent le Caucase et le Taurus. Les Manichéens défendirent longtemps et puissamment à Téphriké ¹¹³ et dans les alentours leur siège en apparence inexpugnable ; leur croyance régna au loin dans les villages et les cavernes des hautes montagnes, jusqu'à ce que le premier Basile, l'un des

¹¹⁰ C'est le nom que prenaient les Beghards. *Mosheim, Instit. H. E.* 484, n. 1.

¹¹¹ Nous invitons ceux qui trouvent cette expression trop dure à lire la honteuse histoire du concile d'Éphèse dans l'*Histoire des hérésies*, de *Walch*, qu'on n'accusera pas d'hétérodoxie.

¹¹² Les dogmes des Druses se rattachent aux idées de très-anciennes sectes ; leur Hakem n'est pas le calife.

¹¹³ Aujourd'hui Divrigui. La plupart des noms classiques, dont la prononciation est un peu changée, ne sont rendus méconnaissables que par les altérations de l'orthographe.

plus excellens empereurs ¹¹⁴, vainquit, par une infatigable habileté et par la prépondérance de ses forces, les Manichéens alors que l'empire des Arabes ne pouvait plus les soutenir ¹¹⁵. Il les transplanta dans la montagneuse Thrace, où ils étaient sous ses yeux. Tant que cette frontière fut inquiétée par les Bulgares, par les Russes et par diverses tribus de Turcs, comme aussi sous l'administration vigoureuse du second Basile, ils vécurent inaperçus, la plupart dans l'Hémus ¹¹⁶, jusqu'à ce qu'Alexis, le premier Comnène, les amena par la persuasion et par la force à renoncer à leur schisme. Cette entreprise tyrannique n'était pas inattendue; leurs principaux chefs avaient depuis longtemps cherché leur sûreté dans la Bulgarie ¹¹⁷; de là ils répandirent leur doctrine dans toute la Hongrie et en Bohême, de même que par la Dalmatie en Italie ¹¹⁸, et par la Rhétie ¹¹⁹ en Suisse. Ils trouvèrent les esprits préparés. Comme il arrive communément quand la force prend la place de

¹¹⁴ 867-886. Sa maison occupa le trône jusqu'en 1056.

¹¹⁵ Autrefois ils s'appuyaient sur l'empire des Arabes; mais depuis Al Mamoun, et surtout depuis l'assassinat de Motawakkel, la puissance du prince des croyans marcha vers son déclin.

¹¹⁶ Particulièrement autour de Philippopolis. Lorsque la domination barbare aura été ruinée dans toute la Turquie, on découvrira les traces de beaucoup de choses anciennes et aussi de sectes; bien des ténèbres se dissiperont.

¹¹⁷ *Matthieu Paris*, à l'an 1223; la Bosnie, pays limitrophe de la Bulgarie, de la Dalmatie et de la Croatie, devint le siège de leur chef spirituel. *Füsslin, Hist. eccl. du moyen-âge*, I; *Engel, Hist. de Hongrie*, III, 216 et suiv.; comparez notre t. IV, 502.

¹¹⁸ *Füsslin*, t. II, d'après les sources recueillies par Muratori.

¹¹⁹ Où se trouvait un siège principal. *Mosheim*, l. c. Il eût été à désirer que l'éditeur de son livre de *Beghardis* (Leipzig, 1790) eût fait imprimer en entier les 89 *sententiae Beghardorum*.

la persuasion, les opinions gnostiques et ariennes ¹²⁰ avaient été condamnées, mais non oubliées; publiquement on gardait le silence, entre amis le mécontentement éclatait. Quand on réfléchit que l'emploi de tous les moyens n'a jamais empêché la propagation d'une vérité, et n'en a retardé la manifestation que peu de temps, on reconnaît le danger et la folie de toute lutte contre des opinions et l'illusion des chefs sur les sentimens de la multitude forcée à l'hypocrisie. Soustraite ainsi à l'œil de l'autorité, cette multitude était livrée à ces inspirations désordonnées et hostiles, source de révolutions inévitables, mais inattendues pour ceux qui ne connaissaient point leur peuple, éloigné d'eux par la terreur ¹²¹.

Les Suisses, portés à la piété et aux spéculations religieuses par une sublime nature et une vie solitaire, souvent en lutte avec des papes ¹²² et des couvens ¹²³, eurent de tout temps de la propension pour les doctrines secrètes et pour les sociétés mystérieuses ¹²⁴. Comment pénétrer ce qui était inconnu à cette époque même? Qui dira les dogmes qu'annonçaient les mis-

¹²⁰ *Irénée* nous apprend que les Gnostiques eurent, au second siècle, beaucoup de partisans en Gaule; on en trouve la preuve dans les rapides progrès des Priscilliens à la fin du quatrième siècle. Leurs docteurs se firent un parti nombreux en Gothie, des deux côtés des Pyrénées, où les opinions ariennes avaient régné le plus long-temps.

¹²¹ Les preuves de beaucoup de faits allégués dans cette partie se trouvent dans les sources byzantines, et elles seront produites ailleurs.

¹²² La plupart étaient Gibellins, l. I, chap. XV et XVI, t. I et II.

¹²³ P. e. avec Einsidlen, l. I, ch. XV, t. I.

¹²⁴ Sur la société du cordonnier Berchthold à Rûti, voy. t. I, ch. XIV, vers la fin. *Hartmann* en fait mention dans ses *Annal. Bremi* ad a. 1216.

sionnaires de la Hongrie¹²⁵ et de la Rhétie, les apôtres qui venaient presque annuellement de Bohême en Suisse¹²⁶; les germes semés dans quelques vallées des Alpes¹²⁷, pendant leur fuite, par les mâles disciples de l'infortuné Dolcino¹²⁸, ou dans le pays romain par le zèle captivant du jeune Hanrich¹²⁹; l'effet produit par la sublime obscurité du livre de la Théologie allemande¹³⁰, dans leurs innombrables sociétés secrètes¹³¹?

On adorait généralement la trinité de Dieu dans l'unité de volonté, le Fils comme la première idée du seul Dieu éternel, l'Esprit comme l'effet commun¹³²;

¹²⁵ La doctrine secrète fut aussi propagée dans les provinces autrichiennes entre ce pays et la Rhétie. L. II, ch. V, t. III.

¹²⁶ Hemmerlin, de Lollhardis : surtout dans les villes et les campagnes de Soleure et de Berne. Il faut y ajouter Fribourg, d'après l'Hist. eccl. de Lang, à l'année 1430.

¹²⁷ Ch. du val de la Sésia, 1305 : « Pluribus » propter factionum et « bellorum calamitates in his Alpibus pacem quæsierunt. » Saxius in animadversionib. ad hist. Dulcini. Ceux-ci étaient, à la vérité, de l'Église dominante; mais ceux d'une autre opinion avaient un motif de plus.

¹²⁸ Son Histoire dans Muratori, Scriptt. IX, 423.

¹²⁹ Füsslin rapporte les faits qui le concernent dans le t. II de l'Hist. eccl. du moyen-âge.

¹³⁰ Le même, dans le t. III. — Le livre rare et ancien de la Théologie allemande, attribué plus loin à un ami de Tauler, mais plus constamment à Tauler lui-même, dominicain allemand, qui brilla dans la chaire vers le milieu du XIV^e siècle et mérita par ses écrits les éloges de Luther, a été récemment publié avec une introduction pleine de vie et de sagesse par le docteur Troxler, professeur de philosophie à l'Université de Berne (St. Gall, 1837, 1 vol. in-8). L'éditeur appelle cet écrit « le saint livre d'un chrétien pur et véritable, catholique et protestant dans une même personne, type et interprète de l'invisible Église de Dieu, une et libre, universelle et éternelle. Ce sont, ajoute-t-il, des fruits d'or dans un vase d'argent. » C. M.

¹³¹ Hemmerlin, l. c., s'en plaint.

¹³² S. Bernard attribue cette opinion à Arnold de Brescia; Füsslin I.

on cherchait la religion , supérieure à ce monde des sens et à toutes les opinions factices des hommes , dans l'éternel travail de l'âme tendant à se rapprocher de ce type de perfection qu'elle ne peut jamais atteindre ; on parlait avec dédain « du baptême des enfans sans » intelligence ¹³³, des mystères du pain et du vin ¹³⁴, » des vertus particulières d'un bois maudit ¹³⁵, de la » sainteté des temples de pierre et de tout ce qui est » poudre ¹³⁶, de la tourbe du clergé ¹³⁷, de ses préten- » tions , de ses mille ordonnances. A quoi bon les in- » dulgences ¹³⁸ ? A quoi bon les cierges perpétuels, les » messes pour les morts, les pèlerinages, les vigiles , » les fêtes des saints ¹³⁹ ? L'homme est ce qu'il est ; le » Dieu qui sonde les cœurs prendrait-il le mérite étran- » ger pour le vôtre ¹⁴⁰ ? ou quelqu'un l'engagerait-il à

Jean de Winterthur (Vitodurans) l'attribue aux hérétiques de Constance. 1339.

¹³³ Selon l'abbé de Clugny, Pierre de Brueys, maître d'Harrich. *Füsslin*. Cette opposition au baptême des enfans éclata derechef en Suisse au siècle de la réformation.

¹³⁴ *Pierre de Brays*. Les partisans de ces opinions, s'il en faut croire leurs ennemis, s'exprimèrent au concile de Constance en termes si inconvenans que nous ne les répétons pas.

¹³⁵ La croix que le Christ arrosa de son sang. *Pierre-le-Vénérable*, abbé de Clugny, rapporte que Bruys et Harrich brûlèrent à St-Gilles, un vendredi saint, des crucifix, et firent rôtir de la viande à ce feu.

¹³⁶ *Brays*. On dit que Harrich condamnait aussi le chant d'église dans sa forme d'alors et dans un langage étranger; cette aversion se propagea en Suisse. *Hammerlin, de Novis Officiis*.

¹³⁷ Tous les partis le traitaient hostilement.

¹³⁸ Ils attribuaient le pouvoir de l'absolution à leurs propres docteurs, aux parfaits. *Reiner de Sachs*, dans *Füsslin*. Les Flagellans s'absolvaient les uns les autres. *Etterlin*.

¹³⁹ Rapport sur des hérétiques dans le district d'Eichstett, dans *Hoecker Antiquités de Heilbronn*, cité par *Füsslin*, et beaucoup d'autres.

¹⁴⁰ Ils voyaient en Christ un modèle, non un rédempteur.

» vouloir ce qu'il ne veut pas? Le *corps de l'âme* ¹⁴¹
 » est pur, impérissable, indestructible comme la lu-
 » mière; notre corps, en rapport avec le monde ma-
 » tériel, nous sert de vêtement jusqu'à ce qu'il soit
 » usé : l'homme parfait ¹⁴² lui commande ¹⁴³; ne lui
 » sois pas asservi, mais si toi qui aspires encore à la
 » perfection, tu anéantis ses désirs ¹⁴⁴ en les satisfai-
 » sant ¹⁴⁵, ne crois pas que la justice suprême du Père
 » du monde rende l'âme éternellement malheureuse
 » pour les affections du corps qui lui a servi d'en-
 » veloppe ¹⁴⁶. Si la foi et la charité remplissent ton

¹⁴¹ *Füsslin* I, d'après les sources.

¹⁴² Leurs exigences pour l'âme étaient les plus rigoureuses.

¹⁴³ Ils paraissent n'avoir attaché aucune importance aux choses sensibles, et ils se raillaient du mérite qu'on attachait à l'abstinence des viandes ou au célibat. Il en fut ainsi dans le pays de Zurich en 1216. *Hartm. Ann. Erem.*

¹⁴⁴ Dans la doctrine de Dolcino : « conjungere ventrem, ut cesset tentatio, non est peccatum. »

¹⁴⁵ Ils prescrivaient aux parfaits une continence absolue; ils permettaient aux imparfaits la cohabitation pour la propagation de l'espèce. Comme les sociétés mystiques et secrètes de tous les temps, leurs ennemis les accusèrent de beaucoup de désordres. S. Bernard accusa de même Hanrich. En 1216 les Zuricois furent exposés à des inculpations semblables, comme s'étant permis « omnis veneris usum. » *Hemmerlin (de Lollh.)* reproche à beaucoup d'entre eux l'amour grec, et *Füsslin* rappelle les hérétiques qui commettaient entre eux « delictum spinæ dorsæ. » La nature et l'histoire attestent que l'imagination exaltée porte à des penchans voluptueux; il paraît certain que ces penchans furent permis, mais non autorisés.

¹⁴⁶ Ils ne croyaient pas plus qu'Origène et les Gnostiques à la résurrection de la chair dans l'acception vulgaire. De tout temps les tentatives de conciliation entre nos désirs, nos intérêts et les systèmes qu'ils semblent détruire, ont été aussi diverses que les idées sur la nature de l'âme. Ainsi l'on a montré que dans la supposition de l'anéantissement total de notre organisation et dans l'impossibilité de prouver l'existence d'un germe indestructible, le devoir de tout sacrifier pour les générations à

» cœur¹⁴⁷, Dieu est en toi, lui qui a parlé par Christ
 » et par les sages de Rome et d'Athènes¹⁴⁸. Il y a un
 » seul Être; Dieu est cet être unique¹⁴⁹; ses manifesta-
 » tions sont infinies; mais Dieu n'est pas moins dans le
 » moucheron¹⁵⁰, qu'en toi, homme orgueilleux. La di-

venir ne serait pas moins sacré. Ce corps, que la décomposition fait passer dans le règne végétal, que l'usage des plantes animales de nouveau, qui sert enfin à reformer des figures humaines, revivra dans un monde libre ou esclave, barbare ou civilisé, selon l'avenir que nous aurons préparé. L'heureux tyran, le suicide n'échappera point par la mort à la cause première qui règle et coordonne l'univers; elle le rappellera de nouveau sur la scène du monde dans la situation des choses à laquelle il aura contribué. Peut-être ne se souviendra-t-il pas plus de son existence antérieure qu'on ne se souvient de sa première enfance; mais le déplaisir que lui cause la corruption du monde doit l'engager à travailler à l'amélioration humaine. Aucun sacrifice fait dans ce but n'est perdu. *Lessing* dit avec raison : « Pourquoi chaque homme ne pourrait-il exister dans ce monde qu'une fois? L'opinion contraire est-elle si ridicule parce qu'elle est la plus ancienne? » Mortel ne cherche pas le comment; notre partage, c'est une lumière incertaine;

Quale per incertam lunam, sub luce maligna,
 Est iter in sylvis, ubi cœlum condidit umbra
 Jupiter et rebus nox abstrulit ætra colorem;

plus de clarté troublerait les jouissances de la vie ou la rendrait insupportable; peut-être nous sera-t-il accordé un jour d'embrasser l'ensemble de la carrière; en attendant, ô homme composé de terre et d'un esprit divin, riche en jouissances et en douleurs, frêle, mais éternel, dépose ces soins inutiles dans le sein de l'infinie Miséricorde par qui tu es.

(There they alike in trembling hope repose)
 The bosom of thy Father and thy God.

¹⁴⁷ Par la charité, le péché cesse d'être péché. *Amalrich* (dont la doctrine approcha de nos frontières), dans *Dupin, Bibl. eccles. X; Füsslin, H. E. III.*

¹⁴⁸ Dieu a aussi parlé par la bouche d'Ovide. *Id.* Combien plus par celle de Virgile!

¹⁴⁹ *Le même.*

¹⁵⁰ Dans le pou, disaient les Beghards thurgoviens (*Jean de Winterthar, 1339*). Ce propos fut aussi mal interprété que des expressions semblables de Vanini.

de sa grandeur, il commande puissamment aux sens et leur impose silence¹⁶⁷.

Par son livre de la Théologie allemande ou de l'exacte intelligence de ce que sont Adam et le Christ¹⁶⁸, le digne ami¹⁶⁹ du prédicateur illuminé¹⁷⁰ Jean Tauler compta préserver la doctrine secrète¹⁷¹ de tout abus¹⁷².

« Dieu est le principe des êtres et de leur mouvement ;
 » tout ce qui *est*, le diable lui-même, en tant qu'il
 » existe, est bon, est une émanation de la Divinité ; sans
 » activité, Dieu ne serait pas Dieu¹⁷³ ; l'homme vérita-
 » blement libre, bon, noble, est celui qui n'a pas d'au-
 » tre volonté que celle de Dieu¹⁷⁴ ; en revanche l'atta-
 » chement au moi ou l'égoïsme est une lumière
 » naturelle d'une clarté trompeuse, c'est le diable
 » même¹⁷⁵ ; dans l'égoïste obstination de la volonté git

¹⁶⁷ Joseph πρί Μακκαί, surtout vers la fin.

¹⁶⁸ Titre de ce livre composé vers 1378 et souvent imprimé à l'époque de la réformation, entre autres à Strasbourg en 1520.

¹⁶⁹ Le custode de la maison de l'ordre teutonique à Francfort (où Tauler avait été dans le convent des Dominicains). Ce laïque fort éclairé, et dont Tauler disait avoir appris beaucoup (*Dict. hist. d'Iselin*) fut probablement l'auteur de cet écrit. — Voy. ci-dessus n. 130. C. M.

¹⁷⁰ C'était son surnom, *Illuminatus*.

¹⁷¹ Non pas tenue secrète, puisque, au contraire, le livre fut écrit en allemand, mais secrète, intime, s'adressant aux cœurs religieux et non à tout le monde.

¹⁷² Quelques-uns n'admettaient rien comme péché, pas même le meurtre.

¹⁷³ Cette proposition scandalisait ceux qui, avant et à côté de la cosmogonie et de la chronologie mosaïques, si mal comprises, n'osaient pas admettre d'autres mondes.

¹⁷⁴ On verra dans le cinquième livre (t. VIII) que Nicolas de Flue vivait entièrement dans cet esprit, qui se propagea rapidement au sein des Alpes, où ce point particulier est un article fondamental des croyances du peuple.

¹⁷⁵ Le péché originel et journalier consistait, selon cette doctrine, à

» tout le péché et l'enfer ; la patience, le calme résigné de l'âme humanise la Divinité et divinise l'homme, comme Jésus-Christ homme a été divinisé¹⁷⁶ ; » telle était la somme de cette doctrine. Bien comprises, ces idées pouvaient fonder les plus grandes vertus, l'abnégation de soi-même, l'abstinence, la fermeté, l'héroïsme, l'esprit public et un bonheur intérieur inébranlable. Mais comme un vase impur corrompt la plus noble liqueur et la change en poison, ainsi l'homme en qui tout sentiment était mort, pouvait chercher dans cette doctrine une excuse pour négliger son âme, et l'homme immoral une justification pour toutes ses passions. Quand on considère l'abus non-seulement des enseignemens mystiques, mais des enseignemens de la Bible et de ceux qui lui sont opposés, on doit en conclure que l'effet des écrits comme des actions dépend moins de l'intention présumable de leurs auteurs, que de la destinée ou de la volonté de Dieu, qui, par là, veut aujourd'hui ou demain affermir un ordre de choses ou le remplacer par un autre.

Tout comme les anciens sages avaient attendu la ruine finale¹⁷⁷ ou une complète rénovation du glo-

poser à la volonté de Dieu son propre jugement et son prétendu intérêt.

¹⁷⁶ On le représentait comme un homme divinisé, et son humanité comme la maison de Dieu. Les mystiques et Servet s'accordaient, comme Füsslin le fait observer.

¹⁷⁷ Ovide, *Métamorph.* I, 7.

Esse quoque in fati reminiscitur, affore tempus,
Quo mare, quo tellus correptaque regis caeli
Ardeat, et mundi moles operosa labore;

bien entendu lorsque πῦρ ὅς γε μέντα θησαυρὸν χάσῃ χρυσωπὸς αἰθήρ.

Sophocl.

Voy. les nombreux passages recueillis par Gale, *Court of the gentiles*,

be ¹⁷⁸, de même alors un grand nombre d'esprits prévoyaient dans plus d'un sens une assez prochaine réformation de l'organisation ecclésiastique et politique, qui leur paraissait vieillie; à cet égard les diverses opinions s'appuyaient sur les interprétations diverses de cet ancien livre chrétien qui porte le nom de révélation (Apocalypse), bien qu'il n'y ait pas de livre dont le sens nous soit moins révélé. Très-avancé en âge ¹⁷⁹ comme son contemporain Juvénal, mais encore plein de vigueur, le disciple dont Jésus aimait l'enthousiasme et l'esprit élevé, paraît ¹⁸⁰ avoir chanté dans le cercle des frères ¹⁸¹ la formidable ruine de la liberté, de la constitution et de la ville sainte de son peuple ¹⁸², et, suivant la méthode de son maître ¹⁸³, avoir jeté ensemble ses regards sur l'accomplissement des temps ¹⁸⁴ et sur le développement du drame du monde. Dans tous les âges la marche des destinées éternelles a paru lente ¹⁸⁵ aux hommes d'un jour, et chacun a trouvé son époque assez

B. III, p. 74 et suiv. Croyait-on que les orbites s'altéreraient, que le temps changerait les lois de la pesanteur, ou qu'après une longue lutte un élément dissolvant prendrait le dessus?

¹⁷⁸ II Pierre III, 13, d'après Esaïe LXVI, 22.

¹⁷⁹ Lorsque dans les églises voisines l'esprit primitif commença de se perdre. A cette circonstance se joint la tradition sur l'époque de son séjour à Pathmos.

¹⁸⁰ L'Apocalypse fut ensuite attribuée à un autre, parce que l'on se scandalisait de son sens, que l'on comprenait mal.

¹⁸¹ Des sept évêques voisins.

¹⁸² Il n'a pas mentionné dans son Évangile le discours de Jésus sur le même sujet, parce qu'il se proposait déjà de développer ce sujet dans des tableaux.

¹⁸³ Matth. XXIV, Marc. XII, Luc. XXI.

¹⁸⁴ Ἀνακαταίωσις.

¹⁸⁵ Esaïe V, 19; Paul dans ses Épîtres aux Corinthiens et aux Thessaloniciens.

grande pour mériter de précéder immédiatement la dernière¹⁸⁶. Aussi des dix-huit siècles les plus récents ne s'en est-il écoulé aucun pour lequel on n'ait prédit la fin du monde. Afin d'embrasser l'ensemble des évènements, des historiens ont continué leurs annales dans le plus grand détail jusqu'au dernier jour¹⁸⁷. Mais la pieuse simplicité ne savait que dire lorsqu'elle comparait les oracles hébreux¹⁸⁸ et les triomphantes prédictions du royaume de Christ¹⁸⁹ avec l'incorrigible dépravation des siècles et des hommes¹⁹⁰. « Le Tout- » Puissant se proposerait-il un but en vain ? les oracles » de l'éternelle vérité ne s'accompliraient-ils pas¹⁹¹ ? »

¹⁸⁶ Beaucoup de gens oublient aujourd'hui les temps bien plus cruels, bien plus désastreux où les armes également barbares des Arabes et des peuples du Nord ruinèrent non-seulement les constitutions politiques, mais les villes et toute la civilisation d'un monde florissant, depuis le mur de la Calédonie jusqu'au Gange « *auditumque Medis (plus d'une fois) Hesperie sonitum ruinæ.* »

¹⁸⁷ Sans parler d'Otton de Frisingue et de beaucoup de chroniqueurs du moyen-âge, n'a-t-on pas enseigné de nos jours en Portugal la partie prophétique comme un des élémens de l'histoire universelle ? *Baretti, Voyages*. Dans la Suisse protestante, *Abraham Kybourg*, mort en 1765, a professé l'histoire ecclésiastique, divisée en périodes apocalyptiques, jusqu'à la fin du monde.

¹⁸⁸ *Michadlis* même en attend l'accomplissement de l'avenir.

¹⁸⁹ Luc. II, 44, et partout où l'Évangile fut annoncé.

¹⁹⁰ Comparez l'orageuse et formidable barbarie du moyen-âge avec le siècle de Trajan et des Antonins. Si le Nord s'est civilisé, comment le Midi et l'Orient peuvent-ils soutenir la comparaison avec l'antiquité ? Juvénal a-t-il stigmatisé un vice qui ne règne pas chez nous ? N'avons-nous pas vu des tables de proscription ? Que n'avons-nous pas vu commettre au nom de la religion et de la philosophie ? Mais le royaume de Dieu ne se montre pas dans les affaires de ce monde.

¹⁹¹ Que Moïse et S. Pierre vous apprennent la chronologie ! Ps. XC, 4 ; II Pierre III, 8. *Lessing* dit : « L'exalté jette souvent un coup-d'œil très juste sur l'avenir, mais il n'a pas la patience de l'attendre ; il vent

Maitre Hemmerlin, il est vrai, croyait le dénouement prochain, parce que l'an quatorze cent quarante-quatre était né l'Antechrist¹⁹²; Christ allait le vaincre, puis commencerait le règne des élus. Une autre opinion encore prit faveur : comme le Père n'avait pu achever par les prophètes l'œuvre du perfectionnement humain, ni le Fils par les apôtres, dans un troisième âge du monde, l'Esprit émané du Père et du Fils devait fonder sur l'Évangile éternel le règne de la perfection et de la félicité¹⁹³. Animé de cet esprit, Nicolas de Bultesdorf¹⁹⁴ apparut en Allemagne, en France, en Espagne et devant le concile de Bâle¹⁹⁵ pour annoncer par sa parole et ses écrits l'approche du temps nouveau¹⁹⁶, la fin de l'ancien Évangile et de Rome adultère,

• voir même dans l'instant de son existence le fruit que la nature met
• des milliers d'années à développer. »

¹⁹² Dans le *Dial. de Nobil.* et dans beaucoup d'autres endroits; il se réfère à la chronologie prophétique d'un certain Cyrille et du célèbre abbé Joachim. On voyait probablement quelque chose de mystérieux dans les trois quatre, comme nos contemporains ont vu dans les chiffres du nom LVDoVICVs l'époque de la bête. Voy. n. 196.

¹⁹³ Tel fut, au commencement du XIII^e siècle, ou, selon Fleury, un peu plus tard, l'Évangile éternel rédigé par le général des Franciscains Jean de Parme. *Mosheim*, 456. *Lessing* dit : « Pent-être avaient-ils saisi
• un rayon de lumière, et ne se trompaient-ils qu'en croyant si pro-
• chain le commencement du nouvel Évangile éternel. »

¹⁹⁴ *Füsslin*, II, conjecture avec raison que c'était un homme considéré du diocèse de Ratisbonne.

¹⁹⁵ De là vient que Wursten raconte son histoire, p. 430-433. Il fixe l'époque de sa mort au 8 juillet 1446.

¹⁹⁶ D'après la chronologie de l'Église grecque, il s'écoula jusqu'à la naissance de Jésus-Christ 5508 ans, par conséquent jusqu'à l'empereur Frédéric III, 6948 ans; on annonça la fin du monde pour l'an 7000, c'est-à-dire l'an 1492 de notre ère, année dans laquelle on découvrit le nouveau monde; c'est là sans doute la base du calcul de Hemmerlin, *Registr. querel. dans Hotting. H. E.*, t. IV.

le salut d'Israël, l'avènement de l'éternel et angélique berger¹⁹⁷, descendu du ciel et plein de grâce, fils de Dieu, juge tout-puissant de la terre, de la mort et de l'enfer; ni la tristesse d'une prison qui dura pendant des années, ni les flammes dans lesquelles il expira, ne purent ébranler sa foi. De tout temps parmi les chrétiens une piété malade a prétendu connaître l'avenir mieux que le Christ ne le connaissait¹⁹⁸. Le Fils de Dieu ni la sagesse humaine¹⁹⁹ ne parvenaient à détourner les regards des hommes de ces fantômes de l'imagination pour les ramener aux paisibles jouissances de la vie²⁰⁰ et à la sérénité²⁰¹.

L'homme du peuple avait une religion pour son usage domestique.

Une idée non sans grandeur attribuait à l'esprit divin de l'homme l'empire sur toutes les créatures; perdu par suite du péché, on pouvait le recouvrer par le retour vers Dieu. De cette idée naquit la croyance que par la vertu de Dieu et par des paroles d'un sens mystique²⁰² il était possible de conjurer²⁰³ les reptiles

¹⁹⁷ *Wurstisen* assure qu'il croyait lui-même être ce berger.

¹⁹⁸ Jésus-Christ lui-même dit, *Marc XIII*, 32 : « Quant à ce jour ou à cette heure-là, nul ne le sait, ni les anges qui sont dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul. »

¹⁹⁹ Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus.

²⁰⁰ Le Christ permit à ses disciples de jouir des biens de la vie. *Luc. V*, 33. « Carpere diem. » *Hor.*

²⁰¹ « Réjouissez-vous sans cesse en notre Seigneur, » (en souvenir de votre délivrance d'une crainte servile); « Je le dis encore une fois, réjouissez-vous. » *Philip. IV*, 4.

²⁰² *Formule d'exorcisme pour les serpents* : « Je vous adjure, vers, au nom du Dieu Tout-puissant, que cette maison vous soit aussi insupportable qu'est insupportable à Dieu l'homme qui sciemment prononce un faux jugement. » *Hammerlin, de Exorcismis*, 2^e traité.

²⁰³ *Conjuration pour une vache malade* : « Comme il est vrai que la

venimeux, les maladies du bétail, les plaies et les orages. Le saint corps du Maître de la nature serait-il impuissant²⁰⁴? Refuserait-on aux puissances de l'Eglise, qui ferment et ouvrent le ciel et changent le pain en Dieu, le pouvoir sur les animaux malfaisants? Loin de là, puisque Guillaume de Chaland, évêque de Lausanne, vénérable par sa sainteté, exorcisa les anguilles qui de temps en temps venaient dans le lac Léman²⁰⁵ et que son successeur George de Saluces, plein de sollicitude pour les grandes truites, lança contre leurs ennemies les sangsues une sentence d'excommunication, dont il frappa tout ensemble les vers de terre, les sauterelles et les taupes²⁰⁶. Par complaisance pour l'avoyer et le conseil de Berne, il fit communiquer ce même pouvoir à leur curé par l'official de sa cour ecclésiastique²⁰⁷. Dans l'exercice de ce pouvoir on exigeait un saint respect pour l'humanité et pour les formes juridiques du pays. Après les prières et la procession, une autorité

- vierge Marie a mis au monde l'enfant Jésus, qu'ainsi le mauvais sang
- s'éloigne de cet animal; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
- Amen. • *Ib. 1^{er} traité. Conjuratïon pour les plaies* : « Dans le monde
- Christ est venu; par le monde Christ est perdu; Christ est la voie sûre,
- il bénit cette blessure. Au nom, etc. » *2^e traité. Parlant des sorcières*
- qui provoquent les tempêtes, il dit (*de Nobil.*) : « Elles font cuire des
- herbages vénéneux et les laissent évaporer en plein air. »

²⁰⁴ Hemmerlin loue l'usage d'apporter le saint sacrement sur le seuil de l'église et de bénir la température. *De Benedictionibus auræ.*

²⁰⁵ Hemmerlin fait lui-même l'observation qu'il n'y en a point dans les affluens du lac de Genève (*de Exorc.*); toutefois Reboulet et la Brune (*Voyage, La Haye, 1686, t. I*) en ont vu, et Burnat parle d'une espèce très-nuisible, de nouveau observée depuis 1679, et qui paraissait y être venue par des communications souterraines avec le lac de Neuchâtel ou avec d'autres eaux. (*Sinner, Voyage II.*)

²⁰⁶ Extrait des deux traités de Hemmerlin.

²⁰⁷ *Missive de l'official au curé, 24 mars 1451, dans Hemmerlin.*

judiciaire²⁰⁸ ou la commune donnait au peuple un fondé de pouvoirs; la citation se faisait au bord des eaux, dans les champs et les vignes; on apportait quelques animaux devant les assises²⁰⁹; leur défenseur²¹⁰ était entendu, et après des termes exactement observés²¹¹, au milieu de solennelles prières²¹², on bannissait la créature de Dieu²¹³ dans de sauvages montagnes, et en cas d'opiniâtre résistance on la dévouait avec malediction à tous les châtimens qui pourraient l'atteindre²¹⁴. L'exorcisme manquait-il son effet? la faute en était aux péchés du peuple. Cette croyance générale²¹⁵, sanctionnée par des universités²¹⁶, confirmée par des expériences tristes²¹⁷ et heureuses²¹⁸, concourait à la grandeur d'une classe d'hommes dont l'autorité s'étendait sur les champs et les étables comme sur le ciel,

²⁰⁸ Ordinairement le curé. *Hemmerlin*.

²⁰⁹ Procès intenté par l'évêque de Coire aux hannetons et aux vers blancs. *Id.*

²¹⁰ Quelles raisons pouvait-il alléguer? Qu'ils étaient envoyés de Dieu, afin de châtier le peuple pour certains péchés. C'était un beau texte pour des sermons de censure.

²¹¹ Le jugement final était ajourné à une saison où ces insectes diminuent naturellement.

²¹² Formules, dans *Hemmerlin, de Exorc.*, n° 78, a.

²¹³ Dans le procès intenté par l'évêque de Coire, il est dit qu'il faut bien que chaque créature de Dieu trouve sa place.

²¹⁴ Leur excommunication se bornait à la perte de la bénédiction divine par laquelle le monde entier subsiste.

²¹⁵ *Sinner, voy. dans la Suisse occid.*, t. II, 266, cite une sentence de l'official de Troyes de 1516. Dans la vallée de Verzasca, au district de Locarno, on conjura des loups en 1772. *H. R. Schinz, Mém. pour servir à la connoiss. de la Suisse.*

²¹⁶ De Heidelberg. *Hemmerlin*.

²¹⁷ Souvent, dit *Hemmerlin*, S. Antoine a puni des gens qui avaient maltraité des porcs, animaux qui lui sont consacrés.

²¹⁸ *Hemmerlin* croit connaître un grand nombre de cas.

également puissante à étouffer les flammes des passions impures²¹⁹ et à tirer une âme de la masse de glace au milieu de laquelle elle endurait le feu du purgatoire²²⁰.

Le sentiment inné d'un être que n'enchaînent ni le présent ni le monde sensible rendait, surtout dans une époque de commotion universelle, les hommes avides du moindre écho, du moindre reflet d'un autre monde. Quel effroi s'empara de Zurich lorsque le jour de la fête des patrons de la ville²²¹, à l'heure de minuit, un coup formidable et pénétrant, comme dans l'année du vaste incendie²²², retentit une seconde fois sous les voûtes de la grande église²²³ ! Le sang qu'on vit sourdre près de Mellingen ; des caillots de sang dans le paisible Soursée ; le plein jour à minuit en Argovie, et après une subite commotion, comme si la nature s'écroulait, un calme subit ; à Ébersek, la vue de cadavres amoncelés ; la neige au mois d'août ; des oiseaux, présage de mort, des signes donnés par les cloches, par les images ; des formes monstrueuses, un cliquetis nocturne, l'écho lointain de cris de douleur ; sur les bords de la Birse un bruit formidable de chevaux, de bataille et de ruine, des gémissements, des commotions²²⁴, tout cela n'an-

²¹⁹ Sainte Ursule et deux autres vierges apportèrent à Pierre de Colenztz, dominicain de Bâle, une amulette contre l'aiguillon de la chair. Bzovius, 1432, dans *Hottinger*, H. E. IV. On possède de semblables spécifiques, mais ils sont dangereux. Qui ne connaît l'exemple d'Albert Frédéric de Brandebourg-Prusse ?

²²⁰ *Henri Nydhard*, dans *Hottinger*, *Antiqq. eccl. Tigur.* (H. E. VIII), a cité cette observation de S. Théobald.

²²¹ Les *πολιῶχοι* de Zurich étaient S. Félix et S^{te} Régule.
²²² 1280.

²²³ *Hëmmertlin*, de *Nobil.*

²²⁴ Plusieurs écrits du même.

nonçait-il pas l'intérêt que la nature et les esprits prenaient aux misères des mortels en démence ?

En général, toutes les voix de l'empire des morts étaient sombres et tristes, en sorte qu'on aimait mieux ne pas les entendre. L'on faisait voir ici à une communauté le chef qu'elle avait longtemps vénéré²²⁵, là, à un frère attristé celui qu'il avait aimé comme lui-même²²⁶, profondément plongés dans les flammes ou dans le lieu d'un éternel tourment; dans le bois du Bruderholz près de Bâle, des âmes perdues gémissaient avec des voix d'oiseaux sur la longue éternité²²⁷; à Berne, au milieu de la nuit, une rumeur²²⁸ et un gémissement de morts réveilla les habitans en sursaut²²⁹; le fantôme du diable, par l'ordre de maître Léonard, médecin et sorcier blanchi par l'âge, troublait les sources salutaires dans le Schächenthal inférieur²³⁰. Que dire de ce que Satan, dont la grande expérience remontait

²²⁵ Déclaration d'un possédé, 1455. *Hemmerlin, de Crudelitate* (lisez *Credul.*) *daemonib. exhibenda*. Il y croit.

²²⁶ Déclaration de Bernardin de Sienne. *Hemmerlin, de Boni et mali occas.*

²²⁷ Conjuré par un père du concile, le petit oiseau soupira : « Je suis une âme damnée, et j'attends le jugement dernier; ma souffrance n'aura point de fin; ô éternité, que tu es longue! » *Gross, Chron. de Bâle.*

²²⁸ *Hemmerlin* raconte qu'à Bologne une grande maison est inhabitée à cause des revenans. *De Credul. daemonib. exhib.* On m'a montré en 1797, non loin de Zurich, une maison semblable.

²²⁹ Cet esprit fut pendu; c'était un faux dévot « fraticellus qui spiritualitatem præ se ferebat, semibeghardus. » *Joh. Nyder, in Formicario*; il le tenait de la bouche de l'inquisiteur *Nic. de Landau, dans Hotting. H. E. IV.* Cet inquisiteur était à Berne en 1399.

²³⁰ Une inscription dans la maison des bains nous apprend qu'il était professeur de magie; en 1414, il découvrit les bains; en 1450, « subvertit. » *Scheuchzer, Itin. Alp. 204.* Des causes souterraines peuvent changer le degré de chaleur des sources.

à l'origine du monde ²³¹, pour un engagement écrit avec du sang ²³² ou enchaîné par les liens de Salomon ²³³, montrait des trésors à un misérable ²³⁴ ? Que dire de ce que dans une vallée des Alpes méridionales, semblable à un paradis ²³⁵, des sylphes lascifs ²³⁶ rassasiaient de voluptés l'étranger fasciné ²³⁷ ? Des relations supposées ou crues ²³⁸ avec le roi des enfers firent périr des milliers d'infortunés ²³⁹ dans les flammes des bûchers, image des flammes éternelles.

Heureux qui, avant d'abandonner la terre, assurait son passage par une intime dévotion ou par des dona-

²³¹ Hemmerlin fonde toujours sur l'expérience la haute idée qu'il a des artifices du diable.

²³² *Id. de Emptione unius pro viginti.*

²³³ « Nigromantici in uno librorum suorum volumine, quod dicunt officiorum, habent canones quos dicunt Vincula Salomonis. » Trad. de l'arabe par Virgile. *Id. de Exorc.*

²³⁴ Une subite richesse faisait naître de semblables soupçons, n. 232. Des trésors qui dataient de la décadence de l'empire romain étaient aussi communs qu'ils le seront à l'avenir dans les pays travaillés par les révolutions.

²³⁵ Entre Sienne et Pérougia. Hemmerlin, *de Nobil.*

²³⁶ « Incubi, succubi. » La croyance aux sylphes était fort ancienne en Suisse; voy. t. I, chap. VI, n. 51.

²³⁷ Si la déclaration de l'homme de Schwyz, sur laquelle Hemmerlin se fonde, n'est pas inventée, le fait n'accuse que le caprice d'un libertin; l'étranger aura été traité comme dans les *Novelle di Lasca* (Grazzini) celui dont s'amusa Laurent de Médicis.

²³⁸ De nombreuses déclarations de choses impossibles prouvent que les gens interrogés étaient fous.

²³⁹ Surtout dans le diocèse de Sion, voy. n. 232. Le diable se plaît particulièrement dans les lieux où règne la plus profonde barbarie. = Le scandaleux procès de Robiquet, en 1798, en offrit l'exemple; le Directoire qui cassa les tribunaux, sur la dénonciation du Tribunal suprême, ne put trouver des remplaçans: les coupables étaient la fleur du pays. D. L. H.

tions prudentes ²⁴⁰, eût-il ramassé son foin où son blé ²⁴¹ un des cinquante-deux dimanches ou des cinquante-six jours de fête ²⁴², ou aidé un de ses voisins à établir son pressoir ²⁴³ ! Avec une considération prévoyante ²⁴⁴, Rome avait rendu plus accessibles aux pécheurs relaps ²⁴⁵ les indulgences du jubilé. Tandis que la barbarie des Suisses avait dévasté des couvens ²⁴⁶, que le nombre des ecclésiastiques était diminué ²⁴⁷, que

²⁴⁰ Hemmerlin, de *Credul.*, rapporte quelques historiettes pour recommander la prudence dans l'appréciation des faits. Un Bolois étant à l'article de la mort, son confesseur lui demanda « s'il consentait à donner dix livres aux Carmélites. » — « Oui. » — « Et aux Frères-Prêcheurs ? » — « Oui. » Et ainsi de tous les autres couvens de la ville. Le fils, étonné de cette libéralité subite, fit une question à son tour : « Dois-je jeter ce frocard en bas de l'escalier ? » — « Oui. » A ce mot on reconnut que le mourant n'était pas dans son bon sens. — Un malade, qu'on savait n'être pas trop dévot, baisait ardemment le crucifix. Interrogé sur ce fait après son rétablissement, il dit : « J'avais soif ; je crus que vous me donniez une bouteille de vin ; je cherchais à boire, mais, à mon grand chagrin, je ne pouvais trouver le goulot. »

²⁴¹ On disait que c'était permis « cum modulo discretionis. » Dans ma jeunesse encore les pasteurs protestans avaient des scrupules à cet égard. Les progrès depuis Hemmerlin ne sont pas aussi gigantesques que certains livres pourraient le faire croire. — J'ai défendu devant le consistoire romand un accusé de cette espèce. D. I. H.

²⁴² Hemmerlin en compte un pareil nombre.

²⁴³ Hemmerlin écrivit contre les prédicateurs qui condamnaient cet usage son opuscule raisonnable de *Torculari in die festo ducendo*.

²⁴⁴ Martin V fixa l'année du jubilé à la 25^e pour remonter Rome appauvrie par la longue absence de la cour. Hemmerlin, *Recapitul. de jubileo*.

²⁴⁵ Le même rapporte qu'après 1450 on remarqua peu d'améliorations. Comme on représentait au comte Fréd. de Cyllé que son voyage à Rome ne lui servait de rien, puisqu'il n'avait pas changé de vie, il répondit : « Mon cordonnier a aussi été à Rome, et il n'en fait pas moins des bottes comme auparavant. » Hotting. H. E. IV.

²⁴⁶ 24 couvens furent brûlés. Hemmerlin, dans beaucoup d'endroits.

²⁴⁷ Il s'en plaint dans le livre de *Novis officiis*, le cumul des bénéfices devenant par là inévitable.

la dévotion s'attédisait ²⁴⁸, Zurich fit tous ses efforts pour entretenir par les pompes du culte ²⁴⁹ les impressions religieuses. Bien que quelques prédicateurs éminents ²⁵⁰ exaltassent la mort expiatoire de Jésus-Christ ²⁵¹ et la dignité de l'Écriture sainte ²⁵², néanmoins les images, les histoires extraordinaires ²⁵³, les ordonnances de l'Église ²⁵⁴, l'obéissance, le chant ²⁵⁵ et des prières

²⁴⁸ Voy. comment Hemmerlin s'en plaint. *Epist. de calis missa per patronos eccl. Tigur.*

²⁴⁹ Dans toute la haute Allemagne il ne se célébrait pas de culte plus imposant. *Id. de Furto reliquiar.*

²⁵⁰ Hottinger (H. E. IV et ailleurs) se réfère souvent à une collection de *Sermons des théologiens de Vienne*, trouvée dans le couvent des religieuses d'Oetenbach, près de Zurich. Avait-elle été apportée par le savant Thomas Ebendorfer de Haselbach ? lui appartenait-elle ?

²⁵¹ De même que l'antiquité accoutumée aux sacrifices, l'idée de la nécessité d'une satisfaction prévalut chez bien des chrétiens ; elle fut féconde en charges pesantes et en abus. Mais « l'homme qui considère sérieusement les souffrances de Christ, se réconcilie et répare le temps perdu ; il s'orne de beaucoup de vertus et acquiert le salut ; il apprend à connaître sa dignité et s'unit à Dieu. Les souffrances de Christ, quand on les reçoit profondément dans son cœur, guérissent toutes les misères. »

²⁵² Le malin esprit trouve moins facilement accès dans une maison où l'on a le livre de l'Évangile. *Sermons viennois.*

²⁵³ Hottinger a tiré de ces mêmes sermons un exemple digne des inventions rabbiniques. Mais Félix Faber (*de Miseria vite* ; Hotting. H. E. VIII) avoue qu'on péchait surtout dans la prédication ; on y présentait « anicularum visiones et terculamenta. »

²⁵⁴ La violation du jeûne est péché mortel. *Serm. vienn.*

²⁵⁵ Dont le latin s'adressait aux oreilles, non aux intelligences. Hemmerlin, *de Nobil.*, raconte qu'un curé qui chantait fort mal voyait avec surprise une femme fondre en larmes toutes les fois qu'il entonnait le chant. A la fin il lui demanda la cause de cette émotion extraordinaire. « M. le pasteur, » répondit-elle, « vous me rappelez toujours parfaitement un joli ânon que dernièrement les loups m'ont dévoré. » = Voilà l'origine savante d'une épigramme de Mellin de St.-Gelais. C. M.

res cordiales ²⁵⁶ paraissaient être l'instruction la plus appropriée à l'homme du peuple. Dans cet esprit on dressa au chœur de l'église de tous les Saints à Schaffhouse le « grand Dieu » Christ, en bois, haut de vingt-deux pieds ²⁵⁷; cette image inspirait aux pèlerins venus de loin la vénération qui croit ²⁵⁸ et quelquefois opère des miracles ²⁵⁹.

Dans les allées des cloîtres les danses des morts offraient un autre genre d'instruction ²⁶⁰; là, au lieu d'un génie ami avec un flambeau renversé ²⁶¹, appelant l'homme du milieu du tumulte et des soucis dans les demeures de la paix, un squelette grimaçant et armé de l'impitoyable faux, arrachait sans pitié tous les âges, tous les états à leurs travaux inachevés ou à leurs jouissances incomplètes. Sous les voûtes de magnifiques portails d'église ²⁶² on voyait la fin des destinées hu-

²⁵⁶ Hottinger accorde cet éloge aux *Serm. vienn.*

²⁵⁷ Rüger et *Waldkirch, Chroniques de Schaffh.* à l'an 1447; l'érection de la statue eut lieu cette année-là, le 30 juillet. *La Brune* (*Voy.* t. II) voit dans cette image celle du patron de la ville; cette opinion est fondée jusqu'à un certain point, attendu que le monastère était consacré au *Saint-Sauveur* et à tous les saints; elle fut érigée, non par la ville, mais par l'abbé Berthold Wiechser. Selon la plupart des descriptions, l'image était suspendue.

²⁵⁸ *Haffner, Chron. soleuroise*, 267 et suiv.

²⁵⁹ On ne tient pas assez compte, dans la critique des miracles, de la puissance physique, résultat de certains états de l'âme.

²⁶⁰ *Am. Em. de Haller, Bibl.* IV, 391, place avec beaucoup de vraisemblance à cette époque la danse des morts la plus célèbre, celle de Bâle.

²⁶¹ *Lessing*, Dissertation sur la manière dont les anciens représentaient la mort.

²⁶² A l'entrée de plusieurs églises, notamment de celle de St.-Nicolas, à Fribourg, bâtie en 1283, le clocher en 1440. *Sinner, Voyage* II. Le portail paraît être du XV^e ou tout au plus du commencement du XVI^e siècle.

maines, la plus grande partie des mortels lancés par les griffes irrésistibles de monstres cruels dans les flammes inextinguibles de l'abîme. Il fallait une forte dose de foi ou d'incrédulité pour jouir du court instant de la vie *.

Ce qu'est le mât pour les naufragés, Dieu dans l'hostie ou les reliques d'un saint l'était pour les croyans au milieu des angoisses. Anne Vögthi, qui, sous le poids d'un soupçon, avait quitté Bischofzell sa patrie, vint, après avoir long-temps erré, dans le village argovien d'Ettiswyl. Une mauvaise inspiration lui suggéra l'idée de faire un essai magique avec des hosties. A peine eut-elle, dans ce but, commis un sacrilège, que les terreurs de son crime l'assaillirent; le Dieu l'accabla. Tremblante, elle jeta l'hostie dans les orties d'une haie vive; il en sortit une rose blanche à sept feuilles portant le saint sacrement; les bêtes des champs s'inclinaient; un éclat lumineux découvrit ce miracle à une innocente bergère. Le curé rapporta le saint sacrement en grande pompe, au milieu du bruit des cloches et de l'affluence des fidèles, portant croix, bannières et flambeaux. La terre fortunée embrassa son Seigneur. Dans une belle chapelle qu'on érigea, une portion de l'hostie assura aux chrétiens qui accouraient le pardon de leurs péchés, qu'elle confirmait par des signes miraculeux ²⁶³.

* Voy. à la fin *Appendice C. C. M.*

²⁶³ Cet événement arriva le 24 mai 1447. Nous suivons la relation de *Hemmann de Rüsseck, seigneur de Büren*, 16 juillet 1447, qui raconte bien des choses que J. J. Hottinger, dans son zèle polémique, regarde comme des inventions postérieures (*Haller III*, 16); *Hemmerlin, de Ezorc.*, qui met Ettiswyl en parallèle avec Wilsnach (dans le Prignitz), petite ville devenue florissante un peu plus tôt, grâce à un miracle sem-

Depuis que , sur la représentation d'Ital Réding , l'ancien , l'empereur Sigismond eut confié l'avouerie d'Einsidlen à la loyauté des Schwyzois ²⁶⁴, population de tout temps haïe et méprisée par les religieux , pour la plupart gentilshommes ²⁶⁵, la noblesse dédaigna de se vouer dans ce lieu au service de la sainte Vierge ²⁶⁶. Comme on répugnait à remplacer par de simples hommes libres les seigneurs que le monastère perdait , l'abbé resta seul à la fin avec le custode ²⁶⁷, et , en raison du nombre considérable des pèlerins ²⁶⁸, il appela à son aide les moines d'autres couvens , accoutumés à une vie licencieuse ²⁶⁹, qui remplissaient avec légèreté les offices de jour et négligeaient les offices nocturnes. Il arriva que trois étrangers ²⁷⁰ enlevèrent ²⁷¹ les saintes reliques de la reine du ciel ²⁷² et beaucoup de vases sacrés. A deux lieues et demie au-delà de Zurich , la Vierge céleste frappa ces hommes de terreur ; sembla-

blable ; *Etterlin*, p. 130 ; *Tschudi*, toujours fort réservé quand il rapporte des faits de cette nature ; *Haffner*, qui se trompe évidemment en fixant la date de ce fait à 1487, et *J. J. Hottinger* H. E. II, 416 et suiv., investigateur infatigable, dont le seul tort est de se livrer trop aux controverses. Il va sans dire qu'Anne Vögtli fut brûlée.

²⁶⁴ En 1431. *Hemmerlin*, de *Nobil.*, déplore extrêmement ce fait.

²⁶⁵ T. I, ch. XV ; t. II, l. II, ch. I.

²⁶⁶ *Chronique d'Einsidlen*, t. I, 188.

²⁶⁷ Les trois ou quatre qui restaient avaient des offices ailleurs.

²⁶⁸ Les pèlerinages rapportaient de si fortes sommes, qu'avec une bonne administration on eût pu couvrir le monastère d'argent et d'or. *Hemmerlin*, de *Furto reliquiarum*.

²⁶⁹ Comme « dissolutæ laicæ personæ. » *Hemmerlin*, de *Furto reliq.*

²⁷⁰ *Hemmerlin* pense qu'ils furent choisis de Dieu ; aussi ne doute-t-il pas de leur salut.

²⁷¹ Le dimanche Lætare , à onze heures de la nuit , 1448. *J. J. Hottinger*.

²⁷² De son lait , de ses cheveux , de sa ceinture , etc. *Hemmerlin*, n. 5.

bles aux ennemis d'Israël, qui avaient enlevé l'arche du Dieu des Dieux, ils abandonnèrent au milieu de la route les objets ravis. La nouvelle en étant parvenue à Zurich, toutes les autorités spirituelles et temporelles et la population entière se mirent en route et rapportèrent les reliques avec vénération jusqu'aux murs de la ville; lorsque tout fut prêt, on les transporta dans la grande église en pompe solennelle. Depuis long-temps les Zuricois n'avaient eu à se féliciter d'une année aussi fertile que celle où ils reçurent la mère du Seigneur ²⁷³. Triste, confus, craintif, Einsidlen sentit son abandon; à la fin François de Rechberg, l'inconsolable abbé, rappelant le souvenir de la fidélité de son cousin ²⁷⁴, engagea le duc Albert à faire le voyage de Zurich. Le souverain de l'Autriche obtint que l'on rendît les précieuses reliques au monastère ²⁷⁵.

Malgré une dévotion si générale, ce que les croyans vénéraient le plus était menacé de ruine, moins par les sociétés secrètes que par les idées exagérées qu'on avait de l'autorité, de la puissance et de la grandeur du pape et du clergé; on se croyait autorisé à exiger d'eux la perfection morale, tandis que le clergé, en possession d'une ancienne considération et de la richesse, et se confiant dans la foi du peuple, observait à peine les règles de la prudence la plus commune.

²⁷³ Hemmerlin.

²⁷⁴ Son père Albert mourut en 1427; Conrad, son frère, était abbé de Coire en 1441; un autre frère, Gaudenz, fut la souche de la maison encore florissante. Parmi ses neveux on en trouve un du nom de Jean, qu'il ne faut pas confondre avec le chevalier, général en chef dans la guerre de Zurich. Celui-ci était d'une autre branche, frère de l'évêque Albert d'Eichstett.

²⁷⁵ Hemmerlin le raconte en soupirant.

Théoriquement, on vénérail la sainteté du pape comme source permanente ²⁷⁶ de toutes les règles imposées aux hommes ²⁷⁷, le droit canonique comme une loi qui avait le pas ²⁷⁸ sur tous les formulaires de la théologie ²⁷⁹, même sur ceux qu'on avait extraits des quatre grands docteurs ²⁸⁰, enfin Saint Jean de Latran comme église principale de toute la chrétienté ²⁸¹. Plein de savoir et de loyauté, s'attachant au principe et non aux conséquences, maître Félix Hemmerlin combattit ces idées par l'expérience qui faisait voir l'impossibilité de leur application. Il attestait qu'à Rome, sans égard à la pauvreté ²⁸² ni au mérite ²⁸³, le pardon des péchés, ainsi que les dignités ecclésiastiques s'étaient vendus de tout temps, ou avec une publicité impudente ²⁸⁴, ou sous des prétextes artificieusement variés ²⁸⁵. Quelle qu'ait été,

²⁷⁶ Les conciles ne s'assembloient que de temps en temps.

²⁷⁷ Le pouvoir temporel est une émanation de la toute-puissance papale.

²⁷⁸ « Prout sol præluet omnium planetarum consecrationes. » Hemmerlin, de Exorc.

²⁷⁹ Hemmerlin, de Nobil., tout au commencement.

²⁸⁰ Parce que d'autres temps exigeaient d'autres principes.

²⁸¹ Non S. Pierre, ni S^{ta} Maria maggiore. Id. de Novis officiis.

²⁸² « Ad diabolum pauperes, nisi habeant patientiam et faciant de necessitudine virtutem. » Hemmerlin, de Negotio monachor. C'était un proverbe favori d'un homme d'affaires de Boniface IX. Id. de Nobil.

²⁸³ Hemmerlin se raille des bulles où se trouve l'éloge d'hommes que le souverain pontife n'a jamais vus et qui ont fait leur fortune dans la cuisine papale.

²⁸⁴ Sous Martin V la vente des bénéfices se faisait aussi publiquement que celle des porcs à la foire. Id. de Jubileo.

²⁸⁵ « Si pro ecclesiarum consecratione nihil ambiunt, pro utensilibus et urceolis reverenter tollunt; si pro beneficio nihil exigunt, pro collationis littera pertinententer conquirunt; si pro sigillo nihil, at pro cera et

sous ce rapport, disait-il, l'audace de Boniface IX²⁸⁶, l'inutile cupidité de Martin V en faveur de sa famille²⁸⁷, le rusé successeur²⁸⁸ de l'homicide Eugène²⁸⁹ surpasse tous ses prédécesseurs dans l'art de convertir son plomb en or²⁹⁰. « Et ce serait là, » soupirait Hemmerlin, « le très-saint Père²⁹¹ ! Du » sein de la bassesse et de la pauvreté, un religieux » s'élève en un jour au-dessus des rois, brille et vit » comme Assuérus²⁹², comme un successeur de César-Auguste, et non du pêcheur, ou du fils du » charpentier²⁹³. Les cardinaux (plût à Dieu qu'il

• chordula consuetudinaliter. Præsertim clerus per clericos angariatur. • *Id. de Libert. eccles.*

• 286 • Via non palliata propter frequentationem. • *Id. Recapit. de Jubileo.*

287 *Id. in Epist. Caroli M.*, où il parle aussi de l'inutilité de ces moyens. Deux ans après la mort de Martin, ses neveux avaient perdu tout ce trésor et leur héritage paternel. Les historiens italiens confirment ce double fait.

288 Nicolas V, célèbre comme restaurateur de la littérature.

289 Hemmerlin, *Recap. de Jubil.* Il accuse ce pape de l'assassinat d'An-nibal Bentivoglio. Toutefois nous devons faire observer que le continu-ateur, digne de foi, de *Fra Bartolomeo della Pugliola* (*Murat. Scriptt.* XVIII), accuse de ce crime l'esprit de parti de Baldassare Cane-dolo, et la cruauté de Francesco Ghislieri, mais non le pape.

290 Hemmerlin le met au-dessus de tous les alchimistes : « In curialibus nunquam execrabilior-exorbitatio. » (*Recapit.*) Sous aucun autre pape « Subtilior rapacitatis exactio. » (*Id. in Consolat. suppressor.*) Ce pape dépensait beaucoup pour les édifices, les livres, les savans ; il avait un sentiment de grandeur. Par cette considération, on lui a pardonné ce dont Hemmerlin se plaint.

291 Hemmerlin, *de Libert. eccles.* Il estime que le positif suffisait, ainsi que dans l'épithète *Beatissimus*.

292 *Ibid.*

293 *Id. de Nob.*

» n'y en eût point ²⁹⁴ !), que font-ils autre chose que
 » de cumuler les commendes pour la ruine du culte,
 » de la discipline monastique et même des édifices ?
 » Quels éloges ne mérita pas l'empereur Frédéric II,
 » qui s'efforça de ramener le clergé à la simplicité
 » primitive ²⁹⁵ ! Les conciles n'en feront pas autant ;
 » à Bâle aussi l'éclat de la vaisselle a ébloui audi-
 » teurs et juges ²⁹⁶. En Suisse, que peut-on attendre
 » d'un évêque vivant en péché mortel et servant
 » d'impudent modèle à son clergé ²⁹⁷ ? qu'attendre de
 » prêtres dont la tonsure se cache sous un chapeau
 » de prince, qui leur impose des devoirs contrai-
 » res ²⁹⁸ ? » En général, selon l'esprit du mémoire
 adressé au feu roi Edouard I^{er} ²⁹⁹, maître Félix aurait
 échangé même avec perte ³⁰⁰ les droits souverains
 des personnes et des corporations ecclésiastiques

²⁹⁴ « Si nullus esset, universali ecclesiæ plus proficeret. » *Ibid.* Cependant il fait la remarque que la plupart pèchent par ignorance.

²⁹⁵ *Petrus de Vineis* dans *Hemmerlin, de Libert. eccl.* Il ajoute que des prophéties annoncent qu'un jour un empereur accomplirait ce dessein ; il cite aussi, d'après les actes du concile de Bâle, les plaintes extrêmement énergiques des Portugais sur les « squalores curiæ Rom. »

²⁹⁶ *Id. de Jabil.* Il cite pour exemple Nydhard, plus tard prévôt de Zurich, qui aimait particulièrement « vasa studiosa, pretiosa. » *De Consol. inique suppressor.*

²⁹⁷ Henri de Hewen, évêque de Constance, « concubinariis. » *Id. de Boni et mali occas.*

²⁹⁸ *Id. de Nobil.* Dans son siècle, il appelle les abbés mitrés, des mulcts et des chapons couronnés. Il attaque en particulier l'abbé de Saint-Gall.

²⁹⁹ *De Recuperatione Terræ S. Bugaræ.* II, 816. L'auteur veut épargner toute distraction mondaine au pape, chargé qu'il est des plus grands intérêts de l'humanité qui se puissent imaginer, et lui demande de donner ses biens temporels à un prince contre une pension annuelle, par un contrat emphytéotique, etc.

³⁰⁰ *Hemmerlin, de Negotio monachor.*

contre un revenu fixe ³⁰¹. Quand il voyait les magnifiques palais ³⁰² des chevaliers de l'ordre Teutonique ou de celui de Saint-Jean, leurs cuisines et leurs caves bien pourvues ³⁰³, leur orgueil, leur vanité ³⁰⁴, leur mollesse ³⁰⁵ et leur gourmandise ³⁰⁶, tandis qu'ils négligeaient le culte et oubliaient leur règle, il n'hésitait pas à se prononcer contre leur inutile existence ³⁰⁷. Il ne pouvait mettre un frein à sa langue quand il voyait le vieux abbé envier la voluptueuse jeunesse ³⁰⁸, les novices scandalisés par des fraudes sordides ³⁰⁹, les caves garnies de tonneaux de vin plus spacieux que les cellules des pères vantés

³⁰¹ Surtout des dîmes, originaires destinées à cet usage.

³⁰² « Palatia curialitatis amore nimium præpollentia. »

³⁰³ « Sinceriori frequentantur sollicitudine quam ipsorum ecclesiarum, in quibus indulgentiarum thesauri. »

³⁰⁴ « Odiosa inflatione, religione superba, proventus consumunt. »

³⁰⁵ « Maior pars cruorem videre non meruit, nisi dum minatione sanguinis (saignée) frueretur. »

³⁰⁶ « Per lanceas caponibus contendunt, et perdicibus, anseribus, anetis (canards, Enten en allem.), palumbis, deliciosissime rustitis, frixatis et politis. » *Id de Nobil.*

³⁰⁷ « Quelle chevalerie ! faire des pèlerinages au saint sépulcre ! Les vieilles femmes en font autant ! » *Id.*

³⁰⁸ Le même auteur mentionne dans le livre *de Nobil.*, un moine qui, à force d'austérités, parvint à la première dignité du monastère ; aussitôt il fit appeler vers lui, au bain, deux belles courtisanes ; mais il s'écria bientôt en soupirant : « Mandites tentations ! elles m'ont importuné mal à propos ; elles m'abandonnent mal à propos. »

³⁰⁹ Dans le livre *de Nagot. monach.*, il raconte que l'abbé envoya un gentilhomme, nouvellement reçu, vendre un âne ; le gentilhomme le ramena ; comme il en avait dit loyalement les défauts aux acheteurs, personne n'en voulut ; l'abbé tança le jeune frère ; celui-ci répondit : « J'ai quitté de beaux châteaux pour l'amour de Dieu, et je souillerais mon âme pour l'âne du couvent ! »

par Saint Jérôme ³¹⁰, des prédicateurs chancelans dont la langue appesantie recommandait le jeûne ³¹¹. L'indignation embrasait cet homme juste quand il voyait les foudres de l'Église lancées pour obtenir le paiement d'impôts onéreux, toutes les charges foncières rejetées des terres du clergé sur celles du paysan ³¹². Il maudissait alors la libéralité de Constantin ³¹³, et prophétisait la ruine des nations ou, comme en Bohême, un soulèvement contre la caste dévorante ³¹⁴.

Un nuage de tristesse voila son âme, lorsque l'issue du concile de Bâle fit évanouir tout espoir de réforme ³¹⁵. Si le cardinal Julien, un des premiers défenseurs du concile, passa au parti de la cour ³¹⁶, dans la conviction que les Pères allaient trop loin, ou par quelque autre motif de crainte ou

³¹⁰ *Ibid.* avec cette réflexion : « Quod non est comparatio de illorum hilari penaria ad nostras societatis, cum anxietate continua in omnium negotiationum varietate, abundantia. »

³¹¹ « Per rubentes buccas tumentisque ora, » dans le livre *de Nobil.* Nous sommes le sel de la terre, disaient-ils, mais il faut l'humecter ; nul bon esprit n'habite dans le sel sec ; Raphaël y a confiné le diable.

³¹² Dans le livre *de Lib. eccl.*

³¹³ Il raconte plus d'une fois la légende suivante, assez bien imaginée : Lorsque Constantin fit sa donation, à laquelle on croyait alors, une main sortit du mur de Saint-Jean-de-Latran, pour écrire ces mots : « Aujourd'hui le poison a été répandu dans l'église. »

³¹⁴ Il dit qu'on était accablé d'impôts en Bohême, et qu'il ne se y trouvait pas un pouce de terrain qui ne fût grevé. *De Nov. off.*

³¹⁵ On avait espéré entre autres la diminution du nombre des fêtes (*Hemmerlin, de Arbore torculari*) et l'autorisation du mariage des prêtres. (*De Libert. eccl.*)

³¹⁶ *Dial. de Nobilit.*, où il est appelé Julien l'Apostat, et où l'on bénit le jugement de Dieu, manifesté dans son désastre près de Varna.

de complaisance, la dissolution de cette assemblée fut surtout due à l'habileté d'un des hommes d'état les plus fins, à *Æneas Sylvius Piccolomini*, qui devait sa fortune à son zèle pour le concile. Le changement de disposition qu'on remarqua chez Jean de Lysura, premier conseiller de l'électeur de Mayence, pour les affaires ecclésiastiques, ainsi que chez la cour impériale, fut vraisemblablement dû à ce prélat et à la libéralité de Nicolas V³¹⁷. Une lettre de jussion de l'Empereur informa le bourgmestre et le conseil de Bâle, de la soumission promise à la cour de Rome et du retrait du sauf-conduit impérial accordé au concile pendant seize ans³¹⁸. Dans le sentiment de l'honneur et de l'intérêt de leur ville, les Bâlois maintinrent durant presque une année, contre trois mandats menaçans³¹⁹, la parole donnée. A la fin on essaya de les soumettre aux ordres de l'Empire par une rigoureuse défense d'importer du blé³²⁰, et par une sentence de la cour impériale de Gratz

³¹⁷ Je m'écarterais de mon sujet, si je voulais exposer ce que *Floris, Kock* et d'autres savans ont découvert sur cette époque. Mais je ne puis passer sous silence une variante de la *Chronique de Tschudi*. On lit dans l'édition d'Iselin, t. II, 494, que le pape avait gagné en faveur de la dissolution du concile, « le bon (gütigen) roi des Romains, Frédéric. J. J. Hottinger a lu dans son manuscrit de Tschudi, l'avare (geitzigen) » (*Hist. eccl.*, t. II, 449). *Tschudi* a écrit « gytigen. » Pour savoir le vrai, il faut considérer ce qui est rapporté t. V, chap. IX; on comprendra pour lors parfaitement notre note 290 ci-dessus.

³¹⁸ *Mandat, Aschaffembourg*, jendi après Marguer. 1447, dans *Wurstisen*, l. V, ch. 46. Voyez dans le *Codex juris gent.* de Leibnitz, I, 377, *avisata in dieta Aschaffenburgensi*.

³¹⁹ Le second vers Noël 1447, le troisième au commencement du carême 1448. *Wurstisen*.

³²⁰ Frédéric prescrivit cette mesure à son frère Albert, vers la fin de 1447.

en Styrie ³²¹. Lorsqu'il se fut écoulé assez de temps pour convaincre Bâle que, depuis la retraite de l'Empereur, aucune puissance n'était plus disposée à soutenir le concile, cette ville, qui ne cessa point de montrer à la sainte assemblée les égards les plus respectueux en lui faisant part de tous les nouveaux incidens, annonça par une députation solennelle ³²² aux pères inébranlables, mais préparés, sa douleur de devoir remplacer, après un si long séjour dans ses murs, la continuation de sa protection ³²³ par des passeports ³²⁴. Le gouvernement ne conserva qu'avec peine tant de dignité au milieu des orages des partis. Jean Gemminger, licencié en droit, officier de Frédéric Ze Rhyne, évêque de Bâle mais prélat assez équivoque ³²⁵, s'était hâté, avec ou sans pouvoirs exprès ³²⁶, de faire envers le pape Nicolas acte d'obédience, au nom de la ville et de l'évêché de Bâle ³²⁷,

³²¹ Sentence, 18 mai 1448. *Wurstisen*.

³²² Le bourgmestre Jean Rot, le chef des tribuns André Ospernelle, Jean Surlin, le docteur Henri de Benheim.

³²³ Il avait été commis bien des infractions dans le voisinage; l'auteur n'en était pas inconnu. « Voyez, » disait, après être échappé à une poursuite, le cardinal d'Arles, président du concile, « on a vendu Notre Seigneur pour 80 pièces d'argent; il paraît que je vaudrais davantage : Gabriel (nom de baptême du pape Eugène) a dépensé 80,000 florins pour m'avoir. » *Hemmerlin, de Nobil.*

³²⁴ Le 28 juin 1448.

³²⁵ *Hemmerlin, de Boni et mali occasione.*

³²⁶ Ils ne furent probablement donnés que verbalement; l'instruction écrite, comme il arrive encore aujourd'hui, était probablement équivoque.

³²⁷ Il débuta par ces mots : « Venient ad te qui detrahebant te et adorabunt te. » *Henri le Minorite, Flor. temp. in Scriptt. minor. rer. Basil., t. I.*

et, richement récompensé ³²⁸, il était venu inopinément avec des bulles ³²⁹ dans le voisinage. Les partisans du pape voulaient dissoudre le concile par des outrages et des actes de violence ³³⁰. Une heure de différence entre les horloges préserva Bâle de cette ignominie ³³¹. Dès-lors l'horloge de la ville avança toujours d'une heure, en souvenir de cette nuit ³³². Les pères, escortés par cinq cents Bâlois armés, partirent à cheval ³³³. Au Hauenstein, ils trouvèrent des Soleurois et des Bernois, qui les accompagnèrent jusqu'à Lausanne.

Ce concile, qui avait entrepris avec un zèle ho-

³²⁸ Il tirait mille ducats de « officio scriptarum bullarum », dont la vente lui fut octroyée. *Henri*, l. c.

³²⁹ *Bulle de Nicolas V*, Rome, 3 kal. jul. 1448, par laquelle l'interdit mis sur Bâle fut levé. *Haller, Collection de documents*, VI. Elle est datée du jour, non de l'expédition, mais de la présentation qui eut lieu à Bâle.

³³⁰ Ils voulaient lui faire une réception solennelle, fermer tous les lieux où le concile se réunissait, et s'opposer à un acte de prorogation. *Henri*.

³³¹ « Quasi definitus (les Allemands prononcent le *v* comme *f*) avisa-ti, » les pères tinrent le 25 juin, de grand matin, tandis que leurs adversaires dormaient encore, leur 45^e séance, dans laquelle ils décrétèrent la translation. *Id.*

³³² Conjecture présentée dans une note sur le récit de *Henri*, par *Daniel Brukner*, écrivain profondément instruit de toutes les affaires de Bâle. Une tradition constante a fait remonter cette singularité à l'époque du concile, ou à une conjuration contre le gouvernement ou l'honneur de la ville. On cherche une cause astronomique dans la position du maître-autel de l'église cathédrale, qui n'est pas exactement tourné vers l'Orient; mais la première explication est plus conforme à l'esprit des autorités municipales d'alors. L'importance qu'on attachait à la chose se montre dans la poursuite à laquelle fut en butte, après cela, *Gemminger*, et dont l'époque est plus exactement déterminée par *Wurstisen* que par le *Minorite*, quelquefois inexact en matière de chronologie.

³³³ *Wurstisen*.

norable et poursuivi avec autant de science que de fermeté la réforme différée à Constance, la conciliation de la dissidence des Hussites, l'union des chrétiens d'Orient et d'Occident et d'autres plans encore, eut à Lausanne une pauvre issue, due aux artifices du pape Nicolas ³³⁴. Aucun siècle n'a revu, depuis, une assemblée si générale, si nombreuse, si indépendante de chefs élus par le peuple chrétien, délibérant sur les intérêts publics de la religion ³³⁵. La constitution de la société chrétienne répandue dans toutes les contrées du globe, et si éminemment favorable au développement de l'esprit ³³⁶, fut énermée par l'opiniâtreté des papes et par la rupture d'un lien commun. Un instrument de culture morale, plus puissant, plus parfait que ceux de Moïse, de la prêtresse de Delphes, de Pythagore et des Braminés, se brisa parce qu'on n'avait ni le courage ni l'intelligence nécessaires pour le corriger ³³⁷.

Les directeurs suprêmes des affaires ecclésiastiques de la Suisse restèrent les mêmes; ce furent l'évêque de Constance, Henri de Hewen, à qui l'on

³³⁴ Le 25 avril 1449. *Hottinger, H. E. II, 424.*

³³⁵ Personne ne nous opposera le concile de Latran, en 1512, qui fut promptement suivi de la réformation.

³³⁶ Comparez le monde chrétien avec le monde mahométan.

³³⁷ Nous avons dit, t. IV, 264, 272 et suiv., comment la hiérarchie, pour subsister et pour demeurer bienfaisante, aurait dû suivre les progrès de l'esprit humain. La littérature pour flambeau, elle se serait proposé pour but, non d'arrêter, mais de diriger avec sagesse les développemens de la raison. Elle tombe sous des coups étrangers et par sa propre faute. Qui gagne à cela? Il n'y a de gain réel que là où les biens de l'église, supprimés, s'emploient conformément à leur but primitif, selon l'exigence des lumières. — Dissipés en France et ailleurs pour lever des armées et massacrer des hommes. D. L. H.

pardonnait sa vie privée, en faveur de ses efforts pour le maintien de la paix, objet favori de sa vie publique; Frédéric Ze Rhyne, évêque de Bâle, accusé de duplicité, sans doute parce qu'ennemi des exagérations de tous les partis il voulait les ramener tous à des sentimens pacifiques, disposé comme le premier, malgré les sollicitudes de son administration ³³⁸, à sacrifier les convenances de l'évêché aux justes prétentions appuyées sur des documens ³³⁹; l'évêque de Lausanne, Georges de Saluces, qui rétablit ³⁴⁰ les affaires délabrées de son siège ³⁴¹, l'honora par son habileté, l'affermir par des institutions ³⁴² et avec le souvenir d'une justice pleine de clémence ³⁴³ laissa d'honorables monumens ³⁴⁴. Le pape savoisien, qui s'était arrogé le siège épiscopal de Genève ³⁴⁵ et avait gouverné sans peine les Genevois, dociles parce qu'il respectait leur liberté ³⁴⁶, rassasié même

³³⁸ *Leu* vante son esprit d'ordre, et nomme les châteaux restaurés par lui.

³³⁹ D'après un compromis, l'Erguel relevait, pour le temporel, de l'évêché de Bâle, mais pour le spirituel, de celui de Lausanne. *Chron. episcop. Laus.*, vers 1440.

³⁴⁰ On lui doit la collection des décrets synodaux, 1447.

³⁴¹ Délabrées par suite d'une lutte de plusieurs années entre les partisans de Jean de Prangins et de Louis de la Palu, 1431-1439.

³⁴² Cully, dont il fit une ville, obtint le droit de foire, 1440.

³⁴³ *Dernière volonté* : croire et indemniser quiconque jurera avoir souffert par lui quelque dommage; user d'indulgence en réclamant les arrérages dus par de pauvres gens. *Leu*.

³⁴⁴ Une table d'argent, beaucoup d'habits pontificaux en soie, brodés en or, le couvent de St.-Maire, quatre sacristains. *Chron. episc. Laus.* Il occupa le siège épiscopal de 1439 à 1461.

³⁴⁵ Du vivant du faible François de Mies, toujours prêt à céder; mais surtout après sa mort, arrivée en 1444.

³⁴⁶ *Confirmation des franchises et des droits*, 1444; *Bulle* déclarant

des grandeurs spirituelles, transmet la crosse à son neveu, enfant de huit ans ³⁴⁷, et s'abandonna dans son Ripaille à un repos plein de jouissances ³⁴⁸. A Coire, les querelles des partis empêchèrent les habitans de s'entendre pour le choix d'un évêque; pendant bien des années celui de Constance administra ce diocèse ³⁴⁹.

Grâce à la hiérarchie, le dernier homme du peuple pouvait s'élever par le savoir, la moralité et la sagesse, au-dessus de la noblesse et des rois ³⁵⁰; mais, en opposition à l'esprit des lois ³⁵¹ et à la volonté des papes ³⁵², beaucoup de chapitres faisaient de la noblesse et même d'une très-haute naissance ³⁵³ une condition si rigoureuse d'admission, qu'ils préféreraient donner les prébendes à des enfans, ou ne pas les donner du tout, plutôt que de déroger à l'honneur du sacerdoce ³⁵⁴. Comme si les fondateurs n'avaient eu pour but que de sanctifier des fonds de famille, on oublia de concilier tout au moins

que c'est un acte de pure complaisance et une preuve volontaire d'affection. *Levrier, Comtes de Genevois* II, 30, 33; la dernière charte dans *Spon.*

³⁴⁷ 1450, d'après *Besson*, dans *Haller, Bibl.* III, 306.

³⁴⁸ Il mourut à Genève en 1451. *Guichenon*.

³⁴⁹ De 1441 à 1452.

³⁵⁰ *Hemmerlin, de Nobil.* C'est là « clericalis militia. »

³⁵¹ *Gregorii IX, Decretal.* III, V, 87. « Attendentes quod non generis, sed virtutum nobilitas idoneum Deo facit servitorem, eo quod non est personarum acceptio apud ipsum. »

³⁵² « Nobilem præ ignobili notuerunt præsignari. » *Hemmerlin, de Nobil.* c. 32. La décrétale citée le prouve.

³⁵³ A Strasbourg et à Cologne il ne suffisait pas d'être « spectabilis » et « clarissimus; » on ne voulait que des « illustres et liberi. » *Hemmerlin, Ibid.*

³⁵⁴ *Ibid.* et dans la décrétale.

avec ce but un but plus élevé³⁵⁵. En général, l'insouciance laissait dégénérer des institutions qui vieillissaient. Partout où l'on songeait à l'amélioration des mœurs publiques, une lutte difficile s'engageait entre le gouvernement et des moines sans mœurs³⁵⁶, ou des seigneurs ecclésiastiques³⁵⁷. Les prétentions de la cour de Rome jetaient le trouble dans l'organisation monastique³⁵⁸; les statuts étaient sans intelligence et sans vie³⁵⁹, et l'administration si mauvaise³⁶⁰, que le moindre accident causait une perte irréparable³⁶¹. Tristes et sans consolation, les vieilles religieuses d'Engelberg quittèrent pour un monde inconnu les ruines fumantes de leur monastère³⁶²; long-temps délaissées, les sœurs chari-

³⁵⁵ *Hemmerlin* juge (comme nous t. IV, l. III, ch. II) qu'il fallait « ad temporalium defensionem » des gentilshommes, forts de leur crédit, de leur influence et de leur éducation, et « ad observationem ritualium » des savans.

³⁵⁶ *Achilla de Gratis* écrit des Dominicains de Berne : « Hi fratres toti quanti sunt poltrones, ecclesiarum devoratores. » La *Chronique de la ville* les appelle des fripons fieffés d'Eglise. *Graner Delia. Bern.* 256. Le couvent d'Interlachen était une école de toutes les impuretés. *Hottinger. H. E.* II, 428.

³⁵⁷ Chez les chevaliers de St.-Jean, au nombre de trois, il se consumma dans une année 4,800 pots de vin. Devant le conseil ils donnèrent à leur maître les épithètes d'athée, de joueur, de dissipateur; à leur tour il les appelle paillards et ânes. *Hottinger*, d'après les documens; *ibid.*

³⁵⁸ En 1444 ceux de Klingenberg défendirent le couvent de St. George près de Stein contre les attaques d'Eugène. *J. J. Hottinger* II, 442.

³⁵⁹ Comme ceux que le prévôt Eberhard de Nellenbonag donna en 1454 au couvent d'Embrach. *J. J. Hottinger. Spec. Tig.* 366.

³⁶⁰ Ils n'avaient ni placé de l'argent ni acheté des terres dans des pays étrangers. *Hemmerlin, de Negot. monach.*

³⁶¹ *Id. de Pecuniis pro prabenda.*

³⁶² « Aliquam, anxietatibus collapsæ, turpitudinis actus commiserunt. » *Id. de Nobil.* En 1449.

tables de Saint-Lazare gémirent à Séedorf et dans le Gefenn, pour obtenir une supérieure ³⁶³, et les sœurs du couvent désolé de l'Oetenbach ³⁶⁴, pour obtenir la construction d'un asile plus paisible ³⁶⁵ : la réclusion volontaire dans une des vingt-quatre religions ³⁶⁶ était généralement motivée par l'opinion qu'elle effaçait les péchés de la vie précédente ³⁶⁷. La prédication théâtrale des moines mendiants ³⁶⁸ et les spectacles de dévotion ³⁶⁹ incitaient à de subites résolutions plutôt qu'à une vie morale bien réglée ³⁷⁰. Du reste, les couvens riches surtout, fidèles à leur

³⁶³ Le général de l'Ordre, frère Pierre de Ruauw à ces supérieures et sœurs, dans *Hottinger Specul.* 352. Le précepteur et commandeur frère Jean (Schwarber) d'Eglisau : en souvenir des fondateurs le comte Rodolphe de Rapperschwyl, le frère Berthold Fantyli, etc., dans l'*Annuaire d'Uster*. Ces deux documens sont de 1443.

³⁶⁴ Ce n'était pas une maison fondée tout à la fois, mais une aggrégation formée librement et peu à peu.

³⁶⁵ Frère Barthélemi Texern, supérieur de l'ordre des frères prêcheurs pour Anne Strous. Lyon, 1447. *Hotting. Spec.*

³⁶⁶ Hemmerlin (*de Relig. proprietariis*) réduit les ordres monastiques d'alors à ce nombre et à trois règles, celles de Basile, de Benoît et d'Augustin.

³⁶⁷ *Id. de Jubileo.*

³⁶⁸ « Gestus, confabulationes, fictas religiositates, incurvationes, altos manuum applausus, sursum et infra tendentium. » *Id. de Relig. propriet.*

³⁶⁹ Missions de nos jours. Comparez celle qui fut faite en 1779 à Lugano (H. R. Schinz, *Mém.*) avec les solennelles processions du XV^e siècle. (George Stella, *Annal. Genuens.*, p. 1170 de l'édition de Muratori.)

³⁷⁰ Hemmerlin, l. c. Mais dans les couvens aussi l'on vit fleurir une religion libre, la religion du cœur; la liberté et le sentiment s'unissent intimement chez les hommes les meilleurs; on en a la preuve dans les prières poétiques pleines de ferveur du jeune Rodolphe et dans les règles pleines de sens d'un Moine (moine) du couvent de Tous-les-Saints à Schaffhouse, dans les *Restes des anciens temps*, de mon frère, t. II, 302 et suiv. Combien ce moine était supérieur à beaucoup d'autres.

institution, eurent le mérite de vivifier des contrées sauvages en occupant un grand nombre d'hommes³⁷¹. Un pays fleurit à proportion du nombre des centres d'activité, qui propagent de tous côtés le mouvement³⁷².

Un changement dans les mœurs devenait de jour en jour plus sensible : à la grandeur exclusive des châteaux et des couvens succédaient la dignité de la vie et ses jouissances, plus répandues dans la société; l'exemple de la liberté suisse y contribua beaucoup³⁷³. Les mortels, appliquant la mesure de leur existence au travail incessant de la nature, s'épuisaient alors aussi en plaintes et en luttes au sujet de l'œuvre du temps. La résistance hâta l'accomplissement des destinées.

La liberté, selon les idées de cette époque reculée, était une dignité naturelle de l'homme indépendante de l'arbitraire³⁷⁴, et la noblesse formait la classe des propriétaires libres, auxquels essentiellement appartenait la défense du pays. Une vocation héréditaire, une vocation de toute sa vie à se sacrifier pour la conservation

³⁷¹ Hemmerlin, *de Neg. monach.* fournit une liste de plus de 70 offices indispensables dans un couvent.

³⁷² Avantages des nations formées de beaucoup de petits États qu'unie un lien commun. — La Grèce, l'ancienne Étrurie, l'Asie-Mineure, l'Italie depuis le XIII^e jusqu'au XVIII^e siècle, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne en ont offert la preuve, ce qui n'empêche pas d'exalter le système centralisant, dont les résultats se voient en Turquie, en Orient, en Russie, en Italie, en Allemagne, partout où la barbarie du XIX^e siècle va éteignant ces foyers. D. L. H.

³⁷³ Comme de nos jours des voyages en Suisse et des éloges souvent exagérés ont concouru à faire faire en faveur de la liberté des tentatives mal calculées.

³⁷⁴ Hemmerlin, *de Nobil.*

de l'ensemble distinguait ³⁷⁵ le noble chevalier; l'habileté dans les armes ³⁷⁶, la pureté, l'élévation de l'âme étaient ses vertus ³⁷⁷. Aucune différence essentielle ne séparait le libre cultivateur et le gentilhomme; beaucoup de dignités ecclésiastiques ³⁷⁸ et temporelles ³⁷⁹ furent pendant long-temps accessibles au premier, et il conserva, même parmi les libres habitans du Jura ³⁸⁰, l'orgueil de ne pas déshonorer sa race par des mésalliances ³⁸¹. Le sang ³⁸², la conception de l'homme dont les pères ne s'étaient jamais servilement humiliés ³⁸³, semblait garantir la noblesse des sentimens. On regar-

³⁷⁵ « Nam pulchrum est quod custodit ordinem. » *Id.* Dans l'exécution essentiellement d'après Gerson.

³⁷⁶ *Le même* quand il décrit les tournois, « cribra nervorum excellenter necessaria. »

³⁷⁷ Résultat de la description qu'il fait du cérémonial de la réception en grande partie abolie. = Les Bayards furent toujours peu nombreux; et combien de nobles voleurs ou brigands chaque siècle de la chevalerie ne compta-t-il pas? Les vieux châteaux n'attestent pas que les nations fussent alors très-heureuses. D. L. H.

³⁷⁸ On reçut dans le couvent des religieuses de Zurich des comtesses et des demoiselles nobles (« baronissæ et liberæ, nobiles et illustres, »), mais aussi la fille née libre d'un campagnard (« rustici ») libre. *Id.*

³⁷⁹ Les campagnards (« rustici ») libres pouvaient devenir vicomtes et présidens de tribunaux. *Id.*

³⁸⁰ *Hemmerlin* cite ceux de Freyenberg dans l'évêché de Bâle.

³⁸¹ On disait que les mères « non suæ libertatis, suas et liberorum conditiones in infinitum facere viles. »

³⁸² Fortes creantur fortibus; et bonis
Est in juvenis, est in equis patrum
Virtus. *Hor.*

= Les annales de l'histoire attestent le contraire; il y a eu seulement des exceptions plus ou moins nombreuses. D. L. H.

³⁸³ Lorsque Frédéric Barberousse traversa Tüngen, le baron de Krenkingen refusa de se lever; il se contenta d'ôter son chapeau, car il était entièrement libre de sa personne et de ses biens. Cette courageuse indépendance plut au noble empereur. *Hemmerlin.*

dait surtout au père; on lui pardonnait même un mariage disproportionné ³⁸⁴; bien plus, quand la nécessité l'exigeait ³⁸⁵ ou que les mœurs du pays le permettaient ³⁸⁶, son bâtard héritait de lui. Malgré l'adulation d'historiens ³⁸⁷ et d'orateurs ³⁸⁸ empressés à orner de fables l'origine des maisons nobles, le christianisme annonçait trop hautement l'égalité primitive ³⁸⁹, pour qu'on pût

³⁸⁴ Par exemple, lorsqu'un seigneur bohémien, dont l'empereur Sigismond fit mention, renouvela sa maison en épousant la fille d'une blanchisseuse, ou que cet empereur lui-même, conformément au vœu du peuple, légittima les fils illégitimes que Rappoltstein (Schmassmann?) avait eus d'une roturière. En revanche, dans des circonstances moins favorables, la vieille race des comtes soubes de Landau descendit par des mésalliances dans la classe vulgaire. *Id.*

³⁸⁵ Autrement la famille Rappoltstein se serait éteinte.

³⁸⁶ Il y en a plus d'un exemple dans la maison d'Este.

³⁸⁷ Tel que *Thomas Lirer* de Rankwyl, livre plein d'absurdité et de bonhomie, dont le bourgmestre Wégelin a donné une nouvelle édition à Lindau en 1761. L'auteur, qui a confondu les fables et les romans avec l'histoire, comme il est arrivé des traditions islandaises dans le Nord, n'a pas vécu en 1188, encore moins en 920, mais dans le XV^e siècle. Comment le savant éditeur a-t-il pu s'attacher exclusivement à la généalogie de la maison de Werdenberg, et oublier qu'en 920 il n'y avait ni rois en Portugal ni ordre de chevalerie dans l'île de Rhodes? Quelquefois, mais pas toujours, une ligne de vérité historique sert de base à une romance; mais *Lirer* de Rankwyl, peut-être maître-chanteur (poète) de la maison de Montfort, ne mérite pas plus à ce titre un rang parmi les historiens que l'histoire de l'empereur Octavien, qui depuis le XIII^e et le XIV^e siècle jusqu'à notre enfance a fait, avec *Tyll Espiègle*, les délices de l'enfance.

³⁸⁸ Par exemple, *Pierre Castelleti*, dans le Panégyrique de Jean Galéazzo Visconti, où, par une longue série de rois, il arrive d'Énée à Uberto Visconti, qui, sous la porte de Milan, assomma d'un coup de massue le dragon; puis énumère un grand nombre de héros de romans de cette famille. *Hemmerlin* le raconte dans le livre de *Nobil.*; le discours est dans *Murator.*

³⁸⁹ « Nemo non idem est a principio mundi. » *Hemmerlin.*

voir reparaitre des fils des dieux³⁹⁰. La possibilité de mériter ou d'acquérir la plus haute noblesse, la filiation rendue souvent douteuse³⁹¹ par les fréquens voyages des chevaliers³⁹², par les goûts dépravés³⁹³ et les besoins des nobles dames³⁹⁴, ne permettaient pas de regarder la naissance comme un titre indélébile³⁹⁵ ni exclusif³⁹⁶. La noblesse acquise n'était reprochée qu'à l'homme sans noblesse morale³⁹⁷ et surtout par ceux aux yeux de qui la vertu la plus commode était celle de leurs aïeux³⁹⁸.

³⁹⁰ Les tentatives ne manquèrent pas. Voyez la traduction que Thüring de Ringoltingen, de Berne, fit vers 1470, de l'histoire de la belle fée Mélusine, souche des rois de France.

³⁹¹ « Omnia longa varietas miscuit. »

³⁹² Le campagnard prétend dans *Hemmerlin* que souvent « coquus supplet locum ; » le gentilhomme répond sagement « quod talium igno-ratio jucundior est omni scientia. »

³⁹³ *Hemmerlin* se plaint de ce que les paysans et les moines obtiennent la préférence. Un des paysans en dit la cause avec une liberté d'expression qui caractérise l'époque, surtout si l'on considère que Hemmerlin était ecclésiastique, savant, homme de mœurs irréprochables.

³⁹⁴ « Nummus venales Dominas facit imperiales ; » c'est un proverbe qu'il rapporte.

³⁹⁵ Le chevalier Jean Erhard de Zésingen fut dégradé de sa noblesse par l'Empereur. *Hemmerlin*.

³⁹⁶ Il en appelle à l'exemple du grand Nicolas Piccinini, issu de la famille d'un boucher, d'Ottobon Terzi, de Sforza.

³⁹⁷ Un héraut avait coutume de tutoyer les nobles. Un gentilhomme lui dit : Use-s-en ainsi à l'égard des grands ; leur grandeur peut le supporter ; mais mon honneur en souffrirait. *Hemmerlin*.

³⁹⁸ Un homme riche fut anobli à Berne. Il tutoya un baron. Celui-ci lui dit : « D'où vient tant de confiance ? » — « J'ai des lettres de noblesse. » — « Moi et mes pareils n'avons point de lettres, » répondit avec fierté l'ancien noble. Ainsi donc la jalousie entre l'ancienne noblesse et la récente remonte à Berne jusqu'au temps de Hemmerlin ; elle a subsisté jusqu'à nos jours et a produit, à côté de beaucoup de mauvais effets, des effets ridicules.

La noblesse déchet, parce que, se croyant née pour tous les avantages, elle se dispensait de les mériter, et que, ignorante sur son origine³⁹⁹, elle luttait grossièrement contre le cours du temps ou se dégradait. L'activité avait créé des capitaux plus vastes, plus productifs que les propriétés territoriales mal exploitées, et l'on voyait s'accomplir les temps jadis prédits par un minorite⁴⁰⁰ comme le dernier âge, l'or et l'argent étant devenus marchandise. Il s'éleva des capitalistes qui prêtaient leurs fonds sur hypothèques, à cinq pour cent d'intérêt⁴⁰¹, aux dissipateurs et aux entrepreneurs, sans courir les risques des Juifs, dont une sentence arbitraire⁴⁰² annulait les prêts. Dès cette époque, les villes suisses se débarrassèrent des Juifs⁴⁰³, à moins que la pénurie d'argent⁴⁰⁴ ou le mérite personnel⁴⁰⁵ ne les engageât à faire des exceptions, ou qu'à l'exemple de Schaffhouse⁴⁰⁶ elles n'accordassent à de savans

³⁹⁹ Hemmertlin : « Multi nobiles viri a me scire desiderabant quid fuerint. » C'était beaucoup.

⁴⁰⁰ Frère Berthold de Ratisbonne (t. II, 107). Hemmertlin, de *Emptione et venditione anius pro viginti*.

⁴⁰¹ Les conciles de Constance et de Bâle approuvèrent ce taux. *Id.* l. c.

⁴⁰² L'empereur Frédéric, Vienne, jeudi après St.-Ambr. 1446 (dans l'*Hist. des Juifs* par Ulrich, 430), déclara que les Zuricois n'étaient pas tenus de payer des intérêts aux Juifs emprisonnés à Constance depuis le jour de leur arrestation.

⁴⁰³ Les conseils et bourgeois de Zurich, 1435 et suiv. Ulrich, p. 119; de Winterthur, p. 128.

⁴⁰⁴ *Ch. de Zurich* 1425, pour 2,000 florins. Ulrich, 118.

⁴⁰⁵ Exception en faveur du médecin Joseph, en raison de son art. Zurich, 1428, Ulrich, *ibid.*

⁴⁰⁶ Le bourgmestre, le Petit et le Grand Conseil et toute la communauté des bourgeois de Schaffhouse, dimanche avant Pentecôte, 1435; imprimé *ibid.* 462.

Israélites ⁴⁰⁷, contre une somme équitable ⁴⁰⁸, une sphère d'activité honorable ⁴⁰⁹ et assurée ⁴¹⁰.

Le seul moyen de modérer les révolutions humaines, c'est de marcher avec le temps ; mais la plupart traversèrent la ruse et la violence plus commodes. Opprimer la noblesse, écarter les sages ⁴¹¹, étouffer la raison populaire ⁴¹², entretenir les divisions et la défiance ⁴¹³, s'entourer d'espions et de gardes, occuper le peuple de ses besoins physiques ou de guerres étrangères ⁴¹⁴, c'est par de tels moyens que les princes cherchaient leur grandeur et leur sûreté. Le commun des gentils-hommes, au lieu de perfectionner l'économie rurale et de rivaliser d'industrie avec les bourgeois, plongeait les subordonnés dans les affreux cachots des châteaux pour leur extorquer des amendes démesurées ⁴¹⁵, abusait même pendant les fêtes saintes ⁴¹⁶, dans son intérêt personnel, avec son bétail et ses serviteurs,

⁴⁰⁷ Löw, Juif, qui tenait une école et célébrait le service religieux pour les Juifs étrangers ; il payait ce privilège en faisant chaque fois mettre deux carreaux de fenêtre dans la salle du conseil.

⁴⁰⁸ 80 florins du Rhin par an.

⁴⁰⁹ Dans la ville seulement ils devaient porter une marque en drap rouge à leur surtout.

⁴¹⁰ La charte statue avec justice sur leurs prêts hypothécaires, sur la sûreté des biens qu'ils léguaient, sur la traite foraine et sur la garantie qu'ils ne seraient jamais punis plus rigoureusement que les autres.

⁴¹¹ Hemmerlin, de Nobil. : « Ne opera arguant et populum provocent. » Voy. Aristote, Polit. V, 11 ; il a dévoilé ces artifices.

⁴¹² Vellet subditos fore ignaros, quoniam odit lucem.

⁴¹³ « Quoniam socii de se confidunt, et notitia facit fidem. »

⁴¹⁴ Il ajoute qu'un sénat ou une démagogie use aussi de semblables moyens.

⁴¹⁵ Le même se plaignant des prisons particulières et illégales. = Comme de nos jours Chillon, Arbourg, etc. D. L. H.

⁴¹⁶ Ils avaient coutume de se rendre vers Pâques dans des couvens.

de l'avouerie exercée sur des couvens craintifs ⁴¹⁷, épiait les marchands sur les routes ⁴¹⁸ ou exerçait des actes d'oppression, qu'on prétendait excuser par la nécessité ⁴¹⁹. Les nobles qui se permettaient tant d'iniquités négligeaient de s'assurer l'estime publique par quelque supériorité même dans l'art de la guerre ⁴²⁰; ils cherchaient leur gloire dans les plaisirs et non dans l'audace ⁴²¹, et trouvaient moins de jouissance à la chasse ⁴²² que dans les festins ⁴²³. De là, ruine et abandon des manoirs sur les rochers et dans les bois ⁴²⁴; les gentilshommes préféraient la vie des villes, moins pour se mettre à la tête des affaires que pour faire bombance dans les lieux de réunion ⁴²⁵, pour étaler des pré-

⁴¹⁷ Ils s'y rendaient avec chevaux, mulets, chiens, valets, chasseurs. Les couvens ne tiennent-ils pas tout de nous ? disaient-ils ; n'est-il pas de leur devoir de nourrir notre pauvreté ?

⁴¹⁸ « Nemo securus nisi qui non potest exui jam nudatus. »

⁴¹⁹ « Ungentem pungit, pungentem rusticus ungit. » Et : « Rustica gens, optima flens, pessima gaudens. » Bien des gens croyaient des dévastations périodiques nécessaires pour dompter les caractères trop indépendans. Tout cela dans *Hemmerlin, de Nobil*. Le plus souvent le mal ne commence pas parmi les campagnards ; l'inhumanité est le fruit de la culture négligée, et le mécontentement le résultat de l'ignorance des gouvernans. Ceux qui ont le plus à perdre sont les moins redoutables. Il ne convient pas que le paysan gouverne, mais il a droit à la justice et à l'espérance de s'élever un jour lui-même avec les siens.

⁴²⁰ « Militaris disciplina, quam docuit Vegetius, se in quandam delinquendi licentiam et scurrilitatis speciem deformavit. »

⁴²¹ Ils rentrent chez eux « sine ruga et macula, integris armis, per Dei gratiam, ovantes, » et font les fanfarons.

⁴²² « In mirificis generibus venationum, quibus diutim solatio conamine occupabantur. »

⁴²³ « In bibendi conflictu. »

⁴²⁴ Alors déjà la plupart n'offraient que des ruines.

⁴²⁵ « In popularium mechanicorum conventiculis. »

rogatives vieilles ⁴²⁶ et pour descendre à tous égards ⁴²⁷, au niveau des classes qu'il eût été plus noble d'élever à soi.

Félix Hemmerlin, ce savant et intrépide défenseur de la vérité et de la vertu, était d'une ancienne et considérable famille bourgeoise ⁴²⁸ de Zurich ⁴²⁹; infatigable à augmenter une masse de connaissances peu commune à toutes les époques, mais alors bien étonnante, les ressources que l'Église lui fournissaient lui servaient à poursuivre ce but; son savoir, à ramener tous les états au sentiment de leur destination; il se montra irréprochable dans sa vie ⁴³⁰, sévère pour l'abus des richesses autant que charitable et bienveillant envers les pauvres ⁴³¹. Pendant et après ses savans voyages ⁴³², il fut nommé chanoine à Zurich et à Zofingue, et prévôt à Soleure ⁴³³. La cour de Rome se laissa persuader ⁴³⁴ de lui confier la prévôté du grand,

⁴²⁶ « Præsentis sue nobilitatis prerogativas. »

⁴²⁷ Hemmerlin mentionne entre autres l'usage de plus en plus général de se tutoyer (« tibizare »).

⁴²⁸ Ulrich, tribun au temps de Rodolphe Broun, depuis, membre du conseil; l'un des chanoines de la grande Église. *Leu*.

⁴²⁹ Né en 1389, comme il nous l'apprend lui-même.

⁴³⁰ « Honestæ conversationis. » Il en appelle sur ce point à la notoriété publique (*registr. querelar.*); ses ennemis ne lui ont jamais reproché aucun vice.

⁴³¹ J. H. Hottinger (*Schola Tig.*) a tiré cela de la *Biographie*, de Hemmerlin, écrite en allemand par Nic. de Wyl.

⁴³² Il obtint à Erfurth le grade de bachelier en droit, à Bologne en 1426 celui de docteur des décrets. J. J. Hottinger, H. E. A. 1427 et *Leu*, d'après son *Passionale*, livre de ses souffrances.

⁴³³ Il obtint le premier de ces offices en 1412, le second en 1421, le troisième en 1422. Hotting. *Sch. Tig.* et *Leu*.

⁴³⁴ Les moyens ne sont pas connus. On voit par tous les passages de Hemmerlin sur le pape Martin et sur sa cour qu'il ne croyait pas lui avoir

chapitre de Zurich. Le siège pontifical voulut abuser de l'ascendant de cet homme pour faire valoir une prétention; le chapitre s'empressa d'opposer un ancien droit pour élire un préposé de mœurs moins incommodes⁴³⁵. Hemmerlin se contenta volontiers⁴³⁶ des fonctions de chantre de chœur, relevées à ses yeux par l'honorable souvenir de Conrad de Mure. Il approuvait les revenus et les immunités du clergé, sources de loisir tout comme de moyens pécuniaires pour les investigations savantes, et d'indépendance pour censurer les abus⁴³⁷. Il estimait, du reste, que les censeurs des mœurs du monde devaient être personnellement à l'abri de tout reproche⁴³⁸. Il s'éleva avec tant de zèle contre la négligence de ses collègues dans les de-

d'obligation. La simonie était à ses yeux un trop grand péché pour qu'il s'en fût rendu coupable. Il convient d'une chose : « Non sumus multum curiosi, aut inquisitores subtilitatum, circa donationes de præbendis » (de *Pecun. pro præb.*); et dans le livre de *Jubileo*, il dit que c'était l'usage à Rome d'envoyer des mets et des boissons. Plusieurs Allemands étaient employés à la chancellerie de Martin (dans le livre *Contra iniquos judic.*). Il reste donc incertain s'il fut favorisé à cause de son mérite, parce qu'on désirait le gagner, ou par politique, parce que Rome voulait disposer de cette prébende, ou à titre de compatriote, ou pour quelques fromages suisses.

⁴³⁵ En 1427 on nomma prévôt Henri Anenstetter, qui avait un fils et trois filles. *Leu; J. H. Hottinger, Schola et H. E. t. VIII; J. J. Hottinger, H. E. a. 1427.*

⁴³⁶ Il se dit « bene recompensatum. » *Passion.*

⁴³⁷ Il croyait en général un bon revenu favorable à la moralité (de *Nobil. 64 a.*), et était fort éloigné de cette exaltation qui prescrit à tous les ecclésiastiques chrétiens le genre de vie des apôtres.

⁴³⁸ Pour ne pas s'exposer à la mésaventure du censeur Appius qui accusa Coelius, l'ami de Cicéron, de se livrer à l'amour grec; à peine eut-il achevé, que Coelius, aux applaudissemens du peuple, intenta la même accusation au censeur. *Cic. ad famil. VIII, 12.*

voirs de leur office ⁴³⁹, contre l'irrégularité de leurs mœurs ⁴⁴⁰, qu'il s'en fit autant d'ennemis, et qu'un jour il fut attaqué et blessé sur la grande route, dans un guet-apens ⁴⁴¹. Après avoir beaucoup contribué à faire nommer prévôt Matthieu Nydhard, homme intelligent et expérimenté ⁴⁴², il se livra de plus en plus aux travaux scientifiques ⁴⁴³. Le duc Albert ⁴⁴⁴, le margrave Guillaume ⁴⁴⁵, nombre d'autres hommes illustres ou bien pensans ⁴⁴⁶ savaient combien il pouvait être utile à leur parti ou à la chose publique. Comme il

⁴³⁹ Tiré du *Passionale*.

⁴⁴⁰ Il déclara que le chapelain Friess serait sous le ban, tant qu'il ne renoncerait pas à sa concubine. Il sévit également contre les courtisanes de l'Argovie. Mais la connivence valait à l'évêque deux mille florins; les prêtres achetaient volontiers pour « pecuniam copiosam, vitam in diebus suis solatiosam. » Hemmerl., *Registr. querel.* I.

⁴⁴¹ En 1489 près de Schamedingen. *Hotting. H. E.*

⁴⁴² « Inter inutiles minus inutilis, » dans le *Passion.*; du reste « doctor famosus. »

⁴⁴³ Les deux collections de ses écrits dont nous avons fait usage ont vraisemblablement été publiées ensemble : 1° de *Nobilitate et rusticitate dialogus, theologiæ, juris, philosophorum et poetarum sententiis, historiis et facetiis* (sans contredit) *refertissimus*, avec deux écrits cités n. 447, 452 feuillets in-folio; 2° *Varia oblationis opuscula*, 181 feuillets in-folio; publiés par Sébastien Brant en 1496 ou 97. On voit par la dédicace que Laurent de Bibra avait déjà été sacré évêque de Würzburg, ce qui eut lieu en 1495, et que Simon de la Lippe, évêque titulaire de Paderborn, vivait encore; or il mourut en 1498. Le *Passionale*, le *Registrum querelæ* et d'autres écrits remarquables n'ont pas été publiés, que je sache. On mériterait bien du public en faisant un extrait authentique et complet des histoires et des pensées intéressantes renfermées dans de semblables collections.

⁴⁴⁴ J'ignore dans quel sens Hemmerlin appelle ce seigneur « gratiosissimum præceptorem. » *Dedic. dial. de Nobil.*

⁴⁴⁵ Il était son conseiller privé. *Hotting. H. E.*

⁴⁴⁶ Nous ferons remarquer Erasme, patron de l'église de Rapperschwyl, *De Contractib. per Gysel.*

arrive fréquemment à ceux qui vivent plus avec les livres qu'avec les hommes, et surtout quand ils s'occupent des affaires publiques à des époques de grandes divisions, Hemmerlin, qui composa des écrits politiques ⁴⁴⁷ pendant la guerre de Zurich, saisit une idée dominante avec une ardeur qui l'empêcha de voir les autres faces du sujet, et, plus tard encore ⁴⁴⁸, l'entraîna dans des exagérations ⁴⁴⁹. Oubliant les faits passés, il proclama ⁴⁵⁰ la nécessité de détruire ou d'exterminer toute la nation suisse ⁴⁵¹, ne doutant guère que Dieu n'eût destiné Réding et les autres chefs, le peuple entier et même les plus humbles vachers aux flammes éternelles ⁴⁵². Il écrivit ces choses avec d'autant plus de confiance qu'après une pareille guerre le rétablissement de la Confédération lui paraissait impossible ⁴⁵³.

⁴⁴⁷ Le 33^e chap. du livre de *Nobil.* : de *Suitensium, utinam bene! gestis; Processus coram Deo contra Suitenses; Epist. Caroli M. ad Fridericum III ut de illis vindictam sumat.* Aussi imprimés dans le *Thesaur. Helvet.*

⁴⁴⁸ Le livre de *Nobil.*, commencé en 1443, ne fut terminé qu'à la fin de 1449.

⁴⁴⁹ Des écrits composés pour les besoins du moment, surtout s'ils ont été commandés et faits sous surveillance, ne peuvent, pas plus que les discours de Cicéron et d'autres orateurs, être considérés comme des exposés exacts de la conviction ou de la vérité; aux yeux de l'historien ils ne prouvent que la direction que le gouvernement voulait donner aux esprits.

⁴⁵⁰ Tout cela dans le livre de *Nobilitate*, vers la fin.

⁴⁵¹ Il n'est pas moins irrité contre Bâle, Berne et d'autres villes suisses que contre les cantons forestiers. Les Bernois « *ursino more nobiles laniando persequabantur.* » Dans le *Consol. inique suppressor* écrit en 1455 au plus tard.

⁴⁵² Parce que les moyens d'instruction ne leur avaient pas manqué!

⁴⁵³ Dans le même ouvrage, feuillet 139. Les haines et les atrocités produites par cette guerre, puis les sentimens fraternels réunissant de

Moins passionné, le prévôt Nydhard ⁴⁵⁴ jugea plus sainement ⁴⁵⁵. Craignant et détestant la franchise importune de Hemmerlin, il lui avait enlevé la bienveillance de ses supérieurs ecclésiastiques ⁴⁵⁶; il profita de ses imprudences pour consommer sa ruine. Le savant candide lui en facilita le moyen par la censure la plus franche des hommes dominans, par des railleries mordantes sur la vanité d'indignes chanoines ⁴⁵⁷ et par sa confiance imprévoyante dans la force de la vérité et de la justice. Nydhard irrita sa susceptibilité par des actes d'injustice ⁴⁵⁸ et, quand il se plaignit, par le silence ⁴⁵⁹.

Une ancienne coutume consacre à des divertisse-

nouveau promptement et intimement tous les Confédérés pour des actions glorieuses et pour un grand nombre de générations, voilà ce que vous devez méditer, mes contemporains, pour oser demeurer Suisses.

⁴⁵⁴ Hemmerlin dans *J. H. Hottinger, Spec. Tig.* 533 : « Incedens in agni vellere mansuetus. »

⁴⁵⁵ Il passe pour avoir été, à Zurich, du parti suisse. *Ibid.* et *Hotting. biblioth. Tig.* dans la *Schola*.

⁴⁵⁶ *J. J. Hottinger, H. E.* a. 1439.

⁴⁵⁷ Particulièrement Pürlin de Waldenbourg, qu'il appelle « ruris » (au lieu de « juris ») peritum, » et le « conthoralem » de Nydhard (*Consol. inique suppressor*), fils d'un père couronné et d'une fiancée du Roi des rois (fils d'un prêtre tonsuré et d'une religieuse. Jean Beltramino, qui trahit Padoue, fut de même appelé fils d'un couronné, parce que son père, en qualité de criminel, avait porté une couronne de papier avec des diables peints. *Chron. di Padova di Andrea Gattaro, 1405*). Waldenbourg était un des hommes les plus influens du chapitre. *Leu*.

⁴⁵⁸ Dans sa *Consol. inique suppressor*, il se plaint de la perte d'une partie de son traitement. Ce ne fut pas là sa dernière disgrâce, par laquelle il perdit tout, à moins qu'il n'en eût recouvré une partie. On voit par son ouvrage de *Relig. proprietarius*, écrit en 1457, qu'il renonça volontairement à sa prévôté de Soleure, je ne sais à quelle époque « ut posset propositum iter in sanius dirigere. »

⁴⁵⁹ Il se contentait de marmotter qu'on n'avait fait aucun tort à Hemmerlin. *De Consol.*

mens une partie de la saison sombre et morte, peu avant ou après le solstice d'hiver ⁴⁶⁰; une fois par an on veut oublier le poids des affaires ordinaires de la vie ⁴⁶¹. Au milieu de leurs habitudes uniformes, les Suisses aimaient cette récréation après le travail d'une année ⁴⁶². Pendant le carnaval, l'abbesse des religieuses, déguisée, courait aussipar la ville avec son frère ⁴⁶³; la nature faisait valoir trop franchement ses droits aux dépens de vœux difficiles ⁴⁶⁴. De tous les cantons suisses, ou de plusieurs d'entre eux, des centaines de jeunes gens, conduits par des magistrats, se rendaient à cheval dans une ville confédérale où se célébraient des jeux, où des prix récompensaient l'habileté au tir, où surtout les cœurs ouverts et réchauffés par le vin, se juraient une éternelle amitié que confirmaient des serremens de mains. De cette façon, huit ans après la sentence d'Argun ⁴⁶⁵, la plaine de la Sihl, Greiffensée, l'alliance étrangère, la longue guerre, tout fut oublié dans le festin de carnaval que quinze cents jeunes hommes de Schwyz, d'Unterwalden, de Lucerne, de

⁴⁶⁰ Les Saturnales commencent le 19 décembre, notre carnaval après le jour des Rois.

⁴⁶¹ De là les masques.

⁴⁶² Comme on sait, l'année ne finissait pas toujours ni partout avec le mois de décembre, mais, en Italie surtout, fréquemment à la fin de février ou dans le mois de mars.

⁴⁶³ Anne de Héwen avec son frère Frédéric (l'autre frère était évêque de Constance); en 1433 ces courses furent accompagnées « d'assez grands désordres, » suivant des actes cités par J. J. Hottinger, H. E. II, 696.

⁴⁶⁴ Des prêtres « se battirent pour la plus belle courtisane. » *Chron. zuric.* dans Waser, *Annuaire*, au mot *Carnaval*.

⁴⁶⁵ En 1454, Tschudi, Rahn et d'autres placent l'histoire qui suit à l'an 1447; cette date est contredite par les écrits de Hemmerlin, parfait-

Zoug et de Glaris ⁴⁶⁶, célébrèrent dans la ville de Zurich. La perfidie et la méchanceté abusèrent de ce jour de plaisir pour perdre un innocent.

La joie était bruyante, les coupes circulaient rapidement ⁴⁶⁷; jamais l'amitié confédérale ne s'était manifestée plus chaleureusement que dans la réconciliation actuelle. Au milieu de l'épanchement général, un des seigneurs ⁴⁶⁸ fit observer que le raccommodement durerait à jamais si quelques hommes n'entretenaient encore du ressentiment. Tandis qu'on portait un *vivat* aux Confédérés, « Meurent les ennemis! » ajouta-t-il à demi-voix. Les jeunes gens demandèrent : « Qui » sont ces ennemis? où sont-ils? » Quelqu'un murmura le nom du grand sautier Jean Asper, ennemi acharné des Suisses, commandant des boucs. Plusieurs, instruits par l'inébranlable confédéré, le loyal prévôt Nydhard, mentionnèrent maître Hemmerlin, s'écriant que « cet Autrichien (car il rougirait d'être » Suisse) leur imputait, dans des écrits publics, des » crimes contre nature, insultait à la Confédération, » conseillait, à la façon de Landenberg ⁴⁶⁹, un mas-

tement instruit des faits. On l'aura annexé dans les chroniques à la guerre de Zurich.

⁴⁶⁶ Suivant *Louis Edlibach*. May cite tous les cantons, outre Soleure, Bâle et Appenzell, mais, selon sa coutume, sans preuves. Le premier attribue l'idée de ce carnaval commun aux cantons; *Tschudi*, aux Zurichois; la contradiction disparaît si l'on se rappelle qu'il y avait encore deux espèces de Zurichois, ceux du parti suisse et les autres.

⁴⁶⁷ Au dîner, ordinairement à 10 heures, au plus tard à 11.

⁴⁶⁸ Il s'agit de seigneurs laïques qui faisaient partie de la société, ou de seigneurs ecclésiastiques qu'on avait invités.

⁴⁶⁹ Voy. t. IV, 133, n. 472, comment Béringer de Landenberg voulut exterminer les Appenzellois, *Hemmerlin, de Nobil.* c. 33, déplore que cela n'ait pas eu lieu.

» sacre général, même des femmes et des enfans, et les
 » dévouait au diable. » Pendant que les esprits s'échauf-
 faient et que quelques-uns des convives s'esquivaient
 pour aller jeter le grand sautier par les fenêtres de
 l'Hôtel-de-ville, d'autres déclarèrent qu'ils feraient
 de même à l'égard de maître Hemmerlin, sans l'im-
 munité sacerdotale ⁴⁷⁰. « Dans ce cas, » dit l'un d'eux,
 » personne n'aurait à redouter les foudres de Rome; la
 » plume acérée de cet homme n'a épargné ni pape ni
 » évêque; le mal infligé à l'ennemi commun, par des
 » braves qu'échauffent la colère et le vin, sera faci-
 » lement excusé. » « Ne le tuez pas, » dit un autre;
 « le vicaire - général Gundolfingen est à Zurich ⁴⁷¹;
 » livrez-le-lui comme un criminel, et laissez aux
 » ecclésiastiques le soin de lui rendre la vie amère. »
 Tous ces propos étaient convenus d'avance ⁴⁷².

Les jeunes gens se levèrent de table ⁴⁷³. Tandis que
 Jean Asper n'était sauvé qu'avec peine par quelques
 honorables conseillers, les autres coururent au domicile
 de maître Félix Hemmerlin, à la cour des chanoines,
 près de la grande église. Le vieillard était assis dans
 son cabinet d'étude, entouré de sa bibliothèque choi-
 sie et bien classée ⁴⁷⁴. Il connaissait ses ennemis et
 leurs projets; s'il s'était montré pour les confondre,

⁴⁷⁰ Ses ennemis se chargèrent de son arrestation; le gouvernement
 légal ne l'eût jamais arrêté, l'évêque même n'en eût pas donné l'autori-
 sation.

⁴⁷¹ Nicolas Gundolfinger, qui s'était entièrement laissé gagner.

⁴⁷² On soupçonnait une clause secrète du traité de paix. *Stalder sur
 l'Entlibuch*, t. II.

⁴⁷³ Le 18 février 1454, à midi. *Pierre Numagen dans Hottinger*; lui-
 même dans *Registr. querel.*

⁴⁷⁴ « Notabiliter registrata et in studorio suo regulariter tabulata. »
 Le même in *Passionali*.

peut-être se serait-il sauvé ⁴⁷⁵ ; mais l'étude les lui fit oublier. Au nom de l'évêque de Constance ⁴⁷⁶, les jeunes gens l'emmenèrent prisonnier. A l'instant même le vicaire-général s'empara de son mobilier et de ses livres. Hemmerlin passa quelques heures à l'hôtel de la Justice ⁴⁷⁷. Le soir, au milieu de l'affluence du peuple étonné ⁴⁷⁸, sous les yeux du gouvernement en partie faible ⁴⁷⁹, en partie complice ⁴⁸⁰, attaché sur son cheval ⁴⁸¹, il fut conduit par un valet du vicaire-général ⁴⁸² dans un château de l'évêque ⁴⁸³ où il resta quinze jours au fond d'un cachot sombre et infect ⁴⁸⁴, sans subir d'interrogatoire. L'intercession des ducs d'Autriche, Albert et Sigismond, lui procura quelque adoucissement ⁴⁸⁵, mais non la liberté ni l'accélération de la procédure. La vengeance de la divinité offensée ⁴⁸⁶, comme la vengeance de la majesté blessée

⁴⁷⁵ « Si Malleus (Hammer, marteau) non Malleolus (Hemmerlin, petit marteau) fuissem, fortassis me defendissem. » *De Consol. inique suppress.*

⁴⁷⁶ Le vicaire général prêta son nom.

⁴⁷⁷ « Prætorio. » *Registr. quer.*

⁴⁷⁸ Il compta 3,000 personnes. *Ibid.*

⁴⁷⁹ Le vicaire-général prétexta la nécessité de l'emmener pour le soustraire à la fureur de la multitude aveuglée et de ses ennemis.

⁴⁸⁰ Je vois que Jean Keller, bourgmestre depuis 1445, ne figure depuis 1454, pendant les six dernières années de sa vie, que comme simple conseiller. *Leu.* Sa conduite dans cette affaire l'aurait-elle rendu impopulaire?

⁴⁸¹ Les pieds attachés ensemble par-dessous le cheval, une main sur le dos. *Registr. querel.*

⁴⁸² Henri de Gerwyl, familier de Gundolfinger.

⁴⁸³ Gottlieben, où Jean Huss avait été enfermé.

⁴⁸⁴ Il fait la remarque que les reptiles ne lui ont fait aucun mal.

⁴⁸⁵ Il fut transporté « in locum largum, » où il avait deux gardes.

⁴⁸⁶ C'est-à-dire du clergé.

d'une nation ou d'un prince ⁴⁸⁷ ne connaît pas de bornes, parce que le prétendu zèle étouffe toute justice et toute humanité.

Au bout de quatre mois, du haut d'une tour où il était enchaîné en compagnie d'un meurtrier lépreux, parce qu'il s'était évadé ⁴⁸⁸, maître Hemmerlin fut conduit devant le vicaire-général. Là, on lui reprocha avec véhémence l'audace de ses attaques contre le pape et l'évêque, ses supérieurs, le scandale de ses accusations contre les prêtres ⁴⁸⁹ et les religieux, l'amertume de ses propos sur le compte des vieux Confédérés de sa ville natale. « A proprement » parler, répondit-il, toute justification est inutile : » le procès a commencé par la condamnation dont » les suites ont hâté le terme de ma vieillesse sexa- » génaire *. Mais vous avez agi prudemment : votre » haine devait s'assouvir avant l'interrogatoire, qui » démontrera mon innocence. Je pourrais décliner la » juridiction exercée par vous, au nom des supé- » rieurs qu'on m'accuse d'avoir outragés ⁴⁹⁰ ; mais, si » vous ne sentez pas vous-même l'inconvenance de » siéger à la fois comme juges et comme accusateurs, » tenez-moi compte, du moins, de la patience avec » laquelle je supporte l'illégalité. Heureusement cette » concession me devient facile : si quelque passage de » mes écrits a pu offenser l'évêque, notre Seigneur, » il ne concerne pas ce diocèse, mais l'administra-

⁴⁸⁷ C'est-à-dire des démagogues ou des ministres.

⁴⁸⁸ Il échappa en plein jour, tandis que ses gardiens dormaient, et demeura douze jours caché à Constance; mais il y fut découvert.

⁴⁸⁹ Au sujet des concubines.

* Il avait 65 ans.

⁴⁹⁰ Il pouvait en appeler à Rome ou à un concile. *Registr. querel.*

» tion de l'évêché de Coire, étranger pour nous ⁴⁹¹ ;
 » de la part du pape, ma modération mérite plutôt
 » des éloges et de la reconnaissance. Sans rappeler
 » les accusations bien plus véhémentes, faites de toute
 » antiquité ⁴⁹² par des empereurs et des rois, par des
 » princes et des villes, par les pères des conciles et
 » par des écrivains indépendans et loyaux, je vous
 » fais vous-mêmes juges, s'il est possible, s'il est dé-
 » sirable que le devoir et la conviction restent muets
 » devant les terreurs du pouvoir ; si les supérieurs
 » ont plus à redouter les avertissemens d'une plainte
 » qui s'exhale que l'explosion d'un sentiment pénible
 » long-temps comprimé, qui, à la fin, renverse
 » tout avec une irrésistible violence. Leurs amis, ce
 » ne sont pas les flatteurs qui les endorment, mais
 » les censeurs qui les empêchent d'oublier ce qu'ils
 » sont. Vouloir briser le miroir de la vérité, c'est
 » montrer qu'on a mauvaise opinion de soi. Un su-
 » périeur aurait bien mal mérité de ses subordonnés,
 » si de fausses accusations lui enlevaient facilement
 » leur respect et leur amour ⁴⁹³. Mais je parle à des

⁴⁹¹ Cette excuse est quelque peu sophistique et difficile à concilier avec certains passages.

⁴⁹² Déjà lors de la scission de l'Empire et de l'Eglise ; bien plus encore depuis la querelle des Franciscains plus rigoureux et de Jean XXI ; surtout pendant le schisme et dans les conciles auxquels il donna lieu.

⁴⁹³ Le cœur du peuple a été enlevé même à des gouvernemens bien-faisans ; mais ce n'a pas été au moyen de livres latins imprimés en caractères gothiques comme ceux de Hemmerlin, ni sans un travail long et systématique favorisé par des armes victorieuses, ni sans qu'il y ait eu de leur faute. Avait-on marché avec les temps ? Avait-on influé sur l'opinion publique ? Avait-on demandé des conseils ? les avait-on suivis ? Ne s'est-on pas abandonné soi-même ? = Les gouvernans de l'ancienne Confédération helvétique ont perdu l'affection de ceux qu'ils refusèrent d'é-

» juges qui, si j'ai péché, sont mes complices. Vous-
 » mêmes m'avez fourni l'occasion de plusieurs de mes
 » écrits; vous les avez tous lus avant leur publica-
 » tion; j'en ai corrigé quelques-uns, aucun n'a été
 » réfuté durant le cours de tant d'années. Ce qui
 » m'a inspiré, au milieu des guerres, le sentiment
 » des souffrances de ma patrie bien-aimée, à laquelle
 » je dois existence, éducation, revenus, tant d'an-
 » nées d'honneur, tant d'excellens amis, est compris
 » dans l'amnistie de la paix. Je me suis trop étendu
 » sur ces accusations, comme si je tenais aux biens de
 » la fortune que j'ai perdus, ou si mon honneur était
 » au pouvoir d'autrui. Le vieillard courbé, tremblant,
 » rongé par les fers, fatigué du travail de la vie, ne
 » demande qu'à finir paisiblement sa journée, dans
 » une tranquille cellule, au milieu de bons reli-
 » gieux ¹⁹⁴. »

Promesses et menaces furent prodiguées pour l'en-
 gager à une rétractation ¹⁹⁵. Lui, jusqu'à la fin de sa
 vie serviteur de la vérité, dédaigna d'acheter le par-
 don des ennemis de la vérité, qui étaient les siens,
 en infirmant son propre témoignage; il se confia dans
 la postérité, reconnaissante de ce qu'il n'avait rien
 remis en doute. Contre le gré du bon mais faible
 évêque ¹⁹⁶, il fut dépouillé de ses offices dans le grand

couter, ou qu'ils insultèrent et opprimèrent en 1778, en 1790, 1794,
 1792 et 1795. La fin de la note, digne d'un historien homme d'État, est
 en opposition avec le commencement. D. L. H.

¹⁹⁴ Ce discours est extrait de *Registr. querel.*, de *Consol. suppress.* et
 d'autres manifestations.

¹⁹⁵ *Hottinger*, H. E. II, 436.

¹⁹⁶ *Bullinger*. *Hemmerlin* lui-même le donne à entendre. Les mat-
 tresses de l'évêque ne pouvaient pas lui vouloir du bien.

chapitre, et, après trois mois d'une inébranlable fermeté, comme il avait déployé tout son zèle à démasquer l'hypocrisie des moines mendiants ⁴⁹⁷, il fut livré aux frères-mineurs de Lucerne, avec la recommandation de lui faire endurer les plus mauvais traitemens. Au pouvoir de ses plus vils ennemis ⁴⁹⁸, abandonné ou faiblement soutenu par ceux à qui il avait été le plus utile ⁴⁹⁹, enfin oublié dans sa tour ⁵⁰⁰, maître Félix Hemmerlin ne se démentit pas un seul instant jusqu'à l'heure où il lassa la destinée. Un jour il dit au père gardien, homme sans attention pour lui ⁵⁰¹, mais non pas méchant : « Par un été bien chaud, la fonte des » neiges grossit considérablement les eaux de l'Aar ; » quelqu'un fit remarquer à cette occasion l'honnêteté » des Soleurois qui pouvaient soustraire des milliers

⁴⁹⁷ Surtout dans son livre *Contra Validos mendicantes*.

⁴⁹⁸ Autrefois prélat et docteur, il était alors esclave « *ordinis fratrum totius mundi Minorum*. » Lui-même, de *Miseric. captivis impend.*

⁴⁹⁹ Ceux de Zurich, où le parti suisse dominait de nouveau, ne firent rien pour lui. *Tschudi*. Le parti opposé n'avait pas non plus épargné Henri Meyss. — Le vulgaire pense que ceux qui sont poursuivis pour avoir pris sa défense sont suffisamment honorés par celle-ci. Cette ingratitude exista toujours ; il faut en appeler à d'autres juges et à d'autres temps. D. L. H.

⁵⁰⁰ De sorte qu'on n'a pas même consigné l'arrêt de sa mort. *Hottinger*, l. c. 435. L'honnête Tschudi, sans doute dans le sentiment de la vérité exprimée à la fin de ce chapitre, glisse sur l'histoire de Hemmerlin, comme s'il fabordait à regret. Pendant trois siècles et jusqu'au temps de ma jeunesse, son nom, proverbial parmi le peuple, a désigné « un homme de talent, mais dont l'entreprise échoue » (*Bullinger*), un homme fécond en saillies et par là redoutable. Sur le titre de l'édition de ses œuvres diverses, donnée par Brant, se trouve son portrait gravé sur bois ; sa physionomie est spirituelle et sereine ; il est entouré de taons, dont un le pique, et de roseaux semblables à celui dont on frappa le Christ.

⁵⁰¹ « *Inertia naturali stipatus*. » De *Miseric. captivis impend.*

» de seaux d'eau, sans que les Bâlois s'en aperçus-
 » sent. Père gardien, de votre abondance vous pour-
 » riez faire beaucoup pour moi, à l'insu de mes
 » ennemis ⁵⁰². » Quelques mois après, grâce à un ami
 puissant, ou à l'évêque, ou par un sentiment de pu-
 deur, on permit de le traiter avec humanité ⁵⁰³; on lui
 rendit au moins une partie de ses livres ⁵⁰⁴, pro-
 bablement aussi ses gens ⁵⁰⁵. Il continua de se servir
 de sa bibliothèque pour défendre la justice, même
 quand elle était favorable à ses ennemis ⁵⁰⁶, et pour
 prouver son dévouement aux vérités pour lesquelles
 il souffrait ⁵⁰⁷. Ses dernières paroles se perdirent de-
 vant les frères-mineurs ⁵⁰⁸; mais lui, non moins
 joyeux, s'envola ⁵⁰⁹ du monde de Gundolfinger et

⁵⁰² *Registr. querel.*

⁵⁰³ Après cela les moines « ei omnem humanitatis clementiam præsti-
 terunt, »

⁵⁰⁴ Il se plaint souvent qu'il manque de livres; toutefois les ouvrages
 composés par lui pendant sa captivité fourmillent de citations exactes
 d'un si grand nombre d'auteurs que ses plaintes ne concernent sans
 doute que la multitude de livres que, dans une meilleure fortune, il
 emprunta des couvens et des églises. *Passion*. Si l'on réfléchit que même
 ses derniers écrits, le *Passionale* et le *Registr. querel.* devinrent la pro-
 priété du grand chapitre de Zurich, on paraît en droit de conclure que
 sa bibliothèque lui fut rendue à condition qu'à sa mort tout reviendrait
 au chapitre.

⁵⁰⁵ C'est eux que j'entends par les « tribulationum socii » dont il parle
 dans son second traité de *Exorcismis*, écrit plus tard.

⁵⁰⁶ Il était en prison depuis long-temps lorsqu'il écrivit, à la demande
 du vicaire-général, son livre très-indépendant de *Libertate ecclesiastica*.


⁵⁰⁷ P. e. dans *Registr. quer. Hotting.*, l. c. 435. Cet écrit et le *Pa-
 sionale* mériteraient l'impression.

⁵⁰⁸ « Lucernæ apud Minoritas mortuus dicitur. Ancienne annotation
 sur un exemplaire de ses œuvres. *Hotting.*

⁵⁰⁹ Avant 1464. *Ibid.* 435. Cette année-là Nicolas de Wyl, maire
 d'école à Zurich, plus tard greffier municipal à Esslingen, écrivit sa
 biographie.

de Nydhard au sein du repos éternel, ou peut-être dans ce lieu espéré de lui et des hommes de bien, où règnent l'ordre et la justice.

Rien de plus beau que les journées de Morgarten, de Laupen, de Sempach, de Morat ; de nobles jours de paix et de guerre honorent les annales suisses : mais que la Suisse, que tout prince, que tout peuple le sache, l'oppression d'un seul homme juste est une tache dans l'histoire.





CHAPITRE V.

SITUATION DE TOUTES LES CONTRÉES DE L'HELVÉTIE PENDANT LES DIX - NEUF ANNÉES COMPRISES ENTRE LA SENTENCE DE BUBENBERG ET LA GUERRE DE WALDSHUT.



Le Pays-de-Vaud (et la Savoie); possessions des princes d'Orange; les comtes de Gruyère (le Gessenay); les évêques de Lausanne et ceux de Genève. — La ville de Fribourg, sa guerre; elle passe sous la domination de la Savoie. — La maison de Neuchâtel. — Le Valais. — La vieille Suisse des cantons primitifs. Rapports avec le Milanais (Origine des Sforza); la Capitulation; la Valtelline et Chiavenna. — Agrandissement des Grisons. — Glaris. — Appenzell, la ville et l'abbé de St.-Gall. (Ulrich Rösch); le Rheinthal; achat du Tokenbourg. — Zurich. — Démêlés de Wädenschwyl. — Zoug. — Lucerne. — Berne. — Soleure. — Bâle; son Université. — Evêché de Bâle.

[1450 — 1469.]

La lutte que la Confédération suisse venait de soutenir avec bonheur et gloire, non-seulement contre des puissances irritées, mais contre l'ennemi le plus redoutable, contre la discorde intestine, attira singulièrement sur elle l'attention de ses grands voisins, et lui donna tant de considération et de courage que personne ne l'attaquait plus impunément et qu'elle devint l'appui de beaucoup d'opprimés. L'esprit de la liberté l'animaient. Les gouvernemens voyaient la liberté essentielle-

ment dans l'indépendance de la patrie à l'égard des trônes étrangers* ; dans les contrées qu'ils acquirent, les autorités mêmes étaient soumises à l'ordre établi et au droit fondé sur des chartes. Nous allons décrire la situation de chaque pays, en commençant par la frontière sud-ouest pour finir par celle du nord, parce que la première fut le théâtre de troubles graves, déjà même pendant la guerre de Zurich, et que sur la seconde surgit une guerre avec l'Autriche qui occasionna celle de Bourgogne. Nous n'avons pour guide ni prince ni sénat ; les vieux Suisses, libres dans tous leurs cantons, ne reconnaissaient d'autre centre que leur Confédération, visible seulement par ses effets, comme Dieu dans la nature.

Le pays romand, du lac de Genève à ceux de Neuchâtel et de Morat, du Jura à la Sarine, reconnaissait la suzeraineté de la Savoie ; exceptons toutefois les possessions bourguignonnes du prince d'Orange, le pays allemand du comte de Gruyère, Lausanne et Genève, presque libres sous leurs évêques, et Fribourg dépendant de l'Autriche.

Le duc Louis de Savoie, dévoué à son épouse Anne de Lusignan, princesse de Chypre, la plus belle femme de son époque, dont il avait quinze enfans¹, lui abandonnait la direction des affaires et confiait à des Cypriotes les principaux emplois². La noblesse indignée leva la tête. Le mécontentement public exigeant une

* Ce n'était pas assez : ainsi que vous l'avez si bien dit en plusieurs endroits, il fallait que cette liberté reposât au-dedans sur l'égalité des droits, sans laquelle il ne pouvait y avoir de commune patrie. D. L. H.

¹ Guichenon, *Hist. de la maison de Savaye*.

² *Id.* A. 1465.

réforme fondamentale de la justice³, elle exerça sur le chancelier Guillaume de Bolomier une vengeance provoquée par ses richesses⁴ et par l'abus de la confiance du prince précédent⁵; on lui attacha une grosse pierre au cou et on le précipita dans le lac de Genève. Dirigée par le général Jean de Compeys, la cour sévit contre des hommes ennemis moins encore du chancelier que de tout ministre en faveur⁶. La noblesse rechercha la protection de la France⁷. Le dauphin Louis gouvernait le Dauphiné et cherchait un appui; à l'insu du roi Charles VII, défiant avec raison, le duc de Savoie se laissa engager à lui promettre sa fille⁸ en mariage⁹. La France s'émut; Charles VII se montra dans le haut Forez¹⁰; Compeys était mort¹¹. Le duc se soumit¹² et laissa au roi, qui maria sa fille au prince de Piémont¹³, le soin de contenter la noblesse savoyenne¹³. Profondément indigné de cette soumission qui

³ Réformateurs généraux de la justice. Id. 1446. Plus tard les trois états furent appelés à Genève au sujet de semblables griefs.

⁴ *Aeneas Sylvius, de statu Europæ dans Freher, Scriptt. II, 135.*

⁵ Amé VIII, qui vivait encore comme pape.

⁶ De là, la destruction de Varambon; François de la Palu, à qui celle seigneurie appartenait, était le chef de la réforme.

⁷ Duplax, *Hist. de France.*

⁸ Charlotte de Savoie épousa le Dauphin en 1457, et mourut en 1483, quelques mois après lui, qui, sur le trône, ne lui avait laissé que peu d'influence. *Art de vérif. les dates.*

⁹ *Guichenon.*

¹⁰ En 1452.

¹¹ Tué dans la guerre du Milanais, en 1449.

¹² Il fit un traité humiliant, et s'obligea de fournir au roi 400 lances à ses frais, envers et contre tous, excepté le pape et l'Empereur. C. M.

¹³ Jolande, dont il sera souvent question dans le cours de cette histoire; elle mourut en 1478.

¹⁴ Il députa dans ce but vers le roi l'évêque de Sion, Henri Asperling et le chantre du chapitre de Genève, Antoine Piochet. *Guichenon.*

détruisait toute l'utilité de son mariage¹⁴, le dauphin prétextait certaines prétentions du Dauphiné, déjà prescrites, pour faire la guerre à son beau-père¹⁵. Les armes de la Savoie furent malheureuses¹⁶; l'expérience de la déloyauté rendant toute négociation difficile¹⁷, le duc envoya son fils aîné¹⁸ deux fois à Berne demander du secours; l'avoyer Rodolphe de Ringoltingen¹⁹ conduisit trois mille hommes, sous la bannière bernoise, dans les environs de Genève²⁰. Charles VII ordonna à son fils de faire la paix; la démonstration des Bernois ne fut vraisemblablement pas étrangère à cette décision²¹. Dans ces circonstances, le duc remit tous les droits qu'il avait lui-même exercés sur la baronie de Vaud²² à son fils le prince de Piémont, gendre du roi de France²³. Les députés des villes prêtèrent serment à ses représentans, à Moudon, sous réserve que le prince, de son côté, confirmerait par serment leurs

¹⁴ La Savoie lui aurait offert un asile plus sûr contre son père que la cour de Bourgogne; il vit alors qu'il ne pouvait pas compter sur le duc.

¹⁵ *Guichenon*, ainsi que *Tschudi*, II, 574. Il expose avec plus de clarté ces événemens que *Stettler*, qui a servi de guide à *Iselin* et à *May*.

¹⁶ Viry, seigneur de La Serra, Humbert Métrol, François de Senarclens, Guillaume de Sacconex, de Colombier à Wuiffens et d'autres gentilshommes du Pays-de-Vaud furent faits prisonniers. *Guichenon*, 1454.

¹⁷ Voyez plus loin les événemens de Fribourg.

¹⁸ Amédée, prince de Piémont.

¹⁹ Avoyer en 1448, 51 et 54. *M. Fréd. de Müllinen*.

²⁰ *Tschudi*, I, c.; *Stettler*.

²¹ *May*, VII, 278.

²² « Baronia Vuandi » était le titre diplomatique ordinaire.

²³ Moudon, Morat, le château et la châtellenie de Montagny, Romont, Rue, Yverdon, Cudrefin, Sainte-Croix, Les Clées, Cossonay (qu'il possédait déjà à un autre titre), Morges, Nyon, Belmont, Corbière, Grandcourt. *Ch*, 1455.

franchises * ; les seigneurs et les chevaliers promirent de jurer lorsqu'il viendrait en personne²⁴. Plus d'une fois, pour doter des princes et des princesses²⁵, pour récompenser les mérites d'un frère illégitime²⁶, pour assurer à des frères cadets une situation digne de leur rang²⁷ ou pour sortir d'un embarras pécu-

* Une charte du 14 mai 1451 (voy. ci-dessous n. 50), publiée par M. Grenus, dans les *Documenta*, p. 78, citée par J. J. Cart et par Pellis, *Elémens*, II, 120, renferme la reconnaissance la plus explicite des franchises du Pays-de-Vaud. « Le duc, dit Pellis (p. 131), confirma le serment de maintenir les franchises, libertés et immunités de la baronie, et ordonna à ses officiers de n'y contrevenir jamais, *nonobstant quelques lettres, commandemens et autres concessions que l'on pût avancer pour faire au contraire des présentes.* » C. M.

²⁴ Ch. du 8 mars 1456. Humbert Cerjat porte la parole pour les villes. = Cette ch. importante a été publiée par M. Grenus dans ses *Documenta*, p. 77 à 89. C. M.

²⁵ Louise, fille de Janus de Savoie, comte de Genevois, n'apporta-elle pas Vevey, Blonay, la Tour de Peylz, en dot à son second mari, François de Luxembourg? Guichenon.

²⁶ Testament d'Amédée VIII, 1439 (dans Guichenon), par lequel il transmet à son frère illégitime le vaillant Humbert, outre Estavayer (« Stavayaco »), que celui-ci possédait déjà, la ville, le château, le mandement et le ressort de Romont, qu'il érige en comté, « in augmentum feudi nobilis et ligii. » Humbert mourut en 1443.

²⁷ Ainsi Louis remit, à Quiers, en 1460, les biens qu'il possédait dans cette contrée, à son fils Jacques, célèbre sous le nom de Romont. Guichenon. = On ignore l'époque précise où la coutume de donner des apanages aux cadets de la maison souveraine devint en ce pays une loi fondamentale. Ces apanages étaient des espèces de majorats ou de substitutions, dépendantes de la couronne, et devaient y faire retour en cas d'extinction de la branche qui en était investie. Cet important établissement, inconnu en France sous les deux premières races, avait pour objet d'empêcher la division de la souveraineté, et sur ce principe furent faits en 1285 les partages entre les enfans de Thomas II. Auparavant, les cadets de cette maison, appelés *damoiseaux*, et surtout les bâtards étaient le plus souvent destinés à l'Eglise. Un grand nombre furent évêques et abbés, moines ou chanoines des chapitres de Liège ou de Lyon.

naire²⁸, on disposa ainsi de l'usufruit de diverses parties du Pays-de-Vaud ; la suzeraineté demeurait au seigneur du fief²⁹. Même après cette cession, Louis renouvela son alliance avec Berne³⁰ ; Amédée la ratifia après sa mort³¹, puis une seconde fois lorsque ce prince malade, heureux seulement quand il faisait du bien³², remit la direction des affaires à sa femme Jolande de France³³. La cour du duc, qui surpassait en faiblesse même son père, fut une arène pour les partis, excités surtout par la passionnée duchesse et par l'esprit inquiet de son frère, le comte Philippe de Bresse³⁴. Son père lui-même ne s'était pas cru en sûreté : Philippe avait intercepté l'argent que sa mère comptait envoyer en Chypre dans des fromages³⁵ ; il avait poignardé de sa main le gouverneur de la cour de sa mère³⁶ et envoyé enchaîné sur l'autre rive du lac de Genève le chancelier de son père³⁷. A la prière de ce souverain, le roi Louis XI viola le sauf-conduit

Mémoires historiques sur la maison royale de Savoie par M. le marquis Costa de Beauregard ; Turin, 1816, t. I, p. 183. C. M.

²⁸ Gex hypothéqué à Jean, bâtard d'Orléans (le grand Dunois) ; 1445, 20 mars. *Guichenon*.

²⁹ Sans doute aussi « dona et subsidia per bonas villas generaliter imponenda. » *Ch.* n. 26.

³⁰ *Instruction*, Chambéry, 28 juillet 1457, pour le maréchal de Selsel, pour François, comte de Gruyère, bailli de Vaud, etc.

³¹ *Ratification*, Pignerol, 15 avril 1467.

³² *Ch.* 22 mai 1469, *ibid.*

³³ *Guichenon*, 1469.

³⁴ Né 1438, mort comme duc 1497. Il fut la souche des rois.

³⁵ *Guichenon*, A. 4496, à rectifier d'après *Lévrier, Comtes de Genevois*, II, 41. Voy. plus de détails ci-après à n. 3 et suiv. Cet événement appartient à l'an 1462.

³⁶ Jean de Varax.

³⁷ Jacques Walpurg, comte Mazin.

qu'il lui avait donné et le fit enfermer dans les fameux cachots du château de Loches³⁸. Par leur intercession et en se portant garans, les Bernois obtinrent sa liberté après la mort du père³⁹. Ce prince entreprenant avait l'amour du peuple⁴⁰.

Mais, dans les derniers temps du règne de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, il se forma dans cette contrée de l'Europe occidentale un parti bourguignon et un parti français; le premier cherchait à comprimer la royauté et la puissance de la France. Jolande, quoique sœur du roi, et Philippe de Bresse, que Louis cherchait à gagner par tous les moyens⁴¹, embrassèrent le parti bourguignon⁴², non-seulement parce que la cour si cultivée de Bourgogne, et Charles, fils de Philippe, en qui brillait tant de grandeur et de noblesse, avaient plus de charme que la froide et sombre astuce du roi, mais parce que les États, faibles et sans appui sur leurs derrières⁴³, n'avaient rien à redouter autant que l'union de toute la Gaule. La partie la plus éclairée du gouvernement de Berne⁴⁴ partageait ces vues et cette propension de la cour de Savoie. Celle-ci consolida les

³⁸ Guichenon, l. c.

³⁹ Stettler, I, 486. La Bourgogne s'intéressait beaucoup à lui.

⁴⁰ Le peuple espérait que par son énergie il affranchirait la Savoie du joug de mauvais ministres; il ne négligea rien de ce qui dépendait de lui.

⁴¹ Après sa mise en liberté il lui confia le gouvernement du Limousin et de la Guienne. Guichenon. Mais il craignait Philippe, et celui-ci ne pouvait se plaire auprès du roi.

⁴² En 1467, alliances avec la Bourgogne, avec le duc de Calabre (en réalité de Lorraine), avec le duc de Normandie, frère du roi, instrument de l'opposition, avec le duc de Bretagne. Guichenon.

⁴³ Dans les temps subséquens, l'Autriche ou l'Espagne, aussi longtemps que cette maison régna dans la haute Bourgogne et en Lombardie, retarda la décadence de la Savoie.

⁴⁴ Principalement les Bubenbergs.

bonnes relations; aussi la paix ne fut-elle troublée, ni lorsque les habitans d'Aigle, à la merci de la domination oppressive de vassaux savoisiens⁴⁵, les humilièrent avec l'aide des Bernois⁴⁶, ni par la résolution avec laquelle Berne prit les armes pour se faire rembourser une somme⁴⁷ qui lui était due par un personnage puissant de Bex⁴⁸.

Dans le Pays-de-Vaud, on respecta les anciennes franchises⁴⁹, même au milieu des embarras de la cour⁵⁰. On avait essayé autrefois, dans les affaires du couvent de Hauterive, d'opposer aux vieilles chartes⁵¹ les lois de la maison souveraine⁵² et les nouvelles idées

⁴⁵ Surtout les de Torrens.

⁴⁶ 1464. *Wattewyl, Hist. de la Conf. Helv.*

⁴⁷ 1466. *Stettler.*

⁴⁸ Il s'appelait Asper et avait probablement un droit de bourgeoisie en Valais. *Leu, art. Asper.*

⁴⁹ Confirmation par le duc Louis, en 1444, des franchises accordées en 1399 au bourg de Sainte-Croix (admirablement situé sur le Jura); de même des franchises d'Yverdon, 1460; et de l'an 1459, pour cette ville et pour Grandcourrt la confirmation du privilège que nul châtelain ne peut arrêter quelqu'un sans jugement.

⁵⁰ Lorsque les villes romandes, y compris Morat, Estavayer, Montagny et Corbière, contribuèrent de deux florins par chaque feu pour la dot de la princesse Charlotte (ci-dessus n. 8), le duc déclara par un revers que c'était sans préjudice de leurs franchises. Revers, Saint Antoine de Viennois, 44 mai 1451 (*Ibid.*). = C'est la *Ch.* que nous avons citée dans la note *, après la note 28. C. M.

⁵¹ Hauterive avait été acheté des vieux seigneurs d'Arconciel et d'Il-lens; Louis, baron de Vaud, et les comtes de Savoie suivans, ainsi que le premier duc, avaient confirmé cet achat.

⁵² De l'inaliénabilité. = Ce qui concerne le principe de l'inaliénabilité du domaine souverain dans la maison de Savoie, a été nettement et brièvement exposé par le marquis Costa de Beauregard, dans l'ouvrage déjà cité, t. I, p. 134. et 135 : « L'inaliénabilité était de principe dans les anciennes coutumes des Bourguignons et surtout des Lombards. Le moindre feudataire, n'étant qu'administrateur de son fief, ne pouvait alté-

de ressort et de souveraineté⁵³; mais la propriété fut protégée par les formes de l'Empire⁵⁴. La sûreté est la base de la liberté.

Grâce à l'amitié de la Bourgogne, de graves débats pour Orbe et Grandson eurent une issue pacifique. Le vieux prince d'Orange, le bon Louis⁵⁵, avait défendu avec bonheur et prudence, à la cour de Savoie et à celle de Bourgogne, cette partie du pied du Jura, héritage de son épouse⁵⁶, contre les plus puissans adversaires⁵⁷. Père plus irrité que prince prévoyant⁵⁸, il avait obtenu

rer la valeur de cette espèce de fidéicommiss. Les princes surtout se seraient bien gardés de démembrer leur domaine, qu'ils devaient rendre bonifié, ou du moins intact, à leur successeur. On voit dans les annales des Bénédictins, par le père Mabillon, qu'Arduin III, bisaïeul d'Adélaïde de Suse, en donnant à Saint-Michel de la Cluse le sol sur lequel devaient être jetés les fondemens de cette abbaye, et en affranchissant ce sol de toute dépendance séculière, en reçut fictivement le prix, afin, dit l'annaliste, de pouvoir fournir au besoin la preuve que cette aliénation n'avait point été onéreuse à son domaine. Cependant la coutume, dont il est ici question, ne devint une loi écrite qu'en 1445, sous le duc Louis, et dès-lors elle dura intacte jusqu'à l'établissement des impôts. Nos princes, qui vivaient, comme de simples gentilshommes, du produit de leurs terres et de leurs droits féodaux, se permirent, dans de pressans besoins, d'en engager quelques parties; mais ne crurent jamais avoir le droit de l'aliéner entièrement. » C. M.

⁵³ On voulait faire du Pays-de-Vaud un « territorium clausum » selon le langage des publicistes; mais les légistes consultés opposèrent à cette prétention l'exemple de Besançon et de Lausanne.

⁵⁴ *Actes* de ce procès, débatu en 1451, à Gray-sur-Saône, devant *Otton de Cléron*, chevalier, châtelain de Vercelles, suppléant de l'arbitre comte Jean de Neuchâtel. Lorsqu'en 1452 Guillaume Felga, chevalier, abdiqua l'avouerie, l'abbé et le chapitre lui élurent un successeur.

⁵⁵ C'était son surnom.

⁵⁶ Jeanne de Montfaucon, t. IV, au commencement.

⁵⁷ Thiébaud de Neuchâtel en haute Bourgogne, son beau-frère, et la Palu Varambon (ci-dessus n. 6).

⁵⁸ Le fils aîné, Guillaume, avait hypothéqué dans la guerre du Mil-

de l'une et de l'autre de pouvoir léguer⁶⁹ au moins l'usufruit de ces contrées⁶⁰ à des fils puînés d'un second lit⁶¹. Ceux-ci, Louis et Hugues⁶², habitaient à Grandson et à Orbe; l'aîné, Guillaume, reçut⁶³ de sa tante Marie⁶⁴, Cerlier sur le lac de Biemme, fief que sa maison tenait de la Savoie⁶⁵. Ainsi la prudence de la maison d'Orange fut récompensée par les deux cours, qui, dans deux occasions, avaient renversé la maison de Grandson, redoutable à leur puissance par son inflexibilité⁶⁶.

Les comtes de Gruyère n'avaient pas à redouter des princes, mais des créanciers. Le comte François⁶⁷, maréchal de Savoie, bailli de Vaud, brillait dans les cours, dans les conférences, dans les guerres, et lorsqu'il embellissait par sa présence les fêtes du carnaval de Fribourg⁶⁸. Trop juste⁶⁹ et trop prudent pour payer son

nais son héritage maternel pour les intérêts du duc d'Orléans, qui payait très-irrégulièrement la solde; car « sy, il faloit leur donner » (aux soldats). *Oliv. de la Marche*, l. I.

⁶⁹ Guillaume lui-même vendit à sa belle-mère une partie. *Ch.* 1450 et suiv., dans *Inventaire des titres de la maison de Châlons*.

⁶⁰ L'aîné prétendait, à cause d'Arlay, demeurer possesseur du fief de Grandson; il fut reconnu en cette qualité, à Echallens par « gouverneurs et prudhommes. » *Ch.* 1464 et 72. *Ibid.*

⁶¹ Avec Aliénor d'Armagnac.

⁶² Appelé de Châteauguyon.

⁶³ *Ch. de franchise de Guillaume*; 1468.

⁶⁴ Veuve de Neuchâtel, 1457, sœur de son père. *Ch.* 1459 où elle rend hommage à la Savoie. Elle s'écrivit en 1460, de Châlons, Fribourg, Neuchâtel et Verceil. Cette dernière ville était son douaire.

⁶⁵ T. IV, 396.

⁶⁶ T. IV, 10 et suiv.

⁶⁷ Fils du comte Antoine, petit-fils de Rodolphe, dont l'aïeul Pierre combattit contre Berne dans la guerre de Laupen.

⁶⁸ 1467.

⁶⁹ Sa justice est prouvée par la confiance du peuple.

chetés⁸⁷ et de la juridiction qu'il n'avait forfaite⁸⁸ par quoi que ce soit. Combien paraissent innocens les moyens par lesquels nos pères arrivaient à la liberté! ils la possédèrent légitimement, aussi fut-elle longtemps bénie.

A Lausanne, la sage administration⁸⁹ de Georges de Saluces fut remplacée pour bien peu de temps par celle du bon vieillard Guillaume de Varax⁹⁰. A la mort de cet évêque, le prince François de Savoie, dont le frère, encore enfant, avait occupé le siège épiscopal de Genève⁹¹, fut recommandé par les Bernois et vivement appuyé par son frère Philippe de Bresse⁹². Mais il parut dangereux d'élire un évêque de ce nom⁹³, ou inconvenant de confier aux soins d'un enfant une administration si compliquée⁹⁴; le chapitre hésita et déterminà la cour de Rome⁹⁵ à élire un simple particulier, auquel le duc ne pouvait être défavorable, puisque c'était son ancien chancelier⁹⁶. Les syndics de la haute

« *pam fabarum.* » De même sur « *Ruoblaz* » (le Rubli) et Rougemont. Il revient au prieur sur ces montagnes qu'ils « *accopant et inarpant* » six journées et demie, et de chaque charrie dans la vallée, annuellement deux « *corvatas.* »

⁸⁷ Ceux qui avaient été affranchis demeuraient affranchis.

⁸⁸ « *Mistralia,* » la mairie. 340-344.

⁸⁹ Ci-dessus ch. IV, à n. 341-344.

⁹⁰ De 1462 à 1466.

⁹¹ Ci-dessus chap. IV, à n. 347.

⁹² *Lettre du comte Philippe de Bugey, seigneur de Bresse, lieutenant-général et gouverneur de Savoie. (Il l'était alors.) 1466.*

⁹³ *Stettler* le donne à entendre.

⁹⁴ Le pape Paul II dit dans son *bref*: « Qu'il avait pour principe de ne jamais nommer un évêque qui ne fût au moins âgé de 27 ans.

⁹⁵ On différa l'élection; le pape eut donc le temps d'intervenir. Il ne le fit pas sans négocier avec la maison de Savoie.

⁹⁶ Jean Michaël. *Guichenon* le cite dans la liste des chanceliers, ainsi qu'en 1483 Pierre Michaël.

et basse ville de Lausanne, le prieur gouverneur de la ville et de la vallée de Lutry, la grande commune de Villette et les autres localités du diocèse⁹⁷ ne prêtaient serment à un évêque qu'après qu'il leur avait garanti leurs droits⁹⁸. Le prélat nommait ensuite le bailli et les tribunaux⁹⁹. Il existait une convention sur les relations diverses du chapitre, sur les cbâtellenies¹⁰⁰, les biens-fonds épars¹⁰¹, les chasses¹⁰² et les justices¹⁰³. Elle n'avait pas été conclue sans la participation de la ville¹⁰⁴. En général, on soumettait au peuple entier les ordonnances importantes¹⁰⁵, afin que personne n'ignorât à quoi il devait concourir et dans quel but; chacun remplissait plus volontiers des obligations sur lesquelles il avait été consulté.

Aucune ville n'offrait le spectacle d'une aussi grande activité que Genève; elle en était redevable au commerce; les villes florissantes de l'Allemagne¹⁰⁶ ne trouvaient pas de route plus commode que la vallée du Rhône pour transporter leurs marchandises à Lyon et

⁹⁷ La charte de Guillaume de Varax, 1462, nomme aussi Glérolle, Corsier (près Vevey), Villarzel, Lucens et Courtille (près Moudon), Bulle et Avenches.

⁹⁸ Le plaid général (t. III, 459), les nouveaux statuts, les coutumes non écrites.

⁹⁹ Ch. n. 97.

¹⁰⁰ Saint-Prex, Saint-Martin (dans Rue de Vaud?), Essertines.

¹⁰¹ Dans les limites des biens de la mense épiscopale.

¹⁰² Outre les cerfs, il est fait mention d'ours et de sangliers.

¹⁰³ Convention de l'évêque Georges de Saluces, 1453.

¹⁰⁴ « Matura deliberatione etiam cum nobilibus, civibus et burgenalibus nostris, ex abundantia, præhabita. »

¹⁰⁵ P. e. en 1454, l'ordonnance sur les maisons et les jardins contigus aux murs de la ville basse. Le peuple assemblé l'adopta le 24 juin.

¹⁰⁶ Nuremberg faisait le commerce le plus considérable dans cette contrée.

dans le midi de la France. La liberté et la neutralité de Genève faisaient toute la sûreté de cette route ¹⁰⁷. Cet entrepôt de marchandises ¹⁰⁸ et la grande foire de Genève ¹⁰⁹ offraient à la Savoie même des avantages si évidens, que le faible duc Louis put seul les méconnaître dans l'aveuglement de sa colère. Philippe, fils de ce prince, après avoir enlevé sur la route de Fribourg ¹¹⁰, comme nous l'avons rapporté, les trésors long-temps entassés à Chantemerle et que sa mère comptait envoyer en Chypre pour soutenir sa maison ¹¹¹, vint par Nyon à Genève, où son père, malade de la goutte, se croyait en sûreté contre ce fils ¹¹². Accompagné de beaucoup de jeunes gens fribourgeois et neuchâtelois, Philippe trouva aussi des partisans parmi les jeunes Genevois et

¹⁰⁷ *Ordre de Charles VII*, notifié par les syndics, le conseil et la commune de Genève, aux sénéchaux de Toulouse, Carcassonne et Beaucaire, au bailli de Mâcon, au sénéchal de Lyon et aux juges de la Cour du petit scel à Montpellier; 11. déc. 1455, dans la nouv. édit. de Spoa.

¹⁰⁸ On avait déjà érigé un magasin en 1445 à l'usage des marchands français. *Senebier, Hist. littér. de Genève*, t. I, 35.

¹⁰⁹ Les dédicaces, les fêtes patronales ou les pèlerinages vers de saintes reliques étaient les occasions de ces grands marchés. Il en était ainsi à Jérusalem et à la Mecque. George de Saluces voulut établir quelque chose de semblable à Lausanne; Nicolas V donna, pour attirer les pèlerins, quelques gouttes du sang de Christ et un morceau de la vraie croix; Calixte III (*ch.* 1456) transporta le pèlerinage à une saison plus commode; mais l'esprit commercial ne s'établit jamais à Lausanne comme à Genève.

¹¹⁰ *Roset, Chroniques de Genève*, msc. Cette expédition secrète devait sans doute traverser la Suisse allemande pour la destination de Venise.

¹¹¹ Sa nièce Charlotte et l'époux de celle-ci, son fils Louis, étaient vivement pressés par Jacques, prince illégitime, que le sultan des mamelouks favorisait. Voy. la conséquence de l'action de Philippe dans *Gillet, Hist. des rois de Chypre*, II, 276.

¹¹² *Guichenon*. Cette histoire appartient à l'an 1462.

même les syndics¹¹³. Il fut introduit, jeta l'argent aux pieds de son père, se plaignit de la conduite indécente¹¹⁴ et nuisible¹¹⁵ de sa mère, et chercha jusque sous le lit du duc les favoris cypriotes. Le duc apaisa son fils¹¹⁶. L'évêque, fils aussi de ce prince, reproch vivement au conseil et au peuple d'avoir donné entrée à Philippe¹¹⁷, et remit au père irrité la charte qui octroyait aux Genevois les franchises de leurs foires¹¹⁸. Le duc se rendit à Chambéry, déclara la ville rebelle et révoqua toutes les sûretés de la route commerciale.

Les Genevois, favorisés par la sagesse de son père¹¹⁹, fortifiés par le grand nombre d'étrangers¹²⁰ admis à la participation de leurs franchises et de leurs droits civils¹²¹, avaient une constitution bien ordonnée. Quatre syndics portaient annuellement le bâton de l'autorité¹²². Quatre citoyens, que chacun d'eux

¹¹³ *Spon* en mentionne deux. *Gautier* prouve par les protocoles qu'il n'est pas vrai que l'un d'eux ait été pendu.

¹¹⁴ « Elle était taxée (tachée) en son honneur çà et là. » *Roset*.

¹¹⁵ Elle voulait faire de ses fils les princes les plus pauvres de la chrétienté. *Spon*.

¹¹⁶ Il lui fit bonne chère. *Roset*.

¹¹⁷ D'autres l'attribuent au duc malade ; *Roset*, avec plus de vraisemblance, l'impute au vigoureux et jeune évêque Jean Louis. Voy. ci-après, t. VII, chap. VII, non loin de la fin.

¹¹⁸ *Spon*.

¹¹⁹ Ce Bolomier (ci-dessus à n. 4) était un ami particulier de Genève (*Haller, Bibl. de l'Hist. de la Suisse* V, 62). Il y avait aussi fondé près de sa vigne (« hutins » *Roset*) un couvent, en 1443. Pièces justificatives de la nouv. édit. de *Spon*.

¹²⁰ Trois cents, de 1446 à 1453. *Roset*.

¹²¹ Les bourgeois seuls pouvaient porter l'épée (*ch.* 1493), tenir des auberges (*ch.* 1487), importer du vin (*ch.* 1496), avoir des ateliers ouverts (*ch.* de la même année).

¹²² Il est question de ce bâton pour la première fois en 1450. *Roset*.

s'adjoignait ¹²², leurs prédécesseurs immédiats ¹²⁴ et le boursier formaient leur conseil ¹²⁵. Le grand conseil comptait le double de membres, et on y ajoutait parfois un nombre indéterminé ¹²⁶ de citoyens et de savans. On jugeait le commerce, la liberté et la culture intellectuelle si intimement unis, que Genève avait déjà de bonnes écoles ¹²⁷; chaque citoyen était en état de lire dans sa langue les lois fondamentales ¹²⁸; on avait aussi aggrégé au conseil ordinaire quatre docteurs en droit ¹²⁹, mal payés ¹³⁰, mais très-honorés, puisqu'on leur accordait souvent le pas sur les syndics. Le Conseil général se composait tantôt seulement des pères de famille ¹³¹, tantôt de tous les

¹²² Cette manière de s'aggréger des citoyens dans des cas difficiles a subsisté dans les cantons démocratiques depuis l'origine de la Suisse.

¹²⁴ Dans l'intérêt de l'esprit de suite.

¹²⁵ Lévrier II; à l'an 1457.

¹²⁶ Jusqu'à la concurrence de 300; le nombre était fixé par les syndics. *Instruction* de 1457 : « 50 et certi burgenses eligendi, si sit necesse. » *Ch.* 1458 : « burgenses bono numero. »

¹²⁷ 1420 : professeurs de théologie; 1429, école pour la grammaire, la logique et les autres arts libéraux. *Senebier* I, 29.

¹²⁸ Le notaire Michel Monthyon traduisait en 1455 les *Libertés et franchises* d'Adhemar Fabri. *Senebier* I, 113.

¹²⁹ *Id.* I, 29.

¹³⁰ Deux écus par an, 1457. Les salaires étaient aussi bas ailleurs (j'ai reçu de 1788 à 1797, comme membre du Grand Conseil de Schaffhouse, annuellement trois florins, vingt kreutzer); il faut qu'il en soit ainsi dans les républiques. — Le principe n'est point vrai en général, et ne le devient que selon l'application qu'on en fait. Les *Conseils généraux* ne prennent que peu de temps, tandis que les magistratures et les offices proprement dits, absorbant le temps du magistrat, ne lui permettent de subsister sans appointemens que dans le cas où il serait riche. D. L. H.

¹³¹ « Capita domorum. » En 1495 on appelle à l'élection des syndics de 100 à 120 bourgeois.

citoyens¹³², même avec le concours des simples habitants¹³³.

La haine impuissante du duc pour cette ville lui inspira une action dont il fut lui-même victime. Il transmit son droit de foire au roi Louis XI. Celui-ci en gratifia la ville de Bourges¹³⁴, et ensuite Lyon; les sujets savoyards ne perdirent pas moins à ce changement que les Genevois. Anne de Chypre avait prévu ces conséquences¹³⁵; le commerce entre la Savoie et Genève fut rétabli dans la suite¹³⁶, et l'on pria le roi de France de rendre la charte¹³⁷. « Je la restituerai, » dit Louis XI, « quand Genève sera savoisien. » Il savait que les Genevois n'y consentiraient jamais, et ralentit par là l'intercession de la Savoie. Mais il donna bientôt aux Genevois la liberté du commerce¹³⁸. Quoique de pareils voisins empêchassent la ville de s'élever à la hauteur où son esprit public devait atteindre, grâce à son habileté singulière elle trouva toujours

¹³² « Sub pœna fidelitatis et privationis burgesiæ; » 1457.

¹³³ « Cives, burgenses, incolæ et habitantes, » 1457. « Communitas civium, burgensium et incolarum, ut moris est, creavit syndicos. » 1460.

¹³⁴ *Roset*.

¹³⁵ Elle intervint et décida que les syndics donneraient 2,000 écus. Cependant il vaut mieux suivre *Roset*, qui place ce fait au 4 octobre 1457, où il y eut aussi un différend. Anne s'était réconciliée, car étant morte peu après elle fut enterrée à Genève. Le petit Bugey lui doit la plantation de vignes de Chypre, qui produisent « le vin d'Altesse, » selon la tradition.

¹³⁶ Lettre de franchise d'Amédée IX; 1466. *Spon* et *Lévrier* d'après le Citadin.

¹³⁷ Les mêmes.

¹³⁸ En 1467.

dans son activité industrielle l'équivalent des prérogatives ¹³⁹ *.

Dans ce temps ¹⁴⁰, Jean-Louis ¹⁴¹, fils du duc Louis; frère de l'évêque Pierre, mort avant que les années de la jeunesse eussent développé en lui de bonnes ou de mauvaises qualités, occupait le siège épiscopal de Genève; jeune homme plein d'esprit et de feu, il préférerait à tout autre vêtement l'armure du chevalier ¹⁴². Après la mort de son frère, il oublia sa maison et ne vécut que pour Genève; évêque, il ne viola jamais les franchises de cette cité; prince, il les défendit avec justice ¹⁴³.

Nous avons vu la ville de Fribourg, dans l'Uechtland, passer de la main des Zœringen, ses fondateurs, dans celles des héritiers de Kibourg, qui la vendirent ensuite à la maison d'Autriche ¹⁴⁴. Cette ville n'avait pris que peu ou point de part à la guerre de Zurich, parce qu'elle ne voulait ni secourir ses alliés de Berns contre ses souverains, ni, dans l'attente d'un secours

¹³⁹ A la conférence monétaire de Bourg en Bresse en 1469, il se trouva 30 maîtres monnayeurs.

* L'incorporation de Genève à la France en 1798 fut un grand crime. Un foyer actif de lumières fut étouffé sans fruit pour les étouffeurs. L'imprudence et la maladresse des agens genevois à Paris contribuèrent beaucoup à la perte de leur patrie. D. L. H. L'éclat industriel et intellectuel de Genève suisse et libre complète le tableau et la leçon. C. M.

¹⁴⁰ De 1459 à 1483.

¹⁴¹ Les brefs de présentation du pape se trouvent dans le *Bullarium M. de Cherubin*, t. IX, à la date du 6 févr. 1459.

¹⁴² « Il avait les inclinations d'un gendarme. » *Lévrier* II, 37.

¹⁴³ Voy. le fondement de cet éloge dans *Lévrier* II, et ci-après, t. VII, chap. VII, ainsi que dans d'autres passages.

¹⁴⁴ T. I, 367; t. II, 7, 128, 129.

étranger et incertain, offenser des voisins puissans. De tout temps ¹⁴⁵, les Fribourgeois avaient été dévoués de cœur à la maison d'Autriche; sa puissance les protégeait contre l'ambition de Berne; son éclat les dédommageait de celui dont les Bernois brillaient par de grandes actions couronnées de succès. Mais on fut choqué à Berne de voir Fribourg solder une garnison mercenaire ¹⁴⁶, et ses jeunes gens choisir pour parure des plumes de paon. On fut irrité de voir refuser, même contre les Armagnacs, le secours dû par des alliés ¹⁴⁷. Toutefois on garda le silence.

Le chevalier Guillaume d'Avenches ¹⁴⁸, avoyer de Fribourg, était alors par sa naissance, sa parenté, sa richesse, son parti et son courage, l'homme de beaucoup le plus puissant de cette ville. Il possédait un grand nombre de fiefs de la maison de Savoie. L'écuyer-tranchant de Diessenhofen, un des principaux fonctionnaires autrichiens, offensa gravement, dans ce temps-là même, cette maison, en terrassant un camerlingue ¹⁴⁹, et en lui enlevant quatre mille florins. Soit cette affaire ¹⁵⁰,

¹⁴⁵ T. II, 168.

¹⁴⁶ Principalement des Valaisans. *Stettler* I, 169.

¹⁴⁷ *Tschudi* II, 448. Cela dément l'opinion inexacte que Fribourg prit part à l'expédition de Greifensée.

¹⁴⁸ « Messire Guillie d'Avenches » dans les relations françaises de ce temps; dans plusieurs relations allemandes ce nom a été corrompu et changé en Affentschen. *Nobiliaire militaire suisse*, t. I, Bâle, 1787, p. 179 et suiv. = Toute l'histoire suivante de l'émancipation de Fribourg est racontée avec grâce dans le t. IX du *Conservateur suisse* (p. 289-321), recueil que nous citerions plus souvent, si le savant et respectable auteur avait toujours, comme ici, indiqué les sources. C. M.

¹⁴⁹ *Champion*. D'autres lui donnent le titre de chambellan, mais il s'agit d'un camerlingue du pape Félix.

¹⁵⁰ On prétend qu'il fit échapper un prisonnier pour de l'argent. Cette histoire appartient à l'an 1447.

ou une dissidence entre le Conseil et la Commune, ou quelque offense personnelle, ou le pouvoir de l'envie, l'avoyer fut accusé d'actes intéressés et mis en état d'arrestation ¹⁵¹. Tous ses parens, beaucoup de princes, de seigneurs et de villes, auxquels il avait montré de l'affection aux jours de sa grandeur, lui témoignèrent l'intérêt le plus chaleureux ¹⁵². Lui-même, dans le sentiment sinon de son innocence ¹⁵³, du moins de l'ascendant de la grandeur déchue sur la multitude, et du peu de caractère de ses ennemis, renonça aux formes juridiques et se soumit au jugement de la commune. Ses adversaires oublièrent qu'il ne faut pas irriter ou qu'il faut anéantir des hommes comme lui, riches en ressources, si bien au fait des côtés faibles de la ville. On annula la plainte; on crut faire assez pour la sûreté publique en exigeant de lui, de ses fils, de ses filles, de ses gendres et des bourgeois d'Avenches ¹⁵⁴ le serment qu'il demeurerait à Fribourg, ne soustrairait pas ses biens à la juridiction de la ville, et ne recourrait jamais à des tribunaux étrangers ni à des actes de vengeance ¹⁵⁵. Pour lui, ne se croyant pas lié par un ser-

¹⁵¹ Je suis la *Chronique de Fribourg*, manuscrite, que l'historien Tschanner a aussi eue à sa disposition; c'est un volume in-folio d'une belle écriture, mais incorrect, tiré avec beaucoup de soin des sources authentiques.

¹⁵² Nommément le prince d'Orange, les comtes de Nenchâtel et Valangin, le sire de Vauxmarcus (de la ligne latérale naturelle de Nenchâtel), Gruyère, Berne, Avenches. *Alt, Hist. des Helvët.* IV, 407.

¹⁵³ La chronique dit qu'il se reconnaissait coupable.

¹⁵⁴ Il était le premier gentilhomme de la petite ville bâtie sur les ruines d'Aventicum. La Villa Repoz, près de là, était peut-être une de ses propriétés.

¹⁵⁵ Il fournit pour cela des cautions jusqu'à la concurrence de 600 florins. *Alt.*

ment prêté sans liberté, il ne vit plus dans Fribourg l'image de sa patrie, mais le siège d'une faction contre laquelle l'honneur lui ordonnait de tout entreprendre. L'homme même le plus passionné ne méconnaît pas l'obligation de pardonner à son pays ; mais à ses yeux la vengeance sanguinaire se déguise en devoir envers la liberté ¹⁵⁶. Le chevalier Guillaume d'Avenches s'enfuit en Savoie. « Originaire du pays romand ¹⁵⁷, » repré-
senta-t-il au duc, « il tenait de lui ses principaux fiefs ;
» par son zèle pour les droits de son prince, il avait
» blessé le puissant écuyer-tranchant ; pour ce fait il
» avait dû quitter Fribourg ; la ville était faible ; l'Autri-
» che elle-même, faible aussi dans ce pays, et l'alliance
» avec Berne, en quelque sorte oubliée. » La Savoie in-
sista dès-lors plus violemment pour que l'écuyer-tran-
chant fût tenu de donner satisfaction, et elle fit saisir,
comme gage, les marchandises fribourgeoises envoyées
à Genève. Comme la ville, de son côté, mit la main
sur les biens de l'avoyer, il envoya de sa résidence
de Romont, lieu voisin et fortifié, de vigoureux servi-
teurs chercher des indemnités dans les villages et sur
les routes. Aux représentations de la ville, à l'inter-
vention de l'Autriche le duc répondit de façon que l'on
comprit que non-seulement il épousait la cause de son
vassal, mais qu'il aspirait à soulever Berne ¹⁵⁸.

Les Bernois avaient abjuré dans la conférence paci-

¹⁵⁶ Ainsi fit le dictateur Sylla.

¹⁵⁷ En tant qu'Avenches relevait de Lausanne, mais sous la protection de la Savoie.

¹⁵⁸ Tout cela d'après la chronique, *D'Alt*, qui n'indique jamais les sources, rapporte que François Burckhard, chargé par G. d'Avenches d'espionner ses ennemis Jacques Felga, Ulrich Praroman, Jean de Gam-
bach, Jean Aigroz, fut découvert et écartelé.

lique de Constance, par égard pour l'électeur palatin, tout ressentiment de la conduite de Fribourg pendant la guerre de Zurich ¹⁵⁹; ils cherchaient le repos ¹⁶⁰. La paix était réclamée par les intérêts des états, la guerre, par les intérêts privés, toujours plus décisifs, parce que les passions, plutôt que les principes, gouvernent le monde.

Rodolphe de Ringoltingen, chevalier, seigneur de Landshut, l'un des conseillers les plus considérés et enfin ¹⁶¹ avoyer de Berne, était un homme actif, riche en belles terres ¹⁶² et en capitaux solidement placés ¹⁶³, vigilant pour l'éclat ¹⁶⁴ et la fortune ¹⁶⁵ de sa maison, comme pour sa ville natale ¹⁶⁶. Il eut un grand nombre d'enfans ¹⁶⁷ de plusieurs femmes légitimes qu'il épousa successivement, et deux enfans naturels d'une maîtresse. Après la mort de Pétermann Ritsch, riche gentilhomme fribourgeois ¹⁶⁸, qui laissa une fille, l'avoyer

¹⁵⁹ Ci-dessus chap. II, n. 524.

¹⁶⁰ *Lettre d'Antoine d'Erlach de Riggisberg*, du 18 août 1445, dans *Stettler* I, 470, et voy. ci-dessus chap. II, n. 445 et suiv.

¹⁶¹ 1448. *M. de Müllinen*.

¹⁶² A Gléresse, à la Neuveville, au Landeron, à Muhlèren. Extrait de son *Testament*, 1456.

¹⁶³ A Schaffhouse, Winterthur et ailleurs. *Ibid*.

¹⁶⁴ Voy. (*ibid.*) le soin qu'il prend pour la conservation des six coupes que « son noble seigneur et prince le dauphin » lui a données, sans doute lorsqu'il contribua à la conclusion de la paix en 1445. Chap. II, n. 66.

¹⁶⁵ Preuve en soit sa sollicitude pour que Landshut demeure à la famille. *Ibid*.

¹⁶⁶ Ces hommes d'État bernois avaient une ressemblance frappante avec les grands de Rome, de la première moitié du vi^e siècle, tels que Cicéron les dépeint.

¹⁶⁷ Il survécut à sept de ses enfans. *Testament*.

¹⁶⁸ Lequel avait vendu Burgistein en 1425. *Loc.*

épousa sa veuve¹⁶⁹ et résolut de flatter la fille, Louise, à son propre fils, le chevalier Henri. Ce projet rencontra de l'opposition de la part de Heinzmann Felga, bourgmestre de Fribourg¹⁷⁰, qui avait obtenu une promesse antérieure, et dont le frère¹⁷¹, Guillaume Felga, seigneur de Liebistorf, occupait depuis la chute de Guillaume d'Avenches la charge d'avoyer. Le Bernois ne voulant pas céder, ils s'alluma une haine si violente qu'on craignit un embrasement plus général, et que les deux gouvernemens et les villes voisines purent à peine obtenir que les parties attendissent la décision du concile. Louise, affligée d'être la cause de si graves dissensions, profita de la liberté que son beau-père dut lui laisser à Bâle, fit à la patrie le sacrifice des joies de sa jeunesse, et prit le voile dans un couvent d'une règle austère¹⁷². A cette nouvelle, Ringoltingen accourut et acheta des religieuses, pour dix-sept cents florins, les biens de Louise. Le chevalier Rodolphe de Vuippens, conseiller fribourgeois, l'accusa pour ce fait, d'une lésion inadmissible. Celui-ci, le plus proche cousin du père de Louise, offrit trois mille florins; Ringoltingen soutint la validité de son achat. La question demeura indécise, jusqu'à ce que l'inimitié

¹⁶⁹ Marguerite de Guin. Je vois par une demande de son fils *Thüring* (1456) que le père avait pris possession d'une moitié des terres de Ritsch, mais je ne sais si ce fut à titre de dot ou par une convention relative à l'achat dont il va être question. Voy. aussi à n. 211.

¹⁷⁰ Ce titre, à Fribourg, ne se donnait pas au chef de l'État, mais au chef de la police.

¹⁷¹ *Tschachtlan*.

¹⁷² Adoptée en 1428. Le couvent s'appelait *Zu den Steinen* (vers les pierres ou rochers).

particulière s'absorbât dans la guerre, dont elle hâta l'explosion ¹⁷³.

Un autre incident irrita le commun peuple. Pierre, bourreau de Berne, qui remplit avec tant de regret son ministère dans la sanglante journée de Greifensée ¹⁷⁴, fut assassiné dans une auberge de Fribourg, un jour de foire, à l'occasion d'un échange de paroles assez insignifiantes et d'un reproche injuste ¹⁷⁵; ses compagnons furent grièvement blessés ¹⁷⁶.

Telles étaient les raisons qu'avait la Savoie d'espérer le secours de Berne dans sa guerre contre les Fribourgeois.

Les hostilités continuèrent entre les gens de Guillaume d'Avenches et la ville de Fribourg; quand on parvenait à saisir quelques-uns d'eux, la ville les faisait décapiter ou écarteler comme traîtres. Enfin on obtint que le duc Albert d'Autriche, après d'inutiles représentations, faites au duc de Savoie, envoyât Louis Meyer de Huningue, ensuite Pierre de Mörsberg avec des troupes ¹⁷⁷. La ville et la campagne avaient renou-

¹⁷³ *Tschachtlan, Tschudi, Stettler*; la *Chron. frib.* est d'accord avec eux.

¹⁷⁴ Voy. ci-dessus chap. I, à n. 202.

¹⁷⁵ « Ici Greifensée! » *Tschudi. A.* 1415.

¹⁷⁶ *Missive de la ville de Berne*, le lendemain de l'invention de la croix, 1447, dans *Stettler*. = L'assassinat du bourreau Pierre donna lieu à une correspondance entre Berne et Fribourg qui a été publiée dans *l'Investigateur de l'histoire de Suisse (Der schweizerische Geschichtsforscher)* Berne, t. VIII, p. 102-110 (1832); elle se compose de six lettres. C. M.

¹⁷⁷ Albert fit une première tentative d'accommodement au mois de juillet 1447. Il envoya Guillaume de Grünenberg et Pierre de Mörsberg (Morimont), avec l'ancien avoyer Jacques de Praroman et d'autres députés fribourgeois, auprès du duc Louis à Genève. Mais en vain. Vers la fin de l'année il fit faire une seconde tentative par Mörsberg et d'autres, sans plus de succès, parce qu'on connaissait son épuisement. *D'Alt.* =

velé de très-bon cœur leur serment d'éternelle fidélité, et bon nombre de conseillers s'étaient rendus à Vienne pour exposer la situation critique des affaires. La guerre avec la Savoie éclata ¹⁷⁸ : les Fribourgeois, les premiers, mirent tout à feu et à sang à Villarzel, au pied du Gi-

D'Alt, comme l'a fait remarquer Muller (ci-dessus, n. 458), ne cite jamais les sources. Il n'est fait aucune mention du premier accommodement tenté par Albert dans un répertoire compulsé avec un soin scrupuleux, et publié récemment sous le titre de *Regesta chronologico-diplomatica Friderici IV Romanorum regis (Imperatoris III)*. *Extrait des registres impériaux qui se trouvent dans les archives secrètes de la maison, de la cour et de l'État, à Vienne; avec des extraits de chartes originales, de manuscrits et de livres*; par Joseph Chmel. Vienne, 1838, 2 vol. in-4°. 4^{re} vol. Nous recourrons quelquefois à cette source diplomatique, partie intégrante d'une série de publications dont quatre volumes seulement ont paru, et qui embrasseront près de huit siècles depuis Pepin jusqu'à Maximilien I inclusivement, de 752 à 1519. Au mois de juillet 1447, comme le rapporte M. de Tillier (II, 128), Berne, Bâle, Soleure et d'autres villes s'efforcèrent inutilement, dans une conférence à Genève, de mettre un terme au différend qui divisait Fribourg et la Savoie. De nouvelles négociations, qui eurent lieu en Valais et à Genève pendant l'été et l'automne 1447, demeurèrent tout aussi infructueuses. Déjà, vers la fin de juillet, Berne avait invité les Oberlandais à se tenir prêts à marcher contre Fribourg; les historiens ne parlent pas de ce fait, mais on peut le déduire d'une lettre de Thoun à Berne de jeudi après St-Jacques 1447, conservée dans le Protocole des Missives. Cependant on n'en vint pas encore à une rupture. Mais les Fribourgeois, voyant qu'il n'y avait rien à espérer des négociations et que le duc leur interdisait le libre achat dans le Pays-de-Vaud, recoururent alors seulement à l'Autriche pour demander du secours. Celui-ci fut envoyé, comme Muller le raconte. Chmel, dans un autre ouvrage, *Materialien zur österreichischen Geschichte (Matériaux pour l'Histoire d'Autriche, tirés d'archives et de bibliothèques)*, in-4°, Linz, 1832, t. I, p. 279 et 280, a donné textuellement une adresse officielle du 10 décembre 1447, de laquelle il résulte que des dissensions s'étaient élevées entre la ville de Fribourg et son gouvernement et que les envoyés autrichiens étaient intervenus pour les apaiser. Mais aucune pièce diplomatique de cette année-là ne se rapporte à la rupture entre Fribourg et la Savoie. C. M.

¹⁷⁸ 1447, vers la fin de l'année.

bloux ; la vengeance les atteignit à Montagny¹⁷⁹ ; s'ils ne remportèrent pas la victoire près de la chapelle de St.-Jodel, sur la route de Morat, ils n'en laissèrent pas non plus la gloire à l'ennemi. Le duc requit Berne, au nom de leur alliance, de lui envoyer du secours. Après de longs et inutiles pourparlers, les Bernois, sous l'avoyer Henri de Bubenbergh, unis à la Savoie, firent de deux côtés¹⁸⁰ une irruption si violente¹⁸¹ que Fribourg fut presque cerné pendant quelques jours¹⁸². Morat et Payerne suivirent avec joie¹⁸³ ; Bienne, oubliant cette fois l'alliance plus ancienne dont il avait eu souvent à se féliciter, désira conserver par une position neutre son alliance avec Fribourg¹⁸⁴ ; les vifs habitants des

¹⁷⁹ La bravoure d'Ulrich Gerber dans cette occasion mérita une récompense d'honneur et une place dans l'histoire.

¹⁸⁰ 500 allèrent par Morat et Avenches joindre l'armée savoyarde. *Hafner, Chron. soleur*. Ce furent eux sans doute qui aidèrent à abattre la potence. L'avoyer conduisait le corps le plus considérable par le village de la Singine.

¹⁸¹ *Déclaration de guerre des Bernois, 4 janvier 1448.*

¹⁸² Les troupes duciales étaient près de Pétaules, les Bernois près de Bourguillon ; la Sarine seule les séparait ; mais il ne se fit rien d'important. — Les Bernois tentèrent d'enlever la porte escarpée de Bourguillon ; mais cette entreprise fut heureusement déjouée, ainsi qu'un complot tramé par quelques traîtres qui avaient promis de livrer la ville aux ennemis, et qui furent punis du dernier supplice. Les comptes du trésorier de Fribourg font mention du supplice d'un des traîtres en ces mots : « Item à maister Willi, carnacier, pour écartillier Francey Borcard, » xxxiii sols. » *Conserv. suisse. C. M.*

¹⁸³ Le châtelain, le conseil et la commune de Morat, l'avoyer, le conseil et la commune de Payerne déclarèrent aussi la guerre le 4 janvier, attendu que Fribourg n'observait ni l'alliance conclue avec Berne en 1403, ni celle de 1412 avec la Savoie dans laquelle il avait été compris.

¹⁸⁴ Sérieuse mission de Berne à Bienne, dans *Stettler*. Les sommations avaient été adressées le 26 déc. 1447 à Bienne pour 100 hommes, à Soleure pour 200, à la Neuveville pour 50, « vu que Berne s'attendait journellement à être traité par Fribourg comme la Savoie. »

charmantes collines qui environnent Schwarzenbourg, et au gouvernement desquels Berne avait admis les Fribourgeois ¹⁸⁵, suivirent Berne *. L'entrée de leurs vallées était défendue près de Plafeyon par un haut rempart; Pierre de Greyerz, bourgeois de Berne, occupait ce poste avec des Oberlandais, dont l'affection lui avait valu ce commandement ¹⁸⁶; une témérité irréfléchie montra de quel côté le rempart pouvait s'escalader ¹⁸⁷. Il fut emporté, le capitaine tomba, et bientôt l'armée entière des Bernois, réunie pour les matines, apprit, par la réverbération de l'incendie des villages qu'il était impossible de prendre pour le feu des signaux, quel désastre venait de frapper Schwarzenbourg. A l'instant l'avoyer de Bubenbergh se mit en marche; s'écartant de la grande route ¹⁸⁸, il traversa Laupen ¹⁸⁹, sept bas-fonds de la Singine, et arriva par des sentiers peu pratiqués dans les environs de Tavet ¹⁹⁰, où, déguisé par des croix rouges ¹⁹¹ et dans une position avantageuse ¹⁹², il attendit avec huit cents hommes le retour de l'ennemi qui avait le double de

¹⁸⁵ 1424, t. IV, 417, 418.

* On trouvera des détails intéressans sur les premières hostilités dans une pièce officielle que nous donnons dans l'Appendice sous lettre B. C. M.

¹⁸⁶ On avait ôté le commandement à Bernard Wendsches, « parce qu'il n'était pas agréable au peuple. » *Stettler*.

¹⁸⁷ Relation du capitaine, samedi de la mi-carême, dans *Stettler*. Moyer et Mörsberg firent cet exploit le 28 février 1448. *D'Alt*.

¹⁸⁸ Qui conduit par le village de la Singine (Neueneck).

¹⁸⁹ Ulrich d'Erlach (le jeune) en commandait la garnison. *Stettler*.

¹⁹⁰ *D'Alt*.

¹⁹¹ *Hammerlin* lui en fait un reproche dans le livre de *Nobis*; un manuscrit cité par *d'Alt*, IV, 429, s'exprime avec la même rigueur. Nous avons fait voir (t. V, 368) combien un tel blâme est déraisonnable.

¹⁹² Dans le Pré neuf, au-dessus de Galtern. *D'Alt*, IV, 428.

forces¹⁹³. Les Fribourgeois vinrent avec beaucoup de bétail et chargés de butin. La hauteur que Bubenberg occupait, sa position qui grossissait le nombre¹⁹⁴, la vigueur de son attaque imprévue troublèrent même Louis Meyer; pendant la fuite rapide et désordonnée, quatre cents hommes furent tués presque sans vengeance¹⁹⁵, et l'ennemi saisi d'une terreur panique telle que quelques-uns traversèrent en courant toute la ville de Fribourg, voisine de là, comme s'ils sentaient l'épée dans les reins¹⁹⁶. Bubenberg, modéré dans le succès, abandonna l'ennemi à son effroi¹⁹⁷, rentra dans Berne et renvoya aux habitants de Schwarzenbourg le butin sauvé. On institua des actions de grâces annuelles pour remercier Dieu de la joie de cette journée¹⁹⁸.

Après cette action, qui prit son nom du Pré neuf ou du ruisseau du Galternbach, les Bernois perdirent trente hommes¹⁹⁹ pour s'être arrêtés trop près de l'en-

¹⁹³ *Stettler* compte 1500 Fribourgeois; *May*, 1600; *Tschudi*, en toute occasion plus modéré que les autres, plus de 1200.

¹⁹⁴ Les Fribourgeois évaluèrent sa troupe à 10,000 hommes environ. *D'Alt*, d'après un ancien manuscrit.

¹⁹⁵ *D'Alt* compte, peut-être assez exactement, 266 Fribourgeois tués, mais avec exagération « nombre de Bernois. » Selon *Tschudi*, les Bernois eurent cinq tués et quarante blessés. Du côté de Fribourg tomba le vaillant bourgmestre Willy Perrotet, le dernier de son nom. *D'Alt*. — Ce nom est fréquent dans le canton de Vaud; un voyageur naturaliste encore vivant l'a illustré. C. M.

¹⁹⁶ *Stettler*.

¹⁹⁷ Il poursuivit l'ennemi le long de la descente du Schönenberg jusqu'aux portes de la ville, où il brûla quelques moulins à foulon. *Chron. frib.*

¹⁹⁸ Vendredi après Pâques. Cette solennité fut abolie lors de la réconciliation. *Tschudi*.

¹⁹⁹ Pas le même jour. *May* (III, 235 et suiv.) a fort bien rectifié cette erreur.

nemi²⁰⁰ afin de partager le butin, sans avoir placé des vedettes et sans rester réunis²⁰¹. Un barbier trahit le stratagème par lequel ils voulurent se venger²⁰². L'État prit possession de ce qui ne pouvait se partager²⁰³; Pierre d'Affry, abbé de Hauterive, paya dans sa blanche vieillesse son amour pour Fribourg par la perte de ses revenus²⁰⁴.

Le duc d'Autriche mit en mouvement l'Autriche antérieure²⁰⁵; on se battait encore au sujet de Rheinfel-

²⁰⁰ A Tavel. Pourquoi ne passèrent-ils pas la Singine?

²⁰¹ *Tschudi* II, 524.

²⁰² André, de Thonne, décapité ensuite à Soleure pour ce fait. *Id.*

²⁰³ Schwarzenbotrg (Grassbourg), Gümminen, Mons. *Chron. frib.*

²⁰⁴ Sur l'ordre du pape Félix, l'abbé de St.-Jean, près de Cerlier, les adjugea à la prévôté. *Ch.*

²⁰⁵ *Albert aux habitans de Frauenfeld*; il leur annonce qu'il tiendra une conférence à Diessenhofen et marchera pour Fribourg contre les Bernois. — Le duc Albert, qui pendant la guerre de Zurich se trouvait dans le voisinage de la Suisse, quand il n'était pas dans ce pays même, écrivit à son frère, l'empereur Frédéric, la situation des Fribourgeois et les dangers qu'ils courraient si on les abandonnait à leurs seules forces. L'Empereur était alors à Gratz; il répondit à son frère, qu'occupé lui-même à défendre ses États contre les Hongrois, les Turcs et d'autres ennemis, il ne pouvait envoyer un prompt et suffisant secours dans ses provinces antérieures, mais qu'il lui faisait parvenir la bannière impériale, des lettres pressantes pour ses sujets, une missive adressée aux Valaisans et une autre enfin à son cousin le duc Sigismond. Il recommanda vivement au duc Albert de soutenir et de protéger Fribourg. La lettre est du 27 avril 1448. Le même jour il adressa une circulaire aux électeurs, princes spirituels et temporels, comtes, barons, chevaliers, écuyers, bourgmestres, conseils, communes de toutes les villes, de tous les bourgs et villages, et en général à tous ses sujets et à ceux du Saint-Empire, de même à ses chers neveux, oncles, électeurs, princes, nobles honorables, fidèles et bien-aimés, les invitant à prêter main-forte à son frère Albert contre le duc Louis, « qui se dit et qui s'écrit duc de Savoie. » Ces deux documens se lisent textuellement dans l'Appendice des *Regesten* publié par *Chmel*, t. I, p. xcvi et xcvi. Le 30 juin, Frédéric, se trouvant encore à Gratz, enjoignit aux Bernois de s'abstenir de tout acte d'hostilité

dén, et l'alliance zuricoise n'était pas révoquée. Dans des circonstances si périlleuses, l'intervention du roi de France, du duc de Bourgogne et des Confédérés parvint à faire conclure une paix²⁰⁶, facilitée par la

contre les Fribourgeois, et de poursuivre leurs prétendus droits par les voies juridiques. *Chmel, Regesten*, t. I, p. 256. Le lendemain il adresse au duc lui-même « Ludovico se pro duce Sabaudia gerenti » une sommation expresse de renoncer aux hostilités, de soumettre ses prétentions au jugement de la cour aulique, et il fixe péremptoirement trois termes pour sa comparution, chacun de 30 jours, après lesquels « prout iustum et moris fuerit procedemus ac procedi curabimus absentia tua, seu contumacia (sic) in aliquo non obstante. » Il parle au commencement de cette même lettre des nombreuses diètes et conférences tenues à Genève et ailleurs pour concilier les partis. Il énumère les griefs avec une rude franchise. Louis de Savoie, sous prétexte de représailles, a sévi contre les personnes et les choses, arrêté des Fribourgeois, mis la main sur leurs biens meubles et immeubles; il leur a fermé les routes, interdit le commerce; il a même entravé les voyages et le trafic de toutes les personnes qui fréquentaient les routes royales de l'Empire romain; rien n'a pu le déterminer à restituer les biens saisis ni à relâcher les personnes arrêtées, etc. Par toutes ces choses, « guerrarum incommoda, adurbationem rei publice cum multorum dispendio, atque rerum et personarum iactura et perniciem dielium succrescunt et nutriuntur. » *Chmel, Appendice des Reg.*, p. xcvm et xcix. A la même date on trouve une invitation pressante de l'Empereur à Guillaume, évêque de Sion, à soutenir le duc Albert de toutes ses forces de concert avec les habitants du Valais, auxquels il s'est d'ailleurs adressé dans ce but. — Un fait curieux, quelque peu postérieur, a été révélé par une lettre de l'avoyer et du conseil de Berne du 1^{er} septembre de la même année. Le bruit s'était répandu que les Bernois avaient soldé quelques individus pour empoisonner ou assassiner le duc Albert d'Autriche. Ils se justifient avec candeur et noblesse dans leur missive, qu'on peut lire au t. VIII du *Geschichtsforscher*, p. 122 et 123. C. M.

²⁰⁶ *Traité de paix*, Morat, dans le verger de l'anberge de l'Aigle-Noir, 16 juillet 1448. Le congrès fut très-nombreux. A la tête de l'ambassade française figurait Emérence, abbé de Thierry, près Rheims; le duc de Bourgogne députa le gentilhomme de Vaudrey; Ital Béding représenta les Confédérés. Le duc de Savoie délégua le maréchal Jean de Seimel, Gaspard de Varax, le sire Jean de Vauxmarcus, Jean de Compeys, le

confiance dans la justice et la sagesse du comte Jean de Neuchâtel, Habituellement neutre, sans arrière-pensée et sans ambition, les partis le prirent pour arbitre. Il prononça : « Guillaume d'Avenches, chevalier, le conseiller Antoine Saliceti²⁰⁷ et d'autres » exilés²⁰⁸ rentreront dans leur patrie et dans leurs » biens²⁰⁹ et seront indemnisés de leurs pertes²¹⁰. La » dame avoyère de Ringoltingen²¹¹ conservera les propriétés de sa fille Louise Ritsch. Huit conseillers » de Fribourg passeront les montagnes²¹² et imploreront le pardon du duc de Savoie, la tête découverte et en fléchissant les genoux. Il lui sera payé » en quatre ans quarante mille florins pour ses frais ; » le pardon de l'injuste incendie de Villarzel et de » Montagny sera demandé à Dieu²¹³. L'alliance avec la

bailli de Vaud, Guillaume de Genève, seigneur de Lullins, le procureur-général de Vaud Mermét Crispin (*D'Alt* : Christinet *) et beaucoup d'autres; Berne, Bubenberg, Ringoltingen, Wabern; Fribourg, Mörsberg, trois membres du conseil, le banneret du Bourg, Jean d'Ellspach (regardé comme un des principaux auteurs des troubles), le banneret de la Neuveville Jean Mussilier, le greffier municipal Jacques Cudrefin. Le prieur Guillaume d'Aigues-Mortes (non pas Mortau, comme dit *d'Alt*) se distinguait comme représentant du pape Félix ou du concile.

²⁰⁷ *Chron. frib.* Voy. dans le chap. précédent n. 98.

²⁰⁸ Felga, Vuippens, Endlisperg; parce qu'ils avaient été forcés, comme feudataires de la Savoie, de prendre parti pour elle.

²⁰⁹ Guillaume d'Avenches recouvra la charge de chef de l'État, mais qui alors n'était pas à vie. Son élection dépendait de la commune.

²¹⁰ A Saliceti 500 florins pour ses maisons de campagne brûlées.

²¹¹ Marguerite de Guin (de Durno).

²¹² Le duc était en Piémont au sujet des affaires du Milanais.

²¹³ D'après *Stettler* la ville devait payer en outre une indemnité de 4,000 florins; de 5,000, selon la *Chron. frib.* Les 4,000 furent-ils abandonnés ou compris dans la somme plus forte? Du reste, d'après la

* Christin (ou Christiné) Ch. citée à la n. 24; *Grenus, Doanens*, p. 78. C. M.

» Savoie et Berne est rompue. Fribourg cesse de participer au gouvernement de Schwarzenbourg et de Güminen. Le comte de Neuchâtel prononcera sur l'avouerie de Hauterive ²¹⁴, sur les droits de l'évêché de Lausanne dans le Pays de la Roche ²¹⁵, et sur la régle des monnaies de la ville ²¹⁶. » On voulut persuader aux Fribourgeois que la situation de leur ville leur faisait une loi de suivre d'autres règles de conduite que celle qu'ils se permettaient parfois d'adopter, dans leur confiance sur une puissance étrangère ²¹⁷. Dès qu'ils firent un pas, on leur montra de la condescendance ²¹⁸, et Soleure négocia une convention pour défendre le respect des lois contre l'audace et les artifices de l'esprit de parti ²¹⁹.

Celui-ci éclata avec fureur dans la ville; les partisans les plus zélés de l'Autriche inspiraient aux bannerets et à la campagne du découragement au sujet de cette honteuse paix, tandis que l'avoyer Guillaume Felga et une grande partie du conseil accusaient le parti autrichien d'avoir causé tous ces maux en allumant la guerre. L'irritation alla croissant lorsque, pour

Chron. de la ville, le comte doit avoir condamné en outre « certaines personnes » à payer 100,000 florins, ce que *d'Alt* admet aussi. IV, 246.

²¹⁴ Ci-dessus à n. 51.

²¹⁵ Près de Villardvolland, entre Bulle et Corbières.

²¹⁶ Auparavant elle avait les monnaies de Savoie et de Lausanne.

²¹⁷ La paix fut conclue par nécessité sans le consentement d'Albert. *D'Alt*. Toutefois *ses agens furent présents*. N. 274. = Les articles du traité de paix sont plus détaillés dans l'*Hist. des Suisses* du baron *d'Alt*, t. IV, 136-138. C. M.

²¹⁸ Voy. n. 54. Peut-être aussi abandonna-t-on les 4,000 flor., n. 213. La régle des monnaies fut certainement confirmée. *Vieilles annotations* dans *Haller*, *Bibl.* IV, 400. Ringoltingen ne céda-t-il pas aussi la moitié (n. 169)?

²¹⁹ *Ch. de cette convention*.

payer l'intérêt des dettes ²²⁰, pour solder les officiers autrichiens ²²¹, pour fournir les sommes stipulées en faveur de la Savoie, on établit des impôts ²²². La colère et la nécessité firent ressortir tous les abus et tous les défauts de la constitution ; ils étaient irrémédiables parce que les besoins de la patrie servaient de prétexte aux haines particulières.

Cette fermentation pouvait amener des tumultes et livrer Fribourg en des mains étrangères. Le duc Albert résolut de la calmer en personne ; Thüring de Hallwyl accompagna le prince avec un grand cortège ²²³.

Il fut déclaré, au nom du peuple ; que la Commune avait depuis long-temps mais en vain chargé les bannerets d'exclure, le dimanche où l'on élit les autorités, tous ceux qui, par les fiefs, relevaient de seigneurs étrangers ; on se plaignit qu'un gouvernement astucieux et couvert de mystère énervait par des mesures intéressées et par une coalition partielle la force de la république, et opprimait citadins et campagnards. Le prince, comme la plupart de ses pareils, mal disposé envers des hommes puissans et nobles sans son appui, favorisa la multitude.

Il octroya d'abord une charte ouverte et bien précisée ²²⁴ : « Tout le pays de Fribourg depuis la Singine

²²⁰ On fit des emprunts à Strasbourg et à Bâle. *Chron. frib.* ; sous le cautionnement des Felga, Praroman, Endlisperg, Ellspach, Corbière, Bognet. *D'Alt.*

²²¹ Ils coûtaient 4,000 florins. *D'Alt.*

²²² Tailles.

²²³ Là se trouvait aussi le margrave, non celui de la guerre de Zurich, mais Rodolphe, son fils, dont nous parlerons souvent. Le duc vint au mois d'août 1449.

²²⁴ Les bannerets décrétèrent en 1647 de faire imprimer cette *Charte* ; un document constitutionnel est certes destiné à la publicité.

» jusqu'au ruisseau de Maconens et depuis Villars-les-
 » Moines jusqu'au ruisseau de Planfeyon, avec tous les
 » droits seigneuriaux et toutes les justices dont l'origine
 » remonte aux temps où près du bourg il n'y avait
 » point encore de Fribourg²²⁵, avec tous les impôts et
 » toutes les obligations militaires²²⁶, nous apparten-
 » nent à nous, le prince; un capitaine²²⁷, un avoyer
 » ou avoué²²⁸ sont chargés de l'administration. Tout
 » seigneur censier peut aider ses censitaires; mais que
 » nul ne s'avise de prendre nos gens sous sa protection
 » ou de les faire admettre dans une bourgeoisie étran-
 » gère. Ils trouveront auprès de nous une justice équi-
 » table, égale pour tous²²⁹. Notre juge municipal éta-
 » blira des fonctionnaires dignes de confiance et les
 » surveillera²³⁰; chaque année nous enverrons des
 » juges d'appel à Fribourg²³¹. La constitution (*Hand-*
 » *veste*) doit être respectée; nous confirmerons tout ce
 » qui sera ordonné pour le bien commun; les délibéra-
 » tions sur la chose publique auront lieu en commun,

²²⁵ T. I, 367, n. 105.

²²⁶ Dans le texte : « des voyages, » c.-à-d. des expéditions pour la défense du pays dans des limites déterminées et assez étroites. T. I, p. 33.

²²⁷ Le bailli autrichien ou commandant de la ville portait ordinairement ce titre dans la charte du pays.

²²⁸ Lieutenant ou avoué du prince. Au xvi^e siècle encore Cuspinien et d'autres après lui reçurent à Vienne le titre d'avocat. Cette fonction pouvait être et sans doute était ordinairement dévolue à l'avoyer, quand celui-ci agréait au prince.

²²⁹ Ce qui n'a pas lieu dans l'oligarchie ni dans les autres gouvernements irréguliers.

²³⁰ Il est même chargé de les faire observer secrètement quand il y a des plaintes contre eux.

²³¹ On regardait comme une prérogative importante de ne devoir pas comparaître devant des tribunaux établis ailleurs.

« en présence du capitaine, de l'avoyer, du conseil et
 « des bannerets ²³², et non dans un mystère équivo-
 « que ²³³. » En outre Albert régla les rapports des fer-
 mages emphytéotiques ou des intérêts du sol de ma-
 nière à encourager l'activité agricole et à prévenir les
 torts que pourraient endurer les paysans ou les sei-
 gneurs ²³⁴. La véritable égalité, c'est la protection
 égale pour tous les droits ²³⁵.

Cette charte, certainement l'ouvrage d'un sage chan-
 celier ²³⁶, ne rendit pas la paix aux Fribourgeois, parce
 que l'indulgence excessive du duc pour les passions
 d'un parti lui aliéna l'autre à toujours, et inspira de
 l'intérêt pour ses souffrances. Il convoqua l'avoyer et le
 conseil et les contraignit de jurer qu'ils attendraient ses

²³² Originellement chefs des arrondissemens militaires d'une ville;
 plus tard représentans des sections ou quartiers.

²³³ La tyrannie, la bêtise et la perversité n'ont pas d'ennemie plus re-
 doutable que la publicité.

²³⁴ « Pour l'amélioration des fonds de terre, il est permis de les affer-
 mer, sous réserve du droit de propriété; le fermier ne doit ni diviser,
 ni détériorer, ni aliéner le fonds; le propriétaire ne doit ni aggraver
 le bail, ni expulser le censitaire. Les terres se transmettent par héri-
 tage. Si le fermier quitte volontairement une terre, on l'indemnise
 pour les améliorations qu'il y a faites. » Les baux emphytéotiques des
 fiefs inaliénables sont ordinairement fondés sur les mêmes principes.
 Dans la Suisse régénérée on a voulu les anéantir. Le costume révolu-
 tionnaire voulait qu'on soulageât le peuple de ses charges; or, nous ne
 connaissions point de charges illégales. Lorsque ces anciens revenus
 fondés en droit furent supprimés, il ne se trouva plus de ressources
 pour couvrir les dépenses. On résolut donc de tuer la poule aux œufs
 d'or; la vente des domaines fut annoncée.

²³⁵ « Vous ne ferez point d'iniquité en jugement; tu n'auras point
 d'égard à l'apparence du pauvre, et tu n'honoreras point la personne
 du grand; mais tu jugeras justement ton prochain. » *Lévit. xix, 15.*

²³⁶ Sa mémoire demeura chère au peuple plus de trois siècles après la
 chute de ses seigneurs (1781).

ordres dans la salle ordinaire des séances. Au bout de quelques jours le maréchal de Hallwyl leur apporta l'ordre de se laisser lier et conduire en prison. Quatre semaines durant, le gouvernement resta emprisonné dans les tours, sans que ses ennemis pussent articuler contre lui un seul crime. Mais on le crut si offensé que la sûreté sembla exiger qu'on ôtât la dignité d'avoyer au chevalier Guillaume Felga et qu'on destituât le conseil entier, à l'exception de cinq membres. Felga et six des principaux conseillers furent exilés à Fribourg en Brisgau, et là, répartis et enfermés dans des couvens, où, protestant de leur innocence²³⁷, ils demeurèrent six mois²³⁸, jusqu'à ce que chacun d'eux eut amassé sa rançon. Le duc nomma le maréchal de Hallwyl capitaine de la ville²³⁹, et le chevalier Thierrri de Monstrol* dans le Sundgau, avoyer²⁴⁰; il institua un conseil qui étendit arbitrairement sa compétence.

La ville gémissait sous une oppression si étrange, que l'impatience du présent et le regret d'un passé tranquille étouffa au fond de beaucoup de cœurs la haine des partis; le capitaine, par des mesures violentes, ne réussit qu'à provoquer le désespoir²⁴¹. Plus

²³⁷ On leur faisait surtout un grief de la dernière paix; mais le principal motif de leur disgrâce fut, à ce qu'on croit, leur refus d'aider à l'exécution d'un plan formé par le duc contre Berne. *Tschachtlan*.

²³⁸ Jusqu'au mercredi après Pâques 1450. Nous suivons dans cette narration la *Chron. frib.*

²³⁹ A la place de Louis Meyer, qui adopta Fribourg pour sa patrie.

* *D'Alt* l'appelle de Monstral. C. M.

²⁴⁰ On dit qu'il descendait du premier avoyer connu de cette ville, dont il portait le nom; mais son nom n'est pas dans les registres, parce qu'il ne fut pas élu par la commune. *D'Alt*.

²⁴¹ Ceux du Bourg, quartier supérieur de la ville, marchèrent, en armes déployées, contre ceux de l'Auge, quartier inférieur. *Tschachtlan*.

de deux cent cinquante citoyens considérés²⁴², estimant la servitude insupportable, surtout au sein de la patrie, s'enfuirent vers Guillaume d'Avenches, qui, à l'arrivée d'Albert, s'était de nouveau réfugié à Romont. Comme il arrive au milieu des agitations, on brouilla tout, le droit et l'injustice; on confondit les franchises de la ville avec les abus; d'un autre côté on défendit la cause d'un gouvernement, qui n'était pas illégal, par des mesures arbitraires. De là les fréquentes transmigrations d'un parti dans l'autre, suivant le côté où l'on croyait voir le mal le plus funeste; de là encore les sermens prêtés avec sincérité à la patrie et au bon droit; puis, quand la passion s'allumait, la foi et la parole violées sans retenue²⁴³.

Le maréchal de Hallwyl ayant fait arrêter de force au milieu de la ville le président du tribunal suprême²⁴⁴ qui s'y était rendu avec un sauf-conduit, il le fit pendre non loin de Fribourg²⁴⁵ à un arbre, en lui refusant la dernière consolation des chrétiens. Les fugitifs abjurèrent toute obéissance envers un gouvernement réduit à tolérer de pareilles horreurs, et cher-

²⁴² *Stettler*.

²⁴³ Le paiement de la Savoie devint l'objet principal. Les conselis et trente citoyens de chaque bannière établirent, le 11 décembre 1449, un impôt auquel ne se soumirent ni les paysans de la banlieue ni les exilés. Ils demandaient la destitution et l'exécution des auteurs de la guerre, ainsi que la confiscation de leurs biens. De là des troubles périlleux, l'occupation de la ville par les gens de la campagne, des députations dispendieuses et inutiles, des diètes, l'épuisement, le mépris, l'abandon, un désordre voisin de la dissolution de la république. *D'Alt* a décrit tout cela en détail.

²⁴⁴ Le grand sautier Jean Specht, qui présidait le tribunal de la ville au nom de l'avoyer. *Chron. frib.*; *Piat*; *d'Alt*.

²⁴⁵ Du côté des Naigles. *D'Alt*. IV, 188.

chèrent une protection à Berne et en Savoie. Les députés de Berne, appuyés par ceux du duc, firent entendre un langage menaçant et forcèrent Hallwyl à éloigner sa soldatesque effrénée et à réintégrer le gouvernement qui avait fait la paix ²⁴⁶.

Ce jour marqua dans Fribourg la décadence de l'autorité de l'Autriche, que le maréchal avait poussée trop loin sans calculer s'il pourrait la soutenir. Toute sa force était dans la jalousie des campagnards contre les gouvernans, qui opposaient à ces adversaires leur fermeté et le secours de puissans voisins. Les Bernois ne pouvaient permettre que l'Autriche devint toute-puissante à Fribourg; le duc de Savoie, qui avait à réclamer près de deux cent mille florins ²⁴⁷ de cette ville obérée, commençait à regarder comme possible l'acquisition de la souveraineté. Lorsque l'Autriche vit l'impossibilité de se maintenir à Fribourg, la cour elle-même entama des négociations avec la Savoie.

²⁴⁶ Le dénoûment en janvier 1451. — Les archives secrètes de la maison impériale et royale d'Autriche renferment un grand nombre de pièces relatives aux événemens qui viennent d'être racontés, entr'autres des plaintes adressées à l'Empereur, leur souverain. *Chmel* (*appendice des Regestes*, p. cv-cxi) en a publié deux qui remplissent six pages et demie in-4° en petits caractères; il en mentionne plusieurs autres formant 13 feuillets in-folio et 9 feuillets d'un autre format. Ces pièces seraient plus utiles pour une histoire spéciale de la république fribourgeoise qu'elles ne le sont à l'histoire de la Suisse. C. M.

²⁴⁷ Il a été question ci-dessus, avant et dans la n. 212, de 44,000 et non de 140,000. Je vois par la *Ch.*, n. 279, que le comte de Neuchâtel reconnaît au duc certaines terres et juridictions, peut-être avec des indemnités pour le temps pendant lequel il n'en a pas joui. La *Chron.* nomme aussi Chenaux et Cheire. La *Ch.* que nous avons extraite depuis, n. 268, nous apprend que toute transgression (peut-être aussi la négligence de payer au terme fixé) était punie d'une amende de 10,000 flor. La somme à payer surpassa promptement les ressources de la ville.

Hallwyl, pour sa part, médita auparavant une vengeance qui enlèverait aux grands les moyens d'accomplir leurs desseins. Leur intention était d'élever Fribourg au rang de ville libre et impériale, et de l'y maintenir par une alliance perpétuelle avec Berne. Pour accomplir ce projet²⁴⁸ et pour satisfaire la Savoie, il fallait beaucoup d'argent. Les Fribourgeois avaient trois ressources : les sommes que la cour devait à la ville²⁴⁹, l'argenterie que possédaient les grandes maisons, et le crédit que la liberté consolidée ne manquerait pas de faire naître²⁵⁰.

Tout-à-coup, le maréchal annonça au gouvernement la prochaine arrivée du duc Albert. On en conçut de l'inquiétude. Il assura que le seul but du prince était d'opérer une complète réconciliation, et de se concerter avec les magistrats sur les moyens de rétablir l'aisance générale. En même temps il fit les préparatifs d'une réception solennelle et pria les riches de lui prêter leur argenterie pour orner la fête. Le jour fixé parut ; le maréchal monta à cheval avec l'avoyer Felga et tous les grands pour aller au-devant du duc. A une lieue de la ville se montra de la cavalerie. Hallwyl tourna son cheval, remit à l'avoyer la charte²⁵¹ par laquelle le duc Albert renonçait à la souveraineté, puis

²⁴⁸ Sinon pour le rachat, du moins pour les taxes. On négocia beaucoup auprès de l'Empereur. *Chron.*

²⁴⁹ Pour les soldats mercenaires et les grandes dépenses faites lors de la présence d'Albert. *Tschudi II*, 559. 12,000 flor. *D'Alt.*

²⁵⁰ Nous verrons plus tard le triste état des finances de Berne, qui ne permettait aucun espoir de ce côté-là.

²⁵¹ *May en parle*, III, 243. J'aurais désiré l'indication de la source, que je n'ai pas pu découvrir ; il n'y a aucune mention du fait là où l'on aurait dû la trouver avant tout, dans l'acte n. 268.

déclara que les sommes dues à la ville et l'argenterie secrètement emmenée²⁵² seraient le prix de la liberté.

Vers le même temps²⁵³ des gens de la campagne²⁵⁴ complotèrent²⁵⁵ de s'emparer des portes de la ville²⁵⁶, d'égorger le conseil et les soixante, et de prendre possession de leurs maisons. Quatre cents hommes de cavalerie autrichienne les auraient secondés²⁵⁷. La république²⁵⁸, en proie aux dissensions, dénuée de ressources, poursuivie par des créanciers, était près

²⁵² La *Ch.* se rapportait probablement à la renonciation personnelle du duc Albert; on sait qu'il abandonna peu à peu l'administration de l'Antriche antérieure à Sigismond. Du reste, il pouvait faire une renonciation sans mentionner son cousin. La Charte n'était pas claire (*d'Alt.* IV, 218 comparé avec 199). Il y a là un point qui n'a jamais été éclairci diplomatiquement. Ni la *Chron. de la ville* ni *d'Alt.* ne parlent de l'argenterie; mais ce dernier cite la charte de Hallwyl sans en raconter l'histoire. La plupart des historiens suisses, surtout *Simler* et *Leu*, p. 167, même *François Guillinmann*, Fribourgeois d'origine et historien autrichien, rapportent expressément le fait. L'acte n. 268 laisse percevoir une amertume causée peut-être par une semblable déception, dont le souvenir n'était pas bon à consigner dans une charte. Le confesseur du chevalier pouvait trouver dans l'Exode de quoi calmer sa conscience.

²⁵³ Sans doute un jour de marché. *Chron. frib.*

²⁵⁴ La conspiration qui tira son nom du Vogelhaus. = Le *Vogelhaus* ou *Voglershaus* est un vaste domaine, orné d'une belle habitation, autrefois propriété de l'ordre teutonique; il est situé dans la paroisse de Besingue, entre Fribourg et Laupen. C. M.

²⁵⁵ Vers la fin de 1451 et au commencement de l'année suivante.

²⁵⁶ *D'Alt.* IV, 205, fournit une liste incomplète.

²⁵⁷ Ils avaient correspondu à ce sujet avec Rheinfelden. *Chron. frib. : d'Alt.* Hallwyl, Grünenberg, Béringier de Landenberg, étaient hommes à courir de pareilles aventures sans un ordre exprès de la cour.

²⁵⁸ La ville et 27 paroisses environnantes s'appelaient « la vieille république; » ces paroisses, « l'ancien pays; » autrefois (*d'Alt.*), « le cercle. » = Selon *Kuenlin, Dict. géogr.*, t. I, p. 241, l'ancien pays (*die alte Landschaft*) comptait 34 paroisses et formait autour de Fribourg un territoire de trois lieues à la ronde. C. M.

de sa ruine. Un gouvernement de paysans, injuste et sanguinaire, aurait-il eu plus de force contre ses voisins ? aurait-il pu donner davantage au prince ? On fut tiré de cette crise par un guerrier valeureux et expérimenté, Louis Meyer de Huningue, autrefois capitaine autrichien²⁵⁹, dès-lors, grâce à un heureux mariage, bourgeois de Fribourg et père d'une nombreuse famille²⁶⁰. La conspiration ayant été découverte par Conrad Grauser de Bærischwyl, Meyer inspira de la vigueur au conseil par ses mâles discours, surprit pendant la nuit qui précéda le jour fixé les chefs assemblés dans le Vogelhaus, et en arrêta les huit principaux, tandis que la multitude se dispersait. Au matin²⁶¹, beaucoup de paysans venus à la ville dans de mauvaises intentions furent arrêtés de même. Les huit eurent la tête tranchée sur la place de St.-George, devant le nouvel Hôtel-de-Ville²⁶²; on se contenta d'infliger des amendes aux autres²⁶³.

Dans ces temps si malheureux²⁶⁴, les Fribourgeois entreprirent la construction du clocher de leur cathé-

²⁵⁹ Connu déjà par la guerre de Zurich.

²⁶⁰ Voy. *Leu*.

²⁶¹ 15 février 1452.

²⁶² Pierre Fülstorff le premier.

²⁶³ Essentiellement tiré de la *Chronique* complétée d'après d'Alt et May. En 1781, des campagnards excités parlèrent des conjurés du Vogelhaus comme de martyrs de la liberté; et toutefois ils avaient voulu renverser le gouvernement de leur pays avec l'aide des Autrichiens. — Les paysans insurgés en 1784 avaient bien le sentiment de leurs souffrances et la mémoire de leurs droits, mais ils ne surent pas les présenter et les faire valoir. D'ailleurs ils furent écrasés par leurs voisins, qu'on fit marcher de toutes parts en vertu de l'aveugle garantie que les anciens gouvernans s'étaient promise contre leurs sujets respectifs. Chenaux, Castella, etc., étaient de pauvres chefs. D. L. H.

²⁶⁴ On l'acheva dans l'espace de soixante ans.

drale haut de trois cent soixante-cinq pieds ²⁶⁵, d'après le plan qu'un des exilés avait rapporté de Fribourg en Brisgau, afin qu'à l'aspect de ce monument grandiose les générations futures prévinssent par leurs prières le retour de semblables événemens ²⁶⁶. Ces hommes, bien que passionnés comme nous, formaient des entreprises vastes et calculées pour l'avenir; ils n'avaient qu'une crainte, celle de Dieu.

Le duc de Savoie employa les moyens les plus violens pour se faire payer; par là il entrava le commerce intérieur et le transit des marchandises étrangères. Il promit aussi à la ville la fin de tous les troubles et de toutes les attaques, un bonheur paisible, un gouvernement bon, juste, avantageux à la chose publique; en un mot, un avenir digne d'envie, si, suivant l'exemple donné souvent ²⁶⁷, dans des circonstances moins difficiles, par des républiques plus puissantes, plus riches et victorieuses, elle consentait à le recevoir pour maître. Les Fribourgeois y furent forcés.

Dans la deux cent soixante-treizième année de la fondation de la ville, dans la cent soixante-quinzième de la domination autrichienne, Jean Pavillard étant avoyer, le magnifique et puissant seigneur ²⁶⁸ Fran-

²⁶⁵ Probablement d'après les mesures rhénanes, dont le pied est au pied français comme 1391 $\frac{3}{4}$ est à 1440. Le clocher de St.-Étienne à Vienne a 425 pieds français de haut; la coupole de St.-Pierre à Rome, 430; le clocher de Strasbourg, 445; la plus grande pyramide, 470. *Asia illustr.* II, 292.

²⁶⁶ La *Chron. frib.* allègue ce motif.

²⁶⁷ Pour tenir lieu de beaucoup d'autres, nous citerons l'exemple fameux des Florentins et de Walther de Brienne, 1342; le plus récent exemple des Milanais est de 1450.

²⁶⁸ « Magnificus et potens. » *Ch. Frib.*, 10 juin 1452, les témoins sont, pour la Savoie, Pierre d'Amuissié (*Annessingo*), pour la ville

cois, comte de Gruyère, ami de la ville, gouverneur et bailli de Vaud, et le noble Mermet Christin²⁶⁹, secrétaire du duc et procureur-général de Vaud, qui avaient coopéré à la paix à Morat, vinrent à Fribourg le 10 juin (1452), de bon matin. L'avoyer, le conseil, les Soixante, les bannerets, les Deux-Cents et toute la communauté de la ville et de la campagne se rendirent auprès d'eux dans l'église de St.-Nicolas. Là, par une charte scellée d'un serment et à main levée, on déclara éteint le contrat fondamental²⁷⁰ qui avait subsisté jusqu'alors entre le duc d'Autriche et la république des Fribourgeois, vu la funeste administration de ce prince et sa négligence à remplir ses obligations; on représenta comment Albert avait plongé Fribourg dans un abîme de misère²⁷¹ par une guerre entreprise sur son ordre²⁷² et dans laquelle il les avait abandonnés²⁷³,

Pierre Faulcon, tous deux notaires. *D'Alt* rapporte que l'évêque de Lausanne, George de Saluces, fut aussi présent. Parmi les signataires on remarque encore l'abbé Pierre de Hasterive (Masalery, car d'Afry était mort), Antoine le bâtard de Gruyère, seigneur d'Aigremont (il avait épousé Jeanne Saliceti), le seigneur François de Biolay, François et Aymon de Champion, Humbert Cerjat.

²⁶⁹ Il pourrait aussi s'appeler Crispin; le nom était altéré dans la copie. — Voy. n. 206. C. M.

²⁷⁰ Il n'en reste aucun document. Son existence est prouvée par le serment que les princes prêtaient à leur avènement de maintenir et protéger les droits de la ville et de la campagne. Comment les abus permettaient-ils de nier que les pactes constitutionnels existent en tout pays par la force des choses? La nourriture fortifie l'homme et le vin réjouit son cœur, quoique beaucoup d'hommes mangent en gloutons ou hâtent leur mort par l'ivrognerie.

²⁷¹ « Ut nulla subesset spes, rem suam publicam posse tueri. »

²⁷² « De jussu et voluntate ducum Austrie inita guerra. Ab ipsis in gwerram inducti ac seducti. »

²⁷³ « Iteratis vicibus sublevamen ab ipsis illustribus ducibus postula-

après une paix conclue avec sa participation²⁷⁴ et dont il entendait les punir²⁷⁵, enfin en trompant cruellement les espérances fondées sur sa présence²⁷⁶; on déclara que sa maison ayant voulu spontanément les vendre²⁷⁷, les Fribourgeois acceptaient dès ce jour à perpétuité le sire Louis de Savoie comme protecteur légitime, titre transmissible à ses descendants; qu'ils le reconnaissaient en cette qualité et lui prêtaient serment²⁷⁸.

Une députation porta la charte de cet acte au duc à Seissel dans le val Romey. Il remit en échange la déclaration suivante²⁷⁹, portant : « Que sa maison s'é-
» tait successivement agrandie par la douceur de son
» gouvernement²⁸⁰; qu'en ce jour il donnait avec joie
» à ses nouveaux sujets la première preuve des mêmes

bant : a quibus nullo misso succursu, oportebat ut jugo colla submitterent; ad perditionem conducti fuere, ut indefensi derelicti. »

²⁷⁴ Ses « capitanei et gwerræ ductores, Dominus Petrus de Mormonte (Morimont) et Petrus..... » (le nom est effacé par le temps, est-ce Corbière?) y étaient; « de præsentia, jussu et voluntate illorum devotum extitit ad pacis tractatum. »

²⁷⁵ N. 237; Ch. n. 279.

²⁷⁶ « Adventum Dni Alberti velut redemptionem expectabant; ipse sub imagine pacis et consolationis simulatione villam ingressus, fractis omnibus bene regendi legibus, non ut dux et rector, sed ut hostis insurgens, ad omne nefas nulla ratione prorupit. »

²⁷⁷ « Duces Austriæ, appretiato pretio eorum, vendere perquisierunt. »

²⁷⁸ « In consilium congregati in quo residet potestas formæ Communis et Universitatis ipsius Villæ, congregatis voce præconis et sono campanæ omnibus et singulis in unum, se, posteritates, villam, territorium et incolas subjiciunt dominio ipsius illmi ducis Sabaudie, ut ipsius homines sint, sub tamen franchisesis eidem villæ pertinere consuetis. »

²⁷⁹ Ch. de Louis, Seissel, 19 juin 1452; celle-ci est dans la collection de Haller; je tenais l'autre de Zurich. = Voy. d'Alt, 222 et 223. C. M.

²⁸⁰ Allusion aux communes qui se plaçaient volontairement sous la protection de la Savoie.

» dispositions ; qu'il confirmait les franchises octroyées
 » à la ville, aux faubourgs et à la campagne par des
 » empereurs, des rois, des princes et des dames²⁸¹ ;
 » qu'ils éliraient, eux, leurs curés et leur gouverne-
 » ment à leur guise ; que celui-ci, composé du nombre
 » de membres qu'ils jugeraient convenable²⁸², ferait
 » des ordonnances obligatoires pour tous²⁸³ sur les ac-
 » cises²⁸⁴, les impôts et tout le reste conformément à
 » la constitution de la ville. Lui, leur fidèle protecteur
 » contre princes, capitaines²⁸⁵, communes et allian-
 » ces²⁸⁶, se contentait des revenus légitimement perçus
 » par la maison d'Auriche ; ses percepteurs seraient ses
 » seuls employés à Fribourg²⁸⁷ ; il ne construirait ni
 » château ni entrée particulière dans leur ville²⁸⁸ ; il
 » faisait à ses chers Fribourgeois un triple présent en
 » leur remettant la grande dette de la ville, une plus
 » petite de l'hôpital et de la confrérie, enfin l'avouerie

²⁸¹ Allusion sans doute à Elisabeth de Haute-Bourgogne, veuve de Hartmann de Kibourg le jeune, dame régnante à Fribourg depuis 1263 jusqu'à 1274 au moins, année où Eberhard de Hababourg-Lausenbourg épousa sa fille (L II, 29, 410), très-disposée à favoriser les villes, soit par pénurie d'argent, soit par principes. On voit son image sur le sceau de la constitution (*Handveste*) qu'elle donna aux citoyens de Thoune, et dans l'excellent travail qu'a publié sur cette constitution, Rubin, conseiller de cette ville.

²⁸² Contre l'article de la *charte du pays* opposé au conseil secret.

²⁸³ Aussi pour la campagne et les simples habitans qui naguère refusaient de se soumettre.

²⁸⁴ Les paysans refusèrent aussi en 1449 l'ohmgeld (les accises).

²⁸⁵ Qui agissaient pour leur propre compte, en qualité de condottieri, n. 257.

²⁸⁶ Avis à Berne, Morat, Payerne.

²⁸⁷ Les princes précédens avaient aussi des capitaines.

²⁸⁸ Les citadelles étaient une mesure de sûreté ordinaire des nouveaux souverains, comme les anciennes acropoles.

» de Hauterive²⁸⁹; plein de sollicitude pour leur soulagement²⁹⁰ et leur prospérité, il leur enverrait annuellement pendant vingt ans deux mille deux cents » florins²⁹¹. »

Ainsi la modération et la sagesse acquirent ce qui échappa à la violence, et ce que d'autres auraient pu obtenir s'ils n'avaient pas été trop circonspects²⁹².

Les Fribourgeois n'ayant plus à craindre de tomber sous le joug des Bernois²⁹³, les deux villes renouvelèrent leur ancienne combourgeoisie²⁹⁴ avec d'autant plus d'empressement²⁹⁵ que l'une et l'autre désiraient que la puissance savoisiennne se renfermât dans les bornes légales. Ils fournissaient de bon cœur des secours au duc de Savoie²⁹⁶, mais ils estimaient davantage à tous²⁹⁷ que la constitution et la paix de leurs frontières fussent à l'abri de l'influence des partis qui ébranlaient

²⁸⁹ Elle était en litige, comme on sait : n. 51, 214.

²⁹⁰ Ils avaient beaucoup d'intérêts à payer à Bâle et à Strasbourg.

²⁹¹ Cet article ne se trouve pas dans la *Ch.* n. 279, mais dans la *Chronique*. Les 44,000 (n. 213) étaient-ils payés? ne faisait-il que les leur rendre?

²⁹² Les Bernois que cette issue chagrina beaucoup. *Chron. frib.*

²⁹³ La domination de Berne ne pouvait pas être considérée autrement par les Fribourgeois, parens ou antagonistes des grandes maisons bernoises; il est dur d'avoir ses égaux pour maîtres à toujours et sans espoir de changement. — Si vous l'aviez éprouvé comme nous, vous ne l'exprimeriez pas mieux. Enfin cette honte a cessé le 24 janvier 1796. D. L. H.

²⁹⁴ Tout reposait sur la priorité de ces droits par rapport à l'alliance avec la Savoie.

²⁹⁵ On en vint à un prononcé. *Chron. frib.* 1453. Ital Rédling, ainsi que des arbitres de Soleure et de Bienne, se déclarèrent contre; mais en vain. La volonté publique décida. *D'Alt.*

²⁹⁶ Expédition en Bresse, 1452 (ci-dessus n. 40); contre le dauphin, 1454 (n. 20).

²⁹⁷ Ils répondirent qu'ils l'avaient fait dans son intérêt et dans le leur. *Chron. frib.*, 1453.

souvent la cour de Savoie. Louis osa d'autant moins se plaindre gravement à ce sujet qu'il dut payer aux Bernois quinze cents florins pour avoir gagné en sa faveur la ville de Fribourg par ruse²⁹⁸, au mépris d'une convention²⁹⁹.

Le nouvel équilibre valut à la ville la considération dont elle avait été long-temps privée; on y vit renaître l'ordre et la prospérité. Lorsque Guillaume d'Avenches et Antoine Saliceti provoquèrent contre elle les jugemens et les foudres de l'Eglise³⁰⁰, et qu'elle en vint même à une guerre ouverte avec Saliceti³⁰¹, le duc n'osa plus, comme autrefois, prêter son appui aux ennemis de cette cité. Comme elle ne craignit pas de surprendre Saliceti dans la petite ville lausannoise d'Avenches, le duc, en sa qualité de protecteur, obtint seulement que celui-ci fût libéré de la prison dure³⁰², sous serment de bannissement. Saliceti ayant violé sa parole, on lui trancha aussitôt la tête (1460).

²⁹⁸ *Ch. du traité fait à Morat, 1452.* Médiateurs : l'évêque George de Saluces, le comte Jean de Neuchâtel, le chevalier bâlois de Flachslanden, le bourgmestre Schwarzmourer de Zurich, Hunwyl, avoyer de Lucerne, et Ital Réding. Chef des Savoisiens : le comte Jacques de Valperge, chancelier; et des Bernois : Bubenbergh. La manière est gracieuse, on annule les offenses, mais on ne les nomme pas. Dans les guerres de l'Autriche contre la Savoie ou Fribourg, Berne reste neutre, mais n'accorde pas le passage (ce qui probablement n'eût pas eu lieu même sans le traité). Les 15,000 flor. à cause de l'ancienne amitié et par certaines raisons. *Acceptation par les Fribourgeois, 1453*; la convention ne leur agréa pas entièrement; mais ils ne veulent en aucune façon causer des zizanies.

²⁹⁹ Aucune des parties ne devait agir d'une manière décisive sans l'autre. *Tschudi II, 559.*

³⁰⁰ *Chron. frib., 1454.* Leur querelle concernait probablement la restitution des biens, en partie grevés de dettes, et les indemnités; les sermens, prétexte pour s'adresser à l'évêque.

³⁰¹ *Ibid.*

³⁰² Au fond de la tour rouge.

La ville effectua sur le territoire de la république le rachat souvent tenté de tous les droits féodaux reconnus et litigieux³⁰³ des comtes de Thierstein³⁰⁴, anciens seigneurs de ces contrées comme les comtes de Neuchâtel et de Gruyère, elle les rectifia³⁰⁵ et les inféoda à son tour³⁰⁶. Les troubles si souvent renouvelés avaient fait voir à quel point les vassaux de princes étrangers³⁰⁷ étaient dangereux pour la république.

Le seigneur de Menthon ayant refusé de payer une dette, ni la crainte de la Savoie ni la forte position de son châtel de Saint-Denys ne purent empêcher qu'on lui saisit ce manoir et Vuippens³⁰⁸ jusqu'à ce qu'il se soumit au droit³⁰⁹.

Dans la ville, la tour du château de Zæringue, monument de souveraineté territoriale³¹⁰, fut rasée³¹¹.

Lorsque l'opinion républicaine devint dominante à Fribourg, les Bernois rendirent spontanément à cette ville sa part de souveraineté qu'ils avaient conquise à

³⁰³ Peut-être devait-on encore en découvrir d'autres.

³⁰⁴ *Ch.* 44 mai 1456. Jean, frère de Bernard, oncle de Frédéric, traita avec la ville.

³⁰⁵ Bonzewyl fut affranchi, et devint propriété de l'abbaye des religieux en Maigreauge.

³⁰⁶ Le bailliage de Wenglischwyl, près Tavel, fut inféodé aux religieux d'Interlachen pour 1 flor. du Rhin et un quart par an.

³⁰⁷ Thierstein avait des vassaux dans la maison des Praroman (*Ch.* 1434) et des Endlisperg (1434, 15 févr.)

³⁰⁸ Ces seigneuries, en grande partie allodiales, provenaient originellement, par des mariages, des familles dont elles portaient le nom, et elles y rentraient.

³⁰⁹ *Chron. frib.*, 1460.

³¹⁰ La souveraineté de protection en avait pris la place.

³¹¹ *Ibid.*, 1463.

Güminen et à Grasbourg³¹², acte de sagesse qui aurait dû servir à jamais d'exemple aux Confédérés réconciliés³¹³. Ensuite³¹⁴ ils convinrent, conformément aux principes d'ordre et de sûreté, que Berne resterait seul maître du défilé de Güminen, cette porte de Berne, mais céderait en revanche à Fribourg les villages situés au-delà de la Singine³¹⁵, et qui lui avaient appartenu, à cause de leur dépendance de Laupen; qu'enfin les deux villes gouverneraient alternativement, par le ministère d'un bailli, la contrée pastorale voisine de l'ancien Grasbourg. La souveraineté du pays eut des limites fixes³¹⁶; les propriétés particulières des seigneurs³¹⁷, des bourgeois et des campagnards³¹⁸ demeurèrent inviolables, comme cela doit être. Chacun payait le pontonage dans les lieux où il fallait entretenir un

³¹² Au renouvellement de la combourgeoisie.

³¹³ On a prêché souvent et avec énergie la restitution de la co-souveraineté de Bade, qui a été enlevée aux vieux cantons catholiques; mais on ne sentait pas l'importance de renouveler l'ancien esprit fédéral; aussi chaque canton se battit-il encore une fois pour son compte, et avec l'espèce de succès facile à prévoir. = Nouvelle preuve que l'édifice était pourri dans ses fondemens. Des républicains sans liberté, sans esprit public! D. L. H.

³¹⁴ *Rapport (accommodement) des deux villes, 1467.*

³¹⁵ Et donnerait en sus 300 florins du Rhin.

³¹⁶ Une borne éternelle. *Ch.*

³¹⁷ Les de Vuippens et leurs héritiers continuèrent de résider au château de Güminen jusqu'en 1501.

³¹⁸ Pâturages communs et droit de pacage indivis entre les habitans de Laupen et ceux de Besingue et de Noflen; cens, dîmes. La sécurité est indispensable à la civilisation et au bonheur, mais est-elle possible quand la théorie triomphe du droit fondé sur des chartes? = Lorsque les chartes sont absurdes ou ne conviennent plus aux temps, il faut bien modifier ce qui en est l'objet, et lorsque cette modification s'opère d'ailleurs dans des vues sages, il y a sagesse. Il faudrait admettre sans cela que le genre humain peut être à jamais asservi par les conquêtes et par la barbarie, qui ne marchent jamais sans chartes. La première charte, issue d'un tel principe, serait immuable. D. L. H.

pont³¹⁹; afin de vivifier le commerce, la sûreté des marchandises qui passaient d'Allemagne à Lyon fut stipulée par un traité que Fribourg négocia entre Berne et la Savoie³²⁰.

A Neuchâtel, cette branche de la famille de Fürstenberg qui avait acquis par des mariages Aurach³²¹, Fribourg en Brisgau³²² et soixante ans auparavant le comté de Neuchâtel³²³, s'éteignit dans la personne du sage et bienveillant comte Jean. Peu d'années avant sa mort, il reconnut dans la grande salle du château de Grandson, la suzeraineté de la maison d'Orange³²⁴; il inféoda lui-même aux descendants illégitimes des comtes primitifs de Neuchâtel leur héritage³²⁵, et à la maison d'Arberg une partie du Valangin³²⁶. La loi bourguignonne régissait le pays³²⁷; le droit municipal de

³¹⁹ Sur la Sarine et la Singine; ceux qui les traversaient à gué, quand les eaux étaient basses, n'en payaient pas moins le pontonage.

³²⁰ Ch. 1467, 12 octobre. La cour avait arrêté des négociations qui se rendaient à la foire de Lyon (ci-dessus n. 135 et suiv.). Il était interdit à ces marchands d'amener des marchandises italiennes ou lombardes. L'évêque de Genève fut aussi compris dans le traité.

³²¹ Au temps d'Ego, dont la seconde femme était la sœur du dernier duc de Zæringen.

³²² T. II, 6 et 7. La Ch. pour Bèbenhausen, 1228 (*Crusius Chron. Souabe*, 1, 741, édit. de Moser.), fait voir qu'Ego, fils de la duchesse de Zæringen, fut le premier qui joignit à ses titres le nom de Fribourg.

³²³ T. IV, 2. Conrad paraît avoir été le fils de cet Ego qui perdit Fribourg par sa faute (t. III, 183); les tableaux généalogiques dans *Crusius* (I, 729) et *Hubner* (*Tabl. général.*, 266 et 58) sont fautifs; en *Souabe*, on oublia cette branche transplantée.

³²⁴ 1453 *Dunod*.

³²⁵ A cette époque (1433), Jean II fit l'acquisition de la seigneurie de Gorgier que Pierre de Savoie avait donnée vers 1261 aux sires d'Estavayer. *Dunod*; J.-G. Füsslin, *Géogr.* III.

³²⁶ *Hommage du comte Jean à Jean de Neuchâtel*, dans le cimetière de l'église collégiale, 1450. *Schöpfli*, *Hist. Zæring. Bad.* VI.

³²⁷ Le comte Jean renvoya les habitants de Gorgier à cette loi. *Dunod*.

Besançon servait de type à celui de Neuchâtel³²⁸. La constitution rappelait les anciens temps où les barons vivaient en pères de famille avec leurs métayers réunis dans la proximité de leur tour. Il avait été stipulé que Neuchâtel paierait une contribution lorsque le comte serait fait chevalier³²⁹, lorsque sa fille se {marierait, lorsqu'il ferait le voyage d'outre-mer³³⁰, ou serait fait prisonnier, ou achèterait une seigneurie³³¹. Un prononcé des Bernois allégea cette obligation en déterminant³³² que le pays ne contribuerait que pour une seule fille, pour un seul achat, pour la captivité à la suite d'une guerre du pays même³³³, mais non pour la chevalerie des fils ni pour les pèlerinages. Du reste, soit droit ou coutume, les pêcheurs transportaient gratuitement sur le lac le comte et sa famille, ils le pourvoyaient avant toutes autres personnes de viande et de poisson au prix du marché; les artisans travaillaient pour son usage avant tout, et les messagers³³⁴ couraient aussi pour lui en premier lieu; la ville lui entretenait un garde de nuit; les boulangers lui payaient un fenning pour chaque mesure de blé; quiconque se mariait lui offrait un demi-quartaut de vin d'honneur; en automne les messieurs³³⁵ lui fournissaient des raisins et

³²⁸ Il se réfère à ce droit, lorsque les chartes des Neuchâtelois furent brûlées. *Id.*

³²⁹ On donnait à cette occasion de grands festins et des présents d'honneur.

³³⁰ En Terre sainte; « *passagium facere.* »

³³¹ *Ch. des investigations*, 1453.

³³² *Ch.*, 1454. *Ibid.*

³³³ Que de fois ils servirent pour une solde ou par confraternité d'armes!

³³⁴ Les messagers tenaient encore lieu de postes.

³³⁵ Il paraît qu'ils étaient en même temps gardiens des vignes.

des noix, et chaque propriétaire, un baquet de moult; le jour de Noël les vingt-quatre bourgeois, les boulangers et les meuniers lui faisaient don d'un pain fait d'une mesure de farine, et d'un pot de vin; la chasse aux oiseaux et au gibier, les cours d'eau, les appels, les vignes laissées en friche pendant trois ans³³⁶, les maisons laissées pendant le même temps sans toiture et les biens des bâtards morts sans enfans, lui appartenaient. La ville de Berne prononçait comme arbitre sur tous ces cas³³⁷: ainsi se conservaient les anciens usages encore utiles³³⁸, et rien de ce que le temps avait effacé³³⁹ ne troublait la bonne harmonie en donnant lieu à des abus³⁴⁰.

³³⁶ On voulut empêcher par là de laisser des terres en friche.

³³⁷ T. IV, 4.

³³⁸ Le comte, de son côté, devait donner aux bateliers du pain et du vin; un terme de cinq ans fut accordé pour rebâtir une maison brûlée; les bourgeois pouvaient chasser aux oiseaux sans filet. Que ceux-là dédaignent ces détails économiques des anciens princes, qui n'attachent de l'importance qu'aux guerres et aux ruses politiques.

³³⁹ *Sentence des Bernois* lorsque les Neuchâtelois trouvèrent auprès de l'évêque de Lausanne une charte de leur droit municipal de 1214; en 1454, t. I, 385.

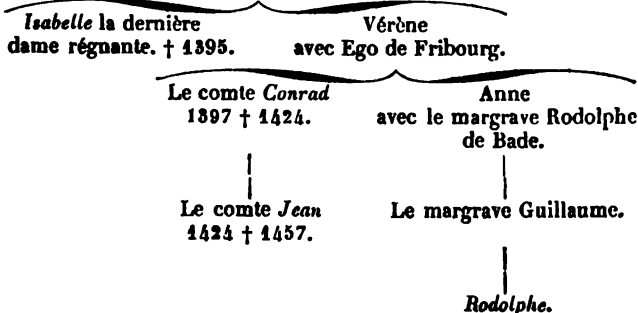
³⁴⁰ Comme on abusa en 1797 de nos renseignemens sur l'ancienne constitution du Pays-de-Vaud quand on voulut préparer la révolution; par là cet heureux pays a été plongé dans la plus affreuse misère. = Allusion principalement à l'*Essai sur la constitution du Pays-de-Vaud*, par *Fréd. Cés. La Harpe*. Paris, 1796, 2 vol. in-8°, où l'autorité de Maller est invoquée plus d'une fois. C. M. = Je conviens que nous vous avons fait payer un peu cher le plaisir que vous aviez eu, il y a trente ans, de lever un coin du voile qui couvrait les œuvres de messieurs vos collègues patriociens. Mais pourquoi citer ces chartes tombées en désuétude? Vous vous fâchez de ce qu'on a voulu commuer la dime, les cens, les pacages etc. sacrés, selon vous, parce que des chartes les établissaient; et vous regarderiez comme moins importantes ces chartes sur lesquelles reposent les droits des princes et des peuples! Vous nous avez rendu le grand service

Le comte mourant envoya son testament à l'official de Besançon ³⁴¹, et nomma pour son héritier Rodolphe, fils du margrave Guillaume de Bade, en considération de sa grand'mère, tante paternelle de Jean et nièce de la dernière comtesse de la maison primitive de Neuchâtel ³⁴². Le prince allemand, héritier de sa sagesse comme de ses États, ne tarda pas à se présenter. Il plut aux Neuchâtelois et se rendit sur-le-champ dans les villes suisses alliées, afin de gagner leur amitié personnelle dans les affaires et par des festins ³⁴³. Car la comtesse douairière Marie réclamait l'usufruit de tout l'héritage et la propriété de tous les bijoux, les meubles et les capitaux; le prince d'Orange refusait d'ailleurs l'investiture. Toutefois Marie ne voulait pas, à proprement parler, faire casser le testament ³⁴⁴; bientôt

de publier ces documens que nos maîtres nous auraient éternellement cédés. Nos descendans vous en remercieront, quoique vous ayez encouru l'inimitié des anciens gouvernemens : vous avez dit la vérité. D. L. H.

³⁴⁴ Ce document pouvait n'être pas en sûreté dans les mains de sa veuve, issue de la maison de Châlons.

³⁴² *Louis*, le dernier comte de l'ancienne maison.



³⁴³ *Haffner* : on dépensa 7 livres 14 schellings 4 fennings, lorsqu'il fut traité à Soleure en 1457.

³⁴⁴ Son frère lui offrit inutilement la régence.

des arbitres trouvèrent dans le riche héritage de quoi la contenter³⁴⁵. Le frère de la comtesse, le prince d'Orange, tâcha d'infirmer les principes du droit neuchâtelois³⁴⁶ par des distinctions³⁴⁷; quand il faisait descendre sa maison des anciens sénateurs de Rome³⁴⁸ ou même des dieux par Athanaric le Goth³⁴⁹, et, du côté maternel, d'un des trois Rois³⁵⁰, et qu'il étalait son illustre parenté, l'intention d'éblouir les yeux perçait dans ses discours. Comme les cours de justice bourguignonnes paraissaient peu désireuses d'agrandir sa maison déjà riche et puissante, mais qu'elles honoraient plutôt en Rodolphe l'ami des Bernois, le prince porta cette affaire devant le pape. Rodolphe résolut aussitôt d'aller en personne à Rome³⁵¹. Pie II renvoya à l'Empereur cette difficulté qui concernait un arrière-fief

³⁴⁵ Elle reçut Cerlier (voy. n. 64 et suiv.), 4714 francs sur le mobilier de Champlitte, seigneurie à laquelle on mettait un prix singulier, Rigny et Vercelz; elle avait déjà pris 50 marcs en argenterie. *Sentence* de 1458, dans les papiers de la maison de Châlons, à Dôle.

³⁴⁶ T. IV, p. 2, n. 3. Il dit que c'était là le droit commun en Bourgogne, reconnu depuis 1397 par les investitures de Châlons.

³⁴⁷ Il prétendit que l'expression de l'hommage de Louis en 1357 « ad usus et consuetudinem Burgundiæ » se rapportait non au droit de succession, mais à la forme de l'hommage. *Dédaction pour Orange*, 1458.

³⁴⁸ Cela n'est pas entièrement inexact; toutefois il ne peut pas être question des sénateurs de l'ancienne Rome; mais il est possible qu'un des aïeux du premier archi-comte de la Haute-Bourgogne ait été sénateur à Rome au x^e siècle.

³⁴⁹ Peut-être quelques-uns faisaient-ils venir la maison de Châlons, non pas comme nous de la frontière d'Italie, mais d'une province de la France méridionale, autrefois soumise aux Visigoths.

³⁵⁰ Je ne vois aucun moyen d'expliquer la fable qui fait descendre la maison Baux du roi Balthazar, à moins qu'elle ne se trouve dans quelque ressemblance imparfaite des noms.

³⁵¹ *Haffner* 1458. Soleure (et sans doute Berne) promet de veiller fidèlement sur son pays pendant son absence.

bourguignon³⁵². L'Empereur en chargea diverses cours de justice³⁵³ qui ne la vidèrent jamais; le margrave transmet Neuchâtel à sa famille³⁵⁴.

Son oncle³⁵⁵, plein de prudence, l'avait mis de bonne heure en relation de combourgeoisie avec Berne; le neveu promit par serment pour son territoire entier³⁵⁶ secours dans tous les dangers³⁵⁷, liberté du commerce³⁵⁸, égalité de droits³⁵⁹ et soumission à l'arbitrage³⁶⁰. Il renouvela des traités semblables³⁶¹ avec Soleure³⁶² et Morat³⁶³. Dans la guerre avec l'Autriche qui suivit bientôt, on ne requit pas indiscrètement ses troupes³⁶⁴: on le pria seulement d'entretenir les

³⁵² 1462, *Danod; Schöpflin*.

³⁵³ *Dôle*; 1533, le conseil souverain de Malines.

³⁵⁴ La branche masculine finit son avec fils; mais la famille de sa petite-fille régna jusqu'en 1707.

* L'histoire de cette succession est importante; elle a été parfaitement éclaircie dans un ouvrage historique des plus précieux, les *Mémoires sur le Comté de Neuchâtel en Suisse*, par le chancelier de Montmollin, restés en manuscrit près d'un siècle et demi. et imprimés seulement en 1831, grâce aux soins éclairés de MM. Petitpierre et Prince. Ils forment 2 vol. in-8°. Nous donnons dans l'*Appendice* sous la lettre E. les pages relatives à la succession du comte Jean. C. M.

³⁵⁵ « Le noble et excellent comte Jehan, notre très-cher seigneur et oncle » (non pas beau-frère, comme d'autres l'ont cru).

³⁵⁶ Depuis le bois de Vauxmarcus jusqu'à l'église de Verrières.

³⁵⁷ S'il était requis.

³⁵⁸ Le sel et le vin sont spécialement désignés.

³⁵⁹ Walperschwyl était le lieu où devait se rendre la justice; ce sont des dispositions ordinaires.

³⁶⁰ « Puisqu'il est ainsi. » *Lettre de bourgeois* 1458, vendredi après Pâques, dans *Leibnitz. Cod. juris gent.*, Mantissa II, 115.

³⁶¹ *Leibnitz* donne le traité avec Fribourg sous l'an 1465; de même *Georgisch* II, 1229; mais il est de 1495, comme le prouve la signature.

³⁶² *Lettre de bourgeois*, 1458; Saint George, *ibid.* 119.

³⁶³ Cité dans la *Ch. n.* 360.

³⁶⁴ Lui, le fils du margrave Guillaume!

dispositions amicales du duc de Bourgogne ³⁶⁵; toutefois, des secours furent demandés à son vassal dans le Valangin, non formellement par la ville de Berne, mais confidentiellement par Adrien de Bubenbergh, son gendre ³⁶⁶. Les Bernois l'empêchèrent d'augmenter les péages de manière à gêner le transit ³⁶⁷.

Le Valais, dont les passages ouvrent la Suisse et la France aux attaques ou au commerce de l'Italie, renouvela son alliance avec Berne ³⁶⁸. Guillaume de Rarogne, évêque de Sion, s'efforça entre autres par ce moyen de cicatrizer les blessures faites pendant la guerre de sa maison. Il restaura aussi la demeure des évêques ³⁶⁹ et donna son consentement à une constitution plus conforme aux dispositions des esprits qu'aux coutumes ou aux prétentions de l'évêché ³⁷⁰. Cette condescendance à laquelle on contraignit l'humeur pacifique de sa vieillesse fatiguée fut neutralisée par le courage de son successeur et par le chapitre. Celui-ci adressa des plaintes au pape, protecteur généralement reconnu même des intérêts temporels de l'Église. L'évêque s'étant rendu personnellement à Rome pour excuser par la nécessité un acte illégal ³⁷¹, mourut en

³⁶⁵ Lettre, 20 mars 1468. Stettler.

³⁶⁶ Stettler, d'après sa lettre. I, 495.

³⁶⁷ Lettre de 1466 (*Ibid.* 186), sur la plainte de marchands lombards, dont beaucoup étaient établis en Allemagne ou se rendaient des foires d'Allemagne à celle de Lyon en passant près du péage de la Thielle, par Neuchâtel et le Val de Travers.

³⁶⁸ 1446, le 30 août. L'évêque, le chapitre et le pays. Tiré de la *Chronique de Pierre Branchen*, chanoine de Sion.

³⁶⁹ Türibelen et Majorie, *Stumpf*, 622, a.

³⁷⁰ A Narres, 1446, 28 janvier.

³⁷¹ Il paraît qu'il avait agi sans s'être concerté avec le chapitre.

route comme il revenait ³⁷². Le doyen du chapitre, Henri Asperling de Rarogne ³⁷³, ne voulut accepter la mitre que lorsque, cinq ans après, trois cents délégués du peuple déclarèrent ³⁷⁴ que les ecclésiastiques ne subiraient plus l'autorité des laïques ³⁷⁵, et le reconnurent lui-même comme comte du Valais, à l'égal de tous les évêques depuis sept cents ans ³⁷⁶. Si l'évêque est bon et sage, la dignité de comte lui facilite l'exercice de son autorité sur une population difficile à soumettre; sans ces vertus son titre est inutile et inoffensif. Asperling mourut bientôt ³⁷⁷; suivant l'ancienne forme des élections ³⁷⁸, on désigna dans les deux langues ³⁷⁹, à l'assemblée nombreuse du peuple ³⁸⁰, Walther de Supersax ³⁸¹ en qualité d'évêque et de comte. Grâce à ses villages puissans comme des villes ³⁸², à la bonne ad-

³⁷² 1450. *Simler, Vallesia*, pag. 150. Elzev.

³⁷³ Du dizain de ce nom; ci après t. VII, chap. VII.

³⁷⁴ *Ch.* Deux causes agitaient le pays : l'évêque devait ratifier le traité avec Milan, dont il sera question ci-après, et la cour de Rome voulait imposer au Valais Guillaume d'Estaing, un étranger. *Ch.* 1454; *Leu*, art. Sion.

³⁷⁵ Ils refusaient de se soumettre à l'exécution séculière (n. 374), disposition ordinaire dans les démocraties.

³⁷⁶ Depuis Charlemagne et l'évêque Théodule. On lut publiquement cette légende et la confirmation de Charles IV. *Ch.* n. 374.

³⁷⁷ 1457.

³⁷⁸ « Via Spiritus Sancti » (*Ch.* 374) signifie que l'élection fut faite par le chapitre.

³⁷⁹ Française et allemande.

³⁸⁰ Composée de plus de mille personnes; à la précédente installation le nombre était double.

³⁸¹ « A Supersaxo — uff der Fluo. »

³⁸² En 1465 et en 1469, 2400 personnes moururent à Brigue et à Narres, sans que ces villages en fussent dépeuplés. *Simler*, l. c. 48.

ministration ³⁸³, à son alliance pacifique avec Berne, avec la Savoie ³⁸⁴ et Milan, le Valais prospérait. Francesco Sforza, à qui une réunion rare de grandes qualités valut et conserva le duché de Milan, conclut avec le Valais pour le terme de vingt-cinq ans une capitulation, type éternel pour ce pays et ses voisins ³⁸⁵; elle portait qu'aucune des parties ne ferait tort à l'autre, ne donnerait passage à ses ennemis, n'entraverait le commerce en haussant les péages, ni la justice en souffrant les pratiques de l'avocasserie ³⁸⁶, mais qu'en cas de besoin le duc pourrait enrôler en Valais des volontaires ³⁸⁷.

Les peuplades pastorales, berceau de la ligne suisse, vivaient paisibles au milieu de leurs Confédérés, et, chose rare alors ! aussi indépendantes de l'autorité ecclésiastique que l'exigeait le bien général et le droit. Comme l'olivier ne croit pas sur leurs collines, elles se nourrissaient pendant le carême de beurre et de laitage, sans attendre que le pape autorisât ce qu'il ne pouvait empêcher ³⁸⁸ et ce que d'autres payaient à prix d'argent ³⁸⁹. En Suisse l'ecclésiastique qui oubliait ses

³⁸³ *Articles de Louèche*, 21 janvier 1458, dans *Brancken*; on y trouve diverses dispositions concernant l'administration forestière : « Nemus bagnatum (forêt bornée) super villam; terebinthi vulgariter larses (larix); opus universarii burgessii (caisse communale); procuratores villæ et custodes. »

³⁸⁴ Ch. n. 369.

³⁸⁵ Les renouvellemens étaient utiles soit pour l'impression qu'ils produisaient, soit à cause des péages. Il était impossible que le tarif des péages de 1454 subsistât à toujours.

³⁸⁶ « Strepitus judicii, cavillationes, exceptiones. »

³⁸⁷ Ch. 1454.

³⁸⁸ Bref du pape Calixte III, 6 kal. jul. 1456, dans *Tschudi* II, 582 et suiv.

³⁸⁹ Peu, il est vrai; on a presque toujours exagéré les sommes envoyées

devoirs relevait de la justice civile. Les anciens propriétaires de domaines et les princes avaient par prudence laissé à des couvens considérables la nomination des curés des églises fondées par eux³⁹⁰; ce soin et les ressources de ces églises que les couvens s'étaient appropriées injustement³⁹¹ furent abandonnés même à des étrangers³⁹² : la propriété, ne fût-elle justifiée que par la prescription, doit être sacrée; sans cela, pas d'ordre dans la société, pas de progrès dans la civilisation, pas de bonheur tranquille. Les Unterwaldiens s'empressèrent de profiter des bonnes dispositions d'un abbé d'Engelberg³⁹³, qui sut prévoir les besoins de

à Rome. Il en coûta 7 florins à la ville de Soleure. *Haffner* II, 153; autant à Schaffhouse et à Appenzell en 1455 et 59. *J. J. Hottinger*, *H. E.* II, 487. Il fut constamment interdit aux Schaffhousois de manger des fromages les jours de fête. *Ch.*

³⁹⁰ Droit de patronage.

³⁹¹ Ce sont là les incorporations dont *Hemmerlin* se plaint avec raison; par là on enlevait à un district le produit des fondations faites en faveur de son église. Les papes justifiaient cette mesure; mais l'économie politique met une telle opération dans la même classe que les sécularisations qui furent si nuisibles.

³⁹² Les réformés aussi agirent dans la suite de la même manière à l'égard des couvens catholiques étrangers; le droit fondé sur les documens avait la garantie d'un respect dont la philosophie de nos jours a triomphé. La jouissance de ceux qui s'enrichissent maintenant est exposée avec justice aux mêmes chances. — Il est fâcheux, sans doute, qu'on ait été aussi loin, et certes, la philosophie n'a point failli. Il a bien fallu faire ce que les anciennes lois avaient omis, réparer les maux provenus de leur incurie. Les deux tiers au moins des biens de la terre étaient entre les mains des prêtres ou des nobles, qui avaient abusé de leur pouvoir pour faire sanctionner par des actes ces abus dont la société souffrait depuis long-temps. Tous deux étaient coalisés pour empêcher les gouvernemens d'y porter remède d'une manière régulière; ainsi la faute est à ceux dont l'entêtement et les manières coupables ont rendu la révolution nécessaire. *D. L. H.*

³⁹³ Comme les habitans de Buochs profitèrent de la bonne volonté

ses successeurs³⁹⁴ ; ils suivirent l'exemple déjà donné³⁹⁵ et rachetèrent leur indépendance³⁹⁶. Dès-lors les communes élurent leurs magistrats ; nul étranger ne reçut plus les dons de leur piété³⁹⁷. Ils laissèrent la surveillance spirituelle aux personnes auxquelles la hiérarchie la confiait³⁹⁸ : cette institution, qui maintenait dans toute la chrétienté l'uniformité des pratiques religieuses, subsista aussi long-temps que les connaissances et la sagesse des chefs de l'Église ne restèrent pas au-dessous de l'esprit du siècle.

de l'abbé Jean Am-Buel, leur combourgeois ; 1454, *Buesinger et Zelger, Hist. d'Unterwalden*, II, 98.

³⁹⁴ Le mauvais état des affaires d'Engelberg résulte de la nécessité où l'on fut de céder à Effinger, de Zurich, Seldenburen, domicile du fondateur, Wetschwyl et Stallikon, riches villages, parce qu'on avait besoin de quarante florins ; 1466. *H. H. Hottinger, Speculum*, 165 ; *J. J. Hottinger, H. E.* II, 450 ; *Rhan*, 373.

³⁹⁵ La convention de Buochs de 1454 fut suivie de celle de Stanz, 1462 ; de Kerns, 1464 ; de Wolfenschiessen, 1464 ; et de Lungern, d'une date inconnue. *Buesinger et Zelger*.

³⁹⁶ Outre les autorités citées, *Ch.* du prévot et du chapitre de Lécodégar à Lucerne pour leurs droits à Unterwalden, estimés à 500 livres, de 12 plapparts chacune ; 1457, jeudi après Saint Gall. *Tschudi* II, 583 et suiv. *Rachat* de Zoug, d'Egeri et des montagnards d'Einsidlen pour 3,000 florins du Rhin ; 1466. *Zurlauben, ch.* Les historiens de la Suisse moderne seront dispensés de rapporter ces sortes de rachats et les quittances. Nos pères, dans leur simplicité, n'estimaient pas leur appartenir ce qu'ils n'avaient pas payé. = Est-ce bien un historien qui parle ? D. L. II.

³⁹⁷ Dans quelques conventions, le couvent abandonna aussi la dîme ; dans d'autres elle fut réservée. Les offrandes demeurèrent partout aux officiers. La dîme est un impôt plus approprié que tout autre à l'entretien d'institutions d'utilité publique, et qui n'est certainement jamais onéreuse ; les législateurs de l'Helvétie régénérée l'ont sagement abolie dans le temps où ils augmentaient les dépenses. = Si vous saviez calculer, vous sauriez qu'elle équivalait au quart du revenu. D. L. II.

³⁹⁸ A l'abbé, à l'évêque. On rencontre partout cette réserve.

Les anciens Suisses, comme les anciens Grecs³⁹⁹ et les Romains⁴⁰⁰, alliaient à une haute intelligence des affaires une singulière religiosité. Ils ne se laissèrent pas enlever la surveillance des choses temporelles⁴⁰¹. Devant le Dieu que la nature, les consolations de leur foi et l'esprit d'un perfectionnement progressif leur révélaient sous un triple aspect, et devant les monumens de ceux dont la vertu avait dû obtenir sa faveur, ils s'agenouillaient en prière, et vénéraient aussi chez les vivans, chez Nicolas de Flue, membre du conseil d'Obwalden, une éminente piété. Comme un violent incendie dévorait Sarnen, le chef-lieu, des députés allèrent implorer en hâte l'intercession de ce juste⁴⁰²; il se rendit sur la montagne et invoqua son Dieu pour son peuple. A l'heure même la flamme furieuse s'apaisa⁴⁰³.

Gérold, de la famille des barons de Sax, abbé d'Einsidlen, homme attaché à la pompe et à la grandeur, mais encore plus à son monastère en décadence, non content de l'absolution perpétuelle dont Pie II avait favorisé cette sainte maison⁴⁰⁴, se rendit en personne

³⁹⁹ *Actes des Apôtres*, XVII, 22 : « Je remarque qu'en toutes choses vous êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès. »

⁴⁰⁰ Polybe, Tite-Live.

⁴⁰¹ Unterwalden, l'avouerie d'Engelberg, 1465. *Bussinger et Zeltger*, II, 79.

⁴⁰² Il est dit qu'il habitait dans les montagnes derrière Saxelen; il s'y était retiré en 1466; l'événement ici raconté est de 1468.

⁴⁰³ Lorsque Dieu veut produire un effet moral, il ne suspend pas les lois de la nature; son secret est dans la coïncidence des circonstances. Nous verrons que le salut de la Suisse a reposé sur la vénération pour cet excellent homme.

⁴⁰⁴ *Ck.* Rome, 1^{er} février 1463, citée par *Albert de Bonstetten*, dans *Gesta Monasterii B. M. V. loci Heremitar.*

en Italie ⁴⁰⁵, plut à ce pape et en obtint plus que ses prédécesseurs ⁴⁰⁶. Pie confirma les anciennes traditions ⁴⁰⁷ sur la consécration divine de la chapelle principale où une antique image miraculeuse, comme à Lorette ou à Altötting, commandait la confiance ⁴⁰⁸. Un lieu où pendant des siècles des millions de mortels trouvèrent la paix a reçu la consécration divine. Dans la suite la chapelle merveilleuse a été violée ⁴⁰⁹, réduite en cendres ⁴¹⁰, mais l'enthousiasme s'inspirait encore dans cet asile comme sur les ruines de Jérusalem ⁴¹¹. Les Schwyzois, avoués de l'abbaye, décrétèrent la reconstruction des édifices brûlés; mais ils prétendirent exercer sur le temporel une surveillance trop exacte au gré de l'abbé, mauvais administrateur. Gérold préféra l'abdication à une principauté limitée. Il vécut

⁴⁰⁵ Avec cent chevaux. *J. J. Hottinger* : A. 1464.

⁴⁰⁶ *Ch.* 4 *Id.* Apr. 1464, à Petrolio. L'absolution n. 404 avait été obtenue, non pour des années, comme à l'ordinaire, mais à perpétuité. Celle-ci donnait l'autorisation d'accorder de plus grandes absolutions. Hottinger en mentionne une troisième, d'après laquelle les bulles en faveur d'Einsidlen n'ont pas besoin de l'agrément de l'évêque.

⁴⁰⁷ T. I, 279.

⁴⁰⁸ *Albert de Bonstetten* raconte les anciens miracles; l'auteur bien intentionné de la *Chronique d'Einsidlen*, II, 8-55, a entrepris avec beaucoup de zèle la défense de la tradition.

⁴⁰⁹ 1467. *Tschudi* est plus digne de foi sur cette matière que ceux qui se croient obligés de soutenir la conservation miraculeuse de la chapelle.

⁴¹⁰ A la chute de l'ancienne Suisse, des barbares du voisinage comèrent cet attentat, non une armée ennemie. = Einsidlen fut pillé en 1798 par les Français. Ce fut le Directoire helvétique qui rétablit le culte, nomma Oechsner curé, fit replacer les cloches, habilla les prêtres, etc. Nous avons vu que dans la guerre contre Zurich, ses ennemis (des autres cantons) avaient pillé de la manière la plus barbare vingt-cinq ou trente églises et couvens. Il faut avoir de la mémoire. D. L. H.

⁴¹¹ *Jérémie*, XLI, 5.

quatorze ans solitaire à St.-Gérolde d'une modique pension ⁴¹²; Notre-Dame-des-Ermites fut relevée de ses cendres par les Schwyzois ⁴¹³.

Vers ce temps le landammann Ital Réding le jeune fut assassiné par un étranger, dont on ignore le motif ⁴¹⁴. Peu auparavant, le meurtre commis par Jean Ulrich sur Werner Ab Iberg avait agité tout le pays de Schwyz. Iberg était d'une famille illustre des premiers Confédérés ⁴¹⁵, et Ulrich faisait remonter la sienne aux peuples venus du Nord dans ce pays ⁴¹⁶. Uri, Unterwalden, Lucerne, Zoug et Glaris tinrent une diète au sujet de cet homicide; la commune de Schwyz s'adjoignit les habitans de Küssnacht et d'Einsidlen, de la Marche et des métairies, auxquels l'unissait une alliance protectrice. Long-temps et inutilement on supplia les Ab Iberg d'abandonner leurs projets de vengeance; du côté de la famille Ulrich se présentaient, animés par la colère, des frères nombreux, hommes vigoureux, rudes, velus ⁴¹⁷, héroïques; des ressentimens réciproques menaçaient donc la paix du pays : de tout temps les Schwyzois se distinguèrent par leur caractère passionné. Blanchis par l'âge et commandant le respect, les chefs du peuple parlèrent avec sagesse; leur voix dompta les cœurs. Ulrich ne fut pas exécuté, mais banni. Il rompit son ban et son serment. Les vigoureux jeunes gens jugèrent indigne d'eux de protéger l'in-

⁴¹² 300 florins et ce que produisait la prévôté. *Tschudi*.

⁴¹³ D'une façon digne de Dieu et de Notre-Dame, et honorable pour la Confédération. *Tschudi*.

⁴¹⁴ *Tschudi*; en août 1486. L'auteur du crime était des environs de Feldkirch.

⁴¹⁵ T. II, 224.

⁴¹⁶ *Leu*.

⁴¹⁷ Une branche de la famille s'appelait les Velus.

subordination et le parjure : Ulrich fut décapité à Uznach⁴¹⁸.

Filippo-Maria-Anglo Visconti, duc de Milan⁴¹⁹, contre qui les Suisses avaient combattu près de Bellinzone malheureusement, mais non sans gloire⁴²⁰, et avec qui ils avaient fait une paix solide et avantageuse⁴²¹, comme en pareil cas avec la France⁴²², mourut dans la cent soixante-dixième année de la puissance des Visconti⁴²³, sans héritiers mâles ni légitimes, dans une guerre entreprise témérairement contre Venise⁴²⁴ et mal conduite⁴²⁵. Instruit par l'infortune dans les années difficiles de sa jeunesse, Philippe avait gouverné d'après des principes, avec présence d'esprit, maître de lui-même⁴²⁶; mais l'expérience fréquente de l'infidélité l'avait rendu

⁴¹⁸ Tschudi, A. 1464. Réding vivait encore.

⁴¹⁹ Né en 1392, duc de 1412 à 1447.

⁴²⁰ T. IV, 371-378.

⁴²¹ 1426. T. IV, 390.

⁴²² 1444 et 1515; la paix d'Ensisheim et l'alliance qui la suivit, ainsi que la paix perpétuelle de 1516 et les alliances de 1521 et 1777, furent les conséquences de l'estime acquise dans des défaites.

⁴²³ A dater de la victoire de l'archevêque Otton sur Napoléone della Torre, 1277.

⁴²⁴ « Desperatione quadam et tædio quiescendi. » *Petrus Candidus Decembrius in Vita. Murat. XX.*

⁴²⁵ « Negligentia et inscitia ducum. » *Id.*

⁴²⁶ Comme la plupart de ces princes italiens. Leur histoire, écrite en détail par des contemporains, offre une riche instruction (παιδεία) aux jeunes gens qui se destinent aux affaires d'état. Les caractères énergiques qui figurent dans l'histoire d'Italie au moyen-âge ne sont pas une mine moins riche pour l'étude du cœur humain que l'histoire ancienne. Mais il faut lire les historiens originaux; les imitations jusqu'à ce jour sont manquées. — L'admirable *Histoire des républiques italiennes du moyen-âge*, par M. Simonde de Sismondi, Paris, 16 vol. in-8°, est postérieure à Muller; faits et caractères, tout y est vivant comme dans les chroniqueurs du moyen-âge, à la fois énergiques, naïfs et pittoresques. C. M.

trop méfiant pour assurer convenablement à un successeur la survivance de son autorité. Ainsi tomba la puissance appelée milanaise, et qui était en réalité celle des Visconti. Des pensées de liberté, encore peu mûries ⁴²⁷, agitèrent la capitale. D'autres villes s'indignèrent à l'idée d'être sujettes de citoyens milanais. Le roi de Naples, institué héritier, n'avait pas des forces de terre suffisantes pour faire la guerre à une si grande distance, et il ne jouissait pas de l'amitié des Génois. Il manquait au duc d'Orléans, pour soutenir ses droits maternels ⁴²⁸, du courage, de l'argent et le secours des Français. Le duc Louis de Savoie était d'un caractère trop faible. Tout comme l'Empire germanique avait donné aux anciens Visconti un titre et non une puissance, dans cette occasion aussi l'intervention impériale s'en tint à des mots. Dans de précédens troubles survenus à Milan, les Vénitiens qui, à force de richesses et d'habileté, avaient renversé le grand Carrara ⁴²⁹, accaparé l'héritage des Scala, ensuite conquis et admirablement défendu Brescia et Bergamo, concurent l'ambition de gouverner la Lombardie.

Aussitôt les habitans d'Uri se levèrent et passèrent par le Saint-Gothard dans la Léventine ⁴³⁰. Quoiqu'ils ne fussent appuyés ni par les mercenaires des Visconti

⁴²⁷ Les diverses classes dans la ville étaient désunies, et celle-ci n'avait pas formé d'alliance avec d'autres cités sur un pied d'égalité; = cause principale de leur ruine. D. L. H.

⁴²⁸ Sa mère Valentine, sœur du dernier duc, était morte depuis longtemps.

⁴²⁹ Si l'on veut savoir pourquoi nous donnons ce surnom à ce prince infortuné, qu'on lise les Chroniques de Galéazzo et d'André Gattaro.

⁴³⁰ Tschudi II, 518. Les circonstances, l'occasion et les motifs fondés sur le droit sont inconnus. Ce fait eut lieu en 1447, année de la mort du duc.

qui gardaient Bellinzone, sans savoir pour qui, ni par Rusca, possesseur de Lugano grâce à la même maison ⁴³¹, ni par le jeune Santi, seigneur de la vallée de Palenza ⁴³², héritier incertain d'Annibal Bentivoglio, qui alors, d'un bras mal assuré, prenait possession d'une plus grande seigneurie ⁴³³, les habitans de la Léventine se réjouirent d'être à l'abri de la fureur des partis, et prêtèrent de nouveau à Uri le serment cher à leurs pères ⁴³⁴. Satisfaite, la communauté d'Uri ⁴³⁵ résolut de détourner sa vigoureuse population de toute participation aux guerres italiennes ⁴³⁶; son devoir était de défendre la patrie.

Par son courage et son intelligence, un simple paysan italien avait pris un tel essor, que la puissance d'un grand nombre de princes sembla dépendre de son amitié. Portées à un degré plus éminent, les mêmes qualités donnèrent à son fils tout l'héritage des Visconti ainsi que Milan, et placèrent sa maison au niveau des

⁴³¹ *Decembrius*.

⁴³² Les Visconti la donnèrent aux Pépoli, qui, chassés de Bologne, la vendirent probablement aux Bentivogli, ou la leur transmirent par mariage.

⁴³³ *Neri di Gino Capponi* (*Commentari. Muratori* XVIII) raconte cette singulière histoire encore mieux que Pugliola. Il n'est guère possible de prouver que Sante était déjà, en 1448, effectivement en possession de la vallée de Palenza.

⁴³⁴ T. IV, 391. Être Suisses et demeurer intacts était presque une seule et même chose. = Il fallait par une conduite pleine de justice, de sagesse et d'énergie, faire en sorte que cela durât. D. L. H.

⁴³⁵ *Schmidt* II, 106. On est tenté de croire que l'expédition dans la Léventine fut l'entreprise d'une troupe de volontaires (comme celle de Rysig. t. IV, 385). La résolution est du 11 septembre 1448.

⁴³⁶ Les Vénitiens aussi enrôlèrent des « pilularios » (mousquetaires?) allemands. *Simonetta*, l. XIII, précisément cette année-là.

maisons impériales et royales ⁴³⁷. Comme les princes oublient facilement que leur majesté n'a pas une autre origine, de pareils événemens arrivent de loin en loin, pour réveiller en eux la vigueur de l'âme sans laquelle leur autorité ne saurait se maintenir ⁴³⁸.

Le grand Jacques, surnom dû à sa stature ⁴³⁹, était né à Cotignuola en Romagne, de parens honorables et dans l'aisance, dont on découvrit ensuite, comme il arrive, les relations de parenté avec les Attendoli, famille noble de leur lieu natal ⁴⁴⁰. Le jeune homme à la taille haute et bien proportionnée, au teint brun, à la poitrine large, aux yeux pleins de feu, alliant la gravité des manières à la bonté du cœur ⁴⁴¹, dédaignait les travaux de la campagne, dont les fruits sont à la merci du guerrier ⁴⁴². Dans le voisinage brillait, comme restaurateur de la gloire militaire de l'Italie ⁴⁴³, le comte Albérich de Barbiano. Jacques parla à son frère cadet, l'audacieux Francesco ⁴⁴⁴; ils persuadèrent à deux de

⁴³⁷ Les mariages en sont la preuve.

⁴³⁸ L'ami du prince rappelle à celui-ci sa position et son devoir; l'homme qui étouffe en lui les sentimens de prince et l'accoutume à voir les choses comme un particulier, le rend étranger à l'état, et se comporte en ennemi.

⁴³⁹ Giacomazzo.

⁴⁴⁰ *Muratori*, préface de Crivelli.

⁴⁴¹ *Leodrisio Crivelli, de rebus Sfortia, bellicosissimi ducis* (Murat. Ser. XIX), l. II.

⁴⁴² On dit (non pas *Crivelli*) qu'enchanté de l'éclat d'une troupe de soldats qu'il vit passer, il lança sur un arbre la houe avec laquelle il travaillait, que celle-ci étant restée suspendue, il reconnut que la Providence l'appelait à une autre destinée.

⁴⁴³ Le plus grand général de l'Italie, à côté de lui, était alors John Agut, Anglais; Grégoire XI lui avait cédé Cotignuola. *Crivelli*. En 1386 ou 1387.

⁴⁴⁴ Beccatello, dans le dialecte de ce temps, signifie hardi. Il aimait

leurs aînés et à un cousin de se joindre avec eux à la horde de Saint-George (c'était le nom de la troupe du comte). Un jour plusieurs compagnons d'armes se disputèrent au sujet d'un butin. Jacques défendit contre eux son droit avec une formidable énergie que la présence du comte ne tempéra pas. Albérich dit : « C'est » là me faire violence ; tu es Sforza ; que Sforza soit » ton nom , à toi qu'il fais prévaloir la force⁴⁴⁵. » Il justifia ce nom par la conduite de toute sa vie. A la tête d'une armée dévouée sans réserve à sa personne , il tint en respect papes , rois , communes. Il dut cet ascendant non à la fureur , mais à l'usage bien entendu de ses heureuses qualités qu'il ne gâta point par la science de l'école , mais qu'il développa par la méditation de l'histoire et des maximes des sages⁴⁴⁶. Lorsque à l'âge de dix-huit ans son fils aîné Francesco , en qui il prévit le plus grand prince de l'Italie , prit congé de lui , le père ne l'entretint pas de la guerre , étude et occupation de leur vie , mais il lui recommanda d'avoir toujours devant les yeux le Maître tout-puissant des destinées , d'écouter les sages conseils , de captiver les peuples par la justice , de ne jamais souiller le lit d'un sujet⁴⁴⁷ , d'être bon envers ses gens , de n'en maltraiter aucun , et d'éloigner convenablement celui qu'il aurait frappé dans un mouvement de colère⁴⁴⁸. A l'âge de quarante-cinq

singulièrement ce frère , dont il donna le nom à son fils. *Decembrius , Vita Franc. Sf.*

⁴⁴⁵ *Crivelli*. Il porta le nom de Sforza long-temps avant l'avènement de la reine Jeanne.

⁴⁴⁶ « Omnimodam historiam et præclara sapientissimorum hominum dicta , materna lingua , didicisse. » *Crivelli*.

⁴⁴⁷ Francesco eut beaucoup d'enfans de sa femme et un grand nombre de bâtards. *Decembrius*.

⁴⁴⁸ *Crivelli*. En 1418.

ans⁴⁴⁹, lorsque Sforza, contre l'opinion générale (son heure était venue), traversa l'embouchure du Pescara pour secourir un guerrier en péril, il fit un mouvement violent, le sable mobile céda sous son cheval et au même moment le vent du sud refoula les flots de la mer dans le bassin du fleuve.

Dès ce moment l'énergie de Francesco unit entre eux et à sa personne les chefs, les troupes, les villes⁴⁵⁰. La reine de Naples, dont son père avait commandé les armées, lui confirma le nom de Sforza⁴⁵¹. Il vint à Milan pour la première fois l'année où Agnès Maina donna au dernier duc une fille illégitime, Bianca Maria⁴⁵², qui épousa dans la suite Francesco. Il surpassa même son père, par la rapidité, l'éclat et le succès de ses entreprises. Une fois il conquit en peu de jours les nombreuses villes⁴⁵³ de la Marche d'Ancône⁴⁵⁴. En trois jours il sauva aux Florentins la ville de Pise (1436).

⁴⁴⁹ 1424. Il paraît qu'il porta les armes dès l'âge de seize ans. = Voy. le récit détaillé de cette mort et des événemens qui suivirent, dans le t. VIII de l'histoire de M. de Sismondi, chap. LXIV. C. M.

⁴⁵⁰ A l'instant même où son père périt, il traversa le fleuve dans un tronc d'arbre creux qu'il dirigeait avec un bâton, et se rendit vers l'armée. *Crivelli*.

⁴⁵¹ Jusqu'alors le nom avait été personnel. Jeanne le donna à la maison, en souvenir de Jacques. *Id.*

⁴⁵² 1425. *Decembrius*.

⁴⁵³ Alors fut prise entre autres « centum oppidis insignis urbs Tuderum » (Todi). *Id.* 1433.

⁴⁵⁴ Il devint pour ce fait gonfalonier de l'Eglise. Le pape crut un jour prendre ses villes à meilleur compte et plus promptement. Filippo Visconti, dans un moment d'agitations intérieures, écrivit à Eugène IV et lui demanda conseil sur son salut. Le pape lui conseilla de céder plusieurs villes à l'Eglise. Le duc répondit : J'aime mieux, il est vrai, mon âme que mon corps, mais l'Etat a le pas sur l'un et sur l'autre. *Decembrius*.

Les armes milanaïses avaient enlevé aux Vénitiens presque toute la terre ferme, lorsqu'il arriva par des lieux sans chemins dans la ville de Vérone, le jour même où, à Milan, on en célébrait la conquête⁴⁵⁵. Comme le général milanais Nicolo Piccinini avait frappé de terreur toute la Toscane par son habileté militaire et par la supériorité de ses forces, Cosme, le père de la patrie, dont la sagesse inspirait une grande confiance à Francesco, obtint que celui-ci risquât une bataille pour défendre l'Italie entière⁴⁵⁶; il la gagna près de Soncino (1439). Filippo Visconti, victime d'une méfiance continuelle, ne se fiant plus en lui-même⁴⁵⁷, mourut dans la plus grande perplexité; chaque parti ambitionna le bras de Sforza; lui, comme eux tous, aspirait à la possession de Milan.

Il accepta d'abord avec plaisir les fonctions de général en chef du peuple milanais. Quiconque unit de grandes qualités à des qualités aimables n'a rien à craindre du peuple; il savait, lui, que la république était l'édifice artificiel et fragile de quelques nobles. Pavie se rendit; à force de persévérance il enleva aux Vénitiens Plaisance; pendant plusieurs mois il entretint son armée avec le butin; les cœurs de tout le peuple se prononcèrent pour lui, pleins de vénération: les grands de Milan reconnurent alors qu'il était plus redoutable pour leurs places que les Vénitiens mêmes. Leurs intentions lui furent révélées. Il provoqua un mouvement populaire qui les obligea de confier à sa main la bannière de la ville. Aussitôt il battit les Vénitiens

⁴⁵⁵ 1437. Il était alors au service de Venise.

⁴⁵⁶ « De universæ Italiæ imperio aut servitute. » *Decembrius*.

⁴⁵⁷ « Suspicionibus exagitatus, nec jam sibi ipsi satis fidens. »

sur le Pô et dans la grande et formidable bataille près de Caravaggio. Les négocians dont les intérêts constituent dans l'État une communauté distincte, recherchèrent la paix avec Venise, la mère du commerce. Mais le général victorieux les prévint auprès du Sénat. Dès ce jour il tourna ses armes contre ses ennemis personnels.

La guerre ayant éclaté entre lui et la ville de Milan, Franchino Rusca, seigneur de Lugano, et presque tous les riverains du lac Majeur se déclarèrent pour le général. Bellinzzone resta guelfe. Milan, résolu de tout oser, de tout souffrir⁴⁵⁸ pour la liberté et de chercher du secours où que ce fût⁴⁵⁹, fit alliance même avec Uri⁴⁶⁰. Charles Gonzague, fils du premier margrave de Mantoue, commandant de Milan, sentant l'importance d'une union immédiate avec ces vaillans hommes, engagea Piccinino l'ainé à une entreprise contre les Gibellins placés entre eux et Milan. Piccinino marcha par le Seprio vers les montagnes. Les habitans de Bellinzzone, ceux d'Uri et beaucoup de Confédérés marchèrent contre lui; ils prirent Castiglione⁴⁶¹, traversèrent la Trésa et remportèrent sur les troupes de Sforza une difficile victoire⁴⁶²; après quoi les riverains du lac

⁴⁵⁸ *Simonetta*, XV, A. 1448.

⁴⁵⁹ « Vel Turcarum regi vel dæmoni patriam potius dedituros. » *Id.*
XVI.

⁴⁶⁰ Il y a toute apparence que les Milanais renoncèrent à la Léventine à cette occasion.

⁴⁶¹ Dans le comté de Bellinzzone, selon *Tschudi* II, 528; ce n'est probablement pas ce que *Simonetta* (XVIII, A. 1440) appelle « Castellioneorum arx. »

⁴⁶² *Tschudi*, II, 529; mais son récit est par fragmens comme toutes les relations sur la part des Suisses dans cette guerre; nous avons cherché à les rectifier d'après *Simonetta*, en attendant qu'on trouve des renseignemens plus exacts. = *M. de Sismondi* n'éclaircit pas ce point obscur. C. M.

Majeur et les Bellinzonais d'un côté, de l'autre les habitants de Venise et du mont Brianzo satisfirent les Milanais par des déclarations favorables. Ce fut en vain. Car dès que François Sforza eut gagné et tranquilisé le pays de Parme, il ne laissa pas un instant de repos à l'ennemi, à qui chaque revers rendait redoutable dans sa ville même le parti de Sforza. Tandis qu'il s'emparait en personne de places plus importantes, il envoya sur le territoire de Lugano Rusca, demeuré fidèle, et l'habile général Robert di San Sévérino, à la tête de quatre mille hommes. Son impétuosité dispersa les hordes des paysans; leurs troupeaux furent enlevés; Lugano se soumit⁴⁶³. Robert ne se porta pas devant Bellinzone, où les forts pouvaient l'arrêter. Les habitants d'Uri assiégèrent cette ville⁴⁶⁴, parce qu'on leur avait refusé, à cause du mauvais succès, le prix de leur précédente action⁴⁶⁵. Les Milanais se hâtèrent de contenter cet ennemi, avant que Sforza pût le gagner; ils payèrent le secours d'Uri, en affranchissant de tout droit de péage les marchandises des habitants de la Léventine et de la vallée d'Urseren⁴⁶⁶. Par là ils conservèrent Bellinzone aussi long-temps que leur propre république.

Milan était en proie aux troubles et à la misère qui

⁴⁶³ *Simonetta*, XIX.

⁴⁶⁴ *Tschudi*, II. 535.

⁴⁶⁵ Probablement du passage de la Trésa : selon leur coutume, ce traité était renfermé dans des limites fixes, et on y avait sans doute stipulé une solde.

⁴⁶⁶ Ces vallées étaient coalisées avec Uri de toute ancienneté; mais l'extension à donner aux avantages autrefois particuliers à Uri fit naître une question semblable à celle qui s'agite maintenant entre Alger et l'Autriche, pour savoir jusqu'à quel point la paix de Ssistow protège depuis 1798 la navigation vénitienne.

en est la conséquence. Les fondateurs de la liberté, les nobles, avaient été renversés ou assassinés par l'envie et la défiance. La Savoie et Orléans, qui attendaient tout du désespoir, attisaient le feu et poussaient aux extrémités ; le commissaire vénitien Venieri éveillait par des lettres fausses l'espérance et la crainte. Dans cette situation⁴⁶⁷, Francesco Sforza suivit le meilleur plan : il prit une ville après l'autre, battit tous les généraux ennemis et conquit tous les cœurs par la majesté de sa stature⁴⁶⁸ et par son extraordinaire bonté. Il résulta de là que Guidone de Vimercato réalisa sans peine ce que depuis long-temps Piero della Pusterla affirmait être le parti le plus sage, ce fut une coalition des principaux citoyens qui s'empara de la forteresse, égorga l'inepte municipalité et le commissaire vénitien, et porta Francesco Sforza Visconti sur le siège ducal de Milan⁴⁶⁹. Il n'y avait d'autre droit que la réunion des qualités les plus éminentes de l'homme, du général et du prince. Au bout de deux jours Bellinzona aussi rendit hommage à ce titre et à cette fortune⁴⁷⁰.

L'élévation de Sforza au siège de Milan peina le plus les Vénitiens, qui avaient fondé sur son affaiblissement par la discorde le plan d'une vaste domination. Ils l'environnèrent donc d'ennemis, et semèrent la guerre dans son État avant qu'il pût le consolider par un gouvernement sage. Mais Francesco les prévint. Dès qu'il eut pénétré par les bas-fonds de l'Adda

⁴⁶⁷ *Tschudi* II, 538.

⁴⁶⁸ • *Majestate quadam supra mortalem, facie serena atque hilari, sermone mira suavitate condito.* • *Simonetta* XXI, A, 1450.

⁴⁶⁹ Le 26 février 1450.

⁴⁷⁰ *Simonetta* et *Tschudi* sont entièrement d'accord.

dans le Bressan, il ne leur laissa ni trêve ni repos, même pendant l'hiver ⁴⁷¹.

Tout-à-coup la chrétienté d'Europe fut saisie d'épouvante à la conquête de Constantinople. Quinze cents ans après que César, dans les plaines de Pharsale, eut soumis le monde romain au pouvoir d'un seul homme, tomba, digne de l'ancienne grandeur de Rome ⁴⁷², le dernier empereur Constantin. Le padischah Gazi Mohammed el Fatih ⁴⁷³, prince entreprenant et d'une volonté de fer ⁴⁷⁴, ayant soumis cette résidence, siège principal du commerce du Levant et clé de deux mers, effraya tour à tour les îles, la Morée, l'Italie, la Hongrie, les frontières de la Pologne, de la Russie et de la Perse. Le sénat de Venise oublia pour lors son ambition insensée, et maudit la fatale guerre. Le siège pontifical adressa un honorable message aux Schwyzois aussi ⁴⁷⁵, afin que par l'autorité de la Confédération à laquelle ils avaient donné leur nom, ils engageassent Sforza victorieux à faire la paix ⁴⁷⁶. Ils la lui demandèrent, Sforza l'accorda ⁴⁷⁷.

Plein de sens et d'expérience, le prince militaire

⁴⁷¹ Voy., dans *Simonetta* XXII et suiv., la guerre de Venise.

⁴⁷² Nous prenons pour guide *Phranzes*, historien également recommandable par une grande connaissance des choses, par la loyauté et par une haute raison.

⁴⁷³ El Fatih, le conquérant; Gazi, le vainqueur.

⁴⁷⁴ Comme ses pères et comme son petit-fils, il attend encore qu'un historien exempt de préjugés lui érige un monument digne de lui.

⁴⁷⁵ *Tschudi*, II, 575.

⁴⁷⁶ *Lettre du landammann et du conseil de Schwyz*, demandant la convocation d'une diète à Lucerne sur cet objet; mercredi avant la mi-carême. 1454.

⁴⁷⁷ Le 9 avril 1454. *Simonetta* XXIV.

rechercha l'amitié des Suisses⁴⁷⁸, qu'entretenaient ou que troublaient les relations commerciales. Les chefs du pays manifestèrent à l'envoyé Antonio Bésana des dispositions favorables⁴⁷⁹; mais dans les monarchies, le système des péages se modifie arbitrairement et suivant les besoins; d'ailleurs, entre l'astuce italienne et la simplicité souvent turbulente des Suisses, la confiance était difficile à établir. Plus d'une fois le ressentiment ou un malentendu engagea des particuliers à déclarer la guerre au puissant duc⁴⁸⁰. Cependant Francesco accorda aux Suisses la libre fréquentation du marché principal de Varèse⁴⁸¹; les négocians de cette nation suivaient sans entrave la grande route jusqu'au fossé de la ville de Milan⁴⁸²; la justice du

⁴⁷⁸ *Francesco Sforza aux Confédérés*; Milan, 31 mars 1464; dans *Tschudi*.

⁴⁷⁹ Le duc vante cette disposition bienveillante; il dit qu'il les considère, non comme des voisins, mais comme des frères.

⁴⁸⁰ *Le landammann et les citoyens d'Uri* à ceux de Glaris, jeudi de Notre-Dame, 1446, dans *Tschudi*. Ils se plaignent de ce que Jean Zum Brunnen, conseiller d'Uri, pour une insulte et un dommage reçus à la foire de Varèse, avait, à l'insu du pays, fait une déclaration d'hostilité au seigneur de Milan, sur quoi le pays lui avait ordonné de se désister, sous menace de punition en son corps et dans ses biens. Ils rappellent aussi que l'ammann Wolleb l'aîné, d'Urseren, avait été un peu maltraité par les Milanais. L'affaire de Zum Brunnen concernait un jeune garçon auquel il devait payer ses frais et le médecin. Quelqu'un jura qu'il avait maltraité le jeune homme (l'avait-il battu pour négligence dans son service?); on ne voulut admettre en opposition à ce serment ni trois témoignages italiens corroborés par serment aussi, ni six témoignages allemands, « attendu qu'on ne pouvait point se fier aux Allemands, qui ne respectaient ni leur serment, ni leur honneur. » Le différend fut aplani à Faido.

⁴⁸¹ *Plainte de Jean Zum Brunnen. Ibid.*

⁴⁸² Comme on peut le voir par la capitulation qui suit, à n. 488.

duc, sa bonté, sa considération entretenaient la bonne intelligence.

Après la mort de son père, Galéazzo consultait encore la sagesse de sa mère Marie⁴⁸³ ; les relations de Milan avec la Suisse furent consolidées à la diète de Lucerne, grâce à l'habile négociation d'Antonio de Bésana, par la convention fondamentale appelée la capitulation⁴⁸⁴. La Léventine, ce versant du passage du Saint-Gothard, fut cédée pour toujours à Uri. Mais sous prétexte d'égards convenables envers le chapitre de Milan, vrai possesseur de l'ancienne souveraineté, et en réalité pour ne pas renoncer à toute prétention, le prince reçut de l'Église l'investiture de la vallée et la transmit aux habitans d'Uri à condition « qu'ils » enverraient chaque année à Milan quatre vautours » et une arbalète⁴⁸⁵. Des arbitres⁴⁸⁶ devaient déterminer les revenus qui resteraient à la cour⁴⁸⁷, et les dédommagemens qu'elle donnerait au chapitre. L'exemption du péage sur toutes les routes

⁴⁸³ Blanche-Marie est aussi nommée dans la charte et même avant lui; c'est elle qui donna à la nouvelle maison régnante l'ancien nom vénéré de Visconti.

⁴⁸⁴ Il en existait deux rédactions souvent confondues par les publicistes, la première du 15 août 1466; je la tire de la chronique d'*Edlibach*; *Leu* sur Simler, p. 358, Bischofberger 423 et d'autres l'ont suivie; la seconde, authentique, du 26 janvier 1467, se trouve en latin et en allemand dans *Tschudi* II, 662. *Géorgisch* les cite toutes deux d'après Lünig. Nous désignerons la première par A, la seconde par B.

⁴⁸⁵ B. : « Austures quatuor formosas et laudabiles, nec non balistam seu stambuchinam novam et honorabilem, juxta bonam eorum intelligentiam. »

⁴⁸⁶ Le surarbitre pris dans la Confédération.

⁴⁸⁷ Le chapitre réclamait un fermage (*fictum*) annuel de 500 livres, mais les habitans de la Léventine ne confessaient être redevables que « brevis vel parvæ quantitatis. »

» jusqu'aux fossés de la ville ⁴⁸⁸ fut confirmée aux
 » Confédérés et à tous ceux qui prouveraient qu'ils
 » relevaient d'eux; on stipula des garanties contre
 » le passage d'ennemis étrangers, la liberté du com-
 » merce ⁴⁸⁹, prompte et bonne justice, et en cas de
 » besoin secours amical ⁴⁹⁰. A Bellinzone, à Como, à
 » Milan il y aurait des juges particuliers pour les
 » causes des Suisses; les arbitrages pour les difficultés
 » entre les gouvernemens auraient lieu à Faïdo, chef-
 » lieu de la Léventine; la sentence finale serait pro-
 » noncée par un conseiller valaisan ou rhétien. » Ce
 traité déplut aux Bernois et aux habitans d'Uri. Les
 Bernois virent que l'engagement de donner du secours
 pouvait les compromettre à l'égard d'anciens amis et
 vis-à-vis de la maison de Savoie ⁴⁹¹. Les habitans d'Uri,
 se défiant de toute complication artificielle ⁴⁹² et sin-
 gulièrement jaloux de leur honneur, demandèrent
 avec colère : « Que signifie ici le chapitre ? Notre bras
 » a conquis la Léventine au duc; qu'il ne s'inquiète
 » pas de savoir si en cela nous avons péché ⁴⁹³ ;

⁴⁸⁸ Les conventions plus anciennes de 1426 obligeaient les marchands suisses à rester sur la grande route, ce qui était incommode, vu le nombre considérable de passages ouverts dans les Alpes.

⁴⁸⁹ Le gouvernement milanais avait souvent interdit l'importation des chevaux.

⁴⁹⁰ Sans fixer le nombre des troupes ni la solde. Bésana en laissa la fixation aux agens de la cour qui devaient chaque fois se conformer aux circonstances.

⁴⁹¹ *Stettler*, I, 289.

⁴⁹² Ou *bizarre*, comme ils l'appelaient.

⁴⁹³ Dans la chartre était mentionnée : « Pernicies animarum illustrissimorum. Ducum, necnon Magnificorum. Dnorum. Confœderatorum. » Les habitans d'Uri firent la remarque que ni eux ni leurs pères n'avaient chargé le duc de Milan du soin de leurs âmes. *Tschudi*, II, 670.

» lui-même retient depuis long - temps cette vallée
 » au préjudice des prêtres; qui accuse le pays d'Uri
 » d'injustice? celui qui, au nom d'une bâtarde, occupe
 » le siège des Visconti! » La défiance s'accrut lorsqu'on vit circuler des copies divergentes du traité ⁴⁹⁴ et une traduction inexacte, ambiguë, qui mitigeait certains passages ⁴⁹⁵. Bésana craignit de voir échouer son œuvre; intervention active, représentations, explications, rectifications, autres moyens encore, il ne négligea rien, jusqu'à ce qu'après plus de cinq mois, la capitulation considérablement modifiée ⁴⁹⁶ fut formellement adoptée à Lucerne par la puissante ligue des Suisses.

Peu après, la duchesse-mère mourut, le cœur brisé par la conduite inconvenante de son fils ⁴⁹⁷; toutefois elle espérait encore un peu, car il venait d'épouser Bona de Savoie, femme qui lui ressemblait à elle-même ⁴⁹⁸. Lorsque le duc voulut abuser de la loyauté des Suisses, ils députèrent vers lui un de leurs vieux et austères

⁴⁹⁴ Stettler, l. c.

⁴⁹⁵ *Recès de Lucerne*, mercr. après Læt. 1467. Tschudi, l. c.

⁴⁹⁶ B diffère d'A par la forme et l'ordre des articles; la traduction diffère bien plus encore de l'original latin. Abiasco est devenu le siège de la justice au lieu de Faïdo. Dans l'article relatif aux secours, afin de satisfaire les Bernois, la traduction allemande réserve les alliances antérieures, dont le latin ne parle pas. A l'endroit où il est question de la Léventine, la traduction ne renferme pas le passage relatif au salut des âmes, et qui choquait si fort ceux d'Uri. Les Confédérés prirent la charte allemande pour le véritable original; ils sentaient en eux-mêmes une force contre laquelle échouerait la ruse italienne avec toutes ses variantes.

⁴⁹⁷ Le 23 octobre 1468. Tschudi.

⁴⁹⁸ Le 9 mai 1468. Guichenon.

héros⁴⁹⁹ ; le voyage coûta peu⁵⁰⁰ ; le caractère de l'ambassadeur constituait sa dignité.

La partie italienne des montagnes de la Rhétie était presque tout entière dévouée à Milan. Le dernier Visconti reconnut l'importance de cette contrée lorsque les généraux des Vénitiens, Santa Venieri et Giorgio Cornaro, son plus violent ennemi⁵⁰¹, vers la fin de l'automne⁵⁰², descendant du Dosso du val Camonica⁵⁰³, s'emparèrent en huit jours des défilés de la Valteline, mirent inopinément Como en danger, et ébranlèrent la fidélité de la Valsassina. Le duc embarrassé⁵⁰⁴ envoya Nicolo Piccinini, son meilleur général depuis la mort de Carmagnuola, et couronna sa pénible marche par la victoire près de Delebio⁵⁰⁵, où furent pris les plus illustres capitaines vénitiens⁵⁰⁶. Le duc rendit de joyeuses actions de grâces à la madone du lieu⁵⁰⁷ ; la Valteline lui ayant aidé à chasser l'ennemi⁵⁰⁸, il remit par reconnaissance à la commune de Ponte ses cent livres de contribution

⁴⁹⁹ Gaspard de Hertenstein, pour ceux d'Uri, 1469. *Tschudi*.

⁵⁰⁰ L'ambassade de Hertenstein coûta quarante-neuf florins. *Recès de Zurich*, Ste-Lucie, 1469. *Ibid*.

⁵⁰¹ « Asperius in eum invectum, » dit *Decembrius* dans la vie de Philippe. *Marat*. XX. A la place de Venieri, *Guler* nomme Daniel Veturio. Nous suivons *Decembrius*, *Panegy*. Piccinini.

⁵⁰² Le 9 octobre 1462.

⁵⁰³ De l'Auriga, dit *Guler* ; le val Camonica s'était soumis aux Vénitiens six ans auparavant.

⁵⁰⁴ « Trepidatum est. » *Decembr.* in *Vita*.

⁵⁰⁵ *Guler*, 185. Nous avons emprunté à cet écrivain, t. IV, 465, le récit de cet événement que nous répétons brièvement pour donner plus d'ensemble à la narration.

⁵⁰⁶ Cornaro, Martinengo, Taliano, Furlano, Taddeo d'Este.

⁵⁰⁷ D'après le vœu de Piccinino. *Guler*, 186.

⁵⁰⁸ *Decembrius*, Piccin.

annuelle⁵⁰⁹, et favorisa l'entreprise des habitants de Teglio contre le castel dangereux qui dominait ce village⁵¹⁰. Ils égorgèrent les seigneurs⁵¹¹ et rasèrent le manoir. Philippe honora par des franchises les habitants de Teglio, dont le secours presque dédaigné⁵¹² rendit les services les plus importants.

Cette guerre développa d'une façon mémorable l'esprit et la destinée d'une jeune Valtelinoise. Bona Lombarda⁵¹³, petite, brune, sans beauté, enfant de parens pauvres, gardait les brebis. Pierre Brunor, de Parme, un des meilleurs capitaines des Visconti⁵¹⁴, remarqua la force et la vivacité qui la distinguaient de ses compagnes. Il fit enlever et instruire. Son esprit se développa d'une manière si étonnante, qu'elle acquit une rare intelligence des plus grandes affaires de la vie et même de l'art de la guerre; jusqu'à la fin de ses jours elle aima exclusivement son ami, dont elle partageait les travaux et les récréations. Elle prouva la grandeur de son amour lorsque son mari fut emprisonné à Naples par les artifices de la cour; elle mit en mouvement non-seulement tous les princes italiens, mais même la France et la Bourgogne, pour solliciter la liberté de Brunor; elle engagea aussi le sénat de

⁵⁰⁹ *Lehmann, la Valteline*. C'était depuis 1368 leur quote-part à la contribution annuelle de 8,000 livres.

⁵¹⁰ Par le commandant général du pays Etienne Quadrio de Ponte, chef des Gibellins.

⁵¹¹ Sept frères Lazzaroni. *Lehmann, Ibid.*

⁵¹² Jean Rusca les connaissait; ils n'avaient pas plu à Piccinino Guler.

⁵¹³ Ainsi nommée à cause de ses parens, ou parce qu'elle trouva son bonheur avec un Lombard.

⁵¹⁴ A la tête d'une petite troupe qui poussa de formidables cris du milieu des montagnes, il inspira aux ennemis une terreur panique.

Venise à le prendre à son service et à lui donner une forte solde. Armée du casque et du bouclier, elle combattit victorieusement à ses côtés; Brunor suivait en tout ses conseils. Après qu'il eut perdu la vie à Négrepont dont il était commandant, elle vint à Venise, toute à ses devoirs de mère⁵¹⁵ jusqu'au jour de sa mort. Elle expira après avoir vu achever la tombe qu'elle s'était préparée⁵¹⁶.

Lorsque après la mort des ducs Visconti, les Milanais, sans égard à la situation de l'Italie et à la leur, crurent pouvoir allier la liberté et la domination, Baldassar Vertemate, l'homme le plus considéré du comté de Giavenna⁵¹⁷, apporta dans son pays le nom et les armes de la liberté⁵¹⁸. Le sénat les avait approuvées⁵¹⁹; le comte Jean Balbiani, au nom de la république, avait été nommé bailli⁵²⁰. A l'égard de la Valtelline, Venise et Milan ambitionnèrent à l'envi la faveur d'Antonio Beccaria, riche héritier des anciens Capitanei, le chevalier le plus puissant par son influence, sa sagacité et sa résolution; il eut plus de confiance dans les Milanais⁵²¹. L'ombre d'une république italienne commençant à disparaître, Balbiani s'efforça de se rendre nécessaire au duc Sforza. Au milieu de Chiavenne, sur un rocher partagé par la nature et par

⁵¹⁵ Brunor, en sortant de prison, l'avait épousée; elle lui donna deux fils.

⁵¹⁶ *Guler*, 166. Elle mourut en 1468.

⁵¹⁷ Voyez *Porta, Storia*, p. 180 et suiv. Il paraît qu'il était de la famille Porta de Vertemate.

⁵¹⁸ Un étendard blanc avec une croix rouge et le mot *Libertas*.

⁵¹⁹ Ils devaient élire leur gouvernement, celui-ci devait exercer la juridiction criminelle. *Guler*. Il devint lui-même podestat à Pleurs. *Campell*.

⁵²⁰ *Sprecher. Pallas*, 95; en 1447.

⁵²¹ *Guler*, 179 et suiv., donne les traités conclus avec lui.

l'art ⁵²², se voyait une forteresse qui dominait le passage. Le sénat ne lui en avait pas confié la garde. Se croyant en conséquence peu obligé envers lui, il reçut secrètement de l'Empereur l'investiture du pays. Une nuit le comte monta en hâte vers la forteresse, feignit l'angoisse, frappa impétueusement comme poursuivi par les gens de Sforza. Dès qu'il entendit le bruit des clefs, il donna un signal à des gens cachés; ceux-ci chassèrent le châtelain, entrèrent avec Balbiani et le rendirent maître du fort. Balbiani dut donc remettre Chiavenna au duc Francesco. Les Valtelinois chassèrent de Poschiavo le bailli de Mätsch, le seigneur Ulrich ⁵²³, et arrondirent ainsi la frontière milanaise du côté de l'Engadine. Les Grisons, alors en proie à de grands troubles, se contentèrent du renouvellement de traités de commerce avantageux ⁵²⁴.

Les relations qui se multiplièrent rendirent ces traités insuffisants ou les firent violer; les libres Rhétiens devinrent menaçans ⁵²⁵, dans le temps même où la Suisse était mécontente du Milanais et où mourut Francesco, le plus grand des Sforza. Mais en elle-même, et par suite de la trop grande indépendance des communes, la ligue rhétienne était moins imposante que la Suisse. Pour obtenir beaucoup, Milan n'avait qu'à satisfaire à quelques égards un petit nombre de com-

⁵²² Quand on dit que la fissure est l'ouvrage de Jean Galéazzo, cela veut dire qu'il l'élargit et la rendit plus profonde.

⁵²³ *Sprecher*, 226. Il paraît que pendant les troubles Bormio avait été enlevé; en 1432 il appartenait sans aucun doute aux Milanais (*Guler*); à l'époque dont nous parlons il fut reconquis.

⁵²⁴ Voy. le renouvellement, Milan, 29 mars 1451, dans *Salis, Hist. polit. de la Valteline*, IV, 80.

⁵²⁵ *Recès d'Einsiedlen*, 1465. *Tschudi*, II, 651.

munes. Les ammanns et les communautés de Bergaglia, de l'Engadine, d'Oberhalbstein, de Schams et d'Avers⁵²⁶, s'engagèrent volontiers à n'ouvrir les passages des Alpes à aucun ennemi des princes milanais et à leur livrer les criminels⁵²⁷. Leurs députés⁵²⁸ obtinrent en échange⁵²⁹ l'exemption du péage pour l'exportation d'une quantité déterminée de vin et de blé⁵³⁰.

Les Grisons eux-mêmes, sujets d'un grand nombre de seigneurs, tendaient incessamment à la liberté, mais, suivant l'usage de ce temps, à condition de l'obtenir par une guerre juste ou par achat. Le pays de Davos et les juridictions voisines⁵³¹, telles qu'elles étaient passées de la maison de Vaz dans celle de Tokenbourg, puis paisiblement du dernier comte Frédéric à ses héritiers, en sûreté par leur union entre elles et par leur alliance avec les sujets de l'abbaye de Coire (1450) souffrirent que Guillaume de Montfort⁵³² transmit sans difficulté son pays à son cousin Hugues⁵³³; il re-

⁵²⁶ Dans une conférence à Vico Soprano, 7 mars 1467, citée dans la charte n. 530.

⁵²⁷ On comptait aussi dans ce nombre ceux qui refusaient de se soumettre aux princes.

⁵²⁸ André Prévost et Antoine Salis.

⁵²⁹ *Blanca et Gálazzo*, Milan, 14 mars 1467. *Salis*, l. c., p. 90. Cet historien, aussi complaisant que distingué, m'a communiqué l'exemplaire allemand de cette lettre d'octroi.

⁵³⁰ Pour Bergaglia 300 muids et 80 voitnes; pour l'Engadine, 100 voitures; 55 pour Schams, 50 pour Oberhalbstein et Avers.

⁵³¹ Belfort, Churwalden, la juridiction antérieure dans le Schanfik, la postérieure près de la Wiese et le Prétigau.

⁵³² T. V, 158, 159.

⁵³³ Seigneur de Rothenfels. *Ch.* mardi avant Simon Jud. 1459. Déduction dans les négociations grisonnes, 1622.

connut leurs droits par une charte⁵³⁴. Le revenu seigneurial avait diminué de huit fennings par an ; deux villages qui payaient cette contribution s'en étaient rachetés⁵³⁵. Leur alliance avec l'abbaye déplut à la juridiction de Mayenfeld ; mais le gouvernement zuricois, pris pour arbitre, déclara qu'une Confédération ne pouvait subsister, si la minorité ne se soumettait pas à la majorité⁵³⁶. La liberté ne se maintient qu'en se posant des limites.

Il fallait du courage pour faire alliance avec les gens de la Maison-Dieu, parce que leurs relations avec l'Autriche et l'évêque n'étaient pas moins compliquées que celles de leurs amis de la ligue Grise avec beaucoup de grands barons.

Le fameux ennemi de toutes les associations populaires, le comte Henri de Werdenberg-Sargans, tenta de ruiner cette ligue Grise par le moyen d'une union de gentilshommes que la couleur de leurs vêtements ou un signe distinctif fit nommer la ligue Noire⁵³⁷. A travers les montagnes de la partie supérieure du pays de Sargans, et par le haut passage du Gungel, le célèbre général Jean de Rechberg conduisit de nuit cette troupe dans la vallée, la fit monter de nouveau par Tamins, Razüns, Domleschg, aux défilés étroits et peu nombreux de la vallée de Schams qu'il voulait sou-

⁵³⁴ *Ch. Davos*, mercredi avant Corp. Christi, 1460. *Ibid.*

⁵³⁵ Tschiersch et Malix, 1441. *Gubert de Wiesel. Hist. de Churwalden*, dans *Haller, Bibl. III*, 415.

⁵³⁶ *Sentence*, 15 avril 1452, dans la Déduction ci-dessus mentionnée.

⁵³⁷ Nous suivons pour cette histoire *Sprecher* (*Pallas*, 192), et *Tschudi* (II, 563) ; ces deux historiens ne se contredisent pas comme il semble, mais se complètent l'un l'autre ; celui-là raconte le commencement, celui-ci l'issue ; l'un d'après les traditions, l'autre d'après des documents diplomatiques.

mettre⁵³⁸, enfin jusqu'à la forteresse puissante de Bârenbourg, frein des vallées du Rheinwald et de Schams, clef des passages les plus importants des Alpes. Avec lui marchait le baron Henri de Razüns⁵³⁹, moins prévoyant que son père, ou que son oncle, qui vingt-six ans auparavant avait juré la ligue Grise; Henri de Héwen, évêque de Constance et administrateur de l'évêché de Coire, favorisait le complot. Secondés par la fortune, les seigneurs auraient anéanti la ligue Grise, odieuse parce qu'elle contenait leur pouvoir, et auraient pu former avec Milan une alliance qui eût permis d'attaquer la Suisse par derrière. Par là les pères de la ligue helvétique eussent été mis en danger. Les habitans de Razüns entendirent sans inquiétude dans le silence de la nuit retentir des pas de chevaux sur des sentiers pierreux; leur baron avait répandu le bruit d'une partie de chasse. Les seigneurs chevauchèrent tranquillement au pied du Heizenberg, à travers des prairies solitaires, évitant la vallée et les cabanes. Dès l'aube quelques pâtres sortirent de côté et d'autre pour soigner leur bétail. Leurs cris réveillèrent le pays. Les habitans de Schams, cernés et voyant toutes les issues interceptées, prirent les armes, toujours prêts à tout depuis le jour où ils ne consentirent pas à tout souffrir. Un d'eux courut par la seule issue libre vers leurs frères de Safien. Aussitôt la milice de cette vallée, ardente de colère, traversa les déserts retentissans de cris et du son des trompes. Les cris montèrent le long du Rheinwald; les hommes des hautes solitudes où naissent les fleuves, accoururent pour défendre le droit et la liberté. La troupe devant la forteresse

⁵³⁸ Voy. t. IV, p. 436 et suiv.

⁵³⁹ Le prénom n'est pas certain, on l'appelle aussi Ulrich, *Campell*.

de Bærenbourg, saisie d'une terreur panique, fuyant en avant, en arrière, sur le sentier trompeur, dans la gorge sans issue, chercha le salut et trouva la mort; les flots roulèrent à travers le pays la multitude de leurs cadavres. Le sire de Razüns, qui ne s'enfuit pas, retardé par sa corpulence, ou parce qu'il croyait qu'on ignorait sa participation au complot, fut arrêté.

On le fit comparaître, comme parjure et violateur des traités, devant un tribunal nombreux à Valendaun⁵⁴⁰; il fut condamné à mort. Lorsque, suivant une ancienne coutume, le bourreau demanda pardon à son seigneur pour ce qu'il allait lui faire, celui-ci ne parut craindre qu'un supplice prolongé par des coups mal assurés. L'exécuteur, pour le tranquilliser, coupa un cheveu en deux. Le baron vit avec terreur la preuve d'une main sûre et d'une lame bien affilée; les angoisses de la mort le saisirent. La présence d'esprit d'un de ses valets le sauva des terreurs de l'éternité. Il se présenta devant la multitude. « Le sire » Henri, dit-il, reconnaît sa grande faute, il ne se la » pardonne pas; il respecte la justice et veut mourir. » Mais votre ancien allié vous demande une grâce. Son » père, son grand-père, ses ancêtres ont toujours vécu » honorablement et simplement avec le loyal peuple des » montagnes; on a vidé ensemble joyeusement mainte » cruche de vin généreux; souvent à Razüns, souvent » dans les campagnes voisines du château, les cœurs se » sont épanouis dans un festin amical. Le baron désirerait

⁵⁴⁰ La procédure fut militaire; elle s'éloigna donc des formes ordinaires du droit. Cependant il est facile de concevoir qu'on ait eu l'intention de l'exécuter dans la juridiction la plus voisine, celle de Gruob, dont Valendaun était une des principales localités, peut-être même le domicile du landammann.

» mourir comme ses pères ont vécu, et, avant de descendre dans la tombe, revoir encore une heure ainsi passée. Voici du pain, du vin, de la viande. Que les libérateurs du pays boivent et mangent à leur aise. » S'il les voit joyeux, il mourra content. » Les guerriers fatigués goûtèrent la proposition. Le valet faisait le tour des tables, exhortant à boire et à manger; peu à peu il parla du jeune temps de son seigneur, des artifices séducteurs de l'évêque, de la constante bienveillance de la famille. A ce moment Henri apparut dans une touchante affliction. Les héros se levèrent tous; leurs voix unanimes lui accordèrent la vie. Ses genoux fléchirent; il abjura la ligue Noire et prêta de nouveau et pour toujours serment à la ligue Grise⁵⁴¹.

Du reste, en ce jour un ressentiment long-temps contenu éclata avec fureur non-seulement contre Werdenberg-Sargans, mais aussi dans la ligue de la Maison-Dieu, contre l'évêque-administrateur. Guillaume et George, les jeunes fils du seigneur de Sargans, mort de douleur, confièrent à leur beau-frère de Rechberg le gouvernement du haut-pays; mais son expérience militaire ne pouvait remédier à la défiance générale et à l'aversion. Sa nomination excita le peuple à se coaliser et à unir toutes ses forces; elle enleva aux comtes les avantages de la combourgeoisie de Glaris et de Schwyz, qui ne pouvaient être en relation avec Rechberg. Le peuple empêcha par sa promptitude qu'on ne pourvût d'hommes et de munitions les châteaux mal gardés du pays de Werdenberg. Ortenstein, de difficile accès, les vieilles forteresses de Süns et de Canova⁵⁴²,

⁵⁴¹ *Sprecher* place ces faits à l'an 1450; *Tschudi*, les suivans en 1451.

⁵⁴² Appelées aussi l'ancien et le nouveau Zeusenberg.

et celle qui dominait les agréables prairies du Heinzenberg, furent prises; les trois premières, rasées; on força par la faim seize volontaires glaronnais, qui gardaient Bärenbourg⁵⁴³, à s'évader pendant la nuit, au moyen de cordes⁵⁴⁴; ce château fut ensuite livré aux flammes. Les habitans de Tumils, secouant un joug qui leur pesait depuis longtemps⁵⁴⁵, prêtèrent serment à la Haute-Ligue: leur origine remonte à la première tribu des Rhétiens; c'est d'eux que vient le nom du beau Tomillasca⁵⁴⁶. A l'endroit où l'Albula verse dans le Rhin les eaux des Alpes-Julienues, à la cime du rocher de Baldenstein, Jean Rink estima ses murs, quoique extraordinairement forts, moins sûrs que l'affection du peuple: il rendit au comte ses fiefs afin de jouir en liberté du repos; son château subsiste encore. Les habitans du Rheinwald entreprirent aussi de se soustraire à leurs obligations envers Werdenberg. La ligue de la Maison-Dieu refusa de reconnaître l'administration épiscopale.

Les comtes ne surent opposer à tant de résolution que les tribunaux d'Empire⁵⁴⁷; le ban qu'ils prononcèrent, loin de calmer, irrita au point que les mécontents osèrent se porter du sein des montagnes jusque vers Sargans. Les seigneurs effrayés invoquèrent en

⁵⁴³ Au dire de *Sprecher*, elle aurait été en 1450 dans d'autres mains que celles de son seigneur; ou bien ce fut l'effet de troubles à nous inconnus, ou cet auteur a confondu des époques différentes.

⁵⁴⁴ Cela se voit dans l'*Accord*, n. 548; *Stumpf* a placé par erreur cette destruction dix-sept ans plus tard.

⁵⁴⁵ Plus tôt déjà, du vivant de Pierre de Greiffensée, qui peut-être possédait chez eux des hypothèques, les droits avaient dû être éclaircis. *Accord*.

⁵⁴⁶ Domleschg.

⁵⁴⁷ La cour provinciale de Rothwyl, n. 548.

hâte la médiation de leurs amis. La paix fut négociée dans le lieu le plus favorable aux Grisons, dans la plaine voisine de Meils, en vue de la principale forteresse de l'ennemi⁵⁴⁸. Des délégués du chapitre, de la noblesse⁵⁴⁹ et des bourgeois de Coire⁵⁵⁰, du pays de Glaris⁵⁵¹ et de la ligue des Juridictions⁵⁵², rétablirent pour les choses non contestées l'ordre qui subsistait avant les jours de violence⁵⁵³; les questions litigieuses furent soumises au jugement impérial⁵⁵⁴; les châteaux dangereux demeurèrent en ruines. Les Grisons durent cette paix favorable au zèle avec lequel les Quinze de la Haute-Ligue⁵⁵⁵ et leurs amis dans le Bergell, à Bergün, à Oberhalbstein⁵⁵⁶ et dans l'Engadine embrassèrent la cause des habitants de Schams comme la leur propre. Le juge du pays, Albert de Mont, Rodolphe de Rinckenberg, Jean, fils de Parcival, et Hermann, l'un et l'autre de la famille des Planta, influens dans leurs communes, leur inspirèrent cet esprit⁵⁵⁷.

⁵⁴⁸ L'*Accord* stipulé dans le Domleschg et cité par *Tschudi*, II, 564, se rapporte à cette paix. La négociation de Meils eut lieu en octobre 1454; elle est datée du vendr. av. St.-Jacques, 1452.

⁵⁴⁹ Henri de Siegbert, Werner, son fils et R. de Rinckenberg.

⁵⁵⁰ L'inspecteur des travaux et le conseil envoyèrent le greffier et un bourgeois.

⁵⁵¹ Dont le rang est fixé ici entre la ville et les juridictions rurales.

⁵⁵² De Lenz, Tschiers et Fideris.

⁵⁵³ « On laissera les seigneurs jouir de leur héritage paternel aux mêmes conditions qu'avant la guerre; on ne les troublera point dans cette jouissance. »

⁵⁵⁴ Du juge impérial dans le palais de Coire.

⁵⁵⁵ Nom du conseil de ligue.

⁵⁵⁶ Schams partageait de tout temps avec eux le droit de pacage, de pâturage et de couper du bois dans les forêts. *Ch.*

⁵⁵⁷ Ils signèrent pour leurs contrées respectives l'*Accord* n. 548.

Ainsi l'intérêt général grandit aux dépens des seigneurs. Les comtes de Werdenberg ⁵⁵⁸ vendirent à l'évêque de Coire pour la somme de trois mille six cents florins leurs seigneuries ⁵⁵⁹ de Schams et d'Obervaz ⁵⁶⁰, héritage de leurs aïeux maternels, les barons de Vaz ⁵⁶¹; les communes, chacune selon ses moyens, rachetèrent de l'évêque ⁵⁶² leur liberté entière ou partielle ⁵⁶³. Les comtes conservèrent des maisons et des domaines tels que chacun peut en posséder ⁵⁶⁴. Les Suisses protégèrent toujours leurs propriétés ⁵⁶⁵; la Confédération avait été fondée contre la manie des révolutions ⁵⁶⁶.

Peu après ceci le baron de Razüns, Ulrich Broun ⁵⁶⁷,

⁵⁵⁸ George, avec l'agrément de son frère Guillaume et de sa sœur Elisabeth, femme de Rechberg, en 1456. Ulysse de Salis m'a communiqué une copie de l'*acte de vente*, intéressant pour la fixation des limites.

⁵⁵⁹ Serfs, droit d'alpage, délits forestiers, droit de chasse et de pêche, droits capitaux permanens et passagers, échutes, successions, haute et basse justice et toutes les juridictions (*acte n.* 558); le sief proprement dit, qui rendait nécessaire la confirmation impériale.

⁵⁶⁰ On voit par l'*accord*, n. 548, que la justice de Vaz était aussi en querelle avec le comte.

⁵⁶¹ T. II, p. 336.

⁵⁶² Schams, en 1458, pour 3,200 flor. *Sprecher, Pallas*, 210.

⁵⁶³ Obervaz en partie seulement. *Ibid.* 228.

⁵⁶⁴ Usufruit, cens, dîme. *Ch.* 538.

⁵⁶⁵ *Prononcé des Glaronnais* pour le comte George, concernant la dîme d'Obervaz, 1458; *prononcé des Zurichois* pour le même, concernant la village de Tomils, 1463, cité dans *Tschudi*, t. II, p. 567.

⁵⁶⁶ Chez les princes aussi bien que chez les peuples.

* Le contraire est prouvé par les faits que l'historien raconte. Les révolutions résultent des dénis de justice répétés, de l'incorrigibilité des uns et de l'impatience des autres et des conjonctures qui favorisent les essais de délivrance. L'historien qui tantôt prouve la nécessité d'une réforme et tantôt la déplore, se montre ici petit patricien de Schaffhouse, désolé de l'abolition du cher patriciat. Voyez plus loin, après n. 612. D. L. II.

⁵⁶⁷ *Arduser* le nomme George.

dernier rejeton d'une famille respectable, fut enterré avec son casque et son bouclier ⁵⁶⁸; son manoir paternel, les domaines qui en dépendaient, toutes les justices et la communauté de la Haute-Ligue furent dévolues au comte Jost Nicolas de Zollern, son neveu ⁵⁶⁹, et à un échanson héréditaire de Limpurg, député aux États ⁵⁷⁰.

Le chapitre ainsi que les sujets de l'abbaye refusèrent de reconnaître désormais l'administration de Henri de Héwen ⁵⁷¹. Déjà le pape Eugène avait désapprouvé l'interruption de la succession régulière des évêques ⁵⁷²; Nicolas V profita donc avec joie de la disposition du peuple, et nomma Antonio Tosabéni de Pavie évêque de Coire ⁵⁷³. Celui-ci rencontra une résistance si vive de la part de Henri, et des dispositions si défavorables chez les chanoines, jaloux de leur droit d'élection, qu'il n'osa pas sortir de son château fort de Réalta. L'administrateur ayant été chassé ⁵⁷⁴, Tosabéni espéra se maintenir en dépit de Léonard Weissmayr, chancelier du Tyrol, que quelques chanoines avaient élu, comptant sur l'appui de l'Autriche; ils pensaient que l'empereur Frédéric ne résisterait pas ouvertement au pape. Antonio mourut le jour de son entrée solennelle ⁵⁷⁵.

⁵⁶⁸ Dimanche avant Matthieu, 1459. *Sprecher* et tous les autres.

⁵⁶⁹ Son père Frédéric, époux d'Ursule de Razüns, était mort 37 ans auparavant. *Hübner, tabl. géneal.* 242.

⁵⁷⁰ Son nom et son droit me sont encore inconnus; il céda peu après son droit au sire de Zollern. *Sprecher*.

⁵⁷¹ Nous tirons cette donnée de l'*Accord*, n. 548. On y voit aussi qu'aucun évêque n'était encore reconnu.

⁵⁷² *Hemmerlin* dans *Hottinger, H. E. de l'Helv.*, II, 405.

⁵⁷³ En 1452 ou 1453.

⁵⁷⁴ A la fin, il dut abandonner Aspermont. *Leu*.

⁵⁷⁵ A la St.-Michel 1454. Il va sans dire qu'on soupçonna un empoisonnement.

L'administration de Léonard ne fut ni longue ni brillante ⁵⁷⁶. La sagesse de son successeur, Ortlieb de Brandis, rendit le pouvoir et la dignité au siège épiscopal.

Celui-ci servit de médiateur, à Fürstenau, entre l'archiduc Sigismond, qui gouvernait le Tyrol ⁵⁷⁷, et les habitans de l'Engadine ⁵⁷⁸. Les difficultés qui les divisaient dataient du temps où des descendans des comtes rhétiens de Coire siégeaient encore au château du Tyrol ⁵⁷⁹, et elles s'étaient compliquées sous leurs héritiers de la maison de Görz ⁵⁸⁰. Celle-ci s'agrandit après que Schweikher de Reichenberg eut vendu ⁵⁸¹ à la maison de Tyrol la seigneurie de Tarasp, qui par elle-même et par ses avoueries ⁵⁸² étendait sa domination au loin, et après que l'extinction des autres grands comtes ⁵⁸³ eut réuni leurs domaines sous une seule autorité. A cette époque le gouvernement tyrolien embras-

⁵⁷⁶ Il mourut en 1458. Les habitans de Schams n'avaient jamais voulu s'accommoder de l'achat n. 558.

⁵⁷⁷ L'évêque lui avait inféodé, en 1460, la fonction d'échanson héréditaire. *Crusius* d'après *Brusch*, II, 80.

⁵⁷⁸ Le différend concernait les habitans de Trasp (« Teperestiani »). *Campell. Esquisse de l'hist. des Grisons*, à l'an 1465, d'après les *papiers de Juvalta Zutz*.

⁵⁷⁹ Cette origine et tout ce qui est raconté ici n'a jamais été aussi bien éclairci que dans les *Mémoires historiques et critiques pour servir à l'hist. du Tyrol*, par le baron *Jos. de Hormayr*, historien du Tyrol, recommandé comme citoyen, comme homme et comme écrivain, par sa vie, par ses paroles et ses écrits.

⁵⁸⁰ Elle gouverna, comme on sait, de 1254 à 1363.

⁵⁸¹ *Acte de vente de Traspes en faveur du comte Albert*; ap. *Bruttes*, 1239, dans *Hormayr*.

⁵⁸² Marienberg provient d'eux; Münster revendiqua aussi ce couvent, entre 1181 et 1192. *Hormayr*.

⁵⁸³ D'Andechs, à la fin ducs de Méranie; d'Eppean, dont une branche nommée d'Ulten, exerça un grand pouvoir jusqu'à Vinstermünz. *Id.*

sait toute la Basse-Engadine jusqu'à Pontalto⁵⁸⁴. C'est de lui que le bailli de Mætsch tenait Tarasp⁵⁸⁵. Pour lui les seigneurs de Rémus gardaient leur château ouvert⁵⁸⁶; Steinsberg honorait dans le prince le propriétaire héréditaire⁵⁸⁷. Les baillis reconnaissaient tenir de lui la chasse aux oiseaux et l'autre chasse⁵⁸⁸, et les Planta, les mines, les eaux et forêts depuis le pont St.-Martin jusqu'à Pontalto⁵⁸⁹.

La cour d'Innsbruck s'efforça d'autant plus de gagner l'évêque; elle inféoda⁵⁹⁰ à son frère Ulrich⁵⁹¹ le château de Marschlins⁵⁹², à la porte du pays où la Landquart sortant du Prætigau précipite ses flots vers le Rhin. Il suivit les bonnes traditions économiques des pères⁵⁹³ et exerça l'autorité à l'égal des derniers comtes de Tokenbourg en tout ce qui n'était pas usurpation évidente⁵⁹⁴. Le château possédait des droits précieux,

⁵⁸⁴ *Ch. de l'évêque Conrad de Coire*, 3 kal. febr., 1282, dans *Burgklechner*.

⁵⁸⁵ *Ch. 1351*, *ibid.*

⁵⁸⁶ *Convention du comte Meinhard avec Nannes de Ramuss* (ce nom commence à se rapprocher de Ramusch, prononciation usitée dans le pays), 1256, dans *Hormayr*.

⁵⁸⁷ Le comte Albert se référa à ce fait dans la *paix de Glaruns*, 1228.

• *Solamen pro allodio et proprietate*. • *Id.*

⁵⁸⁸ *Investiture du roi Henri en faveur d'Ego de Mætsch*, 1228, dans *Burgklechner*.

⁵⁸⁹ *Lettres d'investiture*, 1317, 32, 56. *Ibid.* Les Planta donnaient entre autres annuellement 100 fers à cheval et 600 clous.

⁵⁹⁰ Ce fief provenait peut-être des seigneuries de Montfort.

⁵⁹¹ Proprement à Louis, son fils mineur.

⁵⁹² Alors depuis long-temps abandonné et à demi ruiné.

⁵⁹³ Le droit d'arroser par irrigation les quarante journées de prairies dépendantes du château, depuis la St.-Georges jusqu'à ce que l'on « décharge les prés de leurs fleurs avec des faux et des rateaux. » — On appelait *journée* l'espace qu'un homme pouvait faucher en un jour. C. M.

⁵⁹⁴ Les « députés des paroisses de Zizers et Igis » se plaignirent des

mais non pas exclusifs⁵⁹⁵, autrement les habitants auraient quitté ce rude pays ou chassé les seigneurs. Du reste, Marschlins était ouvert à l'Autriche⁵⁹⁶, et Ulrich était bailli à Feldkirch⁵⁹⁷.

Ses voisins, les quatre villages⁵⁹⁸ de l'ancienne seigneurie d'Aspermont⁵⁹⁹, prêtèrent serment aux gens de la Maison-Dieu et à la ligue Grise (1400), et organisèrent avec intelligence une administration commune.

Coire, le chef-lieu, en relation honorable avec l'évêque, uni à Zurich par des rapports de bourgeoisie pour le terme de cinquante et un ans⁶⁰⁰ et qui, maintenant suisse, avait élu pour bourgmestre le vieux Michel Clausner⁶⁰¹, brûla presque tout entier⁶⁰². Dans ce désastre, la ville reçut de l'Empereur des franchises, soutien de ses affaires et encouragement pour l'avenir.

innovations qu'il faisait de son autorité sur les pâturages des Alpes et les autres pâturages communs, en entourant de haies des prés et autres portions de terrain; mais ils ne purent pas fournir des preuves.

⁵⁹⁵ *Lettre d'investiture*, 1462, Inspruck vendu après Jud.; *Ch. du lieutenant du tribunal de Malans*, jeudi av. J.-Bapt., 1465; celle de la ville de Coire, jeudi ap. St-Barthél. 1465. Ulysse de Salis Marschlins m'a communiqué ces documens.

⁵⁹⁶ Conformément à la *lettre d'investiture*.

⁵⁹⁷ *Ch. de Coire*: « Noble et généreux gentilhomme Ulrich de Brandis, bailli de Feldkirch, notre gracieux et bien-aimé seigneur. »

⁵⁹⁸ Zizers faisait partie de la paroisse de Marschlins; c'est là que ses habitants jouissent de tous les droits ecclésiastiques et qu'ils déposent leurs offrandes. *Déposition d'un homme qui pense depuis soixante-dix ans*, dans la *Ch. de Malans*.

⁵⁹⁹ Ruchaspermont (àpre Aspermont) est une tautologie.

⁶⁰⁰ *Ch.* 1460, dans la collection de Haller. La contribution annuelle était assez forte, 32 florins.

⁶⁰¹ 1462, *Leu*. On substitua ce titre à celui d'inspecteur des travaux.

⁶⁰² *Tschudi*: à l'exception du palais épiscopal et de sept maisons. *Crusius* nomme un couvent épargné dans la ville basse. Tous: 1464.

La charte de liberté de cette bonne ville porte⁶⁰³ : « Les » bourgmestres, les conseils, les bourgeois et tous » ceux qui leur appartiennent ensuite d'un serment, » sont indépendans de toute juridiction étrangère⁶⁰⁴, et » chez eux le bailli, comme représentant de l'Empire⁶⁰⁵, » le vidomne et l'ammann de la ville rendent la justice, » même à l'occasion des bannis qui reçoivent asile. Les » conseils exercent les divers droits qu'exerçaient les » tribunaux publics⁶⁰⁶. Les habitans de Coire ont un » bourgmestre et un conseil outre des tribus bour- » geoises, et ils sont autorisés à racheter de l'évêque, » pour sa valeur, l'hypothèque impériale du bail- » liage⁶⁰⁷. Ils peuvent imposer, même entre les mains » du clergé et comme ils s'imposent eux-mêmes, les » domaines et les revenus compris dans les limites de » leur territoire⁶⁰⁸. La moitié du droit de consumma- » tion sur le vin leur appartient. La moitié de l'impôt » sur les maisons leur est remise⁶⁰⁹. » Rien ne donnait

⁶⁰³ Extrait du livre municipal relié en rouge : la *Ch.* fut donnée dans la nouvelle ville de Vienne; mardi après Jacq. de la moisson, 1464; « ad mandatum Dni Imp. in consilio Ulr. Ep. Pataviensis Cancell. »

⁶⁰⁴ Nommément Rothwyl. On craignait les intrigues et les chicanes de forme de ces tribunaux.

⁶⁰⁵ D'après un pouvoir émané de l'omnipotence impériale.

⁶⁰⁶ On permit que ce qui se traitait autrefois en public eût lieu dans la salle du conseil, mais en présence du juge devant lequel les affaires étaient portées précédemment.

⁶⁰⁷ On trouve sur ce point, à la même date, une charte spéciale dans le nouveau livre municipal de Coire, relié en blanc. L'Empereur s'engageait à ne pas racheter ce bailliage pendant seize ans, et à ne le racheter jamais que pour le compte de l'Empire.

⁶⁰⁸ Taxe des gardes, contributions, servitudes.

⁶⁰⁹ Cette dernière clause se trouve dans le t. I^{er} de l'ouvrage de *Lohmann* sur les Grisons. Nous devons beaucoup de renseignemens curieux aux investigations de cet écrivain.

plus de ressort à une ville, que la liberté d'organiser son administration dans son propre intérêt.

Leurs plus proches voisins suisses, les Glaronnais, dès long-temps indépendans de Seckingen, hommes vaillans qui rajeunirent près de Ragaz la gloire de Næfels, formés à des sentimens fédéraux pendant près d'un siècle par une alliance quelque peu inégale avec quatre Cantons seulement ⁶¹⁰, obtinrent après la guerre de Zurich, qui rapprocha les cœurs, une alliance égale ⁶¹¹ et avec tous les Cantons ⁶¹². Dans notre vieille Confédération nulle prérogative née des circonstances n'était exclusive à tout jamais; son défaut était l'absence d'un terme pour des changemens utiles ⁶¹³; ils ne pouvaient être amenés que par des orages *.

En dépit des victoires, des traités et des alliances, on continua de nommer Glaris dans les actes par lesquels l'abbaye de Seckingen inféodait l'avouerie ⁶¹⁴; vanité presque universelle qui garde les titres des domaines perdus, comme si l'ambition avait besoin de

⁶¹⁰ T. III, 33.

⁶¹¹ Le 6 mai 1450; mais la *ch.* est dans *Tschudi*, I, 409, parce que la nouvelle alliance fut écrite sous la date de l'ancienne de 1352.

⁶¹² Aussi avec Berne, Lucerne et Zoug. Ce canton et Berne entrèrent dans la Confédération après Glaris.

⁶¹³ N'eût-il pas été utile, par exemple, qu'une seigneurie conquise eût fait sous une direction protectrice, pendant cinquante ans, l'apprentissage de l'égalité?

* L'historien devient ainsi digne de lui-même. Ce passage renferme la justification entière de la révolution de 1798, qui ne fut tentée qu'après qu'on eut essayé inutilement d'obtenir par des *requêtes* (pétitions) le redressement des abus. Il fallait bien profiter des circonstances. Les gouvernans avaient eu soin de stipuler l'assistance de l'ancien gouvernement français en renouvelant l'alliance. D. L. H.

⁶¹⁴ *Chartes* : d'Albert d'Autriche, Nuremberg, Nic. 1454. *Tschudi* II, 581; de Sigismund, Constance, Bonif. 1459. *Ibid.* 593.

prétentions surannées quand elle est assez puissante pour bouleverser les États !

Dans l'intérêt de la sûreté et de la facilité de la route commerciale d'Italie à Zurich, qui traversait les Grisons et entretenait l'industrie et la prospérité, les Glaronnais veillaient avec un soin extrême au maintien de la bonne intelligence⁶¹⁵ et à la régularité des expéditions⁶¹⁶. Ceux dont on avait volé les marchandises⁶¹⁷ ou violé les droits⁶¹⁸ ne recouraient pas inutilement à eux⁶¹⁹. Sans crainte des puissances humaines, ils craignaient le Maître de la nature, leur seul refuge, quand les eaux des hautes montagnes menaçaient subitement le pays de sa ruine⁶²⁰.

La liberté de Glaris, comme de la plupart des Cantons suisses, était le fruit de quelques journées héroïques; la conciliation de la ville de St.-Gall et du pays d'Appenzell avec le voisinage de l'abbé, la conciliation de la liberté de l'ancien et du nouveau territoire de ce prélat avec sa domination fut, après les premières victoires des Appenzellois, le résultat de discussions aigres et presque interminables. C'était un de ces ménages où le père croit retenir sous sa férule

⁶¹⁵ *Serment de Pierre Hänni, 14 avril 1459 (Tschudi)*, promettant de ne pas se venger pour la détention subie à Glaris parce qu'il avait imputé à ceux de Zizers une offense envers les Glaronnais.

⁶¹⁶ *Ordonnance pour la navigation par les eaux basses, 1451. Tschudi.*

⁶¹⁷ *Lettre d'un sujet du margraviat de Bade, à qui, revenant de Rome, on vola dans l'auberge d'Uznach de la soie, des coraux et de l'argent, 1467. Tschudi.*

⁶¹⁸ *Lettre de l'abbé Frédéric de Pfäfers, au sujet d'un de ses serfs à Quart, 1467. Tschudi.*

⁶¹⁹ On ne trouve aucune mention ultérieure des plaintes précédentes.

⁶²⁰ *Rapport du greffier Mad sur la grande inondation et la procession, 1460. Tschudi.*

ses fils grandis et enrichis, et les fils, une fois impatients, regardent les plus innocentes démarches du père comme des abus d'autorité. Du reste, les coups d'épée sont plus décisifs; les querelles où tout se discute, plus instructives. Nous considérerons l'abbé dans ses rapports avec la ville, puis avec le pays qu'il perdit⁶²¹, avec celui qui lui resta⁶²², avec le territoire nouvellement acquis⁶²³, et nous dirons le succès de sa politique qui s'attacha tour-à-tour à l'Empereur et à la Suisse. Il n'eut pas moins besoin de prudence pour conserver, en quelque sorte sans armes, sa position, que d'autres pour s'en faire une.

Dans les circonstances les plus défavorables, l'abbaye de St.-Gall se montra plus puissante et mieux affermie qu'on ne l'avait vue depuis des siècles : elle le dut à Ulrich⁶²⁴, fils d'un boulanger de Wangen, dans l'Allgau. Le prince-abbé, Gaspard de Landenberg-Breitenlandenberg, possédait une érudition monacale, aimait et partageait volontiers avec d'autres les plaisirs de la science; il gouvernait honnêtement son abbaye, et laissait faire ce qu'il ne pouvait pas empêcher. Ulrich, alors grand maître-d'hôtel, âgé de vingt et quelques années, esprit fécond en ressources et d'une merveilleuse activité, représenta aux conventuels les conséquences funestes de cette administration : « A peine abbé, Gaspard a

⁶²¹ Appenzell.

⁶²² L'ancien pays.

⁶²³ Le Tockenbourg.

⁶²⁴ Proprement « le rouge Uli (Ulrich). » Son nom de famille était Resch ou Rösch. — Toute l'histoire qui suit a été racontée dans le plus grand détail, d'après les documens, par M. Ildefonse d'Arx dans ses *Histoires du canton de St.-Gall* (*Geschichten des K. St.-G.*), en 3 vol. in-8°, St.-Gall, 1811, au t. II, p. 289-314. C. M.

» perdu la ville de St.-Gall. Sous prétexte d'éclaircir
 » les relations litigieuses, il a refusé la prestation d'un
 » serment incontestablement obligatoire. Fort de son
 » droit et des chartes impériales⁶²⁵, au lieu de sou-
 » mettre la ville, il a perdu le temps en conférences⁶²⁶;
 » elle en a profité pour changer les dispositions de la
 » cour⁶²⁷. Les quatre cents florins du Rhin offerts par
 » elle dans une coupe de bois artistement ciselée, ses
 » quatorze pièces de toile, son grand festin, ses sé-
 » ductions secrètes, ont été largement payés par la
 » charte de sa liberté⁶²⁸. On dit qu'à Feldkirch la nou-
 » velle ville impériale a été détachée de l'Empire à prix
 » d'argent, en notre faveur⁶²⁹. Quelle est la teneur de
 » la charte? à quoi a-t-elle servi? Ils ont juré comme
 » article fondamental de ne plus nous prêter ser-
 » ment⁶³⁰. On a recouru aux Cantons suisses pour as-
 » sujettir un prince à son peuple⁶³¹. Mais, comme il
 » était facile de le prévoir, les échappatoires⁶³² adminis-

⁶²⁵ La collection des franchises impériales a été imprimée en un volume in-folio.

⁶²⁶ *Actes de ces conférences depuis Ste.-Agathe jusqu'à la fin de l'année. D'après Rer. Sangallens., ad corrigendos errores Stumpfii et Vadiani, l. X; ouvrage communiqué par le P. Joseph Bloch.*

⁶²⁷ « Patuit paulo post corrupti animi suspicio. »

⁶²⁸ 1^{er} décembre 1442; ils devaient être sur le même pied qu'Ueberlingen et Ravensbourg.

⁶²⁹ Ch. Feldkirch, Barbe 1445, conçue dans des termes assez vagues qui admettent facilement un grand nombre d'exceptions.

⁶³⁰ *Actes des conférences, 1447.*

⁶³¹ 1451.

⁶³² Qu'on ne pouvait pas servir deux maîtres à la fois (l'Empereur et l'abbé), qu'on ne pouvait pas prêter double serment au même maître (en qualité de prince du pays et pour des fiefs particuliers). Toutefois les deux choses étaient fort ordinaires.

» tratifs et l'opiniâtreté bourgeoise ⁶³³ leur ont paru
 » invincibles. Tandis que l'Empereur dort, nos forces
 » négligées nous ont fait descendre si bas, que cette
 » abbaye princière, honorée par de grands monarques
 » six cents ans avant que le nom de la Suisse fût pro-
 » noncé, a trouvé dans une espèce d'alliance défensive,
 » qui nous subordonne en réalité à quatre Cantons de la
 » Suisse ⁶³⁴, dirai-je le seul moyen de salut ou la ruine
 » la plus douce? Pères et frères, comme la plupart des
 » événemens, quand on sait commander à la fortune,
 » celui-ci sera pour nous ce que nous permettrons qu'il
 » soit. Les évêques de Sion et de Bâle ont fréquemment
 » conclu de semblables alliances et n'ont pas perdu
 » leurs États; si le Valais et Bienne se sont élevés à une
 » liberté menaçante, c'est qu'ils ont entretenu et
 » resserré de semblables relations plus tôt que leurs
 » seigneurs. Le même sort nous attend. L'année après
 » notre alliance, nos Appenzellois, malheureusement
 » combourgeois et alliés de la Suisse déjà depuis l'an-
 » cienne guerre, se sont unis à toujours comme confé-
 » dérés avec sept Cantons ⁶³⁵; la ville, avec six Cantons à
 » peine dix-huit mois plus tard ⁶³⁶. Comment un prêtre
 » résistera-t-il à l'audace du pays, à l'argent de la ville
 » avec quatre Cantons contre sept? Il le peut, n'en dou-
 » tez pas : les gouvernans des Cantons sont nombreux et
 » leurs chefs changent; celui-ci est paralysé par l'esprit
 » de parti; à celui-là manque la connaissance des hom-

⁶³³ Les députés de la ville s'opposèrent à toute négociation tant qu'on ne renoncerait pas préalablement au serment.

⁶³⁴ Zurich, Lucerne, Schwyz et Glaris.

⁶³⁵ L'alliance de l'abbé est du milieu du mois d'août 1451; celle des Appenzellois de la veille de St.-Othmar (15 nov.) 1452.

⁶³⁶ Jeudi après la Pentecôte 1454.

» mes; les autres, on les effraie, on les gagne, on les
 » endort*. Être seul, quand on sait être le maître, est
 » la moitié de la victoire. Mais maître, (pensez-y, mes
 » frères!) maître, on ne l'est ni par élection ni par
 » naissance, quand on est un homme vulgaire. Celui
 » qui dans la paix et l'abondance, dans l'orage et en
 » péril de mort, toujours égal, considère d'un re-
 » gard immobile le devoir d'un prince; qui oppose à
 » l'ennemi et à la fortune la plénitude des forces d'un
 » pays et d'un peuple, unies et vivifiées par son esprit;
 » qui, entouré des hommes les plus intelligens, les di-
 » rigè tous et les surpasse; qui, dans ses manières et
 » ses paroles, devant le peuple et au milieu des siens,
 » apparaît incessamment⁶³⁷ bienveillant avec grandeur
 » et simple avec dignité, celui-là, mes frères, est un mai-
 » tre.» Il prouva sans peine que Gaspard, bon homme et
 rien de plus, ne suffisait pas pour ces temps périlleux.

Cette assertion fut justifiée par les événemens qui jetèrent l'abbé dans un embarras croissant par suite des mesures imprudentes qu'il avait prises. Lorsque, dans le sentiment de son impuissance⁶³⁸, du consentement et par le conseil de sa congrégation ainsi que des habitans de Wyl⁶³⁹ et d'autres gens dépendans de l'abbaye, ileut conclu avec les quatre Cantons l'alliance perpétuelle ci-dessus mentionnée⁶⁴⁰ au nom de tous les

* L'histoire de l'Europe et la nôtre. D. L. H.

⁶³⁷ Αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπέρροχον ἔμμεναι ἔλλων.

⁶³⁸ « Que nous et notre abbaye ne saurions nous maintenir ni subsister sans le secours du bras séculier. »

⁶³⁹ Désigné comme la principale ville de l'abbé.

⁶⁴⁰ A Pfeffikon, à la date de n. 635. Voy. l'acte d'alliance dans *Tschudi*, II, 560.

pays situés entre les lacs de Zurich et de Constance ⁶⁴¹, au nom de Wyl, de sa forteresse d'Iberg et de Roschach récemment acheté ⁶⁴², il sembla vouloir gagner son peuple en abandonnant quelques droits ⁶⁴³ odieux à l'esprit de liberté. Mais on prétend que dans cette occasion même il se montra, aux dépens de l'honneur de sa parole ⁶⁴⁴, partial en faveur de quelques amis de la ville ⁶⁴⁵. La ville de St.-Gall, grâce à d'excellentes ordonnances sur la fabrication des toiles ⁶⁴⁶, chef-lieu de toute la contrée environnante, prit un si rapide accroissement en population ⁶⁴⁷, en richesse, en courage, qu'elle acheta des seigneuries ⁶⁴⁸, forma des alliances de combourgeoisie ⁶⁴⁹ et sous une constitution perfectionnée ⁶⁵⁰ aspira non-seulement à l'indépendance, mais à l'extension de son territoire. Elle ressentit vivement ce qui advint à ses amis, et sembla chercher une occasion de faire des démarches importantes. Les deux parties

⁶⁴¹ L'abbé possédait aussi au-delà du Rhin et du lac de Constance des domaines qui restèrent étrangers à la Suisse.

⁶⁴² *Acte d'achat* 1449; de la main des nobles de Roschach pour 2700 florins. On y mentionne les carrières, alors déjà fort productives.

⁶⁴³ Droit de meilleur catel et autres, exercés dans les cas de mort et alors surtout onéreux. *Ch.* 1451, dans la collection de Haller.

⁶⁴⁴ On prétend qu'il trompa ceux de Romishorn. *Hottinger, Hist. ecclés. de l'Helvétie*, IV, 94. Il paraît qu'ils furent engagés à prêter un serment, dont la teneur, à laquelle ils ne réfléchirent pas d'abord, les empêcha de devenir bourgeois de la ville.

⁶⁴⁵ Tiré des *griefs* de la ville dans les Actes 456.

⁶⁴⁶ Établissement d'une inspection sur les toiles, 1452. *Haltmeyer*, pag. 146.

⁶⁴⁷ *Griefs*, n. 645 : la paroisse de St.-Laurent s'est accrue jusqu'au nombre de 3500 communians.

⁶⁴⁸ Oberberg et Annwyl, 1451. *Haltmeyer*.

⁶⁴⁹ Avec Arbon, 1452. *Haltmeyer*.

⁶⁵⁰ Par l'amélioration des réglemens des tribus, en 1438, et par la liberté octroyée par Frédéric III, en 1451, à Grätz. *Ibid.*

se référèrent, à regret ⁶⁵¹, au jugement de l'Empereur, mais aucune des deux n'osait paraître l'éviter. Les quatre Cantons alliés avec l'abbé, trois villes souabes qu'ils s'adjoignirent ⁶⁵² et Appenzell cherchèrent à les concilier. Ils obtinrent que le prélat et la ville, avec leurs griefs et leur réponse, avec la plainte, la réplique et la duplique, s'en rapportassent à l'avoyer et au conseil de la ville de Berne, afin de terminer le différend au moyen d'un rachat total à l'amiable ou par voie juridique ⁶⁵³.

Dans ce temps-là l'ancienne amitié des trois premières villes de la Suisse, des pays de Schwyz et de Glaris pour la ville de St.-Gall ⁶⁵⁴, fut convertie en une alliance perpétuelle ⁶⁵⁵ semblable à l'alliance primitive des Glaronnais ⁶⁵⁶; on voulait à la fois se montrer impartial et amener les esprits à l'impartialité, protéger St.-Gall dans l'exercice de ses droits et le retenir dans de justes bornes ⁶⁵⁷. A l'approche du jour décisif,

⁶⁵¹ A cause des frais, de la peine et du travail, n. 653.

⁶⁵² Constance, Ueberlingen, Lindau.

⁶⁵³ *Exposé*, St.-Gall, jeudi avant St.-Gall 1452 : combien la ville doit payer à l'abbé pour le serment; établissement d'un ammann, des inspecteurs des monnaies et du pain, des taxateurs du blé, du vin et de la viande; ordonnances sur le tarif des péages, sur l'aunage, les mesures, le fief de l'hôtel de ville, etc.; tout cela fait connaître les relations de l'ancienne *Villa*.

⁶⁵⁴ « Il faut consolider par l'écriture les conventions perpétuelles et la perpétuelle amitié. » N. 655.

⁶⁵⁵ *Ch. d'alliance*, jeudi après la Pentecôte 1454, *Tschudi*, II, 576.

⁶⁵⁶ Ils s'engagent à ne pas faire la guerre et à ne s'allier avec personne sans le consentement de la majorité des Confédérés, et à soumettre les différends à leur justice.

⁶⁵⁷ Le convent en fut si satisfait, que le jour du serment il traita 1500 hommes dans son verger. Les conditions avaient en quelque sorte été préparées dans l'alliance de l'abbé : « De même, tous ceux qui ne nous

l'abbaye fut recommandée aux Confédérés par les quatre présidents de la congrégation des Bénédictins de Bursfeld⁶⁵⁸, et Berne convoqua des députés de presque toute la Suisse⁶⁵⁹. Le pieux et savant abbé Gaspard⁶⁶⁰ se rendit en personne à la conférence ; mais, dans son aversion pour les choses temporelles⁶⁶¹, il crut ses amis et proposa aux Confédérés de charger le gouvernement de la ville d'administrer tous les pays de la principauté. Concentré tout entier dans la recherche de la vérité, dans le soin des âmes et dans le culte divin, il ne douta pas de l'approbation des chefs de l'ordre de Bursfeld. La proposition plut aux Confédérés⁶⁶². Cette nouvelle

• ont pas encore juré fidélité et ceux qui nous jureront à l'avenir (l'abbé • l'espérait) prêteront aussi le même serment. »

⁶⁵⁸ Les abbés de St.-Pierre à Erfurt, de St.-Étienne à Würzburg, de Hirschau et de Waiblingen. Sur Bursfeld voy. *Leuckfelden*. Ce monastère, situé non loin de Göttingen, avait reçu des abbés Jean Dedenroth de Minden et Jean de Hagen une discipline si exemplaire, que près de cent cinquante couvens se réformèrent d'après cette règle, et qu'avec l'autorisation du concile de Bâle (1440) et de la cour de Rome il se forma une union et une congrégation qui a subsisté, même après la ruine de Bursfeld, jusqu'à nos jours. *Leuckfeld* ne parle point de St.-Gall; Pie II ne nomme pas non plus St.-Gall dans la bulle des libertés. L'accession saint-galloise fut probablement l'œuvre du zèle de Gaspard ; Ulrich ne trouva pas à propos d'être aussi complètement inoïne. *Leuckfeld* cite l'exemple d'Udenbein qui ne resta pas même dix ans dans l'union de Bursfeld. En 1469 les Bursfeldiens visitèrent, sans faire sensation, l'abbaye de St.-Gall, agrandie et soustraite à leur influence. *Hottinger*, IV, additions, p. 102.

⁶⁵⁹ Henri Schwend, de Zurich ; Lucerne ; Ytal Réding ; Unterwalden ; Zoug ; Glaris.

⁶⁶⁰ « Insigni religione et eruditione. » *Herrmann Schenk*.

⁶⁶¹ Il aimait à répéter après St. Jérôme : « Monachos decet esse monachos. » *Hottinger*.

⁶⁶² *Ch.* Berne (appelé le premier prononcé bernois), samedi après la Chandeleur, 1455. Nous y voyons la délimitation du territoire : depuis Monst^{er} (dans le Rheintal), jusqu'au lac de Constance ; puis, en des-

remplit de joie la ville de St.-Gall. Les conventuels effrayés s'assemblèrent. « Voilà, » dit Ulrich, affranchi par l'abbé de l'office de maître-d'hôtel ⁶⁶³, « voilà » où nous a conduits celui dont l'élection a été une » honte pour nous ⁶⁶⁴, et l'administration notre ruine; » nous sommes réduits à choisir entre notre conserva- » tion et notre devoir. Cependant, non, l'obéissance sub- » siste s'il n'y va que de notre bonheur et de notre vie : » mais les saints dont les prières, mais les cinquante » abbés dont huit siècles de sollicitude ont maintenu » honorablement jusqu'à ce jour l'abbaye de St.-Gall, » demandent-ils une obéissance illimitée envers celui » qui livre leur héritage aux fils de leurs serfs? » Les conventuels refusèrent d'adhérer au traité ⁶⁶⁵. Cette résolution inspira du respect, comme toute constance dans le péril. Wyl aussi craignait moins la houlette du prince-abbé que le gouvernement d'une bourgeoisie ⁶⁶⁶. Une diète de tout l'ancien pays fit entendre sa voix en faveur de l'abbaye souveraine, et Appenzell même écrivit aux chefs de l'ordre ⁶⁶⁷ de protéger les droits du

cendant, jusqu'à Münsterlingen, de là à Bürglen, en remontant la Thour jusqu'à la Glatt, et encore jusqu'au pont au-dessus de Schwanberg; de là à Monstein, point de départ. Cette contrée aurait formé une espèce d'avouerie, et comme on pouvait l'étendre ou la resserrer suivant les limites naturelles, il ne serait presque rien resté aux ecclésiastiques.

⁶⁶³ Les Bursfeldiens lui avaient procuré cet emploi, sans consulter l'abbé.

⁶⁶⁴ Le pape l'avait nommé. *Hotting. H. E. IV, additions, p. 93.*

⁶⁶⁵ « Sat reverentiæ datum; conscientiis urgeri ad jura contra quemcunque manutenda. »

⁶⁶⁶ *Missive de Wyl, mercr. apr. les Rameaux, 1455.*

⁶⁶⁷ *Missive à l'abbé Wolfram de Hirschau, mardi après Corp. Chr. 1455 : « Qu'il veuille se montrer favorable et prendre les intérêts de l'abbaye. »*

vénérable monastère, dont la décadence nuirait au culte et jetterait le trouble dans le pays⁶⁶⁸ : tant un gouvernement consacré par le temps et par sa dignité paraissait préférable à celui d'une ville marchande, objet d'envie ! L'expérience n'a jamais prouvé que le gouvernement des ecclésiastiques soit moins paternel que celui des militaires, des hommes d'affaires et des négociants.

La congrégation de Bursfeld, qui dans la ferveur du premier zèle⁶⁶⁹ s'assemblait souvent, tint un chapitre général à Erfurt. Les chefs des couvens du haut pays, dont la simplicité religieuse avait peut-être exprimé une approbation en termes généraux⁶⁷⁰, durent protester solennellement⁶⁷¹ ; on écrivit aux Cantons protecteurs et à Berne ; une visite de l'abbaye fut ordonnée. Les visiteurs trouvèrent Ulrich Rösch dans un cachot (rigueur tardive de Gaspard !) et tout le pays en désordre ; on jugea indispensable d'ôter provisoirement l'administration à l'abbé et de nommer un autre administrateur⁶⁷². Rien ne produit une irritation plus irrémédiable, que de prononcer sur la constitution d'un pays sans consulter les habitans *. Des

⁶⁶⁸ « Nous craignons qu'il n'en naisse du scandale. »

⁶⁶⁹ Jean de Hagen (« ab Indagine ») vivait encore.

⁶⁷⁰ Gaspard s'y référa plusieurs fois. Leur ignorance des relations de l'abbaye de St.-Gall aura servi de prétexte pour soustraire le couvent à leur influence.

⁶⁷¹ *Témoignage des abbés de Hirschau et de Waiblingen*, merccr. av. Ste. Marg. 1455 : Au nom de notre dignité, de notre devoir et de notre respect pour la vérité.

⁶⁷² Henri Schuchti, ami d'Ulrich.

* Vrai en général ; mais lorsque tous les pouvoirs sans les moyens sont entre les mains des dépositaires infidèles de l'autorité, qu'il s'agit de remettre à leur place, il serait impossible de réunir une assemblée de vrais

députés de toute la Suisse conférèrent avec la ville de St.-Gall : la charte de bailliage fut à la fin rendue et anéantie, la constitution remise en vigueur⁶⁷³ et garantie contre tout changement opéré par l'une des parties⁶⁷⁴.

Avant même la fixation des rapports entre la ville et l'abbaye, le pape Calixte disposa de l'administration municipale, sur la proposition du cardinal Ænéas Sylvius Piccolomini⁶⁷⁵. Riche d'expérience et chargé de l'examen, Ænéas reconnut sans peine dans Gaspard un meilleur religieux, et dans Ulrich le prince nécessaire; à l'un il laissa l'honneur⁶⁷⁶ et un bon revenu⁶⁷⁷, à l'autre il remit toute l'autorité⁶⁷⁸.

Ulrich Rösch était dans sa trentième année lorsqu'il fut chargé de l'administration de l'abbaye; il gouverna sept ans comme administrateur, vingt-huit comme abbé et prieur, homme d'une stature imposante, maître de lui-même, insinuant pour ceux qu'il respectait, impérieux pour les autres, terrible à qui le craignait. Il avait à côté de son lit une ardoise et de la craie, pour ne

représentans du peuple. Il faut donc que les hommes qui osent, usent d'abord contre ces dépositaires infidèles des mêmes moyens, et se précautionnent contre leurs attaques ouvertes et contre leur influence.
D. L. H.

⁶⁷³ Chacun fut replacé sous la haute et basse justice de laquelle il ressortissait; les affaires féodales, sous la justice féodale; celles qui concernaient les domaines impériaux ressortirent de la justice impériale.

⁶⁷⁴ *Décision amiable des huit Cantons* (le trésorier Nicolas Brennwald était chef de la députation); St.-Gall, 6 août 1456.

⁶⁷⁵ *Stumpf; J. J. Hottinger.*

⁶⁷⁶ L'habitation dans le palais épiscopal; le droit de célébrer la messe en mitre aux jours de fête (il aimait à la chanter); le droit d'octroyer les fiefs nobles.

⁶⁷⁷ Jouissance de la cour, de la boulangerie, du jardin; annuellement 60 poules, 300 florins.

⁶⁷⁸ Confirmé par le pape, le 19 décembre 1456.

laisser perdre aucune des bonnes pensées que la nuit éveille dans les grandes âmes⁶⁷⁹. Toute sa vie était action ; il n'avait qu'une passion, celle de relever l'Etat. Il satisfaisait sans scrupule les besoins de la sensualité, parce qu'il ne se laissait ni dominer ni affaiblir par elle⁶⁸⁰. Il dirigea constamment les affaires religieuses avec une habileté singulière ; à côté d'un article essentiel il en proposait un grand nombre d'accessoires, qu'il abandonnait ensuite peu à peu, afin d'obtenir des négociateurs lassés, la chose principale. Le travail était pour lui un plaisir⁶⁸¹. Il jouit ainsi de la vie plus que d'autres⁶⁸² ; et plus grand prince que bien des rois⁶⁸³, il acquit la considération et la gloire d'être le second fondateur de St.-Gall.

⁶⁷⁹ *Stumpf*, 316 b.

⁶⁸⁰ *Id.* 321 a : « il laissa de beaux enfans engendrés par lui. »

⁶⁸¹ Il se comparait aux « jeunes garçons qui jettent des bâtons dans les arbres ; s'il tombe des fruits, ils les prennent ; s'il n'en tombe point, ils ne regrettent pas leur petite peine. » *Stumpf*.

⁶⁸² « Profecto enim vita vigilia est. » *Plin l'Ancien*.

⁶⁸³ On dit de lui :

« Ulricum hunc dubito monachum dicam anne monarcham ;

« Veste fuit monachus, corde monarcha fuit. »

— Ulrich Resch ou Rösch, que l'abbé Eglof avait pris comme marmiton, montra dans cet emploi les dispositions les plus heureuses ; serviable, laborieux, alerte, rusé, habile dans tout ce qu'il entreprenait, ses talens l'appelaient aux études. Il fut envoyé dans les universités, où il fit de rapides progrès ; le droit eut sa prédilection. Lorsqu'il entreprit d'administrer l'abbaye, elle ne possédait pas au-delà de 1300 florins de revenu net : il parvint dans le cours de son administration à dépenser 128,933 florins pour des acquisitions et des constructions dont il enrichit et embellit le monastère. Rien n'échappait à sa surveillance. La même activité défendait les droits de l'abbaye, créait des moulins, des greniers publics, dirigeait la pêche et la chasse, perfectionnait la culture de la vigne, s'étendait sur l'alimentation des porcs et sur la multiplication des engrais. Voy. *Liste des acquisitions faites par l'abbé Ulrich VIII*, dans le *Livre de copies*, msc. gr. in-folio : d'Arx., t. II, p. 384 et 385 ; *Zeltweger*, t. II, p. 11 et suiv. C. M.

Dès qu'il eut fait prêter les sermens⁶⁸⁴, son premier soin fut d'éclaircir ses rapports avec la ville. Toutes les chartes des deux partis furent présentées à l'avoyer et au conseil de Berne. Ils donnèrent droit à l'abbaye⁶⁸⁵, mais permirent à la ville de se racheter du serment et de toutes les conséquences de cette souveraineté ecclésiastique, moyennant sept mille florins⁶⁸⁶. Les Bernois envoyèrent leur savant greffier⁶⁸⁷ afin qu'avec d'autres conseillers, délégués par les Confédérés⁶⁸⁸, il jugeât les prétentions nouvellement formées ou celles qui pourraient s'élever entre seigneurs égaux de domaines voisins. Les St.-Gallois donnèrent, en échange de la complète liberté de tous les habitans domiciliés entre leurs quatre croix, mille florins⁶⁸⁹ et une grande place hors des murs, le Bruel⁶⁹⁰, blanchisserie ou pâturage suivant les saisons⁶⁹¹. On décida de plus que si l'abbé vendait en détail du vin acheté, il

⁶⁸⁴ Comme l'administrateur Henri avait fait après la suspension de l'abbé à la réintégration des autorités judiciaires en automne 1456.

⁶⁸⁵ « Quoique la ville ait présenté aux arbitres un grand nombre de bonnes et louables grâces et franchises, l'abbé n'a présenté que des lettres, rôles et renseignemens excellens qui sont de beaucoup meilleurs et plus solides. »

⁶⁸⁶ *Seconde sentence bernoise*, 5 févr. 1457. Le serment portait auparavant qu'ils obéiraient aussi fidèlement à l'abbé qu'un homme-lige à son maître (*Ch.* de 1419 et 29); il s'y trouvait d'autres expressions peu convenables des anciens temps.

⁶⁸⁷ Thomas de Speichingen, docteur en droit canon. *Ch.*

⁶⁸⁸ Ital Réding en était.

⁶⁸⁹ On ne peut pas prouver que les bourgeois relevaient de l'abbaye, p. e. pour le droit de meilleur catel; mais il se peut que quelques-uns, soumis à cette redevance, se fussent établis dans la ville.

⁶⁹⁰ Les villes lombardes aussi avaient leur « broilo, broglio » peut-être primitivement destiné aux ouvrages de la ville (« imbroglio »).

⁶⁹¹ On en payait le loyer à l'abbé, quand on voulait s'en servir en été comme blanchisserie.

paierait le même droit qu'un bourgeois de la ville⁶⁹²; que les bâtimens commerciaux sur son territoire⁶⁹³ appartiendraient à la ville, mais les produits du péage à l'église du monastère pour les réparations et l'éclairage; que les gens relevant du prince-abbé, mais établis en dehors de la franchise de l'abbaye⁶⁹⁴, ne pourraient se soustraire aux sermens, aux contributions et aux services dus à l'Etat; quant au tribunal féodal qui siégeait dans le palais, l'abbé le composerait du nombre de citoyens qu'il voudrait, de manière cependant que la campagne n'y eût jamais la majorité; qu'il ne rétablirait jamais l'issue de l'enfer⁶⁹⁵ du couvent, dont on avait abusé pour des projets hostiles; que les bourgeois pourraient continuer à tirer parti du terrain généralement étroit dont ils avaient commencé à profiter⁶⁹⁶; que du reste la qualité de bourgeois ne soustrairait aucun sujet de l'abbaye à ses devoirs et à la justice ordinaire⁶⁹⁷.

La ville, de son côté, se plaignait de ce que beaucoup d'affaires qui devaient se juger publiquement dans le palais⁶⁹⁸, se décidaient secrètement ou hors du

⁶⁹² Ce droit de consommation était une franchise octroyée par l'Empereur.

⁶⁹³ La maison des cordonniers (était-ce une auberge pour les cordonniers?), les boutiques, le marché au fil, au fromage et au beurre fondu, ainsi que les cabanes en pierre de la cour du palais.

⁶⁹⁴ Les limites de son territoire et du droit d'asile.

⁶⁹⁵ Prison? cachot de pénitence?

⁶⁹⁶ Pour établir des tuileries, des boutiques de rémouleurs, des jardins, des blanchisseries et des champs.

⁶⁹⁷ L'esprit des associations de ce temps n'était pas de soustraire les individus à leur position légale, mais de les y protéger contre les caprices du pouvoir.

⁶⁹⁸ L'abbé soustrayait le plus de causes que possible à ce tribunal, qui se montrait indépendant.

pays; elle se plaignait de plus d'une fraude et des routes et des ponts négligés à dessein⁶⁹⁹ : mais elle fit aux Confédérés le sacrifice de ses griefs⁷⁰⁰. Peu après, elle procura par une convention équitable à ses citoyens la sûreté à laquelle ils avaient droit⁷⁰¹.

L'administrateur qui tantôt faisait des arrestations au mépris des formes⁷⁰², tantôt semblait embrouiller les différends aplanis par un tribunal provincial de l'Empire⁷⁰³, actif et vigilant pour la liberté, comme on doit l'être, maintint la sûreté publique. Les églises⁷⁰⁴, les tours⁷⁰⁵, les grandes familles⁷⁰⁶, les nobles qui existent

⁶⁹⁹ Cette partie des travaux publics le concernait à cause des péages; il la négligea, espérant que la ville finirait par prendre soin des routes et des ponts nécessaires à son commerce.

⁷⁰⁰ C'est là la *troisième sentence*, 14 mai 1457, écrite sur deux feuilles de parchemin attachées ensemble avec de la soie bleue. Au jugement du parti de l'abbaye c'était « acerbior sententia, sed satis æqua; ne alterutra pars frustra litigasse videatur, utriusque pars sua cedit. » Quelques-unes de ces dispositions s'appliquent mieux aux années précédentes, vu que les griefs furent présentés déjà en 1455.

⁷⁰¹ *Ch. de la ville*, 17 juin 1459, « lorsque le couvent rendit les documents déposés à Berne entre les mains des arbitres. » Les Bernois donnèrent-ils donc les chartes de la ville au prélat, parce qu'ils reconnurent que le droit était de son côté (n. 685)? Voici, comme exemple, un des dispositifs : « Si un sujet de l'abbaye, devenu bourgeois de la ville, trouve ses terres trop imposées par l'abbé, les trois plus proches voisins les examineront et déclareront, sous serment, le taux qui leur paraîtra équitable. »

⁷⁰² 1461. *Haltmeyer*.

⁷⁰³ 1464 et suiv. *Hottinger*, H. E. IV, additions 98; *Ch.* dans la collection de Haller. Il paraît que l'abbé n'était pas entièrement innocent, mais qu'il se cacha derrière l'ammann du palais, ou feignit d'ignorer en partie ce qu'on était charmé d'avoir annulé.

⁷⁰⁴ Au Linsenbûhel, 1463. *Haltmeyer*.

⁷⁰⁵ St. Michel dans la rue des Palens (ainsi nommée peut-être à cause des Hongrois de 923) 1463. *Id.*

⁷⁰⁶ Rôle du *Notenstein* (société des nobles) 1466, dans *Haltmeyer*.

encore⁷⁰⁷ ou qui aujourd'hui fleurissent ailleurs⁷⁰⁸, les profits du commerce⁷⁰⁹ et les institutions commerciales⁷¹⁰, tout proclamait la prospérité croissante de la ville, défendue contre l'administrateur par le respect qu'il avait pour la Suisse, et chargée avec lui de la conservation des choses saintes⁷¹¹, sans méticuleuse sévérité dans l'observation des ordonnances romaines⁷¹².

Les Appenzellois, en paix et en guerre, visaient à la liberté. Les habitants d'un village faisaient-ils quelques économies à force de travail⁷¹³, ils se hâtaient de s'affranchir d'une souveraineté étrangère ou de la domination ecclésiastique⁷¹⁴, ou bien de pourvoir leur

⁷⁰⁷ Zollikofer, Fels, Schobinger, etc.

⁷⁰⁸ Waldkirch, Mandach, Blarer, Burgauer, Grébel, Göldi, Ramschwag, Neukom, Oschwald, Peyer, Stokar, Schultheiss, etc. Nous ne citons pas ces noms pour entretenir l'orgueil des familles, mais afin d'inspirer à ceux qui les portent une bienveillance particulière pour le berceau de leurs maisons.

⁷⁰⁹ Franchise de Frédéric III, pour le péage et la traite foraine, 1466, dans *Halmeyer*.

⁷¹⁰ Pont suspendu au-dessus du Martinstobel, 1466, dans *Halmeyer*.

⁷¹¹ Conformément au prononcé des cantons protesteurs, 1462. *Hottinger*, l. c. 98.

⁷¹² Lorsque le nonce permit, en 1462, d'user de laitage pendant le carême, il se trouva que cela se pratiquait déjà dans ce pays. *Hottinger*, l. c.

⁷¹³ Ils faisaient aussi le commerce des toileries. *Walsen*, A. 1452.

⁷¹⁴ Trogen s'affranchit par rachat de son servage, de la suzeraineté et du bailliage de Roschach, 1431; Trogen, Gais et Rütli, de leurs obligations féodales envers l'abbé de St.-Gall, 1459; Trogen. Teuffen et Speicher, de la dîme ecclésiastique due à l'église de St.-Laurent, à St.-Gall, 1459; Trogen, des droits ecclésiastiques de la même église, 1460, et avec Rehtobel, des droits des sires de Goldach, 1461; la métairie sur l'Eugist, de ceux d'Altstetten, 1466. *Bischofberger*, p. 477 et suiv. = l. c. II, 1^{re} partie des *Chartes* annexées à l'*Hist. du peuple appenzellois* de M. Zoltwéger (*Urkunden zu Joh. Casp. Zoltwéger's Geschichte des appen-*

commune d'une église⁷¹⁵ ou d'une forêt⁷¹⁶, afin de la rendre plus indépendante. Par respect pour cet esprit, et afin de protéger leur liberté, les Suisses admirent les Appenzellois avec plaisir et honorablement dans l'alliance perpétuelle⁷¹⁷, espérant que leur amour de la liberté ne franchirait pas les bornes de la justice. Tandis qu'ils maintenaient fermement le bon ordre dans leur pays⁷¹⁸ et parmi leurs troupes⁷¹⁹, ils n'hésitaient pas à s'attacher par la combourgeoisie des communes voisines⁷²⁰ ou même éloignées⁷²¹, qui ne les regardaient point, mais quel'exemple de leur liberté entraînait. L'austère loyauté des Suisses ne permettait pas de semblables procédés; parfois la menace devenait nécessaire⁷²². Les Appenzellois montraient alors plus de respect pour le déplaisir de leurs Confédérés que pour le ban de l'Empire.

zellischen Volkes) renferme un grand nombre de documens de ce genre d'affranchissemens, des années 1453 à 1481. C. M.

⁷¹⁵ Celle de Trogen 1463. *Ch.* dans la collection de Haller.

⁷¹⁶ Trogen, Teuffen, Speicher achètent la forêt de Steinegg, 1459. *Bischofberger*. Ces faits, en apparence insignifiants, font voir la persévérance et la sollicitude des loyaux ancêtres, et rendent leur œuvre plus respectable.

⁷¹⁷ *Traité d'alliance*, 1452. *Tschudi*, II, 570. = Voyez appendice, sous lettre F.

⁷¹⁸ Voy. dans *Walser*, A. 1483, comment on maintint l'autorité des lois du pays sur tous les habitans.

⁷¹⁹ Ils dédommagèrent les habitans de Lindau de tout le mal que leur avaient fait les soldats appenzellois. *Bischofberger*, 1447, p. 297.

⁷²⁰ Sur le territoire dépendant de l'abbaye et dans le Rheinthal.

⁷²¹ Altenau en Thurgovie, appartenant au chapitre de Constance. *Ch.* par laquelle les Confédérés annulent ce traité, 1454. *Tschudi*, II, 580.

⁷²² *Missive des cantons*, 1459, les sommant de ne pas user plus longtemps de subterfuges, mais de se soumettre aux sentences, conformément à l'acte d'alliance. *Collection de Haller*. = Il pouvait y avoir un peu de jalousie. D. L. H.

Ils se virent mis au ban par le tribunal de Rothwyl, sur la plainte des Peyer de Hagenwyl, seigneurs engagistes de Rheineck. Ils s'étaient brouillés avec eux parce qu'ils avaient chaudement embrassé la cause des habitants du Rheinthal, juste ou non. Dans une des plus longues nuits d'hiver⁷²³ les Appenzellois se portèrent à la frontière pour dompter le lendemain matin les seigneurs. Ceux-ci avertis s'enfuirent au-delà du Rhin. A trois heures du matin, l'artilleur du château supérieur, Appenzellois du village d'Urnäsch, tombé dans la disgrâce de son pays, mit le feu au château par maladresse⁷²⁴ ou dans l'espoir de sa réconciliation⁷²⁵. Réveillés par la flamme dont l'éclat et les ravages se répandirent au loin dans le château inférieur et dans les maisons des bourgeois, les habitants de la vallée et les Appenzellois se hâtèrent de renverser la haute tour et les murs de la ville. Mais l'honneur ne permit point de pardonner à ce traître, qui fut au contraire poursuivi et à la fin écartelé à Berne, entre autres pour cette action⁷²⁶. Les Peyer ayant provoqué le ban, tous leurs droits hypothécaires furent achetés pour six mille florins; le ban, annulé⁷²⁷; le Rheinthal, incorporé au pays d'Appenzell.

Le plus difficile fut de fixer les rapports avec Ulrich, administrateur de l'abbaye de Saint-Gall. Depuis le

⁷²³ 30 décembre 1455. *Tschudi*, II, 582.

⁷²⁴ Lorsqu'il mit le feu aux canons; on ne put pas éteindre promptement la flamme à cette hauteur. *Stumpf*, 370, b.

⁷²⁵ Comme à la bataille de Morgarten, les exilés de Schwyz; mais les ennemis ne leur avaient point confié de poste.

⁷²⁶ *Tschudi*; *Stumpf*.

⁷²⁷ *Acte d'achat*, Einsiedlen, à la consécration des anges. 1460. *Tschudi*, II, 599.

temps où toute cette contrée ne formait qu'un seul pays, les limites étaient restées indécises; les maux de la guerre faisant accélérer la paix, on avait souvent oublié de distinguer le droit et l'abus. Le zèle d'Ulrich parut louable aux Confédérés, parce qu'il assurait vouloir s'en tenir au droit. De fréquentes diètes s'assemblèrent à Einsidlen, à Saint-Gall, dans le pays même; on déterminait les frontières sur plusieurs points; les prétentions furent peu à peu rachetées ou éclaircies⁷²⁸. Tantôt les Appenzellois trouvaient inconvenant pour des hommes de parole d'entasser tant d'écritures⁷²⁹; tantôt il fallait les plus fortes garanties⁷³⁰ et toute l'énergie fédérale⁷³¹ pour faire triompher l'équité. L'envie ni la force ni l'occasion ne manquaient pour traiter l'abbé d'une façon révolutionnaire; on eût épargné des négociations pénibles et dispendieuses, mais (perte bien plus grande!) on eût ruiné les notions du juste, base de la sûreté individuelle et sociale*.

Le jeune Peyer⁷³² avait vendu, ainsi que nous l'avons

⁷²⁸ Sentence des VII cantons, Einsidlen 1458, dans *Walser*: plus exactement dans *Hottinger H. E.*, IV, additions, 97. Sentence des mêmes, St.-Gall 1459. *Recès de Constance*, déc. 1459; on y invite les Appenzellois à se conformer à la sentence. *Éclaircissemens des cantons* à St.-Gall, 1460, dans *Walser*. *Accord avec Hériseau*, 1461. *Ibid.* *Convention avec les chefs et les communes du district de Hériseau*, St.-Gall, 1462.

⁷²⁹ Dans les *Éclaircissemens*, 1460.

⁷³⁰ Dans l'*Accord*, 1461.

⁷³¹ Comme dans les *recès*, 1459.

* Elle vous tient bien à cœur, cette révolution que vous avouez (plus haut, après n. 612) avoir été amenée par la force des choses! Pourquoi ne disiez-vous pas cela à vos collègues avant 1797? D. L. H.

⁷³² Assez âgé pour donner des pleins pouvoirs (d'après n. 727); toutefois, comme il vécut encore 64 ans (*Leu*), il devait être jeune alors. Du reste, on dit ces Peyer originaires de Feldkirch. *Füsslin Géogr.* IV. = Les faits relatifs à la cession du Rheintal sont racontés avec détail par M. *d'Arx*, II, 329 et suiv. C. M.

dit, le droit d'hypothèque sur le Rheinthal qu'il tenait de l'Empire; ce pays, à cause peut-être de divers droits réservés⁷³³ ne pouvait pas facilement s'incorporer au canton d'Appenzell, mais s'administrait simplement au nom de celui-ci; Ulrich donc, jusqu'à la fin de sa vie, ne négligea rien pour se mettre en possession de cette belle vallée, dans laquelle il avait un grand nombre de domaines. A cet effet, au grand déplaisir des Appenzellois, il porta plainte contre eux auprès des Suisses, sous prétexte qu'ils n'accomplissaient pas les traités⁷³⁴, et il se présenta même dans les diètes⁷³⁵, appuyé peut-être sur la lettre du droit. Il espérait déterminer les Appenzellois à le satisfaire par la cession du Rheinthal⁷³⁶. Ceux-ci n'y étaient point disposés, car cela les eût séparés du Rhin et du lac, en sorte qu'on eût pu cerner leur forteresse alpestre et les contraindre par la famine⁷³⁷. D'un autre côté, ils n'avaient pas de sentence favorable à attendre, parce que le parchemin décide péremptoirement les questions du mien et du tien. Trois fois ils furent sommés en vain⁷³⁸; à la fin, conjurés au nom des alliances éternelles, ils ne voulurent pas en venir aux dernières extrémités, sans voir

⁷³³ Il n'est pas fait mention de l'Autriche, mais de l'Empire, du monastère de St.-Gall, des franchises d'Altstätten. Le rachat avait été réservé primitivement lors de la constitution de l'hypothèque.

⁷³⁴ Toutefois les habitans de Hérissau l'avaient payé. *Quittances dans Walsen.*

⁷³⁵ *Recès, Rapperschwyl, 1465. Tschudi, II, 654.*

⁷³⁶ *Walsen.*

⁷³⁷ Quoique le Tockenbourg ne lui appartînt pas encore, il y exerçait déjà beaucoup d'influence; du côté du midi, on ne trouve dans l'énorme parois de rochers que quelques sentiers à peine praticables, encore ne le sont-ils pas en toute saison.

⁷³⁸ *Tschudi, Stumpf, Hottinger, Walsen.*

si la prudence et l'amitié des Confédérés ne trouverait pas un milieu entre le droit et leurs désirs. Déjà leur ennemi s'était enfui de Saint-Gall, pour sauver ses jours, disait-il, mais en réalité pour exciter la commiseration.

La sentence prononcée sous serment par la diète de Lucerne ⁷³⁹ ne manqua ni de justice ni d'équité, mais elle ne fut rien moins que conciliante. « La dime de » l'avoine ⁷⁴⁰ ne sera ni élevée ⁷⁴¹, comme l'abbé le » pense, en raison des progrès de la culture, ni payée » en argent ⁷⁴², comme les Appenzellois le demandent, » mais acquittée suivant le constant usage. Ces derniers » paieront à l'abbé le rachat des contributions impé- » riales ⁷⁴³ et de beaucoup de droits féodaux d'après » l'ancien pied monétaire ⁷⁴⁴ et non dans la monnaie » courante du pays. L'abbé se plaint qu'on le frustre » du droit de meilleur catel (la plus belle pièce de bé- » tail ⁷⁴⁵), bien souvent à la mort d'un chef de mai-

⁷³⁹ *Débat et sentence*, vendredi av. la Toussaint 1465; Walser le donne d'une manière suffisamment complète. — M. Zellwéger raconte de même dans leur intégrité, d'après les documens, les faits qui suivent et que Muller a dû résumer dans une histoire générale de la Suisse : voy. son *Hist. du peuple appenzellois*, t. II, 44-57. C. M.

⁷⁴⁰ 288 muids, 6 quarterons.

⁷⁴¹ Il entendait sans doute des contrées *défrichées*; d'autres, qui s'étaient associées aux Appenzellois, n'avaient rien à démêler avec lui.

⁷⁴² Dont le taux hausse et baisse d'après les prix des marchés, et ne pouvait être ainsi déterminé.

⁷⁴³ 55 marcs à 2 livres 5 schellings de fennings de Constance, monnaie qui passait pour la meilleure. Du reste, l'abbaye avait racheté 178 ans auparavant de l'Empereur cette contribution. *Füsslin, Géogr.*

⁷⁴⁴ St.-Gall avait le même pied monétaire que Constance.

⁷⁴⁵ Rachetable moyennant une livre de fennings de Constance. — *Zellwéger, Chartes*, t. II, 1^{re} partie, ch. cccLXVII, p. 58 et 59. C. M.

» son ⁷⁴⁶ ou d'un père de famille, et toujours en cas de
 » suicide » (cas fréquent chez des hommes libres dont
 le cœur indompté oppose sa résolution à une indigne
 destinée); « ils devront à cet égard lui faire droit, et
 » ne pas l'empêcher d'établir des inspecteurs ⁷⁴⁷. Ils
 » devront recevoir l'investiture de leurs fiefs, et les
 » citoyens du Speicher, restituer les titres féodaux en-
 » levés par eux. L'abbé conférera suivant l'usage les
 » bénéfices ecclésiastiques. A l'avenir les habitans du
 » territoire de l'abbaye ne pourront plus se faire rece-
 » voir bourgeois d'Appenzell, ni avoir sur ce territoire
 » des capitaines étrangers, dont ils préfèrent les ordres
 » à la loi de l'abbé ⁷⁴⁸. Enfin, les Appenzellois ayant vio-
 » lement enfreint l'ancienne sentence, que l'abbé se
 » proposait de changer ⁷⁴⁹, ils paieront pour les frais,
 » non pas deux mille florins, comme le prélat le de-
 » mande, mais huit cents. »

Cette issue déplut aux deux parties, mais surtout
 aux Appenzellois, comme trop favorable à l'abbé; pour
 lui, il aurait préféré un échange. Ils se tinrent tran-
 quilles ⁷⁵⁰; le prélat persista; il évalua toutes ses pré-

⁷⁴⁶ Fréquemment des frères vivaient ensemble; l'aîné était le chef de
 la maison; ce n'est qu'à sa mort que le droit en question était exigible.

⁷⁴⁷ Cet article est plus exactement rendu par *Bischofberger* que par
Walser; voy. p. 412.

⁷⁴⁸ Un individu, disait-on, poursuivi pour un délit forestier, en avait
 commis un plus grand nombre et s'était réfugié chez les Appenzellois,
 dont il devint le concitoyen. A son retour, on l'arrêta; mais il fut délivré
 par une troupe de ses nouveaux combourgeois. (Alors déjà il y avait des
 pépinières d'insubordination; pour faire des révolutions, on ne man-
 quait pas de la connaissance des moyens.)

⁷⁴⁹ Voyez à n. 741. On s'appuyait sur la sentence rapportée t. IV, 493-
 497.

⁷⁵⁰ Ceux de Speicher ne rendirent point de chartes; ils dirent les

tentions sur le pays d'Appenzell à vingt mille florins⁷⁵¹, et se montra disposé à en abandonner six mille en échange du bailliage impérial du Rheinthal. Les Appenzellois n'y donnant pas les mains, les cantons protecteurs, favorables à l'abbé, baissèrent les prétentions de celui-ci⁷⁵²; mais en vain. Ulrich alors renouvela ses plaintes, requérant les cantons au nom de leur honneur de faire exécuter leur sentence; les Appenzellois furent sommés avec menaces.

Ils se réunirent ensuite en assemblée générale, le pays entier comme un seul homme*, animés de leur ancien esprit, sans calculer leurs forces ni les conséquences possibles de la résolution de tout oser pour la liberté et pour l'honneur. Ils décrétèrent « de ne point accepter la » dernière sentence qui les accusait d'avoir enfreint les » précédentes et les condamnait ignominieusement aux » frais pour ce fait; de ne se soumettre à aucun prononcé » des sept cantons, vu que les quatre cantons protecteurs de l'abbé formaient une majorité toujours défavorable à leur cause. » Ils firent cette déclaration à la Suisse, sans dire s'ils attribuaient la partialité des cantons à l'ancienne alliance avec l'abbé⁷⁵³ ou à ses richesses. Leur démarche engagea la Confédération entière⁷⁵⁴ à faire des représentations à l'abbé. Celui-ci

avoir perdues. Les Appenzellois ne s'expliquèrent point sur le droit d'élire leurs pasteurs. *Walser; Informations des Lucernois*, 1468. Collect. de Haller.

⁷⁵¹ Plus exactement 19,787. *Id. Hottinger*: 13,549, mais sans les droits de patronage d'églises ni le Rheinthal.

⁷⁵² A 15,000 florins. *Walser*, A. 1467.

* Noble peuple! *O utinam!* D. L. H.

⁷⁵³ Ci-dessus, n. 635. C'était un principe que les anciennes alliances avaient le pas sur les nouvelles.

⁷⁵⁴ Les sept et Berne, outre Soleure, qui, dans la plupart des cas, faisait cause commune avec eux.

augmenta l'embarras. Il dit « que c'était aux cantons » de maintenir leur sentence. Que si un *non* hautain » annulait les chartes, il rejetterait, lui, avec plus de » droit encore, les anciens prononcés par lesquels on » avait soustrait ces rebelles à la domination de l'abbaye. Qu'il attendrait, pour prendre ses mesures, de » voir ce qu'il pouvait espérer de la protection et de » l'honneur des Confédérés. » Les députés se rendirent, le cœur serré, dans le pays d'Appenzell. La *landsgemeinde* se réunit; elle déclara « que les Appenzellois » respectaient la sentence en tout ce qui concernait les » biens et l'argent; mais que nul d'eux ne souffrirait » que leur loyal pays fût déclaré violateur de la justice » et pour cela condamné à une amende; que pour repousser cette injure ils s'exposeraient à tout, même à » leur ruine totale, qui probablement ne resterait pas » sans vengeance. » Cette manifestation engagea les cantons à effacer dans le prononcé toutes les expressions offensantes⁷⁵⁵. Quant à la dispense pour les sujets de l'abbaye de prêter serment au pays d'Appenzell⁷⁵⁶, ce point, en ce qui concernait le Rheinthal, fut légalement décidé dans ce sens⁷⁵⁷, que, partout où l'abbé ne possédait que la juridiction seigneuriale, le serment de soumission au gouvernement serait prêté aux Appenzellois, conformément à leur droit. Ainsi la justice des Suisses établit un pacifique équilibre entre l'activité ambitieuse d'Ulrich et l'amour des Appenzellois pour la liberté.

⁷⁵⁵ A la diète de Wyl, 1467.

⁷⁵⁶ Les Suisses refusèrent d'approuver la mesure révolutionnaire.

⁷⁵⁷ *Recès de Lucerne*, vendredi après la Toussaint, 1467, dans *Wälder*, que nous prenons pour guide dans ce récit, ainsi que *Bischofberger et Stampf*.

Ces campagnards continuèrent de se racheter⁷⁵⁸. Les droits de l'abbaye ne furent pas injustes dans l'origine, mais peu à peu on les exagéra⁷⁵⁹; ils n'étaient d'ailleurs plus à leur place depuis que l'ancienne administration, en quelque sorte domestique⁷⁶⁰, avait été remplacée par un gouvernement d'État*. Les Appenzellois consolidèrent ce gouvernement par des franchises impériales. Ils statuèrent que leurs citoyens ne comparaitraient devant aucun tribunal étranger, peu familiarisé avec leurs mœurs, mais uniquement devant les tribunaux du pays⁷⁶¹, et, si la cause concernait le pays même, devant le conseil d'une ville amie⁷⁶². De leur commune devait aussi émaner le droit d'exercer la

⁷⁵⁸ Salzbrunn, d'une redevance de 11 livres, moyennant la somme de 280 livres. *Bischofberger*, 1468, p. 488.

⁷⁵⁹ On percevait la contribution pour l'Empire huit fois par an; les 5 pour cent sur les héritages étaient parfois portés à 15 pour cent; à Clanx, on lâchait des chiens de chasse contre ceux qui ne payaient pas le péage pour chaque vase de lait. C'était, il est vrai, avant les guerres de la liberté. *Füsslin*, *Géogr.* II, 210 et suiv. = Puisque ces horreurs s'exerçaient en vertu de *documens* pour lesquels l'auteur éprouve tant de respect, il aurait dû, pour être conséquent, se prononcer pour leur maintien. Il reconnaît donc que si les hommes peuvent être liés par des documens, dans l'intérêt du bon ordre, ceux-ci ne peuvent jamais les enchaîner sans retour. D. L. II.

⁷⁶⁰ La plupart des droits féodaux doivent être appréciés d'après le système des ordonnances d'une villa. La coupe de vin que chaque particulier aisé offrait une fois par an à son curé était-elle autre chose qu'un usage domestique? On transforma ce don en obligation, et la coupe en 52 pots (104 bouteilles).

* L'auteur reconnaît donc le principe qu'il faut admettre en matière de documens et de chartes. D. L. II.

⁷⁶¹ *L'empereur Frédéric III*, à la Neustatt, mardi après Pierre et Paul, 1466; *Bischofberger*, 105.

⁷⁶² Lindau, Ueberlingen, St.-Gall, Constance, à leur choix.

justice criminelle⁷⁶³ dans le conseil ou près de la grande route impériale⁷⁶⁴. Avant la confusion et la ruine de la vieille constitution thurgovienne⁷⁶⁵, ce pouvoir appartenait au landgrave ou à son lieutenant-criminel.

L'infatigable abbé affermit bien mieux son pouvoir dans l'ancien territoire. Au nom de ses saints⁷⁶⁶, à la faveur de la protection des cantons et par le sage accomplissement des promesses qu'il avait faites⁷⁶⁷, il ramena sous l'autorité de l'abbaye des sujets qui s'y étaient soustraits. Avec le prix de domaines éloignés⁷⁶⁸ il en acheta de plus rapprochés, afin de s'arrondir⁷⁶⁹. Il conclut des échanges avantageux⁷⁷⁰, régularisa par des statuts la marche de la justice⁷⁷¹ et la police générale⁷⁷², et laissa les résistances les plus opiniâtres⁷⁷³. Quand il ne

⁷⁶³ L'empereur Frédéric III, au même lieu, lundi ap. St.-Jacques de la moisson, 1466; dans l'appendice de *Walsen*, p. 15.

⁷⁶⁴ Comme il leur paraît chaque fois le plus convenable. Autrefois la justice criminelle s'exerçait ordinairement en public.

⁷⁶⁵ Par les nombreux privilèges et par la guerre, 1460.

⁷⁶⁶ *Ch. pour Tablat*, 1459: « Touché par les prières des saints du monastère, dont c'était la cause, Dieu a ramené ces gens à l'obéissance. »

⁷⁶⁷ La même charte St.-Gall après Ste.-Agathe: « il se désiste de bien des droits, et n'impose ni le mauvais denier ni d'autres nouvelles contributions; il cède la traite foraine. » On a des ch. semblables en faveur de Roschach, Strubencell, etc.

⁷⁶⁸ Il vendit ses propriétés de l'Argovie aux Bernois, dont la faveur lui était précieuse. *Stettler*, A. 1458, p. 180.

⁷⁶⁹ Il acheta Waldkirch de Walther de Blydegk, 1462. *Rahn*.

⁷⁷⁰ Avec l'évêque de Constance au sujet de Goldach. *Stumpf*, 317, 4. Avec Pierre de Rarogne, échange du château et du bailliage de Lommis contre la métairie de Gainwyl. *Ch.* 1463.

⁷⁷¹ *Déclaration de Niederbüren*, 1469.

⁷⁷² Il lui appartenait de défendre de jouer aux cartes. *Ibid.*

⁷⁷³ *Acte pour Bernhardszella*, 1455, 1460, au sujet de l'impôt de domicile et de la contribution que ce lieu refusait de payer pour le fait suivant, *ibid.*

pouvait pas proscrire de vieux usages, il brisait à l'aide d'un des cantons protecteurs le courage de la rébellion, là où il le croyait le plus dangereux⁷⁷⁴, et il savait confondre son intérêt avec celui de la patrie⁷⁷⁵. Grâce à la considération due à son mérite⁷⁷⁶, Ulrich fut appuyé volontairement par le chef de l'Empire non-seulement dans sa tentative infructueuse de racheter le Rheinthal⁷⁷⁷, mais encore pour l'acquisition de trois bailliages considérables qui lui restèrent⁷⁷⁸. Il obtint aussi cet affranchissement de toute juridiction étrangère qui imprimait aux tribunaux provinciaux le sceau de l'indépendance⁷⁷⁹ : comme un ecclésiastique ne pou-

⁷⁷⁴ *Prononcé de Schwyz*, à la défaveur des habitans de Tablat, les plus proches voisins du couvent; 1470. *Stumpf*, 318, b.

⁷⁷⁵ Lorsqu'on agita la question de savoir, si, lui ayant renoncé à de nouveaux impôts (n. 767), ses sujets devaient néanmoins concourir avec les Suisses à payer les frais de la guerre. *Ch.* 1464.

⁷⁷⁶ Comme le témoigne expressément la ch. n. 777.

⁷⁷⁷ *Frédéric III*, à la Neustatt, Pentecôte 1464. — *Le même* aux fidèles Confédérés de sa personne et de l'Empire, les invitant à aider l'abbé dans cette entreprise; mardi avant la Chandeleur; ainsi qu'à l'ammann et à la commune d'Appenzell, pour les engager de permettre à l'abbé le rachat (*eod.*); mais cela n'eut pas lieu. = Ces chartes, qu'on trouve dans la collection de documens réunie par Haller, et déposée à la bibliothèque de Berne, t. XVII, p. 171 et 172, ont été imprimées dans les chartes annexées par M. Zellweger à son *Hist. du peuple appenzellois*, t. II, I^{re} p., p. 164, 165. Ce grave et consciencieux écrivain ne s'appuie pas moins que Muller sur les documens authentiques, peut-être même quelquefois plus réellement que notre célèbre historien; mais au lieu de multiplier les notes ajoutées au texte, il sépare des volumes consacrés à la narration les volumes plus nombreux qui renferment une précieuse collection de diplômes, en partie inédits avant lui; de simples renvois au bas du texte mettent en rapport ces deux parties distinctes d'un des plus beaux monumens élevés à notre histoire nationale. C. M.

⁷⁷⁸ *Frédéric III*, au sujet de Roschach, Tünbach et Muola au détenteur des hypothèques, Burkhard Schenk de Castell à Mammertshofen. Neustatt, mardi av. la Chandeleur, 1464.

⁷⁷⁹ *Lettre impériale*. Barthél. 1466.

vait exercer la justice criminelle, sans abjurer sa règle, il en obtint l'investiture en faveur des baillis qu'il présenterait⁷⁸⁰. Il usa de ce pouvoir et de tous les autres de façon à conserver l'autorité⁷⁸¹ et à laisser à ses concitoyens la satisfaction d'être jugés par leurs égaux⁷⁸². Sa sollicitude ne se porta pas moins sur la prospérité⁷⁸³, la sûreté et l'agrandissement de son territoire, soit quand il n'était qu'administrateur, soit lorsque Gaspard, pour se livrer sans trouble aux plaisirs de l'étude et de la société⁷⁸⁴, renonça même au titre d'abbé⁷⁸⁵, en échange de cent florins ajoutés à sa pension annuelle. Tandis que l'abbé Ulrich prêtait son serment à Rome⁷⁸⁶, et se faisait indemniser de ses frais de voyage par des franchises productives⁷⁸⁷, Gaspard mourut à Constance chez son frère, le doyen du chapitre⁷⁸⁸. Peu après, Ulrich doubla le territoire de l'abbaye.

⁷⁸⁰ Le bailli Wiechpalmer investi par la ville de Lindau, 1468. Le bailli Imhof par Jean de Randeck, Neust. Sébast. 1463. Dans la Translation de ces sortes de hautes justices (Grätz ap. l'exaltation de la Croix 1469), on accorde à St.-Gall aussi bien qu'à Wyl (château et habitation de l'abbaye : Ch.) le droit d'asile.

⁷⁸¹ *Convention avec Wyl*, Hilaire 1464, dans *Tschudi*, II, 608 : l'ammann abbatial assiste au Conseil; l'abbé nomme l'avoyer et les conseillers.

⁷⁸² Ceux-ci sont bourgeois de la ville; celui-là doit y être domicilié au moins depuis quatre ans.

⁷⁸³ L'Empereur (Neustatt 1464) accorde à Wyl deux foires par an.

⁷⁸⁴ Il consacrait les heures de la matinée à l'étude. *Stumpf*.

⁷⁸⁵ 1463, et non 67. La *lettre impériale d'investiture*, qui donne à Ulrich le titre d'abbé, est de 1463.

⁷⁸⁶ Voy. le serment dans *Stumpf*, 317, a; il est prêté à Pie II, ce qui confirme notre note précédente.

⁷⁸⁷ On incorpore à l'abbaye les paroisses de Roschach, Bernang, St.-Jean de Höchst et Ste.-Marguerite.

⁷⁸⁸ 1467, lorsque Ulrich se rendit une seconde fois à Rome pour une autre cause. Vers le même temps, le doyen du chapitre devint évêque.

Le gentilhomme⁷⁸⁹ Pétermann de Rarogne, après le décès de son frère, resta seul baron⁷⁹⁰ de Tokenbourg. Depuis la mort de Frédéric, les Tokenbourgeois étaient demeurés unis avec Schwyz et Glaris par l'ancien traité d'alliance⁷⁹¹, mais non plus par l'ancienne et confiante amitié. Les Glaronnais et les Schwyzois, avec lesquels ils avaient espéré vivre fraternellement, à la manière des Appenzellois, étaient alors seigneurs d'Uznach, lié par le même serment qu'eux⁷⁹². Les Tokenbourgeois se sentaient tant de répugnance pour leur domination, que les districts supérieurs⁷⁹³ s'opposèrent pendant bien des années à ce qu'on dressât la charte d'alliance,

Jacob Peyer l'appelle son cousin. = Ulrich, administrateur abbatial, ayant fait preuve d'activité et d'habileté, et montré qu'il était homme à relever l'abbaye ruinée, les quatre cantons protecteurs le recommandèrent à la cour de Rome et le lui désignèrent comme futur abbé; le pape Pie II se fit un plaisir de lui assurer l'expectative de ce siège (*Bref* 1462, 31 juillet). Bien plus, l'année suivante, lorsque Gaspard abdiqua, puis mourut, le Saint Père le nomma abbé, sans permettre qu'il y eût une élection; il l'avait même expressément défendu dans son bref, et interdit à Gaspard d'abdiquer la dignité abbatiale en faveur d'un autre qu'Ulrich Rösch. Ulrich s'était rendu à Rome avec l'acte d'abdication de son prédécesseur, et là il avait obtenu sa survivance. En chemin pour retourner à St.-Gall, il apprit la mort du prélat, et revint à Rome pour se faire désigner dans les bulles comme successeur, non de l'abbé qui avait résigné, mais de l'abbé mort. *D'Arx*, t. II, 314. C. M.

⁷⁸⁹ Ce titre (en allemand *Junker*), donné par les chartes, objet de la raillerie enfantine des ignorans, ne désigne pas un jeune seigneur, mais un noble qui n'était pas chevalier.

⁷⁹⁰ Il exerçait les fonctions de comte, sans en avoir le titre. Un baron tel que lui pouvait se passer de cette décoration.

⁷⁹¹ T. V, 176, 177.

⁷⁹² *Ibid.* 162.

⁷⁹³ Lichtenstaig, la vallée de la Thour, la vallée de St.-Jean, Wildhaus, Gegenharzbuch, Pétercelle; telles sont originairment les parties constitutives de ce pays.

et qu'ils ne se soumettent à une sentence de Berne⁷⁹⁴ qu'à regret et après un long temps⁷⁹⁵. Le gentilhomme était âgé, et son héritière avait épousé un Savoyard, Humbert de Villette, seigneur de Chivron; l'avenir du Tokenbourg apparaissait sombre. L'abbé de St.-Gall était alors le plus grand propriétaire foncier du pays⁷⁹⁶, et il accordait volontiers sa protection; les anciens comtes⁷⁹⁷ déjà tenaient du couvent à titre d'hypothèque le chef-lieu et des domaines considérables⁷⁹⁸; les religieuses de Magdenau relevaient de l'abbé⁷⁹⁹. Rarogne, dans sa vieillesse, voulut assurer à sa fille un tranquille héritage*; les campagnards craignaient moins un maître unique, un prélat**, qu'un bailli de leur rang. Les Suisses étaient occupés à guerroyer con-

⁷⁹⁴ *Sentence de Nicolas de Scharnachthal*, chevalier, et pour Gaspard de Stein, lieutenant de l'avoyer de Berne; mardi après St.-Jaoq. 1468. *Tschudi*.

⁷⁹⁵ Seulement au bout de six ans. Quoique l'opposition ne fût pas fondée, l'inquiétude était excusable. — La conduite des gouvernements de la Suisse inspirait cette défiance. L'historien a dit ailleurs qu'ils avaient dès lors adopté la fausse politique de vouloir des sujets, au lieu de se fortifier, en s'adjoignant des concitoyens. D. L. H.

⁷⁹⁶ Voy. ses acquisitions en 1228, t. II, 91.

⁷⁹⁷ Lichtenstaig, la métairie de Buzischwyl.

⁷⁹⁸ *Rarogne* : « Mon hypothèque et celle de mes ancêtres. »

⁷⁹⁹ Elles lui donnaient annuellement une livre feening, 40 livres 1/2 de cire, 2 livres d'encens, deux surplis : *Convention avec l'abbesse Véroine*, 1468.

* Ce n'était pas son seul motif. Ces domaines, malgré leur étendue, ne rapportaient pas de quoi faire vivre un gentilhomme selon son rang, et ils étaient grevés de dettes; il avait été forcé en 1450 déjà de vendre aux Peyer sa seigneurie de Hagenwyl pour payer les créanciers les plus pressans. Voy. *d'Arx*, II, 338, 339. C. M.

** Les Tokenbourgeois, satisfaits de subir la domination de l'abbaye, rappelèrent le vieux proverbe : « Il fait bon habiter sous la houlelle. » l. c. 341. C. M.

tre l'Autriche près de Waldshut. Dans les derniers jours de l'an 1468, le baron de Rarogne vendit irrévocablement⁸⁰⁰, dans son château de Lütisburg, au prince-abbé Ulrich de St.-Gall et à son monastère, tout le pays de Tokenbourg⁸⁰¹ pour la somme de quatorze mille cinq cents florins. Cette vente, à ce qu'il paraît, se fit inopinément⁸⁰².

Le nouveau comte et seigneur⁸⁰³ s'empressa de consolider cette acquisition par des conventions avec la Suisse et avec le Tokenbourg même, et d'obtenir la confirmation impériale. Ulrich renouvela solennellement et à perpétuité⁸⁰⁴ l'alliance qui subsistait entre Rarogne, Schwyz et Glaris; il satisfait à toutes les demandes légitimes. Le Tokenbourg demeura ouvert aux Cantons pour leurs marchandises, sans nouveaux péages, ainsi qu'à leurs troupes, et à l'égard de l'Autriche

⁸⁰⁰ *Acte de vente*, jeudi av. St.-Thomas 1468. *Tschudi* H, 196 et suiv.; de même dans *Dumont*.

⁸⁰¹ Selon l'étendue et les limites de son droit, les serfs, les sujets du bailliage, les simples habitants, chacun suivant leur position.

⁸⁰² Autrement divers points auraient encore été éclaircis. Schwyz et Glaris étaient instruits de la chose (*Ch.* n. 804); on ne pouvait être indifférent au ressentiment de ces hommes énergiques. — Ces deux cantons, auxquels le pays d'Urnach appartenait à titre d'hypothèque, ne désiraient pas étendre leur territoire; Zurich ne trouvait plus d'intérêt à faire l'acquisition de cette seigneurie riche en franchises et en droits territoriaux, mais pauvre de revenus. L'abbaye de St.-Gall trouvait seule son compte à posséder la souveraineté d'un pays où elle possédait plus de la moitié des juridictions, des fiefs, des domaines et des revenus accidentels. Pétermann avait offert de la lui rendre en 1465; l'abbé Ulrich avait traîné les négociations en longueur; il ne conclut le marché en 1468 que lorsqu'il vit le bailliage du Rheinthal lui échapper. Voyez *d'Arx*, II, 840. C. M.

⁸⁰³ Les abbés de St.-Gall prenaient ce titre.

⁸⁰⁴ *Acte d'alliance*, mercredi av. St.-George 1469. *Tschudi*, II, 702.

il fut placé dans les mêmes relations qu'eux sur tous les points. Schwyz et Glaris promirent de maintenir le pays dans la légitime⁸⁰⁵ obéissance envers son seigneur, et celui-ci de son côté prit l'engagement de le maintenir dans leur seule alliance⁸⁰⁶. Afin de tranquilliser complètement ces Cantons⁸⁰⁷, Zurich et Lucerne renoncèrent formellement au droit qu'ils possédaient sur le Tokenbourg en vertu de leur traité d'union avec l'abbé⁸⁰⁸.

L'activité, la finesse et l'énergie du nouveau souverain ne parurent pas moins redoutables au pays que le désordre et la faiblesse précédente. Albert Miles, avoyer de Lichtenstaig, rassembla toute la population dans la prairie des prêtres près du bourg de Wattwyl; elle renouvela le serment national prêté trente-trois ans auparavant pour la défense des franchises⁸⁰⁹. Comme il arrive quand un peuple se montre unanime, le prince respecta cette vigilance et cette fermeté, confirma toutes les franchises de la ville⁸¹⁰ et de la campagne⁸¹¹, et permit⁸¹² que le peuple, pour les consolider, dressât une charte de son alliance avec Schwyz et Glaris⁸¹³.

⁸⁰⁵ Conformément aux convenances et à l'équité.

⁸⁰⁶ A moins qu'ils ne consentissent eux-mêmes à une autre alliance.

⁸⁰⁷ « Pour consolider l'amitié entre la Maison-Dieu et nos chers Confédérés. »

⁸⁰⁸ Renonciation, mardi av. la Pentecôte, 1469. *Tschudi*, II, 704.

⁸⁰⁹ Serment du pays, dimanche av. Ulr. 1469, dans les notes de *Tschudi*; nous avons eu une charte manuscrite un peu plus complète.

⁸¹⁰ Confirmation pour Lichtenstaig; même date.

⁸¹¹ Confirmation de la ch. de *Ganterschwyl*, 1440, Wattwyl, même date (aussi dans *Lünig*, *Spicil. Eccl.* III, 217).

⁸¹² Malgré lui, dit *J. II. Tschudi*, *Chron. glaronn.*, 325. Aussi n'est-il point fait mention de lui dans l'acte de renouvellement.

⁸¹³ Ch. même date que ci-dessus dans *Tschudi*, II, 705.

Le prince même reçut de l'Empereur l'investiture de son comté⁸¹⁴. Suivant les anciennes coutumes de l'Empire, son titre lui donnait la juridiction provinciale; conformément à l'ordre établi par Rarogne, les membres des tribunaux inférieurs étaient choisis entre les campagnards par lui, sur leur proposition, ou par eux sur la sienne⁸¹⁵.

Ulrich fut redevable à un acte de justice des moyens de couvrir ces dépenses extraordinaires. Un juif, Samuel Lévi⁸¹⁶, qui s'était fait recevoir habitant de Wyl pour dix ans en payant trente ducats, ruinait le pays par une usure exorbitante⁸¹⁷, mais son titre de valet de chambre impérial⁸¹⁸ et ses richesses le rendaient si redoutable⁸¹⁹, que le prince n'osa le juger ni sans l'autorisation de l'Empereur⁸²⁰, ni, lorsqu'il l'eut obtenue, sans le concours des Cantons protecteurs. Lévi fut condamné à payer mille ducats en or⁸²¹ et à quitter

⁸¹⁴ L'Empereur, Grætz, vers l'Exaltation de la Croix 1469. Cette Ch. et d'autres se trouvent aussi dans *Honneurs et droits de St.-Gall sauvés*, 1710.

⁸¹⁵ Füsslin, *Géogr.* III, 31.

⁸¹⁶ Appelé Schmoll Juif.

⁸¹⁷ Deux heller par florin chaque semaine, ce qui portait l'intérêt d'un florin pendant vingt ans à 2,496 flor. 13 schell. 4 heller. *Calcul d'un contemporain* dans *Ulrich, hist. des Juifs en Suisse*, 218; il ajoute : « Quare minime mirandum quo tandem pecuniæ nostræ dilabantur. »

⁸¹⁸ Tous les Juifs, du moins depuis le règne de l'empereur Frédéric II, aimaient à prendre ce titre protecteur; voyez *Pfenninger sur Vitriarius III*, 1274 et suiv., plus riche que les autres publicistes en faits historiques qu'il rapporte exactement.

⁸¹⁹ Il eût été facile au Juif de le faire mettre au ban et de l'exposer au plus grand embarras, au moyen d'une cour provinciale, et plus facile encore au moyen d'un des tribunaux secrets dont la puissance était alors à son apogée.

⁸²⁰ Ch. d'autorisation, Grætz apr. Barthél. 1469. *Ulrich*.

⁸²¹ *Ulrich*.

le pays⁸²³ après avoir juré de ne jamais y rentrer⁸²³.

Ainsi, la principauté de St.-Gall s'accrut grâce à un seul homme; la considération de la Suisse prit de l'extension grâce à l'esprit public et aux mœurs.

Zurich, dont la population diminuait constamment depuis Rodolphe Broun, son premier bourgmestre⁸²⁴, avait perdu par la peste et par la guerre la moitié de ses habitants⁸²⁵ et une partie presque égale de sa fortune⁸²⁶. L'esprit de la bourgeoisie triompha des malheurs des temps; la ville et la campagne, sagement gouvernées, avaient sous de bonnes lois de bonnes institutions; on saisissait toutes les occasions d'étendre glorieusement la domination à peine rétablie dans son intégrité⁸²⁷.

Zurich confirma les belles franchises dont l'Autriche avait gratifié⁸²⁸ le berceau de la famille de Habsbourg, la forteresse de Kibourg, dans le court instant où la domination lui en fut rendue; à l'abri de sa faveur, les habitants du voisinage formèrent une communauté⁸²⁹ qu'une rare indépendance de leurs personnes et de leurs

⁸²³ Était-ce le même Schmoll qu'on trouve établi à Winterthur en 1468? *Ulrich*, 228.

⁸²⁴ *Ch. de son serment*, dimanche apr. St.-Gall, 1462. *Ibid.*

⁸²⁵ En 1357, Zurich comptait 12,375 habitants; en 1374, seulement 11,050; en 1410, encore moins, 10,570. Cette diminution doit être en partie attribuée à la constitution; mais le XVI^e siècle amena des circonstances qui contrebalancèrent l'influence du gouvernement des tribus.

⁸²⁶ En 1467, il n'en restait plus que 4,532. *Waser*, des habitations de Zurich, tableaux.

⁸²⁷ Calculée d'après la valeur actuelle de l'argent (en 1779) cette fortune était en 1376 de 2,003,220 flor.; et en 1467, de 1,730,620 flor. *Waser*, p. 37.

⁸²⁸ Restitution de Kibourg, 1451. *Hist. de l'Autriche antérieure*, t. II, 158.

⁸²⁹ *Ch. des franchises de ce château*, sans date, mais antérieure à 1467.

⁸³⁰ Régie par un avoyer et quatre conseillers.

propriétés⁸³⁰, une bonne police⁸³¹ et diverses prérogatives⁸³² consolidèrent. Si le paysan ne fut pas encore soulagé de certaines charges en apparence onéreuses⁸³³, des lois⁸³⁴ garantissaient aux serfs l'équité⁸³⁵, aux étrangers la justice⁸³⁶, au village une économie non moins sage qu'au temps où il n'était que métairie⁸³⁷, à ceux qui s'y établissaient certaines faveurs⁸³⁸. La bonne harmonie entre voisins⁸³⁹, la marche régulière de la justice, malgré le conflit des juridictions⁸⁴⁰,

⁸³⁰ Exemption du droit de meilleur catel, de toute contribution, excepté pour ses ponts et fontaines, de toute expédition militaire à la distance de plus d'une demi-journée; les propriétaires de la commune ont seuls le droit de juger en matière de propriété et d'héritage.

⁸³¹ Ordonnance concernant les rues et les foires, etc.

⁸³² Droit de couper du bois; à Winterthur, exemption du péage, aussi pour seize bourgeois externes.

⁸³³ Ce qui suit est tiré de la *ch. des franchises de Neftenbach*. À la mort du plus ancien membre de la famille, on donnait la meilleure pibee de bétail, et au sous-bailli le meilleur habit que le défunt mettait pour se rendre à l'église ou pour faire des visites.

⁸³⁴ « Tout ce qui est dans le temps finit avec le temps. L'homme est dans le temps et n'est pas éternel. Il arrive de là que beaucoup de droits se perdent, parce que personne n'y songe. Afin de prévenir cela, nous avons résolu, etc. »

⁸³⁵ Les serfs ne peuvent être employés qu'à une distance qui leur permette de rentrer au logis le soir.

⁸³⁶ Quand il s'agit d'un hôte, le jugement se prononce du jour au lendemain.

⁸³⁷ Une métairie sujette à corvée entretient un taureau; un domaine exempt de dime, un verrat; une métairie ordinaire, un bœuf.

⁸³⁸ « Si quelqu'un veut s'établir chez nous, on lui donne du bois pour construire une maison et quarante poutres; il a droit à un morceau de terrain pour le labourer ou le laisser en pâturage. »

⁸³⁹ Convention avec ceux de Mandach au sujet des bestiaux et du passage, 1468.

⁸⁴⁰ Convention au sujet de la métairie de Lauffen entre l'évêque Burkhard de Constance et Conrad de Fulach, baillis, 1465.

la réunion des forces militaires⁸⁴¹ et des autres ressources⁸⁴² en cas de danger public furent l'objet de mainte convention. A mesure que les grandes familles seigneuriales déclinaient, la ville de Zurich achetait d'antiques villages, autrefois leurs joyaux; ainsi, même au loin, en Thurgovie, elle acquit d'une veuve affectionnée à cette cité, les deux Stammheim dans les fertiles prairies au pied de collines couvertes de vignes et couronnées de bois⁸⁴³. Fiefs saint-gallois⁸⁴⁴, ils appartenaient autrefois à la maison de Klingenberg; mais cette maison, ainsi que ses cousins de Klingen et Hobenklingen, autrefois baillis et seigneurs de la ville de Stein et du château contigu, libres⁸⁴⁵, souvent puissans à la cour et dans le pays, commençaient à déchoir : leurs gendres⁸⁴⁶ aliénèrent bien des domaines et vendirent même son indépendance⁸⁴⁷ à la ville de Stein qui faisait leur gloire. Stein, bâti sur d'anciennes ruines romaines, organisa dès-lors sa liberté⁸⁴⁸, et de-

⁸⁴¹ Convention de l'évêque de Constance avec Zurich, 1461, déclarant que les gens de ses juridictions inférieures dans le comté de Kibourg, ressortissent, corps et biens, de la seigneurie du comté.

⁸⁴² Revers des Zuricois en faveur de l'évêque de Constance, au sujet de l'impôt d'Uhwiesen, dont il était bailli en même temps que Fulach. Demont, t. III, sect. I, p. 375.

⁸⁴³ Figura Blötscherinn, femme Zipp; en 1464. Stumpf 354, b; Bluntschli; Rahn, V, 16. C'est la grande histoire de Rahn que je cite; elle se trouvait parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale.

⁸⁴⁴ Voy. déjà t. I, ch. XII.

⁸⁴⁵ Ils possédaient beaucoup d'alleux.

⁸⁴⁶ Ch. du gentilhomme Jean de Rosenek à Wattenfels, sur le fief de l'église de Bourg, 1468. Stammheim avait été hypothéqué.

⁸⁴⁷ En 1457. Füsslin, Géogr. I, 158. Leu et d'autres.

⁸⁴⁸ Franchise impériale pour l'élection du bourgmestre et du conseil, 1458. Leu.

vint Suisse pour la défendre⁸⁴⁹. Un bourgeois vendit⁸⁵⁰ à la ville de Zurich, la charmante vallée jadis siège glorieux du baron de Seldenbüren et les petits villages de la contrée⁸⁵¹.

L'Autriche avait perdu pour la seconde fois Kibourg et même la Thurgovie dans la guerre que nous raconterons; Winterthur, épuisé par les efforts de la fidélité la plus généreuse, était cerné par le territoire zuricois. L'archiduc Sigismond, qui prévoyait l'inévitable destinée de cette ville dans la guerre qui paraissait imminente, l'hypothéqua pour dix mille florins aux Zuricois, en stipulant le maintien de toutes les libertés que ses aïeux de Kibourg et de Habsbourg lui avaient concédées par bienveillance ou par pénurie d'argent⁸⁵². Il donna à la ville même une grande partie de la somme hypothéquée⁸⁵³ pour les frais de sa guerre. Quand par l'achat d'un droit souverain on pouvait agréger quelque commune à la Suisse, pays alors glorieux, sûr et bien organisé, et que la Confédération y trouvait une nouvelle garantie pour ses frontières ainsi que d'autres avantages encore, aucun bourgeois ne refusait une contribution volontaire⁸⁵⁴, et communément⁸⁵⁵ la cam-

⁸⁴⁹ Alliance avec Zurich (et Schaffhouse), 1459.

⁸⁵⁰ Stallikon, Wettschwyl. *J. H. Hottinger. Spec. Tigur.* En 1467.

⁸⁵¹ Henri Effinger, à qui le couvent d'Engelberg, héritier du fondateur (t. I, 326), devait quarante florins sur cette hypothèque; il acheta ces domaines à l'enchère. *J. J. Hottinger.*

⁸⁵² 1467. *Edlibach, Bullinger, Rahn.*

⁸⁵³ 8,000 fl. selon *Bullinger*; dans d'autres manuscrits, il y a 3,000 ou même 2,000. Le premier nombre est vraisemblablement le plus exact. Lorsqu'il renonça au retrait, Zurich lui paya cette même somme de 8,000 fl.

⁸⁵⁴ *Bullinger* en fait l'observation à cette même occasion.

⁸⁵⁵ Souvent, à Berne du moins, les seuls bourgeois internes et externes payaient de semblables contributions.

pagne acceptait les propositions du gouvernement, qui l'instruisait paternellement de tout⁸⁵⁶. Lorsque pour acheter Winterthur, chaque père de famille dut payer cinq plapparts⁸⁵⁷ et qu'on établit un impôt pour quatre ans⁸⁵⁸, des vingt-six mille⁸⁵⁹ sujets de la ville de Zurich les seuls qui montrèrent de l'humeur furent les habitants de Wädenschwyl et de Richterschwyl, que fâchèrent des représentations réitérées*.

Ils s'imaginaient en qualité de sujets de l'ordre de Saint-Jean pouvoir se soustraire aux obligations imposées par les chartes⁸⁶⁰. Leurs chefs sacrifièrent à cette

⁸⁵⁶ Les anciens n'appelaient pas le paysan au conseil; ce n'est pas là sa place; mais on s'entretenait d'avantage avec lui. Ils avaient une politique de famille et non de cabinet. — Le paysan des démocraties entrait pourtant dans les conseils. D. L. H.

⁸⁵⁷ D'après le pied de 1425, un plappart zuricois valait 4 schell. 8 Heller; il avait plutôt un peu haussé. *Waser*, de l'Argent, p. 403, 406.

⁸⁵⁸ A voir dans la *ch.* n. 365.

⁸⁵⁹ *Waser* * dans les *Notices politiques* (*Staatsanzeigen*) de *Schlösser*, t. VI, tableau des impôts. Les rapports sont remarquables: Zurich comptait 4,476 âmes, Kibourg 6,346, Gröningen 2,404, Andelfingen 1,541. Ce sont les populations les plus fortes. Il s'y trouve aussi 139 âmes des domaines du bailliage impérial; et l'on voit que les gens des seigneurs justiciers payaient aussi; Bonstetten, qui n'appartenait plus à ses barons, comptait 224 âmes. La comparaison avec les tableaux de population d'une époque postérieure fait voir le rapide accroissement sous la domination de Zurich. Stammheim passa sous Zurich avec 437 habitants; en 1762, il en avait 1195. A la première époque, Stäfa en comptait 420; à la seconde, 4,836. Wädenschwyl s'éleva, dans le même intervalle, de 981 à 6,474.

* Ils prévoyaient qu'il n'en résulterait d'avantages que pour les tribus de la ville, pour les monopoleurs. D. L. H.

⁸⁶⁰ Lorsqu'en 1408 Zurich avait cédé le château à l'ordre, il s'était

* L'auteur est déçu depuis pour avoir communiqué à Schlösser de vieux documents!!! D. L. H.

idée vaine ou intéressée la paix de la patrie. A la suite de graves menaces, le chevalier et bourgmestre Henri Schwend ayant été envoyé avec quarante hommes en observation au château de Wädenschwyl, ils engagèrent Schwyz, par de fausses accusations⁸⁶¹, à faire approcher dix fois autant de troupes. Ce danger d'une guerre civile au moment où l'Autriche en préparait une autre engagea Zoug et Glaris à intervenir. Les Zuricois occupèrent le pays rebelle avec plus de quinze cents hommes⁸⁶²; les agitateurs s'enfuirent sur le territoire Schwyzois; les bannières, séparées par le ravin d'un torrent, étaient en présence et se narguaient⁸⁶³; Jean Meyss, animé du patriotisme dont son oncle avait été victime, prévint avec peine l'effusion du sang. La Confédération suisse apparut alors dans sa justice et sa dignité. L'œuvre de la violence, indigne d'hommes libres, doit être évitée tant que le droit peut faire entendre sa voix. Les Confédérés pressèrent les habitans de Wädenschwyl de comparaître, pour répondre à la ville, devant un canton que Zurich choisirait, et engagèrent les Zuricois à ne pas dédaigner de se présenter avec leurs délégués devant le conseil de Berne, qu'ils choisissaient pour arbitre⁸⁶⁴. Schwyz s'abstint dès que la voie juridique fut ouverte. Les Bernois s'adjoignirent les Cantons les moins suspects, Schwyz même, Uri, Unterwalden et Zoug, et prononcèrent⁸⁶⁵ avec fermeté

réserve le droit de lever des impôts. *Les*, diplomatiquement exact dans ces sortes de choses, surtout quand il s'agit de Zurich.

⁸⁶¹ Ils accusèrent Zurich de vouloir reconquérir Pfaffikon. *Rahn*.

⁸⁶² *Haffner*, 2,000; *Rahn*, 4,500, ce qui est plus vraisemblable.

⁸⁶³ « Ils se regardaient comme chiens et chats. » *Edlibach*.

⁸⁶⁴ Expression de la *ch.*; Wädenschwyl en envoya sept.

⁸⁶⁵ Prononcé des Bernois pour Wädenschwyl, 4 juin 1468, dans *Tschudi*. Pour le reste, voy. *Edlibach* et *Ballinger*.

et sagesse une sentence juste à l'égard de la ville, clémentement à l'égard de la campagne : celle-ci, selon l'ordre, paierait les impôts communs, mais ne serait pas recherchée pour cette querelle ; le manque de lumières, la séduction ou quelque autre circonstance semblait peut-être les excuser. On voulait que le gouvernement conservât son pouvoir légitime, le campagnard ses bonnes dispositions. Qu'on se garde de l'écraser jamais, son courage est le nerf de la patrie *.

L'énergie, la sérénité, le progrès, sans inimitié contre l'ancien ordre, régnaient à la ville, à la campagne. On vénérât encore le chef spirituel et temporel de l'Eglise⁸⁶⁶ ; on respectait la noblesse de la naissance quand la noblesse morale la relevait⁸⁶⁷. Le campagnard chantait encore les aventures des anciens temps⁸⁶⁸, et de bons citoyens compilaient les annales de la patrie⁸⁶⁹. Les livres allemands se multipliaient⁸⁷⁰, et la liberté de

* Comparez cette conduite à celle qu'on tint envers Stäfa et Horgen en 1795 et 1796, et plus tard en 1803 et 1804. D. L. H.

⁸⁶⁶ Vers latins à ce sujet dans *Hüpli*.

⁸⁶⁷ *Le même* cite ce couplet d'une chanson allemande : « Celui qui est noble et bon, qui est pieux et vertueux, juste, modeste et clément, appartient à la caste de la noblesse. La noblesse méprise-t-elle la raison, elle descend dans la tribu des paysans. » Et ailleurs :

Nobilis est cunctus quem nobilitat sua virtus.

⁸⁶⁸ Histoire de Thierry de Berne, qui se mesura avec les héros. *Hüpli*.

⁸⁶⁹ « Le sire Jean Hüpli a terminé sa chronique, samedi avant St.-Thomas, 1462, pendant qu'on sonnait les complices aux Chartreux. » Elle est extraite, pour les anciens temps, des chroniques d'Eberhard Müllner et de Jean Erhard, de Rheinach, tous deux chevaliers ; plus tard, il la composa de son propre fonds ; elle est bien écrite et avec intelligence.

⁸⁷⁰ Nicolas de Wyl, de Bremgarten, maître d'école à Zurich, élève de Hemmerlin, traduisit, à la demande de personnes nobles, dix-huit ouvrages (depuis 1461). *Denis, Curiosités de la Bibliothèque de Garelli.*

leurs plaisanteries excitait à les lire⁸⁷¹. La science était récompensée par des droits⁸⁷² et des places⁸⁷³; on s'appliquait surtout à développer l'adresse corporelle, sans laquelle l'homme le plus sage et le plus courageux est embarrassé. De là des invitations amicales⁸⁷⁴ aux citadins et aux campagnards, aux habitants des villes et des contrées voisines habiles à l'arbalète, à la course⁸⁷⁵, au saut⁸⁷⁶, à lancer de grosses pierres⁸⁷⁷; on proposait comme prix, des chevaux⁸⁷⁸, des bœufs⁸⁷⁹, des coupes d'argent⁸⁸⁰, des anneaux d'or⁸⁸¹, du drap⁸⁸², de l'argent; on établissait des lois⁸⁸³ et des juges du combat⁸⁸⁴; et ainsi, à l'instar des anciens Grecs⁸⁸⁵, on per-

⁸⁷¹ Il traduisit en 1462, entre autres l'histoire de deux amans, par *Ænéas Sylvius*, « lascivam nimis prurientemque historiam », dit *Ænéas* lui-même.

⁸⁷² Gaspard Schnéeberger de Landsbut, habile chirurgien, reçoit en 1469 la bourgeoisie de Zurich. *Registre des familles zuricoises* dans l'extrait de *Jean Schoop*.

⁸⁷³ Wyl devint secrétaire du conseil de Nuremberg, greffier municipal d'Esslingen, chancelier aulique dans le Wurtemberg. *Denis*.

⁸⁷⁴ *Invitation de Zurich à Glaris*, vend. ap. Marguerite, 1465. *Tschudi*.

⁸⁷⁵ L'espace était de 400 pas.

⁸⁷⁶ 3 sauts, chacun de 3 distances, avec l'esconse, sur un seul pied.

⁸⁷⁷ Lancer trois pierres à trois distances.

⁸⁷⁸ Valant 14, 16 et 20 florins.

⁸⁷⁹ De 8, 10 et 12 florins.

⁸⁸⁰ Valant 6 florins.

⁸⁸¹ De 2 florins.

⁸⁸² Voyez le programme de 1465 cité par *Stalder*, *Hist. de l'Entlibuch*, t. II; on y trouve du drap noir d'Arras, du rouge de Lünsch (Liège?), de Hérental (au Brabant), du drap français, etc.

⁸⁸³ Entre autres, l'arbalétrier devait tirer d'un bras libre, en sorte que la crosse ne touchât pas son épaule, ni la clef sa poitrine, et ne tirer qu'une seule flèche, portant sa marque. *Ch.* 857.

⁸⁸⁴ « Gens honorables de notre Conseil. »

⁸⁸⁵ Lancer ou soulever de grosses pierres était une ancienne coutume juive, « per omnem Judæam vetus consuetudo. » *St. Jérôme* sur *Za-*

fectionnait par l'émulation, l'art de se défendre, le premier des arts aux yeux de l'homme libre. Non moins utiles et magnifiques brillaient les jours des grands tournois que les chevaliers et les seigneurs donnaient à leurs amis ⁸⁸⁶. De pareils exercices, qui fortifiaient le corps, le courage et l'esprit fraternel, et qui donnaient à la vie un ton mâle, servaient mieux la patrie et la dignité humaine que le mécanisme assoupissant dans lequel le commun des chefs voit l'essentiel de l'art militaire. Entre deux armées dont l'une a plus d'âme, la victoire ne saurait être long-temps douteuse*.

Du reste, alors aussi se commettaient des crimes ⁸⁸⁷, et des innocens subissaient la torture ⁸⁸⁸, tandis que les coupables dévoraient leur proie.

Les Zougois saisissaient toutes les occasions d'acheter les droits de seigneurs étrangers sur leur territoire ⁸⁸⁹. S'ils vénéraient dévotement l'hostie, seule demeurée intacte au milieu de l'incendie de l'église paroissiale ⁸⁹⁰,

charie 12, décrit clairement cet usage. Ces divers exercices se retrouvent chez un grand nombre de peuples; mais les jeux Olympiques et leur chantre ont mérité que tout cet art porte le nom des Grecs.

⁸⁸⁶ *Edlibach* 1467 parle du grand tournoi de Zurich. Le sire Thüring d'Eptingen y prit part. Parmi les Zuricois se trouvèrent les Schwend, Escher, Meyss, Muller.

* Iépa, Apsterlitz, Ulm, Eckmühl, Friedland, Eylau, Wagram. Les aveugles continuent à fêter. D. L. H.

⁸⁸⁷ Le sacrilège de 1466. *Hottinger*, H. E. II, 448. Le grand vol de la douane. *Edlibach* 1469.

⁸⁸⁸ « Beaucoup de braves gens furent cruellement torturés pour cela, mais on ne découvrit rien. » *Edlibach*.

⁸⁸⁹ Achat des biens des Ségesser et de la dîme laïque de Bonstetten à Steinhäusen, en faveur de Zoug, 1451.

⁸⁹⁰ *Werner Steiner* dans *Hottinger* II, 489. En 1457.

ils n'en défendaient pas moins leur indépendance contre les monastères les plus respectables⁸⁹¹.

La ville de Lucerne, véritablement suisse depuis que les anciens droits de la maison d'Autriche⁸⁹² s'étaient éteints à la suite des événements⁸⁹³, s'embellissait comme il sied à la capitale d'un pays libre⁸⁹⁴. Elle faisait des acquisitions⁸⁹⁵; les bourgeois défendaient leurs droits contre le conseil⁸⁹⁶ et la ville contre la campagne⁸⁹⁷. On soumettait à l'arbitrage des Confédérés les droits douteux. Lorsque séduit par des propos de cabaret, Waggis brava la police de la ville, les Lucernois s'y rendirent dans leurs barques, emmanèrent les orgueilleux paysans, et les enfermèrent dans leurs tours jusqu'à ce que les Confédérés médiateurs eussent obtenu pardon et obéissance⁸⁹⁸. Les gouvernemens ne craignaient pas alors l'intervention fédérale; elle consolidait le lien commun; la vanité d'états indépendans s'est pourrie aux dépens des alliances.

⁸⁹¹ *Reeds de Lucerne*, mercur. ap. St.-Marc 1486, concernant le différend avec Einsiedlen au sujet des justices de la montagne de Zoug, dans *Tschudi*.

⁸⁹² T. II. 329 et suiv.

⁸⁹³ Ils furent incorporés au profit de l'Empire en 1415; le roi Sigismond les vendit probablement. *Tschudi*, II, 575, à l'an 1454, raconte dans un esprit de patriotisme et de critique historique la manière dont la réserve fut effacée dans l'acte d'alliance. La même chose eut lieu à Zoug.

⁸⁹⁴ En 1454 on pava Lucerne. *Balthasar*, *Explication des tableaux du pont de la chapelle*.

⁸⁹⁵ La haute justice de Triengen des Rüsseck et des avoyers de Lenxbourg, 1455 et 57. *Len*, *Notices sur Simter* 527.

⁸⁹⁶ *Haffner*, a. 1463.

⁸⁹⁷ Procès contre le district de Meyenberg au sujet d'une succession 1459. *Reeds de Constance*, Déc. fin. dans *Tschudi*.

⁸⁹⁸ 1465. *Tschudi*, II, 658. La facilité avec laquelle Schwyz céda prouve que Lucerne n'avait pas tort.

A cette époque le Hasli de l'Entlibuch racheta sa liberté⁸⁹⁹. La petite ville de Soursée, fière de la protection fédérale, invita cordialement à un tir⁹⁰⁰. Le campagnard ne prêtait pas volontiers serment à des ecclésiastiques⁹⁰¹, et Béronmünster put à peine sauver ses vases et ses meubles précieux à l'aide des foudres papales⁹⁰². La vie régulière avait dès long-temps cessé chez le clergé de St.-Léodegar à Lucerne, avant que le seul moyen de salut, la conversion des moines en collège de chanoines, reçût l'approbation du pape Calixte⁹⁰³.

L'âme du conseil était Henri Hassfurter, éprouvé sur les champs de bataille et dans les affaires, vieux, mais seulement par le nombre des années⁹⁰⁴, légèrement boiteux, mais excellent général. Il surprit un homme dormant dans les bras de sa femme; l'outrage eût excusé la vengeance; il se maîtrisa, plaça son flambeau et suspendit son épée auprès du lit, puis laissa à la

⁸⁹⁹ En 1452; il s'affranchit de la haute justice de l'ordre teutonique et de la dépendance de l'église de Menznau. *Seknyder, Hist. de l'Entlibuch*, I.

⁹⁰⁰ Invitation de la même année, dans *Stalder*: « Nous prions votre Sagesse avec de sérieuses instances de vouloir bien envoyer vos tireurs à ce divertissement, et aussi vos voisins de les accompagner. »

⁹⁰¹ *Plaints de maître Henri de Gundelfingen*, prévôt de Münster, portée devant Lucerne: les gens du district de St.-Michel lui refusent le serment, quoiqu'ils le reconnaissent pour leur seigneur; 1447.

⁹⁰² Le pape Paul II, en 1467, commet les prévôts de Lucerne (Schönen) Werd et Zofingue contre les usurpateurs (que le collège ne voulut pas nommer) qui s'étaient emparés « monillium, tassearum » d'or et d'argent, « zonarum textarum, perlarum, culcitrarum, scultellorum. »

⁹⁰³ 1455. Voy. *Balthasar* (n. 894) et *J. J. Hottinger*, II, 436. Il existe du premier prévôt, Jean Schweiger, une convention fondamentale avec la ville, la lettre de Schweiger.

⁹⁰⁴ Déjà en 1430, dans le conseil. *Leu*.

justice son cours; plus un homme est puissant, plus il doit se maîtriser⁹⁰⁵.

A Berne, environ sept cents maisons⁹⁰⁶ étaient habitées par onze ou douze cents pères de famille et locataires⁹⁰⁷, et les bourgeois externes payaient plus de trois mille florins pour leur contribution spéciale⁹⁰⁸. Dans les guerres la moitié ou le quart des bourgeois prenaient les armes⁹⁰⁹, en sorte que la dixième partie de l'armée se composait de citadins de naissance⁹¹⁰.

On élisait chaque année comme chef de la République un avoyer, rééligible seulement après deux ans d'intervalle⁹¹¹. La ville se divisait en commune supé-

⁹⁰⁵ En 1465. *Rennw. Cysat* dans *Haller, Bibl.* VI, 485. On fit alors cette loi : « L'homme qui en surprend un autre auprès de sa femme en flagrant délit et qui le tue, sera réputé innocent. » Elle a subsisté jusqu'à nos jours.

⁹⁰⁶ 688 et les granges. *Livre des contribution* de 1466.

⁹⁰⁷ 1084; *ibid.* mais en 1448, d'après le rôle (sous les voûtes de la chancellerie), y compris les couvens, 1186 ménages. Dans le recensement de 1446 (*A. L. de Watteuyl*) on ne compte que 752 ménages, probablement des propriétaires de maisons seulement. Le nombre des maisons avait peut-être diminué en 1466, parce qu'on en avait agrandi quelques-unes en en réunissant plusieurs; ou bien celles du clergé ne furent-elles pas comptées en 1466?

⁹⁰⁸ 3254 dans le *livre des contributions* A. 1466.

⁹⁰⁹ On compta 762 bourgeois en 1474 : *Watteuyl*. 341 partirent pour la guerre de Fribourg en 1448, *Manuscrits de Bucher*; en 1449 seulement 292, *Watteuyl*. 293 vont à la guerre de Mulhouse en 1468. Aux batailles contre les Bourguignons on trouve à peine les 2/3 de ces nombres, 181, 174, 165, 184; les autres étaient commis à la garde des passages et des châteaux.

⁹¹⁰ 2700 campagnards prirent part à la guerre de Mulhouse, où il n'y eut, comme il vient d'être dit, que 293 bourgeois. = Et néanmoins ces citoyens de la campagne, dont le sang coulait pour la République, furent dégradés, devinrent, non pas citoyens de celle-ci, mais sujets des bourgeois. D. L. H.

⁹¹¹ *Loi de 1446*.

rieure et commune inférieure⁹¹², chacune d'elles en deux bannières; à chaque bannière était adjoint un tribunal; les abbayes ou tribus des boulangers, des maréchaux, des bouchers et des tanneurs⁹¹³ nommaient chacune un banneret pour quatre ans au plus⁹¹⁴, en sorte que tous les ans on en remplaçait un alternativement dans les bannières supérieures et dans les inférieures⁹¹⁵. Les abbayes des bannerets avaient le pas sur celle des gentilshommes⁹¹⁶. Ces tribus n'étaient pas les corporations d'artisans, mais elles les renfermaient; celles-ci avaient leurs ordonnances, utiles pour la police municipale⁹¹⁷; on punissait rigoureusement les contraventions⁹¹⁸. La suprême autorité appartenait au Grand Conseil, représentant⁹¹⁹ les conseils et les bourgeois ou la communauté de Berne⁹²⁰, et appelé suivant l'ancien usage *les Deux-Cents*, bien qu'il

⁹¹² Chacune avait son bourgmestre; l'usage des biens communaux était le principal objet de leurs délibérations.

⁹¹³ Autrefois ils étaient élus par les bannières; depuis environ 1430, par ces tribus.

⁹¹⁴ Loi de 1446.

⁹¹⁵ Loi de 1437. Haller, d'après les collections de Wattewyl, Bibl. IV, 337.

⁹¹⁶ Wattewyl.

⁹¹⁷ Ordonnance des tanneurs sur les rapports des apprentis avec les maîtres, 1450. On les engage publiquement; nul ne peut avoir en sa garde plus de 30 schellings; chacun sert pendant trois ans et donne à son maître 12 muids de seigle, etc.

⁹¹⁸ Ordonnance des boulangers lorsqu'on fit les pains trop petits; 1466. Stettler, I, 188.

⁹¹⁹ Ch. 1456, 21 juin, entre 9 et 10 heures du matin: « Nous l'avoyer » et les conseils de la ville de Berne, assemblés, à l'ordinaire, dans la » salle du conseil; représentant et tenant notre conseil. »

⁹²⁰ Ces expressions sont synonymes. Voy. la lettre de franchise de Brougg, 1447; là tantôt ce sont l'avoyer, le conseil, les deux-cents et toute la commune qui parlent; tantôt la commune est omise.

comptât souvent plus de trois cents membres⁹²¹. Il était élu par l'avoyer et seize citoyens des bannières⁹²², de concert avec le Petit Conseil⁹²³ quotidien. Pendant long-temps on ne prit pour règle dans ces élections que la capacité et le dévouement au bien de la ville⁹²⁴; celui qui n'était pas bourgeois pouvait le devenir au bout de quinze jours⁹²⁵; enfin on élut les grands conseillers parmi les citoyens et les Confédérés domiciliés à Berne, les uns depuis cinq ans⁹²⁶, les autres depuis dix⁹²⁷. Les bannerets choisissaient dans les conseils⁹²⁸, pour l'administration des seigneuries acquises et pour la garde des châteaux, des baillis qu'un salaire de cent florins⁹²⁹ indemnisait de la perte de leur temps⁹³⁰.

⁹²¹ En 1458 ils étaient 337, en 1466, 326. *Wattewyl*.

⁹²² Loi de 1437, n. 915.

⁹²³ Il figure pour la première fois dans ces élections en 1458. *Wattewyl*. = Qui lui en avait donné le droit? D. L. H.

⁹²⁴ C'est là la véritable aristocratie qui suppose la manière d'agir la plus libérale. Si elle était restée illimitée, et qu'elle se fût toujours associé des hommes de la campagne ou du voisinage, elle serait restée, sinon inébranlable (car rien n'est inébranlable en Europe quand la souveraine puissance se permet tout), du moins élevée au-dessus de la calomnie et de l'envie, et elle aurait été mieux conseillée. = Il n'y a eu ni envie ni calomnie; on a prouvé à l'Europe les torts de cette aristocratie; elle n'a pas osé les nier; on a repris son bien. D. L. H.

⁹²⁵ Loi de 1458.

⁹²⁶ Contre les bourgeois externes.

⁹²⁷ Loi de 1461. = Etait-il sage d'abolir tout cela arbitrairement, parce que nul n'osait réclamer? D. L. H.

⁹²⁸ Depuis 1457.

⁹²⁹ 1464. *Wattewyl*. Le premier bailli reçut pour la garde du château 50 livres et une égale valeur en blé.

⁹³⁰ C'est pour cela qu'en 1470 *Franklin* se plaint de ce que le bailliage de Lenzbourg lui a fait négliger son métier de pelletier. = *L'Essai sur la constitution du Pays-de-Vaud et les Mémoires de Henri Monod* contiennent les preuves du scandaleux partage des revenus de l'Etat entre les

A Berne on jugeait chaque semaine les causes des districts de la campagne⁹³¹ et, tous les trois mois⁹³², celles des bourgeois externes plus éloignés, de peur que la justice négligée ne fit recourir à l'intervention de tribunaux étrangers⁹³³. Ce recours était contraire aux franchises de la ville⁹³⁴; on n'aspirait à rien autant qu'à l'indépendance; sans elle, ni ordre, ni repos ni aisance progressive. Aussi le serment national engageait-il à éviter la protection, les combourgeoisies et les guerres des seigneurs étrangers⁹³⁵. Les conseils s'efforçaient incessamment d'engager les seigneurs justiciers⁹³⁶ à éclaircir les droits, afin que rien n'entravât la police générale. Car dans le désordre qui accompagna le déclin des ducs de Zæringen, la chute de la puissance impériale et la faiblesse de la seconde maison de Kibourg, chacun s'était fait donner ou avait pris ce qu'il pouvait défendre dans ses rapports avec ses égaux et avec Berne. A cela se joignit le vague des traditions et des formules vieilles. Le gouvernement du pays cherchait à se tirer d'affaire par des enquêtes⁹³⁷ et des conventions à l'amiable⁹³⁸; à la fin il fut formelle-

72 familles gouvernantes; Mullinen et d'Erlach n'ont pas osé les attaquer. La révolution a révélé la majeure partie de ces vices. D. L. H.

⁹³¹ Tribunal hebdomadaire.

⁹³² Tribunal des Quatre-temps. Nouvelle ordonnance qui les concerne, 1467.

⁹³³ Protestation auprès du tribunal de Rothwyl, lorsque Kilian de Wabern, bourgeois de Berne, y fut cité, 1451.

⁹³⁴ Renouveau par Frédéric III, 1454.

⁹³⁵ Serment national, 1465, d'après un manuscrit de Tschärner.

⁹³⁶ En allemand *Twingherren*; *Twing*, *Ding*, signifie juridiction.

⁹³⁷ Pierre Schöpfer l'ancien fait en 1459, dans le district de Seftigen, une enquête auprès de 264 personnes.

⁹³⁸ Convention au sujet des tribunaux dans les villages dépendans de

ment reconnu * que le droit de convoquer des assemblées, de faire des ordonnances⁹³⁹, de connaître des crimes capitaux⁹⁴⁰ lui appartenait exclusivement, et l'on déterminait sa part aux successions fortuites⁹⁴¹, aux bêtes sauvages⁹⁴², au gibier⁹⁴³, aux essaims d'abeilles⁹⁴⁴, au bétail égaré⁹⁴⁵ et aux trésors⁹⁴⁶.

Les plus grands avoyers et conseillers de Berne étaient eux-mêmes seigneurs justiciers, et ils ne regardaient pas comme des sacrifices les offrandes qu'ils faisaient au bien public. Faire pour la patrie plus que tous les

Berthoud et dans ceux du comté de Wangen, et de la seigneurie de Trachselwald, 1460.

* Violation des chartes nécessitée par la succession des siècles. Pourquoi respecter les chartes bien plus importantes qui flétrissaient la grande masse des habitants, lorsque la succession des siècles commandait d'abroger ce qui ne pouvait plus tenir? Toujours deux poids et deux mesures. La révolution de 1798 a décidé tout cela pour le moment, mais sans avoir sauvé la nation. D. L. H.

⁹³⁹ Ordonnance et défense.

⁹⁴⁰ Pour vol, viol, incendie, meurtre, violation de la paix garantie. Les cas d'homicide loyal (en combat public ou par accident) étaient annoncés au gouvernement après la mort du blessé; jusque là le meurtrier était libre; comme à Rome, il pouvait se soustraire à la peine par un exil volontaire.

⁹⁴¹ Des bâtards et des étrangers. Cependant ils pouvaient tester. *Ch.* n. 938.

⁹⁴² Les ours et les autres animaux sauvages et dangereux appartiennent au gouvernement; pour le reste, les districts (n. 937) conservent et peuvent garder la chasse du gibier.

⁹⁴³ La chasse aux oiseaux.

⁹⁴⁴ Les essaims errans appartiennent moitié au gouvernement, moitié à celui qui les découvre (n. 937).

⁹⁴⁵ Bestiaux égarés et paissant dans des pâturages étrangers. Au bout de trois semaines ils appartiennent au gouvernement.

⁹⁴⁶ 1/3 au gouvernement, 1/3 à celui qui les découvre, 1/3 au propriétaire du sol. On a découvert bien des richesses enfouies à la chute de Rome, lors de l'invasion des barbares et pendant les guerres.

autres était leur orgueil ; le titre de bourgeois de Berne, leur récompense *. Tel se montra le vieux Henri de Bubenberg, souvent avoyer⁹⁴⁷, médiateur de la guerre de Zurich, et son fils Adrien, guerrier intrépide, accoutumé dès sa jeunesse à sacrifier tout à sa patrie. Lorsqu'il amena des troupes à l'évêque de Strasbourg pour une guerre du duc Louis de Deux-Ponts, frère de ce prélat⁹⁴⁸, afin d'épargner à Berne toute fâcheuse complication⁹⁴⁹, il renonça pour le temps de son service à son droit de bourgeoisie ; bientôt il se brouilla pour la solde avec l'évêque⁹⁵⁰ au point de lui déclarer la guerre. Quoiqu'il ne relevât plus du gouvernement bernois⁹⁵¹, dont l'autorité, à son égard, se bornait à garantir la sûreté des routes commerciales à l'époque des foires⁹⁵², Adrien de Bubenberg écouta Berne qui intervint : il posa les armes et confia sa cause à sa patrie⁹⁵³. De la maison d'Erlach, Ulrich, seigneur de

* Oui certes ils eurent des grands hommes, mais leur postérité se corrompit, et l'esprit qui animait les pères cessa d'animer les enfans. Voyez le poème de Haller sur *les mœurs corrompues*. D. L. H.

⁹⁴⁷ Pour la première fois en 1447, pour la dernière en 1463 ; *Liste des avoyers* par l'avoyer actuellement régnant, M. Frédéric de Mullinen.

⁹⁴⁸ Peut-être contre l'électeur palatin auquel le duc Louis fit une guerre malheureuse. *Pareus, hist. Palat.* 189 ; edit. Joannis.

⁹⁴⁹ Les Confédérés étaient dévoués à cet excellent électeur, et les bourgeois de Berne ne pouvaient prendre part à aucune guerre non autorisée par la ville.

⁹⁵⁰ L'évêque était très-économe. *Pareus*, 182 ; la guerre avait mal réussi. Les Wirich d'Epflach avaient probablement été cautions (*Schöpflin, Als. ill.*, II, 678). C'est pour cela que *Stettler* en mentionne dans cette affaire.

⁹⁵¹ *Réponse de Berne à l'évêque de Strasbourg* : que pour le présent il n'était pas leur bourgeois ; 1463.

⁹⁵² Zurzach et Bade. *Lettres de Berne à Bubenberg dans Stettler*.

⁹⁵³ 1463 *Stettler*, I 183.

Wyl, souvent général, souvent avoyer⁹⁵⁴, siégea plus d'un demi-siècle dans le conseil⁹⁵⁵. Gaspard, de l'ancienne maison des chevaliers de Stein, seigneur justicier aussi⁹⁵⁶, et son frère étaient avoyers l'un à Berne, l'autre à Soleure. Nous avons vu l'avoyer Rodolphe de Ringoltingen figurer dans les guerres de Zurich et de Fribourg. Superbe maison⁹⁵⁷ à Berne, entourée (chose rare!) d'arbres et d'un jardin potager; seigneurie de Landsbut; nombreux fiefs, dépendances militaires⁹⁵⁸, patronages ecclésiastiques, vignobles⁹⁵⁹, prairies⁹⁶⁰, coupes précieuses (souvenir du dauphin Louis⁹⁶¹), cuirasses, armes, chevaux, sommes placées dans beaucoup de villes⁹⁶², tout était passé à Thüding, son fils, qui, bientôt avoyer aussi⁹⁶³, unit à la gloire politique et militaire la gloire moins commune des belles-lettres⁹⁶⁴. En mourant, le père songeant à son

⁹⁵⁴ Depuis 1444. *Müllinen*.

⁹⁵⁵ Depuis 1414; il mourut en 1465.

⁹⁵⁶ A Strätlingen, co-seigneur de Belp. *Müllinen*.

⁹⁵⁷ Dans son testament de 1456, il nomme l'appartement intérieur; chacun n'en avait pas plusieurs.

⁹⁵⁸ Contrées dont la milice était tenue de le suivre à la guerre.

⁹⁵⁹ A Gléresse sur le lac de Bienne, à la Neuveville et au Landeron.

⁹⁶⁰ Dont une près de Berne.

⁹⁶¹ Probablement en souvenir de la paix d'Einsisheim; il y en avait six.

⁹⁶² Il avait 50 flor. en obligation perpétuelle contre Schaffhouse et Winterthur.

⁹⁶³ 1458.

⁹⁶⁴ On a de lui une traduction de l'*Histoire et aventures de la noble et belle fée Mélusine*, de laquelle descendent les rois de France. Il nomme comme auteur Guillaume de Portenach, comte de Poitiers, mort le 18 mai 1400. Il dit qu'un d'Erlach avait vu beaucoup de châteaux de Mélusine (nous en trouvons un dans Brantôme); qu'il avait été encouragé à traduire par le margrave Rodolphe (de Neuchâtel), « qui sait la lan-

âme⁹⁶⁵, à sa mémoire⁹⁶⁶, à sa maison⁹⁶⁷, à ses enfans illégitimes⁹⁶⁸, à son fidèle serviteur⁹⁶⁹, n'oublia pas la République; il ordonna qu'à l'extinction de la branche mâle de Ringoltingen l'usufruit de Landshut appartiendrait, il est vrai, aux ecclésiastiques et aux pauvres⁹⁷⁰, mais la haute justice à la ville de Berne. Nicolas de Scharnachthal, chevalier, seigneur d'Oberhofen, inspirait aussi le respect comme avoyer de Berne⁹⁷¹. La première fois qu'il sortit de charge, il eut pour successeur un jeune homme de trente-quatre ans, grand d'esprit et de courage, Nicolas de Diessbach, seigneur de Worb, que nous verrons contribuer puissamment à changer la situation de la Suisse entière et de l'Europe. Il venait de sacrifier, comme Bubenbergh, une guerre personnelle au vœu de la ville. Elle était dirigée contre le sire de Ghémen; Westphalien, vassal de Clèves, qu'il avait fait prisonnier pour refus d'un paiement, sans craindre le tribunal véhémique dont ce seigneur

gue mieux que moi, » ajoute-t-il. La traduction fut achevée jeudi après St.-Vincent 1456. Nous en avons vu à Mayence dans la bibliothèque des Jésuites une édition de 1472, et à Vienne une édition d'Augsbourg de 1543.

⁹⁶⁵ Il donna une bonne dime pour une messe perpétuelle dans sa propre chapelle.

⁹⁶⁶ Une lampe perpétuelle sur son tombeau dans l'église paroissiale; les chevaliers de l'ordre teutonique devaient faire annuellement une procession sur son tombeau et sur celui de sa femme Paula de Hinnwyl.

⁹⁶⁷ Inaliénabilité de Landshut et de ces coupes.

⁹⁶⁸ A chacun 200 livres et à l'aîné des meubles et deux lits.

⁹⁶⁹ A celui-ci un cheval et une cuirasse de cavalier.

⁹⁷⁰ A l'ordre de St. Antoine et à dix indigens qui devaient recevoir chaque jour du pain, de la viande ou du poisson, du fromage, de la caillebotte et une bouteille de vin.

⁹⁷¹ 1464, 66, 69, 72.

était membre⁹⁷². Les de Diessbach avaient des relations de famille⁹⁷³ dans la Basse-Allemagne. Mais dès que la patrie le demanda, il consentit à un accommodement⁹⁷⁴. Le baron André Roll de Bonstetten⁹⁷⁵, riche⁹⁷⁶, vaillant et appréciateur des sciences⁹⁷⁷, beau-frère de Bubenbergl, fut conduit par cette alliance à Berne⁹⁷⁸, où ses enfans s'unirent aux plus grandes maisons⁹⁷⁹. En considération de ses propriétés lointaines⁹⁸⁰, ce Roll de Bonstetten n'entra jamais au conseil; les seigneurs-justiciers, les Scharnachthal, Bubenbergl, Diessbach, Ringoltingen, siégeaient avec une dignité bienveillante à côté de sénateurs que la faveur populaire ou le mérite avait tirés des rangs inférieurs de la société⁹⁸¹; le margrave de Hochbergl, les comtes

⁹⁷² Voy. Kopp, sur les tribunaux secrets. Il fait voir qu'ils n'abusèrent jamais autant de leur pouvoir qu'à cette époque-là.

⁹⁷³ Son oncle Louis avait épousé une dame noble de Runse, du pays de Cologne. Ch. 1462.

⁹⁷⁴ Stettler, à l'an 1460. Mais je vois par une ch. de 1468 que l'affaire n'était pas terminée à cette époque.

⁹⁷⁵ Fils de Gaspard et d'Elisabeth, baronne de Sax.

⁹⁷⁶ L'archiduc Maximilien était son débiteur en 1488, l'Empereur en 1489. Ch.

⁹⁷⁷ Son fils Albert reçut par ses soins une éducation qui en fit le Suisse le plus savant de son temps. Un jeune Herrmann de Bonstetten mourut à l'université de Paris. *Écrits de Bonstetten*.

⁹⁷⁸ Il avait épousé Jeanne, sœur de celui-ci. Il devint bourgeois de Berne en 1468, et mourut en 1495.

⁹⁷⁹ Son fils Bêat épousa Barbe de Wattewyl; sa fille Vêrène, le second avoyer de Scharnachthal; son autre fille Agathe, George de Stein et Louis de Diessbach.

⁹⁸⁰ Les chartes nous le montrent habitant souvent Uster et son domaine héréditaire à Sax.

⁹⁸¹ Ch. concernant les Diessbach, 1468; Henri de Bubenbergl, avoyer; Wattewyl; le vieux Schopfer; le vieux Bruggler; Fränkli, trésorier, etc. Ch. au sujet d'un champ au Sulgenbach, 1466: Le pieux et noble Pierre

de Gruyère, de Sulz, les seigneurs ecclésiastiques du pays, les Hallwyl, Clermont, Vergy, La Sarra, Estavayer, et les libres communautés de la campagne⁹⁸², trouvaient leur sûreté dans leurs rapports de combourgeoisie avec eux. Cette vie politique fait l'éloge de la sagesse de ces nobles plus encore que de leur vertu.

En ce point aussi semblables aux Romains⁹⁸³, ils tiraient leur puissance de leur soumission à Dieu; par elle intrépides et respectables, leurs ménagemens pour les formes de leur temps ne les rendaient pas plus méprisables que le vainqueur de Zama⁹⁸⁴. Ce fut un beau jour pour ce vieux Berne, que celui où l'homme d'affaires des Diessbach, dans le pays de Cologne⁹⁸⁵, rapporta dans sa patrie la tête long-temps désirée⁹⁸⁶ du patron de la ville⁹⁸⁷, enlevée par un vol pieux⁹⁸⁸; lorsqu'il renouvela cette joie en envoyant de Rome des ossemens des dix mille chevaliers⁹⁸⁹, on le récompensa par un emploi qui rapportait cent florins⁹⁹⁰.

Kiether, banneret et membre du conseil (boucher de son métier). *Manuscrits de Willading*.

⁹⁸² *Rôle des contributions 1466* : Le comte Jean d'Arberg (Valangin) possédait sur la douane un revenu de 200 florins; les habitans de Château-d'Oex; les de Béronmunster; Wolf, greffier de Gessenay; Nicolas l'aventurier.

⁹⁸³ « Dis te minorem quod geris, imperas. » *Horat.* III, 6.

⁹⁸⁴ Voy. Polybe et Tite-Live qui a écrit d'après lui.

⁹⁸⁵ Nicolas Bali.

⁹⁸⁶ Auparavant on avait tâché en vain d'obtenir en Aragon quelque relique de lui. *Gruner, Delic. Bern.*

⁹⁸⁷ St. Vincent.

⁹⁸⁸ « Un brave homme l'enleva par ruse au péril de son corps et de sa vie. » *Tschachkian*. Voy. cette histoire dans *Stettler*. Elle arriva en 1463.

⁹⁸⁹ La victoire de Laupen fut remportée le jour de leur fête. Ces ossemens arrivèrent en 1464.

⁹⁹⁰ Il fut fait d'abord avoyer de Bâren avec un revenu de 20 livres en

Moins vive avait été la terreur des Bernois à la nouvelle de la ligue formée contre leur ville par l'Autriche, la Savoie et tous les grands comtes, qu'elle ne le fut le matin où les yeux de la multitude cherchèrent en vain le Dieu dans l'église de St.-Vincent⁹⁹¹. Un prêtre (il le confessa sur le lit de mort, trop tard pour les innocens mis à la torture), un prêtre avait enlevé dans le précieux ostensor la sainte hostie, le mystère, le sacrement de l'autel. On crut que Dieu, indifférent pour Berne, l'abandonnait, puisque sa foudre n'avait pas écrasé le coupable. On ne vit pas un dédommagement dans l'ostensor plus beau d'or d'Arabie, orné de pierres précieuses⁹⁹². L'exemple séduisant du jeu⁹⁹³, du luxe⁹⁹⁴, des juremens et de l'impureté⁹⁹⁵, était combattu par les lois. On mit au jour la vénération pour la Mère de Dieu, en restaurant ses édifices⁹⁹⁶. Les Bernois veillaient au bon ordre dans le culte⁹⁹⁷ et à l'entretien de

argent, 20 muids de froment et autant d'avoine. *Ch.*; reconnu incapable de remplir cet emploi, il devint greffier de Thoune. *Stettler*.

⁹⁹¹ *Gruner* 184 : « En 1466 arriva à notre chère ville de Berne le malheur qu'on estima le plus grand qui lui soit jamais arrivé. » Voy. *Tschachtlan* et l'ouvrage imprimé de *Diebold Schilling*; ensuite *Stettler*.

⁹⁹² Pesant 166 onces en or; on y voyait briller une turquoise estimée à 300 couronnes; à la tour supérieure on érigea la statue gigantesque de Christophe, comme gardien de l'autel. *Gruner*.

⁹⁹³ Aux cartes et aux dés. Nic. d'Erlach présidait le tribunal pour ces cas; là siégeaient d'entre les bourgeois Cuno der Biderbe (le Preux), Pierre Schilling, Simon Tormann, Jean de Gravenried. *Tschachtlan*; *Schilling*. On continua de permettre le jeu des échecs.

⁹⁹⁴ Voyez au chap. VII.

⁹⁹⁵ « Il fut défendu, sous peine de 3 livres d'amende, aux femmes et aux hommes de vivre en concubinage, comme c'était fort la coutume dans ce temps-là. » *J. J. Hottinger*, H. E., II, 446.

⁹⁹⁶ Sur la hauteur près de la grande église. *Tschachtlan*, 1468.

⁹⁹⁷ *Visitation* 1453. *Gruner*, 177.

ses ministres⁹⁹⁸; mais le clergé ne pouvait soustraire ses biens aux impôts pour le service public⁹⁹⁹. La célébration des grands offices permettait du reste beaucoup de liberté, grâce à la facile expiation des péchés. Il suffisait qu'on eût, dans l'occasion, des moyens d'émouvoir profondément les âmes.

Des fêtes patriotiques perpétuaient des sentimens fédéraux : tantôt un bœuf gras couronné de fleurs et orné de guirlandes, ou un cheval richement caparaçonné, et des drapeaux magnifiquement brodés ou des coupes excitaient l'émulation des tireurs dans un camp de plaisance devant Berne¹⁰⁰⁰; tantôt, le dimanche gras¹⁰⁰¹, un grand nombre de magistrats et de citoyens des cités et des cantons de la Suisse, des bourgeois externes et des combourgeois¹⁰⁰² de la ville y venaient resserrer la confraternité au milieu des réjouissances publiques.

De telles mœurs fondèrent, sans trésors, la domination de Berne, sa prospérité, sa gloire*. Après les guerres avec Fribourg, Zurich, la France et l'Autriche, alors que les châteaux bien munis des Bernois étaient les boulevards de la Suisse¹⁰⁰³, leur embarras pécuniaire s'accrut au point qu'ils hypothéquèrent aux Confédérés pour vingt mille florins toute la partie bernoise de l'Argovie inférieure¹⁰⁰⁴. Les bourgeois et les sujets de

⁹⁹⁸ *Tableau des revenus ecclésiastiques* 1457. Collect. de Haller.

⁹⁹⁹ *Loi de* 1466. Hottinger, l. c. 449.

¹⁰⁰⁰ 1458. Stalder, *Fragm. sur l'Entlibuch*, t. II.

¹⁰⁰¹ *Tschachtlan*, A. 1465.

¹⁰⁰² De Gessenay et de toute la contrée; « bonne, vive et joyeuse compagnie et vie amicale. » *Id.*

* Si les mêmes principes eussent duré, la domination de Berne aurait été permanente; c'est pour y avoir renoncé qu'elle a péri. D. L. II.

¹⁰⁰³ *Revers*, 1449.

¹⁰⁰⁴ *L'avoyer, le conseil et les bourgeois de Berné*, le jour de St.-Jean

Berne secoururent leur glorieuse patrie avec un si noble dévouement, qu'un grand nombre firent plus que leur devoir¹⁰⁰⁵. Urbain de Muhleren et Nicolas de Scharnachthal furent désignés pour percevoir pendant cinq ans l'angster hebdomadaire¹⁰⁰⁶, et il leur fut religieusement enjoint de ne faire servir cette lourde contribution qu'à éteindre la dette publique¹⁰⁰⁷. Telle était alors la confiance dans la loyauté et la force, qu'on trouvait de l'argent à quatre pour cent¹⁰⁰⁸, et que le cautionnement de Berne pour le duc de Savoie ne fut pas dédaigné¹⁰⁰⁹. A la faveur de son renom, la ville conclut avec le duc de Bourgogne et le prince d'Orange des traités si avantageux pour la fourniture du sel, qu'elle assura au peuple cette indispensable marchandise à un prix équitable, et à la République un légitime profit¹⁰¹⁰. On

l'Evang. 1448, aux avoyers, conseils et bourgeois des communes de Bade, Bremgarten, Mellingen, Zofingue, Arau, Brougg, Lenzbourg, au bailli, aux bourgeois et à la commune d'Arbourg, au bailli et aux gens de Schenkenberg : ils doivent prêter serment aux Confédérés, excepté à Zurich. Où les Confédérés prirent-ils tant d'argent ? les fournitures de guerre furent-elles taxées si haut ?

¹⁰⁰⁵ Nous verrons tout ce que les seigneurs firent. *Revers contre Zofingue, 1449 ; de même contre le commandeur provincial de l'ordre teutonique, 1454, alors qu'il donna 350 florins. D'un autre côté, l'évêque de Bâle pensait que ses gens de Nidau devaient être libres ; mais en vain, suivant la missive à lui adressée, 1449.*

¹⁰⁰⁶ Un angster valait deux fennings, dit A. L. de Watterwyl, et en aurait valu 12 de son temps (il y a 40 ou 50 ans), selon ses calculs.

¹⁰⁰⁷ Le conseil appliquait le produit des contributions des citoyens. *Ch. 8 novembre 1449.*

¹⁰⁰⁸ Jean Guillaume de Grünenberg avait prêté 600 fl. pour lesquels il recevait 24 flor. d'intérêt annuel. *Quittance pour Zofingue au sujet de la taille, 1449.*

¹⁰⁰⁹ Pour 20,000 flor. envers Strasbourg ; avec Soleure ; les nobles du Pays-de-Vaud étaient arrière-cautions. *Protocole des missives, 1450.*

¹⁰¹⁰ En 1448. *Stettler, I, 472, en donne un extrait. Dès-lors le commerce du sel resta entre les mains du gouvernement.*

s'occupa sérieusement de régler ces péages¹⁰¹¹, de les défendre¹⁰¹² et de les rendre productifs par la sûreté des routes; on évitait donc autant que possible les guerres¹⁰¹³, mais on protégeait énergiquement les négocians indigènes¹⁰¹⁴ ou italiens¹⁰¹⁵ contre les violences intéressées des seigneurs du voisinage.

Fort de l'appui des districts de la campagne, Berne cherchait sa seconde colonne dans la contrée des hautes Alpes en étendant de plus en plus son autorité sur le brave peuple de l'Oberland. Sur les bords du lac de Thoun, les gens des seigneurs contribuaient pour les besoins de la république, mais à regret¹⁰¹⁶, parce que leurs obligations excédaient presque leurs ressources. Les hommes de Rinkenberget tous les riverains du lac de Brienz, sujets de l'abbaye d'Interlachen, marchaient maintenant sans contestation pour Berne sous la bannière d'Unterséen¹⁰¹⁷. Après le grand incendie, Un-

¹⁰¹¹ Il faut ranger ici le *traité avec Fribourg* 1467, par lequel à l'exclusion des autorités de Laupen, au-delà de la Singine, Berne devient seul propriétaire du principal péage de Gümminen.

¹⁰¹² Monitoire contre Jean Dachs de Strasbourg, 1466, qui éluda le péage; on lui fit payer 2,400 flor. *Stettler*.

¹⁰¹³ Par exemple avec Strasbourg, 1460, *reeds de Bade*, dans *Tschudi*.

¹⁰¹⁴ Par exemple Henri Stüdeli, à qui l'on vola près de Genève les sommes qu'il venait de tirer, 1468. *Stettler*.

¹⁰¹⁵ Des Florentins furent rançonnés à Neuchâtel en 1467, et des Lucquois à Cerlier en 1468. *Stettler*.

¹⁰¹⁶ Comme il a été remarqué dans l'avant-dernier chapitre. En 1450 Fribourg et Soleure servirent de médiateurs. *Haffner*.

¹⁰¹⁷ *Traité de 1446. Stettler*, I, 162. Ce traité fut le résultat de troubles dont les circonstances ne sont pas connues et par lesquels l'Oberland, fatigué de la guerre, tenta de secouer le joug de Berne. = *Stettler*, patricien de Berne, n'a pas osé dire ce qu'il savait. La même réserve règne dans tous les chroniqueurs depuis que le goût de la domination succéda aux principes de la confédération originaire. D. L. H.

terséen sentit la main paternelle et toujours ouverte de Berne¹⁰¹⁸. La joyeuse milice du Sibenthal avait déjà combattu à la bataille de Laupen ; la forteresse de Wimmis à l'entrée de leur pays, et toute l'autorité de divers seigneurs furent achetées par la république bernoise¹⁰¹⁹. Dans le haut Sibenthal, le château de Mannenberg¹⁰²⁰, fief cédé par les comtes de Gruyère aux Rarogne, devint, à l'extinction de cette famille¹⁰²¹, l'occasion d'un procès entre l'avoyer de Bubenberget et Heinzmann de Scharnachthal¹⁰²² : il s'agissait de savoir si Mannenberg était un fief masculin libre ou s'il pouvait passer aux filles, et de quelle manière¹⁰²³, et s'il appartenait au gouvernement bernois¹⁰²⁴ ou au comte de Gruyère, comme suzerain, de connaître de cette cause. Henri de Bubenberget était un homme d'un caractère aimable¹⁰²⁵, mais très-ferme en matière d'honneur¹⁰²⁶

¹⁰¹⁸ 1469. *Tschudi*, II, 704.

¹⁰¹⁹ 1449, des mains de Gaspard et de Nicolas de Scharnachthal, dont le père, François, avait acheté Wimmis des de Brandis, héritiers des sires de Weissenbourg. *Stettler*.

¹⁰²⁰ Voy. t. II, p. 442, n. 115. Reichenstein en relevait.

¹⁰²¹ Jean de Rarogne était obéré. Il n'avait qu'une fille, épouse de Jean Rod. Hofmeister, qui avait eu pour père l'avoyer, conquérant de l'Argovie, et qui mourut sans héritiers. Rarogne avait épousé une fille de Heinzmann de Scharnachthal.

¹⁰²² *Ch. de Berne*, sam. av. Oculi 1456; imprimée dans le *Musée suisse*. Bubenberget est appelé *noble et sévère*, Scharnachthal, *pieux et ferme*, le comte de Gruyère *bien né*.

¹⁰²³ La réunion et la limite des deux genres de lois et de mœurs se trouvait dans le comté de Gruyère.

¹⁰²⁴ Qui achetèrent cette contrée des seigneurs de Thurn. Mannenberg était peut-être un arrière-fief.

¹⁰²⁵ Voy. son *Accord* avec l'honorable seigneur Raimbault Dum, patron de l'église de Spiez (un bâtard), 1454; aussi dans le *Musée suisse*.

¹⁰²⁶ « Afin que chacun sache qu'il s'est comporté en pieux chevalier. » *Ch. n.* 1002.

et de justice; il avait juré de ne pas céder. Il avait trop long-temps souffert la possession illégale de son adversaire. Mais le chevalier ne put résister aux prières de la patrie, et céda son droit à son fils Adrien, avec lequel un arrangement eut lieu ¹⁰²⁷. Le renouvellement des lois consolida la tranquillité de la vallée ¹⁰²⁸.

Berne ne prenait pas moins souvent les armes pour ses bourgeois et ses Confédérés que pour la république même. Cela rendait la combourgeoisie si onéreuse aux pâtres du Gessenay, qu'oubliant la protection dont ils avaient joui ¹⁰²⁹, ils songèrent à rompre ce lien et à défendre les abords de leurs vallées par une alliance avec le Sibenthal et d'autres contrées alpestres. Ils repoussèrent donc dans la guerre de Fribourg la sommation officielle de marcher; les arbitres ¹⁰³⁰, de leur côté, établirent deux principes qui auraient arrêté les progrès de la Suisse : premièrement que le Gessenay n'était pas tenu de prendre les armes pour d'autres citoyens de la commune république ¹⁰³¹; secondement, que toute obligation s'éteint avec la vie de celui qui l'a contractée ¹⁰³². Les habitans du Gessenay semblaient douter que le comte de Gruyère, leur seigneur, approuvât la combourgeoisie ¹⁰³³; ils réclamèrent les frais

¹⁰²⁷ Heinzmann reçut 2,700 flor., entre autres en indemnité des 4800 qu'il avait donnés pour le rachat à Cécile de Rheinach, veuve de l'avoyer Hofmeister, héritière de son propre fils; n. 1004.

¹⁰²⁸ *Ordonnances pour le Haut-Sibenthal*, 1457.

¹⁰²⁹ A l'époque où le sire de Gruyère « pendait, décapitait, ou exilait qui bon lui semblait. » *Ch.* 1454.

¹⁰³⁰ *Procès des Bernois et de ceux du Gessenay*, 1448.

¹⁰³¹ La règle disait : « L'associé de mon associé est mon associé. »

¹⁰³² Ils dirent qu'un père ne pouvait pas imposer une bourgeoisie à son fils.

¹⁰³³ Les campagnards, dirent-ils, n'ont pu céder une autorité qu'ils

de ces guerres dans lesquelles ils n'étaient pas tenus de servir, comme ils le voyaient maintenant ¹⁰³⁴. Le comte, qu'ils ne redoutaient plus, soutenait leurs prétentions. Des avocats, dont les artifices éblouissent le bon sens du peuple, dirigeaient leurs démarches ¹⁰³⁵; Berne risquait de perdre l'Oberland presque entier. Les arbitres se divisèrent, ainsi qu'il arrive ordinairement. Séryant, greffier de Bienne, fut nommé surarbitre. Il parla pour le maintien de la combourgeoisie. Mais on ne donna suite à la sentence que lorsque Uri, Schwyz et Unterwalden, pères de la Confédération, prononcèrent à Lucerne entre Berne, boulevard commun, et le peuple du Gessenay, issu de leur sang ¹⁰³⁶; dans l'intérêt de tous deux ils confirmèrent à perpétuité tous les articles de la combourgeoisie en litige.

Au milieu des collines verdoyantes de l'Emmenthal, la vigilance bernoise profita des embarras dans lesquels diverses complications et des guerres malheureuses avaient jeté le sire Wolfhard de Brandis. Berne ne put pas s'approprier le château principal, les juridictions ni un grand nombre de métairies ¹⁰³⁷, faute

ne possédaient pas. (La combourgeoisie ne leur servait-elle pas de protection même contre le comte, s'il devenait tyran ?)

¹⁰³⁴ 12,000 flor. pour d'anciennes guerres; 600 pour les dommages soufferts pendant la guerre de Rarogne, etc.

¹⁰³⁵ La charte est embrouillée, en beaucoup de points contraire aux idées des populations allemandes, entremêlée de formules et de phrases latines. — A qui devaient s'adresser ceux qui n'étaient pas instruits ? Ce n'était pas sans doute aux patriciens savans ou aux chancelleristes de Berne que les montagnards pouvaient avoir confiance dans une affaire de cette espèce. Les gouvernemens aristocratiques de la Suisse n'ont jamais favorisé les légistes et les avocats, parce qu'ils redoutaient ces scrutateurs des vieilles chartes et de leurs œuvres. D. L. H.

¹⁰³⁶ Voy. t. I, p. 408. Le traité est du 16 février 1451.

¹⁰³⁷ Trois d'entre elles relevaient du tribunal hebdomadaire d'Affoltern,

d'argent¹⁰³⁸ ; il permit aux habitans de racheter leur liberté¹⁰³⁹ ; pendant la guerre le château élevé et maintenant embelli demeurait ouvert aux Bernois¹⁰⁴⁰. Des avoueries¹⁰⁴¹, il ne resta que Troub¹⁰⁴² dans une étroite vallée alpestre, contiguë aux frontières de l'Entlibuch, et où se voient, sur une délicieuse pente des Alpes, les cabanes disséminées comprises sous le nom commun de Tschangnau. Les Confédérés déterminèrent la limite¹⁰⁴³. Les barons de Brandis demeurèrent bernois, à leur grand avantage¹⁰⁴⁴ ; ainsi que les sujets de l'ordre Teutonique à Sumiswald¹⁰⁴⁵, ils protégeaient la ville de Berne quand il se faisait une levée générale ; par égard pour leurs relations on ne les obligeait pas à marcher contre les bannières autrichiennes.

Dans les montagnes et les plaines voisines du lac de Bienne, où, à la suite d'anciennes guerres, d'achats ou des rapports primitifs, la domination bernoise se trou-

dont les anciens et nobles seigneurs étaient peut-être une branche des Brandis.

¹⁰³⁸ Stettler I, 172 : comment Wolfhard vendit ses propriétés à Berne en 1447. *Acte de vente* de 1449, par lequel il les abandonne à Louis de Diessbach. *Acte de vente* de 1454 en faveur de Gaspard de Scharnachthal pour 4,150 fl. (les deux premiers actes étaient inexécutables). Berne incorpora quelques justices à la seigneurie de Trachselwald.

¹⁰³⁹ Conformément au rôle des contributions de 1466.

¹⁰⁴⁰ Suivant l'acte d'achat de Scharnachthal.

¹⁰⁴¹ Scharnachthal paraît avoir gardé celle de Rüggsau. *Convention* à ce sujet entre l'abbesse de Rüggsau et ceux de St.-Blaise sur le Rüggsbach, 1466,

¹⁰⁴² Schnyder, *Hist. d'Entlibuch*, I.

¹⁰⁴³ 1466. *Ibid.* A cela se rapporte le passage dans le *recès de Badc*, 1460. Tschudi, II, 599.

¹⁰⁴⁴ On les secourut en 1467 contre Jean de Héwen. Stettler, I, 190.

¹⁰⁴⁵ Rôle des contributions, 1466.

vait en conflit avec celle de l'évêque de Bâle, avec les droits et les franchises de Bienne et de la Neuveville, et avec les coutumes tantôt d'une commune, tantôt d'une famille, l'intérêt général exigeait de nouveaux traités et de nouvelles ordonnances, afin de concilier les vieux droits de parcours, de coupe des bois et de pacage avec la division et la clôture des terres communes, la police forestière et le défrichement¹⁰⁴⁶; afin d'amener insensiblement les serfs de la campagne à la liberté, puis à l'égalité sans préjudice des institutions publiques¹⁰⁴⁷; de procurer aux agriculteurs du crédit auprès des capitalistes¹⁰⁴⁸; de fixer la position des citoyens, sujets par hérédité de plus d'une autorité souveraine, en sorte qu'ils ne fussent pas grevés de charges excessives et ne pussent pas se soustraire à leurs obligations¹⁰⁴⁹; d'empêcher enfin que le conflit des souverainetés n'amenât l'impunité des criminels¹⁰⁵⁰.

Berne régnait sans contestation sur l'Argovie. Toutefois les grandes familles, par antique fidélité et suivant le penchant de la noblesse, inclinaient pour Habsbourg et s'efforçaient de mille manières de conserver les droits féodaux ou des hypothèques prescrites. Les héritiers de Grünenberg¹⁰⁵¹ réclamèrent son manoir¹⁰⁵². Quoique les sires de Baldegg fussent unis à la

¹⁰⁴⁶ *Convention entre Berne et Bienne, 1464.*

¹⁰⁴⁷ *Lettre de Nidau concernant la récolte du gland. Laur. 1467.*

¹⁰⁴⁸ A Nidau, 1440, abolition de la loi qui exemptait le fils de payer les dettes du père. *Wattewyl dans Haller, Bibl. IV, 335.*

¹⁰⁴⁹ *Accord des villes de Berne et de Bienne au sujet des milices des bords du lac, 12 mars 1442.*

¹⁰⁵⁰ *Rôle concernant les voleurs, 1452.*

¹⁰⁵¹ Henri de Randeck avait épousé sa fille; Henri de Klingenberg était neveu de sa femme. *Ch. 1455.*

¹⁰⁵² Qui avait été pris en 1415. *Ibid.*

ville par plus d'une obligation¹⁰⁵³ et à ses premiers magistrats par les liens du sang¹⁰⁵⁴, Marquard saisit la première occasion pour marcher contre eux avec les bataillons autrichiens; il le paya de la perte de Schenkenberg, château-fort, et de tout le district du Rötzberg¹⁰⁵⁵. Thüring de Hallwyl, vieux et inébranlable ami de Habsbourg, bien que sa maison eût droit de bourgeoisie à Berne et à Soleure¹⁰⁵⁶, bailli de la seigneurie¹⁰⁵⁷ avec le titre de maréchal comme ses pères, et investi d'un nouveau fief¹⁰⁵⁸, se rendit à Vienne pour aider l'Empereur de ses sages conseils¹⁰⁵⁹. Les de Müllinen, attachés aux ducs par une amitié personnelle¹⁰⁶⁰, ne remirent leurs châteaux aux Bernois¹⁰⁶¹ que lorsque la faiblesse de l'archiduc Sigismond et les embarras de l'Empereur eurent ôté aux seigneurs ar-

¹⁰⁵³ Voyez dans *Stettler* comment Marquard et Jean contractèrent des engagements envers la ville en 1452, et ci-dessus, chap. I.

¹⁰⁵⁴ Béatrix de Rinkenberg, mère de Henri de Bubenbergh, avait épousé en secondes noces un de Baldeck.

¹⁰⁵⁵ *Stumpf*, 516 b. En 1460.

¹⁰⁵⁶ Rod. de Hallwyl devint bourgeois de Soleure en 1457; sa contribution était de 9 livres 6 schel. 8 fenn. *Haffner*. Quant à sa bourgeoisie de Berne voy. le rôle des contributions, 1466.

¹⁰⁵⁷ Ch. ci-dessous, n. 1075.

¹⁰⁵⁸ D'après le livre des fiefs d'Autriche : *Confirmation*, 1457; en échange de son fief conditionné (Hallwyl!), qui fut détaché de l'Autriche en 1445, on lui donne Burkheim sur le Rhin, ainsi que la navigation et le droit de visite sur le fleuve. *Schöpflin*, *Ala. ill.* II.

¹⁰⁵⁹ *Roo*, *Ann. Austr. A.* 1463. Mais s'étant aperçu que les conseils de gens turbulens avaient plus de crédit, il s'était retiré.

¹⁰⁶⁰ Voy. t. III, 238. *Confraternité du duc Frédéric et de Guillaume de Müllinen*, son premier chambellan, seigneur de Bernegg : celui des deux qui survivrait à l'autre en hériterait cent florins. *Inspruck*, Quasim. 1427.

¹⁰⁶¹ Castelen et Ruchenstein.

goviens toute espérance.¹⁰⁶² Sans rompre avec la maison d'Autriche, ils devinrent bourgeois de Berne, membres du gouvernement, et s'unirent par des mariages à des familles puissantes¹⁰⁶³. Le sire de Rheinach, au contraire, préféra perdre ses domaines situés autour de Habsbourg plutôt que de reconnaître des juges qui ne tenaient pas leur office de Sigismond¹⁰⁶⁴; l'attachement de Berne aux intérêts populaires lui déplaisait¹⁰⁶⁵, et une inimitié divisait les Rheinach et Bubenbergs¹⁰⁶⁶. Ils furent en vain cités devant des tribunaux étrangers¹⁰⁶⁷ pour une somme qu'un ancien duc avait empruntée du sire de Mühlheim¹⁰⁶⁸, sous la garantie des villes de l'Argovie : Berne protégeait ces villes contre des charges excessives¹⁰⁶⁹ et contre les prétentions mal fondées des seigneurs¹⁰⁷⁰. Chacun

¹⁰⁶² 1460, volontairement. *Transmission*.

¹⁰⁶³ Hemmann, le premier qui fut bourgeois de Berne et membre du conseil, avait épousé Marguerite de Bütikon, petite-fille de Rodolphe de Ringoltingen; Jean Albert, son frère, Dorothée fille d'Adrien de Bubenbergs; le troisième, Jean-Frédéric, Barbe de Scharnachthal-Brandis, veuve de Nic. de Diessbach. *Généalogie de Müllinen*.

¹⁰⁶⁴ *Ch.* de 1456 concernant la forteresse de Vlnachern.

¹⁰⁶⁵ *Lettre de Berne à lui*, 1457; l'invitant à prendre plus de soin de ses sujets de Schinznach, Veltheim et Gauenstein.

¹⁰⁶⁶ 1465. *Stettler*.

¹⁰⁶⁷ A Mühlheim entre Mésen et Limpach, dans la juridiction de Zollikofen.

¹⁰⁶⁸ *Ch. de la cour de justice de Rothwyl*, concernant l'affaire de Henri Béger contre le bourgmestre (sic), le conseil et la commune de Berne, au sujet de 143 marcs qu'Arau, Sursée, Sempach, Zofingue et Lenzbourg devaient fournir aux Mühlheim et à leurs communes. *Reminisc.*, 1460.

¹⁰⁶⁹ Sa charte, 1456, comme quoi Brougg est inquiété contrairement à ses franchises au sujet de Thüring Ellinger.

¹⁰⁷⁰ *Ch. de Berne*, 1433, reconnaissant que Zofingue a suffisamment

conserva ses droits basés sur des titres¹⁰⁷¹; les Bernois acquirent par achat la tour des vieux comtes de Lenzbourg¹⁰⁷². Berne ayant été accusé de participation au complot de quelques aventuriers contre le château de Rheinfelden, sentit si vivement l'outrage fait à son honneur¹⁰⁷³, qu'il punit sévèrement les auteurs du crime¹⁰⁷⁴, et ne se reposa que lorsqu'une enquête en forme eut prouvé l'innocence des conseils¹⁰⁷⁵. La souveraineté commune sur Bipp, d'origine Carlovingienne¹⁰⁷⁶, sur l'héritage de Bechbourg et sur quelques villages florissants¹⁰⁷⁷ de la contrée autrefois sauvage¹⁰⁷⁸ voisine de la voie romaine¹⁰⁷⁹, fut partagée entre Berne et Soleure de manière à faciliter les rapports; mais les Bernois renoncèrent amicalement à des revenus considérables¹⁰⁸⁰.

Soleure, la première ville en deçà des défilés sau-

prouvé la légitimité de sa juridiction criminelle contre Walther de Grönenberg. *Jean-Rod. Suter* dans *Haller*, IV, 349.

¹⁰⁷¹ A Windisch, le péage et le droit de passage appartenaient encore à un bourgeois de Waldshut. *Ch.* 1449.

¹⁰⁷² 1460, de la main de Werner, avoyer de Lenzbourg. *Stettler*. La maison sous la tour portait le nom d'Arbourg.

¹⁰⁷³ « Nous et nos aïeux n'avons jamais été accusés d'une semblable déloyauté. » *Berne à Zurich*, févr. 1465.

¹⁰⁷⁴ *Etterlin*: « Pas mis à mort, mais rigoureusement punis dans leurs biens. »

¹⁰⁷⁵ *Déclaration de Thüring de Hallwyl*, 1465: que les Bernois sont sans doute fâchés de cette histoire (l'expression est un peu ambiguë).

¹⁰⁷⁶ T. I, 244.

¹⁰⁷⁷ *Prononcé de Fribourg et de Bienne entre Berne et Soleure, au sujet de Lengnau, Granges et Kollikon*, 31 juillet 1460.

¹⁰⁷⁸ La *ch.* de 1059 mentionne la Fontaine-aux-Loups, la Maisonnette-aux-Loups.

¹⁰⁷⁹ *Walen-Weg*. *Ibid.*

¹⁰⁸⁰ *Partage* de 1461. *Stettler et Haffner*. Cet esprit respire aussi dans a *ch.* 1460, il est vrai par l'intervention des médiateurs.

vages du Hauenstein, était si bien uni à la Suisse par ses mœurs et ses principes, que sans obligation¹⁰⁸¹ il joignait ses armées à celles des Confédérés. Si la jalousie n'avait pas, alors déjà, divisé les cantons forestiers et les villes, nul doute que Soleure n'eût été admis de bonne heure dans les alliances éternelles¹⁰⁸². La plus ancienne et la plus étroite relation l'unissait avec Berne. Quoique cette cité, forte de son génie national, saisit toutes les occasions de s'agrandir, elle concourut par son union à la liberté, à la grandeur et à la prospérité de Soleure. Fribourg en agit de même. Bienne aussi, et, suivant le droit de la liberté antique, Berthoud¹⁰⁸³ étaient alliés avec Soleure. Strasbourg¹⁰⁸⁴ et d'autres villes sur la même route¹⁰⁸⁵ reçurent de cette cité de si glorieux secours que l'électeur palatin rechercha son amitié¹⁰⁸⁶. Honorable en toute chose, Soleure fit à l'illustre sire de Bourgogne une réception digne de lui¹⁰⁸⁷; ses chefs¹⁰⁸⁸ l'accompagnèrent jusqu'à Neuchâtel. La générosité soleuroise se déploya envers Berne et envers Augsburg, à l'occasion d'un incendie¹⁰⁸⁹ et d'une construction dispendieuse¹⁰⁹⁰, non par

¹⁰⁸¹ *Recès de Constance*, déc. 1359 : « Ils l'ont fait par affection, non à cause du droit, » dans *Tschudi*.

¹⁰⁸² On le voit clairement par le commencement du passage cité.

¹⁰⁸³ 1447. Renouvellement pour 20 ans. *Haffner*, II, 152.

¹⁰⁸⁴ 1448. *Ibid.* 153. — 1457: *Ib.* 158.

¹⁰⁸⁵ 1454. Hagenau. *Ib.* 156.

¹⁰⁸⁶ 1449. *Ib.* 153.

¹⁰⁸⁷ *Liste de frais* de 1453; elle s'éleva en trois jours à 253 livres 14 schel. p. 155.

¹⁰⁸⁸ L'avoyer de Wengi et le banneret Byso.

¹⁰⁸⁹ En 1453, on envoya 100 flor. P. 156.

¹⁰⁹⁰ St.-Valentin, 1439. P. 152.

orgueil, car elle ne négligeait pas les petits¹⁰⁹¹. Dans cette époque de prospérité naissante, le cœur des Soleurois aimait à s'élargir pour faire accueil ou cortège à de nobles combourgeois¹⁰⁹², pour fêter les visites d'honneur de quelque ami et voisin¹⁰⁹³, ou quand l'avoyer et les conseillers se rendaient dans d'autres villes pour le carnaval¹⁰⁹⁴, ou lorsqu'on livrait à la joyeuse émulation des tireurs une paire de bœufs énormes¹⁰⁹⁵. Quelquefois on abattait, dans les fossés de la ville, un cerf pour un festin de la bourgeoisie¹⁰⁹⁶, ou bien on lui donnait dans l'hôtel-de-ville un repas de poissons, suivi d'un bal¹⁰⁹⁷, ou encore au milieu du concours de tout le pays un spectacle représentait la vie des saintes femmes¹⁰⁹⁸. Jean de Fleckenstein abandonna son bénéfice pour qu'un organiste ajoutât à la solennité du culte dans l'église de Saint-Ours¹⁰⁹⁹. Des infortunés sans patrie¹¹⁰⁰ ou exilés par la misère¹¹⁰¹ recevaient du pain à leur passage.

¹⁰⁹¹ En 1453, du pain et du vin aux habitants de Wiellispach. P. 156. A ceux de Wolfwyl, une contribution aux frais de construction de l'église, en 1452.

¹⁰⁹² Par exemple, le comte Jean de Neuchâtel, 1453 et suiv.

¹⁰⁹³ 1454, l'écuyer tranchant de Lenzbourg et l'avoyer d'Arau.

¹⁰⁹⁴ En 1465, à Fribourg.

¹⁰⁹⁵ 1461.

¹⁰⁹⁶ 1448. Le festin à l'Hôtel-de-Ville coûta 2 livres 11 schell. 8 fenings.

¹⁰⁹⁷ 1451.

¹⁰⁹⁸ 1453.

¹⁰⁹⁹ 1450. Haffner a tiré tous ces petits détails des protocoles des missives qui commencèrent en 1448, et des comptes de la ville et de la campagne.

¹¹⁰⁰ Les Zigueunes ou Bohémiens, 1450, 53.

¹¹⁰¹ En 1463, un grand nombre de gens appauvris de la Marche à l'orient du lac de Zurich.

Les crimes, quand ils n'étaient pas imaginaires¹¹⁰² ou commis pour de l'argent¹¹⁰³ par la perversité vénale d'un monstre¹¹⁰⁴, avaient la pétulance de l'enfance humaine, cruelle par irréflexion¹¹⁰⁵, ou bien ils procédaient de cette effervescence de vengeance¹¹⁰⁶ ou de volupté¹¹⁰⁷ qui appartient à la jeunesse.

Un chef puissant¹¹⁰⁸ ou une société¹¹⁰⁹ entreprenait une expédition militaire ou une guerre, même contre l'Autriche¹¹¹⁰, parfois à l'insu du gouverne-

¹¹⁰² On brûla beaucoup de sorcières, en 1454, à Soleure et à Berne; en 1467, à Bussérach, au-dessous de Thierstein.

¹¹⁰³ En 1466, on exécuta Wöta, qui avait reçu 800 florins du bâtard de Wurtemberg et du chanoine bâlois Maximilien de Stein, pour s'emparer de Neuenstein, gentilhomme soleurois, pendant un voyage aux bains.

¹¹⁰⁴ Erhard Lug-Ins-Land, voleur et assassin, fut gagné en 1462 par Jacques de Hohenstein, moyennant 40 flor., pour incendier Soleure pendant un grand tir.

¹¹⁰⁵ En 1464, assises pour juger un individu qui, ayant vu un jeune garçon se réfugier dans un arbre creux, y mit le feu par méchanceté. Le coupable passa près des assises sans être reconnu. La même année, amende prononcée contre deux paysans qui avaient mis un serpent dans la soupe de leurs camarades. En 1463, 40 flor. d'amende infligée à un homme qui avait coupé la langue à un enfant pour qu'il ne rapportât pas une chose qu'il avait vue. Ce ne fut pas, il est vrai, un acte de méchanceté gratuite.

¹¹⁰⁶ En 1458, Werlisperger est mortellement blessé par l'assoyer Hartmann de Stein. Celui-ci prend la fuite; mais, en considération de son mérite, on le rappelle le lendemain.

¹¹⁰⁷ En 1463, on tranche la tête au joueur de luth Nicolas, originaire des Grisons, qui avait épousé trois femmes.

¹¹⁰⁸ En 1467, Antoine Kratzer.

¹¹⁰⁹ Les ouvriers d'Olten incendient en 1460 Séewen, appartenant au sire de Falkenstein, à coup sûr à l'insu du gouvernement, puisque même la *ch.* de 1099 ne l'en accuse pas.

¹¹¹⁰ Expédition contre Pfirt, en 1460; ces 116 hommes en battirent près de Ronnedorf, non loin de Delémont, 300 qui les poursuivaient.

ment. Le gouvernement, de son côté, prenait souvent les armes pour ses combourgeois ¹¹¹¹ contre les caprices de tyrans qui outrageaient l'humanité ¹¹¹² ; pour la cause de la ville, il les portait jusqu'en Lorraine ¹¹¹³ ; mais c'est avec Rechberg ¹¹¹⁴, Moenchenstein ¹¹¹⁵, Falkenstein et Eptingen, qu'il avait les querelles les plus fréquentes, les plus amères, les plus irréconciliables. Vingt-trois ans après son attentat sur Brougg, que Soleure concourut à venger ¹¹¹⁶, Thomas de Falkenstein, dont nous connaissons les vices ¹¹¹⁷, jugea convenable de demander insolemment ¹¹¹⁸ satisfaction à cette ville, prétextant un scrupule au sujet du repos des âmes de quelques hommes qui avaient péri alors ¹¹¹⁹. Cette demande fut repoussée avec mépris ¹¹²⁰. Lorsque les habitans de Prattelen, sujets inquiets de Jean-Ber-

Bien qu'ils n'agissent que pour leur compte, leur trophée fut placé dans la grande église : le courage est toujours louable.

¹¹¹¹ Pour Oswald, comte de Thierstein, en 1465 ; il y a encore d'autres exemples.

¹¹¹² En 1466, la femme d'un prisonnier, agenouillée devant Ulrich de Westerstetten, dont elle ne voulait pas satisfaire les desirs, en reçut un coup de pied si violent qu'elle accoucha d'un enfant mort.

¹¹¹³ Devant Epinal, en 1467, pour obliger le maréchal de Bourgogne-Neuchâtel à payer à la ville les sommes qu'il lui devait.

¹¹¹⁴ Depuis 1465.

¹¹¹⁵ Même date.

¹¹¹⁶ A cause de l'alliance avec Berne ; Brougg appartenait aux Bernois.

¹¹¹⁷ Dans le chap. I^{er} de ce livre, p. 69-78.

¹¹¹⁸ Il les déclara dépourvus de leurs diplômes, de leurs sceaux et de leur honneur, et les menaça de détruire en tous lieux leur sceau, leur écu et leurs armes. Voy. dans *Tschudi sa lettre*, St.-Mart. 1467 ; la *réponse des Soleurois*, Ste.-Cath. ; et sa *réplique*, Ste.-Lucie.

¹¹¹⁹ Un prêtre et deux gardiens ; on ne connaît ni les auteurs, ni la cause de ce fait.

¹¹²⁰ « Vous devriez en avoir honte. » *Réponse des Soleurois*.

nard d'Eptingen, dont quelques-uns relevaient de Soleure avec leurs biens¹¹²¹, engagèrent cette ville à s'emparer de Prattelen et à ravager les propriétés de leur seigneur¹¹²², ce chevalier intelligent se trouva bien d'avoir gardé dans les grandes guerres une neutralité excusable aux yeux de l'Autriche¹¹²³, inoffensive à l'égard de la Suisse¹¹²⁴. Fidèle à son noble caractère non moins qu'à la prudence¹¹²⁵, il tâcha d'éviter une guerre avec Soleure, par le recours à d'illustres arbitres¹¹²⁶ et par un appel à la loyauté suisse¹¹²⁷. La tentative de surprendre quelques villages par représailles lui réussit mal¹¹²⁸; mais les Suisses¹¹²⁹ et les plus grandes souverainetés du voisinage¹¹³⁰ se liguèrent pour lui rendre sa position et sa sûreté¹¹³¹.

L'agrandissement du territoire de Soleure ne fut

¹¹²¹ Probablement au sujet de Dornek.

¹¹²² Il l'estime 15,000 florins. Cela eut lieu à Prattelen et à Wild-Eptingen.

¹¹²³ N'était-il pas isolé et cerné?

¹¹²⁴ Ne leur donna-t-il pas du pain et du vin lorsqu'ils passèrent le Hauenstein? *Ch.* 1406, dans *Bruckner*.

¹¹²⁵ « En considération de mon nom, de ma race, de ma chevalerie et de mon origine, je serai le plus sage et je ferai plus que mon devoir. »

¹¹²⁶ *Eptingen à Soleure*, Concept. 1468. *Tschudi*. Il offrit de s'en rapporter au jugement de l'Empereur, des évêques de Strasbourg, Constance, Bâle, Spire; des ducs de Bavière, Veldenz, Autriche; des margraves de Bade; des sires de Rappoltstein et Flachslanden, etc.

¹¹²⁷ *Eptingen à Glaris*, St. Thom. 1468. *Ibid.* Il écrivit de même à tous les cantons.

¹¹²⁸ On exécuta à Soleure un habitant de Schlettstadt, qui avait voulu lui livrer Nunningen et Busserach. *Haffner*.

¹¹²⁹ Zurich, Lucerne, Schwyz et Schaffhouse.

¹¹³⁰ L'évêque et la ville de Bâle, le comte de Neuchâtel, le célèbre bailli bourguignon Hagenbach.

¹¹³¹ Soleure dégagée ses gens du serment et lui restitua 300 flor., réparation d'honneur plutôt qu'indemnité. *Haffner* a omis cette histoire.

jamais le résultat d'une injuste violence, mais celui de l'économie et du patriotisme des citoyens : soit qu'on profitât du désordre des affaires des derniers de Ramstein ¹¹³² pour protéger une certaine étendue de l'Aar par l'achat de la seigneurie de Gösgen ¹¹³³, ou pour prévenir par celui de Séeuwen ¹¹³⁴ des procès chanceux ; soit que le comte Oswald de Thierstein, embarrassé par la complication de ses affaires, abandonnât à la ville son manoir hypothéqué ¹¹³⁵ ; soit encore que des seigneurs obérés vendissent leurs redoutables forteresses dans les gorges ou sur les hauteurs du Jura ¹¹³⁶, ou un gentilhomme sa belle seigneurie ¹¹³⁷, ou qu'on tint les châteaux ouverts à la ville en échange de sa protection ¹¹³⁸. On recherchait son argent ¹¹³⁹, ses troupes ¹¹⁴⁰

¹¹³² Voy. plus haut chap. II, à n. 470.

¹¹³³ En 1458, pour 8,200 flor. *Tschudi; Haffner; Rhan*. Non-seulement le district de Gösgen, mais encore des villages attribués à Berne par des traités postérieurs, l'avouerie de Schönenberg et le péage de Vilmergen. Ces domaines furent vendus par Ursule de Ramstein, épouse de Thomas de Falkenstein, son tuteur, à ce qu'il paraît, pour ce donaire en son présent de noces.

¹¹³⁴ 1461. Appartenant aussi à Ramstein. Thomas de Falkenstein en vendit l'usufruit, et sa belle-mère Ursule de Ramstein, de la maison de Géroldseck, la propriété.

¹¹³⁵ 1463. *Haffner*.

¹¹³⁶ Falkenstein payé en 1458 à Henri d'Oftringen. Bernard de la même maison avait vendu, en 1456, Dorneck à Soleure. *Haffner*.

¹¹³⁷ En 1466, Kriegstetten fut vendu par le gentilhomme de Malrein; l'année auparavant Wartenfels, par Adrien de Babenberg.

¹¹³⁸ Pierre de Greifensee accepte la bourgeoisie avec sa seigneurie de Wildegg, en 1456; Ant. de Wittenheim convertit Dietikon en demeure ouverte, 1462; Hemmann de Ramstein devient, avec Büren, bourgeois de Soleure en 1466.

¹¹³⁹ En 1467, la dame (veuve?) de Ramstein vint à Soleure sans un sou, fut hébergée gratuitement et reçut un don de cinq florins.

¹¹⁴⁰ En 1461, Jean Bernard de Gilgenberg demanda en vain, dans sa perplexité, un secours de 80 hommes.

et son alliance. Forte de ses murailles restaurées ¹¹⁴¹, laborieusement défendue par des tours coûteuses ¹¹⁴², enrichie d'horloges utiles pour toutes les occupations de la vie ¹¹⁴³ et de grosses cloches pour les assemblées soudaines et les prises d'armes ¹¹⁴⁴, la ville de Soleure, accessible aux amis ¹¹⁴⁵, fière aux ennemis, occupait le centre de la contrée.

Elle avait des avoyers qui, élus à l'âge de la pleine vigueur, souvent riches et bienfaisants ¹¹⁴⁶, vénérés comme des pères ¹¹⁴⁷, eux-mêmes pleins de confiance dans le gouvernement ¹¹⁴⁸, voyaient parfois pendant l'exercice de leurs fonctions passer une génération entière ¹¹⁴⁹, infatigables jusqu'à leur mort ¹¹⁵⁰, pleurés même par des voisins ¹¹⁵¹. Soleure prenait un soin reconnaissant des enfans mineurs laissés par celui qui avait longtemps servi de père à la république : il ne permit pas que la belle et riche héritière de Hemmann

¹¹⁴¹ On les construisit à neuf, en 1453, près de la porte de l'Eichthor.

¹¹⁴² En 1462, le Kaumauf (« à peine construite, » nom de la tour la plus élevée dans le faubourg sur l'Aar).

¹¹⁴³ En 1452, la grande horloge avec l'homme qui frappe les heures.

¹¹⁴⁴ En 1454, celle du vieux clocher fondue par un maître de Champlitte.

¹¹⁴⁵ On en avait facilité les abords à partir du pont de l'Emme, 1454.

¹¹⁴⁶ L'avoyer Nicolas de Wengi bâtit, en 1467, le grand hôpital.

¹¹⁴⁷ Comme le gentilhomme Bernard de Malrein, avoyer, mort en 1467.

¹¹⁴⁸ Hemmann de Spiegelberg établit le gouvernement tuteur de sa propre fille, très-riche, 1451.

¹¹⁴⁹ Spiegelberg fut avoyer 29 ans, Jean Wagner 30, Ulrich Byss 29 ans.

¹¹⁵⁰ Nicolas de Wengi mourut en route pour Mulhouse, 1467. (*Haffner*, II, 167, en contradiction avec ce qu'il rapporte, I, 384; de Wengi n'était-il plus depuis 1454 qu'ancien avoyer?)

¹¹⁵¹ Comme Wagner en 1451, Wengi en 1467.

de Spiegelberg fût secrètement unie à un étranger par le caprice de sa mère, mais il obtint par des voies juridiques que, selon le vœu du père, le mariage de la fille tournât à l'honneur et au profit de la cité et récompensât le mérite de son successeur dans la première magistrature, Bernard de Malrein; Reinhard de Malrein devint son époux ¹¹⁵².

Les revenus de la ville en argent ne s'élevant pas à cinq mille livres ¹¹⁵³ restaient ordinairement au-dessous des dépenses ¹¹⁵⁴: c'est que non-seulement elle entretenait une garnison pour marcher contre les ennemis ¹¹⁵⁵ et achetait des armes pour ses citoyens ¹¹⁵⁶, mais elle avait des greniers ¹¹⁵⁷ et des caves afin de maintenir en cas de disette imprévue les premières denrées à des prix équitables ¹¹⁵⁸. Elle couvrait ces dépenses extraordinaires au moyen de contributions considérables suivant la valeur de l'argent à cette époque ¹¹⁵⁹ et dont ni ecclésiastiques ¹¹⁶⁰ ni campagnards ¹¹⁶¹ n'é-

¹¹⁵³ Le mariage en 1463.

¹¹⁵³ En 1455, ils s'élevèrent à 4,679 livres 2 schel. 4 fenn.

¹¹⁵⁴ La même année 4,964 liv. 4 schel. 8 fenn.

¹¹⁵⁵ En 1450, Ulrich Matthys et 16 autres reçoivent chacun 5 schellings par jour, forte solde!

¹¹⁵⁶ A Henri Steffan, 5 liv. 10 sch. par millier de fûts d'arbalètes; même année.

¹¹⁵⁷ En 1465, construction d'un grenier à Séewen.

¹¹⁵⁸ En 1458, le pot de vin valant 14 fennings, le gouvernement le fit vendre pour 8.

¹¹⁵⁹ En 1444, ordonnance sur l'Ohmgeld (droit de consommation). En 1450, l'église de Saint-Ours paya 150 flor. de contribution de guerre.

¹¹⁶⁰ En 1463, établissement d'un impôt à Falkenstein. On connaît aussi les époques de Gösgen et d'autres localités.

¹¹⁶¹ En 1447, cinquante hommes dinaient et soupaient pour 4 livres 6 sch.; et en 1466 on achetait pour 25 florins une grande maison.

taient exempts. Cependant l'agriculture se perfectionnait de jour en jour ¹¹⁶², et déjà des jeunes gens vigoureux trouvaient une ressource dans la garde des souverains étrangers ¹¹⁶³.

Du territoire soleurois une double route conduit par le Hauenstein supérieur et inférieur sur les bords du Rhin, à travers des contrées qui passèrent la plupart sous l'autorité de Bâle. Déjà l'on se croyait en droit d'exiger de Bâle la sûreté des chemins entre Waldenbourg et Liestal ¹¹⁶⁴. Des brigands déguisés parcouraient le pays avec des armes secrètes; tout-à-coup le son d'un cor rassemblait la horde cachée; elle forçait les voyageurs dépouillés à jurer sur leur vie de ne jamais revenir dans ces lieux ¹¹⁶⁵. Des grands se coalisaient contre l'injuste violence qui ne respectait ni la dignité du prêtre ¹¹⁶⁶ ni le caractère sacré de l'ambassadeur ¹¹⁶⁷. Dans bien des lieux d'interminables procès, concernant les droits de parens éloignés ou de seigneurs absens, empêchaient l'exercice de la police ¹¹⁶⁸. De là vint qu'à Liestal la direction de la garde des portes fut confiée à deux conseillers, que pendant le

¹¹⁶² En 1461 les habitans de Granges extirpent par le feu une forêt pour convertir le sol en pâturage.

¹¹⁶³ La garde bourguignonne fut autorisée en 1465.

¹¹⁶⁴ *Sentence de Strasbourg*, 1461, dans *Bruckner*; *Curiosités de la Campagne de Bâle*, p. 1477. Il s'agissait de savoir (l'équité le voulait) si, outre le droit de chaussée et de pontonnage, la ville percevait aussi un droit de conduite.

¹¹⁶⁵ Dans les environs de Prattelen, 1456, *Bruckner*, II, 251.

¹¹⁶⁶ Le docteur Cyriacus fut terrassé par Jacques Ze Rhyne avec le secours d'Eptingen, 1464, *Ibid.*, 205.

¹¹⁶⁷ L'ambassadeur d'Espagne en Angleterre, 1469, emmené à Pfeflingen, château d'Oswald de Thierstein.

¹¹⁶⁸ Les sentences de Benheim sur les droits souverains de Hölstein, 1454 et 1456. *Bruckner*.

jour un gardien restait en observation sur le clocher, et chaque nuit un membre du conseil veillait dans le château ¹¹⁶⁹. A la déloyauté se joignait la rudesse des mœurs : la femme d'un prisonnier n'ayant pu rassembler que la moitié de sa rançon, la garnison de Farnsbourg la contraignit d'être témoin du supplice de son mari ¹¹⁷⁰. Une autre apportant dix florins pour qu'on ne coupât à son mari qu'une main, ils lui mirent les deux dans son petit panier ¹¹⁷¹. Guillaume de Runs, bailli du duc Albert au château de Farnsbourg, força un homme par des tortures à déclarer qu'au sein de la paix les Bâlois avaient voulu s'emparer du château par une petite porte latérale ¹¹⁷²; condamné à Rheinfelden, on l'écartela; le bailli ordonna de lui arracher aussitôt le cœur pour l'empêcher de parler ¹¹⁷³.

Tandis que la violence et la barbarie compromettaient ainsi la sécurité publique, Bâle florissait grâce à son ordre, à sa sagesse, à son énergie. Au-dessus de toutes les autres villes brillèrent les armes et les hommes que le chevalier Burkhard de Rotberg, bourgmestre de Bâle, conduisit à Rome pour embellir le couronnement de l'Empereur (1452) : il reçut en récompense la grande charte des franchises qu'on lisait annuellement devant le conseil et les bourgeois ¹¹⁷⁴. Sans les machines de siège de cette ville, sans la milice

¹¹⁶⁹ Ordonnance de 1450. *Ib.* p. 1043.

¹¹⁷⁰ Elle voulut se couvrir les yeux de ses mains. *Sentences autrich.* *Ibid.* p. 2126.

¹¹⁷¹ *Ibid.*

¹¹⁷² Par la maison des chevaliers de Zielempen contiguë à la cour du château. *Ibid.* 2162.

¹¹⁷³ 1153. *Ibid.* 2129.

¹¹⁷⁴ *Ulrich Mutius*, Chron. Germ. I. XXIX, édit. Pistor. 946. *Wurstisen*, Chron. de Bâle, 446.

commandée par Flachsland et Bérenfels, les murs et les tours puissantes de la forteresse de Hohenkönigsbourg, bâtie sur la pointe d'un rocher de difficile accès, ne fussent pas tombés (1462), et une association de nobles eût continué d'exercer de là ses brigandages ¹¹⁷⁵. Le plus grand danger menaçait de la part d'Oswald, comte de Thierstein, jeune homme ardent et inventif, qui ne dédaignait aucun moyen de s'emparer de la ville. Il se procura d'abord de l'argent ¹¹⁷⁶, approvisionna et munit Pfeffingen, un de ses châteaux qui, sur le penchant de la montagne Bleue, domine la Birse, au-dessus de Bâle; mais ce qui le rendait surtout dangereux, c'était la combourgeoisie et l'étroite amitié de Soleure et de Berne ¹¹⁷⁷; cette union obligea les Bâlois à des égards. Lorsque Oswald exigea d'eux dix-sept mille florins, frais d'une guerre faite par son père contre Bâle pour le compte de l'Autriche, et que la ville n'était point tenue de lui rembourser ¹¹⁷⁸, il ne leur servit de rien d'en appeler à la justice; il fallut de l'argent pour le contenter ¹¹⁷⁹. Le comte forma en-

¹¹⁷⁵ *Ibid.* 445, à comparer avec *Schöpflin, Alsat. illustr.*, t. II, 205. Il me paraît vraisemblable que le château était entre les mains des de Vinstingen; le grand nombre de nobles qui prirent fait et cause pour ce manoir et le caractère de celui qui servit de guide aux Armagnacs s'accordent avec ce fait.

¹¹⁷⁶ Il vendit Brunnstadt pour 2,900 florins. *Wurstisen*.

¹¹⁷⁷ *Rhan*, dans son histoire non imprimée, mentionne la combourgeoisie de Berne; si elle a existé réellement, elle n'a sans doute pas subsisté long-temps à cette époque: n'était-il combourgeois de Berne qu'en sa qualité de Soleurois?

¹¹⁷⁸ Conformément au traité de paix, chaque parti devait indemniser les siens, et son père Jean reçut réellement à cet effet de l'Autriche une somme, seulement, il est vrai, de cent florins. *Wurstisen*.

¹¹⁷⁹ *Le même* et *Stettler*. En 1465.

suite le projet de faire mettre le feu par un gagne-denier à une auberge de Bâle pendant les festins que les tribuns célébraient dans la nuit du nouvel-an, et de s'emparer, au milieu du trouble, de la porte d'Eschen, à l'aide de deux cents mercenaires qui s'étaient introduits. A la découverte du complot, on se contenta de bannir de la ville ¹¹⁸⁰ ces mercenaires, Suisses pour la plupart. Lorsque enfin, avec l'autorisation de la chancellerie impériale, qui pouvait ignorer les rapports des localités ¹¹⁸¹, il établit un péage sur la grande route commerciale près de la ville ¹¹⁸², Soleure menaça ceux qui voudraient l'en empêcher. Ce qui tira les Bâlois d'embarras ce furent, d'un côté, leurs égards pour les Confédérés, qui, en retour, engagèrent Soleure à rompre ses relations de combourgeoisie avec ce seigneur remuant; de l'autre, leur audace : ils sortirent, brûlèrent la maison du péage et emmenèrent les percepteurs ¹¹⁸³.

On n'avait chassé de la ville d'autres gentilshommes que ses ennemis déclarés ¹¹⁸⁴. L'ordre et l'intelligence présidaient à l'administration municipale. La classe d'hommes la plus dangereuse, celle qui n'a ni biens ni honneur à perdre ¹¹⁸⁵, et contre l'audace, la ruse et la multitude de laquelle la police de la plupart des pays

¹¹⁸⁰ *Wurstisen*, 456. En 1466.

¹¹⁸¹ Il demandait, en général, de pouvoir ériger un péage dans sa seigneurie, qui avait plusieurs voisins.

¹¹⁸² A Gundoldingen.

¹¹⁸³ *Wurstisen*, confirmé par *Bruckner*.

¹¹⁸⁴ Nous avons vu Rotberg, Flachland, Bärenfels exilés.

¹¹⁸⁵ Des aveugles, des boiteux (quelques-uns qui feignaient de l'être), des faiseurs de tours et beaucoup de gens sans aveu.

¹¹⁸⁶ Témoin les mendiants et les vagabonds, gens utiles pour les scènes de terreur en temps de révolution.

soutient une lutte perpétuelle, mais inégale ¹¹⁸⁶, fut ramenée par une sage philanthropie à de certains sentimens de justice ¹¹⁸⁷, et gagnée en faveur d'un gouvernement d'une bienfaisance si clémente ¹¹⁸⁸.

Mais ce qui éleva Bâle au-dessus de toutes les villes de la Suisse, ce fut la pensée de fonder une école pour la culture scientifique de la jeunesse, œuvre méritoire, calculée, non pour le moment et pour une constitution passagère, mais pour tous les âges et pour l'humanité par l'influence des travaux qu'elle fit entreprendre et des facultés qu'elle développa. Une seule journée put détruire, près de Chéronée, l'ouvrage de Thémistocle; mais Athènes recueillit pendant neuf cents ans encore les fruits de la semence jetée dans l'Académie, au Lycée, au Théâtre ¹¹⁸⁹. Un jour l'immortelle admiration pour ses anciens écrivains remplira les esprits d'un enthousiasme qui la relèvera de ses ruines. Une seule journée put anéantir, près de Philippes, l'œuvre du premier Brutus : mais lorsque Rome perdit, après la liberté, l'empire du monde; par des souvenirs que nul pape ne

¹¹⁸⁷ Ils avaient leur propre tribunal dans lequel ne siégeaient que « les enfans de la liberté, ceux qui vont sans culottes et sans coutures », arme sans emploi dans une ville paisible. On les forçait de siéger et de se juger les uns les autres, sous peine d'être arrêtés comme des paysans et cités devant les juges des délits de police.

¹¹⁸⁸ Ils jouissent de la franchise et de la prérogative d'être traités comme bourgeois et habitans (mieux que les paysans qui apparaissent sur un échelon inférieur.) *Ordonnance des deux conseils*, samedi av. Jacq. 1457, dans *Haller, Bibl. VI*, 436.

¹¹⁸⁹ Ce qu'attestent encore les renseignemens donnés par Proclus, Marinus et Domase; Procope rapporte que les écoles furent supprimées par le zèle de Justinien. Comment pouvait-on oublier les Dieux si noblement chantés, et lire les décrets des conciles au lieu des poèmes d'Homère?

put effacer, nul conquérant transporter ailleurs *, elle n'en resta pas moins la ville éternelle. Si l'œuvre des d'Erlach périt au Grauholz **, les Erasme, les Gessner, les Bernouilli, les Haller rappellent une autre noblesse et une autre gloire. Les œuvres de la pensée sont impérissables; les autres ne vivent que par elle ***.

Ænéas Sylvius Piccolomini, de Sienne, un des premiers hommes de son siècle par son intelligence, son esprit, les applications utiles de son savoir et la noblesse de ses sentimens, vint à Bâle au temps du concile, jeune homme pauvre et sans nom; mais bientôt il attira tous les yeux sur ce qui vivait en lui, fut élevé sous le nom

* Dieu le veuille! mais le système créé pour subordonner les lumières au despotisme, pour former des instrumens aptes à le soutenir, pour détruire la liberté de la presse, pour faire disparaître tout ce qui, dans les anciens ouvrages, est regardé comme fausse doctrine, etc., ce système se poursuit si mathématiquement, que le commencement du XIX^e siècle pourrait revoir la barbarie. L'Angleterre et l'Amérique, voilà notre espérance. D. L. H. (Note écrite sous la domination de Napoléon à laquelle elle se rapporte. C. M.)

** Vaste forêt à la jonction des routes de Soleure et d'Argovie, non loin de Berne. Il s'y livra le 5 mars 1798, entre les Bernois et les Français, un combat sanglant dont la prise de Berne, le même jour, fut le résultat. C. M.

*** Le poète lyrique *Lebrun* a élevé un monument durable à cette même pensée dans son *Esegi monumentam* (l. VI, O. 23), où, parlant des pyramides d'Égypte, il demande:

Qu'atteste leur masse insensée?
Rien qu'un néant ambitieux:
Mais l'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les Dieux.
Le temps a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchait l'ami d'Ephession;
Mais quand tout meurt, peuples, monarques,
Homère triomphe des Parques
Qui triomphèrent d'Illon.

C. M.

de Pie II ¹¹⁹⁰ à la plus haute dignité de la chrétienté de l'Occident, et sut aimer, même pape, les sciences ¹¹⁹¹ délices de sa jeunesse, fondement de sa fortune et son titre d'honneur auprès de la postérité. Lorsqu'on reçut à Bâle la nouvelle de l'avènement de cet Ænéas Sylvius, objet d'amour et d'admiration, les magistrats se rappelèrent l'estime reconnaissante qu'il avait témoignée dans ses écrits pour la loyauté de leur bonne ville. Considérant qu'un homme de cette trempe n'oublie ni les bienfaits ni les joies, ils cherchèrent quelle grâce importante et digne de lui ils pourraient lui demander. L'évêque de Bâle, Jean de Venningen, homme habile dans la direction des affaires spirituelles et temporelles, même dans les circonstances qui demandaient le recours aux armes, ne voyait dans la richesse et la puissance que des moyens de faire fleurir son évêché, d'élever de magnifiques édifices et de répandre tous les genres de bienfaits; homme distingué par sa dignité, son ordre et son bonheur, et qui prenait aussi plaisir aux sciences ¹¹⁹². Grégoire, d'une antique famille de chevaliers d'Andlau ¹¹⁹³, vieillard plein d'expérience et de savoir ¹¹⁹⁴, était prévôt du chapitre. Jean de Flachsland, Jean de Bérenfels et Pétermann Rot de Rotberg, tous trois chevaliers nobles et qui connaissaient le monde, gouvernaient la ville ¹¹⁹⁵. Sous leur présidence,

¹¹⁹⁰ • Sum Pius Æneas fama super æthera notus. •

¹¹⁹¹ *Platina* : • quando a munere vacabat, in lectione et scriptione • omnem voluptatem posuisse; libros plus quam smaragdos et sapphiros • charos habuisse. •

¹¹⁹² *Nicol. Gerung Blawenstein, Chron. episcoporum*. dans le tome I^{er} des *Scriptt. minor. Basil.*

¹¹⁹³ *Schöpflin, Als. ill.*, t. II, 698.

¹¹⁹⁴ Qui avait assisté au concile de Constance. *Leu.*

¹¹⁹⁵ *Gernler, de Ortu et progressu acad. Basil. Bâle*, 1660.

les conseils et les bourgeois de Bâle résolurent de demander à Pie, non des reliques, des images miraculeuses, un jubilé, des indulgences, des pèlerinages; mais ce qu'Énéas accorderait avec le plus de joie, une université. Car l'empire des sciences, dont la religion est une des plus importantes et, à le bien prendre, le résultat de toutes les autres, était aussi placé sous la surveillance du chef de cette grande institution morale qu'on appelle le Christianisme¹¹⁹⁶. Vers ce même temps on essaya de fonder de même une université à Fribourg en Brisgau¹¹⁹⁷. Hors de là, on ne trouvait dans toute la Suisse et sur les bords du Rhin jusqu'au Nekkar, aucune institution publique pour les sciences; Paris et Bologne étaient les mères du savoir; en Allemagne, Vienne, Heidelberg, Erfurt, Cologne et Leipzig marchaient sur leurs traces¹¹⁹⁸. Si les arguties du bavard ecclésiastique ou laïque ne servent qu'à faire dévier la rectitude de cœur et d'intelligence de l'homme

¹¹⁹⁶ La plus haute fonction qu'il y ait au monde, digne d'un président-directeur. Mais il aurait dû s'y consacrer exclusivement, avancer en sagesse, s'entourer d'hommes sages et nobles, et ne pas tenter d'arrêter, au gré de son caprice ou de son intérêt, la marche de l'esprit, ce qu'aucun mortel, aucune cour ne peut faire long-temps. Un pape tel qu'il devrait être serait devenu la pierre angulaire de la vaste communauté du monde civilisé. — Il est assez curieux de lire la correspondance officielle qui a eu lieu depuis 1808 jusqu'en juin 1809 entre les autorités françaises et le pape Pie VII. Les soupirs de la papauté dans les fers l'ont rendue intéressante pour toutes les âmes généreuses. Voyez *Correspondance authentique de la cour de Rome avec la France, depuis l'invasion de l'Etat romain jusqu'à l'enlèvement du Saint Père* (dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809), le 1^{er} jour d'août, fête de saint Pierre dans les liens. 1809. 4 vol. in-8. D. L. H.

¹¹⁹⁷ Le 21 sept. 1457. *Hist. de l'Autr. antér.*, II, 462. Gerbert, *Sylva nigra*, II, 292, comparé avec la bulle en faveur de Bâle.

¹¹⁹⁸ Nommés dans les lettres d'octroi de Bâle.

simple; d'un autre côté, l'ignorance des langues anciennes, fruit de la plus haute civilisation des Grecs, rendait inabordables les documens primitifs du christianisme ¹¹⁹⁹.

Pie se ressouvint de la tristesse que lui avait donnée dans ces contrées le complet oubli des anciens, ces favoris de tous les hommes éclairés. Il reçut avec joie dans Mantoue, le 12 novembre 1459, au milieu des plus grandes affaires ¹²⁰⁰, le message de Bâle. « Le plus » beau titre des mortels, dit-il ¹²⁰¹, est de pouvoir » conquérir la perle de la science. Par elle le fils de » l'homme pauvre devient indispensable au roi. Elle » élève au-dessus de la poussière l'esprit immortel, » infini. C'est le seul trésor qu'on agrandisse en le dis- » séminant. Comment le Siège apostolique, destiné à » l'avancement du bien, n'exaucerait-il pas une telle » prière? Oui, au nom de Dieu (et que ce soit au plus » grand avantage de la foi, de la justice et de toute » culture intellectuelle!) les bourgmestres, les conseils » et les bourgeois de la belle et salubre ville de Bâle, » avantageusement située à tous égards, reçoivent par » les présentes et pour toujours une *université*, comme

¹¹⁹⁹ « On a inventé une nouvelle langue, » dit un moine dans un sermon, « la langue grecque; elle est la mère de tous les schismes. On a » publié dans cette langue un livre, le Nouveau-Testament, qui renferme » beaucoup de passages dangereux. Il se forme maintenant une autre » langue encore, l'hébreu; quiconque l'apprend devient Juif. » *Conrad Hèresbach*, cité par *Gerner*. Ce langage n'étonnera pas les personnes qui vivent dans de certains lieux où ce même siècle dure encore.

¹²⁰⁰ Il était occupé des moyens de préserver l'Occident de l'impétueux et infatigable Mahomet II.

¹²⁰¹ Extrait de sa *bulle*; on la trouve dans les notes d'*Iselin* sur Tschudi.

» Bologne, où s'enseignera toute science permise, divine et humaine, et toute espèce de droit, ecclésiastique et civil. Notre vénérable frère, l'évêque de Bâle, et après lui chacun de ses successeurs sera chancelier de l'université. » Il consacra aux professeurs huit prébendes du chapitre de Bâle et des chapitres voisins¹²⁰². Il permit à tous les ecclésiastiques déjà placés de fréquenter les cours sans perdre leurs revenus¹²⁰³. Les députés repartirent satisfaits : Bâle reconnut son *Ænéas*.

De bon matin, le jour du savant et intrépide évêque saint Ambroise (4 avril 1460), l'évêque Jean en habits pontificaux, suivi de tous les chanoines, des chapitres et des ordres, le chevalier Jean de Flachsland, bourgeois en charge, avec tous les conseillers, les bourgeois et la commune entière de Bâle, montèrent à l'église cathédrale. Après la grand'messe, le bourgeois remit à l'évêque la bulle, Jean prononça le discours d'inauguration, et, en qualité de chancelier, installa comme recteur le prévôt d'Andlau¹²⁰⁴. Ensuite retentit l'hymne ambrosienne, car c'était un grand jour pour l'avantage et l'honneur de la ville, surtout en raison des lumières qu'une semblable institution répand et des découvertes qu'elle fait faire.

¹²⁰² Deux de la cathédrale, deux de St.-Pierre, une de Zurich, une de Soleure (mais qui ne fut pas livrée, comme le remarque *Haffner*), une de St.-Maurice à Zofingue, de St.-Martin à Colmar, de St.-Ursanne. *Andlau, Programme*, 1460.

¹²⁰³ Cependant ils perdaient la finance de présence, et devaient donner un traitement considérable aux vicaires. *Wurstisen*.

¹²⁰⁴ *Le même*, et une bonne dissertation dans l'*Almanach* de Bâle. 1798.

Les franchises académiques, la discipline et les salaires furent ensuite l'objet de délibérations ¹²⁰⁵. Les universités sont des républiques de jeunes citoyens, la plupart étrangers, et qui changent incessamment. Afin d'être jugés par leurs pairs, antique coutume des hommes libres, ils relevaient d'une régence, d'un tribunal et du recteur, à l'élection desquels ils concouraient. La ville proclama leur immunité des charges civiles ¹²⁰⁶. Elle promit de rendre la vie moins dispendieuse ¹²⁰⁷. On interdit aux empiriques qui exercent la médecine d'après des observations incomplètes, mal faites, incohérentes ¹²⁰⁸, une pratique dangereuse pour la santé publique. L'université reçut un sceptre d'argent doré, des sceaux d'argent et une grande maison au bord du Rhin, autrefois l'habitation des nobles Schaler ¹²⁰⁹. A l'aide de bourses ¹²¹⁰, les étudiants formaient entr'eux des sociétés économiques où régnaient la liberté, l'amitié, la décence, l'amour de l'étude et de l'ordre ¹²¹¹. Andlau défendit dans son premier pro-

¹²⁰⁵ Ch. de Jean de Bärenfels, bourgmestre en charge, mercr. après la Pentecôte, 1460, dans les notes d'Iselin sur Tschudi.

¹²⁰⁶ Péages, droit de consommation, impôts, accises pour blé, vin, viande, poisson, draps, livres.

¹²⁰⁷ On pourvut surtout à ce qu'il y eût des chambres à louer.

¹²⁰⁸ Empiriques qui purgent et prescrivent des drogues sur l'inspection des urines, etc.

¹²⁰⁹ Gernler. La ville acheta cette maison.

¹²¹⁰ Il y avait beaucoup de ces bourses : près de la tour d'Egloff, celle des Parisiens, celle du Seidenhof (« bursa leonis »), celle du collège des Schaler, etc. On les appelait en latin « pædagogia ». *Écrits de la faculté philosophique* dans Bruckner *ad Uratisium in Scriptt. minor.*

¹²¹¹ Chaque bourse (« hall » en Angleterre) avait son recteur et ses co-régens (« fellows »). Le recteur faisait le compte à la fin de la semaine. Chaque étudiant devait être attaché à une bourse; celui qui demeurait

gramme les fraudes académiques ¹²¹², l'abus intéressé ou immoral des privilèges ¹²¹³, les manières hardies et offensantes ¹²¹⁴. En peu de temps la nouvelle école réunit deux cent vingt jeunes gens ¹²¹⁵; de grands savans affectionnèrent cette ville hospitalière et libre; nous les ferons connaître.

Cette sagesse vigilante ne put manquer de donner à la ville de l'ascendant sur la campagne. Thomas de Falkenstein ne put défendre contre ses créanciers ¹²¹⁶ la forteresse de Farnsbourg qui s'était élevée puissante au-dessus de gracieux pâturages et de forêts de sapins et de hêtres, manoir de ses aïeux qui avait résisté aux Suisses; Bâle acheta ce château-fort et le convertit en boulevard du pays ¹²¹⁷. Une pénurie d'argent tou-

chez ses parents devait avoir un billet (« signetum ») et payer néanmoins quelque chose pour le chauffage (« pro lignalibus »).

¹²¹² Comme de se faire immatriculer sans suivre au moins un cours.

¹²¹³ De vendre du vin, de donner à jouer chez soi aux dés ou à d'autres jeux intéressés.

¹²¹⁴ Nul ne doit se montrer le soir dans les rues sans lumières, ni surtout dans des lieux suspects. Nul ne doit participer à des sociétés secrètes dirigées contre la ville. Le programme se trouve dans les notes d'*Iselin* sur Tschudi. Ceux qui ne sont pas invités doivent s'abstenir de danser aux fêtes bourgeoises, d'entrer dans les maisons, les vignes ou les jardins des bourgeois; il est interdit de sortir armé. *Ordonnances*, dans l'*Almanach*.

¹²¹⁵ *Sinner*, d'après la matricule, *Voyage dans la Suisse occid.* I, 28.

¹²¹⁶ Il avait hypothéqué Farnsbourg au duc Albert en 1449 et l'avait affranchi en 1459, puis vendu à Bâle en 1461. (Cette négociation fut conduite par les bourgmestres de Barenfels et de Rothberg. *Brückner*, 1986 et suiv.)

¹²¹⁷ On fournit au bailli Pierre d'Offenbourg six hommes, deux gros canons nurembergeois, autant de pièces de position, quatre coulevrines, des arbalètes, quelques mille flèches, de la poudre et des balles. *Ibid.* 2182.

jours renaissance détermina Götz Henri d'Eptingen à vendre Sissach¹²¹⁸, peu considérable encore, mais chef-lieu du landgraviat du Sissgau¹²¹⁹. Le manoir héréditaire des anciens comtes de Homberg fut aussi vendu à Bâle¹²²⁰. Des serfs sans liberté dans les actions les plus importantes de la vie¹²²¹, à peine admis à témoigner devant les tribunaux¹²²², et qu'on pouvait vendre à vil prix¹²²³, cultivaient les terres des seigneurs¹²²⁴ ; mais peu à peu on se vit obligé de respecter la multitude et son aisance, de lui accorder pour juges ses pairs¹²²⁵ et de recevoir en matière de droit le témoignage de gens du peuple¹²²⁶. Un tribun admi-

¹²¹⁸ Après l'avoir racheté de l'Autriche en 1485, année où Sissach prôta serment à la ville le jour « de la froide Dédicace. » *Ibid.*

¹²¹⁹ Le landgraviat fut compris dans la vente de Falkenstein; toutefois il paraît qu'il en resta une partie aux comtes de Thierstein ou qu'on la leur abandonna à l'occasion de leur réclamation ci-dessus mentionnée, puisqu'ils en firent cession à Bâle quarante ans plus tard.

¹²²⁰ Par Heinzmann d'Eptingen 1464; Homberg est dans le Frikthal. Les comtes de Homberg sont les anciens seigneurs de Rapperschwyl.

¹²²¹ Avant le carnaval, alors qu'on se marie, l'amman doit choisir avec soin des garçons et des filles et les unir ensemble. *Convention de Jean Bernard d'Eptingen avec ses sujets à Prattelen, 1460. Bruckner.*

¹²²² Götz Henri d'Eptingen défend à un de ses valets, sous peine de perdre les yeux, de témoigner aux assises de Sissach contre sa propre déclaration. *Notes 1440 dans Bruckner.*

¹²²³ Jean de Falkenstein vend trois « pauvres hères » avec femmes et enfans pour 47 florins; 1450. *Bruckner.*

¹²²⁴ Ainsi à Farnsbouurg en 1462. *Bruckner.*

* Tout cela en vertu de chartes; seraient-elles aussi sacrées? D. L. H.

¹²²⁵ Tribunal du village de Bielbenken, composé de sept fermiers, et siégeant au printemps « et quand on peut boire le vin nouveau; » 1447. *Bruckner.*

¹²²⁶ La convention de 1201 a été faite par des arbitres pris dans d'autres villages.

nistrat l'économie de chaque village ¹²²⁷. Dans son circuit le village formait une sorte de république close ¹²²⁸, dont le sol était interdit à tout seigneur étranger ¹²²⁹. La grande ville acquit les droits des seigneurs ; les fils de ses plus mortels ennemis eurent besoin de son argent ¹²³⁰, de son secours ¹²³¹ et de sa médiation ¹²³².

Les évêques de Bâle, entourés d'un chapitre dans lequel on n'était admis qu'en faisant la preuve de quatre ancêtres nobles ¹²³³, gouvernaient avec peine dans leurs palais neufs et magnifiques à Bâle et à Porrentruy ¹²³⁴ un pays dont une partie ¹²³⁵ n'avait été ramenée que

¹²²⁷ *Bruckner* et d'autres.

¹²²⁸ *Déclaration* d'un centenaire de Prattelen, 1458 : un voleur de chevaux devait être pendu ; Bâle refusa son bourreau ; tous les habitants de Prattelen furent obligés de mettre la main à l'œuvre pour le pendre à un noyer sur le territoire du village.

¹²²⁹ Selon la même *déclaration*, on plaça pour le comte Simon de Thierstein sous le grand tilleul un beau fauteuil avec des clous dorés ; il attendit là un sire de Ramstein pour se battre avec lui. Le gentilhomme Götz d'Eptingen, tenant son fils par la main, vint vers lui : « Seigneur, » lui dit-il, veuillez me laisser tranquille à Prattelen ; on pourrait croire que vous exercez ici une juridiction. » Le comte répondit : « J'en serais fâché ; donne-moi de la paille, et je m'assiérai hors de la circonscription. » *Bruckner*.

¹²³⁰ Le gentilhomme Jean Mönch de Gachnang, du sang de Burkhard Mönch de Landescrone, vend Itingen à la ville, 1467.

¹²³¹ Conrad Mönch de Mönchenstein, capitaine des mercenaires, soutenu par Bâle contre Nuremberg 1468.

¹²³² Grâce à l'intervention de Bâle en 1469, les Soleurois restituèrent Mönchenstein à ce Conrad, et Muttenz, seigneurie de son frère Jean, fut exempté de la combourgeoisie. *Haffner*.

¹²³³ *Preuves de noblesse de Jean Arnold Rych de Rychenstein, 1463. Würdtwein, Subs. dipl. IV, 165. Voy. plus loin ch. VIII.*

¹²³⁴ L'un commencé par le pape Félix, achevé par l'évêque Rotberg (*Wurstisen* 446) ; l'autre construit par Jean de Venningen. *Gerung Blawenstein*.

¹²³⁵ Porrentruy. *Id.*

récemment sous l'autorité de Jean de Venningen. A Bienne le prince jouissait d'une grande autorité en paroles ¹²³⁶, mais en réalité de peu de pouvoir ¹²³⁷. L'Erguel se trouvait pour les affaires ecclésiastiques entre lui et Lausanne ¹²³⁸, pour les affaires temporelles entre lui et Bienne ¹²³⁹; le mont de Diesse se trouvait entre lui, Bienne ¹²⁴⁰ et Berne ¹²⁴¹; la Neuveville entre ses obligations envers l'évêque et ses obligations envers les Neuchâtelois voisins ¹²⁴²; le val Moutier entre Soleure et lui ¹²⁴³; même Saint-Ursanne ¹²⁴⁴, la souverai-

¹²³⁶ La haute et la basse justice. *L'évêque Jean*, en 1468, dans la lettre par laquelle il abandonne à Bienne la juridiction criminelle.

¹²³⁷ C'est ce que prouvent beaucoup de documents, entre autres celui qui vient d'être cité.

¹²³⁸ *Procès devant la cour archiépiscopale de Besançon*, 1452.

¹²³⁹ En 1456 on l'hypothéqua à Bienne pour 1200 florins. *Bienne selon sa constitution primitive*, 1796. Les « ray du meyrie de Bienne de la haute justice du Ergoeve » s'exercent ordinairement « à lué (au lieu) de St.-Imier en nom de Monsieur de Baisle. » *Transcript. Antiqui Roduli* 1463.

¹²⁴⁰ *Revers* d'après lequel le mont de Diesse rend hommage avec Bienne et non avec la Neuveville, 1451.

¹²⁴¹ Les sentences concernant les différends entre l'évêque Arnold et Berne en 1452 et 1456, renferment beaucoup de données sur tout cela. Tantôt Berne réclamait tous les droits de l'ancienne maison de Neuchâtel, vu que les fondateurs de Nidau en étaient issus; puis, quand on niait que Nidau eût été un fief masculin neuchâtelois, il réclamait la partie qui était passée dans leurs mains à cause du landgraviat de Neuchâtel. Les voleurs du mont de Diesse étaient jugés à Nidau; quand on tuait des ours, le maire de l'évêque en recevait les pattes et le bailli bernois la tête.

¹²⁴² Pour leurs domaines sur le territoire du Landeron, ils étaient soumis à toutes les obligations communes qui ne concernaient pas exclusivement la localité. *Sentence bernoise* 1457.

¹²⁴³ *Traité de combourgeoisie de Moutier-Grandval et de Soleure* sous le prévôt Jean de Fleckenstein, 1462 : *Haffner. Géorgisch* a tiré de Lünig une convention conclue avec Berne en 1468 au sujet de ce petit pays (II, 1250); mais elle est de 1486.

¹²⁴⁴ Les habitants de St.-Ursanne devinrent bourgeois de Bienne et

neté du Séecland¹²⁴⁵ et ses droits sur les serfs des bords opposés du lac¹²⁴⁶ étaient incertains et chancelans. De là les embarras qui engagèrent l'évêque Arnold de Rotberg à demander au pape Nicolas, s'il l'autorisait à percevoir les annates et les droits du seau interdits par le concile. Le pape répondit : « S'ils sont légitimes, » l'autorisation n'est point nécessaire; s'ils ne le sont » pas, je ne puis la donner. » Arnold comprit ce langage et perçut le plus possible¹²⁴⁷. Il étendit aussi la compétence épiscopale aux dispenses pour le beurre¹²⁴⁸, qui rapportaient des sommes assez considérables¹²⁴⁹. A cet égard Jean de Venningen usa de plus de réserve¹²⁵⁰; des indulgences le dédommagèrent des revenus qu'il abandonnait à la chancellerie papale¹²⁵¹. Le petit pays riverain du lac demeura sous l'autorité du prince, grâce à la jalousie entre la Neuveville et Bienne¹²⁵², et parce que Bienne se querellait avec

lui refusèrent en 1468 la traite-foraine. *Bienne selon sa constitution primitive (Biel in seiner Uranlage)*, ouvrage diplomatiquement exact.

¹²⁴⁵ Berne prétendit qu'il s'appelait lac de Nidau et non pas lac de Bienne, et voulut établir une ordonnance pour la pêche. L'évêque soutint qu'il relevait de Bienne jusqu'au chaufour de Gléresse, que de là jusqu'à Rudeval il appartenait à Nouchâtel, et la moitié du pâturage vague, à la Neuveville. La *Sentence de Lucerne* de 1452 le déclare commun aux trois villes.

¹²⁴⁶ Sur le territoire de Nidau. Voyez la même *Sentence* et son *Explication*, 1456. Le plus simple eût été de trancher la difficulté par un rachat ou un échange.

¹²⁴⁷ *Gerung dictus Blawenstein.*

¹²⁴⁸ *Id.*

¹²⁴⁹ Pour en obtenir une on payait annuellement pendant trois ans un fenning à crosse. *Henri le minorite dans Scriptt. min.*

¹²⁵⁰ *Bulle de Pie II, dans Gerung.*

¹²⁵¹ *Ibid.*

¹²⁵² *Sentence bernoise* relative à la cause des bourgeois héréditaires de Gléresse, 1433; *Sentence bernoise* au sujet de Niko, pour savoir de qui il était serf, 1434, et d'autres.

Berne pour des misères ¹²⁵³, au lieu de resserrer l'union en faveur des grands intérêts. La défiance paralyse tout ; c'est elle qui mine aujourd'hui le système politique de l'Europe.

La faible cour des ducs de Savoie ; le sage Sforza ; Orange, Gruyère, Neuchâtel, affermis par la prudence et par de bienveillantes concessions ; Genève inquiet et vigilant pour sa liberté ; Fribourg amené par des troubles sous une domination plus rapprochée ; dans le Gessenay l'amour de la liberté s'alliant à l'ambition ; les vieux Suisses jouissant d'un bonheur paisible ; les Grisons encore en lutte ; l'entreprenant abbé de Saint-Gall ne rencontrant d'obstacle que dans l'énergie appenzelloise et dans les plans opiniâtres de la ville ; les cités s'agrandissant avec ardeur et développant leurs institutions et leurs lois ; le cours des temps défavorable à la noblesse qui le méconnaît ; au sein des hautes Alpes l'antique et perpétuelle alliance, si puissante qu'elle fait la sûreté des princes qui la respectent : tout cela vient de passer sous nos yeux. Nous allons voir maintenant la Confédération étendre son nom et son territoire, agir pour ses amis de Schaffhouse et de Mulhouse, et se rendre si formidable, que l'Autriche ne croira trouver que dans la mesure la plus extraordinaire le moyen de sauver sa domination sur la haute Allemagne.

¹²⁵³ *Prononcé de Soleure entre Berne et Bienne*, concernant aussi des bourgeois héréditaires de Gléresse, 1456 ainsi que 1457.



APPENDICE.

A ; PAGE 68, NOTE 287.

« Il y avait impossibilité de rétablir l'ordre dans le royaume si on ne trouvait auparavant moyen d'en faire sortir la majeure partie de ces gens de guerre, qui, accoutumés depuis plus de trente ans à vivre aux dépens du peuple, mettaient leur point d'honneur à n'obéir à aucune loi, à aucune discipline et s'étaient endurcis contre toute pitié. L'ordonnance qui avait fait éclater la praguerie n'avait été que fort imparfaitement exécutée. Le dauphin, les princes, les grands seigneurs, s'empressaient toujours de défendre les gens de guerre qui avaient commis des désordres, et d'empêcher leur punition. D'ailleurs, on sentait que quelque effroyables que fussent les déportemens de ces brigands enrégimentés, qu'on désignait tour-à-tour par les noms d'Armagnacs, d'Écorcheurs, de Routiers, il n'y aurait pas plus de prudence que d'humanité à les livrer à la justice, pour qu'elle punit des crimes que l'État avait encouragés, et dont il avait profité. Si on avait instruit leur procès, il n'y en avait pas un qui, d'après les lois, eût pu échapper à la potence ; cependant ces mêmes hommes avaient défendu la France pendant ses longues guerres, et ils devaient la défendre encore, dès que les hostilités se renouvelleraient ; car l'oppression avait éteint presque tout courage dans les populations des armées, et l'on ne trouvait plus de bravoure que chez ces aventuriers accoutumés à se mettre au-dessus de toutes les lois.

« Il y eut à ce sujet de longues délibérations dans un conseil extraordinaire, auquel le roi appela son fils le dauphin, le roi de Sicile et son fils le duc de Calabre, Charles, comte du Maine, le connétable, comte de Richemont, et les comtes de Clermont, de Foix, de Saint-Pol, de Fancarville et de

Dunois. Tous demeurèrent d'accord qu'il fallait trouver moyen d'entraîner hors des frontières du royaume, par quelque entreprise de guerre, le plus grand nombre de ces hommes dangereux qui avaient été licenciés en même temps par les rois de France et d'Angleterre (1).

» Une heureuse occasion s'offrit alors pour arriver à ce but. Peu après la trêve entre la France et l'Angleterre, une ambassade solennelle de Frédéric III d'Autriche, empereur élu, arriva à Tours, et demanda à Charles VII de lui fournir des soldats expérimentés, que l'empereur s'engageait à soudoyer, pour les opposer aux Suisses. Ceux-ci assiégeaient alors la ville impériale de Zurich, qui s'était mise sous la protection de l'Autriche, et cette guerre avait réveillé l'ancienne haine de la noblesse contre ceux qu'elle nommait des paysans révoltés, auxquels toute l'aristocratie de l'Europe ne pouvait pardonner d'avoir conquis leur liberté par les armes, et d'avoir donné aux Allemands l'exemple de l'indépendance et de ses heureux fruits. On retrouvait ce même sentiment de haine contre les Suisses chez la noblesse de Souabe et d'Alsace, chez le duc de Bourgogne et le duc de Savoie, quoique ces derniers eussent contracté des alliances avec les ligues suisses, et chez tous ceux des nobles français qui avaient eu occasion d'entendre parler de ces montagnards. Les autres, et surtout les hommes d'armes qui depuis trente ans désolaient la France, sans se soucier de savoir s'il y avait quelque motif légitime de guerre contre les Suisses, embrassèrent avec joie l'offre qui leur était faite de porter leurs armes dans un pays nouveau, où ils se flattaient de retrouver en abondance le butin qui commençait à leur manquer dans les campagnes de France. Pour conserver ces liens entre ces bandes redoutables et le royaume qui les poussait hors de son sein, il fut convenu que le dauphin commanderait l'armée qu'on en formerait; et celui-ci, avide de pouvoir, et désireux d'attacher les soldats à

(1) Matthieu de Coucy, c. 6, p. 46.

sa personne, accepta avec empressement une mission qui semblait plus faite pour un aventurier, que pour l'héritier de la monarchie (1). »

(*Sismondi, Hist. des Français*, t. VIII, p. 419-422.)

—
B; PAGE 110, NOTE *.

M. de Barante rend les mêmes pensées avec ce bonheur d'expression qui caractérise ses écrits : « Les seigneurs allemands ne se sentirent nulle admiration et nulle pitié pour un si merveilleux courage..... Le dauphin et les Français pensaient bien autrement du courage et de la fierté de ces hommes des communes suisses, dont auparavant ils savaient à peine le nom. Les nobles capitaines qui avaient vu tant de guerres et assisté à tant de batailles contre les Anglais et les Bourguignons, disaient que jamais ils n'avaient rencontré des gens de si grande défense, si ardents à l'attaque, si téméraires pour abandonner leur vie (2), sachant si bien manier la longue pique et la pesante hallebarde (3). Là commença la grande renommée des ligues suisses; elles avaient ainsi montré ce qu'elles valaient en combattant contre la fleur des capitaines de France et d'Angleterre, et sous les yeux des Pères du concile, qui s'en allèrent après dans les divers états de la chrétienté, publiant cette vaillance dont ils avaient été témoins. » *Ducs de Bourgogne*, IV^e édit., t. VII, pag. 204, 205 et 206.

—
C; PAGE 286, NOTE *.

Les danses des morts et les diables.

Muller nous montre dans le jour le plus sombre les danses des morts et les démons, sujets fréquens de la sculpture et

(1) Muller *Hist. de la Confédér. suisse*. — Amelgardus, lib. IV, c. 2, f. 80. — Barante, *Ducs de Bourgogne*. T. VII, p. 179

(2) Mathieu de Concy.

(3) Gollut.

de la peinture pendant le moyen-âge. Sous quelque sévère couleur que s'offrent à l'imagination les issues de la vie et l'avenir des pécheurs, les siècles qui sortaient de la barbarie se plurent à les voir sous d'autres aspects encore : la parodie impie ou enjouée, la satire amère ou plaisante colorèrent ces funèbres images des reflets de la vie ou en tempérèrent l'horreur par la malice. Au XV^e siècle surtout l'art s'est distingué par cette tendance; notre historien n'a donc pas dit à cet égard la vérité tout entière; il a fait le diable même plus noir que ne le firent les artistes précurseurs de la réformation. Le moyen-âge, que quelques-uns croient si dévot, se permettait de parodier, même dans les temples, les choses sacrées et de faire des images funéraires l'assaisonnement de la satire. Des sculptures de la cathédrale de Strasbourg représentent une messe des morts pour le renard qui feint d'être trépassé, puis son convoi funèbre. Les danses des morts, thème si fréquent de la peinture et de la plastique à partir du XV^e siècle, avaient sans doute leur côté sérieux; celle qu'on voit en relief sur le mur d'un cimetière de Dresde, celle qu'on a long-temps attribuée à tort à Holbein et qui fut exécutée à Bâle par un peintre antérieur, en souvenir de la peste de 1431, ne furent point conçues dans un intérêt plaisant, bien que le comique involontaire de la surprise ait sûrement plus d'une fois effleuré d'un léger sourire les lèvres du spectateur. L'origine même de ces sortes de tableaux participe de ce caractère. On doit la chercher, en effet, dans ces *danses macabées* ou *macabres*, qui s'exécutaient au milieu des travestissemens du carnaval. Des masques représentant la mort avaient le privilège de danser avec tous ceux qu'ils rencontraient, hommes ou femmes. Les attitudes grotesques de ces masques, la frayeur non moins grotesque des danseurs malgré eux amusaient les spectateurs⁽¹⁾, dont les quolibets formaient le commentaire vivant non-seulement des

(1) Voy. *Conservateur suisse*, VI, 353, lettre de M. Louis Bridet, depuis professeur à l'académie de Lausanne.

groupes, mais aussi du caractère de cette parodie. A mesure qu'on approcha de la réformation et que la corruption générale favorisée par celle du clergé rendit imminente une révolution au sein de l'église, la tendance des arts devint de plus en plus satirique. L'ironie s'unit à l'amertume, et la censure prit habituellement le ton de la satire. Si l'on découvre une pensée sérieuse sous toutes ces formes grotesques, le costume grotesque est celui que le sérieux de la pensée et la satire mordante affectionnaient. Telle est au XV^e siècle la physionomie de la mort et du démon; tels étaient les sentimens « qu'éveillaient les *danses des morts* dont la peinture couvrait à Berne et à Bâle les murs des églises. On y voyait le hideux squelette entraîner, avec un rire amer et d'insultans sarcasmes, le chef suprême de l'Église comme le dernier des mendiens et le prêtre consacré à Dieu aussi bien que l'indiscipliné soldat. Les conseillers bâlois, en gravissant les degrés de leur salle de réunion, pouvaient chaque jour s'arrêter à voir les démons, sémillans de joie, précipiter à l'envi dans le large gouffre de l'enfer, moines, nonnes, évêques, cardinaux, et même un front paré de la triple couronne. Devant les yeux des chanoines d'Embrach on avait peint (avec une satirique licence) de voluptueux fainéans; au couvent du Rûti c'étaient des prêtres dont les bonnets étaient couverts de grelots. Principalement sur les sièges des chanoines, sur les statues, aux portes des temples et dans les vestibules des couvens on retrouvait de burlesques saillies. Le ciseau, les pinceaux, la plume des poètes, la gaité du carnaval, la chaire aussi s'accordaient à représenter la génération des hommes de cet âge comme folle et corrompue. Parfois il arrivait à cette génération elle-même, dans un accès de joyeuse humeur, de prendre le cordon de l'ordre nombreux des fous. Et cependant, chose à remarquer, elle se plaisait à garder, et non sans raison, les traits les plus acérés de la plaisanterie pour en frapper des hommes qui, par leur sacré caractère, eussent dû en être le plus à l'abri. — Ce fut surtout chose prodigieuse que l'effet

produit à Berne, dans toute la Confédération, et plus loin encore, par les satires de Nicolas Manuel. Doué de beaucoup d'esprit naturel, et familiarisé de bonne heure par Lupulus avec l'antiquité classique, Manuel s'était tourné avec un même amour vers la poésie et la peinture. Son œil clairvoyant avait promptement saisi quelles étaient les mœurs et la crédule superstition de son siècle; et quand la fameuse jonglerie des Dominicains eut ouvert bien des yeux à Berne, Manuel tourna contre les serviteurs de l'Empire des ténèbres toutes les armes que lui fournit son esprit. La *danse des morts*, son ouvrage, maint autre tableau dont il décora les églises et les maisons de ses concitoyens, ses armoiries mêmes qui représentaient deux prêtres couverts de peaux de loups, reproduisirent en tout lieu les images de la vie déréglée et de l'hypocrisie du clergé (1). •

L'un des trois ponts de Lucerne ornés de peintures, celui des Moulins, montre dans une série de tableaux la mort surprenant les hommes dans toutes les situations et à tous les momens de la vie. Bien qu'on ne voie point de squelettes dansant, on ne saurait méconnaître l'intention semi-plaisante du peintre. La mort présentant le bassin sous le bras d'un malade qu'on saigne fait une satire de la saignée fort amusante, excepté pour le patient.

Le même caractère comique se retrouve dans les sculptures des églises de la Suisse et dans les images des démons. Au portail de l'église de Saint-Nicolas de Fribourg, un démon d'une laideur comique porte une hottée d'âmes destinées au gouffre enflammé. Au portail de la grande église de Berne, quelques-uns des supplices que des démons grotesques inflig-

(1) J. J. Hottinger, *Hist. des Suisses d l'époque de la réformation*, continuation de J. de Muller, trad. par L. Vulliemin, t. II, ch. II. Nicolas Manuel avait peint sa *Danse des morts* sur le mur du jardin des Dominicains, converti plus tard en cimetière, près de l'église française. On démolit le mur en 1560 avec ses peintures pour élargir la rue.

gent aux damnés sont rendus plaisans par le rapport entre le péché et la peine. Les beaux-arts se montrent d'accord avec la poésie contemporaine : les diables qui *se torchonnent entre eux* ne sont-ils pas en effet les personnages plaisans des Mystères?

Ce petit nombre de faits suffira sans doute pour convaincre le lecteur que Muller a exagéré la couleur sombre des peintures et des sculptures du XV^e siècle.]

On peut consulter sur la danse des morts de Bâle, attribuée à Holbein, les ouvrages suivans :

La danse des morts, comme elle est dépeinte dans la louable et célèbre ville de Bâle, pour servir de miroir de la nature humaine, dessinée et gravée sur l'original de feu M. Matthieu Mérian : on y a ajouté une description de la ville de Bâle et des vers à chaque figure. Bâle, 1789, 1 vol. in-4°;

Holbein, le Triomphe de la Mort, gravé par Hollard et accompagné d'explications, par C. de Méchel. Londres, 1790, in-8°;

Holbeins Todtentanz in 53 lithographirten Blättern, herausgegeben von Schlotthauer mit Text. München, 1832.

Il existe à Berne une copie de la danse des morts de Nicolas Manuel au lavis, faite par *Albert Kauw*; elle forme 1 vol. *Guillaume Stettler* a copié cette copie en vingt-quatre tableaux, qu'on a encadrés. *Schmidt*, de Berne, a publié in-folio *la Danse des morts de Manuel. Der Lucerner Todtentanz, nach Meglinger, 7 Blätter folio.*

Le thème une fois donné, bien d'autres peintres et dessinateurs exploitèrent ce trésor inépuisable de mortalité humaine. Mais après la réformation l'art devint plus sérieux. Ce caractère nouveau domine exclusivement, par exemple, dans un volume in-4° de 60 gravures, de vers et de cantiques sur la mort, œuvre de deux peintres-graveurs zuricois du XVII^e siècle, les frères *Rodolphe* et *Conrad Meyer*, et publié à Zurich en 1650 sous le titre de *Miroir de la Mort, ou Exposition claire comme le soleil du néant humain dans tous les*

états et les sexes (*Sterbenspiegel, das ist sonnenklare Vorstellung menschlicher Nichtigkeit durch alle Ständ und Geschlechter*).
C. M.

D; PAGE 351, NOTE *, APRÈS LA NOTE 185.

Nous ajoutons au récit de Muller de nouveaux détails en traduisant la lettre suivante, publiée pour la première fois en 1832, par M. *Joseph Chmel*, dans ses *Matériaux pour l'histoire d'Autriche* (*Materialien zur österreichischen Geschichte*, Linz, 1832, 1^{er} Theil, S. 282 und 283).

Missive de la ville de Fribourg en Uechtland au duc Albert d'Autriche.

« A son altesse le prince et seigneur Albert, duc d'Autriche, de Styrie, etc., notre gracieux seigneur.

« Altesse, gracieux prince et seigneur! Notre soumission et notre obéissance à V. A. sont prêtes à se manifester en tout temps par des services. Gracieux seigneur, nous avons écrit et fait savoir naguère par deux fois à V. A. et aussi à Jean de Gambach, notre cher et fidèle conseiller, le cours des événemens qui se sont passés depuis que vos respectables députés envoyés à Genève ont pris congé de nous. Mais comme nous ignorons si nos missives sont parvenues à V. A., nous lui faisons savoir derechef les violences et les injustices que le duc de Savoie a commises et commet chaque jour contre nous, au mépris de Dieu, de l'honneur et du droit, nous refusant la sûreté du commerce et la restitution des biens enlevés à nous et aux nôtres. Nous ne doutons pas que V. A. n'ait été complètement instruite par les députés ci-dessus mentionnés, de cet état des choses qui a nécessité de notre part une légitime défense.

« Mercredi avant la récente fête de Noël, pendant la nuit, quelques-uns des nôtres sortirent de la ville et arri-

vèrent le lendemain, jeudi, de bon matin, devant le château de Villarseil (Villarzel), près de Romont, appartenant au sire de Challant. Quelques amis, sortis comme eux de la ville, étaient retenus prisonniers dans ce château. Les premiers demandant leur libération, les gens du château tirèrent sur eux et leur adressèrent en même temps des paroles insultantes. Exaspérés, les nôtres assaillirent le manoir et le prirent d'assaut; après l'avoir pillé et avoir enlevé tout le bien qu'ils y trouvèrent et qui était considérable, et quelques prisonniers nobles et roturiers, au nombre d'environ trente-six, ils amenèrent le tout dans notre ville et mirent le feu au château qu'ils brûlèrent de fond en comble. Le samedi suivant ils entreprirent une expédition semblable et arrivèrent le dimanche devant Montagny. Ils l'assaillirent de la même manière, et dans un assaut ils s'emparèrent de la petite ville, la pillèrent et emmenèrent tout dans nos murs, même les prisonniers qu'ils y trouvèrent; ils ne purent se rendre maîtres du château, mais ils réduisirent la ville en cendres.

Le vendredi suivant, veille du jour des Rois, vers midi, nous reçûmes une lettre de défi de ceux de Berne, alliés du duc de Savoie, ainsi que de ceux de Payerne et de Morat. Le même jour, à l'heure de vêpres, il nous en vint une autre des Biennois, auxiliaires des Bernois. Une heure après que nous eûmes répondu au défi de Berne, une troupe de cavaliers du duc de Savoie descendit de Romont, et incendia tous les villages appartenant à nous et aux nôtres, jusqu'à celui de Villar (Villars), voisin de la ville, et auquel ils mirent aussi le feu. A la vue de ces faits, quelques-uns des nôtres montèrent à cheval vers l'heure de vêpres, se rendirent promptement du côté de Romont et brûlèrent près de huit villages, les meilleurs des environs, tels que Orsunnens (Orsonnens) et d'autres, et revinrent dans nos murs. Cette même nuit les gens et les troupes du duc de Savoie, des Bernois et des Biennois, s'étaient rassemblés dans la petite ville d'Avenches; ils en sortirent le lendemain, samedi, jour des Rois, et arri-

vèrent sous les bannières du duc de Savoie, de Berne et d'autres, avec une armée considérable de cavalerie et d'infanterie, vers l'heure de midi devant notre ville, derrière les hauteurs du Galgenberg (mont de la Potence) et dans les environs. Prévoyant ce mouvement, nous avions envoyé le samedi de bon matin quelques-uns des nôtres à cheval et à pied; ils rencontrèrent l'avant-garde de l'ennemi; une vigoureuse rencontre eut lieu; un des leurs fut percé d'un coup de lance. En outre, un des plus considérables d'entre eux, nommé Jean de Vergie, seigneur de Montrichier, qui avait été commandant de Romont, fut fait prisonnier et conduit dans notre ville, où nous le gardâmes et gardons encore; aussitôt le gros de l'armée suivit, et les nôtres furent contraints de reculer. Les ennemis s'étant arrêtés derrière le Galgenberg et dans les environs, on escarmoucha loyalement avec eux et l'on tira sur eux avec des coulevrines de façon qu'ils n'osèrent s'avancer en deçà du Galgenberg; quelques-uns pourtant vinrent en avant avec des haches et abattirent la potence. On tira aussi contre eux de telle manière que nous croyons qu'ils ne retourneront pas tous la vie sauve. Cela dura près d'une heure et demie. Au milieu de toutes ces escarmouches, grâce à Dieu, aucun des nôtres ne fut atteint ni blessé, excepté un soldat assermenté, nommé Spar, qui a eu le flanc percé d'une flèche, mais nous espérons en Dieu qu'il ne lui en arrivera pas de mal. Après avoir abattu la potence, ils retournèrent à Morat, brûlant tous nos villages situés hors de la porte de Morat. Ils en agirent de même devant la porte de l'étang et la porte de Lausanne, jusque près de la ville; quelques granges voisines de nos murs furent incendiées par les nôtres sur l'ordre des chefs. Le lendemain dimanche, plusieurs de nos villages en dehors de la porte de Berne, tels que Schönfels, Heittenried et d'autres furent brûlés par les troupes du Gouggisberg, contrée qui nous appartenait en raison de la seigneurie de Grasbourg, mais dont les Bernois se sont emparés; les nôtres,

à leur tour, mirent dans la même journée le feu aux quatre coins de plusieurs villages bernois.

• Le lundi les commissaires de tous les Confédérés nous écrivirent pour nous demander un sauf-conduit, à la faveur duquel ils comptaient essayer de concilier les affaires; nous obtempérâmes à leur vœu. Ils vinrent donc dans notre ville le mardi et eurent avec les deux partis des conférences amicales pendant trois jours; ils avancèrent leur négociation pendant laquelle il se passa bien des choses qu'il serait trop long de raconter. A la fin on renvoya la décision à une conférence amiable, non obligatoire, qui aurait lieu à Bâle, ainsi que le fait voir la copie de la note ci-incluse, rédigée à ce sujet et traduite de français en allemand.

• Tout cela, gracieux prince, a été fait dans les meilleures intentions, afin que V. A. apprenne l'occasion de chaque chose, que rien ne soit entrepris, fait ni résolu sans l'autorisation et la volonté de V. A., ni contre l'équité, que de notre part les choses ne se passent pas autrement, s'il plait à Dieu, et afin que chacun entende et sache ce qui dans ces affaires est à notre honneur ou à notre déshonneur, vu que nous n'aurions ni pu ni voulu nous adresser à V. A. sinon loyalement. C'est pourquoi, gracieux prince et seigneur, nous prions V. A. le plus humblement qu'il nous est possible, mais avec instance, de ne pas prendre en mauvaise part, mais en bonne part, au contraire, le consentement que nous avons donné à la convocation d'une conférence non obligatoire, et remarquer qu'il a été donné dans de bonnes intentions; nous vous prions ensuite de vouloir bien envoyer et maintenir à cette conférence, au nom de V. A., une excellente députation, qui nous donne aide et conseil dans toutes nos affaires, car nous en avons bien besoin et nous nous y fions entièrement. Que V. A. veuille faire un appel à d'autres princes et seigneurs à qui elle jugera convenable de s'adresser, surtout à notre gracieux prince et seigneur le duc Sigismond, etc., afin que S. A. veuille aussi envoyer et maintenir là une ex-

cellente députation, qu'à la susdite conférence rien ne se fasse à votre insu, mais que toutes les résolutions se prennent au su et du consentement de V. A. S'il agréait à V. A. que quelqu'un se rendit en son nom dans le voisinage de Bâle et y demeurât durant le temps de la conférence, cela nous causerait une grande joie et nous serait précieux.

» De plus, gracieux prince et seigneur, ayant besoin pour cette assemblée d'un bon orateur, nous prions humblement V. A. de nous en accorder un, particulièrement, s'il était possible, maître Ulrich Riedrer, qui a suivi cette affaire depuis le commencement jusqu'à la fin, et s'en est occupé avec tant de zèle que nous voudrions mériter de l'obtenir pour cette conférence, ce qui nous serait à la fois nécessaire et agréable. Si cela ne se peut, et que par les soins de V. A. Jean d'Entzberg veuille se rendre à la conférence, nous en serions bien aises aussi. Nous chercherions toutes les occasions de témoigner à notre gracieux seigneur le margrave notre reconnaissance pour un tel service, ainsi qu'à celui qu'il nous enverrait. Toutefois, quelle que soit à cet égard la volonté de V. A., nous l'apprendrons avec gratitude, parce qu'elle ne peut être qu'équitable. Nous sollicitons et implorons Votre Grâce, qu'elle veuille nous être favorable; nous mettons en elle toute notre confiance et nous nous reposons entièrement sur elle.

» Datum XVII mensis Januarii anno a nativitate Domini
M CCCC XLVIII.

» De Votre Altessé les dévoués et obéissants
avoyer et conseil de Fribourg en Uechtland. »

C. M.

E; PAGE 379, N. °, ENTRE LES NOTES 354 ET 355.

Extrait des *Mémoires sur le comté de Neuchâtel en Suisse*,
par le chancelier de Montmollin, Neuchâtel, 1831, t. 1^{er},
p. 41—47.

« Le comte Jean de Neuchâtel, fils et successeur de Conrad, ne rendit hommage à la maison de Châlons que sur la fin de sa vie, le 9 octobre 1453; l'acte en gît aux archives de Trye, et rappelle ceux de 1397 et de 1407 sous Conrad. Le comte Jean se fit longtemps tirer l'oreille, et nous allons voir pourquoi.

« Le margrave Rodolphe de Baden-Hochberg, arrière-petit-fils de Varenne de Neuchâtel, et le plus proche parent du comte Jean, mort sans postérité, fut son héritier institué, à condition de porter le titre et l'écu de comte de Neuchâtel. A cette nouvelle, Louis de Châlons dit *le Bon*, prince d'Orange, voulut mettre la main sur Neuchâtel, prétendant que ce comté était de la nature et conditions des fiefs d'Empire, et pourtant ne pouvait passer de fille en fille à l'infini. Il envoya une grande députation à Neuchâtel, pour notifier sa main-mise par un mandement daté du 28 février 1457, signé Louis de Châlons-Orange. Le comte Rodolphe, jeune encore, mais certes déjà sage et habile, avait, tout en arrivant dans le pays, usé de si bonnes manières, caressant un chacun, et si bien captivé les esprits à Berne et à Soleure, nos alliés et bons bourgeois, que les députés de Châlons perdirent temps et peines. Le comte Rodolphe, tout en faisant fêtes et civilités auxdits députés, s'opposa nettement à la main-mise, la déclarant nulle de toute nullité; à quoi il ajouta qu'il consentait que l'archevêque de Besançon, désigné dans le testament du feu comte Jehan exécuteur de ses volontés dernières, jugeât le différend. Les ambassadeurs de Châlons coururent à Berne pour engager la république

à ne prêter aide ni secours au comte de Neuchâtel, lorsque le prince d'Orange viendrait à main armée chasser Rodolphe et se mettre en possession du comté, auquel dessein les Bernois ne voulurent entendre. Sur ce, l'official de Besançon, agréé des deux parts, et ménagé adroitement par Rodolphe, ajourna les parties pour comparaître le vendredi avant Pâques-fleuries. Elles s'y rendirent par procureurs, et la mise en possession du comté fut demandée au nom de Rodolphe, comme descendant de Varenne, seconde fille de Louis, comte de Neuchâtel, et ce par les mêmes droits et titres qui avaient rendu Conrad de Fribourg habile à succéder à la comtesse Isabelle : que Conrad était fils de Varenne, et que Rodolphe, actuellement postulant, en était l'arrière-petit-fils; or, que le premier ayant succédé comme étant du *chésaul* de *Neuchastel*, le second, par égalité de raisons, devait succéder aussi comme étant du même *chésaul*, vu que le comté était aux *us de Bourgogne*, où les filles succèdent au défaut des mâles, appert les actes de 1311 et 1357, etc.; à quoi il fut ajouté au nom de Rodolphe, et par surabondance, que la suzeraineté de la maison de Châlons sur Neuchâtel était elle-même bien disputable, vu et d'autant que, lors du mariage du feu comte Jehan avec Marie de Châlons, Conrad, père dudit Jehan, assura par traité de mariage public et solennel à son dit fils le comté de Neuchâtel pour le posséder, lui et ses héritiers, librement avec toutes ses appartenances et dépendances, sans réserve aucune de foi et hommage à qui que ce soit; auquel acte et traité fut présent et acceptant Jehan IV de Châlons, qui n'ayant fait aucune opposition fut censé consentir à l'abrogation de la relevance et renoncer au domaine direct; et que si le dit feu comte Jehan ne laissa pas sur la fin de sa vie de faire hommage au seigneur prince Louis de Châlons de ce présent, ce fut pour bien de paix, sans préjudice des droits acquis à lui et à ses héritiers par le susdit traité de mariage.

• Les députés de Châlons n'opposèrent autre chose, si ce

n'est que le comté de Neuchâtel était un fief mâle aux *us d'Allemagne*, qui ne pouvait être possédé que par les descendants mâles en ligne droite; et pour appuyer leur doctrine, ils exhibèrent certains titres que je ne trouve pas indiqués et que je ne puis deviner. Bref, l'official prononça en faveur de notre comte Rodolphe; la sentence est aux archives de Trye, ainsi que la plupart des pièces et titres relatifs à ce démêlé; de laquelle sentence le prince d'Orange appela au saint père le pape et au siège apostolique, on ne sait trop pourquoi, si ce n'est que les papes se disaient co-associés à l'Empire.

• Mais avant que de poursuivre cette affaire en cour de Rome, Louis de Châlons essaya de rechef de gagner les Bernois. Ses démarches furent d'autant plus vaines que le comte Rodolphe venait de renouveler sagement l'alliance et combourgeoisie avec ce canton, le 6 avril 1458, et avec celui de Soleure le jour de la Saint-Georges. Ce sage et habile sire s'était nourri de l'excellente doctrine, si bien étudiée et suivie par nos anciens comtes au regard de messieurs des ligues suisses, persuadés qu'ils étaient que l'ner tout consistait à se tenir et coller auxdites ligues. De manière que le prince d'Orange ainsi bridé par ces deux cantons, de même que par la grande affection des peuples du pays pour Rodolphe, singulièrement celle des bourgeois qui avaient mis en pièces l'acte fameux et très-indécent passé l'an 1406, en faveur de la maison de Châlons, se rabattit à la voie de la négociation, et proposa au comte Rodolphe de soumettre le différend au jugement du duc de Savoie ou du duc de Bourgogne. Rodolphe répondit froidement que l'affaire était déjà jugée, et qu'il était en possession. Toutefois et par l'avis du canton de Berne, le comte Rodolphe offrit foi et hommage à Louis de Châlons pour les terres qu'il reconnaissait relever de lui, mais sans spécifier lesdites terres, à quoi le prince d'Orange ne voulut entendre, pré-

tendant toujours évincer Rodolphe qu'il traitait d'usurpateur.

• Ces expédiens n'ayant pu réussir, Louis de Châlons, prince d'Orange, résolut de suivre son appel à Rome, l'an 1459; alors était pontife Pie II. Les parties comparurent par procureurs, et la sentence de l'official de Besançon fut confirmée en faveur du comte Rodolphe, lequel ayant appris que les agens de Châlons remuaient ciel et terre pour obtenir révision de jugement, résolut d'aller lui-même à Rome, ce qu'il fit au mois de novembre, après avoir mis le comté sous la garde et custode des cantons de Berne et de Soleure, ses bons alliés et combourgeois. Le prince d'Orange, apprenant ces choses, courut lui aussi à Rome, et trouvant à son arrivée que le comte Rodolphe avait déjà su détourner la révision de sentence, il se contenta de demander que cette affaire fût soumise à l'Empereur comme *suprême juge féodal*; à quoi le pape Pie II consentit, même d'écrire à ce sujet à l'empereur Frédéric III. La première pensée du comte Rodolphe fut de s'opposer à ce renvoi, se fondant sur ce que l'empereur Albert ayant renoncé à toute supériorité de la part de l'Empire sur les fiefs de la Suisse, l'Empereur régnant n'avait nul droit de jugement en cette affaire déjà terminée par deux sentences. Toutefois, par son sage et bon escient, il crut nécessaire avant tout de consulter les cantons de Berne et de Soleure, et leur dépêcha en grande hâte Hugues de Vuillausens, son écuyer et principal agent et conseiller. Les Cantons furent d'avis que Rodolphe ne devait décliner de l'Empereur, ains se rendre tout d'abord auprès de lui et le gagner par bonnes manières : en effet l'Empereur fit défense à Louis de Châlons de rien entreprendre sur Neuchâtel, jusqu'à ce qu'il eût prononcé. Et fit tant et si bien notre habile Rodolphe que ladite prononciation resta et reste encore à venir; en telle sorte que la tranquille possession du comté lui étant ainsi demeurée,

fut le titre supérieur qui en assura la jouissance à ses descendants, laquelle jouissance, par diverses fortunées entreprises, se convertit bientôt en une souveraineté pleine et indépendante, du moins par le fait; certain est-il que la conduite sage et bien avisée du comte Rodolphe mérite louanges, mais certain aussi qu'il fut merveilleusement aidé par les occurrences, car Louis de Châlons mourut à la peine de ses poursuites en 1463; puis Guillaume son fils fut presque toute sa vie prisonnier du roi Louis onzième de France; enfin tout est allé si bien pour les après-venans de Rodolphe que cette puissante maison de Châlons-Orange s'est éteinte l'an 1530 en la personne de Philibert.

Par cette longue déduction des démêlés de Rodolphe, comte de Neuchâtel, avec Louis de Châlons, j'ai voulu indiquer les causes d'un grand effet, et montrer comment nos comtes commencèrent au milieu du xv^e siècle à remonter de rechef au premier rang, pour aller ensuite plus loin se faire et dire souverains.

« Les particularités ci-dessus sont toutes tirées d'une excellente pièce que je trouvai aux archives de Trye; c'est le verbal en vieux et piquant langage, fort bien composé par Hugues de Vuillausans, lequel récite avec ordre toute cette querelle, en rapportant les pièces probantes, chacune en son lieu. Certes cet homme avait bien de l'esprit et même du savoir, chose remarquable, en ces temps où les nobles pour la plupart ne savaient ni lire ni écrire. Et ne suis étonné que le comte Rodolphe en ait fait son principal en cette ardue affaire, ni que l'administration de ce comte ait été si bonne, sachant si bien choisir ses serviteurs. »

F; PAGE 437, NOTE 717.

Alliance d'Appenzell avec la Suisse.

Muller passe trop légèrement sur l'alliance des Appenzellois et des Confédérés au milieu du xve siècle, et il n'en fait pas connaître le caractère particulier. Il faut distinguer trois époques et trois degrés dans l'union d'Appenzell avec la Suisse.

Après leurs premières guerres dans lesquelles ils défendirent leur liberté aux journées immortelles du Speicher, du Stoss, du Hauptlisberg, de la Wolfshalde, les Appenzellois devinrent Suisses dans le sens un peu vague d'une simple alliance essentiellement défensive avec sept cantons sur huit, qui les déclarèrent leurs combourgeois et concitoyens; les Bernois restèrent étrangers à ce traité. Cela se passait en 1411. (Voy. notre t. IV, p. 143 et 144.)

A la suite des événemens que notre historien vient de narrer, l'alliance fut resserrée. Appenzell devint un État formellement allié de la Suisse (*zugewandter Ort*), dans le sens le plus intime après l'incorporation complète à la Confédération à titre de Canton. Ce fut le second degré de son union avec la Suisse; il date de l'an 1452.

Enfin Appenzell, canton, devint partie intégrante de la Confédération suisse en 1513, le 13 de décembre. Ce fut la troisième phase.

Nous revenons à la seconde pour compléter le récit trop abrégé du texte de Muller, en suivant notre guide habituel dans cette partie de l'histoire suisse, M. J. Gasp. Zellwèger (*Hist. du peuple appenzellois*, t. I, p. 532-534).

« Lors de l'expédition de Sargans déjà, » dit cet historien, toujours appuyé sur des documens, « les Confédérés avaient promis aux Appenzellois de perfectionner leur alliance. La guerre de Zurich à peine terminée, les Appenzellois leur rap-

pelèrent cette promesse. Dès 1447 les Confédérés en délibérèrent à Békenried. A la Pentecôte de la même année des députés d'Appenzell se rendirent à cet effet à Bade, où la diète suisse s'assemblait périodiquement au printemps. Au lieu de prendre une résolution précise, les Confédérés exigèrent que les Appenzellois formulassent par écrit les changemens qu'ils demandaient. Pour satisfaire à cette exigence, les Appenzellois écrivirent à Lucerne, le 26 mai 1448, qu'ils désiraient avoir une voix en diète et de plus que les secours réciproques fussent à la charge des Cantons qui les accordaient. En revanche, ils consentaient à ne pas contracter d'autre alliance et à n'entreprendre d'eux-mêmes aucune guerre; s'ils se trouvaient entraînés dans des guerres et que les Confédérés les en dissuadassent, ils leur obéiraient, tout comme ils admettaient que ceux-ci réservassent leurs anciennes alliances. Au mois de juillet, les Glaronnais avertirent les Appenzellois d'envoyer leurs députés à Lucerne, où l'on délibérerait sur leur demande¹; mais rien ne fut résolu. Les Appenzellois adressèrent donc le 10 août aux Lucernois une lettre pressante demandant avec instance que, selon leur promesse, ils les fissent recevoir dans l'alliance plus étroite². Enfin, l'an 1452, à l'exception de Berne, qui ne voulut pas encore former d'alliance avec Appenzell, les sept anciens Cantons accordèrent aux Appenzellois d'être appelés leurs *Confédérés perpétuels* au lieu de leurs *perpétuels combourgeois et concitoyens* (voy. ci-dessus). Ils mirent à cette faveur les conditions suivantes : 1° Les Appenzellois marcheront à leurs frais au secours des Confédérés dès qu'ils en seront requis. 2° Quand les Appenzellois auront un différend ou une guerre, ils pourront requérir l'appui des Confédérés, qui feront examiner l'affaire par une députation; si elle trouve qu'ils ont réellement besoin de ce secours, ils détermineront eux-mêmes

(1) *Collection des recès à Lucerne.*

(2) *Lettre originale dans les archives du gouvernement de Lucerne.*

le nombre des troupes, mais ils supporteront les frais. 3° Les Appenzellois ne devront ni commencer une guerre ni porter secours à qui que ce soit hors de la Confédération, sans le consentement des Confédérés. 4° Lorsque dans le cas d'un différend la totalité ou la majorité des Confédérés trouvera convenable de le soumettre à un arbitrage, cette voie sera suivie. 5° Les Appenzellois ne concluront d'alliance avec qui que ce soit, sans l'autorisation des Confédérés. 6° Dans les querelles entre Confédérés, les Appenzellois pourront concourir à une médiation; mais si la médiation n'a pas de succès, ils se rangeront au parti le plus fort. 7° Tout accusé sera recherchant au lieu de son domicile. — Les Confédérés réservent leurs alliances éternelles; les Appenzellois, l'Empereur et l'Empire. Ce pacte pourra être amélioré et détérioré. On le jurera de dix en dix ans.

« Tous les Appenzellois âgés de seize ans révolus et citoyens du pays jurèrent ces articles et obéissance à la majorité des Confédérés. Le serment fut prêté la veille de Saint-Othmar, 16 novembre 1452. »

C. M.